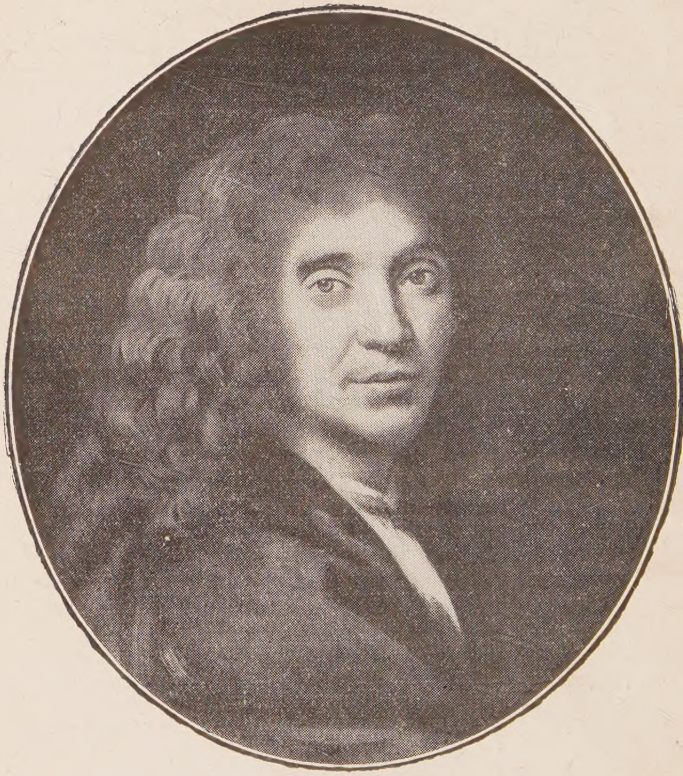
PROVIDENCE
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/bwb_P9-CDO-475

MOLIÈRE



Molière, par Mignard.
(Au château de Chantilly.)

J. B. P. Molière.

(Fac-similé de la signature de Molière.)

COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS
d'après la méthode historique
publiée sous la direction de CH.-M. DES GRANGES

MOLIÈRE

THÉATRE CHOISI

Avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique et Illustrations documentaires

PAR

CH.-M. DES GRANGES

Professeur de Première au Lycée Charlemagne, Docteur ès lettres.

8e ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE A. HATIER
8, rue d'Assas, VIe

1927
Tous droits réservés

No Longer Property of
Phillips Memorial Library
PHILLIPS MEMORIAL
COLLEGE
LIBRARY

PQ
1823
D45X
1927

LIBRAIRIE A. HATIER

CH.-M. DES GRANGES

Histoire illustrée de la Littérature Française des origines à nos jours, à l'usage des *classes de Lettres* et des *divers Examens*.

I. **23e Édition in-16** revue et augmentée, 1.054 pages, 54 gravures, cartonné.

II. **10e Édition in-8** (15×21), XVI-976 pages, 479 gravures, broché, couverture de luxe.
Relié toile, tranche rouge.
Reliure de luxe, façon maroquin, tête dorée.

Traduction Anglaise de l'Histoire illustrée de la Littérature Française, par L. MORGAN-SILL, ouvrage de luxe, grand in-8 (15 × 21), 956 pages.

Morceaux choisis des Auteurs Français, du moyen âge à nos jours (842-1920), préparés en vue de la *Lecture expliquée :* en concordance avec l'Histoire de la Littérature Française.

Classes de Grammaire (6e, 5e, 4e et 3e des lycées et collèges, Écoles primaires supérieures). In-16, XVI-624 pages (15e édition), cartonné.

Classes de Lettres (depuis la 3e des lycées et collèges, Écoles normales). In-16, XII-1410 pages (21e édition), cartonné.

Pages de Littérature française (1800-1920) Grand in-8 (15×21), 1.040 pages, 320 gravures documentaires, broché.
Cartonné.

Théâtre classique : *Corneille — Racine — Molière.* In-16, XXXII-794 pages (2e édition), cartonnage simili-basane, genre ancien.

Les Grands Écrivains Français *des origines à nos jours. Histoire littéraire et Textes.* In-16, VI-920 pages (9e édition), cartonné.

Précis de Littérature française. In-16, 414 pages (4e édition), cartonné.

La Littérature expliquée : *lecture et récitation.* Notions d'histoire littéraire; morceaux choisis. Ouvrage fait avec la collaboration de CH. CHARRIER. In-16, XXXVI-508 pages (9e édition), cartonné.

INTRODUCTION

I

Cette édition du *Théâtre choisi de Molière* fait partie d'une *Collection d'Auteurs français,* dans laquelle nous avons essayé de suivre, aussi fidèlement que possible, la méthode historique. Nous avouons que, pour Molière, comme en général pour tous les auteurs dramatiques, la disposition de l'ouvrage, en ce qui concerne la *suite* des pièces, n'a rien de nouveau : toutes les éditions, complètes ou choisies, de Corneille, de Racine et de Molière, rangent les pièces par ordre de dates. Cependant, si l'on considère attentivement le présent recueil, on y remarquera quelques innovations.

Dans les premières pages, nous avons placé, non pas une *Notice* complète sur Molière, mais une *Chronologie* de sa vie et de ses œuvres, accompagnée de synchronismes littéraires et historiques (1). Puis nous entrons dans la biographie de Molière ; et cette biographie *s'ouvre,* pour ainsi dire, aussitôt que nous avons à citer les premières œuvres ; elle reprend ensuite et enclave de nouveau et successivement chaque comédie ou fragment de comédie. Ainsi le lecteur voit toujours la pièce préparée et expliquée, dans la mesure où elle doit l'être, par les circonstances. Et si l'on peut soutenir que, pour *l'Avare* ou pour les *Femmes savantes,* on perdrait peu de chose à isoler et à considérer les pièces en elles-mêmes, il est certain que la plupart

(1) Pour établir ce tableau d'ensemble, nous avons suivi fidèlement l'excellente *Chronologie moliéresque,* publiée par *Georges Monval.* (Librairie des Bibliophiles, 1897.) Comme archiviste de la Comédie-Française, comme fondateur et directeur du *Moliériste* (1879-1889), comme érudit d'une complaisance charmante et inépuisable, Monval mérite, en tête de toute édition de Molière, un souvenir reconnaissant.

des comédies-ballets composées pour le Roi ne prennent leur vrai sens que dans le milieu pour lequel elles ont été écrites. Mais que dire de pièces comme *l'École des femmes*, *Tartuffe*, *Don Juan?* La première déchaîne contre Molière des colères terribles, et Molière se défend dans la *Critique* et dans l'*Impromptu*. Il est bon de savoir quels sont alors ses adversaires, et de sentir que, dès 1663, Molière prépare dans *Tartuffe* une riposte vengeresse. De plus, il est impossible que les lecteurs de Molière sentent quelle fut la place de *Tartuffe* dans la pensée et dans la carrière de son auteur, s'ils ne voient apparaître cette pièce à chacune des dates où elle essaya de se produire. On doit considérer le *Tartuffe* à la Cour (1664), en trois actes, et lire à ce moment le *Premier placet;* puis on le voit jouer en cinq actes chez la princesse Palatine et chez le prince de Condé, en 1665; — Molière, cette même année, introduit dans *Don Juan* une tirade significative sur l'hypocrisie; — il essaye en 1667 une représentation publique de *Tartuffe :* interdiction; *Second placet* porté au Roi, à Lille; *Lettre sur l'Imposteur.* — Enfin en 1669, *Tartuffe* prend place définitivement à son répertoire. Si vous vous contentez de grouper tous ces faits dans une *Notice* en tête du texte de *Tartuffe,* et surtout si vous placez ce texte à la date de 1667, vous ne donnez au lecteur aucune idée exacte de ce que fut le *Tartuffe,* ni pour Molière ni pour ses contemporains.

D'autre part, celui qui ne peut juger des alternatives d'activité et de découragement que présente cette biographie; qui ne voit pas un Molière luttant contre les comédiens rivaux, contre la maladie, contre les malheurs domestiques, obligé parfois de s'interrompre pendant plusieurs semaines, courant à Saint-Germain, à Versailles, à Chambord, jouant les dernières tragédies de Corneille et les premières de Racine, travaillant avec Lulli, puis se brouillant avec lui, indispensable à Louis XIV, puis presque disgracié..., ne connaît, en

Molière, ni l'homme, ni l'acteur, ni le directeur de théâtre, ni, dans une certaine mesure, l'écrivain.

Avec la méthode que nous pratiquons, tout développement *littéraire* sur le caractère de Molière devient inutile : les faits et les œuvres parlent d'eux-mêmes. Et nous serions surpris que nos lecteurs ne sentent grandir leur sympathie pour l'homme, en le suivant pas à pas dans sa difficile carrière. On jugera de l'effort qu'il lui faut faire sur ses rivaux et sur lui-même, pour produire chacune de ses œuvres, jusqu'au jour où il succombe au milieu de ses comédiens qu'il ne veut pas abandonner, et sous les yeux mêmes de ce public impitoyable, qu'il égaye une dernière fois par les grimaces de son agonie.

II

Si nous avons essayé de présenter l'œuvre de Molière dans un cadre qui puisse la rendre historiquement plus claire, nous n'avons pas négligé ce qui se rapporte au texte lui-même ou au commentaire.

Et, d'abord, pour l'établissement de ce texte, nous avons suivi la méthode établie par MM. Despois et P. Mesnard, dans leur édition de la collection des *Grands écrivains français* (1). Le principe est celui-ci : reproduire, pour chaque pièce, le texte de la dernière édition publiée du vivant de Molière. Et pour les six pièces que Molière n'a pas publiées lui-même (*Don Garcie, Impromptu de Versailles, Don Juan, Mélicerte,* la *Comtesse d'Escarbagnas,* le *Malade imaginaire*), prendre le texte de l'édition de La Grange et Vivot (8 vol., 1682). Nous avons cru cependant devoir adopter quelques indications de *jeux de scène,* donnés dans l'édition de Jolly (1734), et qui ont passé depuis cette époque dans toutes les éditions de Molière.

Notre commentaire est compris de la façon suivante : En tête de chaque pièce, nous plaçons une *notice* où nous étudions presque exclusivement les *sources* et les *repré-*

(1) Paris, Hachette, 1873-1900, 13 vol. avec Lexique.

sentations. Parfois, pour *Don Juan*, pour l'*Avare*, pour le *Misanthrope*, pour *Tartuffe*, nous tentons de dégager brièvement le sens moral de la pièce. Mais nous nous sommes refusé à écrire sur l'action et sur les caractères ces longues dissertations qui nous paraissent inutiles et parfois nuisibles. Les élèves trouvent, en vérité, dans certaines éditions, *des devoirs tout faits;* et s'ils sont très sensibles à ce genre de mérite, on se demande quelle devient, dans l'enseignement, la part du professeur, et surtout la leur? — Dans les notes, nous avons donné, toutes les fois que la pensée pouvait avoir besoin d'explication, notre façon à nous d'interpréter le passage. Nous y avons placé également les rapprochements traditionnels. Pour l'explication grammaticale, nous renvoyons fréquemment à une courte *Grammaire* placée à la fin du volume, et où nous avons essayé de grouper les faits principaux, sous les rubriques *Article, Pronoms,* etc... Enfin, chaque fois qu'un *mot* nous a paru offrir un sens particulier, propre au XVII^e^ siècle ou à Molière lui-même, nous avons renvoyé au *Lexique,* qui suit la *Grammaire*. Par cette disposition, nous tentons de provoquer un effort de la part de l'élève; et, avec notre édition, le professeur pourra s'assurer qu'une explication indiquée à l'avance a été réellement *préparée*.

III

Pour l'*illustration* de ce volume, nous ne donnons que des documents *contemporains,* tirés soit des premières éditions séparées, soit des *recueils* publiés en 1664-65, 1666, 1673, 1682. Nous avous voulu que notre texte fût exclusivement commenté par des *figures* du temps, afin que le lecteur ait sous les yeux les *costumes* et les *décors* originaux. Nous y ajoutons quelques *fac-similés,* et la reproduction de monuments et d'objets pouvant compléter l'information historique.

CHRONOLOGIE

DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE MOLIÈRE

avec les principaux synchronismes littéraires et historiques.

1621. — 22 *janvier*. Mariage de Jean Poquelin et de Marie Cressé.

— 8 *juillet*. Naissance de La Fontaine, à Château-Thierry.

1622. — 15 *janvier*. **Baptême de Jean-Baptiste Poquelin** (Molière).

— Pierre Corneille termine ses études au collège des Jésuites de Rouen.

1623. — 19 *juin*. Naissance de Blaise Pascal, à Clermont-Ferrand.

1625. — 1er *juin*. Mort d'Honoré d'Urfé, auteur de l'*Astrée*.

1626. — 5 *février*. Naissance de Marie de Rabutin-Chantal (Mme de Sévigné), à Paris.

— 25 *sept*. Mort de Théophile de Viau.

1627. — 28 *sept*. Naissance de Jacques-Bénigne Bossuet, à Dijon.

— Publication des deux dernières parties de l'*Astrée*.

1628. — 6 *oct*. Mort de Malherbe.

1629. *Mélite*, première pièce de P. Corneille.

1630. — 29 *avril*. Mort d'Agrippa d'Aubigné.

1631. — 2 *avril*. Jean Poquelin nommé tapissier du roi.

— 30 *mai*. Premier numéro de la *Gazette* de Théophraste Renaudot.

— Mort d'Alexandre Hardy.

1632. — 20 *mars*. *Clitandre*, deuxième pièce de P. Corneille.

11 *mai*. Obsèques de Marie Cressé, mère de Molière.

— *Sophonisbe* de Mairet.

1633. — 30 *mai.*	Jean Poquelin se remarie avec Catherine Fleurette.
1633.	*La Veuve* et *la Galerie du Palais*, de P. Corneille.
—	Mort de Gaultier-Garguille, de Gros-Guillaume et de Tabarin.
1634.	*La Suivante* et *la Place Royale*, de P. Corneille.
1635. — 15 *Janvier.*	Fondation de l'Académie française.
—	J.-B. Poquelin fait ses humanités au collège de Clermont, chez les Jésuites.
—	*Médée*, première tragédie de P. Corneille.
1636. — *Janvier.*	*Marianne*, tragédie de Tristan l'Hermite (Th. du Marais).
— 1er *nov.*	Naissance de Nicolas Boileau-Despréaux, à Paris.
— *Décembre.*	*Le Cid*, de P. Corneille (Th. du Marais).
—	*Les Sosies*, de Rotrou (Th. du Marais).
1637.	*Discours de la Méthode*, de Descartes (Éd. de Hollande).
— *Janvier.*	Poquelin père habite le Pavillon des Singes, rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves.
— 18 *sept.*	J.-B. Poquelin prête serment, comme survivancier de la charge de tapissier du Roi.
—	La querelle du *Cid*.
1638.	Mort de Louis Cressé, grand-père maternel de Molière.
—	*Antigone*, de Rotrou.
1639. — 24 *déc.*	Naissance de Jean Racine, à La Ferté-Milon.
—	J.-B. Poquelin termine ses études au collège de Clermont.
1640.	*Horace* et *Cinna*, de P. Corneille.
—	*Les Visionnaires*, de Desmarets de Saint-Sorlin.
1641.	J.-B. Poquelin reçu avocat.
1642. — 1er *avril.*	J.-B. Poquelin accompagne la cour dans le voyage de Narbonne, comme tapissier du roi (Retour 23 juillet).

1642.	12 *sept.*	Exécution de Cinq-Mars et de de Thou, à Lyon.
—	4 *déc.*	Mort de Richelieu.
1643.	— 6 *janvier.*	J.-B. Poquelin renonce à la survivance de la charge de son père.
—	14 *mai.*	Mort de Louis XIII.
—	19 *mai.*	Bataille de Rocroi.
—	30 *mai.*	Contrat d'association de l'**Illustre Théâtre.**
—	12 *sept.*	Bail du Jeu de paume des *Métayers* (rue Mazarine, 10-14), pour trois ans.
—	*Octobre.*	L'*Illustre Théâtre* à Rouen.
—		*Polyeucte, Le Menteur* et *La Mort de Pompée,* de P. Corneille.
1644.	— 1er *janvier.*	Ouverture de l'*Illustre Théâtre.*
—	28 *juin.*	J.-B. Poquelin signe la première fois « *De Molière* ».
—	19 *déc.*	L'*Illustre Théâtre* quitte le Jeu de paume des *Métayers.*
—		*Rodogune, La Suite du Menteur,* de P. Corneille.
1645.	— 8 *janvier.*	Réouverture de l'*Illustre Théâtre* ou Jeu de Paume de la *Croix-Noire,* au Port Saint-Paul.
—	4 *juillet.*	Mariage de M. de Montausier et de Julie d'Angennes de Rambouillet.
—	2 *août.*	Molière au Châtelet, pour dettes, jusqu'au 5.
—	17 *août.*	Baptême de La Bruyère.
—		*Théodore,* de Corneille.
—		*La Sœur,* de Rotrou.
—		Gassendi au Collège de France.
—		L'*Illustre Théâtre* quitte Paris.
1646.		Molière et ses amis dans la troupe de Ch. Du Fresne, protégée par le duc d'Épernon, gouverneur de Guienne.
—		Molière à Bordeaux, Agen, Toulouse.
—		Le *Véritable Saint-Genest,* de Rotrou.
1647.		Molière à Toulouse, Agen, Albi, Carcassonne.

1647.		Scaramouche joue à Paris *Il medico volante.*
—		*Venceslas,* de Rotrou.
—		*Remarques,* de Vaugelas, *sur la langue française.*
—		Réception de Corneille à l'Académie française.
1648.		Molière à Montauban, Nantes, Poitiers, Angoulême.
—	26 *mai.*	Mort de Voiture.
—		Traité de Westphalie.
1649.		Molière à Toulouse, Poitiers, Cahors, Narbonne.
—		*L'Héritier ridicule,* de Scarron.
1650.		Molière à Narbonne, Agen, Pézenas (quittance de 4,000 livres, donnée par Molière à MM. des États).
—	18 *janvier.*	*Andromède,* de Corneille.
—	10 *février.*	Mort de Descartes, à Stockholm.
—	28 *juin.*	Mort de Rotrou, à Dreux.
1651.		Molière à Carcassonne.
—	6 *août.*	Naissance de Fénelon.
—	15 *sept.*	*Le Roman Comique,* de Scarron (1re partie).
—		*Nicomède,* de Corneille.
1652.	— 10 *janvier.*	Clôture des États à Carcassonne.
—		Molière à Lyon.
—		*Pertharite,* de Corneille.
1653.	— *Mars.*	Première représentation de l'**Étourdi**, à Lyon (ou 1655, selon La Grange).
—	*Sept.*	La troupe de Molière est appelée à la Grange-des-Prés, chez le prince de Conti, et prend le nom de *Troupe de M. le prince de Conti.*
—	1er *octobre.*	Molière à Pézenas.
—	10 *nov.*	Molière à Montpellier.
—		*Don Japhet d'Arménie,* de Scarron.
—		*La mort d'Agrippine,* de Cyrano de Bergerac.
—		*Panégyrique de St Bernard,* par Bossuet.
1654.	— 31 *mars.*	Clôture des États à Montpellier.

1654. Molière à Narbonne, Vienne (Dauphiné), Lyon.
— *Le Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac.
— Premier volume de la *Clélie*, de Mlle de Scudéry (la carte de Tendre).
1655. — 8 *février*. Naissance de Regnard, à Paris.
— Molière à Narbonne, Montpellier.
— *Sept.* Mort de Cyrano de Bergerac.
— 4 *nov.* Ouverture des États du Languedoc, à Pézenas. (Molière.) — Conversion du prince de Conti.
1656. — 23 *janvier*. La première *Provinciale* de Pascal.
— 22 *février*. Clôture des États à Pézenas.
— Molière à Narbonne, Bordeaux (?), Béziers (Les États).
— *Déc.* La première du **Dépit amoureux**, à Béziers.
1657. Molière à Lyon, Nîmes.
— 15 *mai*. Le prince de Conti fait défense à la troupe de porter son nom.
— *Nov.* Molière rencontre Mignard à Avignon.
— Molière à Lyon.
1658. Molière à Lyon, Grenoble.
— 30 *avril*. La troupe de Molière à Rouen, — puis à Paris.
— 24 *oct.* Molière joue devant la Cour, dans la salle des Gardes du Vieux Louvre, *Nicomède* et le *Docteur amoureux*.
— 2 *nov.* La troupe débute en public au *théâtre du Petit Bourbon*. Elle prend le nom de *Troupe de Monsieur, frère unique du Roi*.
1659. — 24 *janvier*. *Œdipe*, de P. Corneille (H. de Bourgogne).
— 18 *nov.* Première représentation des **Précieuses ridicules**, avec *Cinna*.
— 2 *déc.* Deuxième représentation des *Précieuses ridicules*.
— *Panégyrique de St Paul*, par Bossuet.
— Traité des Pyrénées.
1660. — 28 *mai*. Première représentation de **Sganarelle**.

1660. 3 *juin.* Mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche.
— 11 *oct.* Molière passe de la salle du Petit-Bourbon, démolie pour les travaux de la colonnade du Louvre, à la salle du Palais-Royal.
— 14 *oct.* Mort de Scarron.
— Bossuet prêche le Carême à l'église des Minimes de la place Royale.
1661. — 4 *février.* Première représentation de **Don Garcie de Navarre.**
— 13 *février.* Première représentation de la *Toison d'Or*, de P. Corneille (Th. du Marais).
— 9 *mars.* Mort de Mazarin.
— 24 *juin.* Première représentation de l'**École des maris.**
— 17 *août.* Première représentation des **Fâcheux à Vaux, chez Fouquet.**
— 25 *août.* Deuxième représentation des *Fâcheux* à Fontainebleau, devant la Cour, avec la scène du *Chasseur.*
— 5 *sept.* Arrestation de Fouquet à Nantes.
— 4 *nov.* Première représentation des *Fâcheux* au Palais-Royal.
— Bossuet prêche le Carême à l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques.
1662. — 23 *Janvier.* Contrat de mariage de Molière avec Armande Béjart.
— 20 *février.* Mariage de Molière et d'Armande Béjart à Saint-Germain-l'Auxerrois.
— 25 *février.* Première représentation de *Sertorius*, de P. Corneille (Th. du Marais).
— 8 *mai au* 14 Molière à Saint-Germain. — Représentations devant la Cour.
— 24 *juin.* La troupe à Saint-Germain jusqu'au 11 août.
— 19 *août.* Mort de Pascal.
— 13 *oct.* Représentation, chez Molière, de la *Sœur*, de Rotrou.
— 26 *déc.* Première représentation de l'**École des Femmes.**

1662. Bossuet prêche à la Cour (Carême du Louvre).

1663. — 17 *mars*. Molière reçoit 1,000 livres de pension de Louis XIV, en qualité « d'excellent poète comique ».

— *Remercîment au Roy*.

1663. 1er *juin*. Première représentation de **La Critique de l'École des femmes**.

— 3 *oct*. Première représentation de l'**Impromptu de Versailles** (à Versailles).

1664. — 19 *janvier*. Naissance de Louis, premier enfant de Molière.

— 29 *janvier*. Première représentation du **Mariage forcé** au Louvre, devant le Roi.

— 15 *février*. Première représentation du *Mariage forcé* au Palais-Royal.

— 28 *février*. Baptême du petit Louis à Saint-Germain-l'Auxerrois. Parrain : le Roi ; marraine : Madame.

— 8 *mai*. Première représentation de **La Princesse d'Élide** à Versailles.

— (Deuxième journée des *Plaisirs de l'Ile enchantée*.)

— 12 *mai*. Les trois premiers actes de **Tartuffe**.

— (Sixième journée des *Plaisirs de l'Ile enchantée*.)

— 20 *juin*. Première représentation, chez Molière, de *la Thébaïde*, de Racine.

— 4 *août*. Lecture de *Tartuffe* devant le cardinal Chigi, neveu et légat du pape, à Fontainebleau.

— 31 *août*. Premier placet pour *Tartuffe*.

— 25 *sept*. Représentation des trois premiers actes de *Tartuffe* à Villers-Cotterets, chez Monsieur.

— 23 *oct*. Représentations à Versailles jusqu'au 24.

— 9 *nov*. Première représentation de *la Princesse d'Élide* au Palais-Royal.

— 10 *nov*. Mort du petit Louis, premier fils de Molière.

1664.	29 *nov.*	Première représentation de *Tartuffe*, en 5 actes, au Raincy, maison de campagne de la princesse Palatine, par ordre de Condé.
1665.	— 15 *février.*	Première représentation de **Don Juan ou le Festin de Pierre.**
1656.	3 *août.*	Naissance d'Esprit-Magdeleine, fille de Molière.
—	14 *août.*	La troupe devient « Troupe du Roy », avec une pension de 6,000 livres.
—	14 *sept.*	Première représentation de l'**Amour médecin** à Versailles.
—	22 *sept.*	Première représentation de l'*Amour médecin* au Palais-Royal.
—	8 *nov.*	*Tartuffe*, au Raincy, chez la princesse Palatine.
—	4 *déc.*	Première représentation, chez Molière, d'*Alexandre*, de Racine.
—	18 *déc.*	Première représentation, à l'Hôtel de Bourgogne, d'*Alexandre*, de Racine.
—		Les *Contes* de La Fontaine. — Les *Maximes* de La Rochefoucauld.
—		Bossuet prêche le Carême à Saint-Thomas-du-Louvre, et l'Avent au Louvre.
1666.	— 22 *janvier.*	Mort d'Anne d'Autriche.
—	10 *février.*	Mort du prince de Conti.
—	23 *février.*	Première représentation d'*Agésilas*, de P. Corneille (H. de Bourgogne).
—	4 *juin.*	Première représentation du **Misanthrope.**
—	6 *août.*	Première représentation du **Médecin malgré lui.**
—	2 *déc.*	Première représentation de **Mélicerte**, dans le *Ballet des Muses*, à Saint-Germain.
—		*Le Traité de la comédie et des spectacles*, œuvre posthume du prince de Conti.
—		Boileau publie les *Satires* (I-VII).
—		Bossuet prêche le Carême à Saint-Germain, devant la Cour.

1667. — 5 *janvier*. Première représentation de la **Pastorale comique**, à la place de *Mélicerte*, dans le *Ballet des Muses*, à Saint-Germain.

— 14 *février*. Première représentation du **Sicilien** ou l'**Amour peintre**, à Saint-Germain.

— 4 *mars*. Première représentation, chez Molière, d'*Attila*, de P. Corneille.

— 29 *mars*. Mlle Du Parc passe à l'Hôtel de Bourgogne.

— 5 *août*. Première représentation publique de **Tartuffe**.

— 6 *août*. M. de Lamoignon interdit *Tartuffe*. — Interruption de sept semaines.

— 8 *août*. La Thorillière et La Grange vont porter au Roi, à Lille, le *Second placet*.

— 11 *août*. Mandement de l'archevêque de Paris contre *Tartuffe*.

— 20 *août*. *Lettre sur l'Imposteur*.

— 25 *sept*. Réouverture du Palais-Royal.

— 22 *nov*. Première représentation d'*Andromaque*, de Racine (H. de Bourgogne).

Huitième et neuvième satires de Boileau.

1668. — 13 *février*. Première représentation d'**Amphitryon**.

— 4 *mars*. *Tartuffe* à l'Hôtel de Condé.

— 25 *avril*. Représentations de Molière à Versailles, jusqu'au 30 avril.

— 25 *mai*. Première représentation, chez Molière, de *la Folle querelle* ou *la Critique d'Andromaque*, de Subligny.

— 18 *juillet*. Première représentation de **George Dandin** à Versailles.

— 9 *sept*. Première représentation de l'**Avare**.

— 20 *sept*. *Tartuffe* à Chantilly.

— 20 *nov*. Première représentation des *Plaideurs*, de Racine (H. de Bourgogne).

— 11 *déc*. Mort de Mlle Du Parc.

— Les *Fables* de La Fontaine (I-VI), chez Denis Thierry.

— Traité d'Aix-la-Chapelle.

1669. — 19 *janvier*. Bref du pape. (**Paix de Clément IX, qui apaise pour un temps la querelle janséniste.**)

— 29 *janvier*. Mariage de M^lle^ de Sévigné et de M. de Grignan.

— 5 *février*. Première représentation définitive de **Tartuffe.**

— 25 *février*. Mort de Jean Poquelin, père de Molière.

— 23 *mars*. *La Gloire du dôme du Val-de-Grâce*, poème de Molière.

— Bourdaloue prêche à la chapelle des Jésuites de la rue Saint-Antoine.

— 17 *sept*. Départ de la troupe pour Chambord.

— 7 *oct*. Première représentation de **Monsieur de Pourceaugnac**, musique de Lulli, à Chambord.

— 15 *nov*. Première représentation de *Monsieur de Pourceaugnac* au Palais-Royal.

— 16 *nov*. Oraison funèbre d'Henriette de France, par Bossuet, nommé évêque de Condom.

— 13 *déc*. Première représentation de *Britannicus*, de Racine (H. de Bourgogne).

1670. — *Janvier*. *Élomire hypocondre*, par Le Boulanger de Chalussay.

— 4 *février*. Première représentation des **Amants magnifiques**, à Saint-Germain, où la troupe reste jusqu'au 9 mars.

— 29 *juin*. Mort d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, à Saint-Cloud.

— 21 *août*. Oraison funèbre d'Henriette, par Bossuet, à Saint-Denis.

— 3 *oct*. Départ de la troupe pour Chambord.

— 14 *oct*. Première représentation du **Bourgeois gentilhomme** à Chambord. — La troupe reste à Chambord jusqu'au 28.

— 21 *nov*. Première représentation de *Bérénice*, de Racine (H. de Bourgogne).

— 23 *nov*. Première représentation du *Bourgeois gentilhomme* au Palais-Royal.

— 28 *nov*. Première représentation, chez Molière, de *Tite et Bérénice*, de P. Corneille.

1670. **Bourdaloue prêche à Saint-Germain et aux Tuileries.** — Première édition des *Pensées*, de Pascal. — **Bossuet est nommé précepteur du Dauphin.**

1671. — 17 *janvier*. Première représentation de **Psyché** (en collaboration avec P. Corneille et Quinault, musique de Lulli), dans la salle des Machines, aux Tuileries.

— 3 *mars*. Ouverture de l'Opéra, rue Mazarine, avec *Pomone*, de Perrin et Cambert.

— 14 *mai*. Première représentation des **Fourberies de Scapin.**

— 24 *juillet*. Première représentation de *Psyché* au Palais-Royal.

— 27 *juillet*. La troupe part pour Saint-Germain.

— 2 *août*. Première représentation de la **Comtesse d'Escarbagnas** à Saint-Germain.

1672. — 5 *janvier*. Première représentation de *Bajazet*, de Racine (H. de Bourgogne).

— 17 *février*. Mort de Madeleine Béjart.

— 2 *mars*. Molière lit les *Femmes savantes* chez M. de La Rochefoucauld.

— 11 *mars*. Première représentation des **Femmes savantes.**

— 8 *juillet*. Première représentation de la *Comtesse d'Escarbagnas* au Palais-Royal.

— 15 *sept*. Naissance de Pierre-Jean-Baptiste-Armand, troisième enfant de Molière.

— 1er *oct*. Baptême du petit Pierre; Catherine Mignard, fille du peintre, marraine.

— 10 *oct*. Mort du petit Pierre.

1673. — 20 *janvier*. Première représentation de *Mithridate*, de Racine (H. de Bourgogne).

— 10 *février*. Première représentation du **Malade imaginaire.**

— 12 *février*. Deuxième représentation du *Malade imaginaire*.

— 14 *février*. Troisième représentation du *Malade imaginaire*.

— 17 *février*. Quatrième représentation du *Malade imaginaire*. **Mort de Molière.**

1673. 18 *février*. Mlle Molière et Baron vont trouver le Roi à Saint-Germain, accompagnés par le curé d'Auteuil.
— 19 *février*. Requête adressée par Mlle Molière à l'archevêque de Paris.
— 21 *février*. Inhumation de Molière au cimetière Saint-Joseph, à 9 heures du soir.
— 24 *février*. Réouverture du Palais-Royal : *le Misanthrope*.
— 21 *mars*. Le Roi donne à Lulli la salle du Palais-Royal.
— 23 *mai*. La troupe se transporte rue Guénégaud.
— 23 *juin*. La troupe du Marais est réunie à celle de la rue Guénégaud.
1677. — 29 *mai*. La veuve de Molière se remarie au comédien Guérin d'Estriché.
1680. — Réunion de l'Hôtel de Bourgogne à la rue Guénégaud : la **Comédie-Française** est fondée.
1682. — Édition en 8 volumes des *Œuvres de Molière*, par La Grange et Vivot.
1700. — 30 *nov.* Mort d'Armande Béjart.
1723. — 23 *mai*. Mort de Mme de Montalant, fille de Molière.

BIBLIOGRAPHIE

ÉDITIONS

1673. — Les *Œuvres de Monsieur de Molière*. Barbin, 7 vol. in-12. (Avec frontispices de Fr. Chauveau.)

1682. — Les *Œuvres de Monsieur de Molière*. Denys Thierry et Barbin, 8 vol. in-12. (Édition de La Grange et Vivot, avec les estampes de Brissart, gravées par J. Sauvé.)

1734. — *Œuvres de Molière*. Compagnie des libraires, 6 vol. in-4°. (Édition de F.-A. Jolly, avec les estampes de Boucher.)

1765. — *Œuvres de Molière*. [Amsterdam.] 6 vol. in-12. (Première édition où aient été insérés la *Vie* et les *Sommaires* de Voltaire.)

1819-25. — *Œuvres de Molière*. Desoer, 9 vol. in-8°. (Première édition contenant le texte intégral de Molière; commentaires d'Auger.)

1824-26. — *Œuvres complètes de Molière*. Lefèvre, 8 vol. in-8°. (Édition L. Aimé-Martin.)

1873-1900. — *Œuvres de Molière*. Hachette, 13 vol. in-8°. Collection des grands écrivains de la France. (Les tomes I-IX contiennent les œuvres. Eugène Despois a annoté les tomes I-III et les deux premières pièces du tome IV; à partir de *Tartuffe* (tome IV), les notices et les commentaires sont de M. Paul Mesnard. Celui-ci est également l'auteur de la *Notice biographique* formant le tome X. — Le tome XI est occupé par la *Notice bibliographique* de M. Arthur Desfeuilles; les tomes XII et XIII, par la *Grammaire* et le *Lexique*, de MM. Arthur et Paul Desfeuilles. — Un *Album*, petit in-4°, renferme plusieurs portraits, frontispices originaux, fac-similés, etc.)

A ces éditions complètes de Molière, dont nous ne citons que celles qui marquent un progrès décisif dans l'établissement du texte et dans son interprétation, il faut ajouter les éditions séparées des pièces, à l'usage des classes : les meilleures sont celles publiées par MM. Lanson (Hachette), Bouilly, Jacquinet et Léna (Belin), Pellissier (Delagrave), Livet (P. Dupont), etc.

II. — BIOGRAPHIE

1658-1685. — *Registre de La Grange.* (Édité en 1876, par Édouard Thierry, in-4°.)

1682. — *Préface* de l'édition des *Œuvres* de 1682 (par La Grange).

1688. — *La fameuse Comédienne.* Francfort. (Réimprimé en 1868).

1705. — *La Vie de Molière,* par Grimarest.

1739. — *Vie de Molière, avec des jugements sur ses ouvrages,* par Voltaire, Paris, Prault fils. (Cette *vie* et ces *sommaires,* publiés à part en 1739 et 1764, furent insérés dans l'édition d'Amsterdam de 1765.)

1821. — *Dissertation sur J.-B. Poquelin-Molière, sur ses ancêtres, l'époque de sa naissance,* etc., par L.-F. Beffara, ex-commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin, in-8°.

1825. — *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière,* par Jules Taschereau. Hetzel, in-8°.

1851. — *Notice historique sur la vie de Molière,* par A. Bazin. Techemer, in-8°.

1862. — *Les Médecins au temps de Molière,* par Maurice Raynaud. Didier, 2 vol. in-8°.

1863. — *Recherches sur Molière et sur sa famille,* par Eudore Soulié. Hachette, in-8°.

1863. — *Le Roman de Molière,* par Édouard Fournier. Dentu, in-18.

1871. — *Documents inédits sur J.-B. Poquelin-Molière,* par Émile Campardon. Plon, in-12. (Ouvrage complété en 1876.)

1876. — *La Troupe du Roman comique dévoilée...* par Henri Chardon. Champion, in-8°.

1877. — *Les Points obscurs de la vie de Molière,* par Jules Loiseleur. Lisieux, in-8°. (Complété en 1886 par les *Nouvelles controverses* sur la vie et la famille de Molière, in-18.)

1879. — *Le Moliériste,* revue mensuelle, dirigée par Georges Monval. (10 vol. jusqu'à mars 1889.)

1880. — *La Maison mortuaire de Molière,* par Auguste Vitu. Lemerre, in-8°.

1885. — ***Molière, sa vie et ses ouvrages***, par Louis Moland. Garnier, in-8°.

1886. — ***Molière inconnu***, par Auguste Baluffe. Perrin, in-8°.

1886. — ***La Comédie de Molière, l'auteur et le milieu***, par Gustave Larroumet. Hachette, in-12.

1889. — ***Notice biographique sur Molière***, par Paul Mesnard. (Au tome X de l'édition des *Grands écrivains*. Hachette, in-8°.)

1897. — *Chronologie molièresque*, par G. Monval (Librairie des Bibliophiles).

CRITIQUE

On trouvera, cités à leur place, dans ce Recueil, les ouvrages publiés pour ou contre Molière par ses contemporains et les écrits relatifs à telle ou telle pièce. — Nous nous bornons à signaler ici les principales études générales consacrées à Molière par les critiques du XIX^e^ siècle.

1800-1813. — Feuilletons de Geoffroy, dans le *Journal des Débats*. (Un certain nombre de ces articles ont été réunis dans le tome I du *Cours de Littérature dramatique*, 2^e^ édition en 1825.)

1802. — *Études sur Molière...*, par Cailhava. Debray, in-8°.

1814. — *Cours de Littérature dramatique*, de A.-W. Schlegel, traduction par M^me^ Necker de Saussure, 3 vol. in-8° (tome II, 12^e^ leçon).

1835. — *Notice sur Molière*, par Sainte-Beuve (écrite pour l'édition Paulin, 1835-36, 2 vol. in-8°; insérée au tome II des *Portraits littéraires*).

1844. — *Histoire de la Littérature française*, par D. Nisard. Didot, 4 vol. in-12 (tome III, livre III, ch. IX).

1853. — *Histoire de la Littérature dramatique*, par J. Janin. Lévy, 6 vol. in-12 (tome II, ch. I-IV; tome V, pp. 44-49). — (Ces pages sont tirées presque toutes des feuilletons donnés au *Journal des Débats*, à partir de 1836; mais l'ouvrage de Janin ne contient aucune référence. Pour avoir les articles originaux, souvent intéressants à leur date, il faut feuilleter la collection des *Débats*.)

1863-75. — *Les Contemporains de Molière*. Recueil de comédies rares ou peu connues, jouées de 1650 à 1680... par Victor Fournel. Didot, 3 vol. in-8°.

1866-74. — *Cours de Littérature dramatique,* par Saint-Marc Girardin. Charpentier, 5 vol. in-18 (tomes I, III et V).

1867-1899. — Feuilletons de F. Sarcey, à l'*Opinion nationale* et au *Temps*. (Un certain nombre d'articles sur Molière ont été réunis au tome III des *Quarante ans de théâtre.*)

1874. — *Le Théâtre français sous Louis XIV,* par Eugène Despois. Hachette, in-16.

1875. — *Bibliographie moliéresque,* par Paul Lacroix, 2e édition. Aug. Fontaine, in-8°.

1876. — *Iconographie moliéresque,* par Paul Lacroix, 2e édition. Aug. Fontaine, in-8°.

1881. — *La Philosophie de Molière,* article de Paul Janet, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1881.

1882. — *Une hérésie littéraire,* article d'Edmond Schérer, dans le journal *Le Temps,* du 19 mars 1882. (Inséré dans les *Études sur la Littérature contemporaine.* Lévy, 1885, in-8°.)

1883-85. — Articles de J.-J. Weiss, dans le *Journal des Débats* (réunis dans le volume *Autour de la Comédie-Française.* Lévy, 1885, in-18).

1886. — *Le Dix-septième siècle,* par Émile Faguet. Lecène et Oudin, in-12.

1888. — *Les Comédies de Molière en Allemagne,* par Auguste Ehrhard. Lecène et Oudin, in-8°.

1888-1898. — *Impressions de théâtre,* par Jules Lemaître, 10 vol., *passim,* Lecène et Oudin, in-18 (feuilletons publiés dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Deux Mondes*).

1890. — *La Philosophie de Molière,* article de F. Brunetière, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1890. (Inséré au tome IV des *Études critiques,* Hachette, in-16.)

1891-92. — *Les Époques du Théâtre français,* par F. Brunetière. Lévy, in-18. (4e conférence : l'*École des femmes;* 6e conférence : *Tartuffe.*)

1903-1910. — *Propos de théâtre,* par Émile Faguet, 5 vol., Boivin (articles publiés dans le *Journal des Débats*).

1908. — *Molière,* par E. Rigal, 2 vol., in-16, Hachette.

1920-1921. — *La Jeunesse de Molière.* — *Les Luttes de Molière* par G. Michaut, 2 vol., in-12, Hachette.

Fac-similé d'une vignette de l'édition originale de *l'École des femmes* (1663).

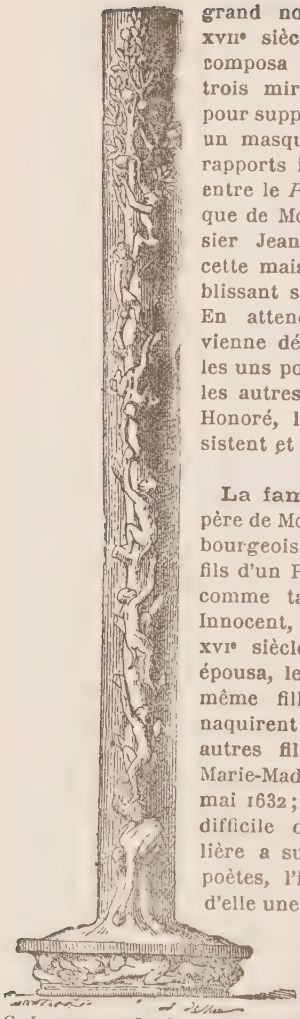
MOLIÈRE

PREMIÈRE PARTIE

Années d'enfance et de jeunesse (1622-1645).

La maison natale de Molière. — On est certain que Jean-Baptiste Poquelin, qui devait prendre, en 1643, le nom de *Molière*, est né à Paris, dans le quartier des Halles, le 14 ou le 15 janvier 1622. Mais les *moliéristes* ne sont pas d'accord sur l'emplacement de la maison où il naquit. D'après son acte de baptême, ses parents habitaient « rue Saint-Honoré, sur la paroisse Saint-Eustache ». En 1799, on crut pouvoir fixer ce domicile rue de la Tonnellerie, n° 3; cette maison correspond actuellement au n° 31 de la rue du Pont-Neuf, où l'on peut voir encore un buste de Molière, avec une inscription. — Mais une autre tradition, qui a prévalu au XIX^e^ siècle, après les recherches de Beffara et de Soulié, veut que la maison natale de Molière se soit trouvée au coin des rues Saint-Honoré (n° 96) et des Vieilles-Étuves (aujourd'hui rue Sauval) : une autre inscription y a été placée en 1876. Cette dernière maison avait un *poteau cornier* (1), dans le bois duquel on avait sculpté des singes grimpant le long d'un oranger ; aussi l'appelait-on le *Pavillon des singes*. « Molière, écrit G. Larroumet, ne perdit pas le souvenir de ce poteau qui avait amusé ses yeux d'enfant. Selon la coutume d'un

(1) On appelle *poteau* ou *pied cornier* la maîtresse pièce verticale placée à l'encoignure de deux *pans*, dans les maisons construites en bois, et formant saillie sur la rue.



grand nombre de bourgeois notables au XVII[e] siècle et de sa propre famille, il se composa un blason dont l'écu représentait trois miroirs de vérité, avec deux singes pour supports : l'un tenant un miroir, l'autre un masque de théâtre (1). « Mais, quelques rapports ingénieux que l'on puisse établir entre le *Pavillon des singes* et le génie comique de Molière, il est probable que le tapissier Jean Poquelin n'habitait pas encore cette maison en 1622 ; la seule pièce y établissant son domicile est datée de 1637. — En attendant qu'un nouveau document vienne départager les érudits qui tiennent les uns pour le n° 31 de la rue du Pont-Neuf, les autres pour le n° 96 de la rue Saint-Honoré, les deux inscriptions rivales subsistent et se narguent mutuellement.

La famille Poquelin. — Jean Poquelin, père de Molière, appartenait à une famille de bourgeois, originaire de Beauvais. Il était fils d'un Poquelin qui vint s'établir à Paris, comme tapissier, près du cimetière Saint-Innocent, dans les dernières années du XVI[e] siècle. Jean succéda à son père et épousa, le 27 avril 1621, Marie Cressé, elle-même fille de tapissier. De ce mariage naquirent Jean-Baptiste (Molière), deux autres fils, Jean et Nicolas, et une fille, Marie-Madeleine. Marie Cressé mourut en mai 1632 ; son fils aîné avait dix ans. Il est difficile d'établir dans quelle mesure Molière a subi, comme la plupart des grands poètes, l'influence de sa mère ; s'il tenait d'elle une santé délicate, peut-être lui doit-il aussi sa profonde mélancolie et sa faculté d'observation. Mais ce ne sont là que des conjectures, et la

(1) *G. Larroumet*, La Comédie de Molière, p. 9. (Hachette.)

réalité mieux connue pourrait les démentir. Faut-il aussi attribuer à la perte prématurée de sa mère l'absence des *mères* sympathiques dans son théâtre? Si vraiment Molière n'a peint que ce qu'il a *contemplé*, le modèle a pu lui manquer, en effet, pour ce genre de personnages. D'autre part, doit-on croire que Molière n'a si bien représenté le type de la belle-mère, de la marâtre intéressée et hypocrite (Béline, dans *le Malade imaginaire*), que pour avoir été mal traité par la seconde femme de son père, Catherine Fleurette? Mais celle-ci mourut après trois ans de mariage, en 1636, et Jean-Baptiste avait alors quatorze ans. D'ailleurs, on a très justement opposé à Béline une autre belle-mère, charmante et vertueuse, celle-là, Elmire (*Tartuffe*); et pourquoi Catherine Fleurette ne revivrait-elle pas en Elmire plutôt qu'en Béline? La vérité est sans doute que Molière, en mettant dans ses comédies tel type de mère plutôt que tel autre, a simplement obéi aux traditions du genre et aux nécessités de ses sujets.

Quant au tapissier Jean Poquelin, on sait par l'inventaire qui fut dressé à la mort de sa première femme, Marie Cressé (1632), que son commerce avait prospéré et que sa maison était confortable et bien tenue. Malheureusement, certaines créances, portées sur cet inventaire, semblent indiquer que Jean Poquelin prêtait de l'argent à gros intérêts, — comme Harpagon. En 1631, il était devenu « tapissier ordinaire de la maison du roi », avec le titre de « valet de chambre du roi », charge honorable et lucrative; et dès 1637, le petit Jean-Baptiste était officiellement désigné pour en obtenir la survivance. Nous verrons plus loin quels furent les rapports du père et du fils.

Jean-Baptiste Poquelin au Collège de Clermont. — Le petit Poquelin, que son père destinait à la survivance de sa charge, n'avait besoin, semble-t-il, que d'apprendre le métier de tapissier et que d'acquérir une instruction toute pratique. Cependant, en 1636, il entra, comme élève externe, au célèbre collège de Clermont, rue Saint-Jacques (1). Faut-il attribuer la résolution du tapissier à une intervention de Louis Cressé, le grand-père maternel de l'enfant? Louis Cressé

(1) Le collège de Clermont, qui appartenait aux Jésuites, fut appelé, à dater de 1674, collège Louis-le-Grand.

avait, dit-on, la passion de la comédie; il conduisait souvent son petit-fils à l'Hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil, où de célèbres farceurs, Gros-Guillaume, Gaultier-Garguille et Turlupin, attiraient à la fois la cour et la ville. Dès cette époque, Jean-Baptiste aurait manifesté son goût pour la profession de comédien, et son père, cédant aux instances de Louis Cressé, ne se serait décidé à l'envoyer au collège que pour le préparer à devenir « aussi bon comédien que Bellerose » (1)?

Mais n'est-il pas plus vraisemblable d'admettre que Jean Poquelin, gros bourgeois, tapissier du roi, sorte de M. Jourdain, ait voulu, en assurant à son fils aîné la survivance d'une charge importante, faire de ce fils un homme *distingué?* A cette époque, en effet, la bourgeoisie commençait à prendre d'assaut les places et les *offices;* elle avait la richesse, elle voulait avoir l'instruction. Il est probable que Jean Poquelin ne fut pas le seul, dans son quartier, à envoyer son fils dans un collège où, sur 4,000 élèves, la majorité était composée d'externes appartenant à des familles de la bourgeoisie et du peuple.

Jean-Baptiste Poquelin suivit les classes du collège de Clermont d'octobre 1636 à août 1641. Au témoignage de son premier biographe, La Grange, « le succès de ses études fut tel qu'on pouvait l'attendre d'un génie aussi heureux que le sien... L'inclination qu'il avait pour la poésie le fit s'appliquer à lire les poètes avec un soin tout particulier; il les possédait parfaitement, et surtout Térence (2) ».

Il eût manqué à Molière, sans ces quatre ans de *collège*, moins encore quelques sujets et quelques scènes de pièces, que ce fonds solide de culture classique, c'est-à-dire *humaine*, auquel rien ne saurait suppléer.

N'exagérons pas le profit qu'il retira plus tard des amitiés formées au collège de Clermont, amitiés qui lui eussent été beaucoup plus utiles s'il était devenu « tapissier du roi ». C'est alors qu'il eût fait valoir auprès de sa riche clientèle des souvenirs communs, et que de nombreux Dorantes se fussent autorisés, pour lui emprunter quelques louis, de leur qualité d' « anciens camarades ». On rappelle volontiers que le prince de Conti, dont la protection devait lui être si pré-

(1) *Vie de Molière*, par Grimarest, 1704.
(2) Préface de l'édition de 1682.

TABLEAU DES FARCEURS, avec Molière dans Arnolphe (1re personnage à gauche).

cieuse un jour, fit ses études au même collège de 1637 à 1647. Mais Conti était de huit ans plus jeune que J.-B. Poquelin ; et il est peu probable que le fils du tapissier Poquelin et le frère cadet du grand Condé aient vécu dans une sorte de familiarité scolaire.

La philosophie et le droit. — Ses *humanités* terminées, Jean-Baptiste Poquelin étudia la philosophie ; et La Grange nous dit : « S'il fut bon humaniste, il fut encore plus grand philosophe. » Son maître, d'après une tradition qui date de Grimarest (1704), fut le philosophe épicurien Gassendi (1), qui donna des leçons communes à tout un groupe de jeunes gens : Chapelle, Bernier, Cyrano de Bergerac et Molière. Ces petites *conférences* se tenaient chez le maître des comptes Luillier. On croit pouvoir attribuer aux leçons de Gassendi ce qu'il y a de plus libre dans la morale de Molière, ainsi que la connaissance du *jargon philosophique*. Rien de plus discutable, et nous aurons l'occasion d'y revenir. — Que faut-il penser aussi d'une traduction du poète latin Lucrèce, alors entreprise par Jean-Baptiste Poquelin et dont un fragment est resté dans *le Misanthrope* (II, 4)? Ce dut être un simple travail d'écolier, mais qui prouverait que, vers 1641, seule époque à laquelle il ait pu l'écrire, le jeune homme se passionnait pour la philosophie. Selon Grimarest, Molière aurait longtemps conservé cette traduction, qu'il comptait sans doute publier un jour. Mais son valet de chambre en ayant déchiré quelques feuillets pour en faire des papillotes, Molière, de dépit, jeta le reste au feu.

Après les *humanités*, après la *philosophie*, — le *droit*. Dans quelle mesure le jeune Poquelin a-t-il approfondi l'étude des lois ? Là encore il ne faudrait pas tirer un argument des nombreux passages de ses pièces où Molière a parlé le jargon de la procédure : sur ce point, les modèles ne lui manquaient pas, non plus que la dure expérience d'une vie où les *affaires* et les *actes* de tout genre tiennent tant de place. En tout cas, c'est à Orléans, dont l'Université n'avait pas une réputation de grande rigueur, que le père Poquelin aurait *acheté* un diplôme pour son fils. On peut

(1) *Gassendi* (1592-1655) fut à la fois un adversaire d'Aristote et de Descartes ; il représente l'*épicurisme*, si l'on prend ce mot dans son sens scientifique et philosophique.

voir encore, dans l'acquisition de ce titre, le désir qu'avait le « gros bourgeois » de donner à sa « raison sociale » tout l'éclat possible. Et s'il est vrai que Jean-Baptiste ait, en 1642, remplacé son père dans sa charge de valet de chambre du roi Louis XIII, pendant le voyage de Narbonne, sa double qualité d'ancien élève du collège de Clermont et d'avocat était faite pour lui attirer une certaine considération.

La fondation de l' « Illustre théâtre » (1643). — Mais, dès le mois de janvier 1643, Jean-Baptiste Poquelin déclarait à son père « qu'il renonçait à la survivance de la charge de tapissier du roi » et lui donnait quittance de 630 livres reçues sur le bien de sa mère : il se faisait comédien. Sans entrer dans la discussion de toutes les conjectures sur les rapports du père et du fils à cette époque (1), nous pouvons croire que Jean Poquelin, après les sacrifices qu'il s'était imposés, dut résister de toutes ses forces à la *vocation* de Jean-Baptiste. Et pourquoi en vouloir au père ? Il voyait ce fils aîné abandonner une profession honorable et avantageuse, que, depuis trois générations, exerçaient ses parents et aïeux, pour se jeter dans le métier précaire, et alors décrié, de comédien. Rien ne pouvait faire supposer que le jeune révolté deviendrait un écrivain de génie.

Le 30 juin 1643 fut signé dans la maison de Marie Hervé, veuve Béjart, un acte d'association pour la fondation de l'*Illustre théâtre*, entre Jean-Baptiste Poquelin, trois Béjart, Joseph, Madeleine et Geneviève, et quelques autres « enfants de famille ».— Madeleine Béjart, déjà actrice célèbre, excellait dans la tragédie; elle était très intelligente et très entendue en affaires. La troupe nouvelle loua le *Jeu de paume des Mestayers*, près la porte de Nesles (rue Mazarine et rue de Seine); et pendant que l'on aménageait la salle, l'*Illustre théâtre* alla donner quelques représentations à Rouen. « La destinée, qui a parfois de ces traits d'esprit, dit M. Paul Mesnard, a placé dans la ville natale de Corneille le début de Molière (2). » C'est seulement au mois de janvier 1644 que la troupe s'installe dans son théâtre de Paris; et c'est en juin de cette même année que nous apparaît pour la première fois,

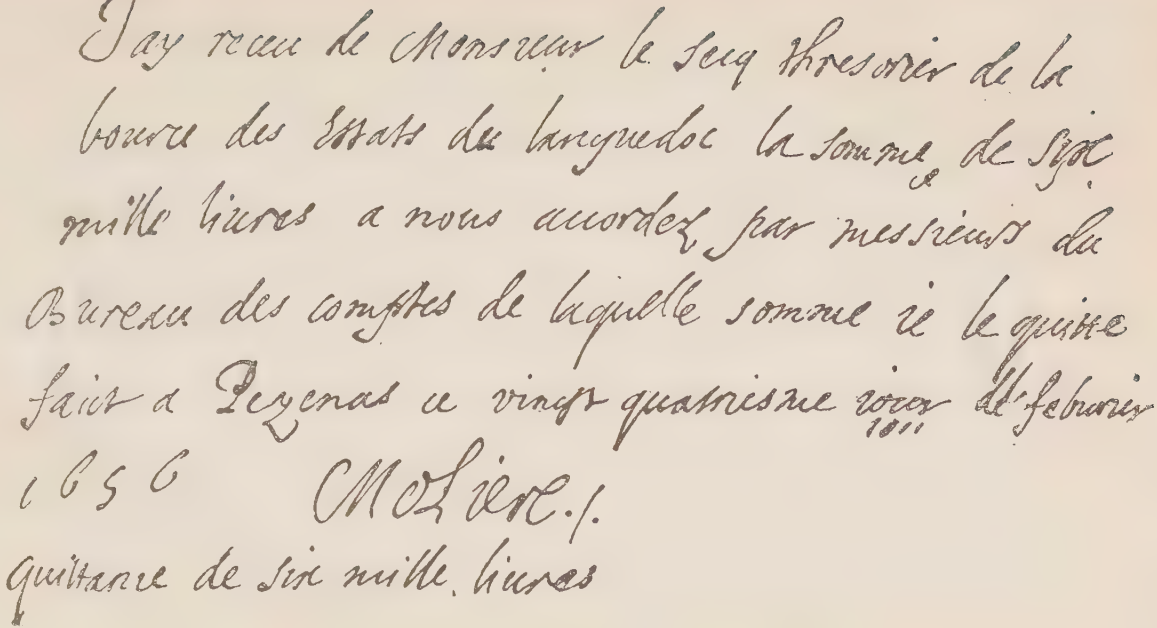
(1) Cf. *Larroumet*, op. cit., pp. 16-38.
(2) *Molière*, t. X, p. 83.

dans un acte, le nom de *Molière* (1). Le répertoire se compose de tragi-comédies, de tragédies (de *du Ryer*, de *Tristan l'Hermite*, etc.) et probablement de farces. Mais les comédiens s'endettent et le public ne vient pas. Alors, on change de quartier et l'on se transporte sur la rive droite, au jeu de paume de la *Croix-Noire*, près le port Saint-Paul. Là le succès n'est pas plus favorable, et le 2 août 1645 on trouve Molière prisonnier au Châtelet : un créancier impatient, celui qui fournit les chandelles à l'*Illustre théâtre*, l'y a fait enfermer. Molière sort de prison ; et peut-être risque-t-il alors la fortune dans un troisième jeu de paume, celui de la *Croix-Blanche*, au carrefour de Buci ; mais ce dernier établissement est douteux.

Ainsi, la tentative de l'*Illustre théâtre* avait complètement échoué. Molière et ses amis, et ceux-ci ne lui étaient pas tous restés fidèles, résolurent d'accepter les propositions qui leur étaient faites par Charles du Fresne, directeur d'une troupe protégée par le duc d'Épernon, gouverneur de Guienne, et quittèrent Paris à la fin de 1645.

(1) Cf. notre *Littérature*, p. 486 : « Il a existé un François de Molière, grand faiseur de romans, mort assassiné en 1623. Est-ce en souvenir d'un de ses livres que J.-B. Poquelin aurait pris son nom ? Il ne faut pas oublier que presque tous les « fils de famille » qui entraient au théâtre adoptaient ainsi des pseudonymes »

Tabarin d'après une médaille du Temps.
(*Cabinet des médailles. Bibl. Nat.*)


J'ay receu de Monsieur le Seur thresorier de la bourse des Estats de Languedoc la somme de Sept mille liures a nous accordez par messieurs du Bureau des comptes de laquelle somme ie le quitte fait a Pezenas ce vingt quatriesme iour de febvrier 1655 MOLIERE.

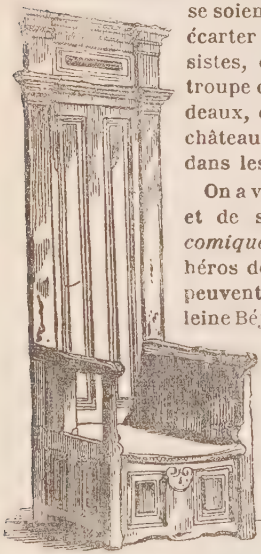
quittance de Six mille liures

Fac-similé d'un autographe de Molière.

DEUXIÈME PARTIE

Molière en province
(1645-1658).

Les comédiens en province au XVII^e siècle. — Si l'on accepte, avec M. Paul Mesnard et M. E. Rigal, que Molière et quelques-uns de ses acteurs, entre autres les Béjart, se soient associés avec Charles du Fresne, il faut écarter les tableaux pittoresques, mais fantaisistes, que l'on s'est plu souvent à tracer. La troupe de Du Fresne avait son *campement* à Bordeaux, d'où elle allait « en représentation » au château de Cadillac, chez le duc d'Épernon, et dans les villes et châteaux des environs.



Fauteuil de Molière conservé à l'hôtel de ville de Pézenas.

On a voulu voir quelquefois l'histoire de Molière et de ses comédiens dans le célèbre *Roman comique* de Scarron ; mais il est certain que les héros de Scarron, Destin et M^lle de l'Estoile, ne peuvent avoir pour originaux Molière et Madeleine Béjart : aucun trait ne serait ressemblant (1). De plus, ce que nous savons de Charles du Fresne et de sa troupe, royalement entretenue par le duc d'Épernon, ne permet pas d'assimiler ces « comédiens de campagne » à quelque bande d'aventuriers transportant costumes et décors sur une charrette qu'ils suivent à pied, et s'arrêtant le soir au premier village, où, dans l'asile improvisé d'une grange, ils représentent une tragédie qui fait rire et une farce qui scandalise.

Sans aucun doute, le XVII^e siècle a connu ces troupes picaresques, dont *le Capitaine Fracasse* de Th. Gautier, plus encore que *le Roman comique*, nous donne l'amusante description ; mais on doit renoncer, quelque goût qu'on ait pour

(1) *La Troupe du roman comique dévoilée et les comédiens de campagne au XVII^e siècle*, par Henri Chardon. Paris, 1876.

le contraste, à se représenter un Charles du Fresne, un Molière, une Madeleine Béjart, sous cet aspect romantique.

Principales étapes de Molière en province. — Il ne saurait être question, dans cette *notice*, d'établir une à une les étapes de Molière et de ses amis. Pour simplifier la question, on peut considérer comme à peu près certains les résultats suivants : Molière, avec les Béjart, est resté dans la troupe de Charles du Fresne jusqu'en juillet 1650, et l'on a pu signaler son passage à Toulouse, Albi, Carcassonne (1647), Nantes (1648), Poitiers, Toulouse, Narbonne (1649), Agen (1650). En octobre et novembre 1650, Molière est à Pézenas, où siègent les États de Languedoc. A cette époque, Molière est-il déjà chef de troupe, directeur de théâtre? On peut le croire, puisque le reçu de 4,000 livres « ordonnées aux comédiens par messieurs des Estats » est signé de lui (1). En 1651, la troupe est à Carcassonne; et en 1653 elle est de nouveau à Pézenas. Dans l'intervalle, en 1652, Molière paraît avoir établi son *quartier général* à Lyon; et c'est de Lyon qu'il va donner des représentations en Languedoc, en Dauphiné et en Bourgogne.

L'année 1653 a une importance capitale dans la vie provinciale de Molière. En effet, c'est en 1653 que Molière commence à être protégé par le prince de Conti. Armand de Bourbon, prince de Conti, frère cadet du grand Condé, avait fait, comme Molière, ses études au collège de Clermont. De huit ans moins âgé que Jean-Baptiste Poquelin, il n'avait pas été, sans doute, le *camarade* de ce fils de tapissier. Mais peut-être Molière fit-il valoir auprès de lui, à titre de recommandation, cette communauté d'études. Conti, venu en Languedoc pour présider les États, s'installa à la Grange-des-Prés; il avait pour secrétaire l'abbé de Cosnac, qui fit appeler la troupe de Molière, laquelle eut à disputer le terrain à une autre troupe, celle de Cormier, et l'emporta. Grâce à la protection du prince qui lui donna une pension et lui permit de prendre le titre de « troupe du prince de Conti », Molière fut chargé de divertir

(1) Cet autographe est, avec un autre reçu de 1656, le seul où nous ayons quelques lignes tracées de la main de Molière; encore a-t-on élevé des doutes sur l'authenticité de ces deux pièces. — Sur Molière en province, cf. E. Rigal, *Molière*, tome I (Hachette); G. Larroumet, *La Comédie de Molière* (Hachette), et la *Notice* de M. Paul Mesnard, *Molière*, tome X (Hachette).

Scène de farce sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, d'après une gravure d'Abraham Bosse. (*Bibl. Nat. d'Estampes*).

les États de Languedoc, à Montpellier, de décembre 1653 à mars 1654, et de décembre 1654 à mars 1655. En novembre 1655, il revenait à Pézenas ; puis il jouait à Narbonne, à Bordeaux, à Agen, à Béziers (1656) et de nouveau à Pézenas en 1657.

Cette même année 1653, Molière faisait, à Lyon, deux précieuses recrues pour sa troupe : Mlle de Brie et Mlle du Parc.

Enfin, c'est peut-être en 1653 (1655 d'après M. P. Mesnard) que Molière donna, à Lyon, son *Étourdi*, la première œuvre vraiment littéraire qu'il ait produite. *Le Dépit amoureux* est de 1656 et fut joué à Béziers.

Le répertoire de Molière en province. — Les troupes de province se composaient aisément un répertoire, à cette époque où les auteurs n'étaient protégés par aucune législation : elles jouaient toutes les pièces en vogue. Dans le tragique, c'était Corneille, au premier rang ; puis Rotrou, du Ryer, Tristan l'Hermite, Mairet, peut-être même Alex. Hardy, dont les innombrables pièces, démodées à Paris, faisaient encore les délices d'Albi ou de Montpellier. La tragi-comédie et la pastorale, genres déjà quelque peu *tombés* dans la capitale, devaient aussi réussir, par leur variété et par leur romanesque, devant des spectateurs arriérés. Dans la comédie c'étaient : encore Rotrou (*les Sosies, les Ménechmes, la Sœur*), Desmarets de Saint-Sorlin (*les Visionnaires*), Scarron (*Jodelet, don Japhet d'Arménie*), Boisrobert (*la Belle Plaideuse*), Cyrano de Bergerac (*le Pédant joué*), etc... Bref, toutes les productions en vogue, toutes les nouveautés, à peine imprimées, et même revendues en manuscrit à ces différentes troupes qui couraient le pays, pouvaient composer ce répertoire. Sans aucun doute, c'est en jouant tant de rôles dans tant de pièces, et c'est aussi en les retouchant, en les abrégeant, que Molière est devenu peu à peu, et par une lente éclosion de son génie, un auteur dramatique.

Tant de souvenirs et d'emprunts relevés dans ses principales œuvres n'ont rien de laborieux, ni, à proprement parler, de *littéraire :* ils sont, pour la plupart, inconscients, comme des *réminiscences* chez un musicien. C'est de mémoire, on peut en être sûr, que Molière imite Cyrano dans *les Fourberies de Scapin*, Boisrobert dans *l'Avare*, et Desmarets dans *les Femmes savantes*. Rien ne prouve mieux, d'ailleurs, le génie de Molière que la sûreté avec laquelle il choisit, dans

le chaos des rôles qu'il sait par cœur, des situations ou des traits excellents, dont il marque la place définitive et inaliénable désormais dans ses propres œuvres.

Les tragédies, tragi-comédies, comédies formaient le *grand répertoire* d'une troupe. Mais il n'y avait guère de représentations sans *petite pièce* ou, pour employer le vocabulaire du temps, sans *farce*. La *farce* est d'origine française : du XV^e^ et du XVII^e^ siècle, nous en avons toute une série : *Pathelin* et *le Cuvier* en sont les chefs-d'œuvre. Mais, à la fin du XVI^e^ siècle, la farce française avait subi l'influence de la farce italienne, à l'intrigue plus vive, au dialogue étincelant et bouffon. « Au temps de la jeunesse de Molière, dit M. E. Rigal, la farce avait été le triomphe de l'Hôtel de Bourgogne... Bientôt l'éclat de la farce avait pâli dans la capitale devant l'aurore de la tragédie et des pièces sérieuses... mais elle restait vivace en province. Les rivaux de Molière la cultivaient, notamment les Italiens. Molière vit aussi ces Italiens de la *Comedia dell' arte* et plusieurs fois sans doute il leur emprunta leurs sujets (1). » Or Molière avait plutôt du goût pour la tragédie, comme acteur et comme auteur ; et nous aurons souvent à le rappeler. Mais ses camarades, ainsi que le public, étaient plutôt frappés de ses dispositions naturelles pour la farce. Aussi composa-t-il, en maugréant peut-être, bon nombre de petites pièces bouffonnes, imitées, pour la plupart, du répertoire italien, et qui n'étaient que des canevas où la fantaisie des acteurs, la sienne en particulier, pouvait se donner libre carrière. On a retenu les titres de quelques-unes de ces farces : *le Docteur amoureux*, *les Trois Docteurs rivaux*, *le Docteur pédant* (2), *le Maître d'école*, *Gros-René écolier*, *Gorgibus dans le sac*, *le Fagoteux*, *la Casaque* (3).

Mais nous avons mieux que des titres. Nous possédons le texte, probablement authentique, de deux de ces farces, *la Jalousie du Barbouillé* et *le Médecin volant*. Ces textes, conservés dans un manuscrit qui appartenait à J.-B. Rousseau, furent publiés pour la première fois par Viollet-le-Duc, en 1819, et figurent depuis 1845 dans toutes les éditions de Molière.

(1) *E. Rigal*, Molière, I, 49 (Hachette).

(2) Peut-être sous ces trois titres faut-il voir une seule et même pièce ?

(3) *Gorgibus dans le sac*, farce renommée de Tabarin, a fourni plus tard à Molière une scène des *Fourberies de Scapin* ; et *le Fagoteux*, tiré d'un fabliau du XIII^e^ siècle, *le Vilain mire*, devait devenir *le Médecin malgré lui*.

LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

On peut voir, dans cette farce, une esquisse de *George Dandin*, joué à Paris en 1668. Molière a sans doute imité un canevas italien, dont la source est un conte de Boccace (7e journée, 4e nouvelle). — *Le Barbouillé*, ou *l'Enfariné*, type traditionnel dans la vieille farce française (*le Pierrot* des Italiens), a pour femme Angélique (nom qui sera plus tard celui de la femme de George Dandin), qui le fait enrager. Il voudrait bien trouver un moyen de la punir ; il songe à la tuer... à la mettre en prison... Mais voici *le Docteur* qui passe. Le Barbouillé le consulte, comme Panurge, chez Rabelais, consulte Rondibilis, et comme Sganarelle, dans *le Mariage forcé*, s'adresse à des philosophes.

SCÈNE II

LE BARBOUILLÉ, LE DOCTEUR

LE BARBOUILLÉ

Je m'en allais vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance (1).

LE DOCTEUR

Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaud et bien mal morigéné (2), mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personæ* (3). Quoi ? débuter d'abord par un discours mal digéré (4), au lieu de dire : *Salve* vel *Salvus sis, Doctor, doctorum eruditissime!* (5). Hé ! pour qui me prends-tu, mon ami ?

LE BARBOUILLÉ

Ma foi, excusez-moi : c'est que j'avais l'esprit en écharpe (6) et ne songeais pas à ce que je faisais ; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

(1) Cf. Grammaire. *Pronom.*

(2) *Morigéné.* Lex.

(3) « La convenance de lieu, de temps et de personne », formule empruntée à la rhétorique latine.

(4) *Digéré.* Lex.

(5) « Salut, ou Sois sain et sauf, Docteur, des Docteurs le plus savant. »

(6) *Écharpe.* Lex.

LE DOCTEUR

Sais-tu bien d'où vient le mot de *galant homme* ?

LE BARBOUILLÉ

Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers, je ne m'en soucie guère (1).

LE DOCTEUR

Sache que le mot de *galant homme* vient d'*élégant ;* prenant le *g* et l'*a* de la dernière syllabe, cela fait *ga,* et puis prenant *l,* ajoutant un *a* et les deux dernières lettres, cela fait *galant,* et puis ajoutant *homme,* cela fait *galant homme* (2). Mais encore pour qui me prends-tu ?

LE BARBOUILLÉ

Je vous prends pour un docteur. Or çà, parlons un peu de l'affaire que je vous veux proposer. Il faut que vous sachiez...

LE DOCTEUR

Sache auparavant que je ne suis pas seulement un docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur. 1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement et le premier de tous les nombres, aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes. 2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connaissance de toutes choses : le sens (3) et l'entendement (4) ; et,

(1) Cf. *Femmes savantes* (II, 6, vers 486) la réplique de Martine. Bélise lui dit : « ... *Et l'on t'a déjà dit d'où vient ce mot.* — MARTINE : *Ma foi ! Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise, Cela ne me fait rien.* »

(2) Ces plaisanteries sur les *étymologies* étaient alors d'actualité. On sait à quelles fantaisies pédantesques et grotesques aboutissait parfois chez d'honnêtes *philologues,* comme Ménage, la manie de l'étymologie. Les dictionnaires du XVII[e] et du XVIII[e] siècle abondent en étymologies superficielles et ridicules. Il a fallu les travaux récents de la grammaire comparée des langues romanes pour mettre de la méthode et de la sûreté dans la recherche des étymologies. — Le docteur, dans la même pièce, donne l'étymologie de *bonnet :* « Cela vient de *bonum est,* « bon est, voilà qui est bon », parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions. » (Scène 6.)

(3) *Le sens,* non pas le *bon sens,* mais la faculté de percevoir par les sens.

(4) *L'entendement.* Lex.

comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

D'accord. C'est que...

LE DOCTEUR

3° Parce que le nombre trois est celui de la perfection, selon Aristote (1); et, comme je suis parfait et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Hé bien ! monsieur le docteur...

LE DOCTEUR

4° Parce que la philosophie a quatre parties (2) : la logique, morale, physique et métaphysique; et, comme je les possède toutes quatre et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Que diable ! je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

LE DOCTEUR

5° Parce qu'il y a cinq universelles (3) : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connaissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement; et, comme je m'en sers avec avantage et que j'en connais l'utilité, je suis cinq fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOCTEUR

6° Parce que le nombre de six est le nombre du tra-

(1) *Aristote, Traité du Ciel*, début du 1er livre. Molière, en disciple de Gassendi, ne cessera de railler non pas Aristote, mais les fausses interprétations qu'en donnaient alors les savants et les philosophes. Cf. *Boileau, Arrêt burlesque* (1675).

(2) Cette *philosophie* est la scolastique.

(3) *Universelles* pour *natures universelles*. Dans la scolastique, on appelait *universaux* les *idées générales*.

vail (1); et, comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Ho ! parle tant que tu voudras.

LE DOCTEUR

7° Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité (2); et comme je possède une parfaite connaissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : *O ter quatuorque beatum !* (3). 8° Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice à cause de l'égalité qui se rencontre en lui (4), et que la justice et la prudence avec laquelle je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur. 9° Parce qu'il y a neuf Muses, et que je suis également chéri d'elles. 10° Parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres (5), et qu'il est le nombre universel, aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel : je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi, tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ

Que diable est ceci ? je croyais trouver un homme bien savant, qui me donnerait un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminée qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre (6). Un, deux, trois, quatre, ha, ha,

(1) Dieu créa le monde en six jours.

(2) Le nombre *sept*, représentant le quart du mois lunaire, était considéré, dès la plus haute antiquité, comme un nombre mystique.

(3) *Virgile, Enéide*, I. « O trois et quatre fois heureux ! » Il y a dans le texte : *O ter quaterque beatum !* Le docteur écorche le latin et fait un solécisme en employant *quatuor*, quatre, au lieu de *quater*, quatre fois.

(4) Le nombre *huit* avait pour les Pythagoriciens une signification symbolique d'égalité.

(5) *Dix* est le premier des nombres composés avec les neuf chiffres et le zéro

(6) *Mourre*. « Jeu d'Italie, qui consiste à montrer rapidement une partie des doigts levée et l'autre fermée, afin de donner à deviner le nombre de ceux qui sont élevés. » (Littré.)

ha ! — Oh bien ! ce n'est pas cela : c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que si vous me satisfaisiez sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez ; de l'argent, si vous en voulez.

LE DOCTEUR

Hé ! de l'argent.

LE BARBOUILLÉ

Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR, *troussant sa robe par derrière.*

Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire ? pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire ? Sache, mon ami, que quand tu me donnerais une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse serait dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffret admirable, ce coffret dans un cabinet curieux (1), ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde ; et que tu me donnerais le monde où serait cette monarchie florissante, où serait cette province opulente, où serait cette île fertile, où serait cette ville célèbre, où serait cette citadelle incomparable, où serait ce château pompeux, où serait cet appartement agréable, où serait ce cabinet curieux, où serait ce coffret admirable, où serait cet étui précieux, où serait cette riche boîte dans laquelle serait enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierais aussi peu de ton argent et de toi que de cela (2). (*Il s'en va.*)

(1) *Cabinet.* Cf. *Misanthrope,* note du v. 376.
(2) *Cela.* Ici, un geste qui signifie : *un rien.*

LE BARBOUILLÉ

Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui fallait parler d'argent ; mais puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien plus aisé que de le contenter. Je m'en vais courir après lui.

(*Il sort.*)

On voit paraître ensuite Angélique, femme du Barbouillé, avec le jeune Valère qui lui fait la cour, et sa servante Cathau. Survient le Barbouillé; les deux époux se disputent; ni Gorgibus, père d'Angélique, ni le Docteur ne peuvent les mettre d'accord. La querelle dégénère en bouffonnerie : le Barbouillé attache le Docteur par le pied, le fait tomber et le traîne hors de la scène. Cependant Angélique est partie pour le bal; elle revient presque aussitôt, car elle est arrivée trop tard : le bal était fini. Elle trouve la porte fermée, et le Barbouillé, qui est à la fenêtre, refuse de lui ouvrir. Angélique feint un grand désespoir et fait semblant de se tuer. Le Barbouillé descend alors, sa chandelle à la main, laissant derrière lui la porte ouverte; Angélique se glisse derrière lui, entre dans la maison et tire la porte : c'est au tour du mari de frapper et de crier. Sur ces entrefaites arrivent Gorgibus et le Docteur; Angélique, à la fenêtre, se plaint du Barbouillé : elle prétend qu'il est ivre, qu'il court les rues pendant la nuit et qu'il l'insulte. (Cf. *George Dandin.*) Le pauvre homme, furieux, rentre enfin chez lui ; et la farce se termine par des plaisanteries du Docteur.

LE MÉDECIN VOLANT

Cette farce est imitée, elle aussi, de l'italien. Le jeune Valère aime Lucile, fille du bourgeois Gorgibus; mais celui-ci veut marier Lucile au vieux Villebrequin. Valère, afin d'enlever Lucile, envoie à Gorgibus son valet Sganarelle, déguisé en médecin.

SCÈNE IV

SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE

SABINE (1)

Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant que je voudrais de bon cœur être malade, afin qu'il me guérît.

GORGIBUS

Où est-il donc ?

SABINE

Le voilà qui me suit; tenez, le voilà.

GORGIBUS

Très humble serviteur à Monsieur le médecin ! Je vous envoie quérir pour voir ma fille, qui est malade; je mets toute mon espérance en vous.

SGANARELLE

Hippocrate dit, et Galien par vives raisons persuade qu'une personne ne se porte pas bien lorsqu'elle est malade (2). Vous avez raison de mettre votre espérance en moi; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la faculté végétable, sensitive et minérale.

(1) Sabine est la cousine et la confidente de Lucile.

(2) Cf. *le Médecin malgré lui*, acte II.

GORGIBUS

J'en suis fort ravi.

SGANARELLE

Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecine. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. *Salamalec, salamalec.* « Rodrigue, as-tu du cœur? » *Signor si; segnor, non. Per omnia saecula saeculorum* (1). Mais encore voyons un peu.

(Ici, Sganarelle tâte le pouls à Gorgibus.)

SABINE

Hé! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SGANARELLE

Il n'importe : le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille... (2). N'y aurait-il pas moyen de voir la malade?

SABINE

Elle est levée ; si vous voulez, je la ferai venir.

(Elle sort et ramène Lucile.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LUCILE

SGANARELLE

Hé bien! mademoiselle, vous êtes malade?

LUCILE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

Tant pis! c'est une marque que vous ne vous portez

(1) *Salamalec* est le salut arabe, « la paix soit avec vous ». Sganarelle y ajoute un hémistiche du *Cid*, une formule mi-italienne, mi-espagnole, et une phrase de latin liturgique : « Dans tous les siècles des siècles. » Cf. encore *le Médecin malgré lui*.

(2) Plaisanterie traditionnelle dans la farce italienne, et reproduite dans *l'Amour médecin*, acte III, sc. 5.

pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins?

LUCILE

Oui, monsieur.

SGANARELLE

C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses; et comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GORGIBUS

Vite une table, du papier, de l'encre.

SGANARELLE

Y a-t-il ici quelqu'un qui sache écrire?

GORGIBUS

Est-ce que vous ne le savez point?

SGANARELLE

Ah! je ne m'en souvenais pas; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il serait nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

GORGIBUS

Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE

Allons, allons visiter les lieux.

(Ils sortent tous.)

Sganarelle, après cette consultation burlesque, ordonne de transporter la jeune fille au grand air, dans un pavillon au fond du

jardin. Mais Sganarelle, qui a quitté sa robe de médecin, est surpris par Gorgibus en habit de valet; il lui fait croire que le médecin est son frère jumeau, avec lequel il est brouillé, et supplie Gorgibus de travailler à leur réconciliation. Alors commence une série de scènes où la verve et l'agilité de l'acteur devaient briller. On voit tantôt Sganarelle-valet et tantôt Sganarelle-médecin; la transformation se fait avec la plus grande rapidité. Enfin, Gorgibus, que cette ressemblance met en défiance, oblige Sganarelle, apparaissant à la fenêtre, d'embrasser son frère le médecin; et Sganarelle trouve moyen d'embrasser « son chapeau et sa fraise qu'il a mis au bout de son coude ». Le stratagème se découvre; Valère arrive avec Lucile, se jette aux pieds de Gorgibus, et la farce se termine par un heureux mariage. — On a reconnu dans ce canevas des éléments d'intrigue qui sont entrés plus tard dans *l'Amour médecin*, *le Médecin malgré lui* et *le Malade imaginaire*. Ainsi Molière avait acquis, en imitant et en jouant la farce italienne, un fonds très riche de situations comiques. Il devait y trouver plus tard le *cadre* dans lequel il placerait ses études de caractères. — En 1661, Boursault fit représenter à l'hôtel de Bourgogne un *Médecin volant*, en vers. Il est probable que Molière et lui se sont inspirés tous deux du même original italien; mais Boursault est loin d'avoir la même verve que Molière (1).

(1) L'adaptation de Boursault est réimprimée dans *Les Contemporains de Molière* de Victor Fournel, t. I, p. 105.

Les premières comédies de Molière (1653-56).

L'ÉTOURDI. — LE DÉPIT AMOUREUX

Les deux farces dont nous venons de donner des fragments sont les débris, plus ou moins authentiques, d'une abondante production, très rapide sans doute, et peut-être dédaignée par Molière. Mais l'étude des canevas italiens lui révéla à lui-même son sens de l'art dramatique. Et bientôt, poussé par ses camarades, en particulier par l'intelligente Madeleine Béjart, Molière résolut d'imiter non plus des farces, mais des comédies. En 1653 ou en 1655, il donna, à Lyon, l'*Étourdi*.

L'ÉTOURDI (1653 ou 1655).

L'*Étourdi* est une adaptation, presque une traduction de l'*Inavvertito* (le *Malavisé*) de Nicolo Barbieri, dit Beltrame, pièce publiée à Turin en 1629, et que Molière vit peut-être jouer par quelque troupe italienne, à Lyon. A l'*Inavvertito* Molière mêla des imitations de deux autres comédies : l'*Émilia*, de Luigi Groto, et l'*Angelica*, de Fornaris, ainsi que des souvenirs des *Contes* de Noël du Fail et de la *Belle Égyptienne* de Cervantès. Il aurait même profité, d'après M. E. Rigal, d'une comédie toute récente de Tristan l'Hermite, le *Parasite*.

L'*Étourdi* a pour sous-titre les *Contre-temps*. L'intrigue en est conventionnelle, et les épisodes s'y succèdent et se renouvellent jusqu'à ce que les cinq actes soient remplis. Lélie, l'*étourdi*, aime une jeune fille, Célie, que des bohémiens ont vendue comme esclave à Trufaldin. Celui-ci consentirait à rendre la liberté à Célie, contre une forte somme d'argent. Mais Lélie a pour père un avare, Pandolfe ; et, de plus, il a un rival en la personne du jeune Léandre, qui, lui aussi, aime Célie, et cherche à la délivrer. Le valet de Lélie, Mascarille, type du *fourbe* ingénieux et sans scrupules, invente stratagème sur stratagème pour trouver de l'argent et pour tromper Trufaldin. Mais Lélie, par ses

étourderies, détruit à chaque fois l'effet des ruses machinées par le valet.

Ainsi, Mascarille, au 1er acte, cause avec le vieil Anselme et parvient à lui soustraire une bourse pleine d'or, qu'il jette à terre; il se propose de la ramasser après le départ d'Anselme et de la donner à son maître. Arrive Lélie, qui s'écrie : « A qui la bourse? » et qui s'empresse de la rendre à Anselme. — Au 2e acte, Mascarille, qui cette fois s'est mis d'accord avec Lélie, fait passer pour mort le père de celui-ci et emprunte à Anselme une somme d'argent sous prétexte de payer les frais de l'enterrement.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE II

Mascarille vient d'annoncer à Anselme la prétendue mort de son maître Pandolfe, père de Lélie.

ANSELME, MASCARILLE

MASCARILLE

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME

Être mort de la sorte!

MASCARILLE

Il a certes grand tort :
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade (1).

ANSELME

N'avoir pas seulement le temps d'être malade!

MASCARILLE

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME

Et Lélie?

MASCARILLE

Il se bat et ne peut rien souffrir :
Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse;
Enfin, pour achever, l'excès de son transport

(1) *Incartade.* Lex.

M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre (1),
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre (2).

ANSELME

N'importe, tu devais attendre jusqu'au soir.
Outre qu'encore un coup j'aurais voulu le voir,
Qui tôt ensevelit bien souvent assassine;
Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie (et l'action lui sera salutaire)
D'un bel enterrement veut régaler son père,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères (3),
Que son bien, la plupart, n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudrait vous prier, ensuite de l'instance,
D'excuser (4) de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME

Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE, *seul.*

Jusques ici du moins tout va le mieux du monde;
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

(1) *Hypocondre.* Lex
(2) *Semondre.* Lex.
(3) *Ne voit encor guères.* Grammaire. *Négation.*
(4) *Ensuite de l'instance de...* après l'instance qu'il vous fait de l'excuser.

SCÈNE III

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME

Sortons, je ne saurais qu'avec douleur très-forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte :
Las! en si peu de temps! il vivait ce matin!

MASCARILLE

En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

LÉLIE, *pleurant.*

Ah!

ANSELME

Mais quoi? cher Lélie, enfin il était homme :
On n'a point pour la mort de dispense de Rome (1).

LÉLIE

Ah!

ANSELME

Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE

Ah!

ANSELME

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières :
Tout le monde y passe.

LÉLIE

Ah!

MASCARILLE

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME

Si malgré ces raisons votre ennui persévère (2),
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modère.

LÉLIE

Ah!

(1) *Dispense de Rome.* On demandait directement à Rome, au Pape, certaines dispenses canoniques.

(2) *Ennui.* Lex.

MASCARILLE

Il n'en fera rien, je connais son humeur.

ANSELME

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père!...

LÉLIE

Ah! ah!

MASCARILLE

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut sans mourir songer à ce malheur.

ANSELME

Je sais que vous verrez aux papiers du bonhomme
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais quand par ces raisons je ne vous devrais rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paraître.

LÉLIE, *s'en allant.*

Ah (1)!

MASCARILLE

Le grand déplaisir que sent Monsieur mon maître!

ANSELME

Mascarille, je crois qu'il serait à propos
Qu'il me fît de sa main un reçu de deux mots (2).

MASCARILLE

Ah!

ANSELME

Des événements l'incertitude est grande.

MASCARILLE

Ah!

ANSELME

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE

Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?

(1) Le sens comique et scénique de Molière apparaît dans la répétition de ce *ah!* Mascarille a fait la leçon à Lélie; celui-ci se contente de répéter *ah!* comme le berger de *Pathelin* répète *bée*

(2) *De deux mots*, composé de deux mots.

Donnez-lui le loisir de se désattrister;
Et quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu : Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon soûl (1) pleurer avecque lui!
Ah!

ANSELME, *seul.*

Le monde est rempli de beaucoup de traverses,
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses,
Et jamais ici-bas...

SCENE IV

PANDOLFE, ANSELME

ANSELME

Ah! bons Dieux! je frémi (2)!
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi (3)!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME

Distes-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serais passé de votre compliment.
Si votre âme est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères :
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparaissez donc, je vous prie,
Et que le Ciel par sa bonté

(1) *Soûl.* Lex

(2) *Je frémi.* Grammaire. *Verbe.*

(3) *Fût-il bien endormi!* formule de *souhait* : Plût à Dieu qu'il fût endormi pour tout de bon!

Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie (1)!

PANDOLFE, *riant.*

Malgré tou mon dépit, il m'y faut prendre part (2).

ANSELME

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE

Est-ce jeu? dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME

Hélas! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE

Quoi? j'aurais trépassé sans m'en apercevoir!

ANSELME

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

PANDOLFE

Mais enfin, dormez-vous? êtes-vous éveillé?
Me connaissez-vous pas?

ANSELME

Vous êtes habillé
D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou de (3) ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,

(1) Ces vers d'un autre rythme sont employés ici pour détacher la *formule de conjuration.*

(2) Prendre part au comique de la situation.

(3) *Prou de.* Lex.

Anselme, me serait un charmant badinage,
Et j'en prolongerais le plaisir davantage;
Mais avec cette mort un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomente dans mon âme un soupçon légitime :
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime (1),
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME

M'aurait-on joué pièce et fait supercherie?
Ah! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie!
Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui!
De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte :
On en ferait jouer quelque farce à ma honte.
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE

De l'argent, dites-vous? Ah! c'est donc l'enclouure (2)?
Voilà le nœud secret de toute l'aventure.
A votre dam (3). Pour moi, sans m'en mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ici
Contre ce Mascarille, et si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

ANSELME, *seul.*

Et moi, la bonne dupe, à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien?
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise
Et d'être encor si prompt à faire une sottise,
D'examiner si peu sur un premier rapport...!
Mais je vois...

(1) *Fourbissime.* Grammaire. *Adjectif.*
(2) *L'enclouure.* Lex.
(3) *A votre dam.* Lex.

SCÈNE V

LÉLIE, ANSELME

LÉLIE

Maintenant, avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte.

LÉLIE

Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la nourrira.

ANSELME

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très-beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux-monnayeurs l'insupportable audace
Pullule en cet État d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon :
Mon Dieu ! qu'on ferait bien de les faire tous pendre !

LÉLIE

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre ;
Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi (1).

ANSELME

Je les connaîtrai bien : montrez, montrez-les-moi :
Est-ce tout ?

LÉLIE

Oui.

ANSELME

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien aimé ; rentrez dedans ma poche.
Et vous, mon brave escroc (2), vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien (3) ?

(1) *Je croi.* Grammaire. *Verbe.*

(2) *Escroc.* Lex.

(3) Cf. *le Menteur*, acte IV, sc. 2, vers 1164 : « Les gens que vous tuez se portent assez bien ».

Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père?
Ma foi, je m'engendrais (1) d'une belle manière,
Et j'allais prendre en vous un beau-fils fort discret!
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LÉLIE, *seul.*

Il faut dire : « J'en tiens. » Quelle surprises extrême!
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème?

SCÈNE VI

LÉLIE, MASCARILLE

MASCARILLE

Quoi! vous étiez sorti? Je vous cherchais partout.
Hé bien? en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Çà, donnez-moi que j'aille acheter notre esclave :
Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné!
Pourrais-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE

Quoi? que serait-ce?

LÉLIE

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtait,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutait (2).

MASCARILLE

Vous vous moquez peut-être?

LÉLIE

Il est trop véritable.

MASCARILLE

Tout de bon?

LÉLIE

Tout de bon; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

(1) *Je m'engendrais.* Lex.
(2) *Que l'on doutait,* dont on doutait.

MASCARILLE

Moi, monsieur? Quelque sot (1) ! la colère fait mal;
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive :
Que Célie après tout soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE

Ah! n'aye (2) point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avais fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éludais (3) un chacun d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auraient cru véritable!

MASCARILLE

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LÉLIE

Hé bien! je suis coupable, et je veux l'avouer.
Mais si jamais mon bien te fut considérable (4),
Répare ce malheur, et me sois secourable.

MASCARILLE

Je vous baise les mains, je n'ai pas le loisir.

LÉLIE

Mascarille, mon fils!

MASCARILLE

Point.

LÉLIE

Fais-moi ce plaisir.

MASCARILLE

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

(1) *Quelque sot*, ellipse pour : quelque sot agirait ainsi; mais pas moi!
(2) *N'aye*, compte ici pour deux syllabes.
(3) *J'éludais*. Lex.
(4) *Considérable*. Lex.

MASCARILLE
Soit, il vous est loisible.

LÉLIE
Je ne te puis fléchir?

MASCARILLE
Non.

LELIE
Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE
Oui.

LÉLIE
Je vais le pousser.

MASCARILLE
Faites ce qu'il vous plaît.

LÉLIE
Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE
Non

LÉLIE
Adieu, Mascarille.

MASCARILLE
Adieu, monsieur Lélie.

LÉLIE
Quoi?...

MASCARILLE
Tuez-vous donc vite! Ah! que de longs devis (1)!

LÉLIE
Tu voudrais bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot et que je me tuasse.

MASCARILLE
Savais-je pas qu'enfin ce n'était que grimace,
Et quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer (2)?
. . . . . .

SCÈNE VIII

MASCARILLE, *seul.*
Oui, je vais te servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?

(1) *Devis.* Lex.
(2) Cf. *les Fourberies de Scapin,* acte II, sc. 5.

Oh ! que dans un moment Lélie aura de joie !
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie !
Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbum imperator (1) !

Dans ce même acte, Mascarille (qui cette fois a le tort de ne pas prévenir son maître) feint de s'être brouillé avec Lélie et va se mettre au service de Léandre, son rival, qui le charge d'aller prendre la jeune fille, dont il a négocié le rachat avec Trufaldin. Mascarille, muni de la bague de Léandre, se présente chez Trufaldin, et son intention est de remettre Célie à Lélie. Mais celui-ci, qui vient d'apprendre que Léandre lui enlève celle qu'il aime, envoie par un courrier une lettre annonçant à Trufaldin qu'un gentilhomme espagnol, père de Célie, réclame sa fille. Le stratagème a donc encore échoué. — Mascarille se pique d'honneur. Il essaye, au 3e acte, d'enlever Célie en pénétrant chez Trufaldin, avec une bande de gens masqués. Mais Lélie, qui ne reconnaît pas Mascarille sous son déguisement, croit bien faire de prévenir Trufaldin. Et tout est à recommencer. — Au 4e acte, Mascarille et Lélie, déguisés en marchands arméniens, entrent chez Trufaldin, soi-disant pour lui apporter des nouvelles de la famille de Célie. Mais Lélie, pendant le repas que Trufaldin leur donne, parle bas à la jeune fille et lui dévoile la ruse; ses paroles sont entendues par la petite Jeannette, filleule de Trufaldin, et les faux Arméniens sont mis à la porte. — Au 5e acte arrive un jeune Égyptien, Andrès, qui connaît Célie depuis l'enfance, et qui vient la racheter, pour l'emmener à Venise et l'épouser. Mascarille veut parer le coup. Aussi se déguise-t-il en Suisse et met-il un écriteau devant la porte de la maison de Lélie, afin d'y attirer Andrès, qui cherche un logement pour Célie. Le stratagème réussirait si Lélie, par ses bavardages, n'éventait encore la ruse. Cette fois, Célie lui échappe pour toujours. Heureusement que la *reconnaissance* attendue se produit, grâce aux révélations d'une vieille Égyptienne, qui avait jadis enlevé Célie : Trufaldin est son père! et il consent au mariage de sa fille avec Lélie.

La pièce dut très bien réussir a Lyon et dans les tournées faites par Molière avant son arrivee à Paris. Nous savons par la comédie de Le Boulanger de Chalussay, *Élomire hypocondre* (1670), que l'*Étourdi* eut, au Petit-Bourbon, en 1658, un succès triomphal. Molière, qui avait échoué dans le tragique, fut très goûté dans le rôle de Mascarille.

(1) « Vive Mascarille, *empereur* des fourbes. » *Fourbum* est du latin moliéresque.

Frontispice du *Dépit amoureux*, au tome I de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Acte IV, sc. III : Lucile et Eraste déchirent les billets qu'ils ont reçus l'un de l'autre, Marinette et Gros René les encouragent

LE DÉPIT AMOUREUX

(1656).

C'est à Béziers que Molière donna la première représentation du *Dépit amoureux*, comédie en cinq actes et en vers. Cette pièce ne se joue plus aujourd'hui qu'en deux actes. On en a supprimé toute l'intrigue romanesque et les spectateurs ne comprennent plus très bien pourquoi Éraste et Lucile sont brouillés, ni pourquoi Mascarille fait entendre que Valère, son maître, est marié secrètement avec Lucile. Mais le charme et la vérité des scènes de brouille et de réconciliation sont tels qu'on ne prend pas garde à l'obscurité de la situation initiale et que personne ne s'aviserait de réclamer la reprise de la pièce complète. Molière, d'ailleurs, semblait avoir prévu, en lui donnant le titre de *Dépit amoureux*, qui ne convient qu'aux scènes conservées, que tout le reste de sa comédie serait vite oublié.

L'original italien est de Nicolo Secchi et a pour titre : *l'Interesse (la Cupidité)*. Albert a deux filles ; mais pour se conserver un gros héritage, il fait passer l'une de ses filles, Ascagne, pour un garçon. Or Ascagne épouse secrètement, sous le nom de Lucile, sa sœur, le jeune Valère. Comme Eraste aime Lucile, la nouvelle de ce mariage lui fait croire à la trahison de Lucile ; de là cette brouille, bientôt suivie d'une réconciliation. Dans la partie *périmée* de la pièce, il y a quelques jolies scènes, entre autres la double méprise d'Albert, père de Lucile et d'Ascagne, et de Polydore, père de Valère, — et la consultation du docteur Métaphraste, qui rappelle à la fois *la Jalousie du Barbouillé* et *le Mariage forcé*. Mais les scènes conservées sont, on ne saurait trop le répéter, la première preuve du génie de Molière qui, en ce genre, ne fera pas mieux, ni dans *Tartuffe*, ni dans *le Bourgeois gentilhomme*, où il reprendra la peinture des mêmes sentiments.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE III

ÉRASTE, LUCILE, GROS-RENÉ, MARINETTE

GROS-RENÉ

Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme, au moins.

ÉRASTE

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ

J'ai bien peur que ces yeux resserrent votre chaîne.

MARINETTE

Je l'aperçois encor ; mais ne vous rendez point.

LUCILE

Ne me soupçonne pas d'être faible à ce point.

MARINETTE

Il vient à nous.

ÉRASTE

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait ; je me veux guérir (1), et connais bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense (2)
M'a trop bien éclairé de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres
Et le ravissement où j'étais de mes fers
Les aurait préférés à des sceptres offerts :
Oui, mon amour pour vous, sans doute, était extrême ;
Je vivais tout en vous ; et, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Assez de peine encor à m'en voir dégagé :
Possible que (3), malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien ;
Mais enfin il n'importe, et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

(1) *Je me veux guérir*. Grammaire. *Pronom.*

(2) Éraste fait allusion à une scène précédente où il a déchiré un billet par lequel Lucile lui donnait un rendez-vous.

(3) *Possible que*, pour : *il est* possible que.

LUCILE

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits!
Je romps avecque vous, et j'y romps (1) pour jamais,
Puisque vous le voulez : que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie!

LUCILE

Tant mieux, c'est m'obliger.

ÉRASTE

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole : eussé-je un faible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE

Ce serait bien en vain.

ÉRASTE

Moi-même de cent coups je percerais mon sein,
Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne,
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE

Soit, n'en parlons donc plus.

ÉRASTE

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait (2) : il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue;

(1) *J'y romps.* Cf. Grammaire. *Adverbe.*

(2) *Votre portrait.* C'était l'usage qu'entre fiancés on échangeât son portrait. Cf. *le Joueur*, de Regnard.

Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ

Bon.

LUCILE

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE

Fort bien.

ÉRASTE

Il est à vous encore ce bracelet.

LUCILE

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE *lit* (1).

Vous m'aimez d'une amour extrême,
« Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci :
« Si je n'aime Éraste de même,
« Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi
« LUCILE. »
Vous m'assuriez par là d'agréer mon service?
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE *lit.*

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
« Et jusqu'à quand je souffrirai ;
« Mais je sais, ô beauté charmante,
« Que toujours je vous aimerai.
« ÉRASTE. »
Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux?
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ

Poussez.

ÉRASTE

Elle est de vous ; suffit : même fortune.

(1) Éraste sort de sa poche des lettres de Lucile, et celle-ci fait de

MARINETTE

Ferme.

LUCILE

J'aurais regret d'en épargner aucune (1).

GROS-RENÉ

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE

Enfin, voilà le reste.

ÉRASTE

Et, grâce au Ciel, c'est tout.

Que sois-je exterminé (2), si je ne tiens parole!

LUCILE

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole!

ÉRASTE

Adieu donc.

LUCILE

Adieu donc.

MARINETTE

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ

Vous triomphez.

MARINETTE

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ

Que faut-il davantage?

ÉRASTE

Ha! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

(1) Grammaire, *Pronom.*

(2) *Que sois-je exterminé.* Grammaire. *Verbe.*

LUCILE

Éraste, Éraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE

Non, non : cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie :
J'aurais tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger ;
Vous avez voulu rompre : il n'y faut plus songer ;
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE

Quand on aime les gens, on les traite autrement,
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie ;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet (1)
Se résoudre à les perdre, et vous, vous l'avez fait.

LUCILE

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE

Non, votre cœur, Éraste, était mal enflammé.

ÉRASTE

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE

Eh ! je crois que cela faiblement vous soucie (2).
Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je... Mais laissons là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

(1) *En effet*, d'une manière effective, réelle.
(2) *Soucie*. Lex.

ÉRASTE

Pourquoi ?

LUCILE

Par la raison que nous rompons ensemble
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE

Nous rompons (1) ?

LUCILE

Oui, vraiment : quoi ? n'en est-ce pas fait ?

ÉRASTE

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE

Comme vous.

ÉRASTE

Comme moi ?

LUCILE

Sans doute : c'est faiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE

Moi ? point du tout ; c'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE

Moi ? Je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE

Point : vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE

Mais si mon cœur encor revoulait sa prison...
Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon ?...

LUCILE

Non, non, n'en faites rien : ma faiblesse est trop grande,
J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE

Ha ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander.

(1) Voici le mot qui sert de pivot aux deux scènes.

Consentez-y, Madame : une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin : me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE

Remenez-moi chez nous.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE

Oh! la lâche personne!

GROS-RENÉ

Ha! le faible courage!

MARINETTE

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ

J'en suis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ

Viens, viens frotter ton nez autour de ma colère.

MARINETTE

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez (1) le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau!
Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherais? Ma foi, l'on t'en fricasse
Des filles comme nous!

GROS-RENÉ

Oui! tu le prends par là?
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galand de neige (2), avec ta nonpareille (2),
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

(1) *Ardez.* Lex.

(2) *Galand de neige.* Nœud ou cocarde fait avec une dentelle commune et légère appelée *neige.* — *Nonpareille.* Sorte de ruban qui devait servir à attacher le *galand de neige.*

MARINETTE

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier (1) avec tant de fanfare (2).

GROS-RENÉ

Tiens encor ton couteau; la pièce est riche et rare :
Il te coûta six blancs (3) lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE

Tiens tes ciseaux, avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ

J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage
Tiens (4). Je voudrais pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire?

MARINETTE

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille (5) : une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux : je veux être fâché.

MARINETTE

Ne me lorgne point, toi (6) : j'ai l'esprit trop touché.

(1) *Hier*, en une syllabe.

(2) *Fanfare*. Lex.

(3) *Six blancs*. *Blanc*, petite monnaie valant cinq deniers.

(4) Gros-René sort de sa poche un morceau de fromage enveloppé dans du papier.

(5) Au moyen âge, pour rompre un marché précédemment conclu, on rompait un fétu de paille.

(6) Marinette et Gros-René sont placés dos à dos; ils tiennent la paille, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche; Gros-René tourne la tête pour regarder Marinette, et celle-ci en fait autant : leurs yeux se rencontrent.

GROS-RENÉ

Romps : voilà le moyen de ne s'en plus dédire.
Romps : tu ris, bonne bête?

MARINETTE

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ

La peste soit ton ris! voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié (1). Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE

Vois.

GROS-RENÉ

Vois, toi.

MARINETTE

Vois, toi-même.

GROS-RENÉ

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE

Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ

Ce que tu voudras, toi :
Dis.

MARINETTE

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ

Ni moi non plus.

MARINETTE

Ni moi.

GROS-RENÉ

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace :
Touche, je te pardonne.

MARINETTE

Et moi, je te fais grâce.

GROS-RENÉ

Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné (2)!

MARINETTE

Que Marinette est sotte après son Gros-René!

Au cinquième acte, tout l'*Imbroglio* se débrouille : Ascagne et Lucile mises en présence de Valère et d'Éraste, prouvent leur identité, et les deux mariages sont confirmés par les deux pères. Marinette épouse Gros-René.

(1) *Dulcifié.* Lex.

(2) *Acoquiné.* Lex.

TROISIEME PARTIE

Molière à Paris
(1658-1673)

Ire PÉRIODE : DES « PRÉCIEUSES » A « TARTUFFE »
(1658-1664)

L'arrivée à Paris. — En avril 1658, la troupe de Molière était à Rouen. Elle y donna des représentations qui furent assez suivies. Mlles de Brie et du Parc y obtinrent un succès tout personnel et s'attirèrent les hommages poétiques de Pierre et de Thomas Corneille. Le grand Corneille, alors retiré du théâtre, adressa à Marquise du Parc (1) des strophes mélancoliques et fières.

Molière fit plusieurs voyages dans la capitale pour y préparer son établissement définitif. Il signa, le 12 juillet 1658, un bail de location du jeu de paume du Marais. D'ailleurs, on ne sait pourquoi, Molière et sa troupe ne devaient pas s'y installer.

La Grange écrivit sur son *Registre* : « Le sieur de Molière et sa troupe arrivèrent à Paris au mois d'octobre 1658, et se donnèrent à Monsieur, frère unique du roi, qui leur accorda l'honneur de sa protection et le titre de ses comédiens, avec 3oo livres de pension pour chaque comédien. » Grâce à cette protection, Molière put débuter devant le roi et la reine mère, le 24 octobre suivant.

Ce jour-là, dans la salle des gardes du vieux Louvre, la troupe joua *Nicomède*, de Corneille, et une farce de Molière, *le Docteur amoureux*. « Ces nouveaux acteurs, dit La Grange dans la *Préface* de son édition de 1682, ne déplurent

(1) *Marquise* était le prénom ou plutôt le surnom de Mlle du Parc.

point, et on fut surtout très satisfait de l'agrément et du jeu des femmes. » Si nous en croyons certains témoignages du temps, l'accueil fait à la tragédie fut assez froid, d'autant plus que, dans l'auditoire, des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, « comédiens du roi, » auraient manifesté leur dédain pour la diction trop simple des acteurs. Mais, *Nicomède* achevé, Molière, qui était l'*orateur* de la troupe, reparut sur le théâtre et, « après avoir remercié Sa Majesté, en des termes très modestes, de la bonté qu'elle avait eue d'excuser ses défauts et ceux de sa troupe, qui n'avait paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il lui dit que « l'envie qu'ils avaient eue d'avoir l'honneur de divertir le « plus grand roi du monde leur avait fait oublier que Sa « Majesté avait à son service d'excellents originaux, dont ils « n'étaient que de très faibles copies; mais que, puisqu'Elle « avait bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la « suppliait d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces « petits divertissements qui lui avaient acquis quelque répu- « tation, et dont il régalait les provinces (1). »

Le succès du *Docteur amoureux* fut complet. Molière, auteur et acteur, excellait déjà dans la farce. Le roi fit donner à la troupe, adoptée par Monsieur, la salle du Petit-Bourbon, entre le vieux Louvre et Saint-Germain-l'Auxerrois. Les comédiens italiens, sous la direction de Scaramouche, y jouaient le dimanche, le mardi et le vendredi; Molière prit les autres jours et y débuta le 2 novembre 1658. Il y donna des tragédies de Corneille, puis *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, fut rappelé au Louvre pour y représenter devant le roi *le Médecin volant*, *Gros-René écolier* et *l'Étourdi;* enfin, il acheva de conquérir la faveur de la ville et de la cour, le 18 novembre 1659, par *les Précieuses ridicules*.

(1) Préface de 1682. p. XIV.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

(18 novembre 1659).

Les vraies et les fausses précieuses. — De 1618 à 1650 environ, Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, réunit dans son hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre l'élite de la société parisienne et des gens de lettres. Son dessein avoué était de réagir à la fois contre *la liberté des manières* et contre la *licence du langage*.

Le premier genre de réaction explique la place que tient à l'Hôtel de Rambouillet la *galanterie*. Dans une réunion de gentilshommes et de dames, comment ne point parler d'amour? Mais on n'en parlera pas, du moins, comme à la cour de François Ier ou de Henri IV, d'une façon trop *cavalière*, et surtout on ne le prendra point pour thème de contes *gaulois* ou *italiens*, à la manière de Boccace, de Bonaventure des Périers ou de Marguerite de Navarre. Mme de Rambouillet semble avoir eu l'honneur d'imposer la première aux hôtes de son salon une parfaite convenance dans l'expression de l'amour. Et, pour mieux y arriver, elle revient, sans s'en douter, aux raffinements du moyen âge courtois; elle donne la main, par-dessus plusieurs siècles de gauloiserie, à Marie de Champagne, protectrice de Chrétien de Troyes.

« Il faut, dit Mlle de Scudéry, que tous les hommes soient amoureux, et que toutes les dames soient aimées. » Ces amours chevaleresques et platoniques sont le prétexte de discussions morales; « on met une question galante sur le tapis », et chacun dit son mot. Mais si la marquise ne voyait qu'un aimable jeu dans cette façon de traiter l'amour, il semble bien que sa fille Julie ait exagéré cette *casuistique* et entraîné la conversation vers quelques-uns des défauts de la préciosité : le romanesque, le subtil, le maniéré. Julie se conduisit envers M. de Montausier, qui eut la patience d'attendre pendant quatorze ans qu'elle voulût bien l'épouser, comme l'Armande des *Femmes savantes* envers Clitandre (1). — Le troisième degré de cette fausse galanterie apparaît dans les romans de Mlle de Scudéry, et devient justiciable des railleries de Molière.

Quant au *langage*, les précieuses de l'Hôtel de Rambouillet veulent d'abord lui donner, et légitimement, de la décence, de la délicatesse et en même temps de la propriété. *Tout dire*, même les choses les plus difficiles à dire, *sans brutalité comme sans obscurité*, tel a été l'idéal précieux. De là on passe très vite à la périphrase spirituelle, à la métaphore piquante, — d'où il n'y a qu'un pas vers l'affectation. Mais ce n'est point à l'Hôtel de Rambouillet que l'on pratique ce dernier genre de *préciosité*; c'est dans les salons rivaux, chez Mlle de Scudéry, chez Mme de Bouchavannes, chez la comtesse de Brégis, et surtout en

(1) Cf. la note 1 de la page

province, à Poitiers, à Bordeaux, à Lyon, à Montpellier. Nous connaissons très bien les excès de la préciosité par *la Précieuse ou le Mystère des ruelles* de l'abbé de Pure (1656), et surtout par le *Grand Dictionnaire des précieuses* de Somaize (1660).

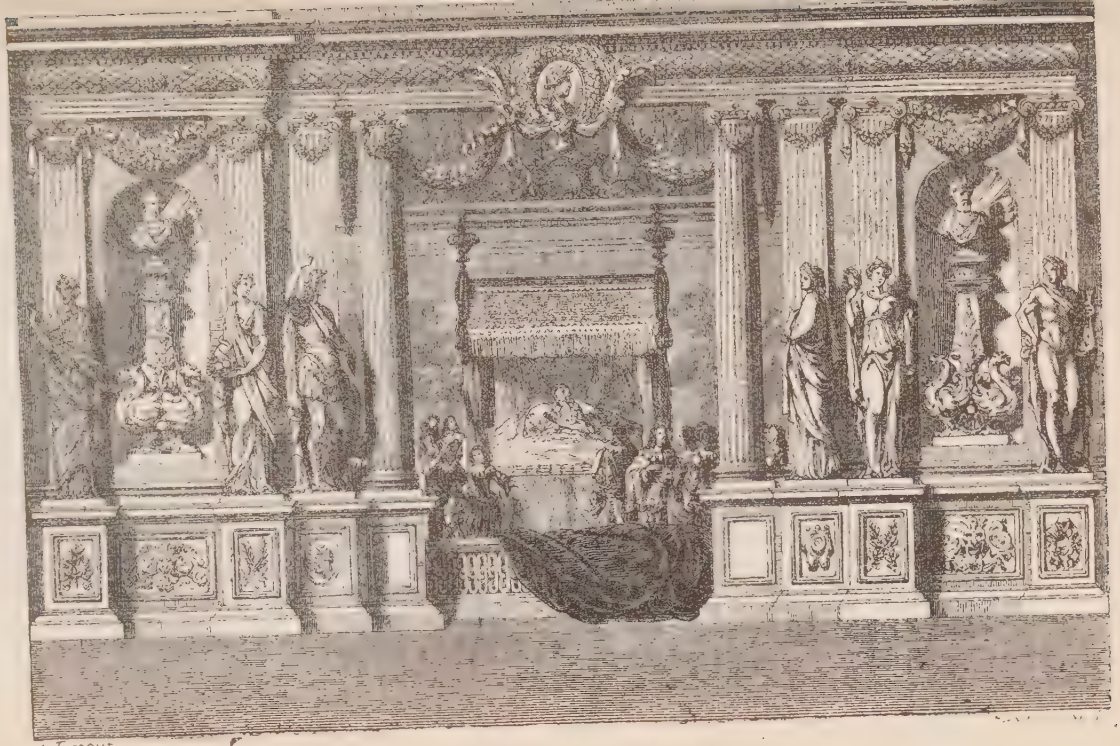
C'est Somaize (1) qui nous a conservé, avec les noms et les surnoms des principales *précieuses*, les métaphores dont les plus exagérées d'entre elles faisaient usage dans la conversation. On appelle la lune *le flambeau du silence*; le lit, *l'empire de Morphée*; les dents sont *l'ameublement de la bouche*; les pieds, *les chers souffrants*; la main, *la belle mouvante*, une bougie, *le supplément du soleil*; un miroir, *le conseiller des grâces*; un verre d'eau, *un bain intérieur*; la cheminée, *l'empire de Vulcain*; le soufflet, *la petite maison d'Éole*. Les précieuses se servent aussi de tours de phrases abstraits : *avoir du fier contre quelqu'un* (être en colère); *donner dans le doux de la flatterie*, etc. Parmi toutes ces métaphores, il en est qui ont passé dans la langue courante, comme *laisser tomber la conversation*, *mettre une question sur le tapis*, *travestir sa pensée*, etc. Enfin, elles « ponctuent » leurs affirmations d'adverbes comme *furieusement*, *terriblement*, etc.

Au fond, et quand on passe sur les exagérations puériles des *fausses* ou des *ridicules* précieuses, la préciosité est bien l'esprit de politesse et d'élégance appliqué à la conversation. Il s'élève, comme une barrière nécessaire, contre l'envahissement du style par la grossièreté. Et quand on pense que l'une des plus solides qualités de nos auteurs classiques a été précisément le don de la mesure et de la propriété distinguée dans l'expression des sentiments, on ne peut nier l'influence heureuse des salons sur la littérature. Les excès ont vite passé; Molière leur a donné le coup de grâce en 1659. Les avantages sont restés; et Molière lui-même, qui s'était formé en province et qui excellait dans la farce, doit à cette épuration et à cette *éducation* du style la tenue et la beauté harmonieuse du *Misanthrope* et des *Femmes savantes*.

Les sources des « Précieuses ». — La *mystification* qui constitue l'intrigue des *Précieuses* n'est pas de l'invention de Molière. Somaize l'a fait ressortir avec toute la malveillance possible dans une pièce qu'il publia en 1660, sous le titre : *les Vraies Précieuses*. Là, il accuse Molière d'avoir volé son intrigue à une comédie de l'abbé de Pure (2), *la Précieuse*, représentée en 1656 par les comédiens italiens, et tirée sans doute de *la Précieuse ou le Mystère de la ruelle*, roman du même auteur, publié quelques mois auparavant. Somaize veut établir le plagiat de Molière et dit, en comparant *la Précieuse* de l'abbé de Pure et *les Précieuses* de Molière : « ... C'est la même chose;

(1) *Somaize*. Antoine Beaudeau, sieur de Somaize (on ignore la date de sa naissance et celle de sa mort), est surtout célèbre par deux ouvrages : Le *Grand Dictionnaire des précieuses ou la clef du langage des ruelles* 1660) et *Grand Dictionnaire historique des précieuses* (1661).

(2) *L'abbé de Pure* (1634-1680) avait publié sa *Précieuse* (4 vol.) en 1656. Il est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages historiques et de traductions qui ne sont pas sans valeur. Boileau l'a ridiculisé, un peu durement.



L. THERON D.

UNE RUELLE AU XVIIe SIÈCLE.

ce sont deux valets tout de même qui se déguisent pour plaire à deux femmes et que leurs maîtres battent à la fin : il y a cette petite différence que, dans la première les valets le font à l'insu de leurs maîtres, et que dans la dernière ce sont eux qui leur font faire (1). » « Il semble que cette *petite différence,* dit E. Despois, est assez notable et que tout l'intérêt de la légère intrigue qui fait le fonds des *Précieuses* est précisément dans la vengeance que les maîtres rebutés tirent des précieuses (2). »

On croit devoir signaler aussi une comédie non représentée de Chappuzeau (3), *le Cercle des femmes* (1656). Mais c'est seulement une mystification d'amant rebuté qui fait passer pour un grand seigneur un pauvre diable qui lui doit de l'argent ; ce débiteur, richement vêtu, se pavane au milieu de femmes savantes, et au moment où il est le plus adulé, des sergents viennent l'arrêter pour le mener en prison. Si l'on peut établir un rapport quelconque entre cette pièce et *les Précieuses,* il faudra donc citer vingt ou cent petites comédies de l'ancien répertoire, où ce genre de *quiproquo* était traditionnel. Traditionnelle aussi était la raillerie du jargon mondain, depuis *le Baron de Fœneste* (1630), d'Agrippa d'Aubigné, et *les Dialogues de français italianisé* (1578), d'Henri Estienne, jusqu'au *Francion* (1622) et au *Berger extravagant* (1627), de Charles Sorel, et jusqu'au *Cercle,* de Saint-Evremond (1656).

En réalité, Molière, qui avait déjà joué tant de pièces, choisit, en la modifiant heureusement, une des petites intrigues de farce à la mode et y introduisit une actualité. Des précieuses *ridicules,* il en avait probablement rencontré en province. Chapelle et Bachaumont, dans leur *Voyage,* parlent en termes spirituels des précieuses qu'ils observèrent à Montpellier, en 1656. Or Molière avait séjourné dans cette ville en 1654 et 1655 ; il put y voir ces « pecques provinciales ». Peut-être en observa-t-il d'autres à Lyon, à Rouen, à Paris même. Bref, l'on ne saurait nier que déjà le *contemplateur* se trahit dans l'auteur des *Précieuses ridicules.*

Quelle est la véritable portée de la pièce ? — Cependant Molière semble ne pas avoir prévu la véritable portée de sa comédie. C'est peut-être d'instinct, sans intention de satire, qu'il raille si vivement les affectations de sentiment et de langage de la société précieuse. Mais dans quelle mesure en veut-il à la préciosité même, à celle qui n'est que la *distinction,* et que paraît avoir incarnée si dignement la sympathique marquise de Rambouillet ? Là est vraiment le problème intéressant. On peut, selon nous, répondre ainsi : 1° Molière n'a point connu les *vraies* précieuses. Pendant ses voyages en province, il n'a pu observer que des *singes,* des

(1) *Les Vraies Précieuses,* scène 7.

(2) *Molière,* t. II, p. 23.

(3) *Chappuzeau* (1625-1701) est surtout célèbre par son *Théâtre français* (Lyon, 1674), ouvrage en trois livres qui contient de très utiles renseignements pour l'histoire du genre dramatique et des comédiens au XVIIe siècle. — Cet ouvrage a été réimprimé avec préface et notes de Georges Monval, Paris, 1875 (Bonnassier).

imitatrices maladroites qui prenaient à la lettre ou interprétaient à contre-sens les romans et les poèmes à la mode, et qui appliquaient sottement à la vie quotidienne et bourgeoise ce qui ne devait être qu'un délicat amusement de l'esprit; 2° rien d'étonnant que Molière ait rendu les originaux plus ou moins responsables de ces « vicieuses imitations ». Son génie très franc, son fonds gaulois, ses origines de petite bourgeoisie commerçante, sa libre vie de comédien, tout le disposait à ne point comprendre même ce qu'il y avait d'excellent dans la préciosité. Il pouvait bien n'y voir qu'une des formes de cette pruderie ou de cette hypocrisie qu'il se préparait à démasquer et à poursuivre dans toutes ses œuvres; 3° Molière, en arrivant à Paris, se trouve devant un public qui, en majorité, à la ville comme à la cour, le juge excellent dans la farce. Mais il sent, dans une partie de ce public, une secrète opposition : la farce commence à être dédaignée. Des spectateurs et des spectatrices *de bon ton*, sortis de salons à la mode, ont peut-être murmuré déjà contre la liberté de certains sujets, contre la crudité de certains mots. Il s'agit pour lui de discréditer par le ridicule cette fausse délicatesse qui pouvait s'imposer à tous et compromettre son succès. Il n'hésite pas à prendre l'offensive. Par un coup de génie, il met les rieurs de son côté. Il rend à jamais *ridicules* toutes les *précieuses* de son temps, dont il achèvera la déroute dans la *Critique de l'école des femmes;* 4° mais enfin Molière ne voudrait pas s'aliéner les spectateurs de marque dont il a besoin. Aussi, dans la préface de sa pièce, établit-il une distinction et explique-t-il que les « les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal ». Excuses inspirées par l'intérêt et par les conseils d'amis intelligents.

La représentation. — *Les Précieuses ridicules* furent-elles d'abord jouées en province, comme le prétendent Grimarest, Voltaire et Rœderer ? et cette *farce* fut-elle seulement retouchée en 1659 ?

Si la pièce faisait déjà partie de son répertoire, pourquoi Molière eût-il attendu près d'un an pour la jouer devant le public parisien ? Il est donc probable qu'il la composa l'année même où elle fut représentée, et c'est ce qui ressort de cette expression de La Grange ; « En 1659, M. de Molière fit la comédie des *Précieuses* (1). »

La première représentation eut lieu le mardi 18 novembre 1659, à la suite de *Cinna*. Le succès en fut très vif, et il semble que Molière ne l'ait pas prévu, puisqu'il ne doubla pas le prix des places, comme c'était l'usage chaque fois qu'on jouait une nouveauté. Mais on ne voit reparaître l'ouvrage que le 2 décembre suivant. Un « alcôviste de qualité », d'après Somaize, aurait eu le crédit de le faire interdire, ce qui semble prouver que les railleries de Molière avaient blessé des personnes plus considérables que les « pecques provinciales ».

A cette reprise, le succès fut encore plus grand ; Molière doubla son tarif, et les *Précieuses* furent jouées 44 fois, jusqu'au 11 octobre, date à laquelle, nous le verrons, la troupe abandonna le théâtre du Petit-Bourbon. La pièce fut également représentée plusieurs fois par les comédiens « en visite », dans différents salons de Paris, et deux fois

(1) Edition de 1682. *Préface.*

devant le Roi, en cette même année 1659. Jusqu'à la mort de Molière (1673), les *Précieuses* furent jouées 56 fois à la ville et 5 fois à la cour.

L'importance de cette date dans la carrière du poète nous est attestée par quelques anecdotes qui, pour n'être pas d'une authenticité absolue, n'en sont pas moins l'écho des impressions éprouvées par un public intelligent. Grimarest nous rapporte dans sa *Vie de Molière*, qu'à la première représentation des *Précieuses*, un vieillard se serait écrié : « Courage, Molière, voilà la bonne comédie ! » Et Ménage, d'après la *Menagiana*, aurait raconté ceci : « J'étais à la première représentation des *Précieuses ridicules* de Molière, au Petit-Bourbon. Mlle de Rambouillet y était, Mme de Grignan, tout le cabinet de l'Hôtel de Rambouillet, M. Chapelain et plusieurs autres de ma connaissance. La pièce fut jouée avec un applaudissement général, et j'en fus si satisfait en mon particulier, que je vis dès lors l'effet qu'elle allait produire. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main : « Monsieur, lui « dis-je, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent « d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens ; mais, croyez- « moi, pour me servir de ce que saint Remi dit à Clovis, il nous faudra « brûler ce que nous avons adoré et adorer ce que nous avons brûlé. « Cela arriva comme je l'avais prédit, et l'on revint du galimatias et « du style forcé dès cette première représentation » (1). Enfin, Molière aurait senti lui-même toute la force de sa pièce, et que son génie venait d'éclore, s'il est vrai qu'il ait dit : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute ou Térence, ni d'éplucher les fragments de Ménandre : je n'ai plus qu'à étudier le monde (2). » — Enfin, le gazetier Loret (3), en ses vers de mirliton, constate, le 6 décembre 1659, le très grand succès des *Précieuses :* à l'en croire, aucune des pièces récentes de du Ryer, de Corneille, de Bois-Robert, de Boyer, etc.., n'attira à ce point la foule. Et il termine ainsi :

> Pour moi, j'y portai trente sous ;
> Mais, oyant leurs fines paroles,
> J'en ris pour plus de dix pistoles.

Un auteur de comédies, François Doneau, disait dans *l'Avis au lecteur* d'une de ses pièces, qu'on venait voir les *Précieuses* de vingt lieues à la ronde.

Enfin, une spectatrice du temps, Mlle des Jardins (plus connue sous le nom de Mme de Villedieu, 1632-1683), écrivit un *récit* ou compte rendu, en prose et en vers, *de la farce des Précieuses*, publié chez Barbier en 1660.

Les acteurs. — *Les Précieuses* sont une *farce*. Aussi, selon la tradition italienne de la *comedia dell' arte*, les acteurs y jouent-ils, soit sous leur propre nom *(La Grange, du Croisy)*, soit sous le nom du type de théâtre qu'ils incarnaient *(Jodelet, Mascarille, Gorgibus)*.

Charles Varlet de la Grange devait être le *jeune premier* le

(1) *Ménagiana*, 1693.

(2) *Segraisiana*, 1722.

(3) Jean Loret publia de 1650 à 1665 sa *Muse historique*, sorte de gazette en vers, adressée à Mme de Longueville. Cette gazette fut continuée après sa mort par Mayolas, puis par Robinet.

Portrait de Julie d'Angennes.

D'après une estampe moderne inspirée du frontispice de la Guirlande de Julie.

plus accompli de la troupe de Molière. C'est à lui qu'on doit ce *registre* qui permet de suivre jour par jour, le mouvement des représentations au Petit-Bourbon et au Palais-Royal. C'est lui encore qui donna en 1682, avec Vivot, la première édition des œuvres de Molière. — Philibert Gassot, sieur *de Croisy*, était un bel acteur, dont le principal rôle fut Tartuffe. — *Jodelet*, farceur illustre du Marais, était entré en 1659 dans la troupe du Petit-Bourbon. Il était maigre, avec un grand nez, à la voix nasillarde, et, selon la tradition des *farceurs*, il s'enfarinait le visage. Il devait mourir le 26 mars 1660. — On croit que le rôle de Gorgibus fut joué par le frère de Jodelet, *L'Espy*, qui resta au théâtre jusqu'en 1663 seulement. — On ne sait au juste par qui furent tenus les personnages de Magdelon, de Cathos et de Marotte, peut-être par Madeleine Béjart, Mlle de Brie et Mlle Hervé (Geneviève Béjart).

Mais de tous ces acteurs, celui qui nous intéresse le plus est Molière, qui joua Mascarille. Ce nom, sous lequel Molière avait déjà incarné le valet de l'*Étourdi*, vient de l'espagnol *mascarilla*, petit masque (en italien *mascarella*). On a pensé, d'après cette étymologie, que Molière portait dans ce rôle le petit masque, ou *loup* de velours noir, orné d'une sorte de barbe en dentelle, ce qui eût été conforme à la tradition de la farce italienne. Mais la description du costume de Mascarille par Mlle des Jardins et les estampes du temps nous montrent un acteur sans masque. « Imaginez-vous, madame, écrit Mlle des Jardins, que sa perruque était si grande qu'elle balayait la place à chaque fois qu'il faisait la révérence, et son chapeau était si petit, qu'il était aisé de juger que le marquis le portait bien plus souvent dans la main que sur la tête; son rabat se pouvait appeler un honnête peignoir, et ses canons semblaient n'être faits que pour servir de caches aux enfants qui jouent à cligne-musette... Ses souliers étaient si couverts de rubans, qu'il ne m'est pas possible de vous dire s'ils étaient de roussi, de vache d'Angleterre ou de maroquin; du moins sais-je bien qu'ils avaient un demi-pied de haut, et que j'étais fort en peine de savoir comment des talons si hauts et si délicats pouvaient porter le corps du marquis, ses rubans, ses canons et sa poudre. Jugez de l'importance du personnage sur cette figure. » — On sait que dans Mascarille, Molière obtint un de ses plus grands succès; il ne dut pas se faire faute de *charger* le rôle, à la manière italienne, et quelques-unes des *cocasseries* qui ont passé dans la tradition du personnage remontent sans doute jusqu'à lui.

Les Précieuses ridicules.

PRÉFACE

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerais toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur (1) ma comédie. J'offenserais mal à propos tout Paris, si je l'accusais d'avoir pu applaudir à (2) une sottise. Comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y aurait de l'impertinence (3) à moi de le démentir ; et quand j'aurais eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien (4). Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importait qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements ; et je trouvais que le succès qu'elles avaient eu dans la représentation était assez beau pour en demeurer là. J'avais résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe (5) ; et je ne voulais pas qu'elles sautassent

(1) *Par honneur*, par point d'honneur.

(2) *Applaudir à*. Grammaire. *Préposition.*

(3) *Impertinence*. Lex.

(4) Cf. sur Molière et le public, *la Préface des Fâcheux* et surtout *la Critique de l'École des Femmes*,

(5) *Le Proverbe*. « Chandelle, écrit Furetière 1690), se dit proverbialement en ces phrases : *Cette femme est belle à la chandelle, mais le jour gâte tout*, pour dire que la grande lumière fait aisément découvrir ses défauts. »

du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais (1). Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : « O temps ! ô mœurs ! (2) » on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée et consentir à une chose qu'on ne laisserait (3) pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avait donné du temps, j'aurais pu mieux songer à moi, et j'aurais pris toutes les précautions que Messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurais été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurais tenté (4) la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurais tâché de faire une belle et docte préface; et je ne manque point de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste. J'aurais parlé aussi à mes amis, qui pour la recommandation de ma pièce ne m'auraient pas refusé ou des vers français, ou des vers latins (5). J'en ai même qui m'auraient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace (6) à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnaître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurais voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satyre honnête et permise; que les plus

(1) Dans la galerie du Palais (Cf. la comédie de Corneille qui porte ce titre, et surtout les satires de Boileau) se trouvaient des boutiques de libraires, entre autres celle du fameux Barbin.

(2) Cicéron, *Catilinaires*, I. 1, « *O tempora ! O mores !* ».

(3) *Laisserait*. Lex.

(4) *Tenté*. Lex.

(5) La plupart des poètes du XVI[e] et des premières années du XVII[e] siècle, faisaient précéder leurs ouvrages de témoignages en vers français, latins et grecs.

(6) *Efficace*. Lex.

excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie; et que, par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitan, non plus que les juges, les princes et les rois de voir Trivelin (1), ou quelque autre sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi, aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes (2) veut m'aller relier (3) de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

(1) Le Docteur, ou Pédant, de la *Comedia dell' arte;* le Capitan, ou *Matamore,* soldat fanfaron, descendant du *Miles gloriosus* de Plaute ; *Trivelin,* bouffon italien, proche parent d'Arlequin, dérivé du latin *trivium,* carrefour.

(2) Le libraire, dont le vrai nom est *de Luyne.*

(3) *Relier.* On ne mettait pas en vente les livres brochés : on les reliait *en veau.* (Cf. *Femmes savantes,* acte IV, sc. 3.)

PERSONNAGES ET ACTEURS

La Grange, *Du Croisy*, amants rebutés.	Les acteurs du même nom.
Gorgibus, bon bourgeois	L'Espy.
Magdelon, fille de Gorgibus, *Cathos*, nièce de Gorgibus, précieuses ridicules. .	Madeleine Béjart (?). Mlle de Brie, puis Mlle du Parc (?), Mlle Hervé (Germaine Béjart) ou Marie Ragueneau (?).
Marotte, servante des précieuses ridicules.	De Brie (?).
Almanzor, laquais des précieuses ridicules	Molière.
Le marquis de Mascarille, valet de La Grange.	Jodelet, puis du Parc.
Le vicomte de Jodelet, valet de Du Croisy.	
Deux porteurs de chaise.	
Voisines.	
Violons.	

(La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.)

SCÈNE I (1)

LA GRANGE, DU CROISY

DU CROISY

Seigneur La Grange...

LA GRANGE

Quoi ?

DU CROISY

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE

Eh bien ?

DU CROISY

Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ?

LA GRANGE

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ?

(1) D'après le récit de Mlle des Jardins (cf. ci-dessus) la pièce commençait par une scène entre Gorgibus et ses filles ; Gorgibus leur annonçait l'arrivée de deux prétendants. Ceux-ci paraissaient à la scène 2, faisaient leur cour, étaient rebutés et juraient de se venger : c'était alors, sous le numéro 3, cette sc. 1re.

DU CROISY

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques (1) provinciales faire plus les renchéries (2) que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : « Quelle heure est-il? » Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait (3)?

DU CROISY

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je veux me venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris (4), il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles (5) ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu (6) de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour être bien reçu ; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce (7) qui leur fera voir leur sottise, et

(1) *Pecques.* Lex.

(2) *Renchéries.* Lex.

(3) Voilà précisément le résumé de l'*entrevue* supprimée.

(4) *Infecté Paris.* Il semble bien, d'après cette expression mise par le poète dans la bouche du personnage raisonnable et sympathique, que Molière ait voulu railler aussi bien les précieuses de Paris que celles de province.

(5) *Donzelles.* Lex.

(6) *Ambigu.* Lex.

(7) *Pièce.* Lex.

pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

DU CROISY

Et comment encore ?

LA GRANGE

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit ; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux (1).

DU CROISY

Eh bien, qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE

Ce que j'en prétends faire ? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCENE II

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE

GORGIBUS

Eh bien, vous avez vu ma nièce et ma fille : les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS, *seul.*

Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

(1) « Ces valets beaux esprits et beaux parleurs sont très nombreux dans la comédie italienne, dont Molière était tout plein à ce moment. Ils aiment le langage fleuri, les gentillesses d'expressions, les *concetti ;* plusieurs sont poètes et musiciens. » G. Larroumet, édition des *Précieuses* (Garnier).

SCÈNE III

MAROTTE, GORGIBUS

MAROTTE

Que désirez-vous, Monsieur ?

GORGIBUS

Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE

Dans leur cabinet.

GORGIBUS

Que font-elles ?

MAROTTE

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS

C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal (1), et mille autres brimborions (2) que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient (3).

SCÈNE IV

MAGDELON, CATHOS, GORGIBUS

GORGIBUS

Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau (4). Dites-moi un peu ce

(1) *Lait virginal*, sorte d'eau de toilette où il entrait de la litharge et du sel, et qui servait à blanchir la peau.

(2) *Brimborions*. Lex.

(3) Le lard et les pieds de mouton servaient à la composition de pommades.

(4) Molière donne à Gorgibus un langage non pas simple, mais grossier, par une admirable entente de cette loi de *réaction* qui veut qu'un excès en produise toujours un autre. Cf., dans les *Femmes savantes*, Chrysale et Philaminte. Le ton modéré et décent est apporté par des personnages de l'extérieur : **La Grange, Du Croisy,** Clitandre.

que vous avez fait à ces Messieurs, que (1) je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulais vous donner pour maris ?

MAGDELON

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne ?

GORGIBUS

Et qu'y trouvez-vous à redire ?

MAGDELON

La belle galanterie que la leur! Quoi? débuter d'abord par le mariage.

GORGIBUS

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent ? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi ? Est-il rien de plus obligeant que cela ? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions ?

MAGDELON

Ah! mon père, ce que vous dites-là est du dernier bourgeois (2). Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses (3).

GORGIBUS

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MAGDELON

Mon Dieu, que si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini! La belle chose que ce serait

(1) *Que*, Grammaire. *Conjonction.*
(2) *Bourgeois.* Lex.
(3) *Le bel air*, ici le bon ton. Gorgibus va jouer sur le mot.

si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût mariée à Clélie (1) !

GORGIBUS

Que me vient conter celle-ci ?

MAGDELON

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser (2) le doux, le tendre et le passionné (3), et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple (4), ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passsion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante (5) qui exerce les esprits de l'assemblée (6). Le jour de la déclaration arrive, qui doit se faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence.

(1) *Cyrus* et *Mandane*, dans *Artamène ou le Grand Cyrus*, par Mlle de Scudéry (1649-1653); *Aronce* et *Clélie*, dans *Clélie, histoire romaine* (1654-1660), par la même. Dans l'un et l'autre roman, en effet, le mariage se prépare pendant dix volumes. C'est ainsi que Julie d'Angennes, fille de Mme de Rambouillet, fit attendre quatorze ans M. de Montausier; mais on explique ce long retard par ce fait que Montausier était protestant et qu'il ne se décidait pas à se convertir, comme l'exigeait Julie.

(2) *Pousser*. Lex.

(3) *Le doux*, etc... Grammaire. *Adjectif*.

(4) *Temple*. Lex.

(5) *Galante*. Lex.

(6) Dans les salons précieux on *mettait sur le tapis* des questions de casuistique sentimentale, sur l'amitié, sur l'amour, sur la constance, etc... Déjà au XIIe et au XIIIe siècles chez Éléonore de Guienne et chez Marie de Champagne, on avait disserté ainsi; la préciosité du XVIIe siècle n'était qu'un renouveau.

Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement aux discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc (1) à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue! encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand (2) que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait (3).

GORGIBUS

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

CATHOS

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus (4) en galanterie? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre (5), et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants et Jolis-vers sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie (6), un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans...! Mon Dieu, quels amants sont-ce là! Quelle frugalité

(1) *De but en blanc.* Lex. *(but).*
(2) *Marchand.* Lex.
(3) Cf. *Femmes savantes*, I, 1.
(4) *Incongru.* Lex.
(5) *La carte de Tendre.* Cf. le *fac-simile* ci-joint.
(6) *Une jambe tout unie*, sans *canons*.

La Carte de Tendre
Insérée dans le Roman de *Clélie*, par M^lle de Scudéry (1654).

d'ajustement et quelle sécheresse de conversation (1)! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges (2).

GORGIBUS

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous Magdelon...

MAGDELON

Eh! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges (3), et nous appelez autrement.

GORGIBUS

Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MAGDELON

Mon Dieu que vous êtes vulgaire! A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Magdelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement (4) à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polyxène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord (5).

(1) Toutes ces expressions sont *précieuses*, car elles sont métaphoriques.

(2) Cf. *l'École des maris*, acte I^er^, sc. 1.

(3) *Étranges*, entendez ici *vulgaires*.

(4) *Furieusement*. Des le XVI^e^ siècle (Cf. D'AUBIGNÉ, *Aventures du baron de Fœneste*), les gens du monde employèrent ces adverbes pour *ponctuer* et *souligner* leur conversation. On en trouvera plus loin de nombreux exemples. Et dans *l'Avare* : « Vous donnez *furieusement* dans le marquis. »

(5) C'était l'usage, chez les précieuses, de se donner des noms romanesques, dont quelques-uns (comme *Arthenice* pour *Catherine* de Rambouillet) étaient des anagrammes. Le plus souvent on les empruntait aux romans à la mode. *Polyxène* est l'héroïne d'un roman de François de

GORGIBUS

Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve : je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et pour ces Messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je treuve (1) le mariage une chose tout à fait choquante.

MAGDELON

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes; je veux être maître absolu; et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi! vous serez religieuses : j'en fais un bon serment.

Molière (1632), et *Aminte* est un nom de femme dans le *Polexandre* de Gomberville (1632). *Aminta*, en italien (Cf. la fameuse pastorale du Tasse) est un nom d'homme; mais, on a souvent *féminisé* les noms latins ou étrangers en *a*, originairement masculins ou neutres. Dans *Cyrano de Bergerac* de M. E. Rostand, la précieuse Roxane s'appelle de son vrai nom Magdelaine Robin.

(1) *Treuve*. Grammaire, *Verbe*.

SCÈNE V

CATHOS, MAGDELON

CATHOS

Mon Dieu! ma chère (1), que ton père a la forme enfoncée dans la matière (2)! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme!

MAGDELON

Que veux-tu, ma chère? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre (3).

CATHOS

Je le croirais bien; oui, il y a toutes les apparences du monde; et pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VI

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON

MAROTTE

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis et dit que son maître vous veut venir voir.

MAGDELON

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles (4). »

MAROTTE

Dame! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris comme vous la filophie dans le *Grand Cyre* (5).

(1) *Ma chère.* Les précieuses s'appelaient entre elles des *chères.*

(2) Ici, pour Cathos, *forme* est tout simplement l'opposé de *matière;* elle emploie des termes de la philosophie d'Aristote sans en saisir le vrai sens.

(3) Le goût du romanesque n'est pas, on le voit, un simple divertissement d'esprit chez les précieuses ridicules : il envahit la vie pratique et les sentiments.

(4) *Nécessaire.* Lex.

(5) *La filophie,* pour *la philosophie; le Grand Cyre, le Grand Cyrus,* roman de Mlle de Scudéry. Cf. les répliques de Martine à Philaminte et à Bélise, dans les *Femmes savantes,* acte II, sc. 6.

MAGDELON

L'impertinente ! le moyen de souffrir cela ? et qui est-il, le maître de ce laquais ?

MAROTTE

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MAGDELON

Ah ! ma chère, un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS

Assurément, ma chère.

MAGDELON

Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre (1). Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces (2).

MAROTTE

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende (3).

CATHOS

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(1) *Salle basse*, pièce du rez-de-chaussée, servant de *parloir*. La *chambre* est ici, sans doute, une allusion à la *chambre bleue* d'Arthénice, à l'Hôtel de Rambouillet.

(2) Le *conseiller des grâces*, le miroir ; *soutenons notre réputation* peut se comparer au vers des *Femmes savantes* (III, 3) : *Faisons bien les honneurs, au moins, de notre esprit.*

(3) *Parler chrétien*, parler français. Cf. Henri Estienne (*Dialogue du français italianisé*) : « Vous savez que les Italiens, et principalement les Vénitiens, disent *parlate christian*, quand ils veulent dire : Parlez une autre langue que je puisse entendre ; comme si un langage qu'ils n'entendent pas ne devait pas être appelé *chrétien*. »

SCÈNE VII

MASCARILLE, DEUX PORTEURS (1).

MASCARILLE

Holà ! porteurs, holà ! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR

Dame ! c'est que la porte est étroite : vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici (2).

MASCARILLE

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins (3), que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR

Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

MASCARILLE

Hem ?

DEUXIÈME PORTEUR

Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.*

Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité !

DEUXIÈME PORTEUR

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

MASCARILLE

Ah ! ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi (4).

(1) Mascarille est amené sur la scène dans une chaise à porteurs, moyen de transport tout récent à cette époque.

(2) *Que nous soyons entrés*, Grammaire. *Subjonctif.*

(3) *Faquin.* Lex.

(4) *Jouer à moi.* Grammaire. *Préposition.*

Frontispice de l'édition de 1666 (tome 1er), par F. Chauveau. Molière y est représenté, à gauche, en costume de Mascarille (*Précieuses ridicules*) à droite en costume de Sganarelle.

PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Çà payez-nous vitement !

MASCARILLE

Quoi ?

PREMIER PORTEUR

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure (1).

MASCARILLE

Il est raisonnable (2).

PREMIER PORTEUR

Vite donc.

MASCARILLE

Oui-dà. Tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens : es-tu content ?

PREMIER PORTEUR

Non, je ne suis pas content : vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... .

MASCARILLE

Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher (3).

SCÈNE VIII

MAROTTE, MASCARILLE

MAROTTE

Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE

Qu'elles ne se pressent point : je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE

Les voici.

(1) *Tout à l'heure.* Lex.

(2) *Il* est neutre : *cela est raisonnable.* Variante de l'éd. de 1682 : « Il est raisonnable, celui-là. »

(3) *Au petit coucher.* N'étaient admis, au petit lever et au petit coucher du Roi, qu'un très petit nombre de princes et de personnages illustres.

SCÈNE IX

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR

MASCARILLE, *après avoir salué.*

Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante (1) affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MAGDELON

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené (2).

MASCARILLE

Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste (3) en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot (4) tout ce qu'il y a de galant (5) dans Paris.

MAGDELON

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libé-

(1) *Méchante.* Lex.

(2) On remarquera ici, comme dans les *Femmes savantes*, à l'entrée de Trissotin (III, 1), l'art avec lequel précieux et précieuses *filent la métaphore.* Il semble que ce soit un jeu de salon ; on se passe la *figure* et chacun rivalise de subtilité : la règle est de *continuer* ou de *renouveler* la métaphore.

(3) *Accuse.* Lex.

(4) *Pic, repic et capot,* termes du jeu de piquet. « *Pic* se dit, au jeu de piquet, quand le premier qui joue peut compter trente points sans que son adversaire en compte aucun : alors il en compte soixante au lieu de trente. Le *repic,* c'est quand on compte trente sur table sans jouer, alors on compte quatre-vingt-dix... *Capot* se dit quand l'un des joueurs lève toutes les cartes, et alors il gagne quarante points. » (Dictionnaire de Furetière.) Sur ce passage des *Précieuses,* les commentateurs ne sont pas d'accord. — M. G. Lanson (édition des *Précieuses,* Hachette) dit : « Cette métaphore de joueur est assez vulgaire et elle suffirait pour révéler à nos deux précieuses, si elles étaient plus habituées au monde, que leur visiteur a plus hanté les tripots que les salons. » — G. Larroumet (édition des *Précieuses,* Garnier) dit au contraire : « La métaphore serait aujourd'hui assez commune ; elle était distinguée au temps de Molière. »

(5) *Galant.* Lex.

ralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie (1).

CATHOS

Ma chère, il faudrait faire donner des sièges.

MAGDELON

Holà, Almanzor !

ALMANZOR

Madame.

MAGDELON

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation (2).

MASCARILLE

Mais au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

CATHOS

Que craignez-vous ?

MASCARILLE

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise (3). Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés et de traiter une âme de Turc à More (4). Comment diable, d'abord qu'(5)on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière (6)? Ah ! par ma foi, je m'en défie, et je m'en vais gagner au pied (7), ou je veux caution bourgeoise (8) qu'ils ne me feront point de mal.

MAGDELON

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

(1) *Donner de notre sérieux dans...* Lex. (*donner* et *sérieux*).

(2) *Les commodités de la conversation*, les fauteuils.

(3) *Franchise.* Lex.

(4) *De Turc à More.* Les Turcs étaient alors les maîtres tyranniques des Etats barbaresques et traitaient les Mores en *sujets*.

(5) *D'abord que...*, aussitôt que.

(6) *Garde meurtrière.* « Mascarille emploie, par affectation de bel air, les termes d'escrime comme ceux de guerre et de chasse. » (G. Larroumet.)

(7) *Gagner au pied.* Lex.

(8) *Caution bourgeoise.* Terme de droit coutumier. C'est la *garantie*, pour un prêt, d'un bourgeois notable, connu dans sa ville. Cf. *Critique de l'Ecole des femmes*, § 6. « *La caution n'est pas bourgeoise.* »

CATHOS

Je vois bien que c'est un Amilcar (1).

MAGDELON

Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie (2).

CATHOS

Mais de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser (3).

MASCARILLE, *après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.*

Eh bien, mesdames, que dites-vous de Paris ?

MAGDELON

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode (4) de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau (5) des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE

Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE

Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise (6).

MAGDELON

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE

Vous recevez beaucoup de visites : quel bel esprit est des vôtres ?

(1) *Amilcar*, personnage du roman de Mlle Scudéry, *Clélie ;* il y joue le rôle de l'amant spirituel et agréable ; Horatius Coclès, au contraire, y représente l'amant bourru. Sous le nom du Carthaginois Amilcar, Mlle de Scudéry avait peint le poète Sarrasin.

(2) *Prud'homie.* Lex.

(3) L'esprit précieux joue sur les mots et rajeunit les métaphores usées.

(4) *Antipode*, dans le sens figuré de *contraire.*

(5) *Bureau.* Lex.

(6) *La chaise*, la chaise à porteurs Cf. ci-dessus, scène 7.

MAGDELON

Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies* (1).

CATHOS

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MAGDELON

Eh ! mon Dieu, nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle (2) à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit (3) de connaisseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : « Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une

(1) Au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècles, on publiait de nombreux petits volumes, contenant des vers ou des nouvelles en prose, de divers auteurs. Celui auquel fait allusion Magdelon, avait été publié en 1653, par le libraire Ch. de Sercy, sous ce titre : *Pièces choisies de MM. Corneille, Benserade, de Scudéry, Boisrobert, Sarrazin, Desmarets. etc...*

(2) *Branle.* Lex.

(3) *Bruit.* Lex.

infidélité ; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là en est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. » C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir (1).

CATHOS

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu (2).

MASCARILLE

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une Académie de beaux esprits (3), et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles (4) de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits (5).

(1) *Donner un clou. Clou* dans cette locution, représente un *objet sans valeur*, ce qu'il y a de plus petit, de plus infime... (Cf. *mie* (*miette*), *goutte*, etc...)

(2) Molière atteint ici non plus seulement la *préciosité*, mais le travers fondamental et toujours actuel des « gens du monde » qui, en littérature, comme en toilette, ne songent qu'à la *mode*.

(3) *Académie*. Au sens général de réunion savante.

(4) *Ruelles*. Proprement, espace libre, entre le lit et la muraille ; puis la partie d'une chambre où l'on place les fauteuils et les tabourets, autour d'un lit de repos *(Hôtel de Rambouillet)* ; enfin, par extension, tout salon littéraire.

(5) *Portraits*, genre mis à la mode par les romans, surtout par Mlle de Scudéry En 1657, la grande Mademoiselle pria tous ses invités de faire leur

MAGDELON

Je vous avoue que je suis furieusement (1) pour les portraits : je ne vois rien de si galand que cela.

MASCARILLE

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MAGDELON

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE

C'est mon talent particulier ; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine (2).

MAGDELON

Ah ! certes, cela sera du dernier beau (3). J'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent (4).

propre portrait, et tous ces *petits morceaux* furent publiés par Segrais en 1659, sous ce titre : *La Galerie des Peintures*. On peut lire, en tête des *Maximes* de La Rochefoucauld, son portrait fait par lui-même.

(1) *Furieusement*. Cf. la notice sur les *Précieuses*.

(2) Benserade a mis en *rondeaux* les *Métamorphoses* d'Ovide ; mais seulement en 1676. Molière, loin de corriger un ridicule, n'a fait ici que le prévoir.

(3) *Du dernier beau*, cf. *du dernier galant*.

(4) Les *gens de qualité* écrivaient souvent ; mais ils ne signaient point leurs œuvres, tout en prenant toutes les précautions qu'il faut pour ce qui fût le « secret de Polichinelle ».

MAGDELON

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE

Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE

Écoutez donc.

MAGDELON

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE

Oh, oh ! je n'y prenais pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois (1) *me dérobe mon cœur.*
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !

CATHOS

Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé (2) dans le dernier galand.

MASCARILLE

Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant (3).

MAGDELON

Il (4) en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE

Avez-vous remarqué ce commencement : *Oh, oh ?* Voilà qui est extraordinaire : *oh, oh !* comme un homme qui s'avise tout d'un coup : *oh, oh !* La surprise : *oh, oh* (5) !

(1) *Tapinois.* Se dit de la posture d'un animal qui est *tapi*, et qui guette sa proie.

(2) *Poussé.* Lex.

(3) *Cavalier, pédant.* Lex.

(4) *Il*, neutre ; cela.

(5) Comparer ce commentaire, ou plutôt cette paraphrase ridicule, à la scène où les *femmes savantes* critiquent le sonnet et le madrigal de Trissotin (acte III, sc. 2). Ce sont d'excellents modèles, par l'absurde, de *ce que ne doit point être* une analyse littéraire.

MAGDELON

Oui, je trouve ce *oh, oh!* admirable.

MASCARILLE

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS

Ah! mon Dieu, que dites-vous? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer (1).

MAGDELON

Sans doute; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh, oh!* qu'un poëme épique (2).

MASCARILLE

Tudieu! Vous avez le goût bon.

MAGDELON

Eh! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE

Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenais pas garde? Je n'y prenais pas garde,* je ne m'apercevais pas de cela : façon de parler naturelle : *je n'y prenais pas garde. Tandis que sans songer à mal,* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton; *je vous regarde,* c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple (3); *votre œil en tapinois...* Que vous semble de ce mot *tapinois?* n'est-il pas bien choisi?

CATHOS

Tout à fait bien.

(1) *Payer*. Peut-être faut-il prendre ici le mot dans son sens propre, comme une allusion aux libéralités de certains *Mécènes* qui *payaient* les beaux vers argent comptant. Cf. *Femmes savantes* (acte III, sc. 2) : *Et c'est à mon avis un endroit impayable.*

(2) Le poème épique est considéré comme le poème par excellence. Cf. BOILEAU, *Art poétique,* III.

(3) Ici encore, il est bon de faire observer aux élèves que voilà justement un exemple parfait de critique ridicule : substituer de prétendus synonymes au mot propre est tout le contraire *d'expliquer*.

MASCARILLE

Tapinois, en cachette : il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois* (1).

MAGDELON

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur* (2) !

MAGDELON

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galand.

MASCARILLE

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS

Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE

Moi ? Point du tout.

CATHOS

Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris (3).

MAGDELON

Assurément, ma chère.

MASCARILLE

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem. La, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a

(1) *Tapinois.* Une *tradition* de théâtre permet aux acteurs de broder sur ce mot. Mascarille ajoute : *miaou ! tapinois...* et une mimique appropriée. Ces *traditions* nous prouvent que les *Précieuses* sont bien encore une farce à l'italienne.

(2) L'acteur se lève et court par toute la pièce, comme s'il poursuivait le voleur ; puis il retombe essoufflé dans son fauteuil ; de là, le *comique* de la réflexion de Magdelon : « Il faut avouer que cela a un tour *spirituel* et *galand.* »

(3) Cf. le *Bourgeois gentilhomme.* Acte I, sc. 2, et *passim.*

furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière (1).

(Il chante.)

Oh ! oh ! je n'y prenais pas... etc.

CATHOS

Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point (2) ?

MAGDELON

Il y a de la chromatique là dedans 3).

MASCARILLE

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur !...* Et puis, comme si l'on criait bien fort, *au, au, au, au, au, au voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée : *au voleur !*

MAGDELON

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin (4). Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

(1) *A la cavalière.* Lexique, au mot *cavalier.* — L'air chanté par Mascarille est laissé à la fantaisie de l'acteur. On ne connaît pas celui que Molière adapta lui-même à ses paroles. Cf. édition de G. Larroumet (Garnier), *appendice* IV, p. 213.

(2) Cette locution était déjà fréquente avant les *Précieuses,* Cf. Régnier, Sat. VIII, 39, 40.

(3) *Chromatique.* La gamme *chromatique* est celle qui procède par demi-tons successifs. « Le nom de chromatique vient soit de ce que les Grecs marquaient ce genre par des caractères rouges ou diversement colorés, soit de ce que ce genre était moyen entre les deux autres comme la couleur est moyenne entre le blanc et le noir (?)... » J.-J. Rousseau, *Dict. de musique.* — Les deux autres genres sont le *diatonique,* composé de tons et de demi-tons, et l'*enharmonique,* composé de quarts de tons.

(4) *Le fin du fin,* c'est-à-dire le dernier degré de la finesse. M. E. Rostand, dans *Cyrano* (acte III, sc. 6), a spirituellement joué sur cette expression : « *Je crains...,* dit Cyrano (qui parle au nom de Christian), *Que l'âme ne se vide à ces passe-temps vains, Et que le fin du fin ne soit la fin des fins.* »

MAGDELON

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE

A quoi donc passez-vous le temps ?

CATHOS

A rien du tout.

MAGDELON

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MAGDELON

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de (1) faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation, et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire (2). Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours : « Voilà qui est beau », devant que les chandelles soient allumées (3).

MAGDELON

Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

(1) *Engagé de.* Grammaire. *Préposition.*

(2) *Cf. Critique de l'École des femmes,* sc. 7.

(3) *Devant que.* Grammaire. *Conjonction.* — *Les chandelles* étaient placées en *rampe* devant la scène, et sur des *lustres*. Pendant les entr'actes, parfois même pendant la représentation, on les *mouchait*. Ce genre d'éclairage subsista jusque vers la fin du XVIII[e] siècle.

CATHOS

C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier 1) comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE

Je ne sais si je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MAGDELON

Eh ! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS

Hé, à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE

Belle demande ! Aux grands comédiens (2). Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

CATHOS

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE

Que vous semble de ma petite-oie (3) ? La trouvez-vous congruante (4) à l'habit ?

(1) *Écrier*. Lex.

(2) *Aux grands comédiens*. Les acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. Cf. *L'Impromptu de Versailles*.

(3) *Petite-oie*. On appelait *petite-oie*, dans une volaille, ce que nous nommons les *abatis* ; et, dans un costume, la garniture en passementerie et les rubans,

(4) *Congruante*. Lex.

CATHOS

Tout à fait.

MASCARILLE

Le ruban est bien choisi.

MAGDELON

Furieusement bien (1). C'est Perdrigeon tout pur (2).

MASCARILLE

Que dites-vous de mes canons (3) ?

MAGDELON

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait (4).

MAGDELON

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MAGDELON

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE

Et celle-là ?

(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.)

MAGDELON

Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement (5).

(1) *Furieusement.* Cf. Notice sur les *Précieuses.*

(2) *Perdrigeon* ou *Perdigeon* était le « mercier » à la mode, celui chez qui les gens de qualité achetaient leurs rubans, leurs cravates, etc. Sur les rubans, cf. *Avare,* acte I, sc. 4, et *Racine, Plaideurs,* sc. 3, où Dandin dit à son fils : « Chacun de tes rubans me coûte une sentence. »

(3) *Canons.* Cf. ci-après *Ecole des maris,* acte I, sc. 1, v. 35.

(4) *Quartier.* Quart d'aune (0m 30).

(5) *Le sublime.* Le cerveau.

MASCARILLE

Vous ne me dites rien de mes plumes : comment les trouvez-vous ?

CATHOS

Effroyablement belles.

MASCARILLE

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MAGDELON

Je vous assure que nous sympathisons vous et moi : j'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et, jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Ahi, ahi, ahi, doucement ! Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.

CATHOS

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE

Quoi ? toutes deux contre mon cœur, en même temps ! M'attaquer à droit (1) et à gauche ! Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale : et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MAGDELON

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS

Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE

Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

(1) *A droit.* Lex.

Frontispice des *Précieuses ridicules*, au tome Ier de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Scène XI : à gauche, Cathos et Magdelon ; au centre, Mascarille et Jodelet ; au fond, la servante Marotte.

SCÈNE X

CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, MASCARILLE

MAROTTE

Madame, on demande à vous voir.

MAGDELON

Qui ?

MAROTTE

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE

Le vicomte de Jodelet ?

MAROTTE

Oui, Monsieur.

CATHOS

Le connaissez-vous ?

MASCARILLE

C'est mon meilleur ami.

MAGDELON

Faites entrer vitement.

MASCARILLE

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS

Le voici.

SCÈNE XI

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, ALMANZOR

MAGDELON

Ah ! vicomte !

JODELET

(S'embrassant l'un l'autre (1.)

Ah ! marquis !

(1) *S'embrassant.* Molière a ridiculisé cette habitude des gens de qualité dans les *Fâcheux* (acte I, sc. 1), dans l'*Impromptu de Versailles* (sc. 3) et dans *le Misanthrope* (acte I, sc. 1). Et La Bruyère a écrit dans le portrait de Théognis (*Des Grands*) : « ... Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main ; il lui presse la tête contre sa poitrine : il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. » Ce n'était d'ailleurs que l'équivalent de notre *poignée de main.*

MASCARILLE

Que je suis aise de te rencontrer !

JODELET

Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MAGDELON

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci : sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit ; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux (1) sur toutes sortes de personnes.

MAGDELON

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MAGDELON, *à Almanzor.*

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE

Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte : il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez (2).

JODELET

Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

(1) *Droits seigneuriaux,* dans le sens d'*hommages.*

(2) *Pâle.* Jodelet était un *enfariné.* Cf. la Notice des *Précieuses.*

MASCARILLE

Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des plus vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils (1).

JODELET

Vous ne m'en devez rien, Marquis ; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET

Et dans des lieux où il faisait fort chaud (2).

MASCARILLE, *les regardant toutes deux.*

Oui ; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai !

JODELET

Notre connaissance s'est faite à l'armée ; et la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte (3).

MASCARILLE

Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse ; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET

La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

(1) *A trois poils.* On marquait la qualité du velours par plusieurs lisérés jaunes : un velours *à trois poils* était de fabrication supérieure.

(2) A la cuisine.

(3) De la *cavalerie* sur les *galères* devrait étonner un peu les deux précieuses : mais cette bouffonnerie traditionnelle et souvent répétée depuis Molière (cf. Les *Deux Aveugles* : le « plongeurs à cheval), ne paraît pas suspecte à leur sottise.

CATHOS

Pour moi, j'ai un furieux tendre (1) pour les hommes d'épée.

MAGDELON

Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras (2) ?

JODELET

Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'était bien une lune toute entière (3).

MASCARILLE

Je pense que tu as raison.

JODELET

Il m'en doit bien souvenir, ma foi : j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade (4), dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce ; vous sentirez quelque coup, c'était là.

CATHOS

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci, là, justement au derrière de la tête : y êtes-vous ?

(1) *Un furieux tendre. Tendre* est ici substantif. Cf. *La Carte de Tendre.*

(2) En 1654, pendant la Fronde, — ou plutôt en 1640, quand la ville fut conquise par le maréchal de La Meilleraye sur les Espagnols.

(3) *Demi-lune.* La *demi-lune* est un petit ouvrage de fortifications construit devant une place, et formant un angle tourné vers l'ennemi. La plaisanterie de Jodelet a peut-être pour origine une naïveté attribuée par Tallemant des Réaux au marquis de Nesle. « Comme on lui eut proposé de faire une demi-lune, il dit : « Messieurs, ne faisons rien à demi pour le service du Roi ; faisons-en une tout entière. » Il est possible d'ailleurs que cette prétendue *bêtise* ait été, dans la bouche du marquis de Nesle, une simple plaisanterie mal comprise par des imbéciles.

(4) *Grenade.* Projectile creux rempli de poudre et muni d'une mèche ; le *grenadier* le tenait à la main et le lançait, mèche allumée, sur l'ennemi. En usage aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, la grenade fut abandonnée avec les progrès de l'artillerie. Mais on y revient actuellement avec le *schrapnell.*

MAGDELON

Oui : je sens quelque chose.

MASCARILLE

C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines (1).

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses.*

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MAGDELON

Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE

Ce sont des marques honorables, qui font voir ce qu'on est.

CATHOS

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE

Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET

Pourquoi ?

MASCARILLE

Nous mènerions promener ces Dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau (2).

MAGDELON

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET

Ma foi, c'est bien avisé (3).

MAGDELON

Pour cela, nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

(1) *Gravelines* fut assiégé deux fois, en 1644 et en 1648.
(2) *Cadeau.* Lex.
(3) *Avisé.* Lex.

MASCARILLE

Holà! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette (1)! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MAGDELON

Almanzor, dites aux gens de Monsieur qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces Messieurs et ces Dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

MASCARILLE

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET

Mais toi-même, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes (2). Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

MAGDELON

Que tout ce qu'il dit est naturel! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus.

CATHOS

Eh! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur : que nous ayons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

(1) La plupart de ces noms de valets sont, selon l'usage du temps, tirés de la province où ils étaient nés.

(2) *Braies*. Haut-de-chausses. *Les braies nettes*, sorte de proverbe, qui se disait des effets de la peur sur un soldat voyant le feu pour la première fois.

JODELET

J'aurais envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE

Que diable est cela? Je fais toujours bien le premier vers : mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé : je vous ferai un impromptu à loisir (1), que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET

Il a de l'esprit comme un démon.

MAGDELON

Et du galand, et du bien tourné.

MASCARILLE

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la Comtesse?

JODELET

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE

Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce matin et m'a voulu mener à la campagne courir (2) un cerf avec lui?

MAGDELON

Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XII

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE, ALMANZOR.

MAGDELON

Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds (3); et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

(1) Expression devenue proverbiale.
(2) *Courir* et *Courre*. Lex.
(3) *Les âmes des pieds*, les violons.

LUCILE

Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR

Oui, Monsieur; ils sont ici.

CATHOS

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, *dansant tout seul comme par prélude.*

La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON

Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS

Et a la mine de danser proprement (1).

MASCARILLE, *ayant pris Magdelon.*

Ma franchise va danser la courante (2) aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh! quels ignorants! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte! Ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme, ô violons de village.

JODELET, *dansant ensuite.*

Holà! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIII

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MAGDELON, LUCILE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE

Ah! ah! coquins, que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

(2) *Proprement.* Lex.

(1) *Courante.* Sorte de danse. (Cf. *Fâcheux,* I, 3.)

PROVIDENCE COLLEGE LIBRARY

MASCARILLE, *se sentant battre.*

Ahy! ahy! ahy! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi (1).

JODELET

Ahy! ahy! ahy!

LA GRANGE

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY

Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV

CATHOS, MAGDELON, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MAGDELON

Que veut donc dire ceci?

JODELET

C'est une gageure (2).

CATHOS

Quoi! vous laisser battre de la sorte!

MASCARILLE

Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien; car je suis violent, et je me serais emporté.

MAGDELON

Endurer un affront comme celui-là, en notre présence!

MASCARILLE

Ce n'est rien; ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

(1) On voit, par cette phrase, que les scènes précédentes ont été concertées entre les maîtres et les valets.

(2) A la représentation, l'acteur ajoute : « Et nous l'avons gagnée. »

SCÈNE XV

DU CROISY, LA GRANGE, MAGDELON, CATHOS, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)

MAGDELON

Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison ?

DU CROISY

Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal ?

MAGDELON

Vos laquais ?

LA GRANGE

Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MAGDELON

O Ciel ! quelle insolence !

LA GRANGE

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue ; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET

Adieu notre braverie (1).

MASCARILLE

Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY

Ha ! ha ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos

(1) *Braverie.* Lex.

brisées (1)! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE

C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE

O Fortune, quelle est ton inconstance!

DU CROISY

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose (2).

LA GRANGE

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

CATHOS

Ah! quelle confusion!

MAGDELON

Je crève de dépit.

VIOLONS, *au marquis.*

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE

Demandez à Monsieur le Vicomte.

VIOLONS, *au vicomte.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET

Demandez à Monsieur le Marquis.

(1) *Brisées.* Lexique.

(2) Mascarille et Jodelet ôtent leurs beaux habits et apparaissent, le premier avec une *souquenille* de laquais, le second en veste blanche de cuisinier. Jodelet, suivant une *tradition* qui doit être aussi ancienne que la pièce, ôte successivement plusieurs gilets.

SCÈNE XVI

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS

Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois ! Et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces Messieurs qui sortent !

MAGDELON

Ah ! mon père, c'est une pièce (1) sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MAGDELON

Ah ! je jure que nous en serons vengés, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE

Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ! la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part : je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

(Ils sortent tous deux.)

(1) *Pièce.* Lex.

SCÈNE XVII

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer 1). Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées (2), pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes 3), puissiez-vous être à tous les diables!

(1) Il leur donne des coups de bâton.

(2) *Billevesées.* Lex.

(3) Malherbe disait d'un sonnet de Racan : « Ce n'est pas un sonnet, c'est une sonnette. »

Le vray Portrait de Mr de Moliere en Habit de Sganarelle.

(D'après une estampe de Simonin. Bibliothèque Nationale)

Sganarelle (1660). — Les *Précieuses ridicules* avaient amené la foule au Petit-Bourbon ; Molière l'y retint par une petite comédie en un acte et en vers, **Sganarelle** (28 mai 1660). Peut-être *Sganarelle* n'était-il qu'une farce déjà jouée en province, et que Molière versifia, fort spirituellement d'ailleurs. Malgré le comique des situations et la perfection relative du style, nous avons quelque peine à nous expliquer aujourd'hui que *Sganarelle* ait obtenu autant de succès que les *Précieuses :* dans sa nouveauté, la pièce eut vingt-six représentations consécutives, et Molière bénéficia de l'affluence que le mariage du roi, célébré le 9 juin de cette année, attira dans la capitale. Mais on remarque aussi que jusqu'en 1673, date de la mort de Molière, *Sganarelle* ne cessa d'être joué tous les ans et atteignit le total de cent vingt-deux représentations, chiffre supérieur à celui de toutes les autres comédies. Peut-être penserait-on que le jeu de Molière dans le principal rôle piquait et satisfaisait pleinement la curiosité des spectateurs. Mais après la mort de l'auteur, *Sganarelle* se joua sans interruption jusque vers 1750. Depuis, on en relève de nombreuses reprises.

Le personnage de Sganarelle reparaîtra dans plusieurs comédies de Molière, l'*École des maris*, le *Mariage forcé*, *Don Juan*, le *Médecin malgré lui*. C'est un type, comme Mascarille, mais moins conventionnel et moins bouffon. Tantôt bourgeois grondeur et sot, autoritaire et borné, tantôt valet poltron, lâche, gourmand, tantôt paysan ivrogne et brutal, mais spirituel et madré, Sganarelle est plus réel, plus humain que Mascarille. Il semble indiquer chez Molière un parti pris de pessimisme, et nous dirions aujourd'hui de « rosserie » jusque dans le comique. Il provoque à la fois le rire et le mépris ; il deviendra Harpagon et Argan. Il appartient déjà à la « mâle gaîté si triste et si profonde... »

La troupe passe du Petit-Bourbon au Palais-Royal. — Cependant, au milieu même de ce succès, Molière crut que sa fortune allait de nouveau l'abandonner, et que la *Troupe de Monsieur* deviendrait, comme jadis l'*Illustre Théâtre*, le jouet d'un mauvais génie acharné à sa perte. En effet, le 11 octobre 1660, M. de Ratabon, surintendant des bâtiments

du Roi, s'empara du Petit-Bourbon, et en fit commencer la démolition. L'emplacement de ce théâtre était, en effet, nécessaire pour la construction de la colonnade dont Charles Perrault avait donné le plan. Monsieur, frère du roi, était heureusement un protecteur plus efficace que ne l'avait jadis été son oncle, protecteur de l'*Illustre Théâtre*. Il demanda à Louis XIV de permettre à ses comédiens de s'installer dans la salle que Richelieu avait fait construire au Palais-Royal, et qu'il avait inaugurée en 1639 par la représentation de *Mirame*. Le roi y consentit.

Don Garcie (1661). — Molière inaugura son nouveau théâtre le 20 janvier 1661. Il y donna d'abord des pièces de son répertoire courant, des tragédies accompagnées des *Précieuses* ou de *Sganarelle*. Mais il tenait en réserve, et il fit jouer pour la première fois le 4 février 1661, une *comédie héroïque*, composée déjà depuis deux ans, et sur laquelle il fondait les plus grandes espérances : **Don Garcie de Navarre** ou le **Prince jaloux**. Ces espérances furent déçues : *Don Garcie* n'eut que sept représentations à la ville et quatre à la cour, en 1661 et 1662. L'année suivante, Molière le rejoua deux fois, avec l'*Impromptu de Versailles;* puis la pièce ne reparut plus et ne fut imprimée qu'en 1682.

L'erreur dont il faut se garder au sujet du *Prince jaloux*, c'est de croire que ce *drame héroïque*, cette *comédie sérieuse* soit une exception dans le théâtre du XVII^e^ siècle; n'attribuons pas à Molière le mérite d'une tentative « *pré romantique* », où le mélange du comique et du sérieux aurait déconcerté des spectateurs obstinément attachés à la distinction des genres. *Don Garcie* n'est autre chose qu'une tragi-comédie galante, dans les trois unités. L'Espagne en avait fourni des modèles à Rotrou, au grand Corneille *(Don Sanche d'Aragon*, 1652) et à Thomas Corneille. L'originalité de Molière est d'avoir réduit la partie romanesque, pour chercher le ressort de son action dans un sentiment profond, la jalousie. Ce n'est pas encore une *Surprise de l'amour;* mais c'est une *méprise de l'amour*. Molière venait de faire, dans Sganarelle, la caricature du jaloux; il en essaye, cette fois, une peinture sérieuse; et, sans doute, il y échoue; mais il y reviendra, et il pourra faire passer dans le *Misanthrope*, en les transposant, plusieurs tirades de Don Garcie

Les contemporains furent donc déçus, croyons-nous, par une étude psychologique en cinq actes, succédant brusquement aux *Précieuses* et à *Sganarelle*. De plus, le rôle du *Prince jaloux* ne leur parut pas convenir à celui qui, la veille, les avait tant divertis, sous le costume de Mascarille et de Sganarelle. « Un comédien habitué à exceller dans les rôles sérieux, dit L. Despois, et qui se risque par exception dans les rôles comiques, n'est exposé qu'à l'inconvénient de paraître froid et peu plaisant ; l'acteur comique qui s'élève aux rôles sérieux s'expose à un danger beaucoup plus grave, celui de paraître ridicule. Que devient le prestige de son personnage digne et sérieux, si une intonation malheureuse vient rappeler trop aisément aux auditeurs le succès qu'il a obtenu dans un autre genre (1) ? » Quand nous parlerons de la querelle de Molière avec les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, à propos de l'*Impromptu*, nous aurons à discuter ses théories sur la diction tragique. Dès maintenant, observons que cette diction devait être simple et naturelle, et que, par là, elle se rapprochait davantage, et à ses dépens, de la diction comique.

On a cherché les sources de *Don Garcie*. Molière a imité une pièce italienne : *le Gelosie fortunate del principe Rodrigo*, par André Cicognini (mort vers 1650), écrivain qui introduisit le premier en Italie le type de Don Juan, dans son *Convitato di pietra* (2). Aussi bien son *Jaloux* était-il probablement l'imitation d'un original espagnol, que Molière a peut-être connu. Molière a simplifié la comédie italienne ; il a mieux motivé la jalousie ; bref, il a dégagé du sujet, comme nous le disions plus haut, l'intérêt psychologique. Mais, avouons-le, il fallait un génie plus subtil et moins vigoureux pour réussir dans cette analyse d'une méprise du cœur ; Molière n'est pas Marivaux. Et *Don Garcie*, sans mériter d'être oublié, peut être considéré comme une *erreur*.

Molière n'était plus homme à se laisser décourager. Si cruelle que fut pour lui cette chute de la première pièce nouvelle qu'il donnait au Palais-Royal, il s'empressa de terminer et de faire jouer, le 24 juin 1661, l'*École des maris*.

(1) *Molière*, t. II, p. 225 ; voir dans le même volume, p. 229, des témoignages contemporains sur le jeu des acteurs et des actrices dans *Don Garcie*.

(2) H. Hauvette. *Littérature italienne* (Colin), pp. 216-218.

L'ESCOLE DES MARIS,

COMEDIE,

DE I. B. P. MOLIERE.

REPRESENTEE SVR LE Theatre du Palais Royal.

A PARIS,
Chez CLAVDE BARBIN, dans la grad' Salle du Palais, au Signe de la Croix.

M. DC. LXI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Titre de l'édition originale de *l'École des maris* (1661).

L'ÉCOLE DES MARIS

(24 juin 1661).

Il semble que l'échec de *Don Garcie* ait averti Molière, — en qui le directeur de théâtre et l'acteur faisaient équilibre à l'*auteur*, — qu'il était né pour traiter des sujets sérieux *sous une forme comique*. *L'École des maris* n'est plus une *farce*, et pourtant elle amuse ; et par contre, si la pièce est d'allure bouffonne, si les incidents rappellent, comme ceux de l'*Étourdi*, ce qu'il y a de plus artificiel dans la comédie italienne, il s'en dégage une *thèse morale* qui préoccupe le spectateur presque à son insu. En sortant d'une représentation de l'*Étourdi*, on pouvait dire : « C'est ingénieux, c'est spirituel ! » Après les *Précieuses*, on songeait peut-être, comme Ménage, à « brûler ce que l'on avait adoré » ; mais il ne s'agissait, en somme, que d'une crise du langage ; — l'*École des maris*, pour la premlère fois, provoquait des discussions sérieuses. Quoi de plus sérieux, en effet, que de savoir si l'éducation doit être indulgente ou sévère ? et quel est le point où l'indulgence devient faiblesse, où la sévérité devient égoïsme ? Si la question est déjà grave quand il s'agit de l'éducation des enfants, combien plus délicate n'est-elle pas si l'objet de cette expérience est une âme de jeune fille, surtout s'il faut se faire à la fois respecter et aimer par elle ! Or tel est bien le problème que Molière pose avec une singulière vigueur, dans l'*École des maris*. Ce problème, il l'étudiera de nouveau dans l'*École des femmes*, mais, à notre avis, avec moins de franchise et de sûreté. Certes, considérée comme étude psychologique, la seconde des deux *Écoles* est supérieure à la première. Arnolphe et Agnès sont des caractères plus profonds, plus humains, que ceux de Sganarelle et d'Isabelle. Mais si l'on considère la *thèse*, combien plus nettement dans l'*École des maris* elle se pose, en s'opposant. La comparaison de deux systèmes, soutenue et développée par une intrigue à double dénouement, donne du relief aux idées et renouvelle sans cesse leur intérêt.

Les sources de la pièce sont multiples, et l'aisance avec laquelle Molière a fondu divers éléments empruntés aux anciens et aux Italiens prouve que le poète est déjà maître de son art. — Aux *Adelphes* de Térence, il prend le cadre général de l'action. L'auteur latin nous présente deux frères : Déméa qui s'est marié et a deux fils, et Micion resté célibataire. De ses deux fils, Déméa n'en élève lui-même qu'un seul, avec la plus grande sévérité ; l'autre, il le confie à son frère Micion, qui le traite avec la plus grande indulgence. De même, dans l'*École des maris*, Ariste et Sganarelle sont frères ; le premier est partisan de l'éducation large et facile ; le second est pour la contrainte et la défiance. Mais, chez Molière, il s'agit de deux tuteurs, et leurs pupilles sont des jeunes filles qu'ils désirent épouser. La thèse est donc différente et plus complexe. Mais le résultat est analogue,

puisque, chez Molière comme chez Térence, c'est le système le plus doux qui donne les meilleurs résultats.

Molière pouvait trouver aussi cette opposition entre deux frères dans les *Esprits* de Larivey, où Hilaire arrive par la bonté à un succès que Séverin, le père bourru et violent, ne peut atteindre.

Enfin, il emprunte au conteur italien Boccace le stratagème employé par Isabelle pour avouer son amour à Valère et l'obliger à se déclarer lui-même.

Sur cette même aventure, Lope de Vega, le plus fécond des dramaturges espagnols, avait fait une comédie intitulée *la Discreta enamorada* (1), imitée, peut-être, avant Molière, par un certain Dorimond, sous le titre de *La Femme industrieuse*.

Que signifie ce titre d'*École* donné pour la première fois, semble-t-il, à une pièce de théâtre, et qui devait faire une telle fortune qu'on ne saurait compter le nombre de comédies ainsi intitulées, depuis Molière jusqu'à nos jours? Le sens général est celui de : *pièce où l'on s'instruit*... Ainsi, l'*École des maris* : pièce où les maris peuvent prendre une excellente leçon ; et de même pour l'*École des mères* de Marivaux, l'*École des bourgeois* de Dallainval, l'*École des vieillards* de Casimir Delavigne. Mais parfois le sens est ironique, ou obscur; nous le verrons par l'*École des femmes*.

L'*École des maris* est toujours restée au répertoire. De 1661 à 1870, elle a eu près de 1,300 représentations. C'est Molière qui jouait le rôle de Sganarelle. — Il dédia sa pièce, imprimée en 1661, au protecteur de la troupe, *Monseigneur le Duc d'Orléans, frère unique du Roi*.

(1) Voir sur cette pièce *E. Despois, Molière*, II, 341.

L'École des Maris

PERSONNAGES ET ACTEURS

Sganarelle, *Ariste*,	frères	MOLIÈRE. L'ESPY.
Isabelle, *Léonor*,	sœurs	Mlle DE BRIE. Mlle DU PARC (?).
Lisette, suivante de Léonor.		?
Valère, amant d'Isabelle		LA GRANGE.
Ergaste, valet de Valère		DU PARC (?).
Le Commissaire.		
Le Notaire.		

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SGANARELLE, ARISTE

SGANARELLE

Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions,
Sont de ne prendre point de vos corrections
Que j'ai pour tout conseil (1) ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE

Oui, des fous comme vous,
Mon frère.

ARISTE

Grand merci : le compliment est doux.

(1) *Conseil*

SGANARELLE

Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE

Cette farouche humeur (1), dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare (2).

SGANARELLE

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir !
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets (3) m'inspirer les manières ?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux (4)
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux (5), de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque (6) la figure ?
De ces petits pourpoints (7) sous les bras se perdants (8)
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants ?

(1) *Humeur.* Lex.

(2) C'est le texte des premières éditions. Celle de 1734 porte, ce qui est plus clair : *rend tout chez vous barbare.*

(3) *Muguets.* On appelait ainsi les jeunes élégants, à cause de leur parfum préféré. Cf. *muscadin.*

(4) *Chapeaux.* Sous Louis XIII, les chapeaux d'hommes avaient été fort larges ; sous Louis XIV, on les portait plus petits : Sganarelle critique donc la mode nouvelle.

(5) On ne portait pas encore la perruque, dont l'usage ne date que de 1673. Mais aux cheveux naturels, on en ajoutait déjà de faux.

(6) *Offusque.* Lex.

(7) *Pourpoints.* Le pourpoint (du verbe *poindre*, piquer) est l'ancien justaucorps, la veste. Cette partie de vêtement s'était beaucoup raccourcie ; le pourpoint de 1662 laissait passer, à la ceinture et aux manches, la chemise bouffante.

(8) Grammaire. *Participe.*

De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses (1)?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus (2)?
Et de ces grands canons (3) où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants?
Je vous plairais, sans doute, equipé de la sorte ;
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte (4)

ARISTE

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement (5).
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui dans ses excès, dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde (6),
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous
Que du sage parti se voir seul contre tous.

(1) *Chausses* ou *haut-de-chausses :* culotte. A cette époque, la partie inférieure du vêtement se composait d'une sorte de petite jupe *(rhingrave)* de même étoffe que le pourpoint, et garnie de rubans, et, par-dessous, d'une culotte assez large, bouffante ou carrée.

(2) *Pigeons pattus.* Espèce de pigeons qui ont des plumes sur les pattes.

(3) *Canon.* Ornement de toile, garni de dentelles, attaché à la culotte au-dessous du genou, et descendant jusqu'à mi-jambes.

(4) Cf. la description faite, par Pierrot, du costume que porte Don Juan. Cf. également la toilette du *petit-marquis* du *Misanthrope*, et la description d'un costume de *petit-marquis*, dans le *Remerciement au roi.*

(5) La Bruyère : « Un philosophe se laisse habiller par son tailleur ; il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. » *(De la mode.)*

(6) *Sur quoi que l'on se fonde*, hémistiche de remplissage, qu'on retrouve dans le *Misanthrope*, vers 549.

SGANARELLE

Cela sent son vieillard, qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE

C'est un étrange fait du soin que (1) vous prenez
A me venir toujours jeter mon âge au nez,
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie,
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devait ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encor malpropre (2) et rechignée (3).

SGANARELLE

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
Un beau pourpoint bien long et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer (4), tienne l'estomac chaud ;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse ;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

SCÈNE II

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE ; ARISTE ET SGANARELLE, *parlant bas ensemble sur le devant du théâtre, sans être aperçus.*

LÉONOR, *à Isabelle.*

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde (5).

(1) Pour : *c'est un étrange fait que le soin que...*
(2) *Malpropre.* Lex.
(3) *Rechignée.* Lex.
(4) *Pour bien digérer.* Grammaire. *Ellipse.*
(5) Isabelle est sortie, sans la permission de Sganarelle, avec sa sœur Léonor. Celle-ci lui promet de prendre sur elle toute la responsabilité de cette désobéissance.

LISETTE, *à Isabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE

Il est ainsi bâti.

LÉONOR

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE, *à Léonor.*

Bien vous prend que son frère ait toute une autre humeur,
Madame, et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef ou menée avec lui.

LISETTE

Ma foi, je l'enverrais au diable avec sa fraise (1),
Et...

SGANARELLE, *heurté par Lisette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise ?

LÉONOR

Nous ne savons encore, et je pressais ma sœur
De venir du beau temps respirer la douceur ;
Mais...

SGANARELLE, *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble ;
(Montrant Lisette.)
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.
(A Isabelle.)
Mais, vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE

Eh ! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SGANARELLE

Je suis votre valet (2), mon frère.

(1) *Fraise.* Selon la mode en usage à la fin du XVI[e] siècle, Sganarelle porte un collet de linge plissé, appelé *fraise*, probablement, selon Littré, à cause de sa ressemblance avec la fraise de veau.

(2) *Je suis votre valet* est une formule de politesse obséquieuse, mais on l'employait souvent avec ironie, et dans un sens tout contraire. Cf. l'expression : *serviteur !*

ARISTE

La jeunesse
Veut...

SGANARELLE

La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse.

ARISTE

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE

Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE

Mais...

SGANARELLE

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE

Mon Dieu, chacun raisonne et fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parents, et notre ami leur père
Nous commit (1) leur conduite à son heure dernière,
Et nous chargeant tous deux ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,
Sur elles, par contrat, nous sut, dès leur enfance,
Et de père et d'époux donner pleine puissance.
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi, je me chargeai du soin de celle-ci ;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre :
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE

Il me semble...

SGANARELLE

Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.

(1) *Commit.* Lex.

Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante :
Je le veux bien ; qu'elle ait et laquais et suivante :
J'y consens ; qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux fleurée (1) en liberté :
J'en suis fort satisfait. Mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne ;
Que d'une serge (2) honnête (3) elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir (3) qu'aux bons jours seulement ;
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir ;
Qu'aux discours des muguets (5) elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille...

ISABELLE

Vous n'avez pas sujet, que je crois...

SGANARELLE

Taisez-vous.
Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

LÉONOR

Quoi donc, Monsieur... ?

SGANARELLE

Mon Dieu, Madame, sans langage (6)
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LÉONOR

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE

Oui, vous me la gâtez, puisqu'il faut parler net.
Vos visites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

(1) *Fleurée.* Lex.
(2) *Serge.* « Etoffe commune de laine qui est croisée » (Littré).
(3) *Honnête.* Lex.
(4) *Le noir.* A cette époque, le noir était considéré comme la suprême élégance pour la toilette de ville.
(5) *Muguets.* Cf. plus haut, vers 24 et la note.
(6) *Sans langage.* Sans plus de langage.

LÉONOR

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi ?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci ;
Mais je sais ce qu'en moi ferait la défiance ;
Et quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu sœurs s'il faut que chaque jour
Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes.
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu (1),
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Notre honneur est, monsieur, bien sujet à faiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions,
Et quand nous nous mettons quelque chose à la tête (2),
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ?
Toutes ces gardes-là (3) sont visions de fous :
Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous.
Qui nous gêne (4) se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un désir de pécher
Que montrer tant de soins de nous en empêcher ;
Et si par un mari je me voyais contrainte,
J'aurais fort grande pente à confirmer sa crainte (5).

SGANARELLE, *à Ariste*

Voilà, beau précepteur, votre éducation,
Et vous souffrez cela sans nulle émotion.

(1) *En ce lieu*, en ce pays, chez les Turcs (sorte de *syllepse*).
(2) *A*. Grammaire. *Préposition*.
(3) *Gardes*. Façons de garder.
(4) *Gêne*. Lex.
(5) Lisette intervient dans ce débat de famille, comme Dorine (*Tartuffe*) et Martine (*Femmes savantes*).

ARISTE

Mon frère, son discours ne doit que faire rire.
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire :
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles (1)
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner :
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrais, moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
A qui, dans les désirs qui pourraient l'assaillir,
Il ne manquerait rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE

Chansons que tout cela.

ARISTE

Soit : mais je tiens sans cesse (2)
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes :
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes.
A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au Ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies ;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,

(1) Molière semble indiquer ici la *thèse* développée dans *l'École des femmes*.

(2) *Je tiens sans cesse* : je ne cesse de soutenir.

Instruit mieux (1), à mon gré, que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds :
Que voulez-vous ? Je tâche à (2) contenter ses vœux ;
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère (3),
Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venants (4),
Une grande tendresse et des soins complaisants
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser ; sinon, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs ;
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'était donnée.

SGANARELLE

Hé ! qu'il est doucereux ! C'est tout sucre et tout miel.

ARISTE

Enfin, c'est mon humeur (5), et j'en rends grâce au Ciel.
Je ne suivrais jamais ces maximes sévères,
Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

SGANARELLE

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité ;
Et tous ses sentiments suivront mal votre envie,
Quand il faudra changer sa manière de vie.

ARISTE

Et pourquoi la changer ?

(1) Comprenez : « L'école du monde instruit mieux de l'air dont il faut vivre que... » Certaines éditions ponctuent mal ces vers et les rendent inintelligibles.

(2) *Tâche à*. Grammaire. *Préposition.*

(3) *Ne se rapportent guère :* n'ont pas beaucoup de rapport.

(4) *Bien venants*, bien payés à leur échéance. Cf. Grammaire. *Participe*

(5) *Humeur*. Lex.

SGANARELLE

Pourquoi ?

ARISTE

Oui.

SGANARELLE

Je ne sai (1).

ARISTE

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE

Quoi? si vous l'épousez, elle pourra prétendre (2)
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE

Pourquoi non ?

SGANARELLE

Vos désirs lui seront complaisans
Jusques à lui laisser et mouches (3) et rubans ?

ARISTE

Sans doute.

SGNANARELLE

A lui souffrir, en cervelle troublée (4),
De courir tous les bals et les lieux d'asssemblée (5) ?

ARISTE

Oui, vraiment.

SGANARELLE

Et chez vous iront les damoiseaux (6) ?

ARISTE

Et quoi donc ?

SGANARELLE

Qui joueront et donneront cadeaux (7) ?

ARISTE

D'accord.

(1) *Sai.* Grammaire. *Verbe.*

(2) *Prétendre.* Lex.

(3) *Mouches.* La *mouche* était une petite rondelle de taffetas noir que l'on collait sur la peau pour en faire ressortir la blancheur.

(4) *En cervelle troublée,* en fou que vous êtes.

(5) *Assemblée :* réunion de personnes du monde. Se disait aussi, et se dit encore dans certaines régions, des fêtes publiques.

(6) *Damoiseau.* Titre donné, au moyen âge, au jeune noble qui n'était pas encore reçu chevalier. Au XVII[e] siècle, le mot n'a plus qu'un sens ironique.

(7) *Cadeaux.* Lex.

SGANARELLE

Et votre femme entendra les fleurettes (1) ?

ARISTE

Fort bien.

SGANARELLE

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point soû (2) ?

ARISTE

Cela s'entend.

SGANARELLE

Allez, vous êtes un vieux fou.

(A Isabelle.)

Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique (3) infâme.

A la scène 3 paraît Valère, suivi de son valet Ergaste ; il aborde Sganarelle, avec qui il voudrait entrer en relations, car il aime Isabelle et il cherche un moyen de lui être présenté. Mais le tuteur bourru le renvoie brusquement. — A l'acte II, l'intrigue se noue. Isabelle, qui, de son côté, croit trouver en Valère celui qui la délivrera d'un tuteur odieux, veut lui faire connaître ses sentiments. Elle lui écrit une lettre, et, pour la lui faire parvenir, elle feint d'avoir reçu de lui un message, dans une boîte cachetée, et de le lui renvoyer sans l'ouvrir ; c'est Sganarelle lui-même qui est chargé de la commission. Isabelle l'envoie une seconde fois auprès de Valère, pour lui défendre de l'enlever, et par là elle lui indique le stratagème dont il doit user. Dans une scène fort habile, Isabelle et Valère, mis en présence par Sganarelle lui-même, se font de mutuelles déclarations que le tuteur prend à contre-sens. Molière excelle déjà à lier fortement les moindres incidents de l'intrigue et la peinture des caractères ; tel jeu de scène, telle exclamation burlesque provoquent à la fois le rire et la réflexion. — Acte III. Isabelle s'est entendue avec Léonor ; celle-ci consent à laisser croire que Valère se prépare à l'enlever. Sganarelle, à qui sa malicieuse pupille en fait la confidence, se réjouit de la mésaventure de son frère Ariste, et lorsque Isabelle, qu'il prend dans l'ombre pour Léonor, a été rejointe par Valère, il s'empresse d'aller chercher un commissaire et un notaire, pour faire constater la présence de Léonor chez Valère et marier les deux jeunes gens. Puis, triomphant, il va prévenir Ariste, à qui il raconte la fuite de sa pupille. Mais on devine le dénouement : c'est Isabelle qui se trouve mariée avec Valère, et Léonor offre sa main à son tuteur Ariste. Sganarelle, stupéfait, exhale sa colère, et la servante Lisette tire la morale de la comédie, en disant au parterre :

Vous, si vous connaissez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

(7) *Fleurettes.* Lex.

(8) *Soû.* Lex.

(9) *Pratique.* « Méthode, procédé pour faire quelque chose. » (Littré). Le mot s'oppose à *théorie ;* mais il est bien voisin de ce dernier sens dans la *Pratique du théâtre* de l'abbé d'Aubignac (parue en 1653).

LES FACHEUX

(17 août 1661).

COMÉDIE-BALLET EN 3 ACTES

Non seulement le succès de l'*École des Maris* vint consoler Molière de l'échec qu'il avait éprouvé avec son *Don Garcie*, mais, cette année 1661, commence sa véritable *notoriété*. En effet, pour la première fois, Molière se voit commander une pièce de circonstance. Ce n'est pas encore le Roi qui le sollicite, mais c'est le tout-puissant surintendant Fouquet. Le 11 juillet, Molière avait été chez lui en visite, pour y représenter l'*École des maris*, devant la reine d'Angleterre, Monsieur et Madame. Fouquet, qui préparait une fête magnifique pour le Roi, chargea Molière d'écrire une pièce qui devait figurer le 17 août parmi les divertissements ; et Molière improvisa les *Fâcheux*.

Molière fit preuve d'une rapidité qui étonna et charma ses contemporains, mais dont il avait acquis l'habitude dans ses tournées de province. Il s'en vante, comme d'une sorte de *virtuosité*, dans l'Avis au lecteur imprimé en tête de la 1re édition (1662) « Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci ; et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours... » Sans doute Molière tenait en réserve bien des scènes *préparées ;* il n'avait plus qu'à les « mettre au point ». Mais la chose n'est possible que pour certaines scènes d'un caractère un peu général comme la dispute entre les deux précieuses sur la jalousie en amour ; les autres sont trop *directes*, trop *actuelles*, pour n'avoir pas été écrites par Molière au moins depuis son arrivée à Paris. E. Despois rapporte une anecdote du *Bolœana* (1742), d'après laquelle Chapelle aurait fourni à Molière la scène du pédant Caritidès, scène que le poète ne put utiliser... « Molière la trouva si froide qu'il n'en conserva pas un seul mot, et donna, de son chef, cette belle scène que nous admirons dans les *Fâcheux*. Et sur ce que Chapelle tirait vanité du bruit qui courut dans le monde qu'il travaillait avec Molière, ce fameux auteur lui fit dire par Despréaux qu'il ne favorisât pas ces bruits-là ; qu'autrement il l'obligerait à montrer sa misérable scène de Caritidès, où il n'avait pu trouver la moindre lueur de plaisanterie. »

On sait, d'autre part, que le Roi lui-même, après la première représentation, désigna à Molière un nouveau caractère des *Fâcheux*, celui du chasseur. Il lui aurait montré M. de Soyecourt, le grand veneur, en lui disant : « Voilà un grand original que tu n'as pas encore copié. » Molière écrivit alors la scène 6 de l'acte II, où Dorante raconte à Eraste une chasse au cerf ; et cette scène figura dans la représentation donnée le 25 août à Fontainebleau. En dédiant sa pièce au Roi (éd. de 1662), Molière remercie Louis XIV de lui avoir fourni

l'idée de ce morceau « qui a été trouvé partout le plus beau de l'ouvrage ».

La pièce fut ensuite reprise à Paris, le 4 novembre. Elle y eut, comme à Vaux et comme à la cour, un très grand succès. Et ce succès était moins dû, croyons-nous, à la vérité spirituelle des portraits qu'à la nouveauté du genre. C'était, en effet, une *comédie-ballet*, dont les *agréments*, comme on disait alors, consistaient en intermèdes de danse plus ou moins bien liés à l'action, à la fin de chaque acte. Le goût du jeune Louis XIV pour la danse, la création récente de l'*Académie royale de danse* donnaient une véritable actualité à cette tentative que Molière devait dans la suite renouveler si souvent, par l'ordre même du Roi.

La distribution des rôles était intéressante. Dans le prologue (joué seulement à Vaux, croyons-nous), le rôle de la Nymphe était joué par Madeleine Béjart ; celui d'Eraste, par La Grange. Quant à Molière, il incarnait successivement plusieurs types de fâcheux : le marquis Lysandre, le duelliste Alcandre, le joueur Alcippe, Dorante le chasseur enragé, le pédant Caritidès... Ce devait être une des *attractions* de la pièce que ces transformations du meilleur acteur de la troupe qui s'ingéniait à varier ses costumes et son débit.

Le Prologue. — Pour la première représentation au château de Vaux, le 17 août 1661, Pellisson avait composé un prologue d'une quarantaine de vers, fort plats, il le faut avouer. Molière lui-même, dans son *Avis au lecteur*, nous dit comment ce prologue était amené. « D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et s'adressant au Roi, avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvait là seul, et manquait de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle semblait attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue, et l'agréable Naïade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avait faits et qui servent de prologue. » — La Naïade dit que, à défaut d'acteurs, les *termes* et les arbres parleront et marcheront ; en effet, à sa voix, des Dryades, des Faunes et des Satyres sautent des arbres et des *termes*. A la fin du prologue, « la Naïade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paraître, pendant que le reste se met à danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons ».

UNE SCÈNE DE COMÉDIE, d'après Lepautre.

Cette gravure nous montre les spectateurs assis, à droite et à gauche du théâtre, sur les banquettes. (*Cf. Fâcheux et Critique de de l'Ecole des femmes.*)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ÉRASTE, LA MONTAGNE

On voit paraître Eraste, avec son valet La Montagne. Eraste est amoureux d'Orphise, et, pour s'entretenir avec elle des moyens de rompre l'opposition que son tuteur Danis fait à leur mariage, il lui a donné rendez-vous dans ce jardin. Mais les *fâcheux* vont sans cesse retarder leur conversation.

ÉRASTE

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de Fâcheux toujours assassiné!
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce;
Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'hui;
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîné de voir la comédie (1),
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère (2).
J'étais sur le théâtre (3), en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter;
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons (4) est entré brusquement,
En criant : « Holà-ho! un siège promptement! »
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,

(1) *Dîné.* Grammaire. *Substantif.*

(2) Il est assez piquant de remarquer qu'Éraste, bientôt victime de tant de *fâcheux*, commence par jouer lui-même ce rôle à l'égard de son valet, qu'un pareil récit doit faire dormir debout.

(3) Sur cet usage, Cf. la critique de l'*École.*

(4) *Canons*, Cf. *École des Maris*, sc. 1.

Dans le plus bel endroit a la pièce troublée (1).
Hé ! mon Dieu ! nos Français, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi par des éclats de fous
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas (2),
Et traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant (3) les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
Et se serait tenu comme il s'était posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
« Ha ! Marquis ! m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse. »
Au visage sur l'heure un rouge m'est monté,
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étais peu pourtant; mais on en voit paraître,
De ces gens qui de rien (4) veulent fort vous connaître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer (5).
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissait; et moi, pour l'arrêter :
« Je serais, ai-je dit, bien aise d'écouter.

(1) Grammaire. *Participe.*
(2) Grammaire. *Article.*
(3) *Morguant.* Lex.
(4) *De rien.* Pour un rien, pour vous avoir à peine fréquenté.
(5) Cf. *Misanthrope.* III. « Il tutaye en parlant ceux du plus haut étage... »

« — Tu n'as pas point vu ceci, Marquis? Ah! Dieu me damne!
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne;
Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait (1). »
Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'allait faire;
Et jusques à des vers qu'il en savait par cœur,
Il me les récitait tout haut avant l'acteur.
J'avais beau m'en défendre; il a poussé (2) sa chance,
Et s'est devers (3) la fin levé longtemps d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien surtout d'ouïr (4) le dénoûment.
Je rendais grâce au Ciel, et croyais de justice (5)
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice;
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avait de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offrait de grand cœur (6).
Je le remerciais doucement de la tête,
Minutant (7) à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
« Sortons, ce m'a-t-il dit (8), le monde est écoulé; »
Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche (9) :
« Marquis, allons au Cours faire voir ma calèche (10).

(1) *Corneille.* Cette année même (1661), Corneille faisait jouer au Marais, avec grand succès, *La Toison d'or.*

(2) *Poussé.* Lex.

(3) *Devers.* Lex.

(4) *Ouïr.* Lex.

(5) *De justice :* avec justice.

(6) Cf. les protestations d'amitié d'Oronte à Alceste (*Misanthrope*, acte I^er^, scène 2).

(7) *Minutant.* Lex.

(8) *Ce m'a-t-il dit.* Grammaire. *Pronom*

(9) *Sèche.* Lex.

(10) *Calèche* ou *galèche*, voiture plus légère que le carrosse et qui était alors une nouveauté. Le mot est d'origine polonaise.

Elle est bien entendue (1), et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du même air. »
Moi, de lui rendre grâce, et pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avais certain repas à rendre.
« Ah ! parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal, à qui j'avais promis.
— De la chère (2), ai-je fait, la dose est trop peu forte,
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment (3),
Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure...
— Tu te moques, Marquis ; nous nous connaissons tous,
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux. »
Je pestais contre moi, l'âme triste et confuse
Du funeste succès (4) qu'avait eu mon excuse,
Et ne savais à quoi je devais recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir,
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
Et comblé (5) de laquais et devant et derrière,
S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon Importun et lui courant à l'embrassade
Ont surpris les passants de leur brusque incartade (6) ;
Et tandis que tous deux étaient précipités
Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire,
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et maudit ce Fâcheux, dont le zèle obstiné
M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné.

(1) *Entendue.* Lex.
(2) *Chère.* Lex.
(3) *Sans compliment.* Sans cérémonie.
(4) *Succès.* Lex.
(5) *Comblé.* Lex.
(6) *Incartade.* Lex.

LA MONTAGNE

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie :
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de notre envie,
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses Fâcheux,
Et les hommes seraient sans cela trop heureux.

Dans la suite de cette scène, Éraste subit les importunités de son valet qui, sous prétexte de rajuster sa toilette et de brosser son chapeau, le retarde et l'exaspère. Il aperçoit Orphise qui passe sans le reconnaître; elle est elle-même embarassée d'un *fâcheux* qui lui donne la main. Éraste va courir après elle, quand il est retardé par Lysandre, le gentilhomme compositeur et danseur, qui lui chante et lui danse une *courante*, dont il est l'auteur. Enfin Orphise lui est ramenée par La Montagne, et il va s'expliquer avec elle, quand Alcandre, le duelliste, tire Éraste à part pour lui demander d'être son témoin dans une affaire. Tandis qu'ils causent, Orphèse s'est éclipsée. Éraste, seul, peste contre le fâcheux et se retire devant des *joueurs de mail :* et c'est le ballet.

ACTE DEUXIÈME

Au second acte, Éraste essuie les confidences du joueur Alcippe, qui lui raconte une partie de piquet. Puis, après une scène de valet, paraissent Oronte et Clymène, deux précieuses qui discutent pour savoir qui aime le mieux de celui qui est jaloux ou de celui qui ne l'est point. Éraste les met d'accord, et Orphise apparaît ; mais le voyant en conversation avec des dames, elle a un mouvement de dépit et sort, le livrant au chasseur Dorante.

SCÈNE VI

DORANTE, ÉRASTE

DORANTE

Ha ! Marquis ! que l'on voit de Fâcheux (1), tous les jours,
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse,
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE

Je cherche ici quelqu'un et ne puis m'arrêter.

DORANTE, *le retenant.*

Parbleu ! chemin faisant, je te le veux conter.

(1) Excellent trait comique. Dorante se plaint des *fâcheux*, au moment même où il va jouer ce rôle.

Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui, pour courir (1) un cerf avions hier fait partie;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même;
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disait cerf dix-cors (2);
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'était que cerf à sa seconde tête (3).
Nous avions, comme il faut, séparé nos relais (4),
Et déjeunions en hâte avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien (5) de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet (6) qui mal à propos sonne,
De ces gens qui, suivis de dix hourets (7) galeux,
Disent « ma meute », et font les chasseurs merveilleux!

(1) *Courir.* En terme de chasse, on disait plutôt, et l'on dit encore, *courre.*

(2) *Dix-cors. Cors* (latin *cornu*, corne) : « Terme de chasse. Synonyme d'andouillers, ou chevillures sortant de la corne du cerf. Un cerf de dix cors, et plus ordinairement un cerf dix-cors, est celui qui a dix de ces chevillures, cinq de chaque côté. » (Littré.) Un cerf dix-cors a dépassé sa septième année.

(3) *Seconde tête.* Un cerf a ses premières cornes, ou *dagues*, à sa seconde année; on dit qu'il est à sa *première tête*. Pendant la troisième année, il lui pousse sur les cornes deux ou trois andouillers : il est alors à sa *seconde tête*.

(4) *Relais.* Il s'agit de relais de chiens.

(5) *Le bien.* L'avantage.

(6) *Huchet*, sorte de cor, avec lequel on *huche* (appelle) les chiens.

(7) *Houret.* Mauvais chien

Sa demande reçue et ses vertus prisées,
Nous avons été tous frapper à nos brisées (1).
A trois longueurs de trait, tayaut (2)! voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens. J'appuie (3), et sonne fort.
Mon cerf débuche (4), et passe une assez longue plaine,
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
Qu'on les aurait couverts tous d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute (5); et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ÉRASTE

Non, je pense.

DORANTE

Comment! C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau (6).
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudrait me tromper, lui qui me considère:
Aussi je m'en contente; et jamais, en effet,
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait :
Une tête de barbe (8), avec l'étoile (7) nette.
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite (9);
Point d'épaules non plus qu'un lièvre; court-jointé (10),

(1) *Brisées.* Avant la chasse, on marque, en brisant des branches et en les plaçant à certains endroits, les points où l'on reconnaît que l'animal a l'habitude de passer. Chacun va se poster à *ses brisées.* De là le proverbe : *courir sur les brisées de quelqu'un,* pour : profiter d'une place préparée par un autre.

(2) *Tayaut.* Cri des chasseurs pour exciter les chiens.

(3) *J'appuie.* On *appuie* les chiens, en les excitant du cor ou de la voix.

(4) *Débuche,* sort du bois.

(5) La *vieille meute,* les chiens de second relai.

(6) *Gaveau,* d'après les plus anciens commentateurs de Molière, est un marchand de chevaux célèbre à la cour.

(7) *Barbe,* de Barbarie, arabe.

(8) L'*étoile,* marque blanche sur le front.

(9) Remarquer la rime ; on prononçait *drette.*

(10) *Court-jointé,* opposé à *long-jointé;* se dit du paturon (compris entre le boulet et le sabot). Du Bartas, dans une célèbre description du cheval (*2e semaine*), dit : « *Ses paturons sont courts...* »

Et qui fait dans son port voir sa vivacité ;
Des pieds, morbleu ! des pieds ! le rein double (1) (à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire ;
Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,
Petit-Jean de Gaveau (2) ne montait qu'en tremblant),
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour d'un cheval amené pour le Roi (3).
Je monte donc dessus, et ma joie était pleine
De voir filer de loin les coupeurs (4) dans la plaine ;
Je pousse, et je me trouve en un fort (5) à l'écart,
A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar (6).
Une heure là-dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux,
Je le relance seul, et tout allait des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre ;
Une part de mes chiens se sépare de l'autre ;
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer (7).
Il se rabat (8) soudain, dont j'eus l'âme ravie ;
Il empaume (9) la voie ; et moi je sonne et crie :
« A Finaut ! à Finaut ! » J'en revois (10) à plaisir
Sur une taupinière, et résonne à loisir.

(1) *Le rein double.* L'épine dorsale forme un sillon qui divise les reins. Virgile dit (*Géorg.* III. 87) : *At duplex agitur per lumbos spina.* Du Bartas : « Large croupe, grand corps, flancs unis, *double eschine.* »

(2) *Petit-Jean*, piqueur, écuyer, au service de Gaveau.

(3) *Au retour.* Il a refusé de l'échanger contre un cheval amené pour le roi, plus cent pistoles *de retour.*

(4) *Coupeurs.* Les chiens qui se détachent de la meute, pour *couper* la retraite du cerf vers la forêt.

(5) *Fort*, refuge, dans le bois.

(6) *Drécar.* Nom de piqueur.

(7) *Balancer*, se dit d'un chien qui hésite, qui va à droite et à gauche.

(8) *Rabat.* Il reprend la bonne piste.

(9) *Empaume.* Saisit.

(10) *J'en revois*, je revois des traces ; *à plaisir*, autant que je veux.

Quelques chiens revenaient à moi, quand pour disgrâce
Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix : « Tayaut ! tayaut ! tayaut ! »
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore (1) ;
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore ;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change et sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces (2) de mon cerf et de ses connaissances (3),
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute ; et, par ce différend
Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui pliait des gaulis (4) aussi gros que les bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent ; mais ce coup est-il prévu ?
A te dire le vrai, cher Marquis, il m'assomme ;
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avait apporté
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : « Ah ! j'ai mis bas la bête ! »
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre un cerf? Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage
Que j'ai donné des deux (5) à mon cheval, de rage,

(1) *Ma pécore.* Mon stupide campagnard. *Pécore* (latin *pecus*, troupeau).
(2) *Pinces :* pointes des ongles.
(3) *Connaissances.* Indices, vestiges.
(4) *Gaulis* (*gaule*), grosses branches. Le cheval et le cavalier, en passant dans le taillis, font plier de grosses branches.
(5) On dit plus couramment : *piquer des deux*, toucher le cheval des deux éperons.

Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE

Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare,
Adieu.

DORANTE

Quand tu voudras nous irons quelque part,
Où ne nous craindrons point de chasseur campagnard.

Des joueurs de boule viennent danser le ballet. — A l'acte III, Éraste est arrêté par le pédant *Caritidès* qui lui demande d'appuyer un placet qu'il adresse au roi pour corriger l'orthographe des inscriptions et des enseignes. Après Caritidès, *Arnius* lui expose un projet pour « mettre toutes les côtes de France en ports de mer », et finit par lui emprunter deux pistoles. Enfin, Damis, tuteur d'Orphise, consent au mariage de sa pupille avec Éraste. Et il y a un dernier ballet, dansé par des Suisses et des bergers.

Le mariage de Molière
(1662).

Le lundi 13 janvier 1662, Molière signe un contrat de mariage avec Armande Béjart. Sont présents : Marie Hervé, la mère ; Madeleine, la sœur; Louis Béjart, le frère; Poquelin père et André Boudet, le beau-frère de Molière. Le mariage fut célébré à Saint-Germain-l'Auxerrois, le lundi 20 février suivant. Molière devait songer à ce mariage depuis quelque temps déjà, car le 1er avril 1661 il avait demandé qu'on lui attribuât deux parts dans les bénéfices de la troupe dont il était le chef. « La troupe, écrit La Grange sur son registre, les lui accorda pour lui et pour sa femme, s'il se mariait. » Cette part, il la destinait vraisemblablement à la jeune Armande Béjart qui n'avait pas encore joué et qui devait débuter dans la *Critique de l'école des femmes*, le 15 juin 1663. On se demande s'il n'était pas également préoccupé de ce mariage lorsqu'il écrivait l'*École des maris*, où Ariste se fait aimer, par son intelligente bonté, d'une pupille plus jeune que lui de vingt ans. Or, Armande avait *environ vingt ans*, dit le contrat, et Molière, en 1662, était âgé de quarante ans. Mais ce n'est peut-être là qu'une coïncidence (1).

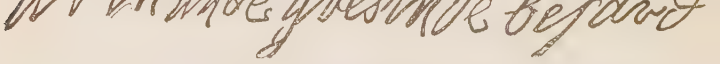
Nous n'avons pas à entrer ici dans les discussions qui se sont élevées, et qui durent encore, sur la véritable identité d'Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart (2). Pour nous, elle est tout simplement fille de Joseph Béjart et de Marie Hervé, sa femme. Et c'est elle qui est désignée, dans un acte du 10 mars 1643, comme une petite « non encore baptisée ». Entre elle et sa sœur aînée, Madeleine, il y avait une différence d'âge considérable. Aussi Madeleine, principale actrice de cette troupe, à la mauvaise et à la bonne fortune de laquelle elle était attachée depuis vingt ans, prit-elle un soin particulier de la petite « benjamine ». Elle contribua sans doute à en faire une excellente actrice, et elle devait plus tard l'avantager dans son testament.

L'intérêt de la question est surtout dans le caractère d'Armande, dans son talent de comédienne et dans son influence sur Molière. Nous verrons, en étudiant le *Bourgeois gentilhomme*, le portrait que Molière a tracé d'Ar-

(1) Cf., sur ce sujet, les réflexions de M. E. Rigal : *Molière*, I, p. 21.

(2) Cf. Larroumet. *La comédie de Molière*; ch. III, *la Femme de Molière*, p. 119; — F. Brunetière. *Études critiques*, I, p. 184; — E. Rigal. *Molière*, I, p. 137.

Armande Béjart, femme de Molière (1645-1700),
d'après une estampe de la Bibliothèque Nationale.



(Fac-similé de la signature d'Armande Béjart.)

mande sous le nom de Lucile ; de ce portrait, il semble résulter qu'Armande, sans avoir une beauté régulière, était charmante. Son talent de comédienne est attesté par de nombreux témoignages ; elle brillait dans les rôles de *coquettes*, et Célimène dut être son triomphe ; mais elle jouait aussi Elmire, dans *Tartuffe*, et les *ingénues* comme Lucile ; elle fut encore la princesse d'Élide et Psyché. Elle excellait à se costumer et savait porter à ravir les toilettes riches que la coutume donnait alors même aux personnages antiques et mythologiques. Bref, il est hors de doute qu'Armande fut une actrice remarquable, formée par sa sœur Madeleine et par Molière.

Nous nous demanderons, au fur et à mesure que se déroulera cette biographie, si Molière eut à se féliciter d'avoir épousé Armande Béjart. Dès maintenant nous pouvons dire que s'il en a souffert comme homme, il lui doit peut-être quelques-unes des plus belles inspirations de son génie.

Au mois de juin 1662, M^lle^ Molière (c'est le nom que l'on donnera désormais à Armande) entre officiellement au *Palais-Royal*, en même temps que deux comédiens du Marais, Brécourt et La Thorillière. Mais Molière ne lui donne pas encore de rôle dans la pièce qu'il prépare et qu'il va faire jouer le 26 décembre, l'*École des femmes*.

Cependant, il est bon de noter au passage que la plus grande activité ne cessait de régner dans la troupe de Molière. On continuait à jouer, soit au Palais-Royal, soit *en visite* chez de grands seigneurs, soit à Saint-Germain pendant le séjour du roi (mai, juin, juillet), tout le répertoire courant, surtout l'*École des maris*, les *Fâcheux*, *Sganarelle*. Le 23 mai, on jouait *Sertorius*, de Corneille (dont la première avait eu lieu à l'hôtel de Bourgogne, le 25 février précédent) ; puis d'anciennes pièces de Corneille : en août, *Rodogune*, en septembre, le *Menteur* ; en octobre, la *Sœur*, de Rotrou ; en novembre, deux tragédies nouvelles, sans grand succès. C'est dire que Molière ne manquait pas d'occupations comme directeur de troupe et comme acteur. Et pourtant il achève une grande comédie en cinq actes et en vers, et il en apprend le principal rôle.

Notons encore que cette année 1662, à la fin de laquelle Molière va donner le premier de ses vrais chefs-d'œuvre, est féconde en rapprochements intéressants. C'est en 1662 que Bossuet commence à prêcher à la cour ; en 1662, le 19 août, meurt Pascal ; en 1662, Racine quitte Uzès et vient s'installer à Paris, où il prépare une pièce que doit jouer Molière.

Frontispice de l'édition de 1666 (tome II), par F. Chauveau. A gauche Mlle de Brie, dans le costume d'Agnès de *l'École des Femmes;* à droite Molière, dans le costume d'Arnolphe.

L'ÉCOLE DES FEMMES

(26 décembre 1662).

Importance de cette date dans l'œuvre de Molière. — **L'École des Femmes** est, selon Despois et P. Mesnard, « le plus grand succès dramatique que Molière ait obtenu pendant toute sa carrière ». Du 26 décembre 1662 au 9 mars 1663 (clôture de Pâques), la pièce eut 31 représentations; elle fut reprise après la rentrée, le 1er juin, et, accompagnée de la *Critique de l'École des femmes*, elle se joua couramment jusqu'en septembre. A partir de cette époque elle est jouée avec une autre pièce du répertoire, et elle atteint jusqu'à la mort de Molière un total de 88 représentations. De 1662 à 1870, on l'a donnée environ 1,200 fois, et elle est restée au répertoire.

De plus, c'est après le succès de l'*École des femmes* que Molière reçut du roi une pension de 1,000 livres, non plus comme *comédien*, mais en qualité « d'excellent poète ». Enfin, si la valeur d'une œuvre vraiment originale se mesure aux résistances qu'elle éprouve de la part des rivaux, la « grande colère » de tous les ennemis de Molière est assez significative. Il y eut, en effet, une *querelle* de l'*École des femmes*, en 1663, comme, en 1636, il y avait eu une *querelle du Cid* : nous y reviendrons bientôt à propos de la *Critique*.

Les sources. — A qui Molière avait-il emprunté le sujet de sa nouvelle pièce? L'*idée* de l'intrigue, un homme qui prend pour confident de ses projets celui qui doit en pâtir, se trouve dans les *Facétieuses nuits* de Straparole, conteur italien du XVIe siècle, lequel l'avait lui-même empruntée à un conteur précédent. D'autre part, Molière trouvait dans une nouvelle de Scarron, la *Précaution inutile* (dans un recueil publié en 1661) le vrai fond de sa pièce : un gentilhomme qui parvenu à l'âge mûr a toujours refusé de se marier, mais qui trouvant sa pupille, Laure, qu'il a recueillie à l'âge de quatre ans, tout à fait *idiote*, l'épouse en toute sécurité. Laure est trop sotte pour rester vertueuse, et Dom Pèdre est dupe de ses calculs.

Originalité de Molière. — Là, comme dans l'*École des maris*, l'originalité puissante de Molière éclate d'autant plus que l'on connaît mieux ses emprunts. En effet, si le ressort même de l'intrigue ne lui appartient pas, Molière en a changé complètement le mécanisme, et surtout il l'a subordonné aux caractères profondément marqués de ses personnages. — Arnolphe est un égoïste, sûr de lui-même et impitoyable aux autres. Il a résolu de se *forger* une femme d'une espèce toute nouvelle, incapable de faire le mal parce qu'elle sera trop ignorante et trop sotte pour le connaître. Or ce projet mûrement conçu, logiquement construit, est monstrueux et stupide; il n'est pas seulement contre la morale (démonstration qui toucherait peu Arnolphe et ses semblables), il est contre la nature, et c'est la nature qui se vengera. La jeune Agnès, qu'il élève loin du monde depuis l'âge de quatre ans,

paraît à Arnolphe ignorante à souhait. Mais cette ignorance même l'expose à toutes les surprises, et, sans penser à mal, elle va punir Arnolphe par où Arnolphe a péché. En effet, que le jeune Horace paraisse, avec sa perruque blonde et sa mine de vingt ans, Agnès se laissera charmer par sa vue et par ses compliments ; elle l'aime, sans savoir ce que c'est qu'aimer, et cet amour lui suggère tantôt des inventions malicieuses pour déjouer les projets d'Arnolphe, tantôt des répliques dont la profondeur égale la naïveté. Un dénouement artificiel, par *reconnaissance*, amène le mariage d'Horace et d'Agnès ; mais, dans la réalité, il est évident qu'Agnès eût été de toute manière perdue pour Arnolphe.

Dans cette pièce, il ne s'agit donc plus de soutenir une *thèse*. Molière, plus réaliste que dans l'*École des maris*, nous montre seulement qu'il y a une sorte d'équilibre naturel dans la société et que l'égoïsme de l'homme ne saurait, de quelques précautions qu'il s'entoure, étouffer l'indépendance légitime de la femme. Ne cherchez plus désormais l'auteur qui *veut prouver* quelque chose : tout s'enchaîne dans l'*École des femmes*, avec l'imprévu et avec l'implacable logique de la vie.

Nous n'insistons pas davantage ici sur la *morale de Molière*, nous proposant de traiter cette question à propos de *Tartuffe*.

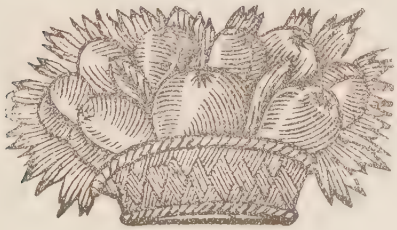
— Molière a dédié l'*École des femmes* à Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, femme de *Monsieur*, qui était le protecteur de la troupe. Henriette était digne de cette dédicace ; quelques années plus tard, Racine devait à son tour lui dédier *Andromaque*.

— C'est Molière qui a créé le rôle d'Arnolphe ; il le jouait *en comique*, évidemment ; mais certains vers, à l'acte V, dans son dernier entretien avec Agnès, devaient sortir du cœur et donner un accent pathétique à ce grotesque personnage. Celui d'Agnès fut joué par Mlle de Brie, si parfaite dans ce rôle qu'elle le tenait encore âgée de soixante ans. Horace fut créé par La Grange.

L'ESCOLE DES FEMMES.

COMEDIE.

Par I. B. P. MOLIERE.



A PARIS,

Chez LOVIS BILLAINE, au second Pilier de la grand' Salle du Palais, à la Palme, & au Grand Cesar.

M. DC. LXIII.

Avec Privilege du Roy.

Titre de l'édition originale de *l'École des Femmes* (1663).

L'École des Femmes.

PERSONNAGES

Arnolphe, autrement *M. de la Souche.*	MOLIÈRE.
Agnès, jeune fille innocente, élevée par Arnolphe . . .	Mlle DE BRIE.
Horace, amant d'Agnès.	LA GRANGE.
Alain, paysan, valet d'Arnolphe.	BRÉCOURT.
Georgette, paysanne, servante d'Arnolphe	Mlle MAROTTE.
Chrysalde, ami d'Arnolphe	?
Enrique, beau-frère de Chrysalde.	?
Aronte, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe	?

(La scène est dans une place de ville.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARNOLPHE, CHRYSALDE

Au commencement de l'acte Ier, Arnolphe cause avec son ami Chrysalde, il lui explique comment il a cru devoir se préparer, en adoptant et en élevant Agnès, une femme selon son cœur. Il la veut ignorante et sotte ; et sa théorie se précise dans le fragment qui suit :

CHRYSALDE

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié (1) fort sage ;
Mais une femme habile est un mauvais présage :
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irais me charger d'une spirituelle,
Qui ne parlerait rien que cercle et que ruelle (2) ;

(1) *Moitié.* Lex.
(2) *Ruelle.* Cf. la note 4 de la page 83.

Qui de prose et de vers ferait de doux écrits,
Et que visiteraient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom de mari de Madame,
Je serais comme un saint que pas un ne réclame !
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut ;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne, en clartés peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime ;
Et s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon
Et qu'on vienne à lui dire à son tour : « Qu'y met-on » ?
Je veux qu'elle réponde : « Une tarte à la crême » (1) ;
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême ;
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer (2).

CHRYSALDE

Une femme stupide est donc votre marotte (3) ?

ARNOLPHE

Tant, que j'aimerais mieux une laide bien sotte,
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit.

CHRYSALDE

L'esprit et la beauté...?

ARNOLPHE

L'honnêteté suffit.

. . . . . .

CHRYSALDE

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE

Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode.

(1) *Tarte à la crème.* Agnès sera si ignorante qu'elle ne comprendra pas le jeu du *corbillon.* A la question posée, elle devrait répondre par un mot en *on*, rimant avec corbillon. Mais elle prendra la question au sens propre et, se demandant ce que l'on peut placer dans un corbillon, elle répondra très justement, et très naïvement, une *tarte à la crème.* On verra dans *la Critique* que le mot scandalisa certains délicats, et qu'il fut très mal compris.

(2) A cette tirade tout entière, on peut comparer celle de Chrysale dans les *Femmes savantes* (acte II, sc. VI).

(3) *Marotte.* Sorte de petite poupée à grelots, que portaient les *fous.*

Je me vois assez riche pour pouvoir, que je croi (1),
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans.
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée ;
Et la bonne paysanne (2), apprenant mon désir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir,
Dans un petit couvent loin de toute pratique (3),
Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploîrait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée ; et comme ma demeure
A cent sortes de monde est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir ;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle. (4)
Vous me direz : Pourquoi cette narration ?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution,
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle,
Ce soir je vous invite à souper avec elle ;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

(1) *Croi.* Grammaire. *Verbe.*

(2) *Paysanne.* Pour que le vers soit juste, il faut ici prononcer *pay-sanne*, en deux syllabes : Molière suit ici l'usage du XVI[e] siècle ; mais au vers 179 il comptera *paysan* pour trois syllabes, et, au vers 1752, *paysanne* pour trois syllabes.

(3) *Pratique.* Lex.

(4) Ces *gens* sont Alain et Georgette.

Dans la fin de cette scène, Chrysalde raille Arnolphe de se faire appeler M. de la Souche. Il est nécessaire, pour l'intrigue de la pièce qu'Arnolphe ait deux noms : en effet, le jeune Horace viendra révéler à Arnolphe les bons tours qu'il joue à M. de la Souche, et il ne reconnaîtra sa méprise qu'au dénouement. — Après une scène où il querelle Alain et Georgette, et une courte apparition d'Agnès, Arnolphe voit arriver le jeune Horace qui lui raconte naïvement qu'il fait la cour à Agnès. Voilà Arnolphe averti.

ACTE DEUXIÈME

Arnolphe gronde les deux domestiques, et leur défend de laisser pénétrer qui que ce soit dans la maison. Puis il appelle Agnès et, dans la scène suivante, il lui fait raconter ingénûment la visite d'Horace.

SCÈNE V

ARNOLPHE, AGNÈS

ARNOLPHE

La promenade est belle.

AGNÈS

Fort belle.

ARNOLPHE

Le beau jour !

AGNÈS

Fort beau.

ARNOLPHE

Quelle nouvelle ? 460

AGNÈS

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE

C'est dommage ; mais quoi ?
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étais aux champs, n'a-t-il point fait de pluie ?

AGNÈS

Non.

ARNOLPHE

Vous ennuyait-il (1) ?

AGNÈS

Jamais je ne m'ennuie.

(1) *Vous ennuyait-il ?* Construction impersonnelle ; *il* est neutre.

ARNOLPHE

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci ?

AGNÈS

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, *ayant un peu rêvé.*

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose.
Voyez la médisance, et comme chacun cause :
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Était en mon absence à la maison venu,
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues ;
Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'était faussement...

AGNÈS

Mon Dieu, ne gagez pas : vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE

Quoi ? c'est la vérité qu'un homme...

AGNÈS

Chose sûre.
Il n'a presque bougé (1) de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, *à part.*

Cet aveu, qu'elle fait avec sincérité,
Me marque pour le moins son ingénuité.
(Haut.)
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS

Oui ; mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi ;
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE

Peut-être. Mais enfin, contez-moi cette histoire.

AGNÈS

Elle est fort étonnante et difficile à croire.
J'étais sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue

(1) *Il n'a presque bougé.* Grammaire. *Négation.*

Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain, il me refait une autre révérence :
Moi, j'en refais de même une autre en diligence ;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et toujours de plus belle
Me fait à chaque fois révérence nouvelle;
Et moi, qui tous ces tours fixement regardais,
Nouvelle révérence aussi je lui rendais :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serais tenue,
Ne voulant point céder et recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

Elle raconte que le lendemain elle reçut Horace dans la maison et quelles déclarations le jeune homme lui fit. Arnolphe se fâche et lui ordonne, lorsque Horace se représentera, de lui jeter une pierre par la fenêtre.

ACTE TROISIÈME

Arnolphe félicite Georgette, Alain et Agnès : Horace a reçu d'Agnès une pierre, et il est parti. Désormais rassuré, Arnolphe fait à Agnès un long sermon sur les devoirs de l'épouse et lui donne à lire les *Maximes du Mariage*. Resté seul, il se félicite d'avoir mis fin à l'intrigue qui s'était machinée à son insu, et il attend le notaire pour causer de son contrat de mariage avec Agnès, lorsque Horace reparaît :

SCÈNE IV

HORACE

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE

Oh! oh! comment cela?

HORACE

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle

ARNOLPHE

Quel malheur!

HORACE

Et de plus, à mon très grand regret,
Il a su de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure ?

HORACE

Je ne sais ; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensais aller rendre à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un « Retirez-vous, vous nous importunez »,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE

La porte au nez !

HORACE

Au nez.

ARNOLPHE

La chose est un peu forte.

HORACE

J'ai voulu leur parler au travers de la porte ;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est : « Vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu. »

ARNOLPHE

Ils n'ont donc point ouvert ?

HORACE

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès (1) que sa main a jeté.

ARNOLPHE

Comment d'un grès ?

HORACE

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite.

(1) *Grès*, pavé, ou fragment de pavé.

Frontispice de l'*École des Femmes*, dans l'Édition originale de 1663 par F. Chauveau.

Cette gravure représente Arnolphe faisant un sermon à Agnès et tenant à la main les *Maximes du mariage* qu'il va lui donner à lire (Acte II, sc. II).

ARNOLPHE

Diantre ! ce ne sont pas des prunes que cela !
Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE

Cet homme me rompt tout (1).

ARNOLPHE

Oui. Mais cela n'est rien ;
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE

Cela vous est facile. Et la fille, après tout,
Vous aime.

HORACE

Assurément.

ARNOLPHE

Vous en viendrez à bout.

HORACE

Je l'espère.

ARNOLPHE

Le grès vous a mis en déroute ;
Mais cela ne doit pas vous étonner (2).

HORACE

Sans doute !
Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre ;

(1) *Me rompt tout.* Rompt toutes les mesures que j'avais prises.

(2) Le comique excellent de cette scène vient de la confiance d'Arnolphe, de la satisfaction avec laquelle il raille Horace ; bientôt le jeune homme va changer cette satisfaction en dépit et en rage.

Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être ;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment.
De la nature, en nous, il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles ;
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès ;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès :
« Retirez-vous : mon âme aux visites renonce ;
Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse. »
Cette pierre ou ce grès, dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds ;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes vous pas surpris ?
L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ?
Euh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?
Dites.

ARNOLPHE

Oui, fort plaisant.

HORACE

Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un ris forcé.)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulais entrer par escalade ;

Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire,
Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire :
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis (1).

HORACE

Mais il faut qu'en ami je vous montre la lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
De tendresse innocente et d'ingénuité,
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, *bas, à part.*

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert.
Et, contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

Horace lit à Arnolphe la lettre d'Agnès ; celle-ci, avec une ingénuité qui désespère Arnolphe, puisqu'il est responsable de son ignorance, avoue à Horace son amour. Celui-ci achève en priant Arnolphe de le servir dans cette circonstance difficile. Resté seul, le bonhomme exhale sa mauvaise humeur en un monologue d'un accent presque dramatique.

SCÈNE VI

ARNOLPHE, *seul.*

Comme il faut devant lui que je me mortifie !
Quelle peine à cacher mon déplaisir (2) cuisant !
Quoi ? pour une innocente un esprit si présent !

(1) *Tout autant que je puis.* Voilà le vrai comique : un mot simple et banal, à qui la situation donne, pour les spectateurs, un sens amèrement ironique.

(2) *Déplaisir.* Lex.

Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression (1) il s'est ancré chez elle :
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé !
Elle n'a ni parents, ni support (2), ni richesse :
Elle trahit mes soins, ma bonté, ma tendresse,
Et cependant je l'aime après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte ? Ah ! je crève, j'enrage,
Et je soufflетterais mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.

Acte IV. — Arnolphe décide de tendre un piège à Horace qui lui a annoncé son dessein de monter avec une échelle jusqu'à la fenêtre d'Agnès, pour enlever la jeune fille. Des scènes comiques avec le notaire et avec les valets, une discussion avec Chrysalde, complètent cet acte.

Acte V. — Nous apprenons par Arnolphe lui-même qu'Horace a été accueilli à coups de bâton par Alain et Georgette, et précipité du haut de l'échelle ; on le croit mort ; mais il survient ; il annonce à Arnolphe qu'Agnès s'est échappée, et il lui demande de vouloir bien garder la jeune fille chez lui, en attendant l'arrivée de son père. Arnolphe accepte avec empressement ; c'est pour lui un sûr moyen de recouvrer Agnès. C'est alors que le dénouement se produit. Oronte, père d'Horace, arrive avec son ami Enrique, qui reconnaît en Agnès sa propre fille : on marie les jeunes gens ; Arnolphe est confondu.

(1) *A ma suppression.* En me supprimant, en me supplantant.
(2) *Support.* Lox.

Remerciement au Roi (1663).

Molière, nous l'avons vu, venait d'être gratifié d'une pension de 1,000 livres. A la date du 1er juin, La Grange écrit sur son registre : « En ce même temps, M. de Molière a reçu pension du Roi en qualité de bel esprit, et a été couché sur l'état pour la somme de 1,000 livres; sur quoi il fit un remerciement en vers pour Sa Majesté. »

Ce *Remerciement*, publié à part, en 1663, doit figurer ici à sa date. Nous ne voulons en donner d'ailleurs que l'essentiel, le charmant portrait du *Marquis*, que l'on rapprochera des portraits analogues de la *Critique*, de l'*Impromptu*, de *Don Juan* et du *Misanthrope*. Molière s'adresse à sa Muse et la presse d'aller au Louvre remercier le roi de ses bienfaits; c'est au Louvre, en effet, que la Cour a séjourné jusqu'en 1678, année où Louis XIV se fixe définitivement à Versailles. Mais, dit le poète à la Muse :

. . . . . .

Gardez-vous bien d'être en Muse bâtie :
Un air de Muse est choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouir les yeux;
Vous en devez être avertie;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis;
N'oubliez rien de l'air ni des habits :
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix (1);
Que le rabat soit des plus grands volumes
Et le pourpoint des plus petits;
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé :
La galanterie (2) en est grande;
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement,

(1) Voir dans *les Précieuses* les détails donnés par Mascarille sur les plumes de son chapeau et sur sa perruque. — Cf. *École des Maris*, act. I, sc. 2, le portrait des élégants du jour par Sganarelle.

(2) *Galanterie*. Lex.

Faites tout le trajet de la salle des gardes (1);
Et vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et, ceux que vous pourrez connaître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être.
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité (2).

Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi (3),
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau,
Et criez sans aucune pause (4),
D'un ton rien moins que naturel :
« Monsieur l'huissier, pour le marquis Un Tel. (5) »
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier;
Et quand même l'huissier,
A vos désirs inexorable,
Vous trouverait en face un marquis repoussable (6),

(1) *Salle des gardes*, aujourd'hui salle des cariatides.

(2) Cf. *Misanthrope*, la scène des *portraits* (acte II, sc. 5).

(3) *Grattez du peigne.* L'usage était de porter dans sa poche un peigne pour démêler ses cheveux ou sa perruque. On ne devait pas *frapper* à la porte du roi, mais *gratter;* et pour gratter on se servait de ses ongles ou de son peigne. Cf. La Bruyère : « N*** arrive avec grand bruit; il écarte le monde, se fait faire place; il gratte, il heurte presque; il se nomme : on respire, et il n'entre qu'avec la foule. » (*De la Cour.*)

(4) *Sans aucune pause.* D'une façon continue.

(5) *Pour le marquis.* On ne devait jamais (cela sentait son roturier), quand on se nommait soi-même, se donner du *Monsieur.*

(6) *Repoussable.* Ce mot ne se trouve que dans Molière ; il a été cité par

Ne démordez point pour cela,
Tenez toujours ferme là :
A déboucher la porte, il irait trop du vôtre (1);
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
Pour faire entrer quelque autre.

Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas
Pour assiéger la chaise (2), il faut d'autres combats ;
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et si des assiégeants le prévenant amas
En bouche toutes les approches (3),
Prenez le parti doucement
D'attendre le Prince au passage ;
Il connaîtra votre visage
Malgré votre déguisement ;
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.

Ce compliment est dans le style officiel du temps : *transports... surprenants bienfaits... libérale main... excès d'honneur...* promesse d'employer tout son art à *célébrer sa gloire...* Mais Molière ne prolonge pas cette partie de *remerciment*. Louis XIV, dit-il, n'aime que les compliments qui sont courts, et nous pouvons voir comme un *portrait instantané* du Louis XIV des jours d'audience, dans ces derniers vers :

Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grâce et de bienfait,

Bayle, dans son *Dictionnaire* (art. POQUELIN) comme « barbare ». Il est fort possible que nous ayons là un de ces termes usités dans le langage de la cour, et que Molière nous a conservé.

(1) *Il irait trop du vôtre. Il* est neutre ; et le sens est : « Il vous faudrait de trop grands efforts. »

(2) *La chaise.* La chaise où le roi va s'asseoir ; il n'y est pas encore, puisque Molière nous montre la Muse attendant *le prince* au passage, et à la fin, le roi *passant comme un trait.*

(3) Remarquez la *métaphore suivie : assiéger, combats, proches, gagner du terrain, pas à pas, assiégeants, approches...* C'est un véritable siège en règle ; il y a une fine satire des rivalités de cour, très bien appliquée d'ailleurs à ces courtisans qui savent, quand il le faut, si bien se battre contre de vrais ennemis.

Il comprendra d'abord (1) ce que vous voudrez dire,
Et se mettant doucement à sourire
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait,
Et cela doit vous suffire :
Voilà votre compliment fait.

Nous savons que cette petite pièce eut un grand succès à la cour. Ce n'est pas le lieu de parler plus amplement des rapports de Molière et de Louis XIV ; attendons *l'Impromptu de Versailles*, et surtout les fêtes données à la cour en 1664.

(1) *D'abord.* Dès le premier abord, tout de suite.

Frontispice de *la Critique de l'École des Femmes*, au tome II de l'édition La Grange et Vivot (1682), par Sauvé. — Sc. VI : de gauche à droite : Lysidas, Dorante, Élise, Uranie, le Marquis, Climène.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES

(1er juin 1663).

L'opposition soulevée par l'*École des femmes* se manifeste d'abord dans un ouvrage de *Donneau de Visé*. Né en 1640, Visé était alors fort jeune, et il avait déjà attaqué Corneille, auquel d'ailleurs il ne devait pas tarder à rendre justice. Au tome III de ses *Nouvelles nouvelles*, il s'en prend à l'originalité de Molière, et il attribue tout le succès de la pièce au jeu des acteurs. Ce n'était pas très malveillant; mais bien d'autres arguments circulaient dans l'air, et Molière, qui les saisissait au vol, voulut y répondre avant que ses adversaires, comédiens ou poètes, aient eu le temps de les faire représenter ou imprimer. Voilà pourquoi il donne, le 1er juin, *la Critique de l'École des femmes*, où chacune de *ses réponses* est pour nous une sûre indication de l'attaque correspondante. Ces attaques, il est aisé de le reconnaître, sont de deux sortes : 1° *Littéraires*. Elles sont formulées par M. Lysidas; nous allons les citer et les discuter ; Molière profitera de la circonstance pour exposer ses idées sur la comédie; 2° *Morales;* celles-là sont présentées par la prude Climène, nous en citerons également quelques-unes, tout en nous réservant de discuter plus tard, comme nous l'avons dit, et à propos de *Tartuffe*, dans quelle mesure Molière mérite ces reproches.

Il appartenait bien à un auteur dramatique, qui était en même temps chef de troupe, de discuter *sur le théâtre* les reproches de ses ennemis. Au lieu d'une *brochure*, il donne une pièce ; et cette pièce, il la fait jouer à la suite de celle dont il présente la défense. Le procédé est en soi très original. Mais il y a aussi la *manière*. On pouvait craindre que cette discussion ne fût trop exclusivement critique et que la scène devînt pour l'auteur une tribune le conférencier. Point du tout, Molière a si bien le *don*, qu'il incarne chaque opinion dans un personnage *vivant* : Uranie reçoit dans son salon, avec sa spirituelle et ironique cousine Élise, des gens du monde qui seront, chacun dans leur genre, les représentants d'une *opinion* : Climène, c'est la *prude* (qui deviendra Arsinoé, ou Bélise); le Marquis, c'est l'homme du monde fat et sot ; Lysidas, c'est l'*auteur*. En face de ces trois adversaires aux physionomies si bien tranchées, Dorante incarne le bon sens: par sa bouche, c'est Molière qui parle.

Rappelons qu'Armande Béjart (Mlle Molière) débuta dans le rôle d'Élise.

PERSONNAGES

Uranie.	Mlle DE BRIE (?)
Élise.	Mlle MOLIÈRE.
Climène	Mlle DU PARC.
Galopin, laquais	?
Le Marquis	MOLIÈRE (?)
Dorante ou *Le Chevalier*.	BRÉCOURT.
Lysidas, poète	DU CROISY.

La pièce commence par une conversation entre Uranie et Élise; puis arrive Climène, la prude, qui commence à critiquer l'*École des femmes*. A la scène 4, on introduit le *Marquis*.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE

LE MARQUIS

Votre petit laquais (1), Madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE

Il aurait tort, sans doute.

LE MARQUIS

C'est peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise mine : *(Il rit.)* hay, hay. hay. hay.

ELISE

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS

Sur quoi en étiez-vous, Mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE

Sur la comédie de *l'École des femmes*.

LE MARQUIS

Je ne fais que d'en sortir (2).

(1) *Petit laquais*. Ce petit laquais, sorte de *groom*, comme on dirait aujourd'hui, s'appelle du nom caractéristique de Galopin. Cf. *Femmes savantes* II, 1. « Allons, petit laquais, vite de quoi s'asseoir ». Voir le rôle plus développé dans la *Comtesse d'Escarbagnas*.

(2) On sortait du spectacle à peu près à l'heure où nous y entrons aujourd'hui.

CLIMÈNE

Eh bien! Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS

Tout à fait impertinente (1).

CLIMÈNE

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS

C'est la plus méchante (2) du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place; j'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons (3) et mes rubans sont ajustés, de grâce.

ÉLISE

Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE

Ah! voici Dorante que nous attendions.

SCÈNE V

DORANTE, LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE.

DORANTE

Ne bougez (4), de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car, enfin, j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

(1) *Impertinente.* Lex.
(2) *Méchante.* Lex.
(3) *Canons.* Cf. p. 116, note 3.
(4) *Ne bougez.* Grammaire. *Négation.*

URANIE

Voilà M. le Marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS

Il est vrai, je la trouve détestable, morbleu ! détestable du dernier détestable ; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS

Quoi ? Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce ?

DORANTE

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS

Parbleu ! je la garantis détestable.

DORANTE

La caution n'est pas bourgeoise (1). Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS

Pourquoi elle est détestable ?

DORANTE

Oui.

LE MARQUIS

Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE

Après cela, il n'y a plus à dire ; voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS

Que sais-je, moi ? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne (2) ; et Dorilas, contre qui j'étais (3), a été de mon avis.

(1) *Bourgeoise.* Lex.

(2) *Dieu me damne.* Ce juron, fort à la mode (et que plusieurs éditions changent en *Dieu me sauve*), signifie : *Que Dieu me damne si je ne dis pas vrai.* On le retrouve dans le *Misanthrope*, II, 4.

(3) *Contre qui : à côté de qui* j'étais assis sur le théâtre. Même expression dans le dialogue entre Don Juan et M. Dimanche.

DORANTE

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE

Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde ? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde ; et tout ce qui égayait les autres, ridait son front. A tous les éclats de rire, il haussait les épaules, et regardait le parterre en pitié ; et quelquefois aussi le regardant avec dépit, il lui disait tout haut : « Ris donc, parterre, ris donc. (1) » Ce fut une seconde comédie, que le chagrin (2) de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait mieux jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi-louis d'or et de la pièce de quinze sols (3) ne fait rien du tout au bon goût ; que debout et assis, on peut donner un mauvais jugement ; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles.

(1) On croit, d'après une note de Brossette, dans son édition de Boileau (1716), que ce personnage était un certain Plapisson, « qui passait pour un grand philosophe ».

(2) *Chagrin.* Lex.

(3) *Quinze sols.* On payait quinze sous au parterre. Cf. *Boileau,* sat. IX : « *Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà ! Peut aller au parterre attaquer Attila* ». Sur la scène, on payait les places un demi-louis (cent dix sous).

et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule (1).

LE MARQUIS

Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hay, hay, hay, hay, hay.

DORANTE

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille (2). J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connaître; qui dans une comédie se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place. Eh, morbleu! Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose; n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens (3).

(1) Cette défense du parterre est d'autant plus intéressante qu'elle sera suivie tout à l'heure d'une défense contradictoire de la cour. Contre le *marquis*, Dorante loue le parterre; contre les *pédants*, il loue la cour (comme le fera Clitandre, dans les *Femmes savantes*, en discutant avec Trissotin). Molière ne récuse donc, en somme, que les *turlupins*, les *prudes* et les *pédants*. Tous les gens de bonne foi, à quelque classe qu'ils appartiennent, sont ses vrais juges.

(2) *Marquis de Mascarille*. Molière cite un type créé par lui-même, et que chacun reconnaît.

(3) Cf. ces vers célèbres de Boileau, ép. VII, 23 :

L'ignorance et l'erreur à ses naissantes pièces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.

LE MARQUIS

Parbleu ! Chevalier, tu le prends là...

DORANTE

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible ; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

. . . . . .

URANIE

Ah ! voici l'auteur (1), M. Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siège vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VI

LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS

LYSIDAS

Madame, je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma pièce chez Madame la marquise, dont je vous avais parlé ; et les louanges, qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyais (2).

Le commandeur voulait la scène plus exacte ;
Le vicomte indigné sortait au second acte ;
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
Voulait venger la cour immolée au parterre.

D'après Brossette, le *commandeur* était « le commandeur de Souvré ; et le *vicomte*, le comte du Broussin : (celui-ci), pour faire sa cour au commandeur, sortit un jour au second acte de la comédie, disant tout haut qu'il ne savait pas comment on avait la patience d'écouter une pièce où l'on violait ainsi les règles ». Dans cette tirade de Dorante, Molière atteint d'ailleurs les fats et les snobs de tous les temps.

(1) L'*auteur*. Ce mot ainsi placé est toute une définition. M. Lysidas est *l'auteur* ; comme pour le *Cydias* de La Bruyère, c'est sa profession.

(2) Molière excelle déjà à *poser* ses personnages dès l'*entrée*. Lysidas n'a pas prononcé trois phrases que nous sentons déjà en lui le type achevé de la fatuité professionnelle.

ÉLISE

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE

Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas ; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS

Tous ceux qui étaient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE

Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE

Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYSIDAS

Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE

Voilà qui est bien. Enfin, j'avais besoin de vous, lorsque vous êtes venu, et tout le monde était ici contre moi.

ÉLISE, *à Urante, montrant Dorante.*

Il s'est mis d'abord de votre côté ; mais maintenant *(montrant Climène)* qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours 1).

CLIMÈNE

Non, non. Je ne voudrais pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

(1) Élise personnifie dans la *Critique* l'esprit ironique ; c'était peut-être le *tour naturel* de Mlle Molière. Cf. le *Bourgeois gentilhomme*, acte III, sc. 9.

DORANTE

Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE

Mais auparavant sachons un peu les sentiments de M. Lysidas.

LYSIDAS

Sur quoi, madame ?

URANIE

Sur le sujet de *l'École des femmes*.

LYSIDAS

Ha, ha.

DORANTE

Que vous en semble ?

LYSIDAS

Je n'ai rien à dire là-dessus ; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection (1).

DORANTE

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie ?

LYSIDAS

Moi, Monsieur.

URANIE

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS

Je la trouve fort belle.

DORANTE

Assurément ?

LYSIDAS

Assurément. Pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE

Hom, hom, vous êtes un méchant diable, Monsieur Lysidas : vous ne dites pas ce que vous pensez ?

(1) On peut rapprocher de ces réserves hypocrites *le maintien jaloux* et *la mine discrete* du poète décrit, par Boileau, dans le *Repas ridicule*, v. 201-202 *(Despois)*. Dans les *Faux Bonshommes* de Th. Barrière, Bassecourt, type du médisant, commence toujours par des éloges ; puis il ajoute un *seulement...* suivi des critiques les plus méchantes.

LYSIDAS

Pardonnez-moi.

DORANTE

Mon Dieu ! je vous connais. Ne dissimulons point.

LYSIDAS

Moi, Monsieur ?

DORANTE

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS

Hay, hay, hay.

DORANTE

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connaisseurs (1).

LE MARQUIS

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

DORANTE

Pousse, mon cher Marquis, pousse (2).

LE MARQUIS

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE

Il est vrai, le jugement de M. Lysidas est quelque chose de considérable. Mais M. Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre *(montrant Climène)* contre les sentiments de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE

Quoi ! vous voyez contre vous Madame, M. le Marquis et M. Lysidas, et vous osez résister encore ? Fi ! que cela est de mauvaise grâce !

(1) A remarquer l'habileté de cette transition.

(2) *Pousse.* Lex.

CLIMÈNE

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS

Dieu me damne, Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE

Cela est bientôt dit, Marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi ; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS

Parbleu ! tous les autres comédiens qui étaient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE

Ah ! je ne dis plus mot : tu as raison, Marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends (1).

CLIMÈNE

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs et ne frappent les personnes que par réflexion (2). N'allons

(1) Première escarmouche contre les comédiens de l'hôtel de Bourgogne et du Marais. Despois dit très justement : « On remarquera que plusieurs des comédiens de l'hôtel de Bourgogne étaient aussi auteurs. Ainsi Poisson, Hauteroche, de Villiers et Montfleury père, tant pour son compte que pour celui de son fils, avaient, comme auteurs et comme comédiens, une double raison de jalouser Molière, ou de paraître au moins intéressés dans les jugements qu'ils portent sur lui. » *(Molière*, t. III, p. 345). — D'ailleurs, nous allons reprendre cette question à propos de l'*Impromptu*.

(2) *Réflexion*. Lex.

point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale ; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin (1) de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie ; et c'est se taxer (2) hautement d'un défaut que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air (3) dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE

Assurément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, *à Climène.*

Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous ; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce ; et pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux* (4).

URANIE

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler ? . . . . . .

(1) *Chagrin.* Lex.
(2) *Taxer.* Lex.
(3) *Air.* Lex.
(4) *École des femmes.* Acte V, sc. 4, vers 1579 :

Et malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là

ÉLISE

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que le *potage* et la *tarte à la crème*, dont Madame a parlé tantôt (1).

LE MARQUIS

Ah ! ma foi, oui, *tarte à la crème !* voilà ce que j'avais remarqué tantôt ; *tarte à la crème !* Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème !* Y a-t-il assez de pommes en Normandie (2) pour *tarte à la crème ? Tarte à la crème,* morbleu ! *tarte à la crème !*

DORANTE

Eh bien, que veux-tu dire ? *Tarte à la crème !*

LE MARQUIS

Parbleu ! *tarte à la crème,* Chevalier.

DORANTE

Mais encore ?

LE MARQUIS

Tarte à la crème !

DORANTE

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS

Tarte à la crème !

URANIE

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS

Tarte à la crème, Madame !

URANIE

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS

Moi, rien. *Tarte à la crème.*

URANIE

Ah ! je le (3) quitte.

(1) Cf. p. 147 le passage cité.

(2) Les spectateurs mécontents lançaient à la tête des acteurs les pommes cuites que l'on vendait alors à la porte des théâtres, comme on y vend aujourd'hui des oranges.

(3) *Le* est neutre : *cela*.

ÉLISE

M. le Marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrais bien que M. Lysidas voulût les achever et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais, enfin, sans choquer l'amitié que M. le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies (1), et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France (2).

CLIMÈNE

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

ÉLISE

Celui-là est joli encore, s'encanaille! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame (3)?

CLIMÈNE

Hé!

ÉLISE

Je m'en suis bien doutée.

(1) *Comédie.* Lex.

(2) Dorante pourrait adresser à M. Lysidas la réponse de Clitandre aux plaintes de Trissotin sur le mauvais goût d'une cour qui refuse son estime aux Rasius et aux Baldus :

Je vois ce qui vous blesse et que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie.
(*Femmes savantes*, act. IV.)

Si l'on voit dans M. Lysidas une caricature de Boursault, ces récriminations ne peuvent cependant être imputées à un auteur très jeune, et qui n'avait fait jouer jusqu'alors que de petites pièces. Molière vise donc ici tout le groupe des médiocres auteurs tragiques, qui affectaient de dédaigner ses *farces*.

(3) *S'encanaille.* Lex.

DORANTE

Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?

URANIE

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée (1) ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

DORANTE

Assurément, Madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un *plus* du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter ; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens (2).

(1) *Touchée.* Lex.

(2) Il ne s'agit pas d'instituer, à propos de cette tirade, une comparaison *théorique* entre la tragédie et la comédie. Ce genre de parallèle est

CLIMÈNE

Je crois être du nombre des honnêtes gens (1) ; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas : c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades (2).

LYSIDAS

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS

Ah ! Monsieur, la cour !

faux et vain. Une *bonne tragédie* vaut mieux qu'une *mauvaise comédie*, et réciproquement ; et il ne peut y avoir, en critique littéraire, de querelles hiérarchiques. La seule question intéressante ici est la suivante : pour quelles raisons *personnelles* et *historiques* Molière plaide-t-il ainsi ? Voici, je crois, la réponse : 1° Molière a le *goût* du *tragique*, et il y échoue ; 2° Molière a le goût des *rôles tragiques*, et il y échoue ; 3° Molière est accusé par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, qui avaient alors une sorte de monopole du *tragique*, d'abaisser le théâtre jusqu'à la farce. (Donc, trois raisons qui aigrissent Molière contre les partisans de la tragédie : il est jaloux) ; 4° Molière sent, depuis l'*École des femmes*, qu'il a trouvé sa voie, et qu'il commence à savoir *peindre les hommes ;* le grand succès de sa pièce, et les cris de ses ennemis lui prouvent que sa peinture est vraie ; 5° Enfin, qu'on se demande quel était, en 1663, l'état de la tragédie ? Ne songeons pas à quelques chefs-d'œuvre de Corneille qui restaient au répertoire, songeons à la production nouvelle et courante : Corneille est, cette année-là, l'auteur de *Sophonisbe ;* il tombera bientôt jusqu'à *Agésilas*, jusqu'à *Attila*. Les contemporains ne font que l'imiter. Or, qu'y a-t-il dans ces tragédies sinon *boursouflure* et *invraisemblance* ? Ne sont-elles pas justiciables des critiques de Molière ? Certes, celui-ci n'aurait pu parler ainsi d'*Andromaque* ou de *Bérénice*. On pourrait, si la *Critique* datait de 1670 à 1672, lui opposer la *vérité psychologique* de la tragédie. Mais, encore une fois, en 1663, il avait le droit de dire que la vérité rentrait au théâtre par la comédie.

(1) *Honnêtes gens*. Lex.

(2) *Turlupinades*, plaisanteries dans le goût de celles que faisait à l'hôtel de Bourgogne, sous Louis XIII, un farceur célèbre nommé Turlupin. Les *turlupinades* sont des calembours.

DORANTE

Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connaît pas à ces choses ; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, Messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres ; qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni ; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir ; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes ; et sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui sans comparaison juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants (1).

URANIE

Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connaître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE

La cour a quelques ridicules (2), j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession ; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien de quoi jouer les auteurs, et que ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise (3) de louanges, leurs ménage-

(1) Cf. ce que Pascal et La Rochefoucauld disent de l'*honnête homme* et ce que dit Molière dans sa défense du parterre, p. 167.

(2) *Ridicules*, dans le sens de personnages ridicules.

(3) *Friandise*. Lex.

ments de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers (1).

LYSIDAS

Molière est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si la pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE

C'est une étrange chose de vous autres, Messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE

Mais de grâce, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue

LYSIDAS

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord (2), madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces Messieurs-là, et que ne je sais point les règles de l'art.

DORANTE

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon

(1) C'est toute une esquisse des personnages et des rôles de Trissotin et de Vadius, dans les *Femmes savantes*.

(2) *D'abord*. Lex.

sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote (1). Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend (2)?

URANIE

J'ai remarqué une chose de ces Messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

DORANTE

Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait de nécessité que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir (3).

URANIE

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seu-

(1) Cette définition *négative* et *relative* des « règles » prouve que Molière avait le sens critique bien plus sûr que Boileau. Il s'agit ici des *règles* dites *d'Aristote*, et dont la principale est celle des trois unités. L'abbé d'Aubignac avait publié en 1657 sa *Pratique du théâtre*, et Corneille, dans les *Discours* et les *Examens* qui accompagnent ses pièces dans son édition de 1661, avait discuté, avec un grand étalage d'érudition de fraîche date, les critiques et les reproches que l'abbé d'Aubignac adressait à plusieurs de ses pièces.

(2) Cf. Racine, Préface de *Bérénice* (1670).

(3) Ce *criterium* serait dangereux, et reviendrait à celui de Musset (*Vive le mélodrame où Margot a pleuré !*) si Molière n'ajoutait plus loin qu'en réalité l'*École des femmes* est conforme à toutes les règles *essentielles* du théâtre.

lement si les choses me touchent ; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

DORANTE

C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier français* (1).

URANIE

Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE

Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire ; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé (2) de messieurs les experts.

LYSIDAS

Enfin, Monsieur, toute votre raison, c'est que l'*École des femmes* a plu ; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE

Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre ; et je ferais voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ELISE

Courage, Monsieur Lysidas ! nous sommes perdus si vous reculez.

(1) Le *Cuisinier français*, fameux livre de cuisine, par le sieur de La Varenne, publié en 1651.
(2) *Congé*. Lex.

LYSIDAS

Quoi ! monsieur, la protase, l'épitase et la péripétie... (1)?

DORANTE

Ah ! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paraissez point si savant, de grâce. Humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi bien de dire, l'exposition du sujet, que la protase, le nœud, que l'épitase, et le dénoûment, que la péripétie?

LYSIDAS

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais, puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon, et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin, le nom de poème dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poème consiste dans l'action; et dans cette comédie-ci, il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

La discussion continue, et M. Lysidas passe en revue les principaux défauts de la pièce, défauts contre les règles du poème dramatique et traits contre la morale. Dorante le laisse parler ; puis il reprend une à une les observations du pédant, et il n'a pas de peine à les réfuter. Parmi les arguments de Dorante, il est bon de retenir celui-ci, à propos d'une naïveté d'Agnès: « L'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable. »

Le marquis interrompt sans cesse Dorante, dont il déclare la raison détestable, et il chante afin de ne point l'entendre. Là-dessus, Uranie dit : « Il se passe des choses assez plaisantes dans notre discussion. Je trouve qu'on en pourrait bien faire une petite comédie... » « Mais, dit Dorante, quel dénouement...? » Alors Galopin annonce : « Madame, on a servi sur table. » Voilà le dénouement.

(1) Molière lui-même nous explique ces mots dans la tirade suivante.

La Guerre comique
(1663).

Premières attaques contre Molière. — Au succès de *l'École des femmes* était venu s'ajouter celui de la *Critique :* Molière avait pour lui les rieurs. Mais ses adversaires ne désarmaient pas. Auteurs et comédiens se sentaient piqués par les vertes répliques de Dorante ; et, tout confus de n'y avoir pas songé les premiers, ils se hâtèrent d'emprunter à Molière la forme du *pamphlet dramatique.*

Donneau de Visé, qui, nous l'avons vu, avait déjà, dans ses *Nouvelles nouvelles,* censuré l'*École des femmes,* non sans rendre quelque justice aux incontestables mérites de la pièce, composa une petite comédie intitulée *Zélinde ou la Véritable critique de l'École des femmes, et la Critique de la critique.* Mais *Zélinde* ne fut pas jouée et parut imprimée en août 1663. — Là, Molière est désigné sous l'anagramme d'*Elomire,* et le portrait qu'en trace de Visé est devenu classique « Depuis que je suis descendu (dit un personnage qui était allé voir Elomire à l'étage inférieur de l'appartement où se passe l'action), Elomire n'a pas dit une parole. Je l'ai trouvé appuyé sur une boutique, dans la posture d'un homme qui rêve. Il tenait les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandaient des dentelles; il paraissait attentif à leurs discours, et il semblait par le mouvement de ses yeux qu'il regardait jusques au fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disaient pas. Je crois même qu'il avait des tablettes et qu'à la faveur de son manteau il a écrit, sans être aperçu, ce qu'elles ont dit de plus remarquable... C'est un dangereux personnage; il y en a qui ne vont point sans leurs mains; mais l'on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles. (1) » — Jamais, on l'a observé bien souvent avant nous, la malveillance ne fut plus clairvoyante; jamais défenseur ou panégyriste de Molière n'a tracé de lui portrait, nous ne dirons pas plus flatteur, mais plus exact et plus profond. De Visé témoignait, en la circonstance, d'un véritable esprit critique, et Molière dut lui pardonner l'intention en faveur du résultat.

La Dédicace de « la Critique ». — *Zélinde* avait à peine paru, chez l'éditeur G. de Luynes, que Molière publiait, chez Claude Bilaine, *la Critique de l'École des femmes* [*comédie,*

(1) *Zélinde,* sc. 5.

par J. B. P. Molière] avec une Dédicace à la Reine mère, Anne d'Autriche. On se souvient qu'il avait dédié l'*École des Maris* à Monsieur, duc d'Orléans; *les Fâcheux* au Roi; l'*École des femmes* à Madame, duchesse d'Orléans. Molière, entouré d'ennemis et sachant que la Cour elle-même contenait un parti hostile à la comédie, n'avait pas choisi au hasard la Reine mère pour lui faire hommage de *la Critique;* Anne d'Autriche était connue pour sa dévotion, et quel meilleur moyen de protester contre les reproches d'impiété lancés contre l'*École des femmes* que de s'autoriser, pour la défense de cette pièce, d'un nom si respecté? Molière ne laisse pas au public et à la Cour le soin de tirer cette conclusion; il la formule lui-même. Après avoir, dans cette dédicace, félicité Anne d'Autriche sur sa convalescence, il ajoute : « Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir Sa Majesté : Elle, Madame, *qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements;* qui de toutes ses pensées et de ses importantes occupations descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles et *ne dédaigne pas de rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu...* »

Boursault contre Molière. — Cependant une autre attaque se préparait contre Molière. Boursault, alors très jeune, et qui devait plus tard composer d'assez bonnes comédies (1), crut se reconnaître dans le personnage de Lysidas de la *Critique.* Il composa donc, pour l'Hôtel de Bourgogne, et y fit jouer, en octobre 1663, le *Portrait du peintre.* La date exacte de la représentation est difficile à fixer; il est possible, d'après P. Mesnard, que le *Portrait du peintre* n'ait été donné que quelques jours après l'*Impromptu de Versailles* de Molière. Mais comme il est hors de doute que l'*Impromptu* est une réplique et une riposte au *Portrait,* il faut alors que Molière ait eu connaissance de la pièce avant la représentation (2). Nous devons donc considérer la pièce de Boursault comme antérieure, en soi, à l'*Impromptu.*

Boursault avait eu l'idée ingénieuse de *retourner* la *Critique de l'École des femmes.* C'est l'auteur de *Zélinde,* de Visé, qui la lui avait suggérée : « L'on pourrait, disait-il, de son sujet *(La Critique)* faire une satire inimitable, en faisant seulement que ceux qui défendent l'*École des femmes* la com-

(1) *Boursault* (1638-1701) a donné : en 1683, *Le Mercure galant;* en 1690, *Esope à la ville;* en 1701, *Esope à la cour.*

(2) Cf. P. Mesnard, *Molière,* X, pp. 281-83.

battent et que ceux qui la combattent la défendent. Ne serait-ce pas une chose bien divertissante de voir le marquis donner mille louanges à *tarte à la crème* et de l'entendre crier au lieu de : « Voilà qui est détestable! *Tarte à la crème* est incomparable, morbleu ! incomparable, c'est ce qu'on appelle incomparable! (1) » C'est ce qui explique le sous-titre donné par Boursault au *Portrait du peintre : ou la Contre-Critique de l'École des femmes.* Peut-être Boursault eut-il des collaborateurs? Dans l'*Impromptu,* du Croisy, qui représente un mauvais poète, Lysidas lui-même, dit : « A vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage... Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son *portrait;* mais nous nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms : il lui aurait été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse; et pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation. »

Or, parmi ces collaborateurs occultes de Boursault, on va jusqu'à nommer Corneille, que Molière aurait directement visé, dit-on, et profondément blessé par son parallèle entre la tragédie et la comédie, dans la *Critique,* — et son frère Thomas, que Molière avait ridiculisé dans l'*École des femmes,* en parlant d'un paysan qui s'appelait Gros-Pierre, et qui prit le nom pompeux de M. de l'Isle : Thomas Corneille se faisait appeler Corneille de l'Isle. Mais on ne saurait affirmer que les deux Corneille aient réellement mis la main au *Portrait du peintre.*

Au *Portrait du peintre,* Molière réplique par l'*Impromptu de Versailles,* représenté probablement le 18 octobre 1663, à Versailles même, devant le Roi, et, à Paris, le 4 novembre suivant. L'*Impromptu,* d'ailleurs, ne termine pas la guerre; nous aurons donc tout à l'heure à en continuer le récit.

(1) *V. Fournel. Les Contemporains de Molière.* I, p. 99.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLLES

(18 octobre 1663).

Dans la *Critique*, c'est de Molière que parlaient les personnages ; dans l'*Impromptu*, c'est Molière lui-même qui s'adresse au public, soit directement, soit en faisant répéter sous ses yeux une petite pièce satirique où il riposte à ses ennemis et où il défend son art.

On avait déjà mis à la scène les *comédiens*. Citons, en 1633, *la Comédie des comédiens*, de Gougenot, où l'on voit sous leur propre nom Bellerose, Gaultier-Garguille, Guillaume, Turlupin, Mlles Beaupré, Beauchâteau, etc... En 1635, on a *la Comédie des comédiens*, de Scudéry, mais où les acteurs *incarnent des rôles d'acteurs*, ce qui est beaucoup moins piquant. Seul, le *prologue* dit par le fameux Mondory (créateur de Rodrigue dans le *Cid*) ne manque pas d'un certain esprit : « ... Ils veulent me persuader, dit-il, que je ne suis point sur un théâtre ; ils disent que c'est ici la ville de Lyon, que voilà une hôtellerie, que voici un jeu de paume, où des comédiens qui ne sont point nous et lesquels nous sommes pourtant, représentent une pastorale... A moi-même, ces messieurs des Petites-Maisons veulent me persuader que je suis un certain M. de Blandimare, bien que je m'appelle véritablement Mondory... Leur folie va bien plus avant ; car la pièce qu'ils représentent ne saurait durer que une heure et demie, mais ces insensés veulent qu'elle en dure vingt-quatre. » — Ce sont encore des comédiens que Corneille représente, en 1636, dans l'*Illusion comique*, qu'il dédie à la femme de Mondory. — En 1646, le *Saint-Genest* de Rotrou montrait aussi des acteurs préparant leur pièce, la jouant, l'interrompant. — En 1654, Quinault avait donné *la Comédie sans comédiens* (1).

L'originalité de Molière est moins dans l'idée d'insérer une pièce dans une pièce que de se montrer lui-même avec tous ses acteurs, et tout à fait au naturel. Il suppose qu'en attendant l'arrivée du roi, qui doit assister à la représentation, il fait répéter une petite pièce, pièce dans laquelle il se justifie contre les attaques de ses ennemis et en particulier contre Boursault. Cette répétition, prise sur le vif, est très intéressante pour les spectateurs qui se sentent introduits dans les coulisses mêmes du théâtre et qui voient et entendent Molière, d'abord, comme chef de troupe, adressant des observations à ses comédiens, puis comme acteur défendant sa façon de comprendre la diction dramatique contre les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne.

(1) On a continué, au XVIIIe et au XIXe siècle, à faire des comédies sur les comédiens. Citons entre autres : *La Comédie des comédiens*, de Dancourt (1710) ; *Les Comédiens*, de Casimir Delavigne (1820) ; *Le Bénéficiaire*, de Théaulon et Étienne (1825) ; *Le Père de la débutante*, de Bayard (1827) ; etc... jusqu'à *Flipote*, de M. J. Lemaître.

Frontispice de *l'Impromptu de Versailles* dans l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Sc. 1 : Molière, au centre ; à gauche, La Grange ; à droite, Armande Béjart.

NOMS DES ACTEURS

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poète.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mlle DU PARC, marquise façonnière.
Mlle BÉJART, prude.
Mlle DE BRIE, sage coquette.
Mlle MOLIÈRE, satirique spirituelle.
Mlle DU CROISY, peste doucereuse.
Mlle HERVÉ, servante précieuse.

Le début a beaucoup de vivacité. Molière apparaît sur la scène entouré de ses acteurs, Brécourt, La Grange, du Croisy, Mlle du Parc, Mlle Béjart, Mlle Molière, Mlle du Croisy, Mlle Hervé. Il est fébrile ; il appelle les comédiens un à un : ceux-ci ne savent pas leur rôle. Mais quoi? le roi a commandé la pièce ; il faut la jouer. Or quelle est cette pièce *commandée?* C'est une réplique de Molière à ses ennemis, et la chose vaut la peine d'être notée. — Mlle Béjart (Madeleine) lui demande pourquoi il n'a pas écrit cette *Comédie des comédiens* dont il parle depuis longtemps; et tout en disant qu'il ne la fera pas, Molière en donne une sorte d'analyse, et il y introduit des *imitations* des principaux artistes de l'Hôtel de Bourgogne.

MOLIÈRE

J'avais songé (1) une comédie où il y aurait eu un poète, que j'aurais représenté moi-même, qui serait venu pour offrir une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne (2). « Avez-vous, aurait-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage ? Car ma pièce est une pièce... — Eh ! monsieur, auraient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables (3) partout où nous avons passé. — Et qui fait

(1) *Songé.* Grammaire. *Verbe.*
(2) Cette *troupe de campagne* est celle de Molière.
(3) *Raisonnables.* Lex.

les rois (1) parmi vous ? — Voilà un acteur qui s'en démêle (2) parfois. — Qui ? ce jeune homme bien fait ? Vous moquez-vous ? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre, un roi, morbleu ! qui soit entripaillé (3) comme il faut, un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière. La belle chose qu'un roi d'une taille galante ! Voilà déjà un grand défaut ; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. » Là-dessus le comédien aurait récité, par exemple, quelques vers du roi de *Nicomède :*

> Te le dirai-je, Araspe ? il m'a trop bien servi ;
> Augmentant mon pouvoir... (4)

le plus naturellement qu'il aurait été possible. Et le poète : « Comment ? vous appelez cela réciter ? C'est se railler : il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi.

(Il contrefait Montfleury (5)*, excellent acteur de l'Hôtel de Bourgogne.)*

Te le dirai-je, Araspe ?..., etc.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela. La, appuyer comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire

(1) *Fait les rois.* Remplit *l'emploi des rois.* Chaque *emploi* (roi, père-noble, confident, valet, financier, etc...) avait alors son *titulaire* et son *double.* Notre répertoire moderne ne s'accommode plus exactement de ces *cadres ;* mais les noms sont restés en usage parmi les comédiens et figurent encore sur les engagements. *Le jeune homme bien fait* qui jouait les rois chez Molière était *La Thorillière.*

(2) *S'en démêle.* Lex.

(3) *Entripaillé.* Mot populaire que Molière a le premier hasardé dans la langue littéraire. C'est un dérivé de *tripe,* dans le sens de *ventre.*

(4) *Nicomède,* acte II, sc. 1. Le texte ne donne ici que le début de la tirade ; mais Molière la disait en entier, « le plus naturellement possible », pour montrer comment on devait, selon lui, la réciter ; plus loin il la reprenait, en parodiant Montfleury « avec emphase ». Dans les moindres choses, on voit combien Molière avait le sens de la scène ; un autre se serait contenté de singer Montfleury ; lui, il établit la *comparaison* sous les yeux mêmes des spectateurs.

(5) *Montfleury* (1611-1667), passa auprès des contemporains pour un excellent acteur ; il joua tous les grands rôles de Corneille et créa Oreste, dans *Andromaque,* de Racine. Il était si gros qu'il était obligé de se cercler de fer comme un tonneau. Cyrano de Bergerac lui adressa une lettre plus grossière que spirituelle. (Cf. *Molière,* Despois-Mesnard, III, p. 397) M. Ed. Rostand en a tiré parti dans le premier acte de son *Cyrano.*

l'approbation, et fait faire le brouhaha (1). — Mais, Monsieur, aurait répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement et ne prend guère ce ton de démoniaque (2). — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites, vous verrez si vous ferez faire aucun ah ! Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. » Là-dessus, une comédienne et un comédien auraient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace,

> Iras-tu, ma chère âme, et ce funeste honneur
> Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?
> Hélas ! je vois trop bien..., etc... (3)

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auraient pu. Et le poète aussitôt : « Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, et voici comme il faut réciter cela.

(Il imite M^lle^ de Beauchâteau, comédienne de l'Hôtel de Bourgogne (4).

> Iras-tu, ma chère âme..., etc.
> Non, je te connais mieux... etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Enfin, voilà l'idée ; et il aurait parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

(1) *Le brouhaha.* Cf. *Précieuses ridicules*, sc. 9. Mascarille dit qu'il a composé une pièce ; Cathos lui demande à quels comédiens il la donnera. « Belle demande ! répond Mascarille. Aux grands comédiens. Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ? » — Dans le *Misanthrope* (acte III, sc. 1), le petit marquis Acaste parle de *tous les beaux endroits qui méritent des ahs !*

(2) *Démoniaque.* Digne d'un démon.

(3) *Horace.* Acte II, sc. 5. Depuis 1660, on ne disait plus : *...ma chère âme ;* mais : *Iras-tu, Curiace...*

(4) *M^lle^ de Beauchâteau.* C'était une des plus anciennes comédiennes de l'Hôtel de Bourgogne, femme du comédien Beauchâteau, parodié un peu plus loin. Elle mourut retraitée en 1683. On donnait le titre de *Mademoiselle* aux femmes mariées qui n'avaient pas de titre de noblesse.

Mlle DE BRIE (1)

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, *imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du « Cid »* (2).

Percé jusques au fond du cœur.., etc. (3).

Et celui-ci, le reconnaîtrez-vous bien dans Pompée, de *Sertorius* (4) ?

(Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne) (5).

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur..., etc. (6).

Mlle DE BRIE

Je le reconnais un peu, je pense.

MOLIÈRE

Et celui-ci ?

(Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne) (7).

Seigneur, Polybe est mort..., etc. (8).

Mlle DE BRIE

Oui, je sais qui c'est ; mais il y en a quelques-uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avais bien étudiés. Mais vous

(1) *Mlle de Brie*, femme de l'acteur de Brie. C'était, avec Mlle du Parc, la plus célèbre actrice de la troupe ; elle excellait dans les *ingénues*, et Agnès, de l'*École des femmes*, fut son triomphe ; à soixante ans, elle jouait encore ce rôle.

(2) *Beauchâteau*, mari de Mlle Beauchâteau ; il mourut en 1665.

(3) *Le Cid*. Acte I, sc. 6.

(4) *Sertorius*. Le rôle de Pompée, dans *Sertorius*, est de ceux que Molière jouait sur son théâtre.

(5) *Hauteroche*. Noël le Breton, sieur d'Hauteroche (1707), jouait à l'Hôtel de Bourgogne les rôles de « grands confidents » et les premiers rôles comiques. Il est connu par plusieurs pièces amusantes, dont la plus célèbre est *Crispin médecin* (1674).

(6) *Sertorius*. Acte III, sc. 1.

(7) *De Villiers* jouait, à l'Hôtel de Bourgogne, les seconds rôles comiques et les confidents tragiques. Il composa également plusieurs pièces. Cf. p. 205.

(8) *Œdipe*. Acte V, sc. 2.

me faites perdre un temps qui nous est cher (1). Songeons à nous, de grâce, et ne nous amusons point davantage à discourir. *(Parlant à La Grange)* (2). Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

Mlle MOLIÈRE (3)

Toujours des marquis !

MOLIÈRE

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre ? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie ; et comme dans toutes les comédies anciennes on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie (4).

Mlle BÉJART (5)

Il est vrai, on ne s'en saurait passer.

MOLIÈRE, *à Mlle du Parc.*

Pour vous, mademoiselle...

(1) Molière s'est laissé entraîner par cette série d'*imitations*, où sa vanité est doublement engagée ; il se rappelle tout à coup qu'on est là pour répéter ; et il s'attribue à lui-même un excellent *mot de nature : « Vous* me faites perdre un temps... »

(2) *La Grange.* Charles Varlet de La Grange, le *jeune premier* de la troupe, excellent acteur et fort dévoué à Molière. Il a rédigé un *Journal* qui est la source la plus précieuse d'une histoire de Molière. Cf. *Introduction.*

(3) *Mlle Molière.* Armande Béjart, qui avait épousé Molière, l'année précédente.

(4) On a souvent remarqué qu'il fallait que Molière se sentît *bien en cour*, et vraiment protégé par Louis XIV, pour s'exprimer si vertement sur le compte de la jeune noblesse. Molière est dans sa *fonction* de poète comique, en daubant sur les *marquis*. Mais n'oublions pas que cette noblesse, souvent insupportable et ridicule à la Cour, payait largement l'impôt du sang sur les champs de bataille : et, sous Louis XIV, les guerres furent nombreuses. Aussi faut-il apprendre à corriger ce qu'il y aurait d'excessif et d'injuste chez Molière, en lisant les *Lettres* et *Mémoires* du temps.

(5) *Mlle Béjart ;* c'est Madeleine, qui devait mourir en 1672.

Mlle DU PARC (1)

Mon Dieu, pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage, et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière (2).

MOLIÈRE

Mon Dieu, Mademoiselle, voilà comme vous disiez lorsque l'on vous donna celui de *la Critique de l'École des femmes* (3) ; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même ; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

Mlle DU PARC

Comment cela se pourrait-il faire ? car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE

Cela est vrai ; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(A du Croisy.) (4).

Vous faites le poète, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(1) *Mlle du Parc*, femme de l'acteur Du Parc, qui joua Gros-René. En 1667, elle quitta le théâtre du Palais-Royal pour entrer à l'hôtel de Bourgogne, où elle créa le rôle d'Andromaque ; elle mourut l'année suivante.

(2) *Façonnière*. Lex.

(3) Ce rôle est celui de la prude et précieuse Climène.

(4) *Du Croisy*, Philibert Gassot, sieur du Croisy, faisait partie de la troupe depuis 1659. Il devait bientôt créer le rôle de Tartuffe.

(A Brécourt.) (1).

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déjà fait dans *la Critique de l'École des femmes* (2), c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(A La Grange.)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire (3).

(A Mlle Béjart.)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis, de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur (4) leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(A Mlle de Brie.)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde pourvu qu'elles sauvent les apparences, de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

(A Mlle Molière.)

Vous, vous faites le même personnage que dans *la*

(1) *Brécourt* jouait des rôles très divers. Dans l'*École des femmes*, il était Alain, le valet nigaud ; dans la *Critique*, le chevalier Dorante ; il devait créer le valet Dubois dans le *Misanthrope*. Après la mort de Molière, il prit possession de quelques grands rôles, Harpagon, Pourceaugnac, etc.

(2) Le rôle de Dorante.

(3) Molière rendait ainsi publiquement hommage au meilleur de ses comédiens.

(4) *Se retranchent sur* ; nous dirions plutôt *dans* ; mais la métaphore n'est pas moins juste.

Critique (1), et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(A Mlle du Croisy) (2).

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde, de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seraient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(A Mlle Hervé) (3).

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la Précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira.

La répétition va commencer, quand un *fâcheux*, joué par La Thorillière, vient causer avec Molière et avec ses acteurs. Enfin, le fâcheux parti, on répète. La Grange, jouant un marquis, arrive en chantant et rencontre un autre marquis, joué par Molière: ils se disputent pour savoir quel est celui des deux que Molière a joué dans *la Critique*. Brécourt (jouant le chevalier Dorante), intervient dans leur discussion.

SCÈNE IV

MOLIÈRE, LA GRANGE, BRÉCOURT

MOLIÈRE

« Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* de Molière: il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

BRÉCOURT

« Et moi, je juge que c'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de choses; et voilà de quoi j'ouïs (4) l'autre jour se plaindre

(1) Le rôle d'Élise.

(2) *Mlle du Croisy*, femme de l'acteur du Croisy.

(3) *Mlle Hervé*, Geneviève Béjart, sœur de Madeleine et d'Armande, avait pris le nom de sa mère pour qu'on ne la confondît point avec ses sœurs

(4) *J'ouïs*. Lex.

Molière, parlant à des personnes qui le chargeaient de même chose que vous. Il disait que rien ne lui donnait du déplaisir comme d'être accusé de regarder (1) quelqu'un dans les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air (2), et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs; qu'il serait bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit; et que si quelque chose était capable de le dégoûter de faire des comédies, c'était les ressemblances qu'on y voulait toujours trouver, et dont ses ennemis tâchaient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais office auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé (3). Et en effet je trouve qu'il a raison; car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer (4) tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement: « Il joue un tel », lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé (5) toutes les personnes où (6) l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute (7) qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE

« Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

(1) *Regarder*. Lex.

(2) *Personnages en l'air*, non pas sans réalité, mais sans *identité*.

(3) Molière semble préoccupé de ces applications malveillantes, comme plus tard La Bruyère le sera des *Clefs* de ses *Caractères*.

(4) *Appliquer*. Lex.

(5) *Songé*. Grammaire. *Verbe*.

(6) *Où*. Grammaire. *Pronom*.

(7) *Sans doute*. Sans aucun doute.

LA GRANGE

« Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE

« Soit. Mais dis-moi, Chevalier, crois-tu pas (1) que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour...?

BRÉCOURT

« Plus de matière? Eh! mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour (2) tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit.

MOLIÈRE

Attendez (3), il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu : « Et qu'il ne trouvera plus de matière pour... — Plus de matière? Eh! mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie (4) de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent (5)? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de

(1) *Crois-tu pas.* Grammaire. *Négation.*

(2) *Pour*, malgré tout ce qu'il fait.

(3) Ici, Molière cesse brusquement de remplir son rôle de marquis ridicule. Il redevient le *directeur* qui conduit une répétition. Et il indique à Brécourt comment cette tirade doit être dite. Ainsi il prouve la variété de son talent d'acteur en passant du ton impertinent et tranchant du marquis au débit posé de Dorante.

(4) *Galanterie.* Lex.

(5) Cf. le rôle d'Oronte, dans le *Misanthrope*, I, 2.

la fortune, qui vous encensent dans la prospérité et vous accablent dans la disgrâce ? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent qu'on les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant ? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droit (1) et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié (2) ? — « Monsieur, votre très humble serviteur. « — Monsieur, je suis tout à votre service. — Tenez-moi « des vôtres, mon cher. — Faites état de moi, Monsieur, « comme du plus chaud de vos amis. — Monsieur, je « suis ravi de vous embrasser. — Ah ! Monsieur, je ne « vous voyais pas ! Faites-moi la grâce de m'employer. « Soyez persuadé que je suis entièrement à vous. Vous « êtes l'homme du monde que je révère le plus. Il n'y a « personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous conjure « de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. — « Serviteur. — Très humble valet (3). » Va, va, marquis, Molière aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra ; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

La répétition est interrompue de nouveau par les observations d'Armande et de Mlle de Brie, qui voudraient que Molière répondît aux attaques de Boursault. Molière leur réplique :

MOLIÈRE

Vous êtes folles. Le beau sujet à divertir la cour, que M. Boursault ! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand

(1) *Droit.* Lex.

(2) Cf. *Misanthrope*, I, 1.

(3) Dans cette partie de la tirade, Molière cherche encore à montrer son talent d'acteur et d'imitateur ; il devait donner à chacune de ces formules un ton particulier : il était successivement Oronte, Alceste, Clitandre, etc....

on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée : il ne demanderait pas mieux ; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connaître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant, vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre (1), et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens : ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes ; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage : je ne m'oppose point a toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies (2). C'est de quoi je prierai

(1) Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le *Portrait du peintre* est calqué sur la *Critique*.

(2) Il s'agit des attaques perfides dirigées contre Molière et contre sa femme. Mais la médisance ne désarma pas ; et nous allons bientôt en donner des preuves.

civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

Mlle BÉJART

Mais enfin...

MOLIÈRE

Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage ; nous nous amusons a faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous ? Je ne m'en souviens plus.

Mais on entend du bruit : « C'est le Roi qui arrive, assurément », s'écrie Molière. Là-dessus les actrices sont prises de peur et déclarent qu'elles ne savent pas leur rôle, qu'elles ne joueront pas On vient avertir Molière que le Roi attend ; plusieurs *nécessaires* (importuns) se succèdent pour presser Molière, qui ne sait où donner de la tête, lorsqu'enfin Béjart annonce que le Roi veut bien se contenter pour aujourd'hui de la première pièce que l'on pourra lui donner. « Ah ! monsieur, répond Molière, vous me redonnez la vie ! Le Roi nous fait la plus grande grâce du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avait souhaité ; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paraître. »

MOLIÈRE DANS LE ROLE DE JULES CÉSAR

(*Mort de Pompée.* Corneille.)

(D'après le portrait de Mignard, (Théâtre-Français.)

La Guerre comique (1663)

(Suite et fin.)

Molière et Montfleury. — L'*Impromptu de Versailles* ne resta pas sans réponse. Le fils du comédien Montfleury écrivit l'*Impromptu de l'hôtel de Condé*, qui tire son nom de ce qu'il fut probablement joué non pas chez le grand Condé, qui aimait Molière, mais chez son fils, le duc d'Enghien, à qui Boursault avait déjà dédié le *Portrait du Peintre*. — La scène de ce nouvel *Impromptu* se passe au Palais, devant la boutique d'Alis, marchande de livres. Les personnages s'appliquent surtout à railler, en Molière, l'acteur tragique : le fils du « *roi entripaillé* » devait bien cette vengeance à son père. Un marquis, regardant une édition de l'*École des femmes*, que lui présente Alis, dit :

> ... Il faut que tout cède au bouffon aujourd'hui ;
> Sur mon âme à présent on ne rit que chez lui (Molière).
> Car pour le sérieux à quoi l'Hôtel s'applique,
> Il fait, quand on y va, qu'on ne rit qu'au comique (1) ;
> Mais au Palais-Royal quand Molière est des deux,
> On rit dans le comique et dans le sérieux.

Et plus loin, un certain Alcidas, critiquant son jeu dans César de la *Mort de Pompée*, le compare à ce héros de romans qu'on voit sur les tapisseries :

> Il est fait tout de même : il vient le nez au vent,
> Les pieds en parenthèse et l'épaule en avant ;
> Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,
> Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence,
> Les mains sur les côtés d'un air peu négligé,
> La tête sur le dos comme un mulet chargé,
> Les yeux fort égarés, puis, débitant ses rôles,
> D'un hoquet éternel sépare ses paroles (2).

(1) *Il fait* a pour sujet l'Hôtel (de Bourgogne).

(2) Cf. ce passage d'un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Molière*, par La Serre (1734). « La nature, qui lui avait été si favorable du côté des talents de l'esprit, lui avait refusé ces dons extérieurs si nécessaires au théâtre, surtout pour les rôles tragiques. Une voix sourde, des inflexions dures, une volubilité de langue qui précipitait trop sa déclamation, le rendait, de ce côté, fort inférieur aux acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. »

Et Alcidas le contrefait dans une de ses répliques (*Pompée*, III, 2) : *Connaissez-vous César de lui parler ainsi ?* — Il est vrai que le marquis prend la défense de Molière acteur comique, et s'amuse des *imitations* placées dans l'*Impromptu de Versailles*. « On en rit, » dit-il. A quoi Alcidas lui répond assez justement :

> S'il contrefait si bien leurs tours et leurs détours,
> Il devrait, par ma foi, les imiter toujours ;
> Ce serait pour Molière une assez bonne affaire,
> S'il quittait son récit pour le bien contrefaire...

Plus loin Montfleury rend hommage, presque à son insu, au talent de Molière acteur comique, lorsque le marquis, demandant à Alis si elle n'a pas dans sa boutique l'*Impromptu de Versailles* et lui prédisant qu'elle en vendrait beaucoup, celle-ci répond .

> Il faudrait donc, monsieur, vendre aussi ses grimaces,
> Et de peur qu'en lisant on n'en vît pas l'effet,
> Au bout de chaque vers il faudrait un portrait...
> Si, quand il fait des vers, il les dit plaisamment,
> Ces vers sur le papier perdent leur agrément.
> On est désabusé de sa façon d'écrire ;
> L'on rit à les entendre, et l'on pleure à les lire...

Derniers pamphlets. — Après la vengeance des comédiens vint la *Vengeance des marquis*, par Donneau de Visé (1). Le titre complet de la pièce est : *Réponse à l'Impromptu de Versailles ou la Vengeance des marquis*. Plus heureux que pour *Zélinde*, de Visé put faire jouer sa pièce à l'Hôtel de Bourgogne, probablement en novembre 1663, et quelques jours après la pièce de Montfleury. Les *marquis* ne durent pas se considérer comme bien *vengés* par cette plate satire, où l'auteur se fait surtout l'avocat des *grands comédiens*. Toutefois, de Visé insinue que les marquis pourraient bien faire repentir Molière de ses attaques, et il glisse quelques insinuations malveillantes contre sa vie privée.

On peut encore citer le *Panégyrique de l'École des femmes*

(1) C'est à tort que V. Fournel (*Les Contemporains de Molière*, I, 301) attribue cette pièce au comédien de Villiers : celui-ci y a seulement collaboré. D'ailleurs, V. Fournel attribue au même de Villiers, le *Zélinde* de de Visé.

ou Conversation comique sur les œuvres de Molière, par Robinet (imprimé en novembre 1663). Enfin la querelle, qui a dû se poursuivre dans les salons et par la lecture de tous ces petits ouvrages successivement imprimés, semble close en mars 1664, par *La Guerre comique ou la Défense de l'École des femmes*, de Philippe de la Croix, favorable à Molière.

« Molière, écrit M. E. Rigal, avait continué à se taire, et peut-être a-t-il eu tort de se montrer trop endurant. Mais la bile cependant s'amassait en lui : elle se déchargera bientôt dans le *Tartuffe* (1). » En attendant, il va fortifier sa situation « politique » en travaillant pour le Roi.

(1) E. Rigal, *Molière*. I, 209.

LE MARIAGE FORCÉ

(29 janvier 1664).

Au Louvre, dans l'appartement de la reine mère, on représenta, le 29 janvier 1664, une comédie-ballet intitulée le *Mariage forcé*. Avec les « agréments », comme on disait alors (danses réglées par Beauchamps, et musique de Lulli), le *Mariage forcé* avait 3 actes ; réduite à elle-même, la pièce ne se joue plus qu'en un acte.

Molière obligé de travailler vite pour contenter le roi, chercha dans les nombreuses *pochades* qu'il avait rapportées de province, un sujet amusant, qu'il lui fût aisé de mettre au point et où il pût introduire des ballets. Il trouva la *Jalousie du Barbouillé*, qu'il devait également reprendre plus tard dans *Georges Dandin*. — Le canevas est simple : Sganarelle, âgé de cinquante-trois ans, veut épouser la jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor. Il lui vient des doutes sur l'opportunité de ce mariage; il consulte diverses personnes et il veut se dégager ; mais Alcidas, frère de Dorimène, menace de le tuer et il est obligé d'accomplir ce *mariage forcé*. — L'idée d'une *consultation* sur le mariage est empruntée à Rabelais, qui lui-même ne l'a pas inventée. Les deux philosophes de Molière, Pancrace et Marphurius sont à la fois proches parents de Trouillagan et de Rondibilis et des *docteurs* de la farce italienne. — Dans les ballets, le roi figurait au deuxième acte sous le costume d'un Egyptien.

Nous citons les deux scènes où Sganarelle va consulter les philosophes. Elles sont intéressantes à plusieurs points de vue : d'abord, il n'en est guère de plus *comiques* dans tout le théâtre de Molière ; puis on peut les comparer à la consultation du Docteur, dans la *Jalousie du Barbouillé*, scène que nous avons citée plus haut; enfin elles témoignent, chez l'auteur, d'une connaissance précise des doctrines et des querelles philosophiques de son temps. Faut-il y retrouver des souvenirs de l'enseignement que le jeune Poquelin aurait reçu de Gassendi? ou bien Molière ne fait-il que reprendre des plaisanteries qui devaient être traditionnelles dans la farce italienne? Nous ne pouvons mieux faire que de donner ici l'opinion de M. E. Rigal : « ...Il n'y a rien d'absurde en soi dans les apparentes divagations de Pancrace. C'est bien un savant qui parle et c'est un savant seul, instruit au collège de Clermont et chez les Gassendi, qui a pu le faire parler. Mais Pancrace est stupide d'invoquer Aristote, quand « Aristote n'a pas d'autorité céans (1) », et Sganarelle ne l'est pas moins de s'adresser à un Pancrace. Ainsi, là où la farce est la plus folle en apparence et la plus traditionnelle, nous retrouvons toujours Molière, c'est-à-dire des connaissances solides, une observation exacte et une piquante satire. Cette satire va sans doute jusqu'à atteindre l'Université, qui, en 1624, fulminait contre les antiaristotéliciens, et Molière semble annoncer l'*Arrêt burlesque* de Boileau (2). »

(1) Expression tirée des *Plaideurs*, de Racine (1668). L'Intimé, plaidant pour un chien qui a mangé un chapon, cite Aristote, Pausanias, etc...

(2) E. Rigal *Molière*, V, p. 214. — L'*Arrêt burlesque*, de Boileau, est de 1671.

Frontispice du *Mariage forcé*, au tome III de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Scène finale : à gauche, Alcidas offrant des épées à Sganarelle ; à droite, Dorimène ; au fond Alcantor.

PERSONNAGES

Sganarelle	MOLIÈRE.
Géronimo	LA THORILLIÈRE.
Dorimène, jeune coquette, promise à Sganarelle	Mlle DU PARC
Alcantor, père de Dorimène	BÉJART.
Alcidas, frère de Dorimène	LA GRANGE.
Lycaste, amant de Dorimène	?
Pancrace, docteur aristotélicien	BRÉCOURT.
Marphurius, docteur pyrrhonien	DU CROISY.
Deux Egyptiennes	Mlles BÉJART et DE BRIE.

SCÈNES I-III

Sganarelle a joyeusement annoncé son mariage à son ami Géronimo, et il croit avoir victorieusement répondu aux objections de celui-ci. Mais sa fiancée Dorimène lui annonce qu'elle entend vivre de la façon la plus mondaine, et cette conversation inquiète vivement Sganarelle qui va, sur le conseil de Géronimo, consulter le philosophe Pancrace.

SCENE IV

PANCRACE, SGANARELLE

PANCRACE, *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.*

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE

Ah ! bon, en voici un fort à propos.

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié (1), par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, *à part.*

Il a pris querelle contre quelqu'un. *(A Pancrace.)* Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

(1) Cf. Littré, au mot *ignorantifier*.

SGANARELLE, *à part.*

La colère l'empêche de me voir (1). *(A Pancrace.)* Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut qu'on l'ait fort irrité. *(A Pancrace.)* Je...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.*

Toto cœlo, tota via aberras (2).

SGANARELLE

Je baise les mains à Monsieur le Docteur.

PANCRACE

Serviteur.

SGANARELLE

Peut-on... ?

PANCRACE, *se retournant vers l'endroit par où il est entré.*

Sais-tu bien ce que tu as fait ? Un syllogisme *in balordo* (3).

SGANARELLE

Je vous....

PANCRACE, *de même.*

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule (4).

SGANARELLE

Je...

PACRACE, *de même.*

Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

(1) Ce jeu de scène qui consiste à montrer sur le théâtre deux personnages, dont l'un est censé ne pas voir l'autre qui lui court après, est fréquent dans la comédie italienne. Molière le reprendra dans les *Fourberies de Scapin.*

(2) « Tu t'éloignes de la vérité de tou e l'é endue du ciel, de tout le chemin que tu as parcouru. » (Trad. de P. Mesnard. *Molière*, IV. 32.)

(3) *In balordo. Balordo* semble être mis ici à dessein, et en un sens injurieux (*balourd*), pour *baroco* qui, dans la nomenclature technique du raisonnement scolastique, indiquait une des formes du syllogisme.

(4) *Majeure, mineure, conclusion*, sont les termes qui désignent les trois ermes du syllogisme.

SGANARELLE

Puis-je...

PANCRACE, *de même.*

Oui, je défendrai cette proposition *pugnis et calcibus, unguibus et rostro* (5).

SGANARELLE

Seigneur Aristote (6), peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère ?

PANCRACE

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE

Et quoi, encore?

PANCRACE

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE

Puis-je demander ce que c'est ?

PANCRACE

Ah ! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout ; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet Etat, devraient rougir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE

Quoi donc ?

PANCRACE

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au Ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE

Comment ?

(1) « Des poings, des talons, des ongles et du bec. »

(2) *Seigneur Aristote.* Excellent trait comique. Ce n'est pas que Sganarelle confonde Pancrace avec Aristote ; mais il lui donne le nom du philosophe grec, parce qu'il le voit prendre sa cause avec une telle ardeur qu'il pense qu'Aristote en personne ne se défendrait pas mieux.

PANCRACE

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés; et la figure, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et, puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau et non pas la forme. *(Se retournant encore du côté par où il est entré.)* Oui, ignorant que vous êtes! c'est comme il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre *de la Qualité* (1).

SGANARELLE, *à part*

Je pensais que tout fût perdu. (*A Pancrace.*) Seigneur Docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE

Impertinent fieffé (2)!

SGANARELLE

De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE

Ignorant!

SGANARELLE

Eh! mon Dieu! Je...

PANCRACE

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE

Il a tort. Je...

PANCRACE

Une proposition condamnée par Aristote!

(1) Ce chapitre est le 7e des *Catégories* d'Aristote. « Aristote, dit M. Paul Janet, réservait le mot *forme* non pas aux choses animées, mais aux choses naturelles. » (*La philosophie dans les comédies de Molière.* « Revue politique et litt. », 26 oct. 1872.)

(2) *Fieffé.* **Lex.**

SGANARELLE

Cela est vrai. Je...

PANCRACE

En termes exprès.

SGANARELLE

Vous avez raison. (*Se tournant du côté par où Pancrace est entré.*) Oui, vous êtes un sot et un impudent de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite ; elle me plaît beaucoup et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée. Mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne ; et je voudrais bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

PANCRACE

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que *datur vacuum in rerum natura* (1), et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, *à part.*

La peste soit de l'homme ! (*A Pancrace.*) Eh ! monsieur le Docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE

Eh ! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE

Soit. Que voulez-vous me dire ?

SGANARELLE

Je veux vous parler de quelque chose.

(1) J'accorderais « qu'il y a du vide dans la nature », ce qui était contraire à la formule d'Aristote : « La nature a horreur du vide. » (Sur ce sujet, cf. Pascal, *De l'autorité en matière de philosophie.*)

PANCRACE

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

SGANARELLE

De quelle langue ?

PANCRACE

Oui.

SGANARELLE

Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE

Je vous dis : de quel idiome, de quel langage ?

SGANARELLE

Ah ! c'est une autre affaire.

PANCRACE

Voulez-vous me parler italien ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Espagnol ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Allemand ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Anglais ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Latin ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Grec ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Hébreu ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Syriaque ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Turc ?

SGANARELLE

Non.

PANCRACE

Arabe ?

SGANARELLE

Non, non ; français, français, français.

PANCRACE

Ah ! français (1) !

SGANARELLE

Fort bien.

PANCRACE

Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour (3) les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

SGANARELLE, *à part.*

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

PANCRACE

Que voulez-vous ?

SGANARELLE

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE

Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute (3) ?

SGANARELLE

Pardonnez-moi : je...

PANCRACE

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'Être (4) ?

(1) Cf. *Rabelais*. II, 9 : Pantagruel rencontre Panurge, qui lui répond successivement en douze langues.

(2) *Destinée pour*. Grammaire. *Préposition.*

(3) On remarquera l'art inépuisable avec lequel Molière développe, en la renouvelant, cette consultation.

(4) Sans entrer dans le détail de cette *philosophie*, disons que l'ancrace

SGANARELLE

Point du tout. Je...

PANCRACE

Si la logique est un art ou un science ?

SGANARELLE

Ce n'est pas cela. Je...

PANCRACE

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement (1) ?

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

SGANARELLE

Point. Je...

PANCRACE

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

SGANARELLE

Nenni. Je...

PANCRACE

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité (3), ou dans la convenance ?

SGANARELLE

Non. Je...

PANCRACE

Si le bien se réciproque avec la fin (4) ?

SGANARELLE

Eh ! non ! Je...

PANCRACE

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel ou par son être intentionnel (5) ?

rappelle ici des questions qui étaient, en effet, discutées dans les écoles. Molière s'y montre très précis et très exact. Tout le comique vient donc du *manque de rapport* entre la situation et les termes que le philosophe emploie.

(1) *Les trois opérations de l'esprit :* la perception, le jugement et le raisonnement.

(2) C'est la classification d'Aristote.

(3) *Appétibilité*, le goût. M. Paul Janet donne comme *traduction* de cette définition de Pancrace la maxime de La Rochefoucauld : « La félicité est dans le goût, et non pas dans les choses ».

(4) « Si tout bien est une fin, et si toute fin est un bien. » (P. Mesnard.)

(5) *L'être réel* est ce que nous appelons *objectif ;* et *l'être intentionnel*, *subjectif.*

SGANARELLE

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE

Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit :*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort et l'ai demandée à son père ; mais comme j'appréhende...

PANCRACE *dit en même temps, sans écouter Sganarelle :*

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée ; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées. (*Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler, d'abord que Sganarelle ôte sa main.*) Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison et tire la porte pour l'empêcher de sortir.*

Peste de l'homme !

PANCRACE, *au-dedans de sa maison.*

Oui, la parole est *animi index et speculum.* C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes (1) de nos individus. Et puisque vous avez la faculté de ratiociner (2) et de parler

(1) *Arcanes.* Lex.

(2) *Ratiociner.* Raisonner ; mot usité seulement dans le sens dogmatique. (Littré.)

tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGANARELLE

C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE

Je dis donc, Monsieur le Docteur, que...

PANCRACE

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE

Je le serai.

PANCRACE

Évitez la prolixité.

SGANARELLE

Hé ! Monsi...

PANCRACE

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne (1).

SGANARELLE

Je vous...

PANCRACE

Point d'ambages (2), de circonlocution. (*Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*) Hé quoi ? vous vous emportez au lieu de vous expliquer. Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in barbara* (3), que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure* (4), le docteur Pancrace.

(1) Cf. *La Jalousie du Barbouillé*, passage cité. — Les Laconiens passaient pour user d'un langage concis et énergique ; — *à la laconienne*, à la mode laconienne. Cf. les expressions : *à la française*, *à la hussarde*, etc.

(2) *Ambages*. Lex.

(3) *Barbara* désigne une des formes du syllogisme. Cette fois, Pancrace use du mot *officiel*.

(4) *In utroque jure*, « en l'un et l'autre droit », le droit civil et le droit *canon* ou ecclésiastique.

SGANARELLE

Quel diable de babillard !

PANCRACE, *en rentrant sur le théâtre.*

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE

Encore...

PANCRACE

Homme de suffisance, homme de capacité, (*S'en allant.*) homme consommé dans toutes les sciences naturelles morales et politiques, (*Revenant.*) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus* (5), (*S'en allant.*) homme qui possède *superlative* (6), fable, mythologie et histoire (*revenant*), grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique (*s'en allant*), mathématique, arithmétique, optique, onirocritique, physique et métaphysique (*revenant*), cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire (*s'en allant*), médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie (7), etc.

SGANARELLE, *seul.*

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avait bien dit que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; peut-être qu'il sera plus posé, et plus raisonnable. Holà !

(5) *Per omnes modos et casus ;* expression de la scolastique : par tous les *modes* et tous les *cas*.

(6) *Superlative*, au suprême degré.

(7) *Onirocritique*, science des songes ; *cosmométrie*, mesure des distances dans le monde ; *spéculoire*, science des miroirs ; *spéculatoire*, interprétation des phénomènes célestes ; *métoposcopie*, prédiction de l'avenir par les traits du visage ; *chiromancie*, ... par les traits de la main ; *géomancie*, ... par les figures que forme la poussière jetée sur une table.

SCÈNE V

MARPHURIUS, SGANARELLE

MARPHURIUS

Que voulez-vous de moi, Seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE

Seigneur Docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (*A part.*) Ah ! voilà qui va bien : il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : « Je suis venu », mais : « Il me semble que je suis venu (1). »

SGANARELLE

Il me semble !

MARPHURIUS

Oui.

SGANARELLE

Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS

Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE

Comment ? il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE

Quoi ? je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MARPHURIUS

Il m'apparaît que vous êtes là, et il me semble bien que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit.

(1) On comparera toute cette scène aux pages de Rabelais (III, 35 et 36) où Panurge consulte le pyrrhonien Trouillogan.

SGANARELLE

Eh! que diable! vous vous moquez. Me voilà et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS

Je n'en sais rien.

SGANARELLE

Je vous le dis.

MARPHURIUS

Il se peut faire (1).

SGANARELLE

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS

L'un ou l'autre,

SGANARELLE *à part*

Ah! ah! voici une autre musique. (*A Marphurius.*) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS

Selon la rencontre.

SGANARELLE

Ferai-je mal?

MARPHURIUS

Par aventure.

SGANARELLE

De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS

C'est mon dessein.

SGANARELLE

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS

Cela peut être.

(1) *Il se peut faire.* Grammaire. *Pronom.*

SGANARELLE

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS

Il se pourrait.

SGANARELLE

Mais que feriez-vous si vous étiez en ma place?

MARPHURIUS

Je ne sais.

SGANARELLE

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS

Ce qu'il vous plaira.

SGANARELLE

J'enrage.

MARPHURIUS

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE

Au diable soit le vieux rêveur!

MARPHURIUS

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE, *à part.*

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note (1), chien de philosophe enragé!

(Il donne des coups de bâton à Marphurius.)

MARPHURIUS

Ah! ah! ah!

SGANARELLE

Te voilà payé de ton galimatias et me voilà content!

MARPHURIUS

Comment? Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de touteschoses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il me semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS

Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE

Il se peut faire.

MARPHURIUS

C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS

J'aurai un décret (3) contre toi.

SGANARELLE

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS

Laisse-moi faire.

Sganarelle consulte ensuite des Égyptiennes, dont la réponse lui paraît ambiguë. Il voit passer sa fiancée, à qui le jeune Lycaste donne la main : Dorimène lui dit qu'elle n'épouse Sganarelle que pour sa seule richesse; que d'ailleurs c'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, etc... Sganarelle veut alors se dégager de sa parole; il frappe à la porte d'Alcantor, père de Dorimène; celui-ci semble consentir à la rupture, puis lui envoie son fils Alcidas, qui présente à Sganarelle deux épées, pour l'obliger à en choisir une et à se battre avec lui. Sur le refus de Sganarelle, Alcidas lui donne des coups de bâton... Enfin Sganarelle se résoud à épouser Dorimène. « Allons nous rejouir, dit Alcantor, et célébrer cet heureux mariage. »— De nouvelles *entrées* de ballet terminaient la comédie.

(1) *Changer de note*, expression qui correspond à celle dont Sganarelle s'est servi plus haut : *Ah ! voilà bien une autre musique !*

(3) *Décret*. Lex.

TROISIÈME PARTIE

Molière à Paris (1658-1673)

(Suite)

DEUXIÈME PÉRIODE :

DU « TARTUFFE » DE 1664 AU « TARTUFFE » DE 1669.

Les Fêtes de Versailles (mai 1664). — La faveur royale était décidément acquise à Molière. Le Roi fut le parrain de son premier fils, Louis ; et la marraine fut Madame, duchesse d'Orléans. Le baptême eut lieu le 28 février 1664 à Saint-Germain-l'Auxerrois ; le duc de Créqui représentait Louis XIV, et la maréchale de Choiseul, Madame. Cet enfant devait mourir le 10 novembre de la même année.

Le 7 mai 1664 commencèrent à Versailles des fêtes magnifiques, qui durèrent jusqu'au 13 mai : *les Plaisirs de l'Ile enchantée*. Le premier gentilhomme de la Chambre, le duc de Saint-Aignan, avec M. de Vigarini, célèbre machiniste italien, les avait organisées : il avait pris pour *sujet* l'île enchantée, où, d'après l'Arioste, la magicienne Alcine retint le chevalier Renaud, jusqu'au jour où la sage Mélisse vint lui découvrir son erreur (*Roland furieux*, chants 6, 7, 8). — Le premier jour, on vit défiler un magnifique cortège où, à la suite du Roi, paraissaient les plus grands seigneurs du royaume ; puis vinrent une course de bagues et un festin.

Le second jour, on représenta une « comédie-galante » de Molière, **La Princesse d'Elide**, en cinq actes ; mais le premier acte seulement et une partie de la première scène du second sont en vers : pressé par le temps, Molière acheva sa pièce en prose. M. de Marigny, dans une relation qu'il écrivit et fit publier en juin 1664, dit à ce sujet : « .... Pour obéir promptement au pouvoir de l'enchanteresse Alcine, la Comédie n'avait eu le temps que de prendre un de ses brodequins, et elle était venue donner des marques de son obéissance, un pied chaussé et l'autre nu. »

Nous n'avons pas à faire ici d'analyse détaillée, ni de citations de la *Princesse d'Elide*. Indiquons en quelques mots le cadre de l'action : la Princesse est demandée en mariage par Aristomène, prince de Messène, et par Théocle, prince

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

COURSE DE BAGUE;

COLLATION ORNÉE DE MACHINES;

COMEDIE, MESLÉE DE DANSE ET DE MUSIQUE;

BALLET DU PALAIS D'ALCINE;

FEU D'ARTIFICE:

ET AUTRES FESTES GALANTES

ET MAGNIFIQUES,

FAITES PAR LE ROY A VERSAILLES,

LE VII. MAY M. DC. LXIV.

ET CONTINUÉES PLUSIEURS AUTRES JOURS.

LE ROY, voulant donner aux Reines & à toute ſa Cour le plaiſir de quelques Feſtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire admirer une Maiſon de Campagne, choiſit Verſailles, à quatre lieuës de Paris. C'eſt un Chaſteau qu'on peut nommer un Palais enchanté, tant les ajuſtemens de

PREMIÈRE PAGE DU LIVRET DES FÊTES DE VERSAILLES (7 mai (1664), où fut représentée *la Princesse d'Elide*. — C'est le sixième jour de ces fêtes que furent joués les trois premiers actes de *Tartuffe*.

de Pyle. Mais elle aime le prince d'Ithaque, Euryale, et celui-ci aime la princesse. Les deux amants, aussi fiers l'un que l'autre, ne veulent pas se déclarer. Il en résulte une série de *fausses confidences* qui, souvent, ne manquent pas de finesse et font songer à Marivaux. Enfin, la princesse, apprenant que celui qu'elle aime se prépare à épouser sa cousine Aglante, dompte son orgueil.

Un rôle comique, celui du bouffon Moron (joué par Molière), vient égayer ces subtiles discussions galantes. Des intermèdes amusants, où la musique prend une part ingénieuse, coupent agréablement ces actes un peu traînants.

Pendant la troisième journée (vendredi), on assista à un grand ballet, donné dans le palais d'Alcine : géants, nains, Maures, chevaliers, monstres, se trémoussèrent au son des violons. Le moment étant venu où l'enchantement de Renaud doit cesser, on vit Mélisse passer un anneau au doigt du chevalier. Alors, le tonnerre se fit entendre et l'île d'Alcine s'abîma dans l'embrasement d'un feu d'artifice.

Le lendemain (samedi) eut lieu une *course de têtes*, où le Roi fut vainqueur.

Le dimanche, représentation des *Fâcheux* et du *Mariage forcé*.

Le lundi 12, **Tartuffe**, en 3 actes.

La « première » de Tartuffe (12 mai 1664). — Nous touchons ici, pour la première fois, à la question la plus délicate que soulève l'œuvre de Molière. On lit, en tête du *Tartuffe*, dans l'édition de 1682, la note suivante : « Les trois premiers actes de cette comédie ont été représentés à Versailles, pour le Roi, le 12e jour du mois de mai 1664.

« Les mêmes trois premiers actes de cette comédie ont été représentés, la deuxième fois, à Villers-Cotterets, pour S. A. R. Monsieur, frère unique du Roi, qui régalait Leurs Majestés et toute la cour, le 25e septembre de la même année 1664.

« Cette comédie, parfaite, entière et achevée en cinq actes, a été représentée, la première et la seconde fois, au château du Raincy, près Paris, pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29e novembre 1664 et 8e novembre de l'année suivante 1665, et depuis encore au château de Chantilly, le 2e novembre 1668.

« La première représentation a été donnée au public dans la salle du Palais-Royal, le 5e août 1667, et le lendemain 6e elle fut défendue par M. le premier président du Parlement jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

« La permission de représenter cette comédie en public sans interruption a été accordée le 5e février 1669, et dès ce même jour, la pièce fut représentée par la troupe du Roi. »

Nous avons voulu grouper, en nommant ici pour la première fois cette pièce célèbre, les dates essentielles qui s'y rapportent. Mais, pour rester fidèles à notre plan, nous étudierons au fur et à mesure que les circonstances biographiques et historiques nous y inviteront, les questions de toutes sortes que pose la pièce. De même, nous ne donnerons le texte de **Tartuffe** qu'à la date de 1669, puisque ce texte, tel que nous l'avons, est de cette année-là. Sur les textes de 1664 et de 1667, nous ne pouvons faire, en l'absence de tout manuscrit, que des conjectures (1).

Bornons-nous donc ici au *Tartuffe* joue le 12 mai 1664, aux fêtes de Versailles. Ce *Tartuffe* était en trois actes. Il est peu probable que la supposition de Michelet soit juste : selon lui, c'est un *Tartuffe* complet que Molière aurait donné ce jour-là. Il faudrait donc alors que La Grange, dans son *Registre*, et dans la *note* que nous avons reproduite plus haut, se fût grossièrement trompé. Plus vraisemblable est la tradition, qui veut que seuls « les trois premiers actes », sur cinq que comportait déjà le plan, aient été représentés. Sans doute, Molière, qui avait dû communiquer sa pièce sinon au Roi lui-même, du moins aux organisateurs des fêtes de Versailles, voulut donner à la cour une véritable *avant-première*, en détachant une partie de cette comédie dont le canevas était entièrement arrêté, mais dont il n'avait pas encore eu le temps de versifier les actes IV et V.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, nous savons que le Roi et la Reine goûtèrent fort cette comédie, — mais que Anne d'Autriche, qui inclinait de plus en plus vers la piété, en fut blessée. Des influences nombreuses et puissantes s'exercèrent aussitôt sur Louis XIV, pour obtenir qu'il interdît la repré-

(1) Nous nous écartons franchement sur ce point de l'opinion émise et défendue dans la remarquable notice consacrée au *Tartuffe*, dans l'édition *Despois-Mesnard*. IV. p. 271.

sentation publique du *Tartuffe*. D'après Brossette, « cette pièce plut à Sa Majesté, qui en parla trop avantageusement pour ne pas inciter la jalousie des ennemis de Molière et surtout la cabale des dévots. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, se mit à leur tête et parla au Roi contre cette comédie. Le Roi, pressé là-dessus à diverses reprises, dit à Molière qu'il ne fallait pas irriter les dévots (1) ».

Voilà donc le *Tartufe*, à moitié connu seulement, et déjà interdit. C'est en vain que Molière fit plusieurs voyages à Fontainebleau, où le roi s'était rendu après les fêtes : il n'obtint que de bonnes paroles.

Le 20 juin 1664, Molière fait jouer sur son théâtre la première pièce d'un jeune poète inconnu, la *Thébaïde*, de Racine. Il est peu probable qu'il lui en ait fourni le plan, comme le raconte Voltaire. Mais Molière n'en a pas moins le mérite d'avoir su pressentir le génie de Racine. On verra comment l'auteur d'*Alexandre* acquitta la dette de reconnaissance de l'auteur de la *Thébaïde*.

Quelque temps après, en juillet (1664), Molière et sa troupe sont appelés à Fontainebleau, où se trouvait le cardinal Chigi, envoyé par son oncle le pape Alexandre VII, pour présenter au roi les excuses de la Cour de Rome, à propos de l'insulte faite au duc de Créqui, ambassadeur de France. Molière demanda et obtint la permission de lire *Tartuffe* devant le légat; cette lecture eut lieu le 4 août. S'agissait-il seulement des trois premiers actes, ou de la pièce entière? Nous l'ignorons. Mais nous savons par Molière (voir plus loin le *1er placet)* que le légat donna son approbation.

Cependant, le curé de la paroisse Saint-Barthélemy, à Paris, Pierre Roullé, avait adressé à Louis XIV un pamphlet intitulé : *le Roy glorieux au monde, ou Louis XIV le plus glorieux de tous les rois*, dans lequel il appelait Molière « un démon vêtu de chair et habillé en homme », qui méritait « le feu même, avant-coureur de celui de l'enfer... » Et Roullé félicitait Louis XIV d'avoir interdit *Tartuffe*.

C'est après l'apparition de ce pamphlet que Molière, à la fin d'août 1664, adressa au roi son premier *placet*.

(1) Cité par Despois-Mesnard, *Molière*, IV, p. 273.

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

Sur la comédie du *Tartuffe*.

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi (1) où je me trouve, je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle ; et comme l'hypocrisie sans doute est un des plus en usage (2), des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, SIRE, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les gens de votre royaume si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance (3), toutes les friponneries couvertes de ces faux monnayeurs en dévotion qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière ; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avais à toucher ; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvait confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui feront reconnaître d'abord un véritable et franc hypocrite (4).

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que (5) vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de VOTRE MAJESTÉ, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de

(1) *Emploi*. Nous dirions plutôt aujourd'hui : *fonction*, puisqu'il s'agit de l'*emploi* du poète comique, qui s'est donné pour mission de corriger les hommes.

(2) *Les plus en usage*. Nous aurons à discuter ce point.

(3) *Gens de bien à outrance*. Cf. l'expression de l'*Impromptu* (sc. 4) : *adulateur à outrance*

(4) C'est là, en partie, l'explication de certains *grossissements*, que l'on a souvent reprochés à Molière dans cette peinture du caractère de Tartuffe.

(5) *Que*. Grammaire. *Conjonction*.

cet ouvrage, mon malheur était pourtant adouci par la manière dont Votre Majesté s'était expliquée sur ce sujet; et j'ai cru, Sire, qu'elle m'ôtait tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'Elle ne trouvait rien à dire dans cette comédie qu'Elle me défendait de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le Légat et de la plus grande partie de nos prélats (1), qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de Votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de... (2) qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, et M. le Légat, et MM. les prélats ont beau donner leur jugement : ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serais quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté; et sans doute Elle juge bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs, quels torts me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, Sire, ce que j'avais à demander pour ma réputation et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de Votre Majesté, et j'attends d'Elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

(1) *Nos prélats.* La copie Trallage donne ici une variante intéressante : *Messieurs les prélats.* Il ne s'agirait donc pas des évêques de France *(nos prélats)*, mais des prélats romains qui accompagnaient le légat du pape, le cardinal Chigi. Il faut convenir que leur approbation avait, pour Molière bien moins de valeur que celle des évêques de France.

(2) Le curé de Saint-Barthélemy, P. Roullé.

Le « Tartuffe » de 1664 *(suite)*. — Molière avait jugé cette protestation nécessaire. Cependant les lectures du *Tartuffe* n'étaient point interdites. Molière, appelé chez Monsieur, au château de Villers-Cotterets, y rejouait devant la cour ses trois premiers actes, le 25 septembre ; et enfin le 29 novembre, il donnait *Tartuffe* en cinq actes, au Raincy, par ordre du prince de Condé. Mais la représentation publique était toujours interdite.

Nous aimerions à indiquer dès maintenant les circonstances qui expliquent pourquoi Molière a écrit *Tartuffe*, pourquoi une cabale puissante s'est élevée contre lui, pourquoi enfin le Roi et la cour lui étaient favorables. Mais nous reconnaissons qu'il y aurait des inconvénients à entrer dès maintenant et avant la forme définitive de *Tartuffe* dans l'examen de ces questions ; nous les grouperons autour de la pièce achevée et représentée en public (1669). Disons seulement que la résistance venait du parti de la Reine mère et de ceux qui, dans la société parisienne et provinciale, étaient affiliés à la *Congrégation du Saint-Sacrement* dont les membres se donnaient pour mission de combattre la licence des mœurs et les divertissements profanes, en particulier la comédie ; et que les défenseurs de Molière étaient en général soit les *libertins* (libres penseurs de l'époque), soit les courtisans qui prétendaient, à l'exemple du Roi, s'amuser librement sans encourir des censures qu'ils jugeaient indiscrètes. Toutes ces questions se préciseront plus loin.

Pour le moment, nous n'avons à constater qu'une chose, c'est que Molière, tout en attendant le jour où son *Tartuffe* sera autorisé, ne désarme pas ; et qu'il prépare une comédie presque aussi hardie dans son genre que *Tartuffe* lui-même : c'est *Don Juan ou le Festin de Pierre*, dont la première représentation est donnée le 15 février 1665.

Dans l'intervalle, il a monté à Paris « avec tous ses agréments », cette *Princesse d'Élide* jouée aux fêtes de Versailles. La première représentation a eu lieu le 9 novembre 1664, et la dernière le 4 janvier 1665. Mais il faut au public une nouveauté, et Molière tient à la lui donner, pour des raisons très personnelles.

DON JUAN ou le FESTIN DE PIERRE
(15 février 1665)

Voici un exemple frappant d'une pièce dont on peut dire qu'elle est un cadre de hasard pour des idées profondes et hardies. A l'examiner superficiellement, c'est une succession de scènes assez mal cousues; presque toutes, d'ailleurs, imitées, pour ne pas dire copiées; avec un dénouement traditionnel et conventionnel, destiné à satisfaire une naïve curiosité. Quand, au contraire, on s'efforce d'en pénétrer le sens, surtout à cette date de 1665, il semble que Molière n'ait jamais rien écrit de plus original ni de plus osé. C'est sous ces deux aspects qu'il faut examiner *Don Juan*.

Les sources de « Don Juan ». — Au commencement du XVII^e^ siècle, vers 1620, on joue en Espagne un drame intitulé *El Burlador de Sevilla y Combidado de piedra* (Le Trompeur de Séville et le convié de pierre). L'auteur, Tirso de Molina, était moine et s'appelait de son vrai nom Gabriel Tellez. Dans cette pièce, Don Juan n'est pas un impie; il n'est libertin qu'au sens moral du mot. Mais il remet toujours au lendemain le repentir de ses fautes. Et quand la statue du Commandeur don Gonzalo d'Ulloa, qu'il a tué pour lui enlever sa fille, et qu'il a l'audace d'inviter à souper avec lui (de là le sous-titre le *Convié de pierre*), l'entraîne aux enfers, son dernier cri est pour demander le temps de se confesser. C'est un drame d'un caractère religieux et austère, où les valets mêmes et les paysans parlent un langage élevé ou précieux. Le sujet fit fortune en Italie, où Cicognini commence à représenter Don Juan plus irréligieux et à développer l'élément comique. Un autre *Convitato di pietra* avait pour auteur Giliberto : sa pièce ne s'est pas retrouvée. De plus, les comédiens italiens établis en France au milieu du XVII^e^ siècle, et qui jouèrent précisément sur le même théâtre que Molière, d'abord au Petit-Bourbon, puis au Palais-Royal, avaient dans leur répertoire, dès 1657, un *Convitato di pietra* que Molière dut leur voir jouer, et où le sujet tournait au burlesque.

En 1658, le comédien Dorimond avait fait représenter à Lyon une tragi-comédie intitulée *Le Festin de Pierre* ou *le Fils criminel*. Pour la première fois on trouve dans ce titre le contre-sens de traduction : l'italien *Il convitato di pietra* ou l'espagnol *Y combidado de piedra* (qui signifie le *convié*, le *convive* de *pierre* et qui fait allusion à l'épisode merveilleux de la pièce, la statue qui s'anime et qui punit), est interprété de telle façon que *pierre* y devient en quelque sorte un nom propre. Cette pièce fut imprimée à Paris en 1659 et jouée en 1661, par la troupe de Mademoiselle. On doit signaler le changement du sous-titre dans une réimpression de 1665; le *Fils criminel* est devenu l'*Athée foudroyé*.

Cette même année 1659, un autre comédien, appartenant à l'Hôtel de Bourgogne, Villiers, fait jouer sur son propre théâtre le *Festin de Pierre* ou *le Fils criminel*.

Nous n'avons pas à entrer dans l'analyse de ces pièces espagnoles, italiennes et françaises (1). Il est seulement intéressant de constater que Molière s'empare une fois encore d'un sujet traditionnel, d'un canevas tout fait, de rôles tracés, de plaisanteries dont on avait déjà ri, de jeux de scène et d'un dénouement qui semblaient avoir épuisé la

curiosité. A ceux qui lui disaient : « Tout est fait », il répondait sans doute : « Tout est à refaire ». Et, de tous ces Dons Juans du XVII^e^ siècle, on ne connaît plus que le sien. Pourquoi?

Originalité du « Don Juan » de Molière. — D'abord, c'est que Molière, qui emprunte des *rôles* et des *situations*, crée les *caractères*. Son Don Juan, c'est encore un *marquis*, de ceux qu'il a observés si impitoyablement, et dont il a peint jusqu'à ce jour les gestes, les costumes, les turlupinades, bref tout ce qui semblait du ressort de la *comédie*. Mais déjà nous savons par certains passages de l'*Ecole des femmes* ce que le mot de *comédie* peut renfermer de profond et de troublant. Molière a pu voir à la cour les Lauzun, les chevalier de Lorraine, les Vardes, les Guiches; il a connu en province le prince de Conti; il sait quelle perversité se cache sous ces allures, nobles et quelle lâcheté de cœur sous cette bravoure fanfaronne. Il peindra donc dans *Don Juan* le « grand seigneur méchant homme ». Et c'est le premier aspect de ce caractère. Débauché, infidèle à sa parole, impie, mauvais époux, mauvais fils, perdu de dettes, Don Juan est le type accompli de celui que le XVII^e^ siècle appelait le *libertin*. et contre lequel ont tonné, du haut de la chaire, les Bossuet et les Bourdaloue. Ce que la chaire, — la seule tribune libre du siècle — pouvait se permettre, Molière l'ose sur le théâtre. Mais Molière, qui vient d'être persécuté pour son *Tartuffe*, a également observé que, parmi ceux qui ont affecté à la cour le plus de zèle contre sa pièce, il y a plusieurs de ces anciens *libertins* qui se sont *rangés*, et qui, selon sa morale un peu trop simpliste, ne peuvent être que des hypocrites; et le type de ces convertis indiscrets sera le prince de Conti, jadis protecteur de Molière et *libertin* achevé, maintenant auteur d'un *Traité de la comédie* où il brûle ce qu'il adorait. Aussi, pour nous montrer l'évolution complète du « grand seigneur méchant homme » et, pour fustiger du même coup ceux de ses ennemis qui « de diables se sont faits ermites ». Molière nous présente-t-il un Don Juan hypocrite, se couvrant de scrupules religieux pour échapper à ses engagements.

Les représentations. — La hardiesse extraordinaire de la pièce fut vivement sentie. D'abord, dès la seconde représentation, Molière dut supprimer la *scène du pauvre* (p. 214), puis adoucir bon nombre de passages du rôle de Don Juan et du rôle de Sganarelle. Ainsi retouchée, la pièce eut un grand succès de scandale. Du 15 février 1665 au 20 mars, elle eut quinze représentations consécutives, et avec de fortes recettes. Elle ne fut pas interdite ; mais, après le congé de Pâques, à la réouverture du 14 avril, elle ne fut plus jouée : évidemment, Molière, à qui le roi n'avait pas voulu infliger une seconde interdiction, reçut l'ordre de ne pas reprendre *Don Juan*. — Un libelle très violent parut contre *Don Juan*, le 18 avril 1665, sous ce titre : « *Observations sur une comédie de Molière intitulée* le Festin de Pierre,... » L'auteur était un avocat au Parlement, de Rochemont, pseudonyme sous lequel se serait caché, dit M. Livet, le janséniste Barbier d'Aucour. Il fut publié deux *réponses* à cet ouvrage (2).

(1) Voir *Molière* Despois-Mesnard, t. V, notice sur *Don Juan*.

(2) Cf. *Molière* Despois-Mesnard, t. V, p. 232.

Frontispice de *Don Juan*, au tome VII de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Acte IV, sc. VIII : à gauche, Don Juan ; au centre la statue du Commandeur ; à droite, Sganarelle, à qui Don Juan ordonne de prendre le flambeau pour reconduire le Commandeur.

Par l'analyse et par les extraits qui suivent, on verra les principales situations de la pièce, et la discussion de certains points sera mieux placée à côté du texte lui-même.

Pour bien comprendre l'originalité de *Don Juan*, il faut noter que cette comédie (qui rentre dans la tradition de l'ancienne *tragi-comédie*) se joue dans cinq décors différents, et avec des *machines*.

Don Juan.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Don Juan, fils de Don Louis	LA GRANGE.
Sganarelle, valet de Don Juan	MOLIÈRE.
Elvire, femme de Don Juan	Mlle DUPARC.
Gusman, écuyer d'Elvire	BRÉCOURT.
Don Carlos, frères d'Elvire	?
Don Alonse, frères d'Elvire	?
Don Louis, père de Don Juan	BÉJART.
Francisque, pauvre	?
Charlotte, paysannes	Mlle MOLIÈRE.
Mathurine, paysannes	Mlle DE BRIE.
Pierrot, paysan	HUBERT.
La Statue du Commandeur	?
La Violette, laquais de Don Juan	?
Ragotin, laquais de Don Juan	?
M. Dimanche, marchand	DU CROISY.
La Ramée, spadassin	DE BRIE.

Suite de Don Juan.
Suite de Don Alonse et de Don Carlos, frères.
Un spectre.

(La scène est en Sicile.)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un palais, dans une ville maritime de Sicile. Sganarelle, valet de Don Juan, cause avec Gusman, écuyer de Dona Elvire, femme de Don Juan. Après un burlesque éloge du tabac, Sganarelle fait à Gusman la « psychologie » de son maître Don Juan.

SCÈNE I

SGANARELLE, GUSMAN

SGANARELLE

... Je t'apprends, *inter nos* (1), que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait

(1) *Inter nos*, entre nous. Le Sganarelle de *Don Juan*, sait, comme celui du *Médecin malgré lui*, un peu de latin.

jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit (1) ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou (2), qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Épicure (3), un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on peut lui faire, et traite de billevesées (4) tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour sa passion, et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusqu'au soir (5). Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie : la crainte en moi fait l'office du zèle, brise mes

(1) *Croit*, Grammaire, *verbe*.

(2) *Loup-garou* est, « dans la croyance populaire, un homme qui, la nuit, erre transformé en loup ». — Sganarelle considère comme une impiété de ne point croire au loup-garou; — plus loin, il parlera également du *Moine bourru*. Ce *mélange* est bien dans le caractère de Sganarelle; et Molière n'a fait que de se conformer à la façon naïve et maladroite dont gens du peuple et paysans entendent la religion. Mais on fut choqué de voir, en face de l'impiété élégante de Don Juan, la grossière ignorance de celui que Molière chargeait de défendre la morale et la foi.

(3) *Pourceau d'Epicure*. Cf. Horace, disant de lui-même : *Epicuri de grege porcum*. (Ep. I, 4.)

(4) *Billevesées*. Lexique.

(5) Dans la comédie jouée par les bouffons italiens, le valet Arlequin tenait un rouleau, dont il lançait un bout dans le parterre : c'était la ligne

sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais : séparons-nous. Écoute au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

Dans la suite du 1er acte, Don Juan annonce à son valet qu'il a l'intention d'enlever une jeune fille qui fait avec son fiancé une promenade en mer, et qu'il a frété une barque pour cette entreprise. En vain sa femme, doña Elvire, vient lui faire des reproches de l'avoir abandonnée.

Acte II. — Cet acte s'ouvre par une scène de paysans; on apprend par un récit de Pierrot et de Charlotte que Don Juan et Sganarelle ont fait naufrage et viennent d'être sauvés et recueillis. Arrive Don Juan, qui courtise Charlotte après Mathurine, leur promettant à toutes les deux de les épouser. Mais, averti qu'il est poursuivi par des cavaliers, Don Juan oblige Sganarelle à changer de costume avec lui, et part.

Acte III. — Nous sommes dans une forêt. Don Juan est vêtu en campagnard ; Sganarelle en médecin. Dans la scène 1, le maître et le valet causent familièrement, Sganarelle, scandalisé par l'impiété de Don Juan, essaye de le convertir.

SCÈNE I

SGANARELLE, DON JUAN

SGANARELLE

... Qu'est-ce donc que vous croyez ?

DON JUAN

Ce que je crois ?

SGANARELLE

Oui.

DON JUAN

Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE

La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Mon-

sieur, je n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit (1). Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut ; et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul..... Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon tout cela est agencé l'un dans l'autre ? Ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces..., ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui... Oh ! dame (2) ! interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

DON JUAN

J'attends que ton raisonnement soit fini.

SGANARELLE

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut ? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner... (*Il se laisse tomber en tournant.*)

(1) Sganarelle se sert ici de la preuve de l'existence de Dieu, par les *Causes finales*.

(2) *Dame !* Lex.

DON JUAN

Bon ! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé (1).

SGANARELLE

Morbleu ! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous, croyez ce que vous voudrez; il m'importe bien que vous soyez damné !

DON JUAN

Mais, tout en raisonnant, je crois que nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que voilà là-bas, pour lui demander le chemin.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE (2)

SGANARELLE

Holà, ho, l'homme ! ho, mon compère ! ho, l'ami ! un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE

Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner (3) à main droite quand vous serez au bout de la forêt; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

DON JUAN

Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grâces de tout mon cœur.

LE PAUVRE

Si vous vouliez me secourir, Monsieur, de quelque aumône ?

DON JUAN

Ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

(1) Ce jeu de scène et la réflexion qu'il inspire à Don Juan ont encore scandalisé certains spectateurs, mais Molière tient à rester dans la *comédie*. Il craint qu'un raisonnement destiné, en soi, à la réfutation de l'impie, ne paraisse ennuyeux ; il le place dans la bouche d'un valet comique et en dissipe le *sérieux* par une *pitrerie*.

(2) Dans les éditions de 1682 et de 1734, ce *Pauvre* est appelé *Francisque*. (Voir la liste des personnages.)

(3) *Détourner*. Grammaire. *Verbe*.

LE PAUVRE

Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DON JUAN

Eh ! prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE

Vous ne connaissez pas Monsieur, bon homme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DON JUAN

Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE

De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN

Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE

Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN

Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE

Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents (1).

DON JUAN

Voilà qui est étrange et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer (2).

(1) Depuis « Je vous assure » jusqu'à « Mais que vois-je-là ? », le texte fut retranché par Molière dès la première représentation ; et l'édition de 1682 (1re édition française) fait également cette suppression. C'est par les éditions de Hollande que l'on a ces vingt lignes, les plus hardies de toute la pièce. L'édition de 1682 fut d'ailleurs retouchée elle-même ; et ce qui subsistait de la *scène du pauvre* fut supprimé « par ordre » ; les exemplaires non *cartonnés* sont très rares.

(2) *Jurer*. Don Juan joue ici le rôle de tentateur. Il spécule sur la misère du *pauvre*, pour obliger celui-ci à commettre un crime contre sa conscience.

LE PAUVRE

Ah ! Monsieur ! voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DON JUAN

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non : en voici un que je te donne si tu jures. Tiens : il faut jurer.

LE PAUVRE

Monsieur...

DON JUAN

A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE

Va, va, jure un peu : il n'y a pas de mal.

DON JUAN

Prends, le voilà ; prends, te dis-je ; mais jure donc.

LE PAUVRE

Non, Monsieur ; j'aime mieux mourir de faim.

DON JUAN

Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité (1). (*Regardant dans la forêt.*) Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ! La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté. (*Il met l'épée à la main et court au lieu du combat.*)

Don Juan délivre un gentilhomme attaqué par des voleurs ; ce gentilhomme n'est autre que Don Carlos, frère de cette Elvire abandonnée par Don Juan. Le frère de Carlos, Don Alonse, arrive et reconnaît Don Juan qu'il veut attaquer ; Carlos, qui lui doit la vie, arrête la colère d'Alonse. Ces scènes de *bravoure* succédant à la tentation du pauvre, nous prouvent que, dans le *méchant homme*, le grand seigneur est encore vivant. — Cependant Don Juan reste seul avec Sganarelle, à qui il reproche sa poltronnerie pendant le combat ; puis il lui dit :

SCÈNE V

DON JUAN, SGANARELLE

DON JUAN

... Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres ?

(1) Don Juan parodie ici, avec une intention sacrilège, la formule chrétienne : pour l'amour de Dieu.

SGANARELLE

Vous ne le savez pas ?

DON JUAN

Non, vraiment.

SGANARELLE

Bon ! c'est le tombeau que le Commandeur faisait faire lorsque vous le tuâtes (1).

DON JUAN

Ah ! tu as raison. Je ne savais pas que c'était de ce côté-ci qu'il était. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du Commandeur, et j'ai envie de l'aller voir !

SGANARELLE

Monsieur, n'allez point là.

DON JUAN

Pourquoi ?

SGANARELLE

Cela n'est pas civil d'aller voir un homme que vous avez tué.

DON JUAN

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, et qu'il doit recevoir de bonne grâce, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(*Le tombeau s'ouvre, et l'on voit la statue du Commandeur.*)

SGANARELLE

Ah ! que cela est beau ! Les belles statues ! le beau marbre ! les beaux piliers ! Ah ! que cela est beau ! Qu'en dites-vous, monsieur ?

DON JUNA

Qu'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un homme mort ; et ce que je trouve admirable, c'est qu'un homme qui s'est passé (2), durant sa vie, d'une assez simple

(1) *Le Commandeur.* Don Gonzalo d'Ulloa, commandeur de Calatrava. — Dans la pièce espagnole, le Commandeur joue un rôle comme personnage vivant ; et sa statue reparaît au dénouement. Mais Molière, qui devait faire tenir sa pièce en vingt-quatre heures, ne pouvait présenter comme vivant au 1er acte le Commandeur dont on voit, au 5e acte, le tombeau et la statue.

(2) *Passé.* Lex.

demeure, en veuille avoir une si magnifique pour quand il n'en a plus que faire (1).

SGANARELLE

Voici la statue du Commandeur.

DON JUAN

Parbleu ! le voilà bon (2), avec son habit d'empereur romain !

SGANARELLE

Ma foi, Monsieur, voilà qui est bien fait. Il semble qu'il est en vie, et qu'il s'en va parler. Il jette des regards sur nous qui me feraient peur, si j'étais tout seul, et je pense qu'il ne prend pas plaisir de nous voir.

DON JUAN

Il aurait tort, et ce serait mal recevoir l'honneur que je luis fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

SGANARELLE

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

DON JUAN

Demande-lui, te dis-je.

SGANARELLE

Vous moquez-vous ? Ce serait être fou que d'aller parler à une statue.

DON JUAN

Fais ce que je te dis.

SGANARELLE

Quelle bizarrerie ! Seigneur Commandeur... *(A part.)* Je ris de ma sottise ; mais c'est mon maître qui me la fait faire. *(Haut.)* Seigneur Commandeur, mon maître Don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui. *(La Statue baisse la tête.)* Ha !

DON JUAN

Qu'est-ce ? qu'as-tu ? Dis donc, veux-tu parler ?

(1) La différence des caractères ne saurait être mieux rendue que par cette admiration naïve de Sganarelle opposée à l'ironie méprisante et sacrilège de Don Juan.

(2) *Bon.* Lex.

SGANARELLE, *baissant la tête comme la Statue.*

La Statue...

DON JUAN

Hé bien ! que veux-tu dire, traître ?

SGANARELLE

Je vous dis que la Statue...

DON JUAN

Hé bien ! la Statue ? Je t'assomme, si tu ne parles.

SGANARELLE

La Statue m'a fait signe.

DON JUAN

La peste le coquin (1)!

SGANARELLE

Elle m'a fait signe, vous dis-je : il n'est rien de plus vrai. Allez-vous-en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

DON JUAN

Viens, maraud, viens, je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le Seigneur Commandeur voudrait-il venir souper avec moi ?

(*La Statue baisse encore la tête.*)

SGANARELLE

Je ne voudrais pas en tenir dix pistoles (2). Eh bien ! Monsieur ?

DON JUAN

Allons, sortons d'ici.

Acte IV. — Don Juan est dans son palais. Il soutient à Sganarelle qu'ils ont été dupes d'une vapeur qui leur a brouillé la vue, et il demande à souper. A ce moment, on lui annonce la visite de M. Dimanche. Molière, pour peindre son grand seigneur méchant homme, n'a garde d'oublier un trait alors fort commun parmi les *marquis :* Don Juan est couvert de dettes et ne paye personne.

(1) *La peste le coquin !* Phrase elliptique pour : *La peste emporte le coquin !*

(2) *En tenir dix pistoles.* Recevoir, pour cela, dix pistoles. C'est-à-dire : *Je ne voudrais pas, pour dix pistoles, que ce phénomène n'eût pas eu lieu.* Sganarelle est satisfait de voir un prodige de nature à convertir son maître.

SGANARELLE

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.

SCÈNE II

LA VIOLETTE

Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE

Bon, voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas?

LA VIOLETTE

Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis: mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE

Qu'il attende, tant qu'il voudra.

DON JUAN

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double.

(Entre M. Dimanche.)

SCÈNE III

DON JUAN, *faisant de grandes civilités.*

Ah! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord (1)! J'avais donné ordre qu'on me ne fît parler personne (2); mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

(1) *D'abord.* Lex.

(2) *Qu'on ne laissât entrer personne pour me parler*

M. DIMANCHE

Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, *parlant à ses laquais.*

Parbleu! coquins (1), je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIMANCHE

Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN

Comment? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN

Aïlons vite un siège pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE

Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN

Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi (2).

M. DIMANCHE

Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN

Otez ce pliant (3), et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE

Monsieur, vous vous moquez, et...

DON JUAN

Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

(1) *Coquins.* Lex.

(2) *Contre moi.* A côté de moi. Cf. *Critique de l'École des femmes,* sc 5. Le marquis dit : « ...Dorilas, contre qui j'étais (assis au théâtre), a été de mon avis. »

(3) Cf. *Tartuffe,* v. 661-663 :

Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.

Aux gens *de condition* on offrait un fauteuil.

M. DIMANCHE

Monsieur.

DON JUAN

Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE

Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DON JUAN

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE

Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN

Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. DIMANCHE

Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN

Parbleu! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE

Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN

Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. DIMANCHE

Je voudrais bien...

DON JUAN

Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse?

M. DIMANCHE

Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

DON JUAN

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE

Elle est votre servante, Monsieur. Je venais...

DON JUAN

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle?

M. DIMANCHE

Le mieux du monde.

DON JUAN

La jolie petite fille que c'est! je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE

C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

DON JUAN

Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour?

M. DIMANCHE

Toujours de même, Monsieur. Je...

DON JUAN

Et votre petit chien Brusquet? gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous?

M. DIMANCHE

Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir (1).

DON JUAN

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, *lui tendant la main.*

Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis?

M. DIMANCHE

Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN

Parbleu! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE

Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN

Il n'y a rien que je ne fisse (2) pour vous.

(1) *Chevir.* Lexique.

(2) *Il n'est rien que je ne fisse...* Grammaire. *Subjonctif.* (L'édition de 1734 porte cette variante : *il n'est rien que je ne fasse...)*

M. DIMANCHE

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE

Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur...

DON JUAN

Oh ça, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

M. DIMANCHE

Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, *se levant.*

Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter (1).

M. DIMANCHE, *se levant de même.*

Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle ôte les sièges promptement.*)

DON JUAN

Comment? je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE

Ah! Monsieur...

DON JUAN

C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE

Si...

DON JUAN

Voulez-vous que je vous reconduise?

M. DIMANCHE

Ah! monsieur, vous vous moquez, Monsieur...

(1) Paris n'était pas sûr, la nuit venue. C'est seulement en 1667 que le lieutenant de police La Reynie commença à faire éclairer les rues.

DON JUAN

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service (1).

Don Juan sort et laisse M. Dimanche avec Sganarelle, qui continue à le berner, et qui le met dehors. Don Juan est à peine revenu qu'on lui annonce l'arrivée de son père. Une scène de haute gravité, presque pathétique, va succéder aux plaisanteries précédentes. Cf. *le Menteur*. V. 3.

SCÈNE IV

DON LOUIS, DON JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE

LA VIOLETTE, *à Don Juan*.

Monsieur, voilà Monsieur votre père.

DON JUAN

Ah! me voici bien : il me fallait cette visite pour me faire enrager.

DON LOUIS

Je vois bien que je vous embarrasse et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre; et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements (2). Hélas! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nompareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux

(1) *Que je ne fisse*. Cf. p. 246, note 2.
(2) *Déportements*. Lex.

du monde, d'adoucir le mauvais visage (1), cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent, à toutes heures, à lasser les bontés du Souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas (2). Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leurs vertus, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né : ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous (3).

(1) *Visage.* Lex.

(2) *La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.* Cette phrase forme un vers, et un vers cornélien.

(3) Cette *tirade* sur la vraie noblesse emprunte une partie de sa beauté à cette circonstance qu'elle est, comme celle de Géronte dans le *Menteur* de Corneille, prononcée par un gentilhomme. Ce n'est pas un *réquisitoire*

DON JUAN

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler (1).

DON LOUIS

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme. Mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du Ciel, et laver par ta punition la honte de t'avoir fait naître (2).

(*Il sort.*)

DON JUAN

Eh! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils (3).

Après le départ de son père, Don Juan croit qu'il va pouvoir souper. Mais arrive sa femme abandonnée, dona Elvire. Celle-ci ne vient que pour lui annoncer qu'elle se retire dans un couvent, et elle le supplie de songer à son salut. Mais ces paroles ne font aucun effet sur Don Juan.

que l'on peut récuser, comme s'il était dicté par l'envie. Quand Figaro, dans son fameux monologue, fait le procès de ceux qui *se sont donné la peine de naître,* on y sent l'orgueil irrité du plébéien; ici, don Louis est animé par la conscience du devoir qu'impose à un gentilhomme la grandeur même de son rang.

(1) On attendait avec inquiétude la réponse de Don Juan; il était impossible de la supposer aussi insolente.

(2) Cf. *Horace.* Le vieil Horace, qui croit que son dernier fils, seul survivant, a fui devant les Curiaces vainqueurs, s'écrie :

Avant la fin du jour, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

(3) Ce passage est de ceux qui firent scandale.

SCÈNE VII

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

DON JUAN, *se mettant à table.*

Sganarelle, il faut songer à s'amender, pourtant.

SGANARELLE

Oui-dà.

DON JUAN

Oui, ma foi! il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, et puis nous songerons à nous

SGANARELLE

Oh!

DON JUAN

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE

Rien. Voilà le souper.

(*Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte, et le met dans sa bouche.*)

DON JUAN

Il me semble que tu as la joue enflée; qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là (1)?

SGANARELLE

Rien.

DON JUAN

Montre un peu. Parbleu! c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vite une lancette pour percer cela. Le pauvre garçon n'en peut plus, et cet abcès le pourrait étouffer. Attends; voyez comme il était mûr! Ah! coquin que vous êtes!...

SGANARELLE

Ma foi, monsieur, je voulais voir si votre cuisinier n'avait point mis trop de sel ou trop de poivre.

DON JUAN

Allons, mets-toi là, et mange. J'ai affaire de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

(1) Encore une de ces bouffonneries que Molière introduit, pour dissiper par le rire l'effet des scènes dramatiques et touchantes qui viennent de finir, et pour *reposer* le spectateur avant l'apparition effrayante de la statue.

SGANARELLE, *se mettant à table.*

Je le crois bien, monsieur ; je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela ; voilà qui est le meilleur du monde. (*A Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.*) Mon assiette ! mon assiette ! tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu ! petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes nettes ! Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos !

(*Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette* (1).

DON JUAN

Qui peut frapper de cette sorte ?

SGANARELLE

Qui diable nous vient troubler dans nos repas ?

DON JUAN

Je veux souper en repos au moins, et qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE

Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

DON JUAN, *voyant revenir Sganarelle effrayé.*

Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ?

SGANARELLE, *baissant la tête comme la Statue.*

Le... qui est là !

DON JUAN

Allons voir, et montrons que rien ne me saurait ébranler.

SGANARELLE

Ah ! pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

(1) Ce jeu de scène, comme le précédent, était traditionnel dans la farce italienne. N'oublions pas que le rôle de Sganarelle était joué par Molière, qui ajoutait sans doute beaucoup.

SCENE VIII

DON JUAN, LA STATUE DU COMMANDEUR, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN

DON JUAN, *à ses gens.*

Une chaise et un couvert. Vite donc.

(*Don Juan et la Statue se mettent à table.*)

(*A Sganarelle.*)

Allons, mets-toi à table.

SGANARELLE

Monsieur, je n'ai plus faim.

DON JUAN

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la santé du Commandeur: je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE

Monsieur, je n'ai pas soif.

DON JUAN

Bois, et chante ta chanson, pour régaler le Commandeur.

SGANARELLE

Je suis enrhumé, Monsieur.

DON JUAN

Il n'importe. (*A ses gens.*) Allons, vous autres, venez, accompagnez sa voix.

LA STATUE

Don Juan, c'est assez. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?

DON JUAN

Oui, j'irai, accompagné du seul Sganarelle.

SGANARELLE

Je vous rends grâces, il est demain jeûne pour moi.

DON JUAN, *a Sganarelle.*

Prends ce flambeau.

LA STATUE

On n'a pas besoin de lumière, quand on est conduit par le Ciel.

Acte V. — Cet acte commence par une des scènes les plus célèbres et les plus hardies. Don Juan, pour mettre le comble à sa scélératesse, joue maintenant le personnage d'hypocrite. Molière a trouvé ce trait indiqué dans les comédies italiennes, et il l'a préparé, au 1er acte, quand Don Juan dit à Elvire qu'il lui est venu des scrupules de l'avoir enlevée à son couvent. Mais il donne à cette partie du rôle une ampleur toute nouvelle. On sent à chaque ligne l'auteur irrité du *Tartuffe* interdit.

SCÈNE I

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE

DON LOUIS

Quoi ? mon fils, serait-il possible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? ne m'abusez-vous point d'un faux espoir, et puis-je prendre quelque assurance sur la nouveauté surprenante d'une telle conversion?

DON JUAN, *faisant l'hypocrite.*

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs ; je ne suis plus le même d'hier au soir, et le Ciel tout d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde: il a touché mon âme et dessillé mes yeux, et je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, et m'étonne comme le Ciel les a pu souffrir si longtemps, et n'a pas vingt fois sur ma tête laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes ; et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater (1) aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, et m'efforcer d'en obtenir du Ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler; et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, et de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve

(1) *Éclater.* Lex.

de guide, et sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

DON LOUIS

Ah ! mon fils, que la tendresse d'un père est aisément rappelée, et que les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre mot de repentir ! Je ne me souviens plus déjà de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, et tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue ; je jette (1) des larmes de joie ; tous mes vœux sont satisfaits et je n'ai plus rien désormais à demander au Ciel. Embrassez-moi, mon fils, et persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais tout de ce pas porter l'heureuse nouvelle à votre mère, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, et rendre grâces au Ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

SCÈNE II

DON JUAN, SGANARELLE

SGANARELLE

Ah ! Monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti ! Il y a longtemps que j'attendais cela, et voilà, grâce au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN

La peste le benêt (2) !

SGANARELLE

Comment, le benêt ?

DON JUAN

Quoi ? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE

Quoi ? ce n'est pas... Vous ne... Votre... Oh ! quel homme ! quel homme ! quel homme !

(1) *Jette.* Lex.
(2) *Benêt.* Lex.

DON JUAN

Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

DON JUAN

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme (1) ; et si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite et me jeter dans un train (2) de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où (3) je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE

Quoi ? vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ?

DON JUAN

Et pourquoi non ? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde (4) !

SGANARELLE

Ah ! quel homme ! quel homme !

(1) Grammaire. *Négation.*

(2) *Train.* Lex.

(3) *Où.* Grammaire. *Pronom.*

(4) Voilà peut-être la vraie pensée de Molière au sujet de ceux qui condamnent *Tartuffe* : il ne croit pas à leur sincérité ; et il va développer la *politique* qu'il attribue à ce genre d'hypocrites. Mais il sera utile de comparer avec la tirade suivante de Don Juan, le sermon de Bourdaloue *Sur l'hypocrisie*..

DON JUAN

Il n'y a plus de honte maintenant à cela : l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée ; et quoique on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les jette tous sur les bras ; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres ; ils donnent hautement dans le panneau (1) des grimaciers et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens ; et quelque baissement de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux (2) rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes ; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être décou-

(1) *Panneau.* Lex.

(2) Cf. *Misanthrope*, I, sc. 1 :

Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici

vert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale (1), et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal des actions de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du Ciel, et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

A cette énumération des avantages de l'hypocrisie, Sganarelle répond par des reproches assez grotesques et coud les uns aux autres des proverbes incohérents, comme s'il voulait parodier les raisonnements si sensés de Sancho-Pança. — Arrive Don Carlos, le frère d'Elvire ; Don Juan joue son rôle d'hypocrite et lui déclare que le Ciel s'oppose à ce qu'il reprenne chez lui Dona Elvire. Carlos irrité le provoque. Don Juan déclare qu'il ne peut point se battre, mais qu'il passera tout à l'heure par une petite rue écartée, et que s'il est attaqué il se défendra (Cf. VII[e] *Provinciale* de Pascal). — Cependant un Spectre apparaît et prédit à Don Juan sa perte prochaine, s'il ne se repent. Mais Don Juan brave cet avis et se dirige, comme il l'a promis, vers le tombeau du Commandeur.

SCÈNE VI

LA STATUE DU COMMANDEUR, DON JUAN, SGANARELLE

LA STATUE

Arrêtez, Don Juan : vous m'avez hier donné votre parole de venir manger avec moi.

DON JUAN

Oui. Où faut-il aller ?

LA STATUE

Donnez-moi la main.

(1) *Cabale.* Lex..

DON JUAN

La voilà.

LA STATUE

Don Juan, l'endurcissement au péché traîne (1) une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DON JUAN

O ciel ! que sens-je? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

(*Le tonnerre tombe, avec un grand bruit et de grands éclairs, sur Don Juan. La terre s'ouvre et l'abîme, et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*)

SGANARELLE

Ah ! mes gages ! mes gages ! Voilà, par sa mort, un chacun satisfait... Il n'y a que moi seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable châtiment du monde. Mes gages ! mes gages ! mes gages (2) !

(1) *Traîne.* Lex.

(2) Ce jeu de scène de Sganarelle réclamant ses gages, en frappant sur le sol où venait de disparaître Don Juan, était dans la farce italienne du *Convitato di Pietra*. Il scandalisa les spectateurs de Molière. Aussi disparut-il à la deuxième représentation, et ne se trouve-t-il indiqué, au XVII^e^ siècle, que dans les éditions de Hollande.

Après « Don Juan »

Les attaques violentes dirigées contre *Don Juan* n'avaient pas affaibli la faveur de Louis XIV pour Molière. Sans doute, la pièce dut disparaître de l'affiche, ou plutôt, comme nous l'avons dit, n'y plus reparaître après la clôture de Pâques 1665. Mais au mois de juin suivant, la troupe de Molière est appelée à Versailles, pour y jouer une pièce de Mlle des Jardins, *la Coquette ou le Favori*, donnée pour la première fois au Palais-Royal le 24 avril. Devant la cour, le 14 juin, le *Favori* fut précédé d'une sorte de prologue.

« On a joué, dit La Grange dans son *Registre*, le *Favori* dans le jardin, sur un théâtre tout garni d'orangers. M. de Molière fit un prologue en marquis ridicule, qui voulait être sur le théâtre malgré les gardes, et eut une conversation risible avec une marquise ridicule, placée au milieu de l'assemblée. » Ce prologue est malheureusement perdu.

Le 4 août suivant, on baptisa à Saint-Eustache la petite Esprit-Magdeleine, fille de Molière ; le parrain était M. de Modène, la marraine Madeleine Béjart (1).

C'est le même mois que la troupe, appelée à Saint-Germain en-Laye, devient la *Troupe du Roi*, avec 6,000 livres de pension. Les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne gardaient le titre de *Troupe royale*. « S'il n'est pas trop subtil de chercher entre les deux quelque différence, celui de *Troupe du Roi* semblerait le plus honorable, comme marquant plus particulièrement qu'elle était attachée à la personne même (2). » Il était difficile à Louis XIV de soutenir plus efficacement Molière, après *Tartuffe* et *Don Juan*. Mais aussi Molière eut-il immédiatement à justifier cette faveur, en composant pour le Roi, et en faisant jouer à Versailles, le 14 septembre suivant, une comédie-ballet : *l'Amour médecin*, musique de Lulli.

(1) Esprit-Magdeleine devait épouser en 1705 M. de Montalant ; elle mourut en 1723, et avec elle disparut la descendance directe de Molière, ses deux fils étant morts en bas âge.

(2) *Molière*, éd. Despois-Mesnard, tome X, p. 326.

Esprit-Magdeleine, fille de Molière
Née le 1er août 1665; devenue en 1705 madame de Montalan, morte en 1723 (d'après le tableau de Mignard).

L'AMOUR MÉDECIN

(15 septembre 1665.)

Dans l'avis *Au lecteur*, placé en tête de la pièce publiée dès janvier 1666, Molière écrit : « Ce n'est ici qu'un simple crayon, un petit impromptu, dont le roi a voulu se faire un divertissement. Il est le plus précipité de ceux que Sa Majesté m'ait commandés ; et lorsque je dirai qu'il a été proposé, fait, appris et représenté en cinq jours, je ne dirai que ce qui est vrai... » La pièce (que le *Registre* de La Grange intitule aussi *Les Médecins*), eut à Versailles trois représentations. Jouée à Paris le 22 septembre, elle eut, du vivant de Molière, 63 représentations à la ville.

Molière et les médecins. — Molière avait déjà raillé la médecine et les médecins dans une scène de *Don Juan*, et si nous remontons plus haut, nous trouvons la farce du *Médecin volant* dont l'intrigue rudimentaire est reprise et développée dans *l'Amour médecin*. — En 1666, on aura le *Médecin malgré lui* ; en 1669, *M. de Pourceaugnac*, où la médecine tient une large place ; et en 1673, le *Malade imaginaire*. Pourquoi Molière a-t-il ainsi ridiculisé la médecine et les médecins ? La réponse doit être divisée : 1° ce genre de railleries est traditionnel dans la farce italienne et dans la comédie espagnole ; 2° l'état de la médecine au XVII^e^ siècle explique, jusqu'à un certain point, les plaisanteries de la comédie ; 3° Molière est maladif, *hypocondre*, nous dirions *neurasthénique*, et, comme tous ceux qui souffrent d'un mal incurable, il raille l'impuissance de la médecine, et ses plaisanteries ne sont pas sans quelque rancune. — Il est bon de faire une large place à la première de ces trois raisons. A lire certaines critiques, il semblerait que Molière ait inauguré et ait seul exploité parmi ses contemporains les attaques contre la médecine et les médecins. Mais n'oublions pas que le *médecin* est, comme le *pédant*, un personnage traditionnel de la farce italienne. Les *bouffons* de Scaramouche qui se partageaient avec Molière la scène du Palais-Royal, disaient, en italien, contre les médecins, ce que Molière mettait en français. Il y a, en effet, aujourd'hui comme autrefois, dans la médecine, toute une partie dont il est aisé de tirer des jeux de mots et des pitreries. Et déjà Rabelais, qui pourtant respectait et pratiquait la vraie médecine, ne s'est pas privé d'exciter le gros rire par des moyens qui font songer à *M. de Pourceaugnac*. La différence essentielle est que la farce italienne continuait à présenter un type fixe, archaïque, aux lazzis connus et prévus, et dont on riait sans arrière-pensée ; et tel est justement le personnage repris par Molière lui-même dans son *Médecin volant*, alors qu'il se contente d'adapter à la farce française les types italiens. Mais il devient le *contemplateur*, et, par l'observation directe des mœurs de son temps, il renouvelle les caractères. — Jusqu'à quel point la médecine du XVII^e^ siècle justifiait-elle les attaques de la comédie ? Ici encore, soyons circonspects et ne traitons point de charlatans tous ceux qui se consacraient au soulagement de leurs semblables. Des études sérieuses écrites sur l'histoire de la méde-

cine (1), il paraît résulter que, considérée comme science ou comme art, la médecine du XVIIe siècle était ce qu'elle pouvait être dans l'état des connaissances générales de ce temps ; et que les Guénaut et les Fagon valaient alors ce que peuvent valoir nos meilleurs docteurs contemporains. Seulement, au temps de Molière, l'esprit de corps, l'attachement excessif aux opinions des anciens, l'entêtement, le formalisme, offraient *extérieurement* plus de prise au ridicule. Constatons-le, sans oublier, encore une fois, qu'il serait injuste et naïf de prendre au sérieux toutes les bouffonneries de Molière et de nous imaginer, par exemple, que les médecins du XVIIe siècle se promenaient dans les rues de la capitale en robe longue, en fraise, ou en bonnet pointu, suivis d'un apothicaire. Si nous admirons la médecine contemporaine, ne protestons-nous pas d'avance contre l'idée que pourraient s'en faire nos arrière-neveux, en lisant les *Morticoles* de M. Léon Daudet ? — Et nous voici parvenus à la troisième raison : Molière est malade, et Molière en veut personnellement aux médecins. Molière fait un rude et déprimant métier. Il est auteur, acteur, directeur de troupe, toujours surmené, usé avant l'âge, miné par des chagrins domestiques que sa nervosité multiplie et exagère ; chez lui, la lame use le fourreau ; il finit par ne plus se tenir debout que par un effort de volonté, et il doit mourir à la peine. On ne peut nier qu'il y ait, dans *l'Amour médecin*, dans le *Médecin malgré lui* et surtout dans le *Malade imaginaire*, un accent personnel. Dans cette dernière comédie, il se nomme lui-même ; il fait discuter et justifier par Béralde, le raisonneur, ses propres plaisanteries contre la médecine. Mais qui ne voit que, justement, cet accent personnel ôte une certaine portée aux attaques de Molière contre les médecins de son temps ? Et n'entendons-nous pas chaque jour, autour de nous, de terribles réquisitoires contre des médecins d'un talent et d'une probité incontestables, dont le seul tort est de n'avoir pu guérir un malade ?

Quoi qu'il en soit, *l'Amour médecin* est une satire souvent piquante et juste des travers généraux et particuliers d'une *corporation*. Molière en inventant la consultation des quatre médecins et en nous les montrant, dans cette consultation, aussi peu soucieux des vrais intérêts du sujet qui leur est confié qu'entêtés dans leurs opinions, a fait une satire très profonde sinon des défauts réels des médecins, du moins de ceux qui les guettent et dont ils doivent plus particulièrement être avertis. On sait que la cour et le public de 1665 reconnurent des personnalités : *Desfonandrès* était des Fougerais, qui boitait, et que jouait le boiteux Béjart ; *Tomès* (celui qui coupe) était le chirurgien d'Aquin ; *M. Bahys* qui bégaie si bien, représentait Esprit qui avait en effet un défaut marqué de prononciation ; *Macroton* était Guénaut. Il faut que Louis XIV ait efficacement protégé Molière pour que la Faculté, si puissante, ait été obligée de laisser traduire en ridicule ses membres, ses méthodes, son jargon. Et Louis XIV aurait dit, en effet : « Les médecins font assez souvent pleurer pour qu'ils fassent rire quelquefois. » Aussi, pour le public, *l'Amour médecin* devint bientôt *les Médecins*, et c'est sous ce titre que la comédie est souvent citée.

(1) Maurice Raynaud. *Les Médecins au temps de Molière*. 1862.

L'Amour médecin.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Sganarelle, père de Lucinde.	MOLIÈRE.
Aminte.	?
Lucrèce	?
M. Guillaume, vendeur de tapisseries	?
M. Josse, orfèvre	?
Lucinde, fille de Sganarelle	Mlle MOLIÈRE.
Lisette, suivante de Lucinde.	?
M. Tonès	?
M. des Fonandrès. médecins	BÉJART.
M. Macroton . . . médecins	?
M. Bahys . . . . . médecins	?
M. Filerin . . . . médecins	?
Clitandre, amant de Lucinde	LA GRANGE.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SANARELLE, AMINTE (1), LUCRÈCE (2), M. GUILLAUME (3), M. JOSSE (4).

SGANARELLE

Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que je puis bien dire, avec ce grand philosophe de l'antiquité, que *qui terre a, guerre a,* et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avais qu'une seule femme, qui est morte.

M. GUILLAUME

Et combien donc en vouliez-vous avoir ?

SGANARELLE

Elle est morte, Monsieur Guillaume, mon ami. Cette perte m'est très sensible, et je ne puis m'en ressouvenir

(1) ***Aminte*** est une *voisine* de Sganarelle.

(2) ***Lucrèce*** est la nièce de Sganarelle.

(3) *Guillaume.* Nom traditionnel de marchand dans la comédie. Le drapier de l'*Avocat Pathelin* s'appelle Guillaume.

(4) *Josse* est également un nom traditionnel : on le trouve dans les *Ébahis*, de Jacques Grévin (1560), où il désigne un marchand dupe.

sans pleurer. Je n'étais pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble; mais la mort rajuste toutes choses. Elle est morte : je la pleure. Si elle était en vie, nous nous querellerions. De tous les enfants que le ciel m'avait donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine. Car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurais même apprendre la cause. Pour moi, j'en perds l'esprit, et j'aurais besoin d'un bon conseil sur cette matière (*A Lucrèce.*) Vous êtes ma nièce; (*A Aminte.*) vous, ma voisine; (*A M. Guillaume et a M. Josse.*) et vous, mes compères et mes amis : je vous prie de me conseiller tous ce que je dois faire.

M. JOSSE

Pour moi, je tiens que la braverie (1), que l'ajustement (2) est la chose qui réjouit le plus les filles; et, si j'étais que de vous, je lui achèterais dès aujourd'hui une belle garniture de diamants, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. GUILLAUME

Et moi, si j'étais en votre place, j'achèterais une belle tenture de tapisserie de verdure (3) ou à personnages, que je ferais mettre dans sa chambre pour lui réjouir l'esprit et la vue.

AMINTE

Pour moi, je ne ferais pas tant de façons et je la marierais fort bien, et le plus tôt que je pourrais, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRÈCE

Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop déli-

(1) *Braverie.* Lex.

(2) *Ajustement.* Lex.

(3) *Verdure.* On désigne par ce mot seul les tapisseries représentant des paysages et surtout des arbres.

cate. Le monde n'est point du tout son fait, et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements (1) qui seront mieux de son humeur.

SGANARELLE

Tous ces conseils sont admirables assurément ; mais je les tiens (2) un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse (3), et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, Monsieur Guillaume; et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille, et vous ne seriez pas fâchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela (4); mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse, est d'une femme qui pourrait bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, Messieurs et Mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun. (*Seul.*) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

Dans la suite de l'acte I, Sganarelle cause avec sa fille Lucinde; celle-ci lui avoue qu'elle veut un mari ; mais le père feint de ne pas entendre. Il aime mieux consulter des médecins, et il les envoie chercher par son laquais Champagne. Les médecins font une entrée dansante : et c'est le *ballet* terminant le 1er acte.

(1) *Divertissements.* Lex.

(2) *Tiens.* Lex.

(3) Mot devenu proverbe.

(4) Ces raisons, nous le verrons tout à l'heure, sont analogues à celles d'Harpagon ; il veut garder son bien.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

SGANARELLE, LISETTE

LISETTE

Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre médecins? n'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne?

SGANARELLE

Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE

Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces Messieurs-là?

SGANARELLE

Est-ce que les médecins font mourir?

LISETTE

Sans doute; et j'ai connu un homme qui prouvait, par de bonnes raisons, qu'il ne faut jamais dire : « Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion (1) sur la poitrine »; mais : « Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires. »

SGANARELLE

Chut. N'offensez pas ces Messieurs-là.

LISETTE

Ma foi! Monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni patte; mais il est bienheureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient pas manqué de le purger et de le saigner.

SGANARELLE

Voulez-vous vous taire? vous dis-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voici.

LISETTE

Prenez garde, vous allez être bien édifié : ils vous diront en latin que votre fille est malade.

(1) *Fluxion*. Lexique.

SCÈNE II

MM. TOMÈS, DES FONANDRÈS, MACROTON, BAHYS, MÉDECINS, SGANARELLE, LISETTE

SGANARELLE

Eh bien, Messieurs ?

M. TOMÈS

Nous avons vu suffisamment la malade... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE

Allons, faites donner des sièges.

LISETTE, *à M. Tomès.*

Ah ! Monsieur, vous en êtes !

SGANARELLE, *à Lisette.*

De quoi (1) donc connaissez-vous Monsieur ?

LISETTE

De l'avoir vu l'autre jour chez la bonne amie de Madame votre nièce.

M. TOMÈS

Comment se porte son cocher ?

LISETTE

Fort bien : il est mort.

M. TOMÈS

Mort !

LISETTE

Oui.

M. TOMÈS

Cela ne se peut.

LISETTE

Je ne sais pas si cela se peut ; mais je sais bien que cela est.

M. TOMÈS

Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE

Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

M. TOMÈS

Vous vous trompez.

LISETTE

Je l'ai vu.

(1) *De quoi...* Nous dirions : *d'où...*

Frontispice de l'édition originale de *l'Amour médecin* (1666). — Acte II, sc. II : Sganarelle se dispose à payer les quatre médecins.

M. TOMÈS

Cela est impossible. Hippocrate dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze ou au vingt-un ; et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade (1).

LISETTE

Hippocrate dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher est mort.

SGANARELLE

Paix ! discoureuse ; allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

(Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent.)

SCÈNE III

MM. DES FONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHYS

(Ils s'asseyent et toussent.)

M. DES FONANDRÈS

Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu.

M. TOMÈS

Il faut avouer que j'ai une mule admirable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

M. DES FONANDRÈS

J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable (2).

(1) Plaisanterie fréquente chez Molière. (Cf. *Médecin malgré lui* et *Malade imaginaire.*) Le respect exagéré d'Hippocrate et de Galien a déjà été raillé par Rabelais.

(2) « Nos docteurs parcouraient Paris, promenant gravement sur leurs mules leurs grandes perruques et leurs barbes majestueuses. Monter une mule, cela donnait un air un peu épiscopal. Lorsque Guénaut, homme de mode et inventeur de toute chose, osa prendre le parti d'aller à cheval, cela fit presque un scandale... On connaît le vers de Boileau : *Guénaut sur son cheval en passant m'éclabousse* (Sat. VI.) Aussi, dans la fameuse consultation de l'*Amour médecin*, la conversation s'engage-t-elle d'abord

M. TOMÈS

Savez-vous le chemin que ma mule a fait aujourd'hui? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain; du faubourg Saint-Germain, au fond du Marais; du fond du Marais, à la porte Saint-Honoré; de la porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques; du faubourg Saint-Jacques, à la porte de Richelieu (1); de la porte de Richelieu, ici; d'ici, je dois aller encore à la place Royale.

M. DES FONANDRÈS

Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui; et, de plus, j'ai été à Ruel (2), voir un malade.

M. TOMÈS

Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins Théophraste et Artémius? car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

M. DES FONANDRÈS

Moi, je suis pour Artémius.

M. TOMÈS

Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur assurément; mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien (3). Qu'en dites-vous?

sur ce sujet délicat... Cette question de préséance entre le cheval et la mule, c'est la lutte entre le passé et le présent, entre la vieille et la jeune école. » M. Raynaud, la *Médecine au temps de Molière*, pp. 79, 80. Ajoutons que le cheval ou la mule était le seul moyen pratique de circuler dans Paris à cette époque. Ce n'est *en soi* pas plus ridicule que le *coupé* ou l'*automobile*.

(1) *La porte de Richelieu* était située dans la rue de ce nom, vers la rue Saint-Marc. Elle fut démolie en 1701.

(2) *Ruel* ou *Rueil*, à 14 kil. de Paris, sur la route de Saint-Germain.

(3) Cf. dans le *Malade imaginaire* : Diafoirus père fait à Argan l'éloge de son fils Thomas : «... Mais sur toute chose, dit-il en concluant, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine. » (Acte II, sc. 5). — Et dans la *Cérémonie*, le *Præses* dit à Argan :

M. DES FONANDRÈS

Sans doute. Il faut toujours garder des formalités, quoi qu'il puisse arriver.

M. TOMÈS

Pour moi, j'y suis sévère en diable, à moins que ce ne soit entre amis; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin du dehors, pour une consultation, où j'arrêtai toute l'affaire, et ne voulus point endurer qu'on opinât, si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient et la maladie pressait; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement (1) pendant cette contestation.

M. DESFONANDRÈS

C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre et de leur montrer leur béjaune (2).

M. TOMÈS

Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins.

SCÈNE IV

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHYS

SGANARELLE

Messieurs, l'oppression de ma fille augmente; je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu.

M. TOMÈS, *à M. Des Fonandrès.*

Allons, Monsieur.

M. DES FONANDRÈS

Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaît.

« *Juras... Essere in omnibus consultationibus Ancieni aviso, Aut bono, Aut mauvaiso ?* » (Tu jures d'être dans toutes les consultations de l'avis de ton Ancien, soit bon, soit mauvais ?)

(1) *Bravement.* Lex.

(2) *Béjaune.* Lex.

M. TOMÈS

Vous vous moquez.

M. DESFONANDRÈS

Je ne parlerai pas le premier.

M. TOMÈS

Monsieur.

M. DESFONANDRÈS

Monsieur.

SGANARELLE

Hé ! de grâce, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies et songez que les choses pressent.

(*Ils parlent tous les quatre à la fois.*)

M. TOMÈS

La maladie de votre fille...

M. DES FONANDRÈS

L'avis de tous ces Messieurs tous ensemble...

M. MACROTON

A-près a-voir bien con-sul-té...

M. BAHYS

Pour raisonner...

SGANARELLE

Hé ! messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

M. TOMÈS

Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille (1), et mon avis, à moi, est que cela procède d'une grande chaleur de sang : ainsi je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

M. DES FONANDRÈS

Et moi je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion (2) : ainsi je conclus à lui donner de l'émétique (3).

(1) On a pu voir dans la scène précédente comment ils se sont occupés de la malade.

(2) *Humeurs ; Réplétion.* Lex.

(3) L'*émétique.* Le *vin émétique,* composé avec de l'antimoine, était un puissant vomitif. Ce n'est pas au hasard que Molière cite ce remède. L'émé-

M. TOMÈS

Je soutiens que l'émétique la tuera.

M. DES FONANDRÈS

Et moi, que la saignée la fera mourir.

M. TOMÈS

C'est bien à vous de faire l'habile homme.

M. DES FONANDRÈS

Oui, c'est à moi ; et je vous prêterai le collet (1) en tout genre d'érudition.

M. THOMÈS

Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever ces jours passés.

M. DES FONANDRÈS

Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée dans l'autre monde il y a trois jours.

M. TOMÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit mon avis.

M. DES FONANDRÈS, *à Sganarelle.*

Je vous ai dit ma pensée.

M. THOMÈS

Si vous ne faites saigner tout à l'heure votre fille, c'est une personne morte.

(*Il sort.*)

M. DES FONANDRÈS

Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure.

(*Il sort.*)

tique avait été proscrit par plusieurs décrets, et une grande partie des médecins en niaient l'efficacité. Cependant, depuis qu'en 1658 le médecin du Saussoy, d'Abbeville, avait guéri, avec le vin émétique, le jeune Louis XIV, ce médicament avait des partisans résolus. Le mot était donc d'actualité, et il est naturel que Molière l'ait choisi, dans une *querelle* de médecins.

(1) *Collet.* Lexique.

SCÈNE V

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHYS

SGANARELLE

A qui croire des deux ? et quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit et de me dire sans passion ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille.

M. MACROTON

Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der avecque cir-con-spec-ti-on, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e, d'au-tant que les fau-tes qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre mai-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce (1).

M. BAHYS, *bredouillant.*

Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on a fait, car ce ne sont point ici des jeux d'enfants, et quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté : *experimentum periculosum* (2). C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, *à part.*

L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

M. MACROTON

Or, mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que votre fil-le a u-ne ma-la-die chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter si on ne lui don-ne du secours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'elle a sont in-di-ca-tifs d'une

(1) Molière indique ici à l'acteur qu'il doit imiter la prononciation traînante de Guénaut.

(2) « L'expérience est dangereuse ».

va-peur fu-li-gi-neu-se (1) et mor-di-can-te (2) qui lui pi-ce-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or, cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec *atmos*, est cau-sée par des hu-meurs pu-tri-des, te-na-ces, con-glu-ti-neu-ses, qui sont con-te-nues dans le bas-ventre.

M. BAHYS

Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites et ont acquis cette malignité qui fume vers la région du cerveau.

M. MACROTON

Si bien donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, expul-ser, é-va-cuer les di-tes hu-meurs, il fau-dra u-ne pur-ga-tion vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trouve à pro-pos et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins, c'est-à-dire de pe-tits la-vements ré-mol-lients et dé-ter-sifs, de ju-leps et de si-rops ra-fraî-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne (3).

M. BAHYS

Après, nous en viendrons à la purgation, et à la saignée, que nous réitérerons s'il en est besoin.

M. MACROTON

Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mourir, mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-tion qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes.

M. BAHYS

Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles.

M. MACROTON

Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.

(1) *Fuligineuse.* Lex.
(2) *Mordicante.* Lex.
(3) Cf. *Malade imaginaire.* Passim.

M. BAHYS

Et vous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE, *à M. Macroton, en allongeant ses mots.*

Je vous rends très hum-bles grâ-ces. (*A M. Bahys en bredouillant.*) Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise.

SCÈNE VI

SGANARELLE, *seul.*

Me voilà justement un peu plus incertain que je ne l'étais auparavant. Morbleu! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan et que je lui en fasse prendre : l'orviétan (1) est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés. Holà!

A l'acte III, un nouveau médecin, M. Filerin, reproche à ses confrères de compromettre la médecine par leurs disputes. Puis l'intrigue de la pièce reprend. Le jeune Clitandre, qui aime Lucinde, se présente en habit de médecin, et persuade à Sganarelle que pour guérir sa fille, qui est folle, il doit feindre de la marier avec lui. Sganarelle se prête à ce qu'il croit être une *comédie*, et la pièce se termine par l'enlèvement de Lucinde. (V. *Le Médecin malgré lui.*)

(1) *Orviétan.* Sorte de drogue, panacée universelle, introduite en France, au début du XVII[e] siècle, par un charlatan italien. — Molière ne donne cette idée à Sganarelle que pour amener l'intermède entre le 2[e] et le 3[e] acte : on voit, sur une estrade, un *opérateur* qui chante, entouré de plusieurs *trivelins* et *scaramouches* qui se réjouissent en dansant.

" TARTUFFE "

« Tartuffe » en 1665. — Molière cependant continuait à lire son « Tartuffe » dans les salons de Paris. Le 8 novembre 1665, il en donne, pour la seconde fois, une représentation complète chez la princesse Palatine, au château du Raincy, par ordre de Condé. Mais déjà, comme on le verra plus loin (p. 563), le Prince lui demande quelques retouches ; il en est probablement satisfait, car il fait remettre à Molière cent pistoles d'or.

C'est donc le 8 novembre 1665 que la rédaction originale de *Tartuffe*, représentée intégralement au Raincy le 25 septembre 1664, commence à s'altérer.

Nous verrons par le second *placet* de Molière et par la *Lettre sur l'Imposteur*, que le *Tartuffe* représenté une seule fois en 1667 devant le public n'est déjà plus le même, et que Molière y avait apporté des *adoucissements*. Et il est peu probable que pour les représentations enfin libres de 1669, Molière ait repris sa première version ; au contraire, il dut *adoucir* encore. Ainsi, nous avons perdu, sans espoir de le retrouver jamais, le *Tartuffe* original, celui de 1664-65 — comme le *Tartuffe* retouché de 1667. Et si nous attirons, pour la seconde fois, l'attention sur ce point, c'est parce que nous sommes frappé de constater que la plupart des critiques, en discutant les opinions des contemporains sur *Tartuffe*, oublient que les répugnances ou les craintes pouvaient s'expliquer par des éléments supprimés en 1667 et en 1669.

Molière et Racine. — Parmi les jeunes écrivains qui, liés avec Molière, lui étaient redevables d'encouragements et de services, les plus illustres furent Boileau, La Fontaine et Racine. Ce dernier lui avait apporté, en 1664, sa *Thébaïde*, et Molière non seulement avait monté et joué la première pièce de ce poète inconnu, mais, si nous en croyons la tradition, il

lui aurait prodigué des conseils très efficaces. Aussi Racine, ayant composé une seconde tragédie, *Alexandre*, la donna-t-il à la troupe de Molière : la première représentation de cette pièce eut lieu le 4 décembre 1665. Mais deux semaines plus tard, le 18 décembre, *Alexandre*, toujours au répertoire du Palais-Royal, paraissait sur l'affiche et sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne ! Racine, mécontent des acteurs de Molière, avait porté sa pièce aux *grands comédiens*. Ce fut pour Molière un coup très sensible. Dans la lutte qu'il soutenait depuis longtemps contre ses rivaux de l'Hôtel de Bourgogne, c'était une défaite publique irréparable. Si Racine, alors très orgueilleux et très égoïste, n'avait mis par-dessus tout le succès de sa tragédie, il aurait senti l'ingratitude et l'indélicatesse d'un pareil procédé.

Deux mois de relâche. — Peut-être l'émotion que cet incident lui causa, jointe aux ennuis que lui avait donnés son *Tartuffe*, contribua-t-elle à la maladie qui tint Molière éloigné de la scène pendant près de deux mois. Le Palais-Royal fut fermé du 29 décembre 1665 au 21 février 1666 : à cette dernière date, le théâtre fit sa réouverture avec *Sertorius* et l'*Amour médecin*.

Dans l'intervalle, deux personnages considérables, et dont le nom a été plusieurs fois mêlé à la biographie de Molière, étaient morts : le 20 janvier, Anne d'Autriche, à qui le poète avait dédié la *Critique de l'École des femmes* (Cf. p. 163); et, le 20 février, le prince de Conti, l'ancien protecteur de Molière dans le Languedoc. Converti, le prince laissait en manuscrit un *Traité de la comédie et des spectacles selon la tradition de l'Église*, qui devait paraître à la fin de cette même année.

Molière profita des loisirs forcés que lui faisait la maladie pour achever une œuvre commencée depuis deux ans ; il en avait, selon Brossette, lu le premier acte chez le comte du Broussin, en 1664, le jour même où Boileau y lisait sa deuxième satire adressée à Molière. Et, le 4 juin 1666, il donnait la première du *Misanthrope*.

LE
MISANTROPE
COMEDIE.

Par I.B.P. DE MOLIERE.

A PARIS.
Chez IEAN RIBOV, au Palais, vis à vis la Porte de l'Egliſe de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint Louis.

M. DC. LXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Titre de l'édition originale du *Misanthrope* (1667).

LE MISANTHROPE

ou l'Atrabilaire amoureux.

(4 Juin 1666).

S'il est vrai que le *Tartuffe*, sous la forme où nous le possédons, doive être fixé à 1669, le *Misanthrope*, joué en 1666, est le premier en date des chefs-d'œuvre de Molière. D'excellents critiques, depuis Voltaire jusqu'à Nisard, le considèrent même comme le *chef-d'œuvre*.

Les questions de tout genre soulevées par une comédie de cette importance sont trop nombreuses pour que nous puissions les traiter dans la *notice* de cette édition. Nous nous contenterons de les poser d'une manière précise, d'en donner les éléments *historiques*, et nous renverrons *pour le détail* aux notes qui accompagnent notre texte.

Les sources du « Misanthrope ». — On ne saurait signaler aucune pièce, soit dans l'antiquité, soit chez les Italiens, soit dans la littérature française, d'où Molière ait pu tirer son *Misanthrope*. Sans doute, l'idée d'un caractère violent et amoureux se trouve dans plusieurs ouvrages antérieurs. Dans son *Don Garcie de Navarre*, où paraît un personnage de ce genre, Molière s'était inspiré d'une comédie italienne de Cicognini. Mais l'intrigue du *Misanthrope* n'a aucun rapport avec celle de *Don Garcie*, et c'est à peine si les deux héros ont quelques points de ressemblance parce qu'ils sont tous les deux jaloux. Molière ne s'est pas privé d'emprunter à son *Don Garcie*, qui avait échoué, et qui n'était pas imprimé, quelques tirades qu'il a replacées dans la bouche d'Alceste : mais ce sont des *lieux communs* sur la jalousie. — M. Paul Mesnard signale aussi un passage du *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry, où le portrait de Mégabate (que les *clefs* nous donnent pour Montausier) aurait pu inspirer à Molière une partie du caractère de son Alceste. — Enfin, il y a une tirade d'Eliante sur l'aveuglement en amour, qui est traduite d'un passage du poète latin Lucrèce. — Quant à rapprocher du *Misanthrope* soit le *Timon* de Lucien, soit le *Timon d'Athènes* de Shakespeare, c'est un simple jeu de comparaisons, auquel on peut s'amuser, et qui établit nettement que la pièce de Molière n'a aucun rapport soit avec le conte du sophiste grec, soit avec le drame du poète anglais.

Il faut indiquer, comme *source* plus vraisemblable, la vie privée de Molière lui-même. Mais, là encore, la plus grande prudence est de rigueur. Nous avons déjà dit que la coquetterie d'Armande Béjart, devenue la femme de Molière, avait été développée par ses succès au théâtre, et que son mari en souffrait très vivement. A en croire des pamphlets contemporains (*La Fameuse comédienne*), et la biographie écrite par Grimarest, Molière aurait passé, à l'égard de sa femme, par tous les tourments d'un amour passionné en lutte avec une jalousie plus ou moins fondée. Et c'est lui-même qu'il aurait joué dans Alceste amoureux, tandis qu'il incarnait dans Célimène cette Armande qui le faisait tant souffrir. On ne peut que signaler cette conjecture, qu'il serait hasardeux de pousser trop loin. N'oublions pas que nous

sommes au XVIIe siècle, époque où l'on ne fait guère, surtout au théâtre, de littérature *individuelle*. Le seul point assuré, c'est que Molière, ayant imaginé de représenter, sans aucune intention de se peindre lui-même, un homme loyal jusqu'à la brusquerie et amoureux d'une coquette, a trouvé presque à son insu, dans son propre cœur, quelques-uns des accents qu'il lui prête ; et qu'en analysant le manège artificieux de la coquette, il se servait sans malignité, mais par conscience d'artiste, du modèle vivant que son propre intérieur lui offrait.

L'original d'Alceste. — Ainsi, dans une certaine mesure, Molière est donc l'original de son Alceste. Mais on veut encore qu'il ait représenté le duc de Montausier. D'après Saint-Simon, le duc de Montausier, à qui l'on rapporta qu'il était joué dans le *Misanthrope*, se serait fâché très fort et aurait menacé Molière de le faire mourir sous le bâton. Mais aussitôt qu'il eut vu la pièce, il fit demander Molière pour l'en remercier. Celui-ci « arriva, toujours tremblant, chez M. de Montausier, qui l'embrassa à plusieurs reprises, le loua, le remercia et lui dit qu'il avait pensé à lui en faisant le Misanthrope, qui était le caractère du plus parfaitement honnête homme qui pût être, et qu'il lui avait fait trop d'honneur, et un honneur qu'il n'oublierait jamais, tellement qu'ils se séparèrent les meilleurs amis du monde et que ce fut une nouvelle scène pour la cour, meilleure que celle qui y avait donné lieu (1). »

Mais Montausier, celui qui offrait à Julie d'Angennes la fameuse *Guirlande*, ne saurait être l'original de l'Alceste qui préfère au Sonnet d'Oronte la chanson du Roi Henri. Celui-là serait plutôt Boileau qui se vantait d'en avoir fourni lui-même le modèle à Molière. Il écrit, à propos d'une discussion à l'Académie française, sur les vers de M. de Saint-Aulaire : « ... Je jouai le vrai personnage du Misanthrope dans Molière ; ou plutôt j'y jouai mon propre personnage, le chagrin de ce Misanthrope contre les mauvais vers ayant été, comme Molière me l'a confessé plusieurs fois lui-même, copié sur mon modèle (2). » Et Brossette, de son côté, raconte ceci : « Molière engageait un jour Boileau à épargner Chapelain dans ses satires, sous prétexte que ce poète était fort aimé de Colbert et du Roi lui-même : « Oh ! le Roi et M. Colbert « feront ce qu'il leur plaira, dit Boileau brusquement ; mais à moins « que le Roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de « Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait la « *Pucelle*, mérite d'être pendu. » Molière se mit à rire de cette saillie et l'employa ensuite fort à propos (3). » On reconnaît là, en effet, la boutade d'Alceste, à la scène 6 de l'acte II.

Comment Molière et ses contemporains comprenaient Alceste. — On ne saurait raisonner sur Alceste sans avoir au préalable *divisé la question*. Les pièces dont le comique est fondé sur un rapport entre les caractères et les mœurs sociales ne peuvent avoir le même sens pour des générations différentes ; entre la société où vivait Alceste et celle où nous vivons, il s'est produit de tels change-

(1) SAINT SIMON, éd. Chéruel, tome III, p. 126.
(2) Lettre de Boileau au marquis de Mimeure, 1706.
(3) *Récréations littéraires* de Cizeron Rival, pp. 24 et 25.

ments que nous devons examiner ce que pouvait être la signification du Misanthrope pour le XVIIe siècle, — avant de nous demander ce que nous en pensons aujourd'hui.

Pour Molière, pour ses contemporains, Alceste est un homme très estimable ; chacun en fait, dans la pièce, « un cas particulier », et la *sincère* Eliante dit que « la *sincérité* dont son âme se pique, A quelque chose *en soi* de noble et d'héroïque » ; mais il est ridicule, et il fait rire, et on en riait. Et l'on riait de lui, parfois, aux endroits qui nous font encore rire ; mais aussi, et surtout, en maints passages où nous le jugeons digne d'admiration. Et ce *déplacement* du ridicule vient de ce que les mœurs ont changé, ainsi que le sens ou la portée de certaines coutumes ou de certains mots. — Aujourd'hui, par exemple, la plupart des spectateurs approuvent fort Alceste se fâchant contre Philinte parce que celui-ci a *embrassé* un homme qu'il connaissait à peine ? Mais les mêmes spectateurs jugeraient ridicule que l'on querellât un ami qui aurait donné *une poignée de main* à un homme de son monde à qui on vient de le présenter. Or, l'embrassade du XVIIe siècle, c'est la poignée de main d'aujourd'hui. — D'autre part, on estime Alceste héroïque parce qu'il ne veut pas, comme c'était l'usage, solliciter des juges, Et l'on rirait aujourd'hui d'un monsieur qui, ayant un procès, refuserait de faire plaider sa cause par un avocat, et qui s'écrierait : « ... Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ? » — On applaudit Alceste opposant au Sonnet d'Oronte la chanson du Roi Henri ; et je crois, pour ma part, qu'au XVIIe siècle, on en riait. — On l'applaudit encore lorsqu'il se scandalise des médisances de Célimène, dans la fameuse *scène des portraits ;* or ces médisances, quand on les analyse, sont vraiment très *extérieures ;* elles portent sur des gestes, des manies, des travers; elles ne touchent en rien à la réputation ni à l'honneur du prochain; donc Alceste est ridicule de crier si fort, dans un salon, parce qu'une coquette s'amuse ainsi aux dépens de ses amis.— Allons jusqu'à dire que, dans ses discussions avec Célimène, où nous voulons voir tant de pathétique, le XVIIe siècle s'amusait de l'*Atrabilaire amoureux*. On sympathisait moins, à cette époque, avec les erreurs du sentiment; on jugeait qu'Alceste, comme Arnolphe, n'avait que ce qu'il méritait. Ne riait-on pas de Georges Dandin ? — « Tu l'as voulu, Alceste, disait-on. » — Mais on était satisfait, parce qu'il est honnête, que le dénouement le délivrât de son supplice. — Voilà quelques-unes des remarques essentielles qu'il est bon de ne pas oublier lorsqu'on discute ce caractère.

Les témoignages des contemporains et du XVIIIe siècle nous prouvent que le public riait d'Alceste tout en l'estimant. Donneau de Visé, dans sa *Lettre sur le Misanthrope*, nous donne, dès le lendemain de la première représentation, l'idée de la *complexité* du rôle d'Alceste : « Le héros, dit-il, en est le plaisant sans être trop ridicule... Le Misanthrope, malgré sa folie, si l'on peut ainsi appeler son humeur, a le caractère d'un honnête homme... Ce qui est admirable est que, bien qu'il paraisse en quelque façon ridicule, il dit des choses fort justes... » Au XVIIIe siècle, près de cent ans après, Rousseau, attaquant en Molière tout le théâtre comique, et prenant pour exemple son chef-d'œuvre, construit ainsi son syllogisme sophistique : « On rit d'Alceste; or Alceste est vertueux; donc on rit de la vertu. » La majeure exprime un fait : on riait d'Alceste. Mais on ne riait pas de la

vertu d'Alceste ; on s'égayait seulement de voir qu'il en faisait de maladroites applications et qu'il se démentait lui-même par son amour pour une coquette.

L'évolution du rôle. — Peu à peu, surtout depuis la Révolution, on a moins senti le ridicule des incartades d'Alceste. On a jugé que cet honnête homme, avec sa franchise brutale et son mépris des conventions mondaines, était le véritable homme libre. Dans son *Philinte de Molière*, Fabre d'Églantine, en 1790, fixe cette nouvelle conception du caractère. Son Alceste est un déclamateur de club. Et les acteurs commencent à se faire applaudir dans le *Misanthrope* en forçant tous les passages où Alceste lance des boutades contre les juges, la cour et la ville. — Puis voici le romantisme, avec ses théories sur l'amour. Et Alceste, torturé par Célimène, devient une sorte de héros ténébreux, de victime de la passion ; et Célimène est le mauvais ange qui le torture. — Ainsi, grâce à l'évolution politique, grâce à l'évolution littéraire, Alceste ne fait plus rire. Rire d'Alceste ? Ce serait tourner en ridicule non plus la vertu, comme pour Rousseau, — on se soucie bien de la vertu ! — mais l'indépendance et la passion : or l'indépendance est un devoir et la passion a tous les droits.

Par contradiction, à mesure qu'Alceste devient ne disons pas plus sympathique, puisqu'il l'a toujours été, mais plus *admirable* et plus digne d'être pris pour modèle, Philinte devient plus suspect. Molière en avait fait *l'honnête homme*, exempt de ridicule, ami obstiné, modéré, ne forçant un peu son indulgence que par réaction contre la sévérité d'Alceste, et ne pousssant sa *philosophie* jusqu'au dédain que pour calmer la bile de son ami, Mais Fabre d'Églantine fait de Philinte un détestable égoïste. Et de nos jours, l'auteur de la spirituelle *Conversion d'Alceste* représente un Philinte encore plus odieux, qui trompe son ami.

Il y a donc eu *évolution*, et dans l'esprit public, et dans la critique, et dans le jeu des acteurs. Nous disons *évolution*, nous ne disons pas *contre-sens*. Car l'Alceste et le Philinte du XIX^e^ siècle sont bien en germe dans ceux du XVII^e^ siècle. Mais c'est tout un côté des rôles qui s'est presque effacé, tandis qu'un autre côté, déjà indiqué par Molière, s'est affirmé et s'est exagéré. Qu'est-ce à dire ? Sinon que Molière a créé des personnages d'une vie si complexe, que vivants par rapport à la société de son temps, ils ont pu survivre à cette société même et à de si grands changements dans les mœurs. Mais ils n'ont pu survivre qu'en se transformant et en s'adaptant à un nouveau *milieu*. Quelle plus belle preuve de leur vérité ! Voyez donc si le *Chevalier à la mode* de Dancourt, si l'*Homme à bonnes fortunes* de Baron, que dis-je ? si le *Turcaret* de Lesage, ont pu sortir triomphants de la même épreuve ? Ces personnages-là tiennent à leur temps et n'ont plus qu'une valeur historique ; ceux de Molière pourront évoluer encore, et si, comme le disait Musset, on habillait de noir l'homme aux rubans verts, ce serait encore le Misanthrope.

Ajoutons que Célimène, elle aussi, est comprise tout autrement qu'au XVII^e^ siècle. Pour Molière, c'est une très honnête jeune veuve, mais trop amie du monde et de sa liberté, au cœur sec, en qui le plaisir de plaire est comme un besoin enfantin, une coquette au sens le plus parfait du mot. Pour nous, qui avons vu au théâtre, depuis 1830, trop

d'héroïnes suspectes, et d'un monde qui mérite à peine ce nom, c'est une femme perverse et méprisable. Molière, sans le prévoir, annonçait déjà, par son honnête coquette, les monstres de Dumas fils et d'Émile Augier.

Les représentations. — Nous devons sans doute attribuer à cette complexité des personnages et à la profondeur de cette psychologie l'hésitation du public en 1666. Il n'est pas douteux que le *Misanthrope* sans avoir échoué, n'obtint pas le succès qu'il méritait. La pièce eut 21 représentations consécutives; mais les recettes baissèrent assez vite. Molière donna alors le *Médecin malgré lui,* (le 6 août 1666), qui fut joué onze fois avec d'autres pièces, puis qui composa le spectacle avec le *Misanthrope* à partir du 3 septembre.

Les *connaisseurs*, au contraire, dès le XVIIe siècle, apprécièrent la pièce à sa valeur; et pour Boileau, Molière reste avant tout « l'auteur du *Misanthrope.* (*Art poétique,* III.)

Le Misanthrope.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Alceste, amant de Célimène	MOLIÈRE.
Philinthe, ami d'Alceste	LA THORILLIÈRE (?)
Oronte, amant de Célimène	DU CROIZY.
Célimène, amante d'Alceste	Mlle MOLIÈRE.
Eliante, cousine de Célimène	Mlle DU PARC (?)
Arsinoé, amie de Célimène	Mlle DE BRIE (?)
Araste . . . } marquis	LA GRANGE.
Clitandre . . }	HUBERT (?)
Basque, valet de Célimène	?
Un garde de la maréchaussée de France . . .	DE BRIE.
Du Bois, valet d'Alceste	BÉJART.

(La Scène est à Paris, dans la maison de Célimène.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE

Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...

Frontispice de l'édition originale du *Misanthrope* (1667).
Acte I, sc. 1, Alceste est assis; Philinte debout.

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins (2) je ne puis vous comprendre,
Et quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser (3).
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements (4);
Et quand je vous demande après quel est cet homme,

(1) Les deux amis sont entrés vivement en scène, et Alceste a été se jeter sur une chaise, où il semble bouder. Il se lève au vers 8.

(2) *Chagrin.* Lex.

(3) *S'en doit scandaliser.* Grammaire, *Pronom.*

(4) C'était alors l'usage de s'embrasser. Cf. *Précieuses, Impromptu*, p. 179. — *Charger la fureur de ses embrassements de protestations*, etc., ne peut pas être considéré comme une phrase lourde et maladroite. Alceste accumule à dessein les mots emphatiques et exagérés. La diction de l'acteur doit faire sentir cette emphase ironique.

A peine pouvez-vous dire comme (1) il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant (2),
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme (3);
Et si, par un malheur (4), j'en avais fait autant,
Je m'irais (5), de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable (6)
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît,

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser (7) avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie (8)
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;

(1) *Comme* se disait pour *comment*. Vaugelas admettait l'un et l'autre; il n'exigeait *comment* que dans les phrases interrogatives. Il n'aurait pas approuvé Corneille écrivant dans *Polyeucte* : « Albin, comme est-il mort? » Grammaire, *Adverbe*.

(2) *En vous séparant*. Grammaire, *Participe*.

(3) *Trahir son âme*, trahir, démentir ses véritables sentiments.

(4) *Par un malheur*. Grammaire, *Article*.

(5) *Je m'irais... pendre*. Grammaire, *Pronom*.

(6) *Avoir pour agréable*. On disait aussi *avoir agréable*.

(7) *Vous vient embrasser*. Grammaire, *Pronom*.

(8) *Joie..., monnoie*. On prononçait *joué, monnoué*.

Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat (1),
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat (2).
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin (3) il court en faire autant ?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers (4),
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens (5);
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence (6);

(1) *Font combat.* Lex. (à *faire*).

(2) En opposant l'*honnête homme* au *fat*, Molière donne à la première expression un sens plus étendu que celui d'*homme du monde* qu'il a généralement au XVII[e] siècle; c'est l'*homme honnête*, vertueux, délicat. Quant au fat qui signifie au XVII[e] siècle plutôt *sot* que *prétentieux*, il semble bien qu'il faille le prendre dans son sens actuel. Cf. Lex. à *Honnête*.

(3) *Faquin.* Lex.

(4) Ces vers ont été fort critiqués. Une tradition recueillie par Brossette veut que Boileau les ait blâmés et cités comme exemple d'une négligence dont il avait cherché vainement à corriger Molière. Mais remarquons qu'ils ont bien l'allure d'une conversation irritée, abondante en expressions hyperboliques. Le mot *régals* (Cf. Lex.) s'employait alors dans le sens de *réjouissance, plaisir*, et quant à la prétendue amphibologie des deux *on* (v. 56), personne ne peut, au théâtre, s'y laisser prendre.

(5) *Vous n'êtes pas pour; être fait pour* (être capable, ou être susceptible de) était très fréquent dans la langue de ce temps; il se retrouve dans le *Misanthrope*, aux vers 260, 673, etc...

(6) Peut-être n'est-ce point par vanité qu'Alceste parle ainsi, mais pour protester contre l'hypocrisie et contre l'*indifférence* d'une société qui aurait dû *distinguer le mérite*. Qu'il ait d'ailleurs le sentiment de sa valeur personnelle, et que ce sentiment lui donne un peu d'orgueil, rien ne serait plus *humain*.

Je veux qu'on me distingue; et pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais, quand on est du monde(1), il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande (2).

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devrait châtier, sans pitié,
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE

Il est bien des endroits (3) où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît (4),
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est (5)?

ALCESTE

Oui.

PHILINTE

Quoi? vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,

(1) *Quand on est du monde.* Remarquer la valeur de cette définition. C'est parce qu'*il est du monde* qu'Alceste doit prendre son parti de certaines conventions. Et il sera forcé de se retirer dans un *désert* pour se soustraire aux usages du *monde*.

(2) *Rendre des dehors civils.* Lex. *à Rendre.*

(3) *Endroits,* Lex.

(4) *Quand on a quelqu'un qu'on hait...* Tournure imitée du latin : *Habere aliquem invitum.*

(5) Il est bon d'observer que Philinte cite très judicieusement à Alceste les cas où, en effet, la *franchise* n'est qu'une impolitesse inutile. Si Alceste était avant tout un homme d'honneur, un défenseur de la vertu, il répondrait à Philinte par un haussement d'épaules et lui opposerait des cas où il importe de dire la vérité. Mais Alceste est un *atrabilaire.* (Cf. la *scène des portraits,* II, 4.)

Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à (1) m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin (2) profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils [font (3) ;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière (4) à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe (5) est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris (6),
Les deux frères que peint l'*École des maris* (7),
Dont...

ALCESTE

Mon Dieu ! laissons là vos comparaisons fades.

(1) *A...* Grammaire, *Préposition.*

(2) *Chagrin.* Lex.

(3) *Comme ils font...* Lex. à *Faire.*

(4) *Rompre en visière.* Attaquer en face. Dans les tournois, on dirigeait sa lance sur la visière du casque de l'adversaire.

(5) *Philosophe.* Lex.

(6) *Nourris.* Lex.

(7) L'*Ecole des maris.* Molière fait une allusion à sa propre pièce représentée en 1662 ; les deux frères, Ariste et Sganarelle, pourraient en effet

PHILINTE

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades (1).
Le monde par vos soins ne se changera pas ;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens (2).

ALCESTE

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande ;
Ce m'est un fort bon signe ; et ma joie en est grande :
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès (3) :
Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;

s'apparenter le premier à Philinte, le second, avec beaucoup moins d'exactitude, à Alceste.

(1) *Incartades.* Lex.

(2) *Vous tourne en ridicule.* Lex. à *Ridicule.*

(3) Alceste cite un exemple ; mais c'est précisément celui d'un homme avec qui il est en procès. Son *humeur noire* vient donc en partie de ses intérêts lésés.

Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat (1) digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort de splendeur revêtu
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable (2) honneur ne voit pour lui personne ;
Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bienvenue :
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter (3).
Têtebleu ! (4) ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE

Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-nous moins en [peine.
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans (5) la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi (6) le monde, une vertu traitable ;
A force de sagesse on peut être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété (7).
Cette grande roideur des vertus des vieux âges

(1) *Pied-plat.* Lex.

(2) *Misérable.* Lex. Le vers est assez obscur ; il signifie : « Quels que soient les titres qu'on lui donne (et c'est chose honteuse que de les lui donner), il ne voit personne qui soit partisan de son *misérable* honneur. »

(3) Tout ce portrait est encore celui d'un tartuffe.

(4) *Têtebleu.* Lex.

(5) *Dans.* Grammaire, *Préposition.*

(6) *Parmi.* Grammaire, *Préposition.*

(7) *Saint Paul. Epître aux Romains.* XII, 3. « *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* » — « Soyez sobrement sages, » dit Montaigne (I, 30).

Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux (1) mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde (2)
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours (3);
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font (4);
Et je crois qu'à la cour de même qu'à la ville,
Mon flegme (5) est philosophe (6) autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien (7),
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à (8) semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure

(1) *Aux.* Grammaire, *Préposition.*

(2) *A nulle autre seconde.* Hémistiche de remplissage. Il est assez piquant de constater que Boileau, dans sa deuxième satire (1664), où il félicite Molière de son aisance à rimer, s'est moqué des chevilles en général et de celle-ci en particulier. Aux vers 37, 38, il dit :

Si je louais Philis, *en miracles féconde,*
Je trouverais bientôt : *à nulle autre seconde.*

Mais peut-être est-ce un trait de vérité que de mettre ce tour élégant et banal dans la bouche de Philinte qui, tout à l'heure, sera charmé par le sonnet d'Oronte.

(3) *Prenant un autre cours :* si elles prenaient... Grammaire, *Participe.*

(4) Ces deux vers sont empruntés par Fabre d'Églantine qui les fait prononcer dès le lever du rideau à son Philinte, dans sa pièce intitulée le *Philinte de Molière* (1790).

(5) *Flegme.* Lex.

(6) *Philosophe.* Lex.

(7) On lit dans les éditions de 1674, 1682, 1734 : ... *qui raisonnez si bien.*

(8) *Tâche à.* Grammaire, *Verbe.*

Comme vices (1) unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage (2).

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence (3).

PHILINTE

Ma foi! vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie (4) éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité (5)?

(1) *Comme vices...* Grammaire, *Article.*

(2) « Philinte et Alceste, dit E. Despois, ont exactement la même opinion des hommes. Seulement, l'un se résigne, et l'autre s'indigne. Or il y a dans l'indignation une sorte d'étonnement : Alceste est encore surpris de trouver l'homme si mauvais... A ce point de vue, on peut supposer Alceste plus jeune que Philinte, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un jour Alceste eût les sentiments de Philinte : ce serait celui où il lui serait démontré que l'humanité est incurable. Il en doute encore. » (Edit. Despois-Mesnard, V. p. 453.) Mais n'oublions pas que les exagérations d'Alceste poussent Philinte au paradoxe. On doit toujours tenir compte de ces *réactions* dans les caractères de Molière qui, comme un peintre représentant un *groupe*, sait que les tons et les valeurs sont en fonction les uns des autres. Il ne *juxtapose* pas des types peints isolément ; il les fait se pénétrer réciproquement.

(3) *Impertinence.* Lex.

(4) *Partie.* Lex.

(5) C'était la coutume de visiter et de solliciter ses juges. Et voici un point sur lequel l'intelligence vraie du caractère d'Alceste nous échappe aujourd'hui. Mais Alceste n'en avait pas moins raison de protester contre une coutume qui compromettait la dignité de la magistrature, — tout comme nous pensons avoir raison de nous mettre en colère contre tel règlement

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remuerai point.

PHILINTE

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner ..

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.

ALCESTE

Soit. J'en veux voir le succès (1).

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Je verrai dans cette plaiderie (2),
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice (3) aux yeux de l'univers.

PHILINTE

Quel homme!

ou contre telle loi que nous jugeons tyrannique ou absurde : mais nous n'en paraissons pas moins *comiques*, parce que nous nous singularisons.

(1) *Succès*. Lex.

(2) *Plaiderie*. Lex.

(3) Cf. Grammaire, *Article*.

ALCESTE

Je voudrais, m'en coûtât-il grand chose (1),
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon (2).

ALCESTE

Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE

Mais cette rectitude (3)
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture, où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude (4) Arsinoé vous voit d'un œil fort doux :
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse (5),
De qui (6) l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semble (7) si fort donner dans les mœurs d'à présent.

(1) *Grand chose.* On ne doit pas mettre d'apostrophe après *grand,* forme logique du féminin dans les adjectifs qui, en latin, n'avaient qu'une forme pour les deux genres *(grandis, fortis.)*

(2) *De la façon.* Grammaire, *Article.*

(3) *Rectitude* était alors un néologisme. Il faut remarquer que Molière ne fait pas parler la même langue à Philinte et à Alceste. Le premier use de termes et de métaphores qui sentent l'homme de cour et l'habitué des salons précieux; Alceste a un langage plus franc et plus simple, et quand il s'engage dans des métaphores, il s'y empêtre : il faut voir là peut-être l'explication de certaines phrases pénibles que les puristes reprochent à Molière : comme si Molière avait *un style !*

(4) *Prude.* Lex.

(5) *Amuse.* Lex.

(6) *De qui.* Grammaire, § *Pronom.*

(7) *Semble,* au singulier. Grammaire. *Accord.*

D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient (1) cette belle?
Ne sont-ce plus défauts (2) dans un objet si doux?
Ne les voyez-vous pas? ou les excusez-vous?

ALCESTE

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve (3).
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible, elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait (4), elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger (5) son âme.

PHILINTE

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE

Mais si son amitié pour vous se fait paraître (6),
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui (7)?

(1) *Tient.* Lex.

(2) Cf. Grammaire, *Article.*

(3) *Treuve* est la forme logique de la 3e pers. sing. ind. prés. du verbe *trouver.* On disait, l'étymologie étant conforme à l'accent latin : Je *treuve,* tu *treuves,* il *treuve,* nous *trouvons,* vous *trouvez,* ils *treuvent.* Mais l'analogie a étendu à toutes les personnes la diphtongue *ou.* De même on conjuguait : je *pleure,* tu *pleures,* il *pleure,* nous *plourons,* vous *plourez,* ils *pleurent:* ici, l'analogie s'est exercée au sens inverse, et c'est la diphtongue *eu* qui a gagné toutes les personnes. Seul le verbe *mourir* a conservé ses formes logiques. Au XVIIe siècle, *treuve* se rencontre encore fréquemment : Cf. La Fontaine : ... *Dans les citrouilles je la treuve...*

(4) *En dépit qu'on en ait,* quelque dépit qu'on en ait. Dans cette locution *en* est difficile à expliquer.

(5) *Purger.* Lex.

(6) *Se fait paraître.* Nous dirions : *Se fait connaître.*

(7) *Ennui.* Lex.

ALCESTE

C'est qu'un cœur bien atteint (1) veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
La cousine Éliante aurait tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme (2) était mieux votre affaire.

ALCESTE

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourrait...

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi (3);
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,

(1) *Atteint.* Lex.

(2) *Plus conforme,* s. e. à votre caractère, à votre situation.

On analysera la *composition* de cette première scène en elle-même et par rapport à *l'exposition* de la pièce. Avec les allures d'une conversation très libre, elle est très méthodique; on y trouve *annoncé* l'amour d'Alceste pour Célimène, et Alceste dit (v. 243) qu'il vient pour s'expliquer avec elle; ce sera toute l'intrigue.

(3) N'oublions pas que Alceste et Philinte sont dans le salon de Célimène. Le portier de l'hôtel a prévenu Oronte que Célimène était sortie, mais que Alceste et Philinte étaient dans son salon, attendant sa rentrée. Alceste va surtout être vexé (comme dans toute la suite de la pièce) de ce qu'il ne peut jamais arriver à obtenir de Célimène un instant d'explication en tête à tête : toujours quelque fâcheux vient se jeter en travers. C'est une des raisons qui expliquent, non moins que le sonnet, la mauvaise humeur d'Alceste contre Oronte.

Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable (1),
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse :
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.
C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

(En cet endroit, Alceste paraît tout rêveur et semble n'entendre pas qu'Oronte lui parle.)

ALCESTE

A moi, Monsieur?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALCESTE

Non pas ; mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi (2).

ORONTE

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre (3).

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Oui, de ma part (4), je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable (5).

ALCESTE

Monsieur...

(1) *Incroyable.* Cette abondance d'épithètes exagérées nous prouve que Oronte est un *précieux.* Cf. Mascarille.

(2) *Reçoi.* Grammaire. *Verbe.*

(3) *Prétendre.* Lex.

(4) *De ma part,* pour ma part.

(5) *Considérable,* Lex.

ORONTE

Sois-je (1) du ciel écrasé, si je mens !
Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié ?

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Quoi ? vous y résistez ?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire (2) ;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère (3).
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que (4) nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions (5),
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage :
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture (6),
On sait qu'auprès du Roi je fais quelque figure ;
Il m'écoute : et dans tout, il en use, ma foi !
Le plus honnêtement (7) du monde avecque moi.

(1) *Sois-je...* Grammaire, *Subjonctif.*

(2) Grammaire, *Pronom.*

(3) On sent ici la confusion faite par Alceste entre l'amitié banale, mondaine, que lui propose Oronte, et la véritable amitié telle que l'a définie Montaigne. Là est proprement le *ridicule* d'Alceste, qui semble ignorer le sens relatif des mots. (Cf. acte II, la scène des *portraits*).

(4) *Avant que...* Grammaire, *Conjonction.*

(5) *Complexions.* Lex.

(6) *Ouverture.* Lex.

(7) *Honnêtement.* Lex.

Enfin je suis à vous de toutes les manières ;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE

Monsieur, je suis mal propre (1) à décider la chose ;
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE

Pourquoi ?

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE

C'est ce que je demande (2), et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte (3),
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien (4).

ALCESTE

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE

Sonnet... C'est un sonnet (5). *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

(*A toutes ces interruptions, il regarde Alceste.*)

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir... Je ne sais si le style

(1) *Mal propre.* Lex.

(2) *C'est ce que je demande*... Évidemment, Oronte, qui croit à l'excellence de son sonnet, est heureux qu'Alceste proteste d'avance de sa sincérité.

(3) *M'exposant à vous pour*... Cette phrase contient une double anacoluthe : « Si, alors que je m'expose à vous pour que vous me parliez... vous alliez... »

(4) *Rien.* Lex.

(5) *C'est un sonnet.* Interruption très naturelle. Oronte est légèrement troublé ; il explique : « ...*car* c'est un sonnet, j'avais oublié de vous en prévenir. »

Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE

Voyons, Monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire (1).

ORONTE *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas.*

Quoi ? vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE

Ah ! qu'en termes galants (2) ces choses-là sont mises !

ALCESTE, *bas.*

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises ?

ORONTE

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

(1) Alceste veut dire : « Ce n'est pas une excuse ; mieux vaudrait y avoir passé plus d'un quart d'heure, et que le sonnet fût bon. » Cf. Boileau : « *Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse.* »

(2) *Galants.* Lex.

Vos soins (1) *ne m'en peuvent distraire :*
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours (2).

PHILINTE

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas.*

La peste de ta chute (3) ! Empoisonneur au diable (4),
En eusses-tu fait une à te casser le nez (5) !

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE

Morbleu !...

ORONTE

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas.*

Et que fais-tu donc, traître ?

(1) *Vos soins.* C'est-à-dire : les soins *que je vous rends.* Sur *soin,* Lex.

(2) On n'a pas assez remarqué, selon nous, combien tout est judicieusement équilibré et dosé dans le *Misanthrope.* Si le sonnet d'Oronte était mauvais, par exemple incorrect, Alceste aurait *presque* raison de le renvoyer *au cabinet :* il manquerait seulement en effet d'hypocrisie mondaine et ferait acte de sincérité. Mais ce sonnet est très bien écrit dans le goût galant de l'époque. Alceste, homme du monde, et à qui un homme du monde vient lire un sonnet de ce genre, doit, surtout dans un salon qui n'est pas le sien, s'en tirer par un compliment banal. Même s'il réprouve (et en cela il a raison) ce *genre figuré,* ce n'est pas à Oronte qu'il doit le dire. Or il le lui dit, d'abord avec des ménagements, enfin avec une sorte de brutalité. Par là, il est comique, parce *qu'il ne comprend pas ce que la situation exige de lui.* — Donneau de Visé, dans sa *Lettre sur le Misanthrope,* dit : « Le sonnet n'est point méchant, selon la manière d'écrire d'aujourd'hui ; et ceux qui cherchent ce que l'on appelle pointes ou chutes, plutôt que le bon sens, le trouveront sans doute bon. J'en vis même, à la première représentation de cette pièce, qui se firent jouer pendant qu'on représentait cette scène ; car ils crièrent que le sonnet était bon, avant que le misanthrope en fît la critique, et demeurèrent ensuite tout confus. » Eh bien ! ceux-là n'avaient pas lieu d'être confus ; ils avaient très bien compris.

(3) *Ta chute.* Alceste joue sur le mot *chute,* qui se disait du dernier vers d'un sonnet.

(4) *Au diable.* Peut s'expliquer soit par *digne d'aller au diable,* soit par *qui appartient au diable.*

(5) *A te casser.* Grammaire, *Préposition.*

ORONTE

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit (1) nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon, [empire
Qu'il faut qu'un galant (2) homme ait toujours grand
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir ?...

ALCESTE

Je ne dis pas cela (3) ;
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à (4) décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela ; mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE

Est-ce que j'écris mal ? et leur ressemblerais-je ?

(1) *Bel esprit.* Lex.

(2) *Galant.* Lex.

(3) *Je ne dis pas cela.* La répétition de cette *formule* trahit l'embarras d'Alceste, dont la situation est très piquante. Il veut dire à Oronte que son sonnet ne vaut rien ; mais il prend des détours : malgré lui, son éducation d'*honnête homme* lutte avec sa *misanthropie.*

(4) *A décrier.* Grammaire, *Préposition.*

ALCESTE

Je ne dis pas cela ; mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre (1) vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme (2),
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme (3),
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre (4).
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet ?...

ALCESTE

Franchement, il est bon à mettre au cabinet (5).
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que *Nous berce un temps notre ennui ?*
Et que *Rien ne marche après lui ?*
Que *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir ?
Et que *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours ?
Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité :
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

(1) *Diantre.* Lex.

(2) Le second hémistiche de ce vers est presque du *remplissage* ; cependant il a un sens. Il signifie : quels que soient les compliments trompeurs de ceux qui vous poussent à écrire.

(3) *Honnête homme.* Lex.

(4) *Entendre.* Lex.

(5) *Cabinet.* Lex.

Le méchant goût du siècle en cela me fait peur (1).
Nos pères, tous grossiers (2), l'avaient beaucoup meilleur.
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le Roi m'avait donné
Paris, sa grand ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris :
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie (3). »

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets (4) dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

(1) Dans ces cinq derniers vers, c'est vraiment Molière qui parle et qui, d'accord avec Boileau, dont les principales satires sont de la même époque, proscrit le mauvais goût et ramène à la *nature*. Mais n'oublions pas que le caractère d'Alceste consiste précisément à avoir des idées très justes et des sentiments très droits, et à les appliquer tout de travers.

(2) *Tous grossiers*, pour : tout grossiers qu'ils sont. Grammaire. *Adjectif.*

(3) Cette fameuse *Chanson du roi Henri* ne doit pas être de Molière, pas plus que le sonnet ; il a dû la recueillir lui-même dans le *folk-lore* de son temps. On en rapproche le refrain de deux vers improvisés par Ronsard, pour Antoine de Navarre, qui possédait près du *Gué-du-Loir* un château appelé *la Bonne-Aventure (?)* — Nous avouons ne point partager l'admiration de tous les commentateurs au sujet de la chanson citée par Alceste. Les acteurs ont coutume de la prononcer sur un ton pénétré, et, la seconde fois, sur le mode lyrique ; et les spectateurs, très émus, applaudissent à tout rompre. Nous nous permettons de croire qu'en opposant cette chanson *populaire* au sonnet *précieux* d'Oronte, Alceste est tout simplement ridicule. Il n'y a vraiment pas de « commune mesure » entre les deux morceaux ; et, vraiment, en quoi la *passion toute pure* éclate-t-elle dans ce naïf couplet, auquel le *au gué* donne une allure plutôt narquoise ? Reportez-vous au *Bourgeois gentilhomme*, acte I, sc. 2. Vous y voyez le maître de musique qui fait chanter devant M. Jourdain, par un de ses élèves, un couplet galant, musique de Lulli. M. Jourdain dit : « Cette chanson me semble un peu lugubre ; elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu regaillardir par-ci, par-là ». Et M. Jourdain chante un air *tout à fait joli* : « *Je croyais Jeanneton Aussi douce que belle, Je croyais Jeanneton Plus douce qu'un mouton...*, etc... » — Selon nous, c'est un effet semblable que Molière a voulu obtenir dans le *Misanthrope*.

(4) *Colifichets*. Lex.

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quiter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri:
« Reprenez votre Paris:
J'aime mieux ma mie, au gué!
J'aime mieux ma mie. »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(A Philinte.)

Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants, où chacun se récrie (1).

ORONTE

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage

ORONTE

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

(1) *Où.* Grammaire, *Pronom.*

ALCESTE

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants (1);
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le (2) un peu moins haut.

ALCESTE

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Eh! Messieurs, c'en est trop : laissez cela, de grâce.

ORONTE

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Hé bien! vous le voyez : pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE

Ne me parlez pas.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Plus de société.

(1) *Méchants.* Lex.

(2) *Prenez-le un... Le* s'élide devant *un.* Cette élision était fréquente au XVII[e] siècle. Cf. Racine. *Plaideurs* (v. 614) ; « *Condamnez-le à l'amende, ou, s'il le casse, au fouet.* » On en trouve encore des exemples au XVIII[e] siècle.

PHILINTE

C'est trop...

ALCESTE

Laissez-moi là.

PHILINTE

Si je...

ALCESTE

Point de langage (1).

PHILINTE

Mais quoi ?...

ALCESTE

Je n'entends rien.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Encore?

PHILINTE

On outrage...

ALCESTE

Ah ! parbleu ! c'en est trop ; ne suivez point mes pas.

PHILINTE

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas (2).

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ALCESTE, CÉLIMÈNE

ALCESTE

Madame, voulez-vous que je vous parle net ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait ;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.

(1) *Langage :* paroles.

(2) Philinte est vraiment l'ami sincère qui, voyant qu'Alceste *s'est mis sur les bras une fâcheuse affaire,* ne veut pas l'abandonner. Poli avec les indifférents, qu'il paye de la monnaie courante de la flatterie, il est franc avec Alceste. Les autres sont *ses amis ;* mais celui-là est *son ami.*

Oui, je vous tromperais de parler autrement ;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi (1),
Que vous avez voulu me ramener chez moi (2) ?

ALCESTE

Je ne querelle point ; mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants (3) qu'on voit vous obséder (4),
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CÉLIMÈNE

Des amants que je fais me rendez-vous coupable ?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable ?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

ALCESTE

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas (5) vous suivent en tous lieux ;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux ;
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités ;
Et votre complaisance un peu moins étendue
De tant de soupirants chasserait la cohue.
Mais au moins dites-moi, Madame, par quel sort

(1) Cf. Grammaire. *Verbe.*

(2) *Me ramener chez moi.* Alceste sortant furieux de l'hôtel de Célimène a dû la rencontrer qui rentrait chez elle, et il lui a demandé la permission de la reconduire. La conversation a commencé dans la rue ; elle se poursuit. Cf. le début de l'acte I^er^.

(3) *Amants.* Lex.

(4) *Obséder,* Lex.

(5) *Appas.* Lex.

Votre Clitandre a l'heur (1) de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt (2)
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons (3) qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave (4)
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave (5)?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset (6)
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!
Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE

C'est ce qui doit rasseoir (7) votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;

(1) *Heur.* Lex.

(2) *L'ongle long...* Manie déjà raillée au XVI^e^ siècle par d'Aubigné, dans le *Baron de Fœneste*. Cette mode semble être venue de l'Orient, où elle subsiste encore.

(3) *Canons.* Cf. p. 116, note 3.

(4) *Rhingrave.* Cf. p. 116, note 1.

(5) *En faisant...* Lex. à *Faire.*

(6) *Fausset.* Lex.

(7) *Rasseoir.* Lex.

Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser (1).

ALCESTE

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie ?

CÉLIMÈNE

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE

Et quel lieu de le croire à mon cœur enflammé (2) ?

CÉLIMÈNE

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire (3).

ALCESTE

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne (4),
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien ! pour vous ôter d'un semblable souci,
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici,
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

ALCESTE

Morbleu ! faut-il que je vous aime ?
Ah ! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur !
Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A (5) rompre de ce cœur l'attachement terrible ;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

(1) *Ramasser.* Lex.

(2) *A*, pour ; les éditions de 1675 et 1682, en substituant le verbe *a* à la préposition *à*, font de *mon cœur enflammé* le sujet de ce verbe ; il y a inversion.

(3) *Ayant pris.* Grammaire, *Participe.*

(4) *Fleurette.* Lex.

(5) *A.* Grammaire. *Préposition.*

CÉLIMÈNE

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais (1).

CÉLIMÈNE

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle ;
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter (2)...

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE

CÉLIMÈNE

Qu'est-ce ?

BASQUE

Acaste est là-bas.

CÉLIMÈNE

Hé bien ! faites monter.

ALCESTE

Quoi ? l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête ?

(1) Ce vers est à la fois touchant et comique ; il exprime la force, la loyauté de cet amour ; et aussi sa singularité, sa *misanthropie*. Célimène, dans le couplet suivant, en raille spirituellement les défauts ; mais il semble bien qu'elle n'en apprécie pas la sincérité.

(2) L'intrigue du *Misanthrope* est constituée, dans cette scène 2, dans la scène 7 et finale du même acte, et dans la scène 4 de l'acte IV, par les incidents imprévus qui coupent court aux explications qu'Alceste veut avoir avec Célimène. C'est le cadre des *Fâcheux*. Ajoutez-y, à l'acte III, l'intervention d'Arsinoé, qui offre à Alceste de lui prouver l'infidélité de Célimène ; et, au même acte, la promesse mutuelle que se font les petits marquis de se montrer les billets qu'ils ont reçus.

Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous (1),
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous?

CÉLIMÈNE

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire?

ALCESTE

Vous avez des regards (2) qui ne sauraient me plaire.

CÉLIMÈNE

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE

Et que vous fait cela, pour vous gêner (3) de sorte?...

CÉLIMÈNE

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné dans la cour (4) de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement....

SCÈNE III

BASQUE, ALCESTE, CELIMÈNE

BASQUE

Voici Clitandre encor, madame.

ALCESTE (*Il témoigne s'en vouloir aller.*) (5)

Justement.

(1) *Un seul moment de tous*, sur tous, parmi tous...

(2) *Regards.* Certaines éditions (1682-1734) ont changé *regards* en *égards*. Mais on disait encore *au regard de* pour à *l'égard de*. Cf. Lex.

(3) *Gêner.* Lex.

(4) *Dans la cour.* Cf. v. 370.

(5) *S'en vouloir aller.* Grammaire, *Pronom.*

CÉLIMÈNE

Où courez-vous ?

ALCESTE

Je sors.

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Pourquoi faire ?

CÉLIMÈNE

Demeurez.

ALCESTE

Je ne puis.

CÉLIMÈNE

Je le veux.

ALCESTE

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

CÉLIMÈNE

Je le veux, je le veux.

ALCESTE

Non, il m'est impossible (1).

CÉLIMÈNE

Hé bien ! allez, sortez, il vous est tout loisible (2).

SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE

ÉLIANTE

Voici les deux marquis qui montent avec nous :
Vous l'est-on venu dire ?

(1) *Il*, dans cette phrase, comme dans *il vous est tout loisible*, est neutre, il équivaut à *cela*.

(2) Du moment où Célimène lui en donne la permission, Alceste ne veut plus sortir ; et, au début de la scène suivante, pour que sa présence s'explique et donne plus de force comique à la situation, il annonce à Célimène que s'il reste, c'est parce qu'il veut l'obliger à *choisir*. C'eût été une maladresse de faire sortir Alceste : les bavardages de la scène 4 n'ont d'intérêt que *par rapport à lui*.

CÉLIMÈNE, *à Basque.*

Oui. Des sièges pour tous.

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti ?

ALCESTE

Non ; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE

Taisez-vous,

ALCESTE

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE

Vous perdez le sens.

ALCESTE

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE

Ah !

ALCESTE

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE

Non ; mais vous choisirez : c'est trop de patience.

CLITANDRE

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé (1),
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières ?

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort (2) ;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu ! s'il faut parler de gens extravagants,

(1) *Levé.* Lex.
(2) *Se barbouille.* Lex.

Je viens d'en essuyer (1) un des plus fatigants :
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise (2).

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours;
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute (3).

ÉLIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'est pas mal; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train (4).

CLITANDRE

Timante encor, Madame, est un bon caractère (5).

CÉLIMÈNE

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons (6), il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille (7).

(1) *Essuyer.* Lex.

(2) *Chaise.* Chaise à porteurs. Cf. *Précieuses Ridicules,* pp. 76 et 81.

(3) Cf. *La Bruyère,* VII (*De la Société et de la conversation*), portrait d'Acis.

(4) Jusqu'à ce moment, tout ce qu'a dit Célimène est assez inoffensif; ce qui suit n'est guère plus méchant, et la coquette ne raille que des *manières* ou des *manies.* Si Célimène était vraiment *médisante,* la *sortie* que va faire Alceste ne serait pas comique, et il faut qu'elle le soit; il faut qu'il y ait disproportion entre sa colère et ce qui la cause. Le procédé est le même que pour le sonnet d'Oronte. — Pourquoi donc Eliante fait-elle cette remarque? C'est que Eliante est sincère et douce, et qu'elle ne se permettrait même pas ces piqûres d'épingle. Elle signale avec justesse, et non avec excès comme Alceste, ce qu'il y a de fâcheux dans cette conversation dont le *prochain* fait tous les frais.

(5) *Bon.* Lex.

(6) *Façons.* Lexique.

(7) Cf. *La Bruyère,* VIII (*De la cour*), portrait de Théodote. D'après Brossette, l'original de ce portrait était M. de Saint-Gilles. « C'était un homme de la vieille cour, qui aimait fort Molière et qui l'importunait sans

ACASTE

Et Géralde, Madame ?

CÉLIMÈNE

O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur (1) ;
Dans le brillant commerce (2) il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse :
La qualité l'entête ; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens ;
Il tutaye (3) en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille (4) aussi peu qu'une pièce de bois (5).

s'en apercevoir. Saint-Gilles était un homme fort mystérieux, qui ne parlait jamais que tout bas et à l'oreille, quelque chose qu'il eût à dire : aussi est-ce lui que Molière a peint dans son *Misanthrope*. » (Cité par P. Mesnard, tome V, p. 481.)

(1) *Sortir du grand seigneur*, c'est-à-dire, comme on le voit par la suite, qu'il prétend borner ses relations à la plus haute noblesse.

(2) *Commerce*. Lex.

(3) *Tutaye*. Lex.

(4) *Grouille*. Les éditions de 1682 et de 1734 ont substitué à ce mot trivial, mais si pittoresque et si amusant, l'expression *Qu'elle s'émeut autant*...

(5) Ce couplet donne exactement la mesure de la *médisance* de Célimène : on lui jette un nom de femme, Bélise, et le public pense : elle va dire du

ACASTE

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE

Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la cour :
Contre elle il fait métier de pester chaque jour,
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice (1),
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens (2), que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite (3).

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas :
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne (4),
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, Madame ?

CÉLIMÈNE

Il est de mes amis.

PHILINTE

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage (5);

mal de cette femme. Or, qu'on veuille bien analyser ce portrait : Bélise est tournée en ridicule pour la stérilité de sa conversation; et voilà tout; on chercherait en vain la moindre insinuation contre son honorabilité.

(1) *Bénéfice.* Lex.

(2) *Honnêtes gens.* Lex.

(3) ... *A sa table à qui.* Grammaire, *Pronom.*

(4) *Méchant.* Lex. *Méchant plat.* Cf. La Fontaine : « D'animaux malfaisants c'était un très bon plat. » IX, 16.

(5) *Dont j'enrage.* Grammaire, *Pronom.*

Il est guindé sans cesse, et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens (1);
Aux conversations même il trouve à reprendre.
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
Et les deux bras croisés, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit (2).

ACASTE

Dieu me damne (3), voilà son portrait véritable.

CLITANDRE

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE

Allons, ferme, poussez (4), mes bons amis de cour;
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur (5).

(1) Mme de Lambert devait dire un peu plus tard : « Approuvez, mais admirez rarement; l'admiration est le partage des sots. »

(2) Cf. *La Bruyère.* I *(Des ouvrages de l'esprit)* : « Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes; et dans l'éloignement où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. »

(3) *Dieu me damne :* Dieu... s'il n'est pas vrai que c'est là...

(4) *Poussez.* Lex.

(5) Alceste, nous ne saurions trop le répéter, a le tort de considérer les démonstrations de la politesse mondaine comme des témoignages d'*amitié* véritable. Que ce jargon soit agaçant et que ces démonstrations soient souvent fâcheuses entre gens qui se détestent, d'accord. Mais le danger ne serait que pour l'homme qui n'a pas reçu la même éducation et qui n'a pas la clef de ce langage. Entre gens du même monde, personne n'est dupe. Alceste a vraiment l'air d'un homme étranger à la société de son temps, et qui se scandaliserait de ce qu'il ne comprend pas

CLITANDRE

Pourquoi s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE

Non, morbleu! c'est à vous; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend (1)?

CÉLIMÈNE

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire,
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

(1) Philinte donne ici à Alceste une excellente leçon. Car vraiment, si quelqu'un médit du genre humain et se moque des manières et des prétentions de ses contemporains, c'est bien Alceste. Il est vrai que celui-ci répondra (v. 687-690) et expliquera sa mauvaise humeur. Molière ne soutient pas de *thèse;* il n'est pas de ces écrivains dramatiques qui mettent toute la raison d'un côté et tous les torts de l'autre.

PHILINTE

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme (1) toujours contre tout ce qu'on dit :
Et que, par un chagrin (2) que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme, ni qu'on loue.

ALCESTE

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents (3) ou censeurs téméraires (4).

CÉLIMÈNE

Mais...

ALCESTE

Non, Madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;
Et l'on a tort ici de nourrir (5) dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE

Pour moi, je ne sais pas, mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE

Ils frappent tous la mienne ; et, loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;
A (6) ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants,
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

(1) *Se gendarme.* Lex.
(2) *Chagrin.* Lex.
(3) *Loueur.* Lex. ; *impertinent.* Lex.
(4) Cf. v. 118-122.
(5) *Nourrir.* Lex.
(6) Grammaire. *Préposition.*

CÉLIMÈNE

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit pour bien aimer renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix ;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y (1) donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est dans son port pleine de majesté ;
La malpropre (2) sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne ;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant dont l'ardeur est extrême
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime (3).

(1) Grammaire. *Pronom.*

(2) *Malpropre.* Lex.

(3) Ce passage est imité assez librement du poète latin Lucrèce, livre IV, v. 1149-1166. (Sur la traduction entreprise par Molière, voir plus haut, p. 6.) Molière avait sous les yeux sinon sa propre traduction, au moins celle de l'abbé de Marolles, parue en 1659 ; voici le passage imité :

« Vous en pouvez sortir néanmoins (*des liens de l'amour*), quoique vous soyez captif, si vous n'y apportez point vous-même de résistance ou que vous ne vouliez point considérer (*si vous ne refusez pas de considérer*) les vices de l'esprit et du corps de la femme que vous aimez et que vous désirez posséder : ce que font d'ordinaire tous les hommes qui sont aveuglés par l'amour. Ils leur attribuent même des avantages qui n'y sont point du tout. Nous en voyons donc de méchantes et de vilaines, qui sont néanmoins dans leurs délices et qu'ils veulent élever au faîte de l'honneur. La noire

ALCESTE

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi ? vous vous en allez, Messieurs ?

CLITANDRE et ACASTE

Non pas, madame.

ALCESTE

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE

A moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché (1),
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte (2).

disent-ils, est une belle brune ; la malpropre et la sale est un peu négligée ; la louche ressemble à Pallas ; celle qui est nerveuse et sèche est une chevrette ; la bassette et la naine est une petite Charite *(Grâce),* elle est tout esprit ; la grande et la démesurée en hauteur est appelée majestueuse ; on dit de la bègue qu'elle ne se peut donner la peine de parler, et de la muette que sa pudeur est cause de sa retenue. Celle qui est ardente, importune, babillarde, a l'esprit brillant. Celle qui est si maigre, qu'elle a même de la peine à vivre, est appelée délicates amourettes, et on nomme tendrelette celle qui est presque morte de la toux. Mais la grosse et la mamelue n'est autre que cette divine Cérès, qui est si chérie de Bacchus. La camuse est de la race des Silènes et des Satyres, c'est-à-dire des demi-dieux, et n'est pas de plus mauvaise grâce pour être un peu satyrique. La lippue aux grosses lèvres est appelée le doux baiser. Enfin, je serais trop long, si je voulais dire toutes les autres choses de cette nature. »

(1) *Couché.* Lex.

(2) Cf. le vers 186.

SCÈNE V

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ELIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE

BASQUE, *à Alceste.*

Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler (1)
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE

Il porte une jaquette à grand basques plissées,
Avec du dor dessus (2).

CÉLIMÈNE, *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer (3).

ALCESTE, *allant au-devant du garde.*

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, monsieur.

SCÈNE VI

GARDE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE

GARDE

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

(1) Remarquer ici la marche de l'action ; Alceste a déclaré qu'il ne sortirait pas et qu'il attendrait le départ des marquis pour s'expliquer avec Célimène. Et précisément on vient le chercher. Molière nous montre les événements, comme les personnes, conjurés contre lui ; mais ces événements, qui paraissent dus à une sorte de fatalité, ont été réellement provoqués par son caractère. Il en sera de même à la fin de l'acte IV.

(2) *Dor.* Lex. — Basque parle le langage de sa condition ; Pierrot, dans *Don Juan* (II, 1) se sert également de cette expression populaire.

(1) *Faites-le entrer.* Cf. v. 434.

GARDE

Messieurs les maréchaux (1), dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE

Qui ? moi, Monsieur ?

GARDE

Vous-même.

ALCESTE

Et pourquoi faire ?

PHILINTE

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE

Comment ?

PHILINTE

Oronte et lui se sont tantôt bravés
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés ;
Et l'on veut assoupir (2) la chose en sa naissance.

ALCESTE

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE

Mais il faut suivre l'ordre : allons, disposez-vous...

ALCESTE

Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants (3).

PHILINTE

Mais, d'un plus doux esprit...

(1) Il s'agit ici du *tribunal des maréchaux*, établi par l'ordonnance de septembre 1651, et qui était chargé de juger sans appel les affaires d'honneur entre gentilshommes. Ce tribunal, averti peut-être par Philinte qui veut prévenir un duel entre Oronte et Alceste, envoie un de ses officiers pour convoquer les deux parties. Sur le tribunal des maréchaux, cf. l'ouvrage de M. H. Pierquin : *La Juridiction du point d'honneur sous l'ancien régime*. Paris. Picard, 1904.

(2) *Assoupir*. Lex.

(3) *Méchants*. Lex.

ALCESTE

Je n'en démordrai point : les vers sont exécrables.

PHILINTE

Vous devez faire voir des sentiments traitables (1).
Allons, venez.

ALCESTE

J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE

Allons vous faire voir.

ALCESTE

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits (2).

(A Clitandre et Acaste, qui rient.)

Par la sangbleu (3) ! Messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE

Allez vite paraître
Où vous devez.

ALCESTE

J'y vais, Madame, et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats (4).

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

CLITANDRE, ACASTE

CLITANDRE

Cher Marquis, je te vois l'âme bien satisfaite :
Toute chose t'égaye et rien ne t'inquiète :

(1) *Traitables.* Lex.

(2) Cf. v. 28.

(3) *Sangbleu* ou *sambleu.* Lex. — Boileau, selon Brossette, récitait ce passage en imitant Molière qui « l'accompagnait d'un ris amer et piquant... » Boileau ajoutait « que le théâtre demandait de ces grands traits outrés, aussi bien dans la voix que dans le geste ».

(4) Ce dernier vers *lie l'action ;* Alceste, n'ayant pas encore pu s'expliquer avec Célimène, va revenir, probablement plus exaspéré.

En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux ?

ACASTE

Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe (1).
Pour le cœur, dont sur tout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas,
Et l'on m'a vu pousser (2), dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût
A juger (3) sans étude et raisonner de tout,
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre (4),
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des has!
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime (5) autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître (6).
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi (7),
Qu'on peut, par tous pays, être content de soi.

(1) *Passe*. Lex.
(2) *Pousser*. Lex.
(3) *A*. Grammaire, *Préposition*.
(4) Cf. *Fâcheux*, p. 131, et *Critique de l'École des femmes*, p. 167.
(5) *Estime*. Lex.
(6) *Le maître*, le Roi. Molière a peut-être voulu, par cette expression, faire entendre que l'état de courtisan est une sorte de domesticité.
(7) *Croi*. Grammaire. *Verbe*.

CLITANDRE

Oui; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment (1) pour les beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie (2) à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci! qu'on vaut son prix comme elles,
Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien (3),
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici?

ACASTE

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE

Mais qui (4) te fait juger ton bonheur si parfait?

(1) *Constamment.* Lex.

(2) *Nie.* Lex.

(3) *Ce n'est pas la raison que* : il n'est pas raisonnable que. Nous dirions aujourd'hui : « Ce n'est pas une raison pour que... ».

(4) *Qui.* Grammaire. *Relatif.*

ACASTE

Je me flatte.

CLITANDRE

Sur quoi fonder tes conjectures ?

ACASTE

Je m'aveugle.

CLITANDRE

En as-tu des preuves qui soient sûres ?

ACASTE

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux ?

ACASTE

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE

Je suis le misérable, et toi le fortuné :
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

CLITANDRE

O çà, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux ?
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu
Et le délivrera d'un rival assidu (1) ?

ACASTE

Ah, parbleu ! tu me plais avec un tel langage,
Et du bon de mon cœur (2) à cela je m'engage.
Mais, chut !

(1) *Que qui... l'autre...* Grammaire, *Relatif.*

(2) *Du bon de mon cœur.* Expression déjà employée dans *Don Juan*, II, 1 ; on dit plutôt aujourd'hui : *du meilleur de mon cœur.* — Cf. v. 1214, *du meilleur de mon âme.*

SCENE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE

CÉLIMÈNE

Encore ici ?

CLITANDRE

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE

Je viens d'ouïr (1) entrer un carrosse là-bas :
Savez-vous qui c'est ?

CLITANDRE

Non.

SCÈNE III

BASQUE, CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE

BASQUE

Arsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE

Que me veut cette femme ? 850

BASQUE

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE

De quoi s'avise-t-elle et qui la fait venir ?

ACASTE

Pour prude (2) consommée en tous lieux elle passe,
Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE

Oui, oui, franche grimace :
Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout 855
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;

(1) *Ouïr.* Lex.
(2) *Prude.* Lex.

Et son triste (1) mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude ;
Et pour sauver l'honneur de ses faibles appas (2),
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairait fort à la dame,
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais ;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré,
Elle est impertinente (3) au suprême degré,
Et... (4)

SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE

CÉLIMÈNE

Ah ! quel heureux sort en ce lieu vous amène ?
Madame, sans mentir (5), j'étais de vous en peine.

ARSINOÉ

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir.

CÉLIMÈNE

Ah, mon Dieu ! que je suis contente de vous voir !

(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

ARSINOÉ

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE

Voulons-nous nous asseoir ?

(1) *Triste.* Lex.
(2) *Appas.* Lex.
(3) *Impertinente.* Lex.
(4) Molière a soin de mettre, dans la tirade de Célimène, une sorte de *crescendo,* pour établir un contraste plus vif avec le premier vers de la scène suivante.
(5) *Sans mentir.* Analyser cette expression.

ARSINOÉ

Il n'est pas nécessaire,
Madame. L'amitié doit surtout éclater
Aux choses (1) qui le plus nous peuvent importer ;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance (2),
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier (3) j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière ;
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite (4),
Votre galanterie (5), et les bruits qu'elle excite
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre :
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre (6),
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie ;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous viviez vous faisait un peu tort,
Qu'il prenait dans le monde une méchante face (7),
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,

(1) *Aux*. Grammaire, *Préposition*.

(2) *Bienséance*. Lex.

(3) *Hier* est ici monosyllabique. Cf. *Femmes savantes*, v. 1019. Molière le compte pour deux syllabes dans l'*École des Femmes*, v. 514. Boileau le fait toujours dissyllabique, et c'est la quantité généralement adoptée aujourd'hui.

(4) Grammaire, *Article*.

(5) *Galanterie*. Lex.

(6) Grammaire, *Pronom*.

(7) Un *air* qui prend une *méchante face*, a été critiqué comme *incohérent*. Mais on peut répondre : 1° que l'expression est très claire ; 2° qu'elle est employée par une prude précieuse. Critiquons Arsinoé, mais non pas Molière.

Et que, si vous vouliez, tous vos déportements (1)
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie, au fond, l'honnêteté blessée :
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée !
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets (2)
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre :
Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître, à l'instant, la faveur,
Par un avis aussi qui touche votre honneur ;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous (3).
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins (4) d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle (5)
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de (6) sagesse et d'honneur,
Vos mines (7) et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,

(1) *Déportements.* Lex.

(2) *Pour l'attribuer que...* Nous dirions : *pour l'attribuer à autre chose que...* Mais cette construction plus libre était fréquente au XVII[e] siècle.

(3) Remarquer la *symétrie* entre le couplet de Célimène et celui d'Arsinoé. Cette symétrie même est une impertinence : Célimène *singe* Arsinoé.

(4) *Soins.* Lex.

(5) *Pruderie.* Lex. — *Zèle.* Lex.

(6) *De.* Grammaire, *Préposition.*

(7) *Mines.* Lex.

Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons, et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures,
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment.
A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste ?
Elle est à bien prier exacte au dernier point ;
Mais elle bat ses gens (1), et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévots elle étale un grand zèle ;
Mais elle met du blanc (2) et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités ;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance ;
Mais tous les sentiments combattirent le mien ;
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres ;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps,
Avant que de songer à condamner les gens ;
Qu'il faut mettre le poids (3) d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire ;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin (4),
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,

(1) *Ses gens.* Ses domestiques.
(2) *Blanc.* Cf. v. 83.
(3) *Poids.* Lex.
(4) *Au besoin.* Lex.

Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur (1).

CÉLIMÈNE

Au contraire, Madame ; et si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage :
On détruirait par là, traitant de bonne foi (2),
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ

Ah ! Madame, de vous je ne puis rien entendre ;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre (3).

CÉLIMÈNE

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout,
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie ;
Il en est une aussi propre à la pruderie (4).
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti :
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,
Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ

Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge.
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
N'est pas d'un si grand cas (5) pour s'en tant prévaloir ;

(1) Arsinoé réplique avec beaucoup d'habileté ; elle feint d'attribuer l'impertinence de Célimène à son dépit. « Il n'y a, semble-t-elle dire, que la vérité qui blesse. »

2) *Traitant...* Grammaire, *Participe.* — Pour *traiter.* Cf. Lex.

(3) Ici, Arsinoé, proche parente de Tartuffe, joue l'humilité.

(4) *Galanterie, pruderie.* Lex.

(5) *Cas.* Lex.

Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte,
Madame, à me pousser (1) de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE

Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins (2), sans cesse, à moi vous prendre ?
Et puis-je mais (3) des soins qu'on ne va pas vous rendre ?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute :
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que pour les attirer vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ

Hélas ! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants (4) dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager (5) ?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule ?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour ?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites (6),
Le monde n'est point dupe ; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir (7) inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amants ;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances,
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.

(1) *Pousser.* Lex.
(2) *Chagrins.* Lex.
(3) *Mais.* Lex.
(4) *Amants.* Lex.
(5) *Engager.* Lex.
(6) *Défaites.* Lex.
(7) A. Grammaire, *Préposition.*

Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire
Pour les petits brillants (1) d'une faible victoire ;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter (2) pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager (3), et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire :
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire ;
Et sans...

ARSINOÉ

Brisons, Madame, un pareil entretien :
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien ;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter (4),
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter :
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie ;
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir (5),
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre.
Soyez avec Madame : elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

(1) *Brillants.* Lex.
(2) *De,* se rattache à *orgueil* : l'orgueil qui consiste à...
(3) *Ménager.* Lex.
(4) *Arrêter.* Lex.
(5) Alceste vient d'entrer en scène ; il espère sans doute avoir enfin une explication avec Célimène : celle-ci le livre à Arsinoé. Mais cette scène ne servira pas seulement à couvrir la retraite de Célimène ; elle fera avancer rapidement l'action.

SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOE

ARSINOÉ

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant (1) un moment que mon carrosse vienne ;
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien (2).
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime ;
Et le vôtre, sans doute, a des charmes (3) secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice :
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux,
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE

Moi, Madame ! Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre (4) ?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi (5),
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?

ARSINOÉ

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir (6) ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devrait...

ALCESTE

Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce ;

(1) *Attendant.* Grammaire. *Participe.*

(2) Nous avons appris par Philinte (v. 216) et par Célimène (v. 866) qu'Arsinoé est des mieux disposée pour Alceste. C'était nous préparer à ces *avances* qu'elle lui fait ici. Mais, comme Oronte, Arsinoé ne fera que choquer Alceste par ses épithètes louangeuses.

(3) *Charmes.* Lex.

(4) *Prétendre.* Lex.

(5) *De soi,* en soi, par soi.

(6) *Le pouvoir,* c'est-à-dire une situation où l'on soit en mesure de rendre des services.

De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ

Un mérite éclatant se déterre lui-même :
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier (1) loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE

Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde :
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la Gazette (2).

ARSINOÉ

Pour moi, je voudrais bien que pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines (3),
On peut, pour vous servir, remuer des machines (4),
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse.
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour;
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant ;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense

(1) *Hier,* monosyllabe, cf., page 337, note 3.

(2) *La Gazette. La Gazette de France*, fondée par Théophraste Renaudot, en 1631.

(3) *Mines.* Lex.

(4) *Machines.* Lex.

Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui ;
Mais on n'a pas aussi, perdant (1) ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages :
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle (2).

ARSINOÉ

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour ;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour ;
Et pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE

Mais, en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie (3)?

ARSINOÉ

Oui ; mais ma conscienee est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait ;
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme (4).

ALCESTE

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement (5),
Et de pareils avis obligent un amant!

(1) *Perdant.* Grammaire, *Participe.*

(2) *Cervelle.* — Lex. Cf. le chapitre de *La Bruyère* sur *la Cour* (*Caractères*, VIII), les fables de La Fontaine (*passim*), les sermons de Bossuet, Bourdaloue, Massillon. Moralistes, prédicateurs, satiriques, auteurs dramatiques, tous censurent librement la cour ; ce qui ne les empêche pas d'ailleurs d'être fort bien *en cour*. On avait alors toute liberté de railler les ridicules ou de critiquer les abus, pourvu qu'on ne s'attaquât point aux *institutions*.

(3) Ici Alceste est tout à fait logique avec ses théories.

(4) *Flamme.* Lex.

(5) *Mouvement.* Lex.

ARSINOÉ

Oui, toute mon amie (1), elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE

Cela se peut, Madame : on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se serait bien passée (2)
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé.

ALCESTE

Non; mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ

Hé bien! c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi :
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi;
Là je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle (3);
Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

(1) *Toute mon amie*, quoique mon amie. Cf. v. 390.

(2) *Se serait bien passée...* aurait bien pu se passer.

(3) *Une preuve fidèle de l'infidélité...* Peut-être Molière s'est-il souvenu du v. 1147 de *Cinna* : « Rends un sang infidèle à l'infidélité » ? Mais Corneille ne fait qu'une allitération; Arsinoé fait une antithèse précieuse, qui est bien dans son caractère et qui conserve à ce personnage, jusqu'à la fin de l'acte, sa physionomie vivante.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;
Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces Messieurs (1) occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières;
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur :
Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie (2). »
Enfin toute la grâce et l'accommodement
Où s'est, avec effort, plié son sentiment,

(1) *Messieurs.* Les maréchaux qui composent le tribunal d'arbitrage. Cf. v. 751.

(2) *Sur peine de...* Nous disons aujourd'hui *sous peine de.* Les meilleurs écrivains du XVII[e] siècle emploient *sur peine de.* — La théorie d'Alceste est excellente : c'est celle de Boileau qui de *l'homme d'honneur* distingue le *poète* (Cf. satire IX.) M. Jules Lemaître a spirituellement développé ce point. (*Impressions de théâtre* et *Les contemporains.* VII. p. 342.)

C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
Et, pour l'amour de vous, je voudrais, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE

Dans ses façons d'agir, il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier,
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose, en soi, de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui (1).

PHILINTE

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où (2) son cœur s'abandonne ;
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;
Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où (3) son penchant l'incline.

ÉLIANTE

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs (4);
Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties.

PHILINTE

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir ?

ÉLIANTE

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même ;

(1) Cet éloge est des plus justes. Alceste est *singulier* dans ses *façons d'agir*; mais il est *sincère* et *vertueux*. On souhaite donc avec Éliante que tout le monde soit *vertueux* comme Alceste, mais sans être aussi *singulier*.

(2) *Où*. Grammaire. *Pronom.*

(3) *Où*. Grammaire. *Pronom.*

(4) *Humeurs*. Lex.

Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien (1).

PHILINTE

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et s'il avait mon cœur, à dire vérité (2),
Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté,
Et, par un choix plus juste, on le verrait, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE

Pour moi, je n'en fais point de façons, et je croi (3)
Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi:
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir (4),
Moi-même à ce qu'il aime on me verrait l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvait quelque destin contraire,
S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux (5),
Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert, en pareille occurrence,
Ne m'y ferait trouver aucune répugnance.

PHILINTE

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire (6).
Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,

(1) Éliante parle avec une modération étonnante de Célimène ; pas un mot contre sa coquetterie.

(2) *A dire vérité.* Grammaire. *Article.*

(3) *Croi.* Grammaire. *Verbe.*

(4) *Si c'était que.....* Si cela était (arrivait) que.....

(5) *On* désigne Célimène.

(6) Cf. vers 215 et 244. — Philinte, que quelques-uns jugent si égoïste, ne donne-t-il pas à Alceste la plus grande preuve de dévouement en se montrant prêt à lui céder Éliante qu'il aime?

Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente :
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvait sur moi, Madame, retomber,

ÉLIANTE

Vous vous divertissez, Philinte.

PHILINTE

Non, Madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme (1).
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE

ALCESTE

Ah ! faites-moi raison (2), Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir (3) ?

ALCESTE

J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir ;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE

Que votre esprit un peu tâche à (4) se rappeler.

ALCESTE

O juste Ciel ! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses ?

(1) Cf. *du bon de mon cœur*, vers 846.

(2) *Raison.* Lex.

(3) Du vers 1219 au vers 1230, nous avons un passage repris par Molière à son *Don Garcie de Navarre.* (Cf. p. 109.) Nous retrouverons d'autres passages à la scène suivante. — Remarquer comme l'intrigue, si ténue qu'elle soit en apparence, est fortement emboîtée : Éliante vient de parler de sa vive sympathie pour Alceste et de déclarer qu'au refus de Célimène, elle accepterait de l'épouser. Et, justement, Alceste va lui offrir son cœur, mais sur un ton qui inspire une juste défiance à la raisonnable et sincère jeune fille.

(4) *Tâche à.....* Lex.

ÉLIANTE

Mais encor qui vous peut ?...

ALCESTE

Ah ! tout est ruiné ;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :
Célimène... eût-on pu croire cette nouvelle ?
Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement ?

PHILINTE

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement,
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE

Ah, morbleu ! mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires (1).
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main (2).
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte :
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

PHILINTE

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plaît,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage ;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui (3).

(1) Au milieu de cette explosion tragique de la jalousie, Molière n'oublie pas de conserver à Alceste les *défauts de ses qualités*. En *atrabilaire* qu'il est, il rebute le pauvre Philinte qui ne cherchait qu'à le calmer.

(2) La phrase est destinée évidemment à faire rire : il a la *trahison* de Célimène *dans sa poche*...

(3) *Ennui*. Lex.

Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante ;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire horreur.

ÉLIANTE

Moi, vous venger ! Comment ?

ALCESTE

En recevant mon cœur (1).
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle :
C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux punir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez ;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente ;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant (2).

ALCESTE

Non, non, Madame, non : l'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et je romps avec elle ;
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirais de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche ;
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

(1) Cette brusque proposition fait reparaître, dans le jaloux sympathique, l'homme ridicule.

(2) Cf. *Térence (Andrienne)* : « *Amantium irae, amoris integratio est.* » Éliante, avec sa finesse, devine ce qui va se passer.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE

ALCESTE

O Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉLIMÈNE

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

ALCESTE

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous (1).

CÉLIMÈNE

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire :
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
Et j'ai de sûrs témoins (2) de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme :
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre (3) me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,

(1) Les vers 1281-1284 sont dans *Don Garcie* (IV, 8) ; mais, dans le style héroïque de ce *drame*, ils n'étaient que prétentieux. Ici leur exagération devient un trait du caractère d'Alceste.

(2) *Témoins*. Lex.

(3) *Mon astre*. L'expression n'a ici rien de *technique*. Il ne s'agit pas d'astrologie. *Astre* équivaut à *pressentiments*.

Et que toute âme est libre à (1) nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, rejetant (2) mes vœux dès le premier abord,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie (3),
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage :
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés,
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire (4).

CÉLIMÈNE

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement ?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement (5) ?

ALCESTE

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

(1) *Libre à...* Grammaire. *Préposition.*

(2) *Rejetant.* Grammaire. *Participe.*

(3) Plus haut *la flamme s'alarme ;* ici, *la flamme est applaudie... Flamme* n'a plus dans ces expressions que la valeur d'*amour*. Tout souvenir de la métaphore a disparu. D'ailleurs ces phrases datent de *Don Garcie* (1661). Nous retrouvons en effet, du vers 1286 au vers 1314, une tirade de *Don Garcie* (IV. 8), sauf quelques corrections.

(4) Ces quatre derniers vers ont remplacé les quatre suivants de *Don Garcie :*

> Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
> Il faut que mon amour se venge avec éclat,
> Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
> Et que mon désespoir achève par moi-même.

(5) Le comique reprend immédiatement ses droits, et sort du contraste entre l'emportement d'Alceste et le sang-froid impertinent de Célimène. Là encore, de 1316 à 1333, nous avons un passage, remanié, de *Don Garcie*. (V, 2).

CÉLIMÈNE

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !
Mais pour le mettre à bout, j'ai des moyens tous prêts :
Jetez ici les yeux et connaissez vos traits (1) ;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

ALCESTE

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

CÉLIMÈNE

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

ALCESTE

Quoi ? vous joignez ici l'audace à l'artifice ?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing (2) ?

CÉLIMÈNE

Pourquoi désavouer un billet de ma main ?

ALCESTE

Et vous pouvez le voir sans [illegible] confuse
Du crime dont vers (3) moi son style vous accuse ?

CÉLIMÈNE

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE

Quoi ? vous bravez ainsi ce témoin convaincant ?
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?

CÉLIMÈNE

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

ALCESTE

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :

(1) *Traits.* Lex.
(2) *Seing.* Lex.
(3) *Vers.* Lex.

Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet?

CÉLIMÈNE

Mais si c'est une femme à qui va ce billet (1),
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE

Ah! le détour est bon et l'excuse admirable.
Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières?
Voyons, voyons un peu par quel biais (2), de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme?
Ajustez (3), pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE

Il ne me plaît pas, moi (4).
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire!

ALCESTE

Non, non : sans s'emporter (5), prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE

Non, je n'en veux rien faire; et dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

(1) Célimène se doute qu'il y a là une manœuvre d'Arsinoé; et comme un coup d'œil lui a suffi pour apercevoir qu'aucun nom ne figurait sur ce billet, elle va parer le coup d'Arsinoé en suggérant à Alceste que la prude se sert d'une lettre à elle-même adressée, pour abuser la naïveté de l'*atrabilaire amoureux*. Ainsi elle intéressa la vanité d'Alceste contre Alceste même.

(2) *Biais*. Lex.

(3) *Ajustez*. Lex.

(4) On analysera ici le changement de tactique de Célimène, qui passe de la défensive à l'offensive. — *Moi* pour *à moi*, donne un ton plus vif et plus naturel à la phrase.

(5) *Sans s'emporter*, sans qu'aucun de nous s'emporte; — c'est déjà une *trêve* accordée par Alceste.

ALCESTE

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie ;
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie ;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé (1) ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi ? d'un juste courroux, je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle (2) !
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris !
Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable,
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent :
A vous prêter les mains ma tendresse consent ;
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

(1) Les vers 1371-72 sont dans *Don Garcie*, avec quelques variantes ; — de même les vers 1381-1384.

(2) Il y a ici, toutes distances gardées, quelque analogie entre le langage d'Alceste et celui d'Oreste au cinquième acte d'*Andromaque*. — *Me viens*, Grammaire, *Pronom.*

CÉLIMÈNE

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté (1),
Je ne le dirais pas avec sincérité.
Quoi ? de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
Auprès d'un tel garant (2), sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas (3)
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère :
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité (4)
De conserver encor pour vous quelque bonté ;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE

Ah ! traîtresse, mon faible est étrange pour vous !
Vous me trompez sans doute avec des mots si doux ;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
A votre foi mon âme est toute (5) abandonnée ;

(1) *D'autre côté.* Grammaire. *Article.*
(2) *Garant.* Lex.
(3) *En ne s'assurant pas...* Lexique (*assurer*).
(4) *Veux mal.* Grammaire. *Article.*
(5) *Toute.* Grammaire. *Adverbe.*

Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur (1).

CÉLIMÈNE

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable,
Que le Ciel, en naissant (2), ne vous eût donné rien,
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous (3) pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le Ciel que vous ayez matière... !
Voici, Monsieur Du Bois, plaisamment figuré.

SCÈNE IV

DU BOIS, CÉLIMÈNE, ALCESTE

ALCESTE

Que veut cet équipage (5) et cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

(1) Molière a voulu marquer, dans ce couplet, qu'Alceste ne peut, comme il l'avouait à Philinte, résister à sa passion pour Célimène. Mais en même temps, il conserve une douloureuse clairvoyance. Peut-être faut-il voir, dans ces contradictions du cœur et de la raison, l'histoire de Molière lui-même.

(2) *En naissant.* Grammaire. *Participe.*

(3) *Vous pût...* pût, pour vous, en votre faveur.

(4) *Plaisamment figuré.* Lex. *à Figure.*

(5) *Équipage.* Lex. — Du Bois est en costume de courrier, botté, et prêt à prendre la poste. — Cette scène comique, imitée de Quinault (*l'Amant indiscret ou le Maître étourdi*) est destinée à égayer la fin d'un acte dont le comique trop fin pourrait lasser les spectateurs. Mais admirons

DU BOIS

Monsieur...

ALCESTE

Hé bien?

DU BOIS

Voici bien des mystères.

ALCESTE

Qu'est-ce?

DU BOIS

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE

Quoi?

DU BOIS

Parlerai-je haut?

ALCESTE

Oui, parle, et promptement.

DU BOIS

N'est-il point là quelqu'un ...?

ALCESTE

Ah! que d'amusement (1)! 1440

Veux-tu parler?

DU BOIS

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE

Comment?

DU BOIS

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE

Et pourquoi?

DU BOIS

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE

La cause?

DU BOIS

Il faut partir, Monsieur; sans dire adieu.

avec quelle justesse Molière l'a placée. L'arrivée de Du Bois, comme celle du garde, à l'acte II, vient encore interrompre la conversation de Célimène et d'Alceste : celui-ci le dit (v. 1477-80) : une sorte de fatalité l'empêche de s'expliquer avec elle. Et voilà l'acte V devenu nécessaire.

(1) *Amusement.* Lex.

ALCESTE

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DU BOIS

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE

Ah ! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement (1).

DU BOIS

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine (2)
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudrait, pour le lire, être pis que démon (3).
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute ;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

ALCESTE

Hé bien ? quoi ? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler ?

DU BOIS

C'est pour vousdire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite (4),
Un homme qui souvent vous vient rendre visite
Est venu vous chercher avec empressement,
Et ne vous trouvant pas m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle (5) ?

(1) Cette colère d'Alceste n'a pas été du goût de J.-J. Rousseau *(Lettre à d'Alembert) :* « Dans la scène avec Du Bois, dit-il, plus Alceste a sujet de s'impatienter, plus il doit rester flegmatique et froid : *parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice...* » Rousseau n'a rien compris au caractère d'Alceste. Et faire des vers, est-ce un *vice ?* Et *s'embrasser,* selon l'usage du temps, entre hommes du monde, est-ce un *vice ?...* Pourtant, voilà bien ce qui provoque la colère d'Alceste au premier acte. On en riait, et on avait raison. Mais Rousseau, qui, lui aussi, s'emportait contre les usages mondains de son temps, beaucoup plus que contre les vices, se sent tourné en ridicule dans le personnage d'Alceste.

(2) *Un homme noir.* Sans doute un *sergent* (Cf. *Plaideurs* et *Tartuffe*).

(3) *Pis que démon.* Sur *démon*, Lex.

(4) *Une heure ensuite.* Façon populaire de s'exprimer, pour *une heure après.* Du Bois parle bien en valet.

(5) *Comme est-ce que,* pour *comment est-ce que...* Expression déjà vieillie en 1666. Grammaire. *Adverbe.*

ALCESTE

Laisse-là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DU BOIS

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace (1).

ALCESTE

Mais quoi ? n'a-t-il voulu te rien spécifier ?

DU BOIS

Non : il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE

Que peut envelopper ceci ?

ALCESTE

Je ne sais ; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable (2) ?

DU BOIS, *après avoir longtemps cherché.*

Ma foi, je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

ALCESTE

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMÈNE

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne (3) ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour (4)
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

(1) On voit qu'Alceste ne manque pas d'amis. Si l'on rit de ses incartades, on l'estime, et l'on cherche autour de lui à réparer les désastreux effets de sa *misanthropie*.

(2) *Impertinent au diable*. Cf. la note sur le vers 534.

(3) *Entretenir*. Lex.

(4) *Souffrez*. Lex.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ALCESTE, PHILINTE (1)

ALCESTE

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE

Mais, quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige... ?

ALCESTE

Non : vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner :
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi ? contre ma partie (2) on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès ; (3)
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne la justice (4) !
Il fait par un arrêt couronner son forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,

(1) Le cinquième acte commence, comme le premier, par un entretien entre Alceste et Philinte. Celui-ci se retrouve près de l'*Atrabilaire* qui vient de perdre son procès; et essaye de le raisonner ; il ne l'abandonne jamais, malgré ses rebuffades. A la fin de la pièce, Philinte s'attachera encore aux pas d'Alceste qui va se retirer dans *son désert.*

(2) *Partie.* Lex.

(3) *Succès.* Lexique.

(4) *Le poids de sa grimace...* A propos de cette métaphore qui a scandalisé les puristes, nous nous permettons de reproduire l'excellente note de M. E. Boully, dans son édition du *Misanthrope* (Belin) : « ... Nous ne pensons pas, dit-il, qu'il soit plus ridicule d'attribuer du *poids* à des grimaces hypocrites qu'à des promesses, à des paroles, à des raisonnements

Il court (1) parmi le monde un livre abominable (2),
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur!
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture!
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir (3), lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire!
Le voilà devenu mon plus grand adversaire!
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon!
Et les hommes, morbleu! sont faits de cette sorte!
C'est à ces actions que la gloire (4) les porte!
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'est trop souffrir les chagrins (5) qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE

Je trouve un peu bien prompt le desssein où vous êtes,

et à bien d'autres choses qui ne se pèsent que moralement et par métaphore. Ne serait-il pas temps de renoncer à cette critique étroite et mesquine qui, réservée dans l'éloge et l'admiration, semble ne chercher dans nos plus grands écrivains que des occasions de blâme ou des motifs d'irrévérence ? »

(1) *Il court...* Il y a *anacoluthe*, c'est-à-dire changement de construction, dans cette phrase.

(2) *Un livre abominable.* Selon Grimarest *(Vie de Molière)*, Molière ferait allusion ici à un livre que ses ennemis lui attribuaient. On ne sait quel pouvait être ce livre. Et pourquoi veut-on que ce soit Molière qui parle, et non Alceste ?

(3) Grammaire. *Pronom.*

(4) *La gloire.* Lex.

(5) *Chagrins.* Lex.

Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que votre partie (1) ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE

Lui ? De semblables tours il ne craint point l'éclat ;
Il a permission (2) d'être franc scélérat ;
Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

PHILINTE

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné
Au bruit (3) que contre vous sa malice a tourné :
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre;
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE

Non : je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter;
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit (4) de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Mais enfin vos soins sont superflus :

(1) *Partie.* Lex.
(2) Grammaire. *Article.*
(3) Grammaire. *Préposition.*
(4) Grammaire. *Article.*

Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe (1)?

PHILINTE

Non : je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles (2),
Puisqu'on en met l'usage à pouvoir sans ennui (3)
Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui ;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde;
En beaux raisonnements vous abondez toujours ;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison pour mon bien veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire ;
De ce que je dirais je ne répondrais pas,
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute (4), attendre Célimène :
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène ;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

(1) Il faut observer que ces *horreurs* irritent d'autant plus Alceste qu'elles le touchent plus directement. Sa *vertu* se confond un peu avec son *intérêt*.

(2) Il est impossible de mieux enseigner à Alceste ce qu'est la véritable vertu, fondée avant tout sur la charité.

(3) *Ennui*. Lex.

(4) *Dispute*. Lex.

PHILINTE

Montons chez Éliante, attendant (1) sa venue.

ALCESTE

Non : de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE

C'est une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II

ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE

ORONTE

Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre à (2) me le faire voir ;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende (3).
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

CÉLIMÈNE

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite ?

ORONTE

Madame, il ne faut point ces éclaircissements ;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre :
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

(1) *Attendant.* Grammaire. *Participe.*
(2) *Feindre à...* Lex.
(3) *Prétendre* Lex.

ALCESTE, *sortant du coin où il s'était retiré.*

Oui, Monsieur a raison : Madame, il faut choisir
Et sa demande ici s'accorde à mon désir (1).
Pareille ardeur me presse, et même soin (2) m'amène ;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine,
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE

Je ne veux point, Monsieur, d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE

Je jure de n'y rien prétendre (3) désormais.

ALCESTE

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE

Vous n'avez qu'à trancher et choisir de nous deux.

ORONTE

Quoi ? sur un pareil choix vous semblez être en peine !

ALCESTE

Quoi ? votre âme balance et paraît incertaine !

(1) *A.* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Soin.* Lex.
(3) *Prétendre.* Lex.

CÉLIMÈNE

Mon Dieu ! que cette instance est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison !
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne (1) trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots qui sont désobligeants
Ne se doivent point dire en présence des gens ;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière ;
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins (2)
Instruisent un amant du malheur de ses soins (3).

ORONTE

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende :
J'y consens pour ma part.

ALCESTE

Et moi, je le demande :
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude ;
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude :
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus ;
Je saurai, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE

Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose (4) que vous.

(1) *Gêne.* Lex.

(2) *Témoins.* Lex.

(3) Comparez toute cette tirade à celle de Don Juan entre Mathurine et Charlotte (*Don Juan*, II, sc. 4). Sur *soins.* Lex.

(4) Grammaire. *Article.*

CÉLIMÈNE

Que vous me fatiguez avec un tel caprice !
Ce que vous demandez a-t-il de la justice ?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient ?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE

CÉLIMÈNE

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée (1).
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE

N'allez point là-dessus me consulter ici :
Peut-être y (2) pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE

Il ne faut que poursuivre à garder le silence.

ORONTE

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE

Et moi, je vous entends (3), si vous ne parlez pas.

(1) *Concertée.* Lex.
(2) *Y*, désigne Éliante elle-même. Grammaire. *Adverbe.*
(3) *Entends.* Lex.

SCÈNE IV

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOÉ, PHILINTE, ÉLIANTE, ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE

ACASTE

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue :
Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui (1) mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime :
Mes yeux ont démenti leurs témoins (2) les plus forts;
Et l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à (3) soutenir ceci.
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre ?

CLITANDRE

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre (4).

ACASTE

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité

(1) *A qui*. Grammaire. *Pronom.*

(2) *Témoins*. Lex.

(3) *A*. Grammaire. *Préposition.*

(4) Les deux marquis s'étaient promis (acte III, sc. 1) de se montrer mutuellement les preuves de la préférence de Célimène; ils ont échangé les billets venus d'elle ; Acaste va lire celui que Clitandre a reçu, et Clitandre celui qui a été envoyé à Acaste.

A connaître sa main n'ait trop su vous instruire;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire (1).

Vous êtes un étrange homme de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste; et si vous ne venez pas bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir; et depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui (2). *Pour le petit Marquis...*

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier longtemps la main (3), *je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa personne; et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape et l'épée* (4). *Pour l'homme aux rubans verts...*

(*A Alceste.*)

A vous le dé (5), monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts, il me divertit quelquefois avec ses brusqueries et son chagrin bourru; mais il est cent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et pour l'homme à la veste.

(*A Oronte.*)

Voici votre paquet.

(1) C'était l'usage, dans les comédies en vers, que les *lettres* y fussent en prose. Cf. *École des maris, Ecole des femmes, Femmes savantes.*

(2) Grimarest raconte que Molière ayant lu sa pièce à Henriette d'Angleterre, celle-ci avait demandé la suppression de ce passage...

(3) *Tint la main.* Aujourd'hui on donne le bras; au XVII^e^ siècle, on tenait la main aux dames.

(4) *Cape.* Lex.

(5) *A vous le dé*, expression empruntée au jeu de trictrac.

Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le bel esprit et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; et sa prose me fatigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je ne me divertis pas toujours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire plus que je ne voudrais, dans toutes les parties où l'on m'entraîne; et que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on goûte que la présence des gens qu'on aime.

CLITANDRE

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre dont vous me parlez, et qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime; et vous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens; et voyez-moi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en être obsédée (1).

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle ?
Il suffit : nous allons l'un et l'autre en tous lieux
Montrer de votre cœur le portrait glorieux.

ACASTE

J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière ; 1695
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère ;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix.

(Ils sortent.)

ORONTE

Quoi ? de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire ! 1700
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour !

(1) *Obsédée.* Lex.

Allez, j'étais trop dupe, et je ne vais plus l'être.
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître :
J'y profite d'un cœur (1) qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez,
(A Alceste.)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.
(Il sort.)

ARSINOÉ

Certes, voilà le trait du monde le plus noir ;
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres ?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres ;
Mais Monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il..

ALCESTE

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle (2),
Il n'est point en état de payer ce grand zèle ;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOÉ

Hé ! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée ?
Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance (3) il peut s'être flatté.
Le rebut de Madame est une marchandise
Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut (4) :

(1) *J'y profite d'un cœur.* J'y fais le profit de... j'y gagne un cœur.
(2) *Querelle.* Lex.
(3) *Créance.* Lex.
(4) *Portez... haut.* Lex.

Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut ;
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

(*Elle se retire.*)

ALCESTE

Hé bien ! je me suis tu, malgré ce que je voi (1).
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi :
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire,
Et puis-je maintenant... ?

CÉLIMÈNE

Oui, vous pouvez tout dire :
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux,
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable :
Je sais combien je dois vous paraître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens.

ALCESTE

Hé ! le puis-je, traîtresse ?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse ?
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir ?

(*A Éliante et Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme.
Oui, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits ;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,

(1) *Voi.* Grammaire. *Verbe.*

Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse
Où (1) le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert (2), où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez, sans tarder, résolue à me suivre :
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir !

ALCESTE

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents?

CÉLIMÈNE

La solitude effraye une âme de vingt ans :
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds ;
Et l'hymen... (3).

ALCESTE

Non : mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse (4), et ce sensible outrage

(1) *Où*. Grammaire. *Pronom.*

(2) *Mon désert*. Sans doute quelque château au fond de la province.

(3) Un mariage avec Alceste, si estimé, serait tout à fait à propos. Célimène le sent, après la scène qui vient de se passer. Mais elle n'a pas le courage de renoncer au monde. Du moins faut-il lui savoir gré de sa franchise.

(4) *Je vous refuse*. Cette revanche était bien due à Alceste. Après l'avoir montré suppliant et dupé, Molière, qui veut que nous l'estimions à

De vos indignes fers pour jamais me dégage.
(Célimène se retire, et Alceste parle à Éliante.)
Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous, depuis longtemps je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même;
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,
Ne se présente point à l'honneur de vos fers :
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître;
Que ce serait pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
Et qu'enfin...

ELIANTE

Vous pouvez suivre cette pensée :
Ma main de se donner n'est pas embarrassée ;
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

PHILINTE

Ah ! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE

Puissiez-vous, pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments !
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE

Allons, madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose (1).

son prix, lui rend tout d'un coup son prestige. Cette fois, l'*atrabilaire amoureux* ne fait plus rire : son geste est comme un coup d'aile qui l'élève au-dessus de toutes ces misères, et qui pour toujours l'en affranchit.

(1) Ce demi-dénouement permettait de supposer une *suite* au *Misanthrope*. Nous avons cité dans la *Notice* (p. 287) *le Philinte de Molière*, de Fabre d'Églantine ; il faut y joindre un conte de Marmontel, *Le Misanthrope corrigé ;* et, de nos jours, la *Conversion d'Alceste*, de M. G. Courteline, qui est, pour la forme, un charmant pastiche, mais où les caractères de Philinte et de Célimène sont, à notre avis, tout à fait mal compris.

Lettre de Donneau de Visé sur le « Misanthrope ».

Les documents de critique littéraire, telle que la pratiquent nos Journalistes contemporains, sont rares au XVII^e^ siècle. Aussi les élèves liront-ils avec intérêt quelques passages de la lettre que Donneau de Visé écrivit, dit-on, au lendemain de la première représentation du *Misanthrope*, et qui fut publiée, avec le consentement de Molière, en tête de la première édition de cette pièce (achevée d'imprimer le 24 déc. 1666). — Visé avait été un des ennemis acharnés de Molière (Cf. pp.185 et 186), qui se réconcilia avec lui, dès 1665, en faisant jouer sur son théâtre sa *Mère coquette*, et il saisit cette occasion de lui être agréable. On peut penser que ses interprétations du *Misanthrope* sont conformes à la pensée même de Molière, auquel il a dû soumettre sa critique.

MONSIEUR,

. . . . . .

« .....Examinons donc les endroits par où il a plu, et voyons quelle a été la fin de son ouvrage. Il n'a point voulu faire une comédie pleine d'incidents, mais une pièce seulement où il pût parler contre les mœurs du siècle. C'est ce qui lui a fait prendre pour son héros un misanthrope ; et comme misanthrope veut dire ennemi des hommes, on doit demeurer d'accord qu'il ne pouvait choisir un personnage qui vraisemblablement pût mieux parler contre les hommes que leur ennemi. Ce choix est encore admirable pour le théâtre ; et les chagrins, les dépits, les bizarreries et les emportements d'un misanthrope étant des choses qui font un grand jeu, ce caractère est un des plus brillants qu'on puisse produire sur la scène.

« On n'a pas seulement remarqué l'adresse de l'auteur dans le choix de ce personnage, mais encore dans tous les autres ; et comme rien ne fait paraître davantage une chose que celle qui lui est opposée, on peut non seulement dire que l'ami du Misanthrope, qui est un homme sage et prudent, fait voir dans son jour le caractère de ce ridicule, mais encore que l'humeur du Misanthrope fait connaître la sagesse de son ami.

« Molière n'étant pas de ceux qui ne font pas tout également bien n'a pas été moins heureux dans le choix de ses autres caractères, puisque la maîtresse du Misanthrope est une jeune veuve, coquette, et tout à fait médisante. Il faut s'écrier ici, et admirer l'adresse de l'auteur : ce n'est pas que le caractère ne soit assez ordinaire, et que plusieurs n'eussent pu s'en servir ; mais l'on doit admirer que, dans une pièce où Molière veut parler contre les mœurs du siècle et n'épargner personne, il nous fait voir une médisante avec un ennemi des hommes. Je vous laisse à penser si ces deux personnes ne peuvent pas naturellement parler contre toute la terre, puisque l'un hait les hommes, et que l'autre se plaît à en dire tout le mal qu'elle en sait.

En vérité, l'adresse de cet auteur est admirable : ce sont là de ces choses que tout le monde ne remarque pas, et qui sont faites avec beaucoup de jugement. Le Misanthrope, seul, n'aurait pu parler contre tous les hommes ; mais en trouvant le moyen de le faire aider d'une médisante, c'est avoir trouvé, en même temps, celui de mettre, dans une seule pièce, la dernière main au portrait du siècle. Il y est tout entier, puisque nous voyons encore une femme qui veut paraître prude opposée à une coquette, et des marquis qui représentent la cour : tellement qu'on peut assurer que, dans cette comédie, l'on voit tout ce qu'on peut dire contre les mœurs du siècle. Mais comme il ne suffit pas d'avancer une chose si on ne la prouve, je vais, en examinant cette pièce d'acte en acte, vous faire remarquer tout ce que j'ai dit, et vous faire voir cent choses qui sont mises en leur jour avec beaucoup d'art, et qui ne sont connues que des personnes aussi éclairées que vous. . . . . .

« Cette ingénieuse et admirable comédie commence par le Misanthrope, qui, par son action, fait connaître à tout le monde que c'est lui, avant même d'ouvrir la bouche : ce qui fait juger qu'il soutiendra bien son caractère, puisqu'il commence si bien de le faire remarquer.

. . . . . .

« .....Ce premier acte ayant plu à tout le monde, et n'ayant que deux scènes, doit être parfaitement beau, puisque les Français, qui voudraient toujours voir de nouveaux personnages, s'y seraient ennuyés, s'il ne les avait fort attachés et divertis.

« Après avoir vu le Misanthrope déchaîné contre ceux qui font également des protestations d'amitié à tout le monde, et ceux qui y répondent, avec le même emportement ; après l'avoir ouï parler contre sa partie, et l'avoir vu condamner le sonnet, et rompre en visière à son auteur, on ne pouvait plus souhaiter que le voir amoureux, puisque l'amour doit bien donner de la peine aux personnes de son caractère, et que l'on doit, en cet état, en espérer quelque chose de plaisant, chacun traitant ordinairement cette passion selon son tempérament ; et c'est d'où vient que l'on attribue tant de choses à l'amour, qui ne doivent souvent être attribuées qu'à l'humeur des hommes.

« Si l'on souhaite de voir le Misanthrope amoureux, on doit être satisfait dans cette scène, puisqu'il y paraît avec sa maîtresse, mais avec la hauteur ordinaire à ceux de son caractère. Il n'est point soumis, il n'est point languissant ; mais il lui découvre librement les défauts qu'il voit en elle, et lui reproche qu'elle reçoit bien tout l'univers ; et pour douceurs, il lui dit qu'il voudrait bien ne la pas aimer, et qu'il ne l'aime que pour ses péchés. Ce n'est pas qu'avec tous ces discours il ne paraisse aussi amoureux que les autres, comme nous verrons dans la suite. Pendant leur entretien, quelques gens viennent visiter sa maîtresse ; il voudrait l'obliger à ne les pas voir ; et comme elle lui répond que l'un d'eux la sert dans un procès, il lui dit qu'elle devrait perdre sa cause plutôt que de les voir.

« .....La jeune veuve, chez qui toute la compagnie se trouve, n'est point fâchée d'avoir la cour chez elle, et comme elle est bien aise d'en avoir, qu'elle est politique et veut ménager tout le monde, elle n'avait pas voulu faire dire qu'elle n'y était pas aux deux marquis, comme le souhaitait le Misanthrope. La conversation est toute aux

dépens du prochain ; et la coquette médisante fait voir ce qu'elle sait quand il s'agit de le dauber, et qu'elle est de celles qui déchirent sous main jusques à leurs meilleurs amis.

« Cette conversation fait voir que l'auteur n'est pas épuisé, puis qu'on y parle de vingt caractères de gens qui sont admirablemen bien dépeints en bien peu de vers chacun ; et l'on peut dire que ce sont autant de sujets de comédie que Molière donne libéralement à ceux qui s'en voudront servir. Le Misanthrope soutient bien son caractère pendant cette conversation, et leur parle avec la liberté qu' lui est ordinaire.

. . . . . .

« Cet acte (le IV^e^) commence par le récit de l'accommodement du Misanthrope avec l'homme du sonnet ; et l'ami de ce premier en entre tient la cousine de la coquette. Les vers de ce récit sont tout à fait beaux ; mais ce que l'on y doit remarquer est que le caractère du Misanthrope est soutenu avec la même vigueur qu'il fait paraître en ouvrant la pièce. Ces deux personnes parlent quelque temps des sentiments de leurs cœurs, et sont interrompues par le Misanthrope même, qui paraît furieux et jaloux ; et l'auditeur se persuade aisément, par ce qu'il a vu dans l'autre acte, que la prude, avec qui on l'a vu sortir, lui a inspiré ses sentiments. Le dépit lui fait faire ce que tous les hommes feraient en sa place, de quelque humeur qu'ils fussent : il offre son cœur à la belle parente de sa maîtresse, mais elle lui fait voir que ce n'est que le dépit qui le fait parler, et qu'une coupable aimée est bientôt innocente. Ils le laissent avec sa maîtresse qui paraît, et se retirent.

« Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus beau que cette scène : elle est toute sérieuse ; et cependant il y en a peu dans la pièce qui divertissent davantage. On y voit un portrait, naturellement représenté, de ce que les amants font tous les jours en de semblables rencontres. Le Misanthrope paraît d'abord aussi emporté que jaloux ; il semble que rien ne peut diminuer sa colère, et que la pleine justification de sa maîtresse ne pourrait qu'avec peine calmer sa fureur. Cependant admirez l'adresse de l'auteur : ce jaloux, cet emporté, ce furieux, paraît tout radouci ; il ne parle que du désir qu'il a de faire du bien à sa maîtresse ; et ce qui est admirable est qu'il lui dit toutes ces choses avant qu'elle se soit justifiée, et lorsqu'elle lui dit qu'il a raison d'être jaloux. C'est faire voir ce que peut l'amour sur le cœur de tous les hommes, et faire connaître en même temps, par une adresse que l'on ne peut assez admirer, ce que peuvent les femmes sur leurs amants, en changeant seulement le ton de leur voix, et prenant un air qui paraît ensemble et fier et attirant. Pour moi, je ne puis assez m'étonner quand je vois une coquette ramener, avant que s'être justifiée, non pas un amant soumis et languissant, mais un misanthrope, et l'obliger non seulement à la prier de se justifier, mais encore à des protestations d'amour, qui n'ont pour but que le bien de l'objet aimé ; et cependant demeurer ferme, après l'avoir ramené, et ne le point éclaircir, pour avoir le plaisir de s'applaudir d'un plein triomphe. Voilà ce qui s'appelle manier des scènes, voilà ce qui s'appelle travailler avec art, et représenter avec des traits délicats ce qui se passe tous les jours dans le monde. Je ne crois pas que les beautés de cette scène soient connues de tous ceux qui l'ont vu repré

senter. Elle est trop délicatement traitée ; mais je puis assurer que tout le monde a remarqué qu'elle était bien écrite, et que les personnes d'esprit en ont bien su connaître les finesses.

Dans le reste de l'acte, le valet du Misanthrope vient chercher son maître pour l'avertir qu'on lui est venu signifier quelque chose qui regarde son procès. Comme l'esprit paraît aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, on en voit beaucoup dans cette scène, puisque le valet exerce la patience du Misanthrope, et que ce qu'il dit ferait moins d'effet s'il était à un maître qui fût d'une autre humeur.

« La scène du valet, au quatrième acte, devait faire croire que l'on entendrait bientôt parler du procès. Aussi apprend-on, à l'ouverture du cinquième, qu'il est perdu ; et le Misanthrope agit selon que j'ai dit au premier. Son chagrin, qui l'oblige à se promener et rêver, le fait retirer dans un coin de la chambre, d'où il voit aussitôt entrer sa maîtresse, accompagnée de l'homme avec qui il a eu démêlé pour le sonnet. Il la presse de se déclarer et de faire un choix entre lui et ses rivaux : ce qui donne lieu au Misanthrope de faire une action qui est bien d'un homme de son caractère. Il sort de l'endroit où il est, et lui fait la même prière. La coquette agit toujours en femme adroite et spirituelle et, par un procédé qui paraît honnête, leur dit qu'elle sait bien quel choix elle doit faire, qu'elle ne balance pas, mais qu'elle ne veut point se déclarer en présence de celui qu'elle ne doit pas choisir. Ils sont interrompus par la prude et par les marquis, qui apportent chacun une lettre qu'elle a écrite contre eux : ce que l'auteur a préparé dès le troisième acte, en leur faisant promettre qu'ils se montreraient ce qu'ils recevraient de leur maîtresse. Cette scène est fort agréable : tous les acteurs sont raillés dans les deux lettres ; et quoique cela soit nouveau au théâtre, il fait voir néanmoins la véritable manière d'agir des coquettes médisantes, qui parlent et écrivent continuellement contre ceux qu'elles voient tous les jours et à qui elles font bonne mine. Les marquis la quittent et lui témoignent plus de mépris que de colère.

« La coquette paraît un peu mortifiée dans cette scène. Ce n'est pas qu'elle démente son caractère ; mais la surprise qu'elle a de se voir abandonnée et le chagrin d'apprendre que son jeu est découvert lui causent un secret dépit, qui paraît jusque sur son visage. Cet endroit est tout à fait judicieux. Comme la médisance est un vice, il était nécessaire qu'à la fin de la comédie elle eût quelque sorte de punition ; et l'auteur a trouvé le moyen de la punir et de lui faire en même temps soutenir son caractère. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer qu'elle le soutient que le refus qu'elle fait d'épouser le Misanthrope et d'aller vivre dans son désert.

« Il ne tient qu'à elle de le faire ; mais leurs humeurs étant incompatibles, ils seraient trop mal assortis ; et la coquette peut se corriger en demeurant dans le monde, sans choisir un désert pour faire pénitence, son crime, qui ne part que d'un esprit encore jeune, ne demandant pas qu'elle en fasse une si grande.

« Pour ce qui regarde le Misanthrope, on peut dire qu'il soutient son caractère jusques au bout. Nous en voyons souvent qui ont bien de la peine à le garder pendant le cours d'une comédie ; mais si, comme j'ai dit tantôt, celui-ci a fait connaître le sien avant que par-

ler, il fait voir, en finissant, qu'il le conservera toute sa vie, en se retirant du monde.

« Voilà, monsieur, ce que je pense de la comédie du Misanthrope amoureux, que je trouve d'autant plus admirable que le héros en est plaisant sans être trop ridicule, et qu'il fait rire les honnêtes gens sans dire des plaisanteries fades et basses, comme l'on a accoutumé de voir dans les pièces comiques. Celles de cette nature me semblent plus divertissantes, encore que l'on y rie moins haut, et je crois qu'elles divertissent davantage, qu'elles attachent, et qu'elles font continuellement rire dans l'âme (1). Le Misanthrope, malgré sa folie, si l'on peut ainsi appeler son humeur, a le caractère d'un honnête homme, et beaucoup de fermeté, comme l'on peut connaître dans l'affaire du sonnet. Nous voyons de grands hommes, dans des pièces héroïques, qui en ont bien moins, qui n'ont point de caractère, et démentent souvent au théâtre, par leur lâcheté, la bonne opinion que l'histoire a fait concevoir d'eux.

« L'auteur ne représente pas seulement le Misanthrope sous ce caractère, mais il fait encore parler à son héros d'une partie des mœurs du temps; et ce qui est admirable est que, bien qu'il paraisse en quelque façon ridicule, il dit des choses fort justes. Il est vrai qu'il semble trop exiger, mais il faut demander beaucoup pour obtenir quelque chose, et pour obliger les hommes à se corriger un peu de leurs défauts, il est nécessaire de les leur faire paraître bien grands.

« Molière, par une adresse qui lui est particulière, laisse partout deviner plus qu'il ne dit et n'imite pas ceux qui parlent beaucoup et ne disent rien.

« On peut assurer que cette pièce est une perpétuelle et divertissante instruction, qu'il y a des tours et des délicatesses inimitables, que les vers sont fort beaux, au sentiment de tout le monde, les scènes bien tournées et bien maniées, et que l'on ne peut ne la pas trouver bonne sans faire voir que l'on n'est pas de ce monde, et que l'on ignore la manière de vivre de la cour et celle des plus illustres personnes de la ville.

« Il n'y a rien dans cette comédie qui ne puisse être utile et dont l'on ne doive profiter. L'ami du Misanthrope est si raisonnable que tout le monde devrait l'imiter : il n'est ni trop ni trop peu critique; et ne portant les choses dans l'un ni dans l'autre excès, sa conduite doit être approuvée de tout le monde. Pour le Misanthrope, il doit inspirer à tous ses semblables le désir de se corriger. Les coquettes médisantes, par l'exemple de Célimène, voyant qu'elles peuvent s'attirer des affaires qui les feront mépriser, doivent apprendre à ne pas déchirer sous main leurs meilleurs amis. Les fausses prudes doivent connaître que leurs grimaces ne servent de rien et que, quand elles seraient aussi sages qu'elles le veulent paraître, elles seront toujours blâmées tant qu'elles voudront passer pour prudes. Je ne

(1) Cf. le mot de Boileau à Racine. Celui-ci lui disait : « Je vous vis dernièrement à la pièce de Molière (*l'Avare*), et vous riiez tout seul sur le théâtre. » — Boileau répondit : « Je vous estime trop pour croire que vous n'y ayez pas ri intérieurement. »

dis rien des marquis : je les crois les plus incorrigibles ; et il y a tant de choses à reprendre encore en eux, que tout le monde avoue qu'on les peut encore jouer longtemps, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord.

« Vous trouverez sans doute ma lettre trop longue ; mais je n'ai pu m'arrêter, et j'ai trouvé qu'il était difficile de parler sur un si grand sujet en peu de mots. Ce long discours ne devrait pas déplaire aux courtisans, puisqu'ils ont assez fait voir, par leurs applaudissements, qu'ils trouvaient la comédie belle. En tout cas, je n'ai écrit que pour vous, et j'espère que vous cacherez ceci, si vous jugez qu'il ne vaille pas la peine d'être montré. Ne craignez pas que j'y trouve à redire : je suis autrement soumis à votre jugement qu'Oronte ne l'était aux avis du Misanthrope »

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

(6 août 1666.)

Nous avons dit plus haut que le *Misanthrope* avait eu vingt et une représentations successives, du 4 juin au 1er août 1666. Le 6 août, on voit paraître, au Palais-Royal, avec la *Mère coquette* de Donneau de Visé (au répertoire depuis le 23 octobre 1665), une comédie nouvelle de Molière, *le Médecin malgré lui*, qui fut jouée onze fois, avec différents ouvrages du répertoire courant. C'est seulement le 3 septembre que *le Médecin malgré lui* accompagna sur l'affiche *le Misanthrope*. Il n'est donc pas exact de dire, avec Grimarest et avec ceux qui l'ont suivi, que Molière fut obligé, dès la quatrième représentation, de soutenir son *Misanthrope* au moyen d'une farce.

Les Sources. — Nous disons une *farce*, parce que Molière n'avait fait que refondre deux de ces petites pièces qu'il jouait en province et que le public de la cour et de la ville avait déjà goûtées sous leur forme primesautière : *le Fagotier* et *le Médecin volant*. — *Le Fagotier* devait être, nous le croyons du moins, une première adaptation du célèbre fabliau du moyen âge, le *Vilain mire* (le *paysan médecin*), fabliau dont voici le résumé : « Un vilain bat tous les jours sa femme ; celle-ci cherche une occasion de se venger. Viennent à passer deux messagers : la fille du roi a une arête de poisson dans le gosier et l'on a besoin tout de suite d'un *mire* (médecin). La femme du vilain dit aux messagers du roi que son mari est un excellent médecin, mais qu'il n'en veut pas convenir avant qu'on l'ait roué de coups. Bien battu et *médecin malgré lui*, le vilain suit les messagers à la cour. Devant la princesse, il fait des contorsions si grotesques que celle-ci, prise d'un fou rire, est délivrée de l'arête qui l'étranglait. — Dès lors, la réputation du prétendu *mire* est si bien établie qu'il lui arrive des malades de tous côtés. Pour s'en débarrasser, le vilain s'avise du stratagème suivant : il fait ranger devant lui tous les malades et leur annonce qu'il les guérira tous avec les cendres du plus malade d'entre eux ; puis il les interroge successivement ; mais personne ne se soucie d'être brûlé et chacun se déclare bien portant. Enfin le vilain, comblé de présents, retourne chez sa femme et promet au roi de se tenir à sa disposition, sans qu'il soit besoin désormais de recourir à la bastonnade. »

Pour le *Médecin malgré lui*, Molière ne conserve que le début du fabliau ; son Sganarelle sera également un paysan, fort brutal envers sa femme et celle-ci profitera de ce que l'on cherche un médecin capable de guérir Lucinde, fille de Géronte, pour se venger de lui. Il est médecin, dit-elle, et fameux médecin, mais il n'en convient que s'il a été battu. Pour la suite de sa comédie, Molière emprunte à son *Médecin volant* et à son *Amour médecin* l'idée d'une jeune fille que le dépit d'un amour contrarié rend plus ou moins sincèrement malade, — et celle de la complicité entre le faux médecin et l'amoureux déguisé soit en médecin, soit en apothicaire. — A Rabelais il prend le *mutisme* de

Lucinde. — Mais il est probable que Molière put user également de quelque farce italienne qu'il avait déjà imitée dans le *Médecin volant*.

C'était une nouvelle attaque contre les médecins, mais plus générale, ne contenant guère que des plaisanteries traditionnelles ; nous ne trouvons ici aucune des *personnalités* de l'*Amour médecin*.

Le rôle de Sganarelle fut joué par Molière et celui de Lucinde par sa femme.

Le Médecin malgré lui est, après *Tartuffe*, la comédie de Molière qui fut le plus souvent représentée à toutes les époques.

Le Médecin malgré lui.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Sganarelle, mari de Martine.	MOLIÈRE.
Martine, femme de Sganarelle	Mlle DE BRIE.
M. Robert, voisin de Sganarelle	?
Valère, domestique de Géronte.	?
Lucas, mari de Jacqueline.	?
Géronte, père de Lucinde	DU CROISY.
Jacqueline, nourrice chez Géronte, et femme de Lucas.	?
Lucinde, fille de Géronte	Mlle MOLIÈRE.
Léandre, amant de Lucinde	LA GRANGE.
Thibaut, père de Perrin	?
Perrin, fils de Thibaut, paysan.	?

(La scène se passe, au Ier acte, à la campagne ; aux actes II et III, dans une chambre de la maison de Géronte.)

ACTE PREMIER

Scènes 1 à 3. — Martine, femme de Sganarelle, se plaint à son mari de ce qu'il est paresseux et ivrogne. Celui-ci lui répond par des plaisanteries insolentes, et finit par la battre. Aux cris de Martine, le voisin Robert intervient ; mais les époux se tournent ensemble contre lui, et il est battu à son tour. Cependant Martine, restée seule, se demande comment elle pourra se venger de Sganarelle. Arrivent Valère, domestique de Géronte, et Lucas, mari de Jacqueline, nourrice chez Géronte ; ils sont à la recherche d'un médecin pour la fille de leur maître, devenue muette.

SCÈNE IV

VALÈRE, LUCAS, MARTINE

LUCAS, *à Valère, sans voir Martine.*

Parguienne ! j'avons pris là tous deux une guèble (1) de commission ; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

(1) *Guèble* pour *diable*.

VALÈRE, *à Lucas, sans voir Martine.*

Que veux-tu, mon pauvre nourricier (1)? il faut bien obéir à notre maître ; et puis nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudrait quelque récompense. Horace, qui est libéral, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne ; et quoique elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre (2).

MARTINE, *rêvant à part, se croyant seule.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger?

LUCAS, *à Valère.*

Mais quelle fantaisie s'est-il boutée (3) là dans la tête, puisque les médecins y avont tous pardu leur latin?

VALÈRE, *à Lucas.*

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; et souvent, en de simples lieux.

MARTINE, *se croyant toujours seule.*

Oui, il faut que je me venge à quelque prix que ce soit : ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurais digérer; et... (*Heurtant Valère et Lucas.*) Ah! Messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyais pas et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE

Chacun a ses soins (4) en ce monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE

Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider?

VALÈRE

Cela se pourrait faire; et nous tâchons de rencontrer

(1) *Nourricier.* Lucas est le mari de la nourrice Jacqueline.

(2) Par ce fragment de conversation, Molière *expose* très clairement le sujet de l'intrigue, sujet analogue à celui de presque toutes ses comédies.

(3) *Boutée.* Lex.

(4) *Soins.* Lex.

quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle; mais on trouve parfois des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont pu faire; et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE, *bas, à part.*

Ah ! que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais mieux vous adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALÈRE

Et de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voilà qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS

Un médecin qui coupe du bois !

VALÈRE

Qui s'amuse à cueillir des simples (1), voulez-vous dire ?

MARTINE

Non : c'est un homme extraordinaire qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du Ciel pour la médecine.

VALÈRE

C'est une chose admirable, que tous les grands

(1) *Simples.* On désigne ainsi les plantes médicinales.

hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE

La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire, car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité; et je vous donne avis que vous n'en viendrez point à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE

Voilà une étrange folie!

MARTINE

Il est vrai; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE

Il s'appelle Sganarelle; mais il est aisé à connaître. c'est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert (1).

LUCAS

Un habit jaune et vart! C'est donc le médecin des paroquets?

VALÈRE

Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites?

MARTINE

Comment? C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenait morte il y avait déjà six

(1) Tel était le costume traditionnel de Sganarelle, personnage type, qui apparait dans *l'École des maris*, *le Mariage forcé*, *Don Juan*, etc... Cette *large barbe* n'est composée que d'une moustache épaisse, tombante aux extrémités, et d'une *mouche*.

heures, et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche, et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

LUCAS

Ah!

VALÈRE

Il fallait que ce fût quelque goutte d'or potable (1).

MARTINE

Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette (2).

LUCAS

Ah!

VALÈRE

Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE

Qui en doute?

LUCAS

Testigué! velà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le charcher.

VALÈRE

Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE

Mais souvenez-vous bien au moins de l'avertissement que je vous ai donné.

(1) *Or potable.* « Liquide huileux et alcoolique qu'on obtient en versant une huile volatile dans une dissolution de chlorure d'or et qu'on regardait autrefois comme un cordial et un élixir de santé. » Littré. — C'était un remède à la mode.

(2) *La fossette.* Sorte de jeu de billes, appelé aussi *bloquette*

LUCAS

Eh ! morguenne ! laissez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous (1).

VALÈRE, *à Lucas.*

Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre, et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

Scène 5. — Cependant Sganarelle est rentré en scène, sans voir Valère et Lucas. Il porte une bouteille, et, assis sur un fagot, il boit, puis il chante. Il s'aperçoit enfin de la présence des deux personnages et cache sa bouteille avec défiance.

. . . . . .

SGANARELLE, *a part.*

Ils consultent (2) en me regardant. Quel dessein auraient-ils ?

VALÈRE

Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE

Eh quoi ?

VALÈRE

Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme Sganarelle ?

SGANARELLE, *se tournant vers Valère, puis vers Lucas.*

Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE

Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE

En ce cas, c'est moi qui se nomme Sganarelle.

VALÈRE

Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

(1) Proverbe, qu'on trouve déjà en 1654 dans une comédie de Quinault.
(2) *Ils consultent.* Lex.

Frontispice du *Médecin malgre lui*, au tome III de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Acte I, sc. v : Valère et Lucas se préparent à bâtonner Sganarelle, pour lui faire avouer qu'il est médecin.

SGANARELLE

Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE

Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît; le soleil pourrait vous incommoder.

LUCAS

Monsieu, boutez dessus (1).

SGANARELLE, *à part.*

Voici des gens bien pleins de cérémonies.

(*Il se couvre.*)

VALERE

Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous : les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE

Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE

Ah ! Monsieur...

SGANARELLE

Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE

Monsieur, ce n'est pas de cela dont il est question.

SGANARELLE

Mais aussi je les vends cent dix sols le cent.

VALÈRE

Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE

Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

VALÈRE

Monsieur, nous savons les choses.

(1) *Boutez.* Lex.

SGANARELLE

Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE

Monsieur, c'est se moquer que...

SGANARELLE

Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE

Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE

Vous en pourrez trouver autre part à moins : il y a fagots et fagots (1) ; mais pour ceux que je fais...

VALÈRE

Eh ! Monsieur, laissons là ce discours (2).

SGANARELLE

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en fallait un double (3).

VALÈRE

Eh fi !

SGANARELLE

Non, en conscience ; vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE

Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes ? s'abaisse à parler de la sorte ? qu'un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ?

SGANARELLE, *à part.*

Il est fou.

VALÈRE

De grâce, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE

Comment ?

(1) Cette phrase est devenue proverbe.

(2) *Discours.* Lex.

(3) *S'il s'en fallait un double.* S'il manquait un double (un quart de sou) à la somme que je vous demande. — *Fallait.* Lex

LUCAS

Tout ce tripotage ne sart de rian ; je savons cen que je savons.

SGANARELLE

Quoi donc ? que me voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALÈRE

Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE

Médecin vous-même : je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VALÈRE, *bas.*

Voilà sa folie qui le tient. (*Haut.*) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE

A quoi donc ?

VALÈRE

A de certaines choses dont nous serions marris (1).

SGANARELLE

Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira : je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE, *bas.*

Je vois bien qu'il faut se servir de remède. (*Haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

LUCAS

Eh ! testigué ! ne lantiponez (2) point davantage, et confessez à la franquette (3) que v's êtes médecin.

SGANARELLE, *à part.*

J'enrage.

VALÈRE

A quoi bon nier ce qu'on sait ?

(1) *Marris.* Lex.
(2) *Lantiponez.* Lex.
(3) *Franquette.* Lex.

LUCAS

Pourquoi toutes ces fraimes-là (1)? à quoi est-ce que ça vous sart?

SGANARELLE

Messieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE

Vous n'êtes point médecin?

SGANARELLE

Non.

LUCAS

V'n'êtes point médecin?

SGANARELLE

Non, vous dis-je.

VALÈRE

Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.

(Ils prennent chacun un bâton et le frappent.)

SGANARELLE

Ah! ah! ah! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE

Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence?

LUCAS

A quoi bon nous bailler (2) la peine de vous battre?

VALÈRE

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS

Par ma figué (3)! j'en sis fâché, franchement.

SGANARELLE

Que diable est-ce ci, Messieurs? De grâce, est-ce pour rire, ou si tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin?

VALÈRE

Quoi? vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin?

(1) *Fraimes.* Lex.
(2) *Bailler.* Lex.
(3) *Figué.* Lex.

SGANARELLE

Diable emporte si je le suis !

LUCAS

Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin ?

SGANARELLE

Non, la peste m'étouffe ! (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! ah ! Eh bien, Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout que de me faire assommer.

VALÈRE

Ah ! voilà qui va bien, Monsieur, je suis ravi de vous voir raisonnable.

LUCAS

Vous me boutez (1) la joie au cœur, quand je vous voi parler comme ça.

VALÈRE

Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS

Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, *à part.*

Ouais, serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin, sans m'en être aperçu ?

VALÈRE

Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes ; et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE

Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

LUCAS

Oui, pour ma figué (2) !

SGANARELLE

Tout de bon ?

(1) *Boutez.* Lex
(2) *Figué.* Lex

VALÈRE

Sans doute.

SGANARELLE

Diable emporte si je le savais !

VALÈRE

Comment ? vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE

Ah ! ah !

LUCAS

Un médecin qui a gari je ne sai combien de maladies.

SGANARELLE

Tudieu !

VALÈRE

Une femme était tenue pour morte il y avait six heures ; elle était prête à ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE

Peste !

LUCAS

Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras rassés ; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE

Diantre !

VALÈRE

Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

SGANARELLE

Je gagnerai ce que je voudrai ?

VALÈRE

Oui.

SGANARELLE

Ah ! je suis médecin, sans contredit : je l'avais oublié ;

mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

VALÈRE

Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE

Ma foi ! je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE, *bas à Lucas.*

Il aime à rire. (*A Sganarelle.*) Allons, Monsieur

SGANARELLE

Sans une robe de médecin ?

VALÈRE

Nous en prendrons une.

SGANARELLE, *présentant sa bouteille à Valère.*

Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps (1). (*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*) Vous, marchez là-dessus, par ordonnance du médecin.

LUCAS

Palsanguenne ! velà un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon.

ACTE DEUXIÈME

A la scène 1, Lucas et Valère rendent compte de leur mission à Géronte, père de Lucinde. — *Sc. 2.* Sganarelle arrive et débite à Géronte des plaisanteries ; il essaye sur lui du genre d'investiture qu'il a reçue pour passer médecin, et lui donne des coups de bâton. — *Sc. 3.* Bouffonneries de Sganarelle avec Lucas et Jacqueline.

SCÈNE IV

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE

SGANARELLE

Est-ce là la malade ?

GÉRONTE

Oui ; je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

(1) *Juleps*, mot d'origine persane qui signifie proprement *eau de rose*

SGANARELLE

Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin (1).

GÉRONTE

Vous l'avez fait rire, Monsieur.

SGANARELLE

Tant mieux : lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*A Lucinde.*) Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, *portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton.*

Han, hi, hom, han.

SGANARELLE

Eh ! que dites-vous ?

LUCINDE *continue les mêmes gestes.*

Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

SGANARELLE

Quoi ?

LUCINDE

Han, hi, hom.

SGANARELLE

Han, hi, hom, han, ha : je ne vous entends (2) point. Quel diable de langage est-ce là ?

GÉRONTE

Monsieur, c'est sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE

Et pourquoi ?

GÉRONTE

Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE

Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderais bien de la vouloir guérir.

(1) Cette plaisanterie est tirée presque textuellement du *Médecin volant*.
(2) *Entends*. Lex.

GÉRONTE

Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GÉRONTE

Oui, Monsieur.

SGANARELLE

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE

Fort grandes.

SGANARELLE

C'est fort bien fait. Va-t-elle où vous savez ?

GÉRONTE

Oui.

SGANARELLE

Copieusement ?

GÉRONTE

Je n'entends rien à cela.

SGANARELLE

La matière est-elle louable ?

GÉRONTE

Je ne me connais pas à ces choses.

SGANARELLE, *à Lucinde.*

Donnez-moi votre bras. (*A Géronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE

Eh oui, Monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé du premier coup.

SGANARELLE

Ah! ah!

JACQUELINE

Voyez comme il a deviné sa maladie !

SGANARELLE

Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé et vous eût été dire : « C'est ceci, c'est cela ; » mais moi, je

touche au but du premier coup et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE

Oui; mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE

Il n'est rien de plus aisé : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE

Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE

Mais encore, vos sentiments sur l'empêchement de l'action de sa langue?

SGANARELLE

Aristote, là-dessus, dit... de fort belles choses.

GÉRONTE

Je le crois.

SGANARELLE

Ah! c'était un grand homme!

GÉRONTE

Sans doute.

SGANARELLE

Grand homme tout à fait... (*Levant son bras depuis le coude.*) un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que l'empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs (1), qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes (2); c'est-à-dire... humeurs peccantes; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin?

(1) *Humeurs.* Lexique.
(2) *Peccantes.* Lex.

GÉRONTE

En aucune façon,

SGANARELLE, *se levant avec étonnement.*

Vous n'entendez point le latin ?

GÉRONTE

Non.

SGANARELLE, *en faisant diverses plaisantes postures.*

Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc Musa, la Muse, *bonus, bona bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas ? Etiam,* oui. *Quare,* pourquoi ? *Quia substantivo et adjectivum, concordat in generi, numerum et casus* (2).

GÉRONTE

Ah ! que n'ai-je étudié !

JACQUELINE

L'habile homme que velà !

LUCAS

Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte.

SGANARELLE

Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan,* ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus,* par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile* (3), rencontre en son chemin lesdites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce

(1) *Entendez-vous.* Lex.

(2) Les quatre premiers mots prononcés par Sganarelle sont de pure fantaisie et n'ont du latin que la *figure.* A partir de *singulariter,* on a une suite incohérente d'expressions empruntées au *rudiment* de Despautères, que l'on apprenait dans les classes. La grammaire latine s'enseignait alors en latin : c'était la *méthode directe* qui, depuis, a été appliquée aux langues vivantes. N'oublions pas que Sganarelle, dans la 1re scène, dit qu'il a fait ses classes jusqu'à la sixième. — Sur le dernier mot *casus,* qui signifie à la fois *cas* d'une déclinaison, et *chute,* Sganarelle se laisse choir à terre : c'est un jeu de scène traditionnel.

(3) Le mot *armyan,* cité comme latin, est forgé ; de même pour *nasmus.* Quant à *cubile,* donné comme un mot hébreu, il est latin, et signifie *lit.*

que lesdites vapeurs ont une certaine malignité... écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE

Oui.

SGANARELLE

Ont une certaine malignité qui est causée... soyez attentif, s'il vous plaît.

GÉRONTE

Je le suis.

SGANARELLE

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabundus, enqueis, nequer, potarinum, quipsa milus* (1). Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

JACQUELINE

Ah! que ça est bian dit, notte homme!

LUCAS

Que n'ai-je la langue aussi bian pendue!

GÉRONTE

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont : que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE

Oui, cela était autrefois ainsi : mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE

C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE

Il n'y a point de mal, et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE

Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

(1) Nouvelle série de mots inventés par Sganarelle, et n'ayant aucun sens.

SGANARELLE

Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉRONTE

Oui.

SGANARELLE

Mon avis est qu'on la remette sur son lit et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE

Pourquoi cela, Monsieur ?

SGANARELLE

Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE

Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE

Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

A la fin de ce second acte, Léandre, l'*amant* de Lucinde, vient demander à Sganarelle de l'aider à épouser la jeune fille.

ACTE TROISIÈME

Léandre s'est déguisé en apothicaire ; Sganarelle lui fait une belle tirade sur la vanité de la médecine. — Des paysans viennent consulter le faux médecin ; celui-ci les mystifie. Lucinde, ramenée sur le théâtre se met à parler ; elle déclare à son père qu'elle n'épousera que Léandre. Son verbiage est si intarissable que Géronte demande à Sganarelle de la faire redevenir muette. « Tout ce que je puis faire pour votre service, répond Sganarelle, c'est de vous rendre sourd. » (Le mot est emprunté à Rabelais.) Lucinde sort avec Léandre, mais Lucas vient tout à coup révéler que le faux apothicaire a enlevé la jeune fille. Géronte, furieux, envoie chercher un commissaire, et Sganarelle s'attend à être pendu, quand les deux jeunes gens reparaissent : Léandre annonce qu'il vient d'hériter de son oncle, et Géronte ne voit plus d'obstacle au mariage

---

TROIS PIÈCES POUR LES DIVERTISSEMENTS DE LA COUR

(Déc. 1666 - février 1667.)

Le 1er décembre 1666, Molière partait avec sa troupe pour le château de Saint-Germain, où la cour devait séjourner près de trois mois. Et le 2 décembre commençaient des fêtes qui se prolongèrent jusqu'au 20 février suivant. Pour divertir le Roi, Benserade avait composé le *Ballet des Muses*, formé de treize *entrées*. On y vit danser le Roi lui-même, le marquis de Villeroy, Henriette d'Angleterre, etc... Molière avait été chargé de fournir une pièce pour la troisième *entrée;* il écrivit *Mélicerte, comédie pastorale héroïque*, dont deux actes seulement furent rimés et joués ; — à partir du 5 janvier, *Mélicerte* fut remplacée par une autre pièce de Molière, *la Pastorale comique*. Enfin, le 14 février, on donna, dans une quatorzième *entrée*, un nouvel ouvrage de Molière : Le *Sicilien ou l'Amour peintre*. De ces trois pièces, la dernière seule a une réelle valeur.

A ceux qui s'étonneront de voir Molière, qui est surtout pour nous l'auteur du *Misanthrope*, de *Tartuffe*, des *Femmes savantes*, perdre son temps à ces besognes auxquelles un Benserade eût pu suffire à lui seul, nous citerons ces judicieuses réflexions de M. Paul Mesnard : « Il est assurément regrettable qu'un tel génie ait eu si souvent à produire, sur commande, de petits ouvrages composés en toute hâte pour satisfaire à l'impatience royale, et dont il fallait accommoder le sujet aux galanteries frivoles des ballets ; mais sa complaisance était la rançon nécessaire de tant d'œuvres hardies : c'était à ce prix que pouvait être menagée une faveur dont elles avaient besoin.... Puisque l'impôt levé sur le génie de Molière était inévitable, n'insistons pas sur des regrets que lui-même sans doute n'eut guère, et admirons les ressources infinies, la facilité, la souplesse de son esprit lorsque, forcé de travailler en décorateur de fêtes, d'associer son art à celui de Benserade et de Lulli, il a su, d'un pinceau rapide,

laisser sa marque inimitable dans la plupart au moins de ces légers à-propos, tous singulièrement variés (1). »

Nous indiquerons seulement en quelques mots le sujet de ces trois pièces.

Mélicerte (2 décembre 1666).

L'intrigue de *Mélicerte, comédie pastorale héroïque*, est empruntée au *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry. La *pastorale*, introduite en France dès le début du XVIe siècle par Alex. Hardy, traitée avec succès par Mairet, Rotrou, Racan, « n'avait pu, dit M. E. Rigal, se maintenir au théâtre comme genre distinct ; elle avait reculé devant la tragédie, la tragi-comédie, la comédie, la farce même ; mais elle s'était réfugiée dans l'opéra et dans le ballet de cour (2)... »

Malgré ses railleries contre le romanesque et le précieux, Molière prouva qu'il savait traiter ce genre-là tout aussi bien, ou tout aussi mal qu'un autre. — Mélicerte est le nom d'une jeune bergère, aimée du très jeune berger Myrtil. Le père de Myrtil, Lycarsis, voudrait que son fils renonçât à l'obscure Mélicerte, pour épouser Éroxène ou Daphné, deux nymphes qui aiment également Myrtil ; mais celui-ci, par ses larmes, obtient de Lycarsis la permission de choisir Mélicerte. Or, au moment même où Myrtil croit qu'il va épouser Mélicerte, on annonce que le roi arrive pour chercher la bergère, qu'il doit marier avec un grand seigneur. Mais la pastorale s'arrête là. — On devine que Mélicerte est une princesse ; et Myrtil est un prince, dont Lycarsis n'est que le père adoptif. Il est probable que les actes suivants devaient contenir la double reconnaissance. — Molière n'a donné que deux actes en vers de cette pièce, qu'il n'acheva jamais, qu'il ne fit pas représenter au Palais-Royal, ni publier. Les éditeurs de 1682 ont, les premiers, inséré *Mélicerte* dans les œuvres de Molière, et telle que celui-ci l'avait laissée.

Mais, en 1699, Nicolas Guérin, fils né du mariage d'Armande Béjart devenue veuve de Molière, avec le comédien Guérin, du théâtre Guénégaud, eut l'idée de terminer *Mélicerte*, sous ce titre : *Myrtil et Mélicerte*, pastorale héroïque. Le troisième acte qu'il ajouta aux deux précédents (mis en vers libres !) contenait la reconnaissance annoncée, et tirée fidèlement de l'histoire de Timarète et de Sésostris, dans le *Grand Cyrus* de Mlle de Scudéry.

Le rôle de Myrtil, dans la *Mélicerte* de Molière, fut créé en 1666 par le jeune Baron, âgé seulement de quatorze ans. On prétend qu'Armande Béjart, chargée *probablement* du rôle de Mélicerte, se fâcha, pendant les répétitions de la pièce, contre Baron, à qui elle donna un retentissant soufflet. Le débutant, furieux, quitta la troupe de Molière, mais voulut bien consentir à jouer son rôle pendant les fêtes de Saint-Germain.

(1) *Molière*, éd. Despois-Mesnard, VI, p. 137. — Cf. Larroumet. *La Comédie de Molière* (Hachette), pp. 242-302.

(2) E. Rigal. *Molière* (Hachette), tome II, p. 99.

La Pastorale comique (5 janvier 1667).

Nous avons dit que *Mélicerte* fut bientôt remplacée, dans la troisième *entrée* du *Ballet des Muses*, par la *Pastorale comique*. Ce dernier ouvrage nous est connu seulement par le livret du *Ballet des Muses*, qui ne nous en a conservé que les *couplets*. — Les personnages sont : *Lycas*, riche pasteur (joué par Molière) ; *Filène*, riche pasteur ; *Iris*, jeune bergère (Mlle de Brie) ; *Cordon*, jeune berger (La Grange). D'après l'analyse très succincte des scènes indiquées par le livret, dans l'intervalle des couplets ou des duos, Lycas et Filène sont dédaignés, malgré leur richesse, par Iris qui leur préfère Cordon.

Les éditeurs de 1682 n'ont rien retrouvé, dans les papiers de Molière, qui leur ait permis de reconstituer les quinze scènes résumées brièvement par le livret. Molière aurait donc détruit le manuscrit de cet ouvrage, auquel il n'attachait aucune importance.

Le Sicilien ou l'Amour peintre.

(Saint-Germain, 14 février 1667. — Palais-Royal, 10 juin 1667.)

Benserade avait ajouté au *Ballet des Muses* une quatorzième *entrée*, dans laquelle fut joué *le Sicilien*. Cette fois, nous avons une comédie-ballet qui, malgré l'importance des *divertissements*, peut se suffire à elle-même en tant que comédie. C'est un des petits ouvrages les plus originaux de Molière ; et l'on peut trouver dans *le Sicilien* des traits piquants et délicats qui annoncent Marivaux et Musset. — On a cherché, vainement d'ailleurs, les sources de cette comédie. Il semble, d'après les indications de M. Paul Mesnard, que Molière ait pris à l'Italie et à l'Espagne quelques parties de son intrigue ; mais aucune des pièces étrangères connues ne paraît contenir la donnée complète du sujet.

Analyse du « Sicilien ». — La scène est à Messine, en Sicile. Un gentilhomme français, Adraste, est amoureux d'Isidore, jeune fille grecque, esclave de Don Pèdre, seigneur sicilien. Celui-ci a affranchi son esclave, qu'il veut épouser ; mais Adraste a résolu, avec l'aide de son valet turc Hali, d'enlever Isidore. Pour y parvenir, il s'entend avec un peintre français qui devait venir faire le portrait d'Isidore et qui l'autorise à prendre sa place. Le voilà, dans la maison de Don Pèdre, la palette à la main, et peignant Isidore, à qui il prodigue devant le jaloux, les compliments que sa qualité de peintre semble autoriser. Cependant, tandis qu'Hali déguisé en seigneur espagnol occupe l'attention de Don Pèdre, Adraste s'entend avec Isidore pour l'enlèvement qu'il a machiné. A peine la jeune fille est-elle rentrée dans son appartement et Adraste s'est-il retiré, qu'une femme voilée, Climène, se précipite chez Don Pèdre, et lui demande asile contre son mari, un brutal qui la frappe et qui est capable de la tuer. Don Pèdre consent à ce qu'elle entre chez Isidore pour se cacher. Arrive Adraste furieux qui réclame Climène comme sa femme. Don

Pèdre obtient qu'il lui pardonne, et à cette condition fait sortir Climène enveloppée dans un long voile. Mais Adraste une fois parti avec sa prétendue femme, Don Pèdre se trouve en présence de cette même Climène qui, ayant prêté à Isidore son costume et son voile, a favorisé son évasion. Don Pèdre court chez un sénateur pour obtenir justice ; le sénateur lui répond qu'il est tout à une mascarade où vont danser des Maures ; et la pièce se termine par un ballet.

Dans *le Sicilien*, Armande Béjart jouait le rôle de Climène, et Mlle de Brie celui d'Isidore; Molière faisait le jaloux Don Pèdre ; La Grange, Adraste.

Le « Sicilien » est-il en vers ? — Le style du *Sicilien* offre une originalité assez singulière : il abonde en vers blancs. M. de Montaiglon a même publié cette pièce, en disposant le texte en vers libres non rimés. Peut-être a-t-il un peu forcé la chose, en l'étendant à la comédie tout entière, Mais, pour de nombreux passages, le rythme est frappant. Voici le début de la première scène, où Hali arrive avec des musiciens sous les fenêtres de Don Pèdre :

Chut... n'avancez pas davantage
Et demeurez en cet endroit
Jusqu'à ce que je vous appelle.
Il fait noir comme dans un four :
Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,
Et je ne vois pas une étoile
Qui montre le bout de son nez.
Sotte condition que celle d'un esclave !

Peut-être Molière avait-il l'intention d'écrire *le Sicilien* en vers libres, et en a-t-il jeté la première rédaction en suivant un rythme intérieur qui lui faisait trouver d'instinct un certain nombre d'alexandrins et d'octosyllabes ? Peut-être, a-t-on dit, ce rythme est-il à ce moment chez lui comme une obsession qui lui vient de cet *Amphitryon* auquel il est en train de travailler? Toujours est-il que la prose du *Sicilien* ne ressemble guère à celle de *Don Juan* ou du *Bourgeois gentilhomme*, tandis que l'on constate également dans *l'Avare* (qui suit *Amphitryon* comme *le Sicilien* le précède) la présence de nombreux vers blancs.

DU SICILIEN A LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION PUBLIQUE DE « TARTUFFE »

Le 20 février 1667, la troupe de Molière quittait Saint-Germain, et le théâtre du Palais-Royal faisait sa réouverture le 25 février, après une interruption d'environ trois mois : on donna *Marianne*, de Tristan, et le *Médecin malgré lui*. — Le 4 mars suivant, première représentation d'*Attila*, de Corneille. Cette tragédie semble avoir attiré le public jusqu'à la clôture annuelle de Pâques, le 29 du même mois. Mais le théâtre devait rester fermé jusqu'au 15 mai, par suite d'une assez grave maladie de Molière ; on fit même courir le bruit de sa mort. Le 15 mai on rouvrit avec *Attila* et la première de *la Veuve à la mode*, de Donneau de Visé. Le mois suivant, *le Sicilien* parut sur la scène du Palais-Royal, avec les ballets; et l'on jouait toujours *Attila*. — Enfin, le 5 août 1667, Molière qui, sans doute, s'y croyait autorisé par le Roi, avec lequel il avait dû en causer pendant le séjour de sa troupe à Saint-Germain, fit représenter pour la première fois en public son *Tartuffe* en cinq actes.

TARTUFFE

(Représentation unique de 1667), sous le titre de L'IMPOSTEUR.

Donc, le 5 août 1667, pendant que le roi était en Flandre, Molière prit sur lui de donner *Tartuffe*, dont les trois premiers actes seulement avaient, on s'en souvient, paru devant la cour en 1664. Il ne s'était pas contenté de terminer les deux derniers actes et de les coudre aux trois premiers. Comme il nous l'apprend lui-même dans le *second placet* qu'on lira plus loin, Molière avait modifié sur certains points sa comédie. Nous n'insisterons pas ici sur la nature ni sur l'importance de ces *adoucissements ;* nous croyons qu'il vaut mieux grouper, dans notre *notice* sur le *Tartuffe* de 1669, et en tête du texte définitif, tout ce qui se rapport aux trois versions de la pièce. D'ailleurs le *second placet* que nous donnons ici, à sa date, prépare le lecteur à cette discussion.

En dépit de ces changements, *Tartuffe* fut, dès le 6 août, interdit par ordre de M. de Lamoignon, premier président du Parlement.

Les démarches de Molière et de ses amis furent inutiles : le président resta intraitable. L'auteur résolut alors de s'adresser directement au Roi; et, comme le Roi faisait le siège de Lille, deux comédiens de la troupe, La Thorillière et La Grange, lui portèrent le *second placet*, que voici :

SECOND PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

Dans son camp devant la ville de Lille en Flandre.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordrees absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?

Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de VOTRE MAJESTÉ. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que VOTRE MAJESTÉ avait eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avais pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avait qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de VOTRE MAJESTÉ et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes

leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquaient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde. Et, sans doute, on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devraient être l'horreur de tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends, avec respect, l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux.

Le Roi ne put donner à Molière que des espérances : « Nous fûmes très bien reçus, écrit La Grange sur son *Registre*. Monsieur nous protégea à son ordinaire, et Sa Majesté nous fit dire qu'à son retour à Paris, il ferait examiner la pièce de *Tartuffe* et que nous la jouerions. Après quoi nous sommes revenus. Le voyage a coûté mille livres à la troupe. » Aux termes de cette *note*, il semble bien que les comédiens n'aient pu parler au Roi lui-même, et que Monsieur seulement leur ait donné audience.

Molière à Auteuil. — Peut-être Molière fut-il mécontent de cette promesse imprécise; car le Palais-Royal resta fermé jusqu'au 25 septembre suivant. Entre temps, le 11 août, l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, avait interdit par un mandement toute représentation ou lecture de *Tartuffe*. Molière passa ces six semaines à Auteuil, dans la petite

maison qu'il y avait louée de moitié avec son ami Chapelle, maison où souvent il reçut la visite de Boileau et de La Fontaine. Chapelle, de son côté, invitait de bons vivants comme lui; et les soupers d'Auteuil sont restés célèbres. Molière apparaît, dans cette société d'épicuriens et de buveurs intrépides, comme un philosophe sage et mélancolique. C'est lui, selon Grimarest, qui, un soir, empêcha ses amis, échauffés par un souper trop copieux, d'aller noyer leurs chagrins dans la Seine; il leur persuada qu'une si belle action, digne de servir d'exemple au genre humain, devait paraître au grand jour, et chacun s'en fut coucher. Mais ces « beuveries » font plutôt songer à Chapelle qu'à Molière On aime à se représenter celui-ci, fort maladif à cette époque, et condamné au régime du lait, profitant de son séjour à Auteuil pour oublier, dans son jardin ou dans les bois des environs, les feuillages de carton peint et la lumière des chandelles, et travaillant sans trop de hâte fiévreuse à finir son *Amphitryon* ou à corriger encore son *Tartuffe*.

Il est possible, et ce n'est là qu'une conjecture, que Molière ait, dans cette retraite de six semaines, fait écrire sous ses yeux, par un ami qui serait Chapelle ou Corbinelli, cette *Lettre sur la comédie de l'Imposteur (Tartuffe)*, qui parut le 20 août, et qui non seulement est pour nous un document du plus haut prix sur la forme de *Tartuffe* en 1667, mais qui constitue une sorte de plaidoyer où l'on sent sinon la main, au moins la pensée de l'auteur.

Cependant Lille avait capitulé. Louis XIV était de retour à Saint-Germain le 7 septembre 1667. Le 25, le Palais-Royal rouvrait ses portes, avec le *Misanthrope*. Enfin le 6 novembre suivant, la troupe est appelée à Versailles, où elle reste quatre jours : elle y joue *Attila* et plusieurs comédies du répertoire, mais pas un seul ouvrage de Molière. Il est possible que celui-ci, toujours malade, n'ait pu s'imposer, comme acteur, trop de fatigue; il se réservait pour *Amphitryon*.

Ne quittons pas cette année 1667 sans rappeler que, le 22 novembre, l'Hôtel de Bourgogne avait donné la première représentation d'*Andromaque*. M^lle^ du Parc, une transfuge du Palais-Royal, y créa le rôle de la veuve d'Hector.

L'année 1668 sera des plus fécondes pour Molière : on y trouve à la fin *Amphitryon*, *George Dandin* et l'*Avare*.

AMPHITRYON

(13 février 1668.)

Les Sources. — Le sujet d'*Amphitryon* a été traité, chez les Latins, par Plaute. Mais il est plus que probable que Molière n'est pas allé directement à son modèle ancien, et qu'il eut d'abord l'idée de refaire une pièce de Rotrou, *les Sosies*, qui datait de 1636 (l'année du *Cid*), et que le théâtre du Marais avait remise à son répertoire en 1650, avec un très grand succès. De Rotrou, il remonta jusqu'à l'original latin, qui n'était lui-même que l'adaptation d'un original grec aujourd'hui perdu.

Les anciens avaient été surtout frappés du mythe religieux contenu dans la pièce. A en considérer le fonds mythologique, cette fable est plutôt sérieuse : Jupiter descend sur la terre, et il emprunte la figure d'Amphitryon pour se faire accueillir par sa femme, la noble Alcmène. Ainsi s'expliquera la naissance divine d'Hercule. Mais on voit tout de suite poindre le côté comique du sujet : qu'Amphitryon, par hasard, se rencontre avec Jupiter qui a pris ses traits et son costume, la situation devient amusante : c'est un *quiproquo*. Des nombreux écrivains grecs qui avaient traité ce sujet, on ne sait quel est celui qui eut l'idée de doubler le premier quiproquo, en supposant que Mercure de son côté emprunte la figure de l'esclave Sosie. Toujours est-il que Plaute reçoit la pièce ainsi constituée : le maître et le valet sont dédoublés. — La difficulté était de mener habilement l'intrigue pour la faire durer. Chez Plaute, cette intrigue est excellente. Sosie rencontre Mercure dès le début; mais Amphitryon ne se trouvera en présence de Jupiter qu'au dénouement. De la sorte, le malheureux esclave sera affolé par la présence de celui qui lui a volé son *mot*, qui lui défend d'être *lui*, et qui, sous son nom et sous sa figure, fait des incartades dont le vrai Sosie pâtira; tandis que Amphitryon sera exaspéré par l'impossibilité où il est de saisir celui que sa femme a reçu pour lui-même, et qu'il voudrait tenir pour le démasquer et le châtier.

La part de Molière. — Molière, comme Rotrou, ne pouvait que suivre l'agencement spirituel adopté par Plaute. Toutefois son instinct dramatique lui suggère l'idée de compléter le *quiproquo* et d'en faire une véritable *partie carrée*. On avait, d'un côté, Amphitryon, Jupiter et Alcmène; de l'autre, on aura Mercure, Sosie et Cléanthis. Cette dernière, femme de Sosie, fait pendant à Alcmène, mais elle jouera entre le vrai et le faux Sosie un rôle tout à fait contraire à celui d'Alcmène entre les deux Amphitryon. — De plus, Molière a fait de Jupiter un roi galant et chevaleresque, d'Alcmène une épouse tendre et délicate. Il écrit ces deux rôles dans le goût romanesque et souvent précieux, qui plaisait tant à la Cour; et il cède parfois à sa tendance invincible pour le tragique sentimental.

Enfin, cette pièce mythologique appelait d'elle-même des *machines*. Au prologue apparaissent Mercure *sur un nuage* et la Nuit, *dans un char traîné par deux chevaux;* au dénouement, Mercure *s'envole dans le ciel*, et Jupiter, dont l'arrivée *est annoncée par le tonnerre*,

parle *du haut d'une nue, sur son aigle, arme de son foudre;* après quoi, *il se perd dans les nues.*

Les représentations. — Aussi *Amphitryon* eut-il un grand succès de curiosité, d'abord auprès du public parisien (les 13 et 15 janvier 1668), puis aux Tuileries, devant le Roi (le 16 janvier). La pièce eut, à la ville, vingt-neuf représentations consécutives. On la reprit, à la réouverture d'avril; et jusqu'à la mort de Molière (1673), elle fut jouée cinquante-trois fois. Le rôle que Molière s'était réservé était celui de Sosie; quant à celui d'Alcmène, il fut créé soit par Armande Béjart, soit par Mlle de Brie.

Molière fit imprimer sa pièce, au mois de mars suivant; il la dédia à Monseigneur le Prince, c'est-à-dire au Grand Condé, chez qui, à la même époque, il donnait, en *visite,* une représentation de *Tartuffe.*

Amphitryon.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Mercure	DU CROISY.
La Nuit	Mlle BÉJART ?
Jupiter, sous la forme d'Amphitryon	LA THORILLIÈRE.
Amphitryon, général des Thébains	LA GRANGE.
Alcmène, femme d'Amphitryon	Mlle DE BRIE ?
Cléanthis, suivante d'Alcmène et femme de Sosie	Mlle MOLIÈRE ?
Sosie, valet d'Amphitryon	MOLIÈRE.
Argatiphontidas, Naucratès, Polidas, Posiclès, Capitaines Thébains	?

(La scène est à Thèbes, devant la maison d'Amphitryon.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

SOSIE

Qui va là? Heu? Ma peur, à chaque pas, s'accroît (1).
Messieurs, ami de tout le monde.
Ah! quelle audace sans seconde
De marcher à l'heure qu'il est!
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'un vilain tour (2)!

(1) *S'accroît,* doit se prononce *s'accrait* ou *s'accrouait* ; il rime avec *est.*
(2) *Joue d'un vilain tour...* Grammaire. *Préposition.*

Quoi ? si pour son prochain il avait quelque amour,
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire ?
Et pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature,
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler (1).
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous ;
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle ;
En vain notre dépit quelquefois y consent :
Leur vue a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant,
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle.
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade (2).
Il me faudrait pour l'ambassade,
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait (3) militaire
Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;

(1) Cette phrase, si vive et si claire, contient dans sa première partie une ellipse hardie : *qu'il fasse* jour, etc.

(2) *S'évade.* Lex.

(3) *Portrait.* Lex.

Mais comment diantre le faire,
Si je ne m'y trouvai pas ?
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
Comme oculaire témoin :
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin !
Pour jouer mon rôle sans peine,
Je le veux un peu repasser.
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène,
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.

(*Il pose sa lanterne à terre et lui adresse son compliment*) (1).

« Madame, Amphitryon, mon maître, et votre époux...
(Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous. »
« *Ha ! vraiment, mon pauvre Sosie,*
A te revoir j'ai de la joie au cœur. »
« Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie. »
(Bien répondu !) « *Comment se porte Amphitryon ?* »
« Madame, en homme de courage,
Dans les occasions où la gloire l'engage. »
(Fort bien ! belle conception !)
« *Quand viendra-t-il, par son retour charmant,*
Rendre mon âme satisfaite ? »
« Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément,
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite. »
(Ah !) « *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?*
Que dit-il ? que fait-il ? Contente un peu mon âme. »

(1) Dans Plaute, Sosie repasse également le discours qu'il doit prononcer ; mais c'est Molière qui a l'idée de lui faire figurer Alcmène par la lanterne. De même, les *a-parte* flatteurs, où Sosie se juge lui-même, et les *réponses* d'Alcmène sont de Molière. La scène y gagne beaucoup. Rien de plus ennuyeux que le récit du combat, chez Plaute ; ici, c'est toute une petite comédie.

« Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis. »
(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)
« *Que font les révoltés ? dis-moi, quel est leur sort ?* »
« Ils n'ont pu résister, Madame, à notre effort (1) :
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas, leur chef, à mort,
Pris Télèbe d'assaut, et déjà dans le port (2)
Tout retentit de nos prouesses. »
« *Ah ! quel succès ! ô Dieux ! qui l'eût jamais pu croire ?*
Raconte-moi, Sosie, un tel événement. »
« Je le veux bien, Madame ; et, sans m'enfler de gloire,
Du détail de cette victoire
Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté :
(*Il marque les lieux sur sa main, ou à terre.*)
C'est une ville, en vérité,
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là.
Ici nos gens se campèrent ;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent :
Sur un haut, vers cet endroit,
Était leur infanterie ;
Et plus bas, du côté droit,
Etait la cavalerie.
Après avoir aux Dieux adressé les prières,
Tous les ordres donnés, on donne le signal.
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières (4),
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;

(1) *Notre* est fort amusant, puisque Sosie n'a pas même assisté à la bataille.

(2) Les Téléboens sont un peuple de pirates, habitant l'île de Taphos. Leur ville est baptisée Télèbe, par Rotrou.

(3) Ici encore un jeu de scène destiné à prévenir tout ennui des spectateurs pendant ce récit.

(4) *Croupières.* Lex.

Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi.
Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
Là, les archers de Créon, notre roi ;
Et voici le corps d'armée,
(*On fait un peu de bruit.*)
Qui d'abord... Attendez : » le corps d'armée a peur.
J'entends quelque bruit, ce me semble.

SCÈNE II

MERCURE, SOSIE

MERCURE, *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon*
Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur...

SOSIE, *sans voir Mercure.*
Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*
Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *sans voir Mercure.*
Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus (1) sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE, *à part.*
Comme avec irrévérence,
Parle des dieux ce maraut !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

(1) *Le blond Phébus* ou Apollon, dieu du jour.

SOSIE, *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! par ma foi, j'avais raison:
C'est fait de moi, chétive créature!
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.

(Il chante; et lorsque Mercure parle, sa voix s'affaiblit peu à peu.)

MERCURE

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter et m'étourdir ainsi?
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique?

SOSIE, *à part.*

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vertu de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos,
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci?
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte?
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison:
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.
Faisons-nous du cœur par raison;
Il est seul, comme moi; je suis fort, j'ai bon maître (1),
Et voilà notre maison.

(1) *J'ai bon maître.* Sorte de proverbe. « On dit que *Quelqu'un a bon maître*, pour dire qu'il est au service ou dans la dépendance d'un homme puissant qui le protège. » (*Dict. de l'Académie*, 1694.) [Note de M. P. Mesnard.]

MERCURE

Qui va là ?

SOSIE

Moi.

MERCURE

Qui, moi ?

SOSIE

Moi. Courage, Sosie !

MERCURE

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE

D'être homme, et de parler.

MERCURE

Es-tu maître ou valet ?

SOSIE

Comme il me prend envie.

MERCURE

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE

Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE

J'en ai l'âme ravie,

MERCURE

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour (1),
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE

Je fais le bien et le mal tour à tour ;
Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

MERCURE

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un désir, pour faire connaissance,
De te donner un soufflet de ma main

(1) *Avant jour*. Grammaire. *Article.*

SOSIE

A moi-même ?

MERCURE

A toi-même : et t'en voilà certain.

(Il lui donne un soufflet.)

SOSIE

Ah ! ah ! c'est tout de bon.

MERCURE

Non : ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE

Tudieu ! mi ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets !

MERCURE

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires,

SOSIE

Si j'était aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE

Tout cela n'est encor rien,
Pour y faire quelque pause :
Nous verrons bien autre chose ;
Poursuivons notre entretien (1),

SOSIE

Je quitte la partie.

(Il veut s'en aller.)

MERCURE

Où vas-tu ?

SOSIE

Que t'importe ?

(1) Ces quatre vers, ainsi ponctués dans l'édition originale (1668) et dans celle de 1682, paraissent obscurs. M. Paul Mesnard propose de les écrire ainsi :

Tout cela n'est encor rien.
Pour y faire quelque pause
(Nous verrons bien autre chose),
Poursuivons notre entretien.

M. Lénа (éd. Belin, p. 656) conserve l'ancienne ponctuation et explique : « C'est trop peu qu'un soufflet pour s'en tenir là »

MERCURE

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ?

MERCURE

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups (1).

SOSIE

Quoi ? tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE

Comment, chez nous ?

SOSIE

Oui, chez nous.

MERCURE

O le traître !
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE

Hé bien ! que fait cette raison ?

SOSIE

Je suis son valet.

MERCURE

Toi ?

SOSIE

Moi.

MERCURE

Son valet ?

SOSIE

Sans doute.

MERCURE

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE

D'Amphitryon, de lui.

(1) *Un orage de coups.* Un peu plus loin (p. 434) on verra Amphitryon menacer Sosie : « *Quels orages de coups vont fondre sur ton dos.* »

MERCURE

Ton nom est...

SOSIE

Sosie.

MERCURE

Heu ? comment ?

SOSIE

Sosie.

MERCURE

Écoute :
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE

Pourquoi ? de quelle rage est ton âme saisie ?

MERCURE

Qui te donne, dis-moi cette témérité
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE

O le mensonge horrible ! et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE

Fort bien : je le soutiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême,
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

(*Mercure le bat.*)

SOSIE

Justice, citoyens ! Au secours ! je vous prie.

MERCURE

Comment, bourreau, tu fais des cris (1) ?

SOSIE

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

(1) *Tu fais des cris.* Sur *faire*. Lex.

MERCURE

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE

L'action ne vaut rien :
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme ;
Et le cœur (1) est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE

Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu (2).

MERCURE

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE

Fais donc trêve à ton insolence.

SOSIE

Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence :
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE

Es-tu Sosie encor ? dis, traître !

SOSIE

Hélas ! je suis ce que tu veux ;
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux :
Ton bras t'en a fait le maître.

(1) *Cœur*. Lex.
(2) *Sosie* compte ici pour trois syllabes

MERCURE

Ton nom était Sosie, à ce que tu disais?

SOSIE

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fais voir que je m'abusais.

MERCURE

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue :
Amphytrion jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE

Toi, Sosie?

MERCURE

Oui, Sosie; et si quelqu'un s'y joue (1),
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, à part.

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême,
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort... !

MERCURE

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi?

SOSIE

Non. Mais, au nom des Dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE

Parle.

SOSIE

Mais promets-moi, de grâce,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.

MERCURE

Passe;
Va, je t'accorde ce point

(1) *S'y joue,* plaisante sur ce point.

SOSIE

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ?

MERCURE, *levant son bâton sur Sosie.*

Comment, tu peux...

SOSIE

Ah ! tout doux :
Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE

Quoi ? pendard, imposteur, coquin...

SOSIE

Pour des injures.
Dis-m'en tant que tu voudras :
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE

Tu te dis Sosie ?

SOSIE

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE

Sus (1), je romps notre trêve, et reprends ma parole.

SOSIE

N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.
Être ce que je suis est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'être moi ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?
Et peut-on démentir cent indices pressants ?
Rêvé-je ? est-ce que je sommeille ?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis (2)

(1) *Sus.* Lex.
(2) *Commis.* Lex.

A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain (1)?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
Pour m'empêcher d'entrer chez nous?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! tout cela n'est que trop véritable,
Et plût au Ciel le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène.
Et qui du port Persique arrive de ce pas;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas;
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude (2),
Fils de Dave, honnête berger;
Frère d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude (3),
Dont l'humeur me fait enrager;
Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien,

(1) *Humain.* Lex.

(2) *De certitude,* sans contestation possible. Seul exemple de cette locution

(3) *Prude.* Lex.

Et jadis en public fut marqué par derrière (1),
Pour être trop homme de bien.

SOSIE

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit (2).
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action (3).
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtient pour son partage?

MERCURE

Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,
Dont leur chef se parait comme d'un rare ouvrage (4).

SOSIE

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE

A sa femme; et sur elle il le veut voir paraître.

SOSIE

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE

Dans un coffret scellé des armes de mon maître (5).

SOSIE

Il ne ment pas d'un mot à chaque répartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie;
Il pourrait bien encor l'être par la raison.

(1) *Marqué par derrière,* au fer rouge, comme c'était l'usage à Rome pour flétrir l'esclave condamné; mais la marque se posait sur le front ou à l'épaule. *Par derrière,* Sosie ne peut porter que les cicatrices de coups de fouet.

(2) *Un petit.* Lex.

(3) *Action.* Lex.

(4) Dans Plaute, c'est une coupe qu'Amphitryon envoie à Alcmène.

(5) *Armes.* Armoiries. Dans Plaute, le *cachet* d'Amphitryon représente « le soleil levant avec son quadrige ».

Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle,
Pour démêler ce que je voi?
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même on ne le peut savoir.
Par cette question, il faut que je l'étonne (1) :
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.
Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer?

MERCURE

D'un jambon...

SOSIE

L'y voilà!

MERCURE

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer;
Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battaient.

SOSIE

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'était dans la bouteille (2).
Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix.
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois?
Car enfin faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord;

(1) *Étonne.* Lex.
(2) Ce trait excellent est dans Plaute.

Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE

Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade ?
(Il le bat.)

SOSIE

Ah ! qu'est-ce-ci ? grands Dieux ! il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

L'acte Ier se complète par deux scènes : la troisième entre Jupiter et Alcmène, qui croit parler à Amphitryon, — et la quatrième entre Mercure et Cléanthis qui croit parler à Sosie son mari : le double quiproquo se poursuit, et l'on prévoit que, lorsque Amphitryon et Sosie causeront l'un à Alcmène et l'autre à Cléanthis, le malentendu sera complet.

Acte II. — Amphitryon, à qui Sosie raconte sa mésaventure, croit que son esclave est devenu fou ; mais sa stupéfaction augmente quand Alcmène, à qui il se présente pour la première fois depuis son retour, l'accueille comme s'il venait de la quitter. Une scène *parallèle* a lieu entre Sosie et sa femme Cléanthis. Jupiter revient ; Alcmène croit revoir en lui Amphitryon ; et les deux époux, qui s'étaient séparés sur une querelle, se réconcilient.

Acte III. — Amphitryon est au comble de l'angoisse ; il se sent victime d'une singulière mystification. Il pense qu'Alcmène est folle ; et il se dispose à rentrer chez lui, pour la questionner de nouveau. Mais Mercure, décidé à faire durer la plaisanterie, l'arrête au seuil de son palais.

SCÈNE II

MERCURE, AMPHITRYON

MERCURE, *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu d'Amphitryon.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un dieu bien plein de charité;
Mais aussi n'est-pas ce dont je m'inquiète,
Et je me sens, par ma planète (1),
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON, *sans voir Mercure.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE

Holà! tout doucement! Qui frappe?

AMPHITRYON

Moi.

MERCURE

Qui, moi?

AMPHITRYON, *apercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah! ouvre.

MERCURE

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu, toi,
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte?

AMPHITRYON

Quoi? tu ne me connais pas?

MERCURE

Non,
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON, *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie! holà! Sosie!

(1) *Ma planète.* Mercure, par un anachronisme burlesque, se moque de l'influence que les astrologues doivent attribuer un jour à la planète qui porte son nom.

MERCURE

Hé bien ! Sosie : oui, c'est mon nom ;
As-tu peur que je ne l'oublie ?

AMPHITRYON

Me vois-tu bien ?

MERCURE

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande ?
Et que demandes-tu là-bas ?

AMPHITRYON

Moi, pendard ! ce que je demande ?

MERCURE

Que ne demandes-tu donc pas ?
Parle, si tu veux qu'on t'entende (1).

AMPHITRYON

Attends, traître : avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE

Tout beau ! si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoirai d'ici des messagers fâcheux (2).

AMPHITRYON

O Ciel ! vit-on jamais une telle insolence ?
La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux ?

MERCURE

Hé bien ! qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre (3) ?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?
Comme il les écarquille, et paraît effaré !
Si des regards on pouvait mordre,
Il m'aurait déjà déchiré.

(1) *Entende.* Lex.

(2) *Des messagers fâcheux.* Probablement des tuiles. Du balcon où il est posté, Mercure fait le geste de se hisser sur le toit et de détacher une tuile.

(3) *Par ordre.* Méthodiquement, sans rien oublier.

Frontispice d'*Amphitryon*, au tome IV de l'édition de La Grange et Vivot (1682). — Acte III, sc. x : Jupiter se manifeste à Amphitryon; à gauche, Alcmène; à droite, Sosie.

AMPHITRYON

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes,
Avec ces impudents propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos (1) !

MERCURE

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON

Ah ! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON

Oui, coquin. M'oses-tu méconnaître ?

MERCURE

Je n'en reconnais point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON

Et cet Amphitryon qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE

Amphitryon ?

AMPHITRYON

Sans doute.

MERCURE

Ah ! quelle vision !
Dis-nous un peu quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau (2) ?

AMPHITRYON

Comment ? encore ?

MERCURE

Était-ce un vin à faire fête (3) ?

AMPHITRYON

Ciel !

MERCURE

Était-il vieux, ou nouveau ?

(1) Cf., p. 422, l'expression de Mercure : « *Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.* »

(2) *Coiffé.* Lex.

(3) *A faire fête.* Digne d'être bu les jours de fête.

AMPHITRYON

Que de coups !

MERCURE

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHYTRION

Ah ! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE

Passe, mon cher ami, crois-moi ;
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin : va-t'en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON

Comment ? Amphitryon est là-dedans ?

MERCURE

Fort bien ;
Qui, couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

Mercure rentre dans le palais et laisse seul Amphitryon furieux. Précisément arrive le malheureux Sosie, qui amène des convives que Jupiter a invités ; Amphitryon veut l'assommer ; ses amis le retiennent Au bruit de la dispute apparaît Jupiter ; et, pour la première fois, les deux Amphitryons se trouvent face à face : Jupiter affecte un calme insolent, tandis que l'autre menace de tuer l'imposteur. Grand embarras des amis qui ne savent auquel des deux se rallier, mais Sosie résout le problème : « *Le véritable Amphitryon est l'Amphitryon où l'on dîne.* » Ce choix ne lui profite guère, car Mercure l'empêche encore d'entrer. Cependant, Amphitryon a été chercher deux de ses officiers pour lui prêter main-forte contre celui qui s'est installé dans son palais. Mais enfin Mercure révèle son identité et celle de Jupiter ; et celui-ci qui apparaît *dans une nue, son foudre à la main*, explique tout le mystère. La pièce se termine par des réflexions ironiques de Sosie.

Après le succès d'*Amphitryon*, Molière semble entrer dans une nouvelle période d'activité. C'était un « nerveux », chez qui, à de profonds découragements, succédaient des élans d'optimisme et de confiance. Nous le voyons, le 4 mars 1668, jouer *Tartuffe* à l'hôtel de Condé, chez M. le Prince. Au mois d'avril, après la réouverture de Pâques, il va, par ordre du roi, à Versailles, passer cinq jours. Il y joue *Amphitryon*, le *Médecin malgré lui* et l'*École des femmes*. Avant la représentation d'*Amphitryon*, Molière, sur la scène, récita le sonnet suivant, qu'il venait de composer :

AU ROI

SUR LA CONQUÊTE DE LA FRANCHE-COMTÉ

SONNET

Ce sont faits inouïs, grand roi, que tes victoires !
L'avenir aura peine à les bien concevoir,
Et de nos vieux héros les pompeuses histoires
Ne nous ont point chanté ce que tu nous fais voir.

Quoi ? presque au même instant qu'on te l'a vu résoudre,
Voir toute une province unie à tes États !
Les rapides torrents, et les vents et la foudre,
Vont-ils, dans leurs effets, plus vite que ton bras ?

N'attends pas, au retour d'un si fameux ouvrage,
Des soins de notre muse un éclatant hommage.
Cet exploit en demande, il le faut avouer ;

Mais nos chansons, grand roi, ne sont pas sitôt prêtes,
Et tu mets moins de temps à faire les conquêtes
Qu'il n'en faut pour les bien louer.

Le ton de ce sonnet ne doit pas faire prendre Molière pour un vulgaire courtisan. La première conquête de la Franche-Comté, faite en quinze jours, du 3 au 19 février 1668, était de

ces exploits merveilleux capables de frapper l'imagination et d'exalter l'enthousiasme. On aime, au contraire, à voir Molière louer le Roi en une circonstance où toute la France semble parler par sa bouche.

On regrette, d'autre part, de constater que Molière fait jouer sur son théâtre, le 25 mai suivant, *la Folle querelle* ou *la Critique d'Andromaque* par Subligny. C'était, de sa part, une riposte aux mauvais procédés de Racine à son égard ; et il ne faut pas exiger du comédien plus de charité que de l'ancien élève de Port-Royal.

Molière fut appelé à Versailles, en juillet, pour y collaborer avec Lulli aux fêtes magnifiques par lesquelles Louis XIV voulait célébrer la paix glorieuse, signée à Aix-la-Chapelle. Dans le *Divertissement* donné à la Cour, fut enclavée une comédie nouvelle de Molière, *George Dandin* (1).

(1) On trouvera le *programme* complet du *Grand divertissement royal de Versailles* au tome VI de l'édition *Despois-Mesnard*, pp. 595-614.

GEORGE DANDIN

ou le Mari confondu.

(18 juillet 1668.)

Les sources. — On a pu lire plus haut (p. 12) une scène extraite de la *Jalousie du Barbouillé ;* cette farce faisait partie du répertoire que Molière transportait de ville en ville, et dont il avait regalé encore assez souvent, dans les premiers temps de son séjour à Paris, les spectateurs du Petit-Bourbon. Quand il se sentait pressé par les besoins de sa troupe ou par les ordres du Roi, il reprenait volontiers un de ces anciens canevas à l'italienne, et il en tirait une véritable comédie. Ainsi avait-il fait pour *le Médecin malgré lui,* pour *l'Amour médecin,* pour *le Mariage forcé.* Cette fois, en remettant sur le chantier *la Jalousie du Barbouillé,* Molière sentait mieux, peut-être par son expérience personnelle, la profondeur d'un sujet aux apparences bouffonnes. Mais il ne voulut jamais, comme on l'a prétendu, en donnant à sa femme Armande Béjart, le rôle d'Angélique, flétrir publiquement sa coquetterie. Rien ne peut, au contraire, nous mieux convaincre de la parfaite intelligence qui régnait alors entre Molière et sa femme.

La Jalousie du Barbouillé venait très probablement d'une farce italienne, tirée elle-même d'un conte de Boccace. Mais Molière, qui s'était jadis exclusivement attaché à l'intrigue, et qui y avait laissé des bouffonneries telles que *la Consultation du Docteur* (transportée dans *le Mariage forcé),* écrit dans *George Dandin* une véritable comédie, on pourrait presque dire une *pièce à thèse,* puisqu'il y est question des inconvénients de la *mésalliance.* Cette *thèse,* d'ailleurs, n'était pas nouvelle au théâtre, puisque Aristophane nous avait, dans *les Nuées,* présenté en Strepsiade une sorte de George Dandin : « ... Je vivais si heureux à la campagne, dit Strepsiade, d'une bonne vie vulgaire, sans gêne et sans souci, riche en abeilles, en brebis, en olives ! Alors j'épousai la nièce de Mégaclès, fils de Mégaclès ; j'étais des champs, elle de la ville ; c'était une femme hautaine, dépensière... (1) » Et cette femme a donné à leur fils des goûts de luxe ; si bien que Strepsiade est ruiné. — On signale aussi une farce du XV^e^ siècle, *Georges le Veau,* où Georges, un paysan marié à une *demoiselle,* est l'objet des vexations les plus cruelles ; le monologue du début rappelle ceux de *George Dandin* (2) (Acte I, sc. 1 et sc. 3).

Analyse de « Georges Dandin ». — Voici en quelques mots le sujet de la pièce : George Dandin se plaint, dans un premier monologue, des soucis que lui cause l'humeur coquette de sa femme Angélique. Lui, paysan, il a épousé la fille de M. de Sottenville, gentil-

(1) Aristophane. *Les Nuées* (trad. *Poyard.* Hachette, p. 98).

(2) Cf. Petit de Julleville, *La Comédie et les Mœurs en France au moyen âge,* p. 314 (L. Cerf), et Ch. Aubertin, *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge,* I, p. 529 (Belin).

Frontispice de *George Dandin*, au tome IV de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Acte III scène VII : Dandin demande pardon à sa femme Angélique, devant M. et Mme de Sottenville ; le valet Colin porte la lanterne.

homme campagnard, ruiné ; et ses propres écus ont servi a payer les dettes de son beau-père. — Les confidences naïves d'un valet, Lubin, font craindre à Dandin que sa femme n'ait donné un rendez-vous à un jeune gentilhomme nommé Clitandre. Aussi aborde-t-il M. et Mme de Sottenville, qui arrivent fort à propos, pour se plaindre à eux. Les Sottenville le prennent de très haut, et après une confrontation de leur gendre avec Angélique, Clitandre et la servante Claudine, c'est le pauvre Dandin qui est obligé de faire des excuses à Clitandre. — Au deuxième acte, Dandin croit convaincre M. et Mme de Sottenville, en surprenant avec eux Angélique et Clitandre ; mais, à la vue de ses parents, Angélique feint de traiter sévèrement Clitandre, et, pour le chasser, elle s'arme d'un bâton, dont elle fait comme par hasard tomber les coups sur son mari. Pour la seconde fois, George Dandin est *confondu*. — Il le sera mieux encore au troisième acte. Angélique n'étant pas rentrée à la nuit, Dandin a fait prévenir M. et Mme de Sottenville, qui vont pouvoir enfin constater l'absence de leur fille. Celle-ci revient. Elle supplie Dandin, qui la nargue et la menace de sa fenêtre, de lui ouvrir la porte. Sur son refus, elle déclare qu'elle se tue. Dandin, effrayé, sort de chez lui pour aller voir si Angélique ne se serait vraiment pas suicidée ; mais tandis qu'il la cherche d'un côté du théâtre, Angélique rentre prestement par la porte laissée entr'ouverte et s'enferme dans la maison. Si bien que M. et Mme de Sottenville, en arrivant, aperçoivent leur gendre qui heurte vainement à la porte pour se la faire ouvrir ; et Angélique, à la fenêtre, qui traite son mari de pendard et d'ivrogne. Malgré ses protestations, le pauvre homme est victime de cette comédie, et il est contraint de se mettre à genoux devant sa femme pour lui demander pardon. Resté seul, il s'écrie : « ...Je n'y vois plus de remède ; lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première. » Il avait déjà dit, à la fin du premier acte : « Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, Georges Dandin, vous l'avez voulu, cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut ; vous avez justement ce que vous méritez. » Là est la vraie *morale* de cette comédie. On rit de Dandin, sans doute, de Dandin, l'honnête homme dupé ; mais la leçon s'adresse à ceux qui, comme lui, auraient la tentation de se marier par vanité au-dessus de leur condition.

George Dandin, joué à Versailles le 18 juillet 1668, avec des intermèdes dont Lulli avait écrit la musique, fut donné de nouveau devant la Cour, à Saint-Germain, les 3, 4 et 6 novembre suivant ; il parut sur la scène du Palais-Royal seulement le 9 novembre. Dans l'intervalle, Molière avait donné au public parisien la première représentation de l'*Avare*, le 9 septembre 1668.

L'AVARE

(9 septembre 1668.)

Les sources. — Plaute avait déjà fourni à Molière son *Amphitryon ;* et l'on peut dire que c'était là plus qu'une *imitation,* une véritable *adaptation.* Dans les éditions de Plaute, les pièces sont disposées par ordre alphabétique. Après *Amphitruo* vient *Asinaria,* puis *Aulularia,* la comédie *à la petite marmite,* ou plus simplement *La Marmite.* Tout en étudiant le texte d'*Amphitryon,* Molière dut lire ou relire l'*Aululatre* et y découvrir le sujet d'une pièce à la fois amusante et profonde. Peut-être même y travailla-t-il en même temps qu'à son *Amphitryon ;* et par là on expliquerait, nous l'avons dit, qu'il se trouve dans la prose de l'*Avare* un assez grand nombre de vers blancs, partis d'une main qui rythmait alors la libre versification d'un autre ouvrage, et qui, en changeant de texte et de *registre,* conservait encore l'élan qu'elle s'était donné.

Or voici ce que Molière vit dans l'*Aululatre :* — Un pauvre homme, nommé Euclion, a trouvé, dans sa cheminée, une marmite pleine d'or qu'y avait jadis cachée son grand-père. Depuis cette découverte, Euclion est, comme le savetier de La Fontaine, absolument affolé. Au moment où s'ouvre la pièce, il chasse de chez lui sa vieille servante Staphyla, qu'il soupçonne de l'épier ; puis il rentre seul, pour visiter son or. Rassuré, il revient, et permet à Staphyla de pénétrer de nouveau dans la cuisine ; il va se rendre au Forum, où l'on fait une distribution de menue monnaie aux pauvres, et il recommande à la servante de ne laisser entrer personne. Cependant un voisin d'Euclion, le riche Mégadore arrive avec sa sœur Eunomie. Ce Mégadore est un vieux garçon, qui songe à se marier ; mais ce qu'il craint surtout c'est d'avoir une femme hautaine et dépensière ; aussi a-t-il résolu de demander en mariage la jeune Phédra, fille du pauvre Euclion. Il ignore que son neveu Lyconide, fils de sa sœur Eunomie, aime Phédra et en est aimé. — Euclion revient ; Mégadore fait sa demande qui est accueillie avec défiance : Euclion est persuadé que son voisin a surpris son secret et qu'il veut épouser sa fille parce qu'il la sait riche. Il se rassure enfin ; il stipule qu'il mariera Phédra *sans dot,* que la noce se fera aux frais de Mégadore : celui-ci accepte tout. — Arrivent des cuisiniers envoyés par Mégadore, pour les apprêts du festin ; ils s'installent dans la cuisine ; mais Euclion, les entendant parler d'une marmite, se précipite sur eux et les chasse en les rouant de coups. — Puis il emporte son trésor, et va le cacher dans le temple de la Bonne Foi. Strobile, esclave de Lyconide, était dissimulé dans un coin du jardin. Euclion le découvre, le soupçonne, l'interroge, le fouille ; et, après l'avoir renvoyé, il reprend sa marmite, et va l'enfouir dans le bois du dieu Silvain. Strobile l'a suivi, et perché sur un arbre, il a vu le vieillard enterrer son or ; après son départ, il s'en empare. Euclion, que la défiance ramène encore vers le bois, ne trouve plus sa marmite. Alors, dans un monologue désespéré, il se plaint à tous les échos. Lyconide survient. Il s'imagine que le vieillard a découvert son intrigue avec sa fille Phédra qu'il a enlevée ; de là un quiproquo : Euclion parle du trésor ; Lyconide de Phédra. — Cepen-

dant Strobile annonce à Lyconide, son maître, la trouvaille qu'il a faite, et lui demande de l'affranchir. Lyconide veut l'obliger à rendre la marmite... Ici s'arrête la pièce de Plaute. Au xvᵉ siècle, un érudit, Urcéus Codrus, a terminé la comédie incomplète. Dans le dénouement qu'il imagina, et qui n'a en soi rien d'invraisemblable, Lyconide rend à Euclion son trésor et épouse Phédra.

En lisant l'*Avare*, on démêlera aisément quels sont les emprunts de Molière. On jugera qu'ils se réduisent à peu de chose dans l'intrigue et presque à rien dans les caractères. Nous indiquerons au fur et à mesure les passages imités.

Mais Molière a fait également usage, dit-on, d'une comédie de Larivey, *Les Esprits* (1579). Larivey avait seulement traduit l'*Aridosto*, dont l'auteur original était Lorenzino de Médicis. Dans cette comédie, nous voyons, comme dans les *Adelphes* de Térence, deux frères, dont l'un, Séverin, a deux fils, tandis que l'autre, Hilaire, n'a pas d'enfants. Celui-ci, très généreux a adopté et élève avec grande indulgence son neveu Fortuné, tandis que Séverin, très avare, a conservé et traite fort durement son fils Urbain. Les seules situations qui puissent offrir une analogie avec l'*Avare* sont : — le vol d'une bourse pleine d'or que Séverin avait déposée dans le creux d'un mur, parce qu'il n'osait pas rentrer dans sa maison hantée, croit-il, par des *esprits* (imitation de la *Mostellaria* de Plaute) ; ce vol est opéré par le valet de Fortuné, Frontin, qui met des cailloux dans la bourse de Séverin à la place des écus d'or ; — le désespoir de Séverin quand il découvre le vol, et son monologue imité de celui d'Euclion ; — le *quiproquo* au sujet de la bourse volée et de Félicienne la jeune fille aimée d'Urbain ; — Séverin consent au mariage, quand on lui rend l'or qu'on lui avait dérobé.

Ainsi, pour *les Esprits* comme pour l'*Aululaire*, ni la constitution générale de la pièce, ni les caractères, ne permettent d'affirmer que Molière a été, dans l'*Avare*, un imitateur. Il n'a emprunté que quelques situations particulières, et encore les a-t-il profondément modifiées.

Une autre comédie de Larivey, *la Veuve*, traduite de Nicolo Buonaparte a pu donner à Molière quelques détails du rôle de Frosine. Enfin sans parler de plusieurs autres comédies italiennes qui lui ont fourni des traits épars, Molière est redevable à *la Belle Plaideuse* de Boisrobert (1654) de deux passages : le fils emprunteur se rencontrant avec le père usurier, et le *mémoire* contenant la liste des objets que le prêteur veut faire accepter à l'emprunteur pour une partie de la somme prêtée. Mais si l'on veut bien comparer ces scènes, que nous citons en note, avec celles de Molière, on verra comment Molière sait imiter.

Faut-il croire que le *contemplateur* ait tiré de la réalité les traits essentiels de son Harpagon, et que Poquelin père en ait été l'original ? Tout en admettant que Molière ait pu fondre dans ce rôle quelques souvenirs de ses rapports avec son père, on ne saurait admettre qu'il ait prétendu le jouer ainsi. A cette époque, il venait de lui prêter de l'argent, de la façon la plus délicate, presque *incognito*. Et le père Poquelin, dont la santé était fort chancelante, devait mourir quelques mois après (fév. 1669). Le moment eût été mal choisi. Rien d'ailleurs ne serait plus contraire à ce que nous connaissons du caractère de Molière, que de le supposer capable de caricaturer son vieux père sous un personnage aussi odieux.

La constitution de l' « Avare ». — Molière n'a voulu représenter ni un pauvre diable à qui la possession inopinée d'un trésor fait tourner la tête, comme Euclion, ni un grotesque thésauriseur comme Séverin, mais, dans toute la force du terme, un *avare*. Il conçoit le caractère complet, typique, symbolique de l'homme pour qui l'argent, en soi, est *tout*.

En plaçant cet avare dans une situation où des devoirs d'état et des sentiments de nature devraient exclusivement le guider, et en montrant que partout et toujours son seul amour de l'argent le tyrannise ou l'aveugle, Molière fera ressortir victorieusement la *déformation* causée par ce vice. En effet, il fait de son Harpagon : 1° un homme très riche ; 2° un père de famille ; 3° un vieillard amoureux d'une jeune fille.

1° *Harpagon est riche.* — Il a une maison montée : un intendant, des valets nombreux, un carrosse et des chevaux. Il se croira tenu d'inviter le seigneur Anselme et d'offrir à souper à Mariane. C'est évidemment un *gros bourgeois*, peut-être un ancien magistrat, en tout cas un de ces hommes que leur situation sociale héréditaire oblige à une certaine représentation. Mais... les livrées de ses laquais sont en mauvais état ; il lésine sur le menu de son dîner ; il ne nourrit pas ses chevaux ; il supprime l'emploi de cocher et le donne en supplément à son cuisinier, etc... Il est donc *avare,* c'est-à-dire qu'*il a de l'argent, mais qu'il ne veut pas le dépenser,* et qu'il enrage d'être tenu par son rang à certains frais. Cet argent, non seulement il ne le dépense pas, mais encore il le place à gros intérêts, à usure. Harpagon n'est plus le naïf qui enterre une marmite ou qui cache une bourse au creux d'un mur. C'est tout à fait par hasard (et pour le besoin de la comédie) qu'il a chez lui, au moment où nous faisons sa connaissance, dix mille écus en or dans une cassette, et qu'il cache cette cassette dans son jardin. Non. Harpagon place ses fonds à 25 pour cent et avec tous les raffinements de la plus crasse usure. Encore oblige-t-il l'emprunteur à accepter pour argent comptant des « peaux de lézards remplies de foin » et des « gros mousquets avec les fourchettes assortissantes ». Il a quelque part « un ample magasin de hardes », constitué peut-être par des saisies ou par des gages sur lesquels il a prêté et qu'il a refusé de rendre, bien qu'il ait été remboursé. — Ainsi, on ne saurait excuser son amour de l'argent par des privations antérieures et par l'inexpérience. Chez lui, c'est bien un vice.

2° *Harpagon est père de famille.* — Dans Balzac, Gobseck est un vieux célibataire ; peu nous importe qu'il vive en mendiant, au milieu de ses tripotages usuraires. Grandet a une fille, mais Eugénie est habituée par ses origines à vivre de peu, et rien de matériel ne lui manque ; d'ailleurs, Eugénie a sa mère, qui la choie. Mais Harpagon a un fils et une fille, et il est veuf. Sa femme était riche, puisque Cléante parle du « bien de sa mère qu'on ne peut lui ôter » ; et, du vivant de la femme, il est probable que les enfants ont été élevés selon leur rang. Or depuis que Harpagon est devenu maître de la fortune, Élise et Cléante sont les victimes de cette « épargne sordide ». Cela ne serait rien, s'il ne s'agissait que de leur toilette et de leur nourriture. Mais Molière, pour nous faire sentir jusqu'à quel point un vice peut *défor-*

mer le cœur, nous montre un Harpagon ne considérant ce fils et cette fille que comme des obstacles à sa *fonction normale*, à sa *vocation*, qui est l'*argent*. De ce fils et de cette fille il ne s'occupe que pour les écarter de son chemin, pour s'en débarrasser. Sa fille a noué une intrigue avec un jeune homme inconnu, qui l'a *sauvée des eaux*... Le père n'en a rien su. Et comment voulez-vous qu'il le sache ? Au moment où sa fille se noyait, il était sans doute en conférence avec Me Simon et avec son notaire, pour la rédaction d'un acte de prêt dont tous les termes devaient être pesés : on ne saurait trop surveiller le placement de ses écus. Le jeune *sauveteur* est entré chez lui comme intendant ; et l'intrigue continue. Valère et Élise se sont signé une promesse de mariage. (La même situation a été reprise par M. Octave Mirbeau dans les *Affaires sont les affaires*, comédie dont le titre pourrait servir de sous-titre à l'*Avare*.) Quant au fils, il est en train de devenir un assez mauvais sujet : il sent que son père manque à ses devoirs, il perd tout respect à son égard, et il est le mauvais fils d'un mauvais père. Faut-il, avec Jean-Jacques Rousseau, accuser Molière d'avoir trop *poussé* le rôle de Cléante et de n'avoir pas assez ménagé en Harpagon la dignité paternelle qui, malgré tout, reste sacrée ? Peut-être. En tout cas, si les mauvais fils risquent trop de s'en autoriser, la leçon est juste à l'égard des mauvais pères.

3° *Harpagon est amoureux.* — Si l'amour est de toutes les passions la plus généreuse, la plus *magnifique*, elle devrait l'être à plus forte raison chez ce vieillard qui veut épouser une jeune fille. Mariane est pauvre ; elle ne consent à écouter la proposition de mariage d'Harpagon que pour sauver sa mère du dénûment. Un Mégadore eût essayé tout au moins de faire entrevoir à la jeune fille une vie aisée et confortable. Il se serait ingénié à lui rendre le sacrifice moins dur par sa large bonté. Mais le seigneur Harpagon est « de tous les humains le moins humain ». Pas plus que la paternité, l'amour ne le détourne de ce qui est, encore une fois, sa *fonction*. — Mais alors pourquoi, dira-t-on, ne cherche-t-il pas à épouser quelque riche veuve, qui lui apporterait encore de l'argent ? Pourquoi choisir cette pauvre Mariane ? — Nul n'a mieux saisi que Molière l'étrange complexité de notre nature, et cette loi de compensation qui est, pour les uns, la revanche, et, pour les autres, le châtiment. Harpagon tombe amoureux ; c'est un fait, c'est une vengeance de la nature : et l'objet de cet amour est une fille *sans dot*. Les contraires s'attirent. Sans doute, Harpagon se débat contre cette *fatalité*. Il s'inquiète de ce que Mariane pourrait lui apporter d'argent. Mais, enfin, il la prendra pauvre, s'il arrive à la décider. D'ailleurs, soyez sûrs qu'en réfléchissant bien, il s'y résoudra sans trop de peine. Que lui faut-il dans sa maison, sur laquelle il règne en tyran ? Non pas une riche matrone qui ferait sonner son propre argent, et qui exigerait peut-être qu'on donnât de l'avoine aux chevaux et des livrées neuves aux valets ; mais une sorte de gouvernante qui, lui devant tout, sera soumise et servile, et qui sera pour lui une intendante qu'il ne paiera point. — Tout, dans l'*Avare*, se lie et se conditionne. Et il n'est pas un trait, si singulier qu'il paraisse au premier abord, qui ne concoure, comme dans *Tartuffe*, dans le *Bourgeois gentilhomme*, dans le *Malade imaginaire*, à démontrer que le réel danger d'un vice ou d'une manie est de nous détourner de nos devoirs de nature et de société.

Les représentations. — L'*Avare* n'obtint pas, auprès du public, un succès immédiat en rapport avec sa valeur. Soit que cinq actes de prose aient dérouté les habitudes des spectateurs (comme pour *Don Juan*), soit que le caractère d'Harpagon ait donné à la pièce un aspect trop dramatique, trop *noir*, toujours est-il que l'*Avare*, aujourd'hui si souvent représenté, n'attira pas d'abord la foule. — Il fut joué neuf fois seulement entre le 9 septembre et le 9 octobre 1668, puis repris le 14 décembre. Mais à partir de cette date et jusqu'à la mort de Molière, l'*Avare* est représenté une quarantaine de fois. C'est donc une de ces pièces solides, qu'on pouvait jouer chaque année, et dont les connaisseurs goûtaient les sérieuses beautés.

Le rôle d'*Harpagon* était joué par Molière qui, souffrant alors de la poitrine, avait transformé son infirmité, sa *fluxion* en un trait comique. On sait également, par une allusion à sa *bolterie*, que Louis Béjart tenait le rôle de *la Flèche*. Pour les autres, on ne saurait faire que des conjectures. Il est probable que La Grange jouait *Cléante*. Armande Béjart était *Élise* ou *Mariane*.

L'Avare

PERSONNAGES ET ACTEURS

Harpagon, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane	MOLIÈRE.
Cléante, fils d'Harpagon, amant de Mariane	LA GRANGE.
Élise, fille d'Harpagon, amante de Valère	Mlle MOLIÈRE ?
Valère, fils d'Anselme, et amant d'Élise	DU CROISY ?
Mariane, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon	Mlle DE BRIE ?
Anselme, père de Valère et de Mariane	?
Frosine, femme d'intrigue	?
Maître Simon, courtier	?
Maître Jacques, cuisinier et cocher d'Harpagon	HUBERT.
La Flèche, valet de Cléante	L. BÉJART.
Dame Claude, servante d'Harpagon.	
La Merluche, *Brindavoine* } laquais d'Harpagon.	
LE COMMISSAIRE ET SON CLERC.	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

VALÈRE, ÉLISE

VALÈRE

Hé quoi ? charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer,

hélas ! au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, et vous repentez-vous de cet engagement où (1) mes feux ont pu vous contraindre (2) ?

ÉLISE

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès (3) me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

VALÈRE

Hé ! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés (4) que vous avez pour moi ?

ÉLISE

Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censure du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour (5).

VALÈRE

Ah ! ne me faites pas ce tort de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer (6) à ce que je vous dois : je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE

Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les

(1) *Où*. Grammaire. *Pronom.*

(2) On remarquera, dès le début de cette scène, que Valère parle le langage un peu affecté d'un jeune homme à la mode. Ce *style* est dans son caractère. Élise parle plus simplement. — Quant à cet *engagement*, c'est une promesse de mariage que Valère et Élise ont signée tous deux ; il n'en sera question, d'une manière moins vague, qu'au dénouement. (Acte V, sc. 3.)

(3) *Succès*. Lex.

(4) *Dans les bontés*, au milieu des bontés.

(5) *Amour*. Lex.

(6) Ellipse pour... « que de me soupçonner de manquer... »

hommes sont semblables par les paroles ; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents.

VALÈRE

Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger (1) de mon cœur par elles, et ne me cherchez point de crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point (2), je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE

Hélas ! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour et que vous me serez fidèle ; je n'en veux point du tout douter, et je retranche (3) mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALÈRE

Mais pourquoi cette inquiétude ?

ÉLISE

Je n'aurais rien à craindre, si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses (4) que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérité, appuyé du secours d'une reconnaissance où (5) le Ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre (6) ; cette générosité surpre-

(1) *A juger.* Grammaire. *Préposition.*

(2) *Ne m'assassinez point... Assassinez* faisait partie du jargon à la mode. Lex.

(3) *Je retranche.* Lex.

(4) *Aux choses.* Grammaire. *Préposition.*

(5) *Où.* Grammaire. *Pronom.*

(6) Voici tout un petit roman, à peine indiqué, et dont, dans le système dramatique contemporain, on aurait sans doute tiré un acte entier. Molière tient seulement à expliquer la conduite d'Élise, dont l'amour passe par *Tendre-sur-Reconnaissance.* (Cf. p. 70.)

nante qui vous fît risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse que vous me (1) fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ce lieu, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique (2) de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres (3), et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose; et quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère (4) dont il vit avec ses enfants pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE

Ah! Valère, ne bougez d'ici (5), je vous prie; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

(1) *Me*, pour moi, en ma faveur.
(2) *Domestique*. Lex.
(3) *Justifier à*. Grammaire. *Préposition*.
(4) *Austère*. Lex.
(5) *Ne bougez...* Grammaire. *Négation*.

VALÈRE

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent (1) et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux (2), et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés (3).

ÉLISE

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient, je me retire. Prenez ce

(1) *Impertinent.* Lex.

(2) *S'ajuster à.* Lex.

(3) Molière nous prépare ainsi au rôle de *complaisant* que jouera Valère, et qui le mettra d'ailleurs assez souvent dans un embarras comique.

temps pour lui parler; et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II

CLÉANTE, ÉLISE

CLÉANTE

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlais de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE

Me voilà prête à vous ouïr (1), mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot : j'aime.

ÉLISE

Vous aimez?

CLÉANTE

Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite (2); que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le

(1) *Ouïr*. Lex.
(2) *Conduite*. Lex.

dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE

Non, mais j'y suis résolu; et je vous conjure encore une fois de ne point apporter des raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE

Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE

Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas : vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs; et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE

Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; et si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE

Ah! plût au Ciel que votre âme, comme la mienne...

ÉLISE

Finissons auparavant votre affaire, et me dites (1) qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère (2), qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables.

(1) *Me dites.* Grammaire. *Pronom.*

(2) *Bonne femme,* sans aucun sens ironique. Balzac écrit à Conrart (10 octobre 1650) : « J'ai perdu mon bonhomme de père. » Lex. à *bon.*

Elle la sert, la plaint, et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions : une douceur pleine d'attraits, une bonté tout engageante, une honnêteté adorable, une... Ah ! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue.

ÉLISE

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous m'en dites ; et pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLEANTE

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées (1), et que leur discrète conduite (2) a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime ; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille ; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE

Ah ! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir ? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage (3) de tous côtés, si je suis réduit avec

(1) *Accommodées.* Lex.
(2) *Discrète.* Lex. ; *conduite.* Lex.
(3) *Je m'engage.* Lex.

vous à chercher tous les jours les secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis ; et si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein de l'argent à emprunter (1) ; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

ÉLISE

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE

J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence ; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur (2).

SCÉNE III

HARPAGON, LA FLÈCHE

HARPAGON

Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence (3).

LA FLÈCHE, *à part.*

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit

(1) Molière veut par là donner un motif honorable à l'emprunt dont il sera bientôt question, entre Cléante et son valet La Flèche.

(2) En habile dramaturge, Molière ne met pas *sur la scène* la confidence d'Élise à son frère : ce serait une ennuyeuse répétition.

(3) Étudier les *entrées* des principaux personnages de Molière : Alceste, Tartuffe, Philaminte, etc... Cf. Plaute, *Aululaire*, I, 1, et IV, 4. — *Détale.* Lex. — *Maître juré filou.* Parmi les *maîtres* de chaque corporation, on choisissait les *jurés.* Cette expression veut dire : *filou de première qualité.*

vieillard, et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON

Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE

Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons : sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON

Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas (1) de mes mouchards (2), qui prennent garde à ce qu'on fait ? (*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

(1) *Ne voilà pas...* Grammaire. *Négation.*
(2) *Mouchards.* Lex.

LA FLÈCHE

Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE

Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON

Tu fais le raisonneur. Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. (*Il lève la main pour lui donner un soufflet.*) Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE

Hé bien ! je sors.

HARPAGON

Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE

Que vous emporterais-je ?

HARPAGON

Viens çà, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE

Les voilà.

HARPAGON

Les autres.

LA FLÈCHE

Les autres ?

HARPAGON

Oui.

LA FLÈCHE

Les voilà (1).

(1) Ce passage est imité de Plaute. Dans l'*Aululaire*, Euclion, qui querelle l'esclave Strobile, lui dit : « Montre-moi tes mains. — Les voilà. — Montre. — Les voilà. — Je vois, Allons ! montre encore la troisième. » — Chappuzeau, dans le *Riche vilain* (1653), avait ainsi imité Plaute : « *Crispin.* Ça, montre-moi ta main. — *Philippin.* Tenez. — *C.* L'autre. — *P.* Tenez ; voyez jusqu'à demain. — *C.* L'autre. — *P.* Allez la chercher. En ai-je une douzaine ? » — Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, VII, a écrit : « Malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons *Cedo tertiam*, je soutiens contre Molière qu'un avare qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé. »

HARPAGON, *montrant le haut-de-chausses de La Flèche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLÈCHE

Voyez vous-même (1).

HARPAGON, *il tâte le bas de ses chausses.*

Ces grands hauts-de-chausses (2) sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un (3).

LA FLÈCHE, *à part.*

Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !

HARPAGON

Euh ?

LA FLÈCHE

Quoi ?

HARPAGON

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLÈCHE

Je dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON

C'est ce que je veux faire.

(*Il fouille dans les poches de La Flèche.*)

Fénelon confond les deux scènes, puisque Molière ne parle pas de la *troisième main*, mais dit les *autres*.

La plupart des critiques justifient Molière en faisant observer que précisément Harpagon est *fou ;* son avarice lui fait perdre la tête ; et il oublie qu'il a déjà vu les mains de La Flèche, ou il confond les mains avec les poches. Nous ne sommes pas de cet avis ; et rien ne nous paraît plus *intentionnel* que *les autres*. Harpagon en effet soupçonne La Flèche de le voler ; celui-ci lui montre ses mains vides ; l'avare lui dit : « Les autres », c'est-à-dire : « Tu as d'*autres mains* avec lesquelles tu me voles ; les mains que tu me montres vides à cette heure ne sont pas tes vraies mains ; ce sont les *autres* que je veux voir... » Il y a là une expression créée par analogie sur : « un autre visage, un autre langage, etc... »

(1) Molière continue à imiter Plaute, où Euclion dit à Strobile : « Allons, secoue ton manteau. — *Strobile.* Tant que tu voudras. — *E.* Ne l'aurais-tu pas sous sa tunique ? — *S.* Tâte partout. »

(2) *Hauts-de-chausses*, culottes.

(3) *Pendre quelqu'un*, c'est-à-dire un de ceux qui les portent, et qui y dissimulent le produit de leur vol.

LA FLÈCHE, *à part.*

La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

HARPAGON

Comment ? que dis-tu ?

LA FLÈCHE

Ce que je dis ?

HARPAGON

Oui : qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON

De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE

Des avaricieux.

HARPAGON

Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

LA FLÈCHE

Des vilains et des ladres.

HARPAGON

Mais qui est-ce que tu entends (1) par là ?

LA FLÈCHE

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON

Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette (2) ?

(1) *Entends.* Lex.

(2) *Bonnet... barrette.* « Parler à son bonnet », expression proverbiale pour : se parler à soi-même ; — « parler à la barrette » de quelqu'un : lui donner des coups sur la tête, et en faire tomber la *barrette* (*béret*), petit bonnet plat que portaient les paysans au moyen âge, et qui désigne seule-

LA FLÈCHE

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON

Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE

Je ne nomme personne.

HARPAGON

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE

Qui se sent morveux, qu'il se mouche (1).

HARPAGON

Te tairas-tu ?

LA FLÈCHE

Oui, malgré moi.

HARPAGON

Ha, ha !

LA FLÈCHE, *lui montrant une des poches de son justaucorps.*

Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?

HARPAGON

Allons, rends-le-moi sans te fouiller (2).

LA FLÈCHE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON

Assurément ?

LA FLÈCHE

Assurément.

ment aujourd'hui un bonnet ecclésiastique. Cf., dans une farce du XV[e] siècle, *La Cornette* : « Puisqu'ils parlent de ma cornette, Je parlerai à leur barrette... »

(1) Il faut saisir toutes les occasions de faire observer aux élèves combien Molière sait approprier le langage à la condition du personnage. Comparez cette trivialité de La Flèche au jargon galant de Valère (sc. I) et à la sécheresse violente d'Harpagon. On ne saurait trop le répéter : Molière n'a pas de *style ;* il fait parler la nature.

(2) *Sans te fouiller.* Sans que je te fouille.

HARPAGON

Adieu : va-t'en à tous les diables (1) !

LA FLÈCHE

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON

Je te le mets sur ta conscience, au moins. Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là (2).

SCÈNE IV

ÉLISE, CLÉANTE, HARPAGON

HARPAGON

Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bienheureux qui a tout son fait (3) bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache (4) fidèle; car pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier : je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer. Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier (5). Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... *(Ici le frère et la sœur*

(1) Cf. Plaute : « Va-t'en où tu voudras ! Que Jupiter et les dieux te confondent !... »

(2) *Ce chien de boiteux-là.* Louis Béjart, chargé du rôle de La Flèche, était boiteux. Plus loin, on verra Molière se moquer de sa propre infirmité, quand il toussera et parlera de sa *fluxion.*

(3) *Fait.* Lex.

(4) *Cache.* Lex.

(5) Dans l'*Aululaire,* il était tout à fait vraisemblable qu'un pauvre homme du peuple, Euclion, conservât chez lui, dans son foyer, la marmite pleine d'or, et qu'il allât ensuite l'enterrer dans le jardin du temple de la Bonne Foi; ce sont encore aujourd'hui habitudes de paysans. Molière tient donc à expliquer pourquoi Harpagon garde dix mille écus chez lui par hasard, pour quelques jours. Harpagon sait faire fructifier son argent; il le place à gros intérêts; et déjà il a mis en route le courtier Mᵉ Simon pour lui découvrir un placement sûr. Mais l'intrigue exigeait une cassette volée; de là, cette explication.

paraissent, s'entretenant bas.) O Ciel ! je me serai trahi moi-même : la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. Qu'est-ce ?

CLÉANTE

Rien, mon père.

HARPAGON

Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

ÉLISE

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON

Vous avez entendu...

ÉLISE

Quoi, mon père ?

HARPAGON

Là...

ÉLISE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE

Non.

HARPAGON

Si fait, si fait.

ÉLISE

Pardonnez-moi.

HARPAGON

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui (1) peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE

Nous feignions à (2) vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

(1) *Qui*. Grammaire. *Pronom.*

Grammaire. *Préposition.*

CLÉANTE

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON

Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus !

CLÉANTE

Je ne crois pas...

HARPAGON

Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE

Ce sont des choses...

HARPAGON

J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE

Je pense que...

HARPAGON

Cela m'accommoderait fort.

ÉLISE

Vous êtes...

HARPAGON

Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable (1).

CLÉANTE

Mon Dieu ! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON

Comment ? j'ai assez de bien ! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON

Cela est étrange que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis !

CLÉANTE

Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien ?

(1) Dans toute la première partie de cette scène, on voit un excellent exemple de *situation créée par le caractère*.

HARPAGON

Oui : de pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles (1).

CLÉANTE

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage (2) que vous promenez par la ville? Je querellais hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel; et à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution (3). Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort : vous donnez furieusement dans le marquis; et pour aller ainsi vêtu, il faut que vous me dérobiez.

CLÉANTE

Hé! comment vous dérober?

HARPAGON

Que sais-je? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE

Moi, mon père? c'est que je joue; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON

C'est fort mal fait (4). Si vous êtes heureux au jeu,

(1) *Cousu de pistoles.* Cf. La Fontaine, *Le Savetier et le Financier* (VIII, 2.) : « Son voisin, au contraire, était tout cousu d'or. » Cette locution serait venue, d'après Furetière, de ce que les avares « cousent leur argent dans leurs habits pour le mieux compter et garder ». Elle peut s'être dite aussi des vêtements galonnés, *cousus d'or,* portés par les grands seigneurs Sur *Pistole,* cf. Lex.

(2) *Equipage.* Lex.

(3) *Constitution.* Lex.

(4) D'après les premiers mots de cette réplique, on croit qu'Harpagon va reprocher à son fils sa passion pour le jeu. Mais la suite nous édifie sur les sentiments du père.

vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses (1). Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze (2).

CLÉANTE

Vous avez raison.

HARPAGON

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. Euh? Je crois qu'ils font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là?

ÉLISE

Nous marchandons (3), mon frère et moi, qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE

C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

(1) Le haut-de-chausses ou culotte s'attachait au pourpoint au moyen d'*aiguillettes* ou lacets ferrés. Les élégants avaient remplacé les aiguillettes par des rubans.

(2) *A ne le placer qu'au denier douze,* c'est-à-dire à un peu plus de 8 pour cent (un denier d'intérêt pour douze deniers prêtés). On voit plus loin qu'en effet Harpagon considère cet intérêt, qui dépasse déjà le taux légal de son temps (5 %), comme tout à fait indigne de lui.

(3) *Marchandons.* Lex.

ÉLISE

Ah! mon père!

HARPAGON

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

CLÉANTE

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre (1); et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux; et vous n'aurez ni l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et pour commencer par un bout *(A Cléante :)* avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Et vous?

ÉLISE

J'en ai ouï parler.

HARPAGON

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE

Une fort charmante personne.

HARPAGON

Sa physionomie?

CLÉANTE

Toute honnête, et pleine d'esprit.

HARPAGON

Son air et sa manière?

CLÉANTE

Admirables, sans doute.

HARPAGON

Ne croyez-vous pas qu'une jeune fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle?

(1) *Entendre*. Lex.

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Que ce serait un parti souhaitable?

CLÉANTE

Très souhaitable.

HARPAGON

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage (1)?

CLÉANTE

Sans doute.

HARPAGON

Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle?

CLÉANTE

Assurément.

HARPAGON

Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourrait prétendre (2).

CLÉANTE

Ah! mon père, le bien n'est pas considérable (3), lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE

Cela s'entend (4).

HARPAGON

Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE

Euh!

HARPAGON

Comment?

(1) *Ménage*. Lex.
(2) *Prétendre*. Lex.
(3) *Considérable*. Lex.
(4) *S'entend*. Lex.

CLÉANTE

Vous êtes résolu, dites-vous?...

HARPAGON

D'épouser Mariane.

CLÉANTE

Qui, vous? vous?

HARPAGON

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLÉANTE

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON

Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire. Voilà de mes damoiseaux flouets (1), qui n'ont non plus de vigueur que (2) des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; et pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE

Au seigneur Anselme?

HARPAGON

Oui, un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE. (*Elle fait une révérence.*)

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON. (*Il contrefait sa révérence.*)

Et moi, ma petite fille ma mie (3), je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît (4).

ÉLISE

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON

Je vous demande pardon, ma fille.

(1) *Flouets.* Lex.

(2) *N'ont plus... que.* Grammaire. *Conjonction.*

(3) *Ma mie.* Lex.

(4) Pourquoi ces révérences? Molière, toutes les fois que la situation deviendrait ou monotone ou pénible, invente un jeu de scène qui fait diversion. Comparer sous ce rapport le théâtre de Labiche.

ÉLISE

Je suis très humble servante au seigneur Anselme; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON

Je suis votre très humble valet; mais, avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE

Dès ce soir?

HARPAGON

Dès ce soir.

ÉLISE

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON

Cela sera, ma fille.

ÉLISE

Non.

HARPAGON

Si.

ÉLISE

Non, vous dis-je.

HARPAGON

Si, vous dis-je.

ÉLISE

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON

C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE

Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON

Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras (1). Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père!

ÉLISE

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte (2)?

(1) Attirer l'attention des élèves sur ces dialogues *symétriques*, fréquents chez Molière, qui a le sens parfait du rythme dramatique.

(2) La réflexion d'Élise est impertinente. Il est évident qu'elle ne devait pas, elle, répondre ainsi. Mais cette réponse est d'une justesse absolue : Harpagon recueille ce qu'il mérite. Cf. les réponses de Mariane dans *Tartuffe*, d'Angélique dans le *Malade imaginaire*, de Lucinde dans le *Médecin malgré lui*.

HARPAGON

C'est un parti où il n'y a rien à redire ; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE

Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, *apercevant Valère de loin.*

Voilà Valère : veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉLISE

J'y consens.

HARPAGON

Te rendras-tu à son jugement ?

ÉLISE

Oui, j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON

Voilà qui est fait.

SCÈNE V

VALÈRE, HARPAGON, ELISE

HARPAGON

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALÈRE

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON

Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALÈRE

Non, mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison (1).

HARPAGON

Je veux ce soir lui donner comme époux un homme

(1) La situation de Valère sera d'autant plus comique qu'il contribua lui-même à la rendre plus difficile.

aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre (1). Que dis-tu de cela ?

VALÈRE

Ce que j'en dis ?

HARPAGON

Oui.

VALÈRE

Eh, eh.

HARPAGON

Quoi ?

VALÈRE

Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment ; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison (2). Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON

Comment ? le seigneur Anselme est un parti considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble (3), doux, posé, sage et fort accommodé (4), et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VALÈRE

Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec...

HARPAGON

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot.

(1) *Elle se moque de...* Lex.

(2) *Vous ne pouvez pas que n'ayez raison...* Tour latin *non potestis quin.*

(3) *Un gentilhomme qui est noble.* Le tour contraire serait plus logique : *Un noble qui est gentilhomme.* On pouvait en effet être *noble*, c'est-à-dire *anobli*, sans être *gentilhomme, né de parents nobles.* Or tous les *anoblis* se prétendaient gentilshommes, et tous ne l'étaient pas. Molière lance ici un trait satirique contre les parvenus qui avaient acheté un office ou une terre conférant la noblesse, et qui se forgeaient une fausse généalogie.

(4) *Accommodé.* Lex.

VALÈRE

Sans dot?

HARPAGON

Oui.

VALÈRE

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE

Assurément, cela ne reçoit (1) point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON

Sans dot (2).

VALÈRE

Vous avez raison : voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose sans doute où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON

Sans dot.

VALÈRE

Ah! il n'y a pas de réplique à cela : on le sait bien; qui diantre peut aller là contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient

(1) *Reçoit.* Lex.

(2) Le *sans dot*, donné trois fois pour réponse aux raisonnements de Valère, est un remarquable exemple de cet *automatisme* qui, selon M. Bergsen, est le principe essentiel du comique. Harpagon n'écoute pas; il est obsédé par le *sans dot*, et chaque fois que Valère s'arrête, le *sans dot* se déclanche mécaniquement. De là un contraste, une rupture du rapport, et un effet comique. Cf. *Le pauvre homme!* d'Orgon, dans *Tartuffe*.

donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient plus que toute autre chose à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARPAGON

Sans dot.

VALÈRE

Il est vrai ; cela ferme la bouche à tout, *sans dot*. Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON *regarde vers le jardin. — A part.*

Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? (*A Valère.*) Ne bougez, je reviens tout à l'heure (1). (*Il sort.*)

ÉLISE

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE

C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins ; et...

ÉLISE

Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE

On cherchera des biais (2) pour le rompre.

(1) Cf. Plaute. Euclion cause avec Mégadore, et soupçonne celui-ci d'en vouloir à son or. Aussi rompt-il subitement l'entretien : « Mon trésor a été harponné. Je vais aller voir jusque chez moi. — Où vas-tu ? — Je ne tarderai pas à revenir ; il faut que je voie quelque chose à la maison. » Il disparaît, puis il revient, rassuré.

(2) *Biais*. Lex.

ÉLISE

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE

Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE

Vous moquez-vous ? Y connaissent-ils quelque chose ? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel (1) mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient (2).

HARPAGON, *à part, dans le fond du théâtre.*

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout ; et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... (*Il aperçoit Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait ; et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON

Bon. Voilà bien parlé cela.

VALÈRE

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON

Comment ? j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oui, tu as beau fuir. Je lui

(1) *Quel mal...* Grammaire. *Pronom.*

(2) Molière rappelle ici l'intrigue de l'*Amour médecin* et du *Médecin malgré lui* ; et il profite de la circonstance pour lancer une rapide boutade contre les médecins.

donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE

Après cela, résistez à mes remontrances. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON

Oui, tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON

Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et je reviens tout à l'heure.

VALÈRE

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON

Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique (1) de la sorte!

(1) *Domestique.* Lex.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

CLÉANTE, LA FLÈCHE

CLÉANTE

Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avais-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE

Oui, Monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais Monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru le risque d'être battu.

CLÉANTE

Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais ; et depuis que je ne t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE

Votre père amoureux ?

CLÉANTE

Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE

Lui se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? Et l'amour a-t-il été fait pour les gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLECHE

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLÉANTE

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures (1) plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite ?

(1) *Ouvertures.* Lex.

LA FLÈCHE

Ma foi! Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains de fesse-mathieux (1).

CLÉANTE

L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant (2) et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous; et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE

Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soins à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE

Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien (3).

(1) *Fesse-mathieux.* Lex.

(2) *Agissant.* Lex.

(3) Cléante et Élise étant majeurs, Harpagon leur doit compte de la fortune de leur mère.

LA FLÈCHE

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire :

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE

Il n'y a rien a dire à cela.

LA FLÈCHE

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit (1).

CLÉANTE

Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE

Cela est vrai.

Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq (2), *il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.*

(1) *Au denier dix-huit,* à un denier d'intérêt pour dix-huit deniers prêtés, soit près de 6 pour cent. C'est encore un peu au-dessus du taux légal de 5 pour cent établi par l'édit de 1665.

(2) *Denier cinq.* A un denier d'intérêt pour cinq deniers prêtés, soit 20 pour cent.

CLÉANTE

Comment diable ! quel Juif, quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre (1).

LA FLÈCHE

Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE

Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent ; et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE

Il y a encore quelque chose ?

LA FLÈCHE

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres, et pour les mille écus (2) *restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes* (3) *et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.*

CLÉANTE

Que veut dire cela ?

LA FLÈCHE

Écoutez le mémoire (4).

(1) *Au denier quatre*, 25 pour cent.

(2) *Mille écus*. Trois mille francs.

(3) *Hardes* se dit plutôt des vêtements, et *nippes* du linge. L'un et l'autre mot se dit d'effets en mauvais état.

(4) *Le mémoire*. Molière a dû transcrire ici, littéralement, quelque mémoire d'usurier de son temps. Tout y est *réel, technique*. Pas de plaisanterie artificielle. Le comique naît du contraste entre ce féroce mémoire, le ton sur lequel La Flèche en fait la lecture, et la situation de Cléante. — L'idée première lui en a sans doute été fournie par le passage suivant de la *Belle Plaideuse*, comédie de Boisrobert (1654) ; on verra que le *mémoire* n'y existe pas et que le valet énumère seulement quelques articles, choisis à dessein pour faire rire le spectateur.

FILIPIN

Milan à l'usurier vient de tâter le pouls •

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de points de Hongrie (1), *appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe* (2) *de même; le tout bien conditionné et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.*

Plus un pavillon à queue (3), *d'une bonne serge d'Aumale rose-sèche, avec le mollet* (4) *et les franges de soie.*

CLÉANTE

Que veut-il que je fasse de cela?

Si vous n'avez l'argent, il ne tiendra qu'à vous.
Mais...

ERGASTE

Quoi, mais? Ne fais pas ici de préambule :
Parle.

FILIPIN

Mais l'usurier me paraît ridicule.

ERGASTE

Comment?

FILIPIN

A votre père il ferait des leçons.
Têtebleu! qu'il en sait, et qu'il fait de façons?
C'est le fesse-mathieu le plus franc que je sache :
J'ai pensé lui donner deux fois sur la moustache.
Il veut bien vous fournir les quinze mille francs ;
Mais, monsieur, les deniers ne sont pas tous constants
Admirez le caprice injuste de cet homme :
Encor qu'au denier douze il prête cette somme
Sur bonne caution, il n'a que mille écus
Qu'il donne argent comptant.

ERGASTE

Où donc est le surplus?

FILIPIN

Je ne sais si je puis vous le conter sans rire.
Il dit que du Cap Vert il lui vient un navire,
Et fournit le surplus de la somme en guenons
Et fort beaux perroquets, en douze gros canons.
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.
Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre.

(*La Belle Plaideuse*, acte IV, sc. 2.)

(1) *Points de Hongrie.* Sorte de tapisserie.

(2) *Courte-pointe*, Étymologie : *courte* (latin *culcita*, matelas ou lit de plume) et *pointe*, participe passé de *poindre*, piquer (latin *pungere*); donc, couvre-pieds piqué. (Cf. *pourpoint*).

(3) *Pavillon à queue.* Garniture de lit, qui s'attache au plafond. La forme ressemble à celle d'une tente; de là le nom de *pavillon*.

(4) *Le mollet*, petite frange dont on garnit les meubles.

LA FLÈCHE

Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaut et de Macé (1).

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLÉANTE

Qu'ai-je à faire, morbleu...?

LA FLÈCHE

Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes (2) *assortissantes.*

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et deux récipients, fort utile à ceux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE

J'enrage.

LA FLÈCHE

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame (3), *et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.*

Plus, une peau d'un lézard (4) *de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.*

(1) Ce doit être un panneau dépareillé de la série des huit tapisseries consacrées à ce sujet champêtre. D'ailleurs, il faudrait voir dans quel état. (Voir dans l'éd. *Despois-Mesnard*, t. VII, p. 205, une note de M. Jules Guiffrey, sur la tapisserie en question.)

(2) *Fourchettes.* A l'époque où les soldats se servaient du mousquet, arme fort lourde, ils portaient avec eux une sorte de pique, fourchue à l'extrémité supérieure, qu'ils plantaient en terre, et sur laquelle ils plaçaient le canon de leur mousquet, pour tirer.

(3) *Trou-madame.* « Sorte de jeu qui se joue avec treize petites boules, qu'on fait couler dans autant de trous, marqués pour la perte ou pour le gain. » (LITTRÉ.)

(4) *Une peau d'un lézard...* Cet article est resté proverbial.

Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus par la discrétion du prêteur.

CLÉANTE

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons (1) qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela (2), et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe (3).

CLÉANTE

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères, et on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent,

LA FLÈCHE

Il faut convenir que le vôtre animerait contre sa vilanie (4) le plus posé homme du monde. Je n'ai pas,

(1) *Rogatons.* Lex.

(2) Il est probable que les emprunteurs, au lieu de prendre livraison des articles détaillés au mémoire, aiment mieux transiger et abandonner, pour une somme minime, tous ces objets incommodes et difficiles à revendre, dont la seule *manutention* les induirait en nouveaux frais ; de là un autre profit pour le prêteur.

(3) Rabelais était un des auteurs favoris de Molière, qui cite ici presque exactement un passage du *Tiers livre*, ch. II. Panurge, devenu châtelain par la grâce de Pantagruel, « se gouverna si bien... qu'en moins de quatorze jours il dilapida le revenu certain et incertain de sa châtellenie pour trois ans, abattant bois, brûlant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe ».

(4) *Vilanie.* Lex.

Dieu merci, les inclinations fort patibulaires (1); et parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries (2) qui sentent tant soit peu l'échelle (3); mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire (4).

CLÉANTE

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore (5).

(1) *Patibulaires*, du latin *patibulum*, fourche, gibet auquel on attachait les esclaves. La Flèche veut dire : Je ne suis pas naturellement porté aux actions dignes du gibet.

(2) *Galanteries*. Lex.

(3) L'*échelle*, celle que le bourreau assujettit au gibet, pour y faire monter le patient.

(4) *Des tentations de le voler*. Ceci nous prépare au vol de la cassette par La Flèche.

(5) Ici La Flèche et Cléante restent d'un côté du théâtre, tandis que Harpagon et maître Simon entrent de l'autre. Molière imite encore, dans cette scène, *La Belle Plaideuse*, de Boisrobert (1654), acte I^er^, sc. 8 : Ergaste a chargé le notaire Barquet de lui procurer de l'argent; celui-ci le met en présence d'un usurier qui l'a chargé de son côté de lui trouver un bon placement; et cet usurier n'est autre qu'Amidor, père d'Ergaste.

Voici le passage essentiel de cette scène. Molière doit sans doute à Boisrobert, ou plutôt à une anecdote célèbre sur le président de Bercy et son fils, que Boisrobert utilisa le premier, l'idée de ce coup de théâtre. Mais que l'on compare la prose cinglante et vigoureuse de Molière aux vers médiocres de Boisrobert, on verra se vérifier une fois de plus la vérité de ce mot de Chateaubriand : « L'auteur original n'est pas celui qui n'imite personne; c'est celui que personne ne peut imiter. »

BARQUET

Il sort de mon étude,
Parlez-lui.

ERGASTE

Quoi! c'est là celui qui fait le prêt?

BARQUET

Oui, monsieur.

AMIDOR

Quoi? c'est là ce payeur d'intérêt?
Quoi! c'est donc toi, méchant filou, traîne-potence?
C'est en vain que ton œil évite ma présence,
Je t'ai vu.

ERGASTE

Qui doit être enfin le plus honteux,
Mon père? Et qui paraît le plus sot de nous deux?

SCÈNE II

MAITRE SIMON, HARPAGON, CLÉANTE, LA FLÈCHE

MAITRE SIMON

Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

MAITRE SIMON

Non, je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce

FILIPIN

Nous voilà bien chanceux !

BARQUET

La plaisante aventure !

ERGASTE

Quoi ! jusques à son sang étendre son usure ?

BARQUET

Laissons-les.

AMIDOR

Débauché, traître, infâme, vaurien !
Je me retranche tout pour t'assurer du bien :
J'épargne, je ménage, et mon fonds, que j'augmente
Tous les ans, pour le moins, de mille francs de rente,
N'est que pour t'élever sur ta condition ;
Mais tu secondes mal ma bonne intention,
Je prends pour un ingrat un soin fort inutile :
Il dissipe en un jour plus qu'on n'épargne en mille,
Et par son imprudence, et par sa lâcheté,
Détruit le doux espoir dont je m'étais flatté.

ERGASTE

A quoi diable me sert une épargne si folle,
Si ce qu'on prête ailleurs, je sens qu'on me le vole,
Moi qui vivrais en roi des usures qu'on perd
Et des écus moisis que l'on met à couvert ?
Que j'aurai grand plaisir des grands biens qu'on me garde,
Quand je serai sans dents, moi que chacun nazarde,
Moi qui vis misérable et n'ai pas de crédit
Pour un pauvre repas ou pour un pauvre habit...

Le père se décharge ensuite sur le valet, à qui il promet de le faire pendre; il menace son fils de le faire enfermer dès le lendemain à Saint-Victor, prison où l'on détenait les fils de famille endettés. Ergaste et son valet restent tout penauds et se promettent de trouver de l'argent coûte que coûte. Quelle différence avec l'emportement du dialogue de Molière, où le fils tient tête au père avec tant d'impertinence et de mépris!

n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même ; et son homme m'a assuré que vous serez content, quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAITRE SIMON

Cela s'entend.

LA FLÈCHE

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père.

CLEANTE

Lui aurait-on appris qui je suis ? et serais-tu pour nous trahir (1) ?

MAITRE SIMON

Ah ! Ah ! vous êtes bien pressés ! Qui vous a dit que c'était céans ? Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON

Comment ?

MAITRE SIMON

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON

Comment, pendard ? c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

CLÉANTE

Comment, mon père ? c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ?

(Maître Simon s'enfuit.)

(1) *Serais-tu pour...* Cf. p. 292, note 5.

HARPAGON

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉANTE

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON

Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi ?

CLÉANTE

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là ? de te précipiter dans des dépenses effroyables ? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ? de sacrifier gloire (1) et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

HARPAGON

Ote-toi de mes yeux, coquin ! ôte-toi de mes yeux.

CLEANTE

Qui est le plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles, *(Seul.)* Je ne suis pas fâché de cette aventure (2), et ce m'est un avis de tenir l'œil, plus que jamais, sur toutes ses actions.

(1) *Gloire.* Lex.

(2) Réflexion analogue à celle qu'Harpagon a faite tout à l'heure sur le jeu.

SCÈNE III

FROSINE, HARPAGON

FROSINE

Monsieur...

HARPAGON

Attendez un moment ; je vais revenir vous parler. (*A part.*) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE IV

LA FLÈCHE, FROSINE

LA FLÈCHE

L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes (1) ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE

Hé ! c'est toi, mon pauvre La Flèche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLÈCHE

Ah ! ah ! c'est toi, Frosine. Que viens-tu faire ici ?

FROSINE

Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE

As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE

Oui, je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE

De lui ? Ah, ma foi ! tu seras bien fine si tu en tires

(1) Ce *magasin de hardes* est constitué soit par un superflu de mobilier que Harpagon a fait ranger dans quelque grenier, soit par des *saisies* faites sur des créanciers devenus insolvables.

quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE

Je suis votre valet (1), et tu ne connais pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles et de l'amitié tant qu'il vous plaira ; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses ; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais : *Je vous donne,* mais : *Je vous prête le bon jour.*

FROSINE

Mon Dieu ! je sais l'art de traire les hommes ; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE

Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde ; et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu' honneur et que vertu (2) ; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles ; et si... Mais il revient ; je me retire.

(1) *Je suis votre valet.* Dans la bouche de La Flèche, valet de son métier, cette expression, qui était employée surtout dans la conversation entre gens du monde, est fort piquante ; d'autant plus qu'au lieu de dire à Frosine, qu'il tutoie par ailleurs, *ton valet,* il laisse à la locution son tour cérémonieux.

(2) Cf. la tirade de Valère, p. 473.

SCENE V

HARPAGON, FROSINE

HARPAGON (*Bas.*)

Tout va comme il faut. (*Haut.*(Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

FROSINE

Ah, mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé (1)!

HARPAGON

Qui, moi?

FROSINE

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON

Tout de bon?

FROSINE

Comment? vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON

Copendant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE

Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà bien de quoi (2)! C'est la fleur de l'âge cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, que je crois (3),

FROSINE

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

(1) Molière emprunte plusieurs traits à des comédies italiennes, pour le rôle de Frosine. Les compliments à propos de l'âge lui sont suggérés par une scène de la *Vedova* de Nicolo Buonaparte, traduite par Larivey (*La Veuve*); quant à l'examen des lignes de la main, Molière le prend aux *Supposés* de l'Arioste, dont une traduction française avait paru en 1552 Mais il vaut mieux conjecturer que cette scène avait passé dans des farces et que Molière en avait déjà usé pour son répertoire de province.

(2) *Voilà bien de quoi :* De quoi se plaindre ou de quoi tant parler.

(3) *Que je crois.* A ce que ie crois.

HARPAGON

Tu le crois?

FROSINE

Assurément, Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. O! que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON

Tu te connais à cela?

FROSINE

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! quelle ligne de vie (1)!

HARPAGON

Comment?

FROSINE

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-la?

HARPAGON

Hé bien! qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE

Par ma foi! je disais cent ans; mais vous passerez les six-vingts (2).

HARPAGON

Est-il possible?

FROSINE

Il faudra vous assommer, vous dis-je; et vous mettrez en terre et vos enfants et les enfants de vos enfants.

HARPAGON

Tant mieux (3)! Comment va notre affaire?

FROSINE

Faut-il le demander? et me voit-on mêler (4) de rien dont je ne vienne à bout? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux; il n'est point de partis au monde

(1) Expression empruntée à la *chiromancie*, ou art de lire la destinée dans la main.

(2) *Six vingts*, c'est-à-dire six fois vingt, cent vingt. Nous n'avons conservé, de cette façon de compter, que *quatre-vingts*, *quatre-vingt-dix (nonante)*, et l'expression *Quinze-Vingts (trois cents)*, qui désigne l'hôpital fondé par Saint Louis pour les aveugles

(3) *Tant mieux* C'est ce qu'on appelle, dans la comédie-rosse contemporaine, un *mot de nature*.

(4) *Me voit-on mêler...* Grammaire. *pronom*

que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la République de Venise (1). Il n'y avait pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON

Qui (2) a fait réponse...

FROSINE

Elle a reçu la proposition avec joie, et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire (3) de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au Seigneur Anselme; et je serai bien aise qu'elle soit du régale (4).

FROSINE

Vous avez raison. Elle doit après dîné rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au soupé (5).

(1) Cf. *Rabelais* (Liv. III, ch. 41). « Et te dis, Daudin, mon fils joly, que, par cette methode, je pourrais paix mettre, ou trèves pour le moins, entre le grand roy et les Vénitiens, entre l'empereur et les Suisses, entre les Anglois et les Ecossois, entre le pape et les Ferrarois. Iray-je plus loing ? Ce m'aït Dieu, entre le Turc et le Zophy, entre les Tartares et les Moscovites. »

(2) *Qui a fait réponse... Qui* se rapporte à la mère de Mariane.

(3) *Se doit faire.* Grammaire. *Pronom.*

(4) *Régale* ou *régal.* Lex.

(5) *Soupé.* Tous les textes conservent l'orthographe *soupé*, qui était alors aussi usitée que *souper.* Mais, si cette orthographe est à respecter dans une rime Cf. *Mis.*, II : *couché* rime avec *attaché* ; nous ne voyons pas l'inconvénient qu'il y aurait à la remplacer ici par celle qui prévaut dans la langue actuelle ? De même pour *régale*, quelques lignes plus haut.— *La foire.* Comme l'*Avare* fut joué le 9 septembre 1668, il doit être question ici de la foire Saint-Laurent, qui se tenait au faubourg Saint-Martin, du 28 juin au 30 septembre, plutôt que de la foire Saint-Germain (3 fév. au dimanche des Rameaux).

HARPAGON

Hé bien! elles iront ensemble dans mon carrosse (1), que je leur prêterai.

FROSINE

Voilà justement son affaire.

HARPAGON

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE

Comment? c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente.

HARPAGON

Douze mille livres de rente!

FROSINE

Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche (2). C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle par conséquent il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés (3) perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il (4) ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté (5) fort simple et n'aime point les superbes habits ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui

(1) Harpagon a un carrosse et de nombreux domestiques. Il est riche. Son avarice est donc bien un vice. (Cf. p. 443).

(2) *Épargne de bouche.* Lex. (*bouche*).

(3) *Orge mondé.*

(4) *Il* est neutre.

(5) *Propreté.* Lex.

n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente-et-quarante (1), vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure (2) et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON

C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot (3) de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai point donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE

Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître (4).

(1) Trente-et-quarante : jeu de hasard qui se joue avec des cartes; c'est un jeu de banque; celui qui amène le plus près de trente gagne; à trente et un il gagne double, et à quarante il perd double. (Littré.) — La passion du jeu était une des plaies de la société à cette époque. Prédicateurs, moralistes, poètes comiques, tous en ont signalé les ravages. Les femmes y étaient encore plus acharnées que les hommes; voir en particulier *Les Bourgeoises de qualité* (1700) et *La désolation des joueuses* (1687), de Dancourt.

(2) *L'héritage d'un grand amour de simplicité...* Un amour héréditaire pour...

(3) *Son dot.* Lex.

(4) Ceci peut servir à préparer la *reconnaissance* du dénouement.

HARPAGON

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût; et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE

Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON

Elle?

FROSINE

Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendu (1) parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON

Sur cela seulement?

FROSINE

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

(1) Grammaire. *Participe.*

FROSINE

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis? des Céphales? des Pâris et des Apollons? (1) Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils (2).

HARPAGON

Cela est admirable! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

FROSINE

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens, pour les aimer! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux (3), pour donner envie de leur peau; et je voudrais bien savoir quel ragoût (4) il y a à eux?

HARPAGON

Pour moi, je n'y en comprends point; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE

Il faut être folle fieffée (5). Trouver la jeunesse aimable! est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes, que de jeune blondins? et peut-on s'attacher à ces animaux-là?

(1) *Adonis*, dieu du printemps, dont les Grecs célébraient chaque année la naissance et la mort, et qui était représenté sous les traits d'un jeune homme de la plus grande beauté; *Céphale*, époux de Procris, célèbre également par sa beauté (Cf. Ovide. *Métamorphoses*); *Pâris*, fils de Priam, enleva Hélène et causa la fameuse guerre de Troie; *Apollon*, dieu du jour et de la poésie.

(2) *Saturne*, père de Jupiter, représenté sous les traits d'un vieillard; *Priam*, roi de Troie; *Nestor*, un des chefs grecs réunis devant Troie et qui avait « trois âges d'homme »; *Anchise*, père d'Enée, et que celui-ci, après la ruine de Troie, emporta sur ses épaules (Cf. Virgile. *Enéide*, livre II.)

(3) *Godelureaux*. Lex.

(4) *Ragoût*. Lex.

(5) *Fieffée*. Lex.

HARPAGON

C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée (1), et leur trois brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupe, leurs hauts-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés (2)!

FROSINE

Eh! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme, cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue; et c'est ainsi qu'il faut être fait, et vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON

Tu me trouves bien?

FROSINE

Comment? vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps (3).

FROSINE

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON

Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant?

FROSINE

Non; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

(1) *Estomacs débraillés.* Le justaucorps court des jeunes élégants laissait passer la chemise bouffante.

(2) *Fluxion.* Lex. — Molière fait allusion ici à la toux catarrhale dont il souffrait. Dès lors, les accès qui peuvent lui prendre pendant la représentation feront ainsi partie du rôle.

(3) *Poule laitée.* Poule nourrie de lait (?).

HARPAGON

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE

J'aurais, Monsieur, une petite prière à vous faire (1). (*Il prend un air sévère.*) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Il reprend son air gai.*) Ah! que vous lui plairez! et que votre fraise à l'antique (2) fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes : c'est pour la rendre folle de vous; et un amant aiguilleté (3) sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (*Il reprend son visage sévère.*) Je suis ruinée, si je le perds; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires... Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. (*Il reprend un air gai.*) La joie éclatait dans ses yeux, au récit de vos qualités; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE

Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours

(1) Dans cette scène et dans la scène 7 de l'acte III, on voit que rien, pas même l'amour le plus disproportionné, ne saurait *attaquer* l'avarice d'Harpagon.

(2) *Fraise à l'antique.* Harpagon continue à porter, au lieu du collet plat, la fraise tuyautée à la mode sous Henri IV.

(3) *Aiguillettes.* Cf. p. 495, note 1.

que je vous demande. (*Il reprend son air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE

Je ne vous importunerais pas, si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire (1) malades.

FROSINE

Ne me refusez pas la grâce dont dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

HARPAGON

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, *seule.*

Que la fièvre te serre (2), chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à (3) toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté (4), en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

(1) *Faire malades.* Lex.

(2) *Serre.* Lex.

(3) *Ferme à...* Grammaire. *Préposition.*

(4) *L'autre côté.* Il s'agit de Cléante, que Frosine servira auprès de Mariane, puisqu'elle ne trouve aucun profit à s'occuper d'Harpagon. Mais, pour le moment, elle ignore que le *jeune blondin* dont lui a parlé Mariane est le fils d'Harpagon (Cf. acte III, sc. 4).

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE

HARPAGON

Allons, venez ça tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai.*) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets (1) au soin de nettoyer partout ; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue (2), pendant le soupé, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES

Châtiment politique (3).

HARPAGON

Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter (4) toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES

Oui : le vin pur monte à la tête.

(1) *Commets*. Lex.
(2) *Constitue*. Lex.
(3) *Politique*. Lex.
(4) *Porter*. Lex.

LA MERLUCHE

Quitterons-nous nos siquenilles (1), Monsieur ?

HARPAGON

Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE

Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler (2)...

HARPAGON

Paix. Rangez cela adroitement du côté de la muraille et présentez toujours le devant au monde. Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. (*Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint, pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.*) Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prenez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse (3), qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ÉLISE

Oui, mon père.

HARPAGON

Et vous, mon fils le Damoiseau (4), à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE

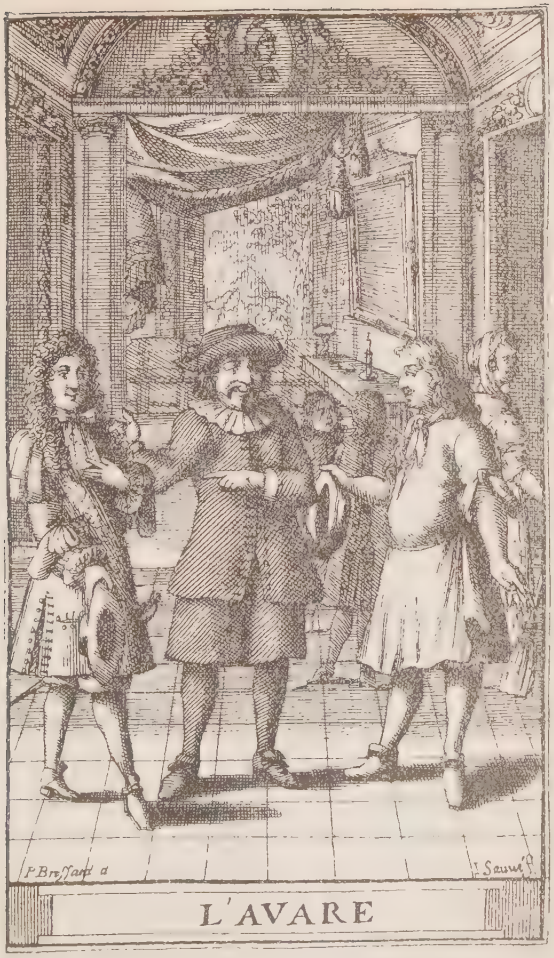
Moi, mon père, mauvais visage ? Et par quelle raison ?

(1) *Siquenilles*, ou *souquenilles*, vêtement de toile que le laquais porte (comme le soldat le bourgeron) pour ménager sa livrée.

(2) *Révérence parler*, c'est-à-dire *à vo parler avec révérence, sans intention de vous offenser.*

(3) *Maîtresse.* Lex.

(4) *Damoiseau.* Lex.



Frontispice de *l'Avare*, au tome IV de l'édition de La Grange et Vivot (1682). — Acte III, sc. 1 : à gauche, Valère; au centre, Harpagon; à droite, maître Jacques; au fond à droite, dame Claude.

HARPAGON

Mon Dieu ! nous savons le train (1) des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler (2) d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE

A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère : je mentirais, si je vous le disais ; mais pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON

Prenez-y garde, au moins.

CLÉANTE

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON

Vous ferez sagement. Valère, aide-moi à ceci. Ho çà ! maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON

C'est à tous les deux.

MAÎTRE SIMON

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES

Attendez donc, s'il vous plaît (3).

(*Il ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier.*)

(1) *Train.* Lex.
(2) *Régaler.* Lex.
(3) Il ne faut pas voir dans ce jeu de scène une sorte de *pitrerie*.

HARPAGON

Quelle diantre de cérémonie est-ce cela?

MAÎTRE JACQUES

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES

Grande merveille.

HARPAGON

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère (1)?

MAÎTRE JACQUES

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON

Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : « De l'argent, de l'argent, de l'argent. » Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche : « De l'argent! » Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet (2), de l'argent (3)!

VALÈRE

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente (4) que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent : c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

L'avarice d'Harpagon, nous l'avons dit, n'est si odieuse que parce qu'il est riche, et même très riche. Il a encore une *maison montée*. Mais il est probable que, depuis la mort de sa femme, il cherche à diminuer peu à peu son *train*; il a obligé un de ses domestiques à cumuler des fonctions jusqu'alors séparées. Maître Jacques, qui est à la fois naïf et malin, tient à le lui faire sentir, par un *geste* impertinent.

(1) *Bonne chère*. Lex.

(2) *Épée de chevet*. L'épée qu'on suspendait la nuit, à son chevet, pour s'en servir à la première alerte. De là : objet familier et nécessaire, dont on ne se sépare jamais.

(3) *De l'argent!* C'est bien à Harpagon de reprocher aux autres ce souci exclusif de l'argent : encore un *mot de nature*.

(4) *Impertinents*. Lex.

MAITRE JACQUES

Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE

Oui.

MAÎTRE JACQUES

Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotон (1).

HARPAGON

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES

Voilà Monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON

Haye! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit : quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES

Hé bien! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes (2)... Potages... Entrées...

(1) *Factoton*. Lex.

(2) *Potages;* les *potages* n'étaient pas, comme aujourd'hui, de simples *soupes* ou *consommés;* Boileau, dans le *Repas ridicule* (Sat. III), dit : *Cependant on apporte un potage, Un coq y paraissait en pompeux équipage.* — Les *cinq assiettes* sont des *entrées.*

Dans l'édition de 1682, ce passage est ainsi amplifié :

MAÎTRE JACQUES

» Hé bien, il faudra quatre grands potages, *bien garnis*, et cinq assiettes « d'*entrées*. Potages : *bisque, potage de perdrix aux choux verts;* « *potage de sanè, potage de canards aux navets*. Entrées, *fricassée de* « *poulets, tourte de pigeonneaux, ris de veau, boudin blanc et mo-* « *rilles.*

HARPAGON

« Que diable : voilà pour traiter une ville entière.

HARPAGON

Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES

Rôt...

HARPAGON, *en lui mettant la main sur la bouche.*

Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES

Entremets...

HARPAGON

Encore ?

VALÈRE

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON

Il a raison.

VALÈRE

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes (1) ; que pour se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger* (2).

MAÎTRE JACQUES

« Rôt, *dans un grandissime bassin en pyramide ; une grande longe de veau de rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de volière, douze poulets de grain, six lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans...*

HARPAGON

« Ah ! traître, tu manges tout mon bien. »

C'est vainement que les éditeurs de 1734 ont protesté contre ces additions ; l'édition de 1682, dirigée par La Grange, doit ne contenir que des jeux de scène *traditionnels*.

(1) *Viande.* Lex.

(2) Ce précepte est attribué à Socrate par Plutarque (*Comment il faut que les jeunes gens lisent les poètes*) ; il se trouve également dans la *Rhétorique à Hérennius*. Les Romains l'écrivaient ainsi : E, V. V. N. V. V. E. (*ede ut vivas : ne vivas ut edas*).

HARPAGON

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON

Oui. Entends-tu? Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE

Je n'y manquerai pas. Et pour votre soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES

Tant mieux : j'en aurai moins de peine.

HARPAGON

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras (1), avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

(1) *Haricot de mouton.* « Ragoût fait avec du mouton coupé en morceaux, des pommes de terre et des navets. » (Littré.) *Haricot* est ici un terme de boucherie, venu probablement du vieux français *haligote*, pièce, morceau.

MAÎTRE JACQUES

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Il remet sa casaque.*) Vous dites...

HARPAGON

Qu'il faut nettoyer mon carrosse et tenir mes chevaux tous prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES

Vos chevaux, Monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux (1).

HARPAGON

Les voilà bien malades : ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES

Et pour ne rien faire, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même (2). Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués ; car enfin j'ai une (3) tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain (4).

HARPAGON

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et

(1) *Façons*, apparences.

(2) *Il vaudrait mieux... de...* Cf. Don Juan, II, 1 : « Il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui. » Cf. Grammaire. *Préposition.*

(3) *Une...*, nous ajouterions *telle.*

(4) « Chacune de ces paroles est un trait de sentiment naïf qui fait rire et qui touche à la fois. Les chevaux de Maître Jacques ne sont pas d'une espèce différente de la sienne ; ce sont ses compagnons, ses amis ; en un mot, c'est *son prochain* ; il prend sur sa nourriture pour ajouter à la leur ; et ce qu'il peut dire de plus tendre à son maître, c'est qu'après ses chevaux, il est la *personne* qu'il aime le plus. » (Auger.)

je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils (1) ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE

Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le soupé.

MAÎTRE JACQUES

Soit : j'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE

Maître Jacques fait bien le raisonnable !

MAÎTRE JACQUES

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire (2) !

HARPAGON

Paix !

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel, et la chandelle ne sont rien que pour vous gratter (3) et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES

Oui, Monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON

Non, en aucune façon.

(1) *Qu'ils...* Grammaire. *Conjonction.*
(2) *Nécessaire.* Lex.
(3) *Gratter.* Lex.

MAÎTRE JACQUES

Pardonnez-moi : je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON

Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous ; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards (1) à votre sujet ; et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton (2). Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux ; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien

(1) *Brocards*. Lex.

(2) Imité de l'*Aululaire* de Plaute. L'esclave Strobile s'amuse à ridiculiser Euclion, dans une conversation avec les cuisiniers venus pour apprêter le repas de noces de sa fille.

Pulmentum pridem ei eripuit milvus ;
Homo ad prætorem deplorabundus venit :
Infit ibi postulare, plorans, ejulans,
Ut sibi liceret milvum vadarier. (V. 272-275.)

« Un milan lui enleva un morceau de viande : notre homme court tout éploré au préteur ; il remplit tout de ses cris, de ses lamentations, et demande qu'on lance contre le milan un ordre de comparaître... (Trad. *Naudet*). Cf. *Les Plaideurs*, où un chien est assigné pour avoir volé un chapon ; c'est, chez Racine, une imitation des *Guêpes* d'Aristophane.

dire (1). Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces (2) : vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu (3).

HARPAGON, *en le battant.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

MAÎTRE JACQUES

Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire : je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON

Apprenez à parler.

SCÈNE II

MAITRE JACQUES, VALÈRE

VALÈRE

A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAÎTRE JACQUES

Morbleu! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE

Ah! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAÎTRE JACQUES, *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave, et s'il est assez sot pour me craindre. le frotter quelque peu. (*Haut.*) Savez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, et

(1) Ce trait est raconté du cardinal Angeloto, par Aubry. (*Histoire générale des cardinaux.* II, p. 165; 1642.)

(2) *Pièces.* Lex.

(3). *Fesse-mathieu.* Lex.

que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(*Maître Jacques pousse Valère jusque au bout du théâtre, en le menaçant.*)

VALÈRE

Eh! doucement.

MAÎTRE JACQUES

Comment, doucement? il ne me plaît pas, moi.

VALÈRE

De grâce!

MAÎTRE JACQUES

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE

Monsieur maître Jacques...

MAÎTRE JACQUES

Il n'y a point de Monsieur maître Jacques pour un double (1). Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE

Comment! un bâton? (*Valère le fait reculer autant qu'il l'a fait.*)

MAÎTRE JACQUES

Eh! je ne parle pas de cela.

VALÈRE

Savez-vous bien, Monsieur le fat (2), que je suis homme à vous rosser vous-même?

MAÎTRE JACQUES

Je n'en doute pas.

VALÈRE

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier?

MAÎTRE JACQUES

Je le sais bien.

VALÈRE

Et que vous ne me connaissez pas encore?

(1) Le *double* valait *deux deniers*. Dans ce proverbe, il est l'équivalent de somme infime, *rien*.

(2) *Fat*. Lex.

MAÎTRE JACQUES

Pardonnez-moi (1).

VALÈRE

Vous me rosserez, dites-vous ?

MAÎTRE JACQUES

Je le disais en raillant.

VALÈRE

Et moi je ne prends point de goût à votre raillerie. (*Il lui donne des coups de bâton.*) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAÎTRE JACQUES

Peste soit la sincérité ! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître : il a quelque droit de me battre ; mais pour ce Monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis (2).

SCÈNE III

FROSINE, MARIANE, MAITRE JACQUES

FROSINE

Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ?

MAÎTRE JACQUES

Oui vraiment, il y est, je ne le sais que trop.

FROSINE

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

SCÈNE IV

MARIANE, FROSINE

MARIANE

Ah ! que je suis, Frosine, dans un étrange état ! et s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

(1) *Pardonnez-moi*, c'est-à-dire : *Si, je vous connais bien.*

(2) Molière prépare ainsi la scène (acte V, sc. I.) où Maître Jacques accusera Valère d'avoir volé la cassette.

FROSINE

Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude ?

MARIANE

Hélas ! me le demandez-vous ? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser ; et je connais à votre mine que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE

Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre ; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE

Mais avez-vous su quel il est ?

MARIANE

Non, je ne sais point quel il est ; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer ; que si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre ; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE

Mon Dieu ! tous ces blondins sont agréables et débitent fort bien leur fait ; mais la plupart sont gueux comme des rats ; il vaut mieux pour vous de (1) prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux ; mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE

Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque,

(1) Grammaire *Préposition*

pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt ; et ce doit être là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MARIANE

Ah ! Frosine, quelle figure !

SCÈNE V

HARPAGON, FROSINE, MARIANE

HARPAGON

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir ; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre le plus bel astre qui soit dans le pays des astres (1). Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE

C'est qu'elle est encore toute surprise ; et puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON

Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

(1) Cf. le compliment de M. Jourdain à Dorimène (*Bourgeois gentilhomme*, acte III, sc. 16) et celui de Thomas Diafoirus à Angélique (*Malade imaginaire*, acte II, sc. 5).

SCÈNE VI

ÉLISE, HARPAGON, MARIANE, FROSINE

MARIANE

Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ÉLISE

Vous avez fait, Madame, ce que je devais faire, et c'était à moi de vous prévenir.

HARPAGON

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, *bas, à Frosine.*

O l'homme déplaisant !

HARPAGON

Que dit la belle ?

FROSINE

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, *à part.*

Quel animal !

HARPAGON

Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON

Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, *bas, à Frosine.*

Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, *à Mariane*

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants ; mais je serai bientôt défait de l'un et de l'autre.

SCÈNE VII

CLÉANTE, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE

CLÉANTE

Madame, à vous dire le vrai, c'est une aventure où sans doute je ne m'attendais pas; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE

Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir; mais avec tout cela je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON

Voilà un compliment bien impertinent (1) : quelle belle confession à lui faire!

MARIANE

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; et que si vous auriez (2) de la

(1) *Impertinent.* Lex.

(2) *Si vous auriez...* Cf. Grammaire. *Verbe.*

répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir; et si je m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON

Elle a raison : à sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a pas du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON

C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON

Mais voyez-vous quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON

Encore? Avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE

Hé bien! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois

rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition; il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse, et les obstacles les plus puissants...

HARPAGON

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON

Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur (1) comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE

Non; il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation (2) avant que de partir.

CLÉANTE

J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

HARPAGON, *bas, à Valère.*

Valère!

VALÈRE, *à Harpagon*

Il a perdu le sens.

(1) *Procureur* a ici le sens d'*interprète* (dans le *Bourgeois gentilhomme* et les *Femmes savantes*, Molière emploiera au propre et au figuré le mot *truchement*); mais *procureur* appartient au style des affaires, et à ce titre il convient mieux à Harpagon.

(2) *Collation.* Lex.

CLÉANTE

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE

C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE

Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE. *(Il l'ôte du doigt de son père et le donne à Mariane.)*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE

Il est fort beau sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE. *(Il se met au-devant de Mariane, qui le veut rendre.)*

Nenni, Madame : il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait (1).

HARPAGON

Moi?

CLÉANTE

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, *bas, à son fils.*

Comment?

CLÉANTE

Belle demande! Il me fait signe de vous le faire accepter

MARIANE

Je ne veux point...

(1) Qu'Harpagon ne songe pas à offrir une bague à Mariane, c'est un excellent trait d'avarice ; mais que Cléante le fasse pour lui et à ses dépens, c'est une idée comique encore plus heureuse, parce qu'elle crée un conflit entre les caractères. La situation, d'ailleurs, est empruntée d'une farce italienne, *Arlequin dévaliseur de maison*. Pantalon est amoureux de Flaminia ; Scapin prend le diamant qui est au doigt de Pantalon pour le faire admirer à Flaminia et dit à celle-ci que Pantalon le lui offre. Mais Pantalon est généreux, et Scapin n'est qu'un valet rusé ; on sent la différence.

CLÉANTE, *à Mariane.*

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON, *à part.*

J'enrage !

MARIANE

Ce serait...

CLÉANTE, *en empêchant toujours Mariane de rendre la bague.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE

De grâce...

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON, *à part.*

Peste soit...

CLÉANTE

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, *bas, à son fils.*

Ah, traître !

CLÉANTE, *à Mariane.*

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, *bas, à son fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es !

CLÉANTE

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder; mais elle est obstinée.

HARPAGON, *bas à son fils, avec emportement.*

Pendard !

CLÉANTE

Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, *bas, à son fils, avec les mêmes grimaces.*

Le coquin !

CLÉANTE

Vous le ferez tomber malade. De grâce, Madame, ne résistez point davantage.

FROSINE

Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde

maintenant; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE VIII

HARPAGON, MARIANE, FROSINE, CLÉANTE, BRINDAVOINE, ÉLISE

BRINDAVOINE

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON

Dis-lui que je suis empêché (1), et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON

Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure (2).

SCÈNE IX

HARPAGON, MARIANE, CLÉANTE, ÉLISE, FROSINE, LA MERLUCHE

LA MERLUCHE. *(Il vient en courant et fait tomber Harpagon.)* Monsieur...

HARPAGON

Ah! je suis mort.

CLÉANTE

Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE

Monsieur, je vous demande pardon, je croyais bien faire d'accourir vite.

(1) *Empêché.* Lex.

(2) Cf. *Mariage forcé,* sc. 1 : « Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne quérir vite chez le seigneur Géronimo; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée. »

HARPAGON

Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

HARPAGON

Valère, aie un peu l'œil à tout cela; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE

C'est assez.

HARPAGON

O fils impertinent (1), as-tu envie de me ruiner?

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE

CLÉANTE

Rentrons ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE

Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

(1) *Impertinent.* Lex.

MARIANE

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE

Vous êtes, par ma foi! de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurais, sans doute, détourné cette inquiétude (1); et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE

Hélas! suis-je en pouvoir de faire des résolutions? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits (2)?

CLÉANTE

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits? point de pitié officieuse (3)? point de secourable bonté? point d'affection agissante?

MARIANE

Que saurais-je vous dire? Mettez-vous en ma place et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même: je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE

Hélas! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance?

(1) Nous dirions : « J'aurais détourné de vous cette inquiétude ».
(2) *Former que des souhaits.* Grammaire. *Conjonction.*
(3) *Officieux.* Lex

MARIANE

Mais que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle, employez tous vos soins à gagner son esprit : vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir?

FROSINE

Par ma foi! faut-il le demander? je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine; le Ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et je n'ai que trop de tendresse (1) à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entr-aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE

Songe un peu, je te prie.

MARIANE

Ouvre-nous des lumières (2).

ÉLISE

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE

Ceci est assez difficile. Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

(1) « Je n'ai, par tendresse, que trop de penchant à ... »
(2) *Ouvre-nous des lumières. Lumières.* Lex.

CLÉANTE

Cela s'entend.

FROSINE

Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, et tâcher, par quel moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE

Tu as raison.

FROSINE

Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait ; mais le diantre (1) est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant ; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage ; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car enfin il vous aime fort, je le sais ; mais il aime un peu plus l'argent ; et quand, ébloui de ce leurre (2), il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets (3) de notre marquise (4).

(1) *Le diantre...* le diable.

(2) *Leurre.* Lex.

(3) *Effets.* Lex.

(4) Ce couplet de Frosine a été sévèrement jugé par Diderot : « ... En m'occupant d'un embarras qui ne viendra point, vous égarez mon attention. Tel est, si je ne me trompe, l'effet du discours de Frosine dans l'*Avare*... » (*De la poésie dramatique, IX*). Sans doute, l'idée de la pseudo-marquise n'est indiquée qu'en passant ; mais le spectateur ne peut se plaindre d'avoir été jeté sur une fausse piste, car il ne voit là qu'une

CLÉANTE

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE

Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère : c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible ; servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous ; déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le Ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche ; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

MARIANE

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE

HARPAGON (*à part.*)

Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue (1) belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE

Voilà mon père.

plaisante inspiration de l'intrigante Frosine, et, dès la scène suivante, il n'y pense plus. Molière a sans doute tiré ce stratagème de quelque farce italienne. Dans les premières années du XVIII[e] siècle, Regnard introduira dans son *Légataire* deux *déguisements*, pour faire déshériter par Géronte un neveu de Normandie et une nièce de Bretagne.

(1) *Prétendue*. Lex.

HARPAGON

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE

Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules; et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE

HARPAGON

O çà, intérêt (1) de belle-mère à part, que te semble à toi de cette personne ?

CLÉANTE

Ce qui m'en semble ?

HARPAGON

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit ?

CLÉANTE

La, la.

HARPAGON

Mais encore ?

CLÉANTE

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette; sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON

Tu lui disais tantôt pourtant...

CLÉANTE

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

(1) *Intérêt.* Lex.

HARPAGON

Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle ?

CLÉANTE

Moi ? point du tout.

HARPAGON

J'en suis fâché ; car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge ; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en a fait quitter le dessein ; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes (1).

CLÉANTE

A moi ?

HARPAGON

A toi.

CLEANTE

En mariage ?

HARPAGON

En mariage.

CLÉANTE

Écoutez : il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût ; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON

Moi ? Je suis plus raisonnable que tu ne penses : je ne veux point forcer ton inclination,

CLÉANTE

Pardonnez-moi, je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

(1) Racine, en 1673, fera agir son Mithridate comme Harpagon. Il élèvera jusqu'au tragique et au pathétique une situation plutôt comique, semble-t-il d'abord, puisqu'il s'agit d'une *méprise*, mais au fond très sérieuse, puisqu'un père y est en rivalité avec son fils. Si Molière reste en deçà du tragique, ce n'est qu'en faisant succéder assez brusquement des scènes comiques à la discussion du père et du fils. Sans les naïvetés de maître Jacques et sans l'apparition de La Flèche, qui nous précipite de nouveau dans l'intrigue, nous serions en plein drame.

HARPAGON

Non, non : un mariage ne saurait être heureux où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite ; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON

Non : du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire ; et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure : je te l'aurais fait épouser au lieu de moi ; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE

Hé bien ! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade ; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme ; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON

Lui avez-vous rendu visite (1) ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Beaucoup de fois ?

CLÉANTE

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON

Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE

Fort bien, mais sans savoir qui j'étais ; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

(1) « Ici Harpagon commence à changer de ton. Tout à l'heure il parlait avec amitié à son fils et le tutoyait. » (Auger.)

HARPAGON

Lui avez-vous déclaré votre passion et le dessein ou vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE

Sans doute; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE

Oui, fort civilement.

HARPAGON

Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; et voilà justement ce que je demandais. Oh sus! mon fils, savez-vous ce qu'il y a? c'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends (1) pour moi; et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE

Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Hé bien! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON

Comment, pendard? tu as l'audace d'aller sur mes brisées (2)?

(1) *Prétends.* Lex.

(2) *Brisées.* Cf. p. 135, note 1.

CLÉANTE

C'est vous qui allez sur les miennes et je suis le premier en date.

HARPAGON

Ne suis-je pas ton père ? et ne me dois-tu pas respect ?

CLÉANTE

Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères ; et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON

Je te ferai bien me connaître, avec de bons coups de bâton (1).

CLÉANTE

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON

Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

SCÈNE VI

MAITRE JACQUES, HARPAGON, CLÉANTE

MAÎTRE JACQUES

Eh, eh, eh, Messieurs, qu'est-ce ci, à quoi songez vous (2) ?

CLÉANTE

Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES

Ah ! Monsieur, doucement.

HARPAGON

Me parler avec cette impudence !

MAÎTRE JACQUES

Ah ! Monsieur, de grâce.

(1) Le *bâton* nous fait rentrer dans la comédie, presque dans la farce.

(2) Remarquer la *symétrie théâtrale* de cette scène. Maître Jacques ira de l'un à l'autre, avec une sorte de parallélisme mécanique.

CLÉANTE

Je n'en démordrai point.

MAITRE JACQUES

Hé quoi ? à votre père ?

HARPAGON

Laisse-moi faire.

MAÎTRE JACQUES

Hé quoi ? à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES

J'y consens. (*A Cléante.*) Éloignez-vous un peu.

HARPAGON

J'aime une fille, que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAÎTRE JACQUES

Ah ! il a tort.

HARPAGON

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

MAÎTRE JACQUES

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

(*Il vient trouver Cleante à l'autre bout du théâtre.*)

CLÉANTE

Hé bien ! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point (1) ; il ne m'importe qui ce soit (2) ; et je veux bien aussi me rapporter à toi (3), maître Jacques, de notre différend.

MAÎTRE JACQUES

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

(1) *Je n'y recule point.* Sur *y*, voir Grammaire. *Adverbe.*
(2) *Il ne m'importe qui ce soit...* Grammaire. *Verbe.*
(3) *Me rapporter à...* pour *m'en rapporter.* Grammaire. *Pronom.*

CLÉANTE

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi ; et mon père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAÎTRE JACQUES

Il a tort assurément.

CLÉANTE

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? lui sied-il bien d'être encore amoureux ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

MAÎTRE JACQUES

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (*Il vient à Harpagon.*) Hé bien ! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus (1) de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON

Ah ! dis-lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi ; et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAÎTRE JACQUES

Laissez-moi faire. (*Il va au fils.*) Hé bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites ; et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut seulement qu'à (2) votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects, et les soumissions qu'un fils doit à son père.

(1) *Fera point refus...* Grammaire.
(2) *Il n'en veut seulement qu'à...* Grammaire. *Négation.*

CLÉANTE

Ah ! maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes ; et que jamais je ne ferai aucune chose que (1) par ses volontés.

MAÎTRE JACQUES, *à Harpagon.*

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON

Voilà qui va le mieux du monde.

MAÎTRE JACQUES, *à Cléante.*

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE

Le Ciel en soit loué !

MAÎTRE JACQUES

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant ; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE

Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAÎTRE JACQUES

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques, et cela mérite une récompense.

(Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire à maître Jacques qu'il va lui donner quelque chose.)

MAÎTRE JACQUES

Je vous baise les mains (2).

(1) *Aucune... que.* Grammaire. *Conjonction.*

(2) Molière interrompt la querelle impie du père et du fils par cette scène de pseudo-conciliation. Mais l'intervention de maître Jacques ne sert qu'à mieux établir l'opposition fondamentale des deux caractères qui vont se retrouver face à face, et plus ennemis qu'auparavant.

SCÈNE V

HARPAGON, CLÉANTE

CLÉANTE

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARPAGON

Cela n'est rien.

CLÉANTE

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE

Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON

On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE

Quoi? ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON

C'est une chose où tu m'obliges (1) par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE

Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes (2).

CLÉANTE

Ah! mon père, je ne vous demande plus rien; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON

Comment?

(1) *Où.* Grammaire. *Pronom.*

(2) Cette *inversion* s'accorde bien avec le rythme de libre versification si sensible dans maints passages de la pièce.

CLÉANTE

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane ?

CLÉANTE

Vous, mon père.

HARPAGON

Moi ?

CLÉANTE

Sans doute.

HARPAGON

Comment ? c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE

Moi, y renoncer ?

HARPAGON

Oui.

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON

Tu ne t'es pas départi (1) d'y prétendre ?

CLÉANTE

Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON

Quoi ? pendard, derechef (2) ?

CLÉANTE

Rien ne me peut changer.

HARPAGON

Laisse-moi faire, traitre.

CLÉANTE

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE

A la bonne heure.

(1) *Départi.* Lex.
(2) *Derechef.* Lex.

HARPAGON

Je t'abandonne.

CLÉANTE

Abandonnez.

HARPAGON

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE

Soit.

HARPAGON

Je te déshérite.

CLÉANTE

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE

Je n'ai que faire de vos dons (1).

SCÈNE VI

LA FLÈCHE, CLÉANTE

LA FLÈCHE, *sortant du jardin, avec une cassette.*

Ah ! Monsieur, que je vous trouve à propos, suivez-moi vite.

(1) J.-J. Rousseau (*Lettre à d'Alembert*, 1758) écrit : « C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ? » — On a souvent discuté ce reproche de Rousseau ; Saint-Marc-Girardin (*Cours de littérature dramatique*, I. 13) a répondu justement que « l'avare, l'usurier, le vieillard amoureux.... cachent et dérobent le père... » et que la comédie, « en faisant punir les vices des uns par les autres, représente la justice du monde telle qu'elle est ». Il faut ajouter que, chez Rousseau, le *sophisme* est dans cette expression « *où l'on fait aimer le fils insolent* ». Enfin, la scène est écrite *pour le théâtre* (bien des critiques l'oublient), et il faut en juger la moralité par rapport à l'effet de la *représentation :* or, au théâtre, le mot impie de Cléante n'est qu'une riposte presque *réflexe* sur le mot *don*. Harpagon vient de lancer : *Et je te donne...* (là, une pause ; que va-t-il donner, lui qui ne donne jamais rien ?) Il continue : ... *ma malédiction*. Le mot a perdu toute sa force, et Cléante lui renvoie le *don*.

CLÉANTE

Qu'y a-t-il ?

LA FLÈCHE

Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

CLÉANTE

Comment ?

LA FLÈCHE

Voici votre affaire.

CLÉANTE

Quoi ?

LA FLÈCHE

J'ai guigné (1) ceci tout le jour.

CLÉANTE

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLÈCHE

Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE

Comment as-tu fait ?

LA FLÈCHE

Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier (2).

SCÈNE VII

HARPAGON (*Il crie au voleur dès le jardin et vient sans chapeau.*)

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (*Il se prend lui-même le bras.*) Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami ! on m'a privé de toi ;

(1) *Guigné*. Lex.

(2) Dans Plaute (*Aululaire*, IV, 8 ; V. I.). L'esclave Strobile s'est embusqué pour voir où le vieil Euclion cacherait sa marmite ; et il vole le trésor, mais pour le garder ; ici La Flèche ne songe qu'à fournir à son maître un moyen d'agir sur Harpagon.

et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support (1), ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde : sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question (2) à toute la maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés (3)! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! de quoi est-ce qu'on parle là? De celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes (4), des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après (5).

(1) *Support.* Lex.

(2) *La question,* la torture.

(3) Ici, l'acteur parle des spectateurs; il joue avec la salle.

(4) *Gênes.* Lex.

(5) Ce monologue est imité de Plaute et de Larivey. Nous donnons ces deux textes :

Perii! interii! obcidi! Quo curram? quo non curram?
Tene, tene! Quem? quis? Nescio, nihil video, cæcus eo, atque
Equidem quo eam, aut ubi sim, aut qui sim, nequeo cum animo
Certum investigare. Obsecro vos ego mihi auxilio,
Oro, obtestor, sitis, et hominem demonstretis qui eam abstulerit.
Qui vestitu et cretâ obcultant sese, atque sedent, quasi sint frugi...
Quid ais tu? Tibi credere certum'st; nam esse bonum e voltu cognosco.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC

LE COMMISSAIRE

Laissez-moi faire : je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Quid est ? quid ridetis ? Gnovi omneis, scio fures esse heic complureis.
Hem, nemo habet horum ? Obcidisti. Dic igitur : quis habet ? Nescis ?
Heu me miserum, miserum ! perii ! male perditus, pessume ornatus eo.
Tantum gemiti et malæ mœstitiæ hic dies mihi obtulit,
Famem et pauperiem : perditissimus ego sum omnium in terra.
Nam quid mihi opu'st vita, qui tantum auri perdidi,
Quod custodivi sedulo ? Egomet me defraudavi,
Animumque meum geniumque meum ; nunc eo alii lætificantur,
Meo malo et damno : pati nequeo.

(*Aul.*, IV, scène IX, v. 669-684.)

« Je suis mort ! je suis égorgé ! je suis assassiné ! Où courir ? Arrêtez ! arrêtez ! Qui ? lequel ? je ne sais, je ne vois plus, je marche dans les ténèbres. Où vais-je ? où suis-je ? qui suis-je ? je ne sais ; je n'ai plus ma tête. Ah ! je vous prie, je vous conjure, secourez-moi. Montrez-moi celui qui me l'a ravie... Vous autres, cachés sous vos robes blanchies et assis comme des honnêtes gens... Parle, toi, je t'en veux croire ; ta figure annonce un homme de bien... Qu'est-ce ? pourquoi riez-vous ? On vous connaît tous. Certainement, il y a ici plus d'un voleur... Eh bien ! dis ; aucun ne l'a prise ?... Tu me donnes le coup de la mort. Dis-moi donc ? qui est-ce qui l'a ? Tu l'ignores ? Ah ! malheureux, malheureux ! c'est fait de moi ; plus de ressource, je suis dépouillé de tout ! Jour déplorable, jour funeste, qui m'apporte la misère et la faim ! Il n'y a pas de mortel sur la terre qui ait éprouvé un pareil désastre. Et qu'ai-je à faire de la vie, à présent que j'ai perdu un si beau trésor, que je gardais avec tant de soin ? Pour lui je me dérobais le nécessaire, je me refusais toute satisfaction, tout plaisir. Et il fait la joie d'un autre qui me ruine et qui me tue. Non ! je n'y survivrai pas ! » (*Trad. Naudet.*)

Larivey (*Esprits*, III, 6) nous montre l'avare Séverin qui vient reprendre la bourse déposée par lui dans le creux d'un mur ; il la retrouve pleine de cailloux :

« O m'amour, t'es-tu bien portée ? Jésus ! qu'elle est légère ! Vierge

LE COMMISSAIRE

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette... ?

HARPAGON

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE

Dix mille écus !

HARPAGON

Dix mille écus !

LE COMMISSAIRE

Le vol est considérable.

HARPAGON

Il n'y a pas de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté (1).

LE COMMISSAIRE

En quelles espèces était cette somme ?

Marie ! qu'est-ce ici qu'on a mis dedans ? Hélas ! je suis détruit, je suis perdu, je suis ruiné. Au voleur ! au larron ! au larron ! prenez-le ! arrêtez tous ceux qui passent, fermez les portes, les huis, les fenêtres. Misérable que je suis ! où cours-je ? à qui le dis-je ? je ne sais où je suis, que je fais, ni où je vas. Hélas ! mes amis, je me recommande à vous tous. Secourez-moi, je vous prie ! je suis mort, je suis perdu. Enseignez-moi qui m'a dérobé mon âme, ma vie, mon cœur et toute mon espérance. Que n'ai-je un licol pour me pendre ? car j'aime mieux mourir que de vivre ainsi. Hélas ! elle est toute vuide. Vrai Dieu ! qui est ce cruel qui tout à un coup m'a ravi mes biens, mon honneur et ma vie ? Ah ! chétif que je suis, que ce jour m'a été malencontreux ! A quoi veux-je plus vivre, puisque j'ai perdu mes écus, que j'avois si soigneusement amassés, et que j'aimois et tenois plus chers que mes propres yeux ? mes écus, que j'avois épargnés retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon soûl ! et qu'un autre jouit maintenant de mon mal et de mon dommage !... » Frontin veut le consoler ; Séverin regarde le public : « ... Il est vrai (*aussi bien ne faisons-nous rien ici*), car encor que quelqu'un de ceux-là les eût, il ne les rendroit jamais. Jésus ! qu'il y a de larrons en Paris ! — FRONTIN. N'ayez peur de ceux qui sont ici ; j'en réponds, je les connois tous. » (Éd. Despois.) Séverin dit encore à Frontin : « Où veux-tu que j'aille ? Au lieutenant criminel ? — FR. Bon. — SEV. Afin d'avoir commission de faire emprisonner tout le monde ? — FR. Encore meilleur. »

En faisant étudier aux élèves les textes imités par Molière, on se gardera de *proclamer d'avance* que Molière est supérieur à ses devanciers ; la *comparaison* seule devra amener un jugement.

(1) Molière excelle à montrer que la passion simplifie tout et rapporte tout à elle.

HARPAGON

En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes (1).

LE COMMISSAIRE

Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON

Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisoniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II

MAITRE JACQUES, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC

MAÎTRE JACQUES, *au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON

Qui? celui qui m'a dérobé?

MAÎTRE JACQUES

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON

Il n'est pas question de cela ; et voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE

Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser (2), et les choses iront dans la douceur.

(1) *Trébuchantes.* Lex.
(2) *Scandaliser.* Lex.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur est de votre soupé (1) ?

LE COMMISSAIRE

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAITRE JACQUES

Ma foi ! Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON

Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de Monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON

Traître, il s'agit d'autre chese que de souper ; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON

Oui, coquin ; et je m'en vais te pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE

Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme (2) et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose. il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez (3) quelques nouvelles de cette affaire.

(1) Comme Harpagon rapporte tout à son vol, Maître Jacques rapporte tout à son souper. Voir les répliques suivantes. Molière marque ainsi très justement la *personnalité* et l'*égoïsme* de chacun.

(2) *Honnête homme.* Lex.

(3) *Il n'est pas que ne...* Grammaire. *Négation.*

MAÎTRES JACQUES, *à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans (1), il est le favori, on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE

Laissez-le faire : il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON

Valère ?

MAÎTRES JACQUES

Oui.

HARPAGON

Lui, qui me paraît si fidèle?

MAÎTRE JACQUES

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON

Et sur quoi crois-tu ?

MAÎTRE JACQUES

Sur quoi ?

HARPAGON

Oui.

MAÎTRE JACQUES

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON

L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent?

MAÎTRE JACQUES

Oui, vraiment. Où était-il votre argent?

(1) *Céans.* Lez.

HARPAGON

Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES

Justement ; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON

Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES

Voilà l'affaire ; je lui ai vu une cassette.

HARPAGON

Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES

Comment elle est faite ?

HARPAGON

Oui.

MAÎTRE JACQUES

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES

C'est une grande cassette.

HARPAGON

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES

Eh ! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là ; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE

Et de quelle couleur est-elle ?

MAÎTRE JACQUES

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE

Oui.

MAÎTRE JACQUES

Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur.. Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON

Euh ?

MAÎTRE JACQUES

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON

Non, grise.

MAÎTRE JACQUES

Eh ! oui, gris-rouge : c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON

Il n'y a point de doute : c'est elle assurément (1). Écrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois après cela que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRES JACQUES

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE III

VALÈRE, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAITRE JACQUES

HARPAGON

Approche : viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis (2).

VALÈRE

Que voulez-vous, Monsieur ?

HARPAGON

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime ?

VALÈRE

De quel crime voulez-vous donc parler ?

HARPAGON

De quel crime je veux parler, infâme ? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire. C'est en vain que tu pré-

(1) Tout ce passage contient sans doute des réminiscences de quelques farces italiennes ; on sent ici le *cliché* comme dans la scène où Eraste dit à M. de Pourceaugnac « toute sa parenté ». Mais Molière a dû assister à quelque *interrogatoire ;* et, dans ses mauvais jours, il en a été victime. Aussi met-il dans ce dialogue un accent de parodie amère.

(2) L'idée du *quiproquo* suivant, entre le vol de la cassette et l'amour de Valère pour Elise, est empruntée à Plaute (*Aululaire*. IV, 10). Cf. l'analyse de l'*Aululaire*, p. 441.

tendrais de (1) le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir ? pour me jouer un tour de cette nature ?

VALÈRE

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours et vous nier la chose.

MAÎTRE JACQUES (*à part.*)

Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

VALÈRE

C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALÈRE

Ah ! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON

Comment, pardonnable ? Un guet-apens ? un assassinat de la sorte ?

VALÈRE

De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï (2), vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON

Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ? mon sang, mes entrailles, pendard (3) ?

VALÈRE

Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire

(1) *Prétendrais de...* Grammaire. *Préposition.*

(2) *Ouï.* Lex.

(3) Ici l'équivoque n'est plus une bouffonnerie : elle part d'un admirable *mot de nature.*

de tort, et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON

C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE

Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALÈRE

Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON

Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON

L'Amour ?

VALÈRE

Oui.

HARPAGON

Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or.

VALÈRE

Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté ; ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien (1) à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON

Non ferai (2), de par tous les diables ! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALÈRE

Appelez-vous cela un vol ?

(1) *Prétendre rien.* Lex.
(2) *Non ferai.* Grammaire. *Négation.*

HARPAGON

Si je l'appelle un vol ? Un trésor comme celui-là !

VALÈRE

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALÈRE

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON

Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VALÈRE

Oui, nous nous sommes engagés d'être (1) l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON

C'est être bien endiablé après mon argent.

VALÈRE

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts (2) que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ; mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE

Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt

(1) *Engagés de.* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Ressorts.* Lex.

à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

HARPAGON

Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire (1), et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE

Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, *à part.*

O ma chère cassette ! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALÈRE

Non, Monsieur.

HARPAGON

Hé ! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché ?

VALÈRE

Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, *à part*

Brûlé pour ma cassette (2) !

VALÈRE

J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, *à part.*

Ma cassette trop honnête !

VALÈRE

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

(1) *Affaire.* Lex.

(2) Malgré la préoccupation qui l'aveugle, Harpagon commence à trouver étranges les termes dont use Valère. *Par degrés* le quiproquo va se découvrir.

HARPAGON, *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE

Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle peut vous rendre témoignage...

HARPAGON

Quoi? ma servante est complice de l'affaire?

VALÈRE

Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et (1) recevoir la mienne.

HARPAGON, *à part.*

Eh? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer? (*A Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de (2) ma fille?

VALÈRE

Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON

La pudeur de qui?

VALÈRE

De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON

Ma fille t'a signé une promesse de mariage!

VALÈRE

Oui, Monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON

O Ciel! autre disgrâce!

MAÎTRE JACQUES, *au commissaire.*

Écrivez, Monsieur, écrivez.

(1) Grammaire. *Préposition*
(2) *De.* Grammaire. *Préposition.*

HARPAGON

Rengrègement (1) de mal! surcroît de désespoir! Allons, Monsieur, faites le dû (2) de votre charge, et dressez-lui-moi son procès, comme larron, et comme suborneur.

VALÈRE

Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis... (1).

SCÈNE IV

ÉLISE, MARIANE, FROSINE, HARPAGON, VALÈRE, MAITRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC

HARPAGON

Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi (4)! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous serez trompés l'un et l'autre. Quatre bonnes murailles (5) me répondront de ta conduite; et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.

VALÈRE

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire; et l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON

Je me suis abusé de dire une potence, et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, *à genoux devant son père.*

Ah! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements

(1) *Rengrègement.* Lex.

(2) *Le dû.* Lex.

(3) Ceci est destiné à préparer la *reconnaissance.*

(4) Voilà un des *mots* les plus admirables et les plus *vrais* de toute la pièce.

(5) Un couvent; nous ne pensons pas qu'il s'agisse ici d'une prison.

de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez (1) : il est tout autre que vos yeux ne le jugent ; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont..,

HARPAGON

Tout cela n'est rien ; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON

Non, non, je ne veux rien entendre ; et il faut que la justice fasse son devoir.

MAÎTRE JACQUES, *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE, *à part.*

Voici un étrange embarras.

SCÈNE V

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, MAITRE JACQUES, Le Commissaire, Son Clerc

ANSELME

Qu'est-ce, Seigneur Harpagon ? je vous vois tout ému.

HARPAGON

Ah ! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes ; et voici bien du trouble et du désordre au (2) contrat que vous venez faire ! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur ; et

(1) *Dont vous vous offensez.* Grammaire. *Pronom.*
(2) *Au.* Grammaire. *Préposition.*

voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé (1) chez moi sous le titre de domestique (2), pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

VALÈRE

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias ?

HARPAGON

Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie (3) contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice (4), pour vous venger de son insolence.

ANSELME

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force et de rien (5) prétendre à un cœur qui se serait donné ; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON

Voilà Monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille ; et le supplice où vous croyez que je puisse (6) être condamné par notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON

Je me moque de tous ces contes ; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de

(1) *Coulé.* Lex.

(2) *Domestique.* Lex.

(3) *Partie.* Lex.

(4) Admirable sang-froid. Harpagon s'avise que les poursuites contre Valère doivent se faire aux frais du seigneur Anselme à qui il avait promis la main d'Élise.

(5) *Rien.* Lex.

(6) *Je puisse...* Grammaire. *Subjonctif.*

ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE

Sachez que j'ai le cœur trop bon (1) pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME

Tout beau ! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, *en mettant fièrement son chapeau.*

Je ne suis point homme a rien craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui était Dom Thomas d'Albucy.

ANSELME

Sans doute, je le sais ; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON

Je ne me soucie ni de Dom Thomas ni de Dom Martin (2).

ANSELME

De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

(1) *Bon.* Lex.

(2) « Molière ayant employé, pour dénouer sa pièce, une reconnaissance romanesque qui a peu d'intérêt, les comédiens ont imaginé le jeu de la bougie pour égayer une scène que le public n'écoute jamais sans quelque impatience. Voici comment ce jeu s'exécute : Harpagon éteint une des deux bougies placées sur la table. A peine a-t-il tourné le dos, que Maître Jacques la rallume. Harpagon, la voyant brûler de nouveau, s'en empare, l'éteint et la garde dans sa main. Mais pendant qu'il écoute, les deux bras croisés, la conversation d'Anselme et de Valère, Maître Jacques passe derrière lui et rallume la bougie. Un instant après, Harpagon décroise les bras, voit la bougie brûler, la souffle et la met dans la poche droite de son haut-de-chausses, où Maître Jacques ne manque pas de la rallumer une quatrième fois. Enfin, la main d'Harpagon rencontre la flamme de la bougie, et c'est ainsi qu'il occupe la scène jusqu'au moment où l'idée lui vient de se faire rendre par Anselme les dix mille écus qui lui ont été volés. » (*Lettre de Grandmesnil,* citée par Aimé Martin.)

Ce *jeu de scène* date peut-être de Molière. Cependant la reconnaissance ne manque pas d'intérêt, puisqu'elle règle le sort de tous les personnages.

VALÈRE

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME

Lui ?

VALÈRE

Oui.

ANSELME

Allez ; vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture ; et je n'avance rien ici qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME

Quoi ? vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburcy ?

VALÈRE

Oui, je l'ose ; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME

L'audace est merveilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples (1), et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle ; apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru ; que pas-

(1) *Les désordres de Naples.* Probablement la révolution de Masaniello (1647-48).

sant (1) ici pour l'aller chercher, une aventure, par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés; et que la violence de mon amour, et les sévérités de son père, me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE

Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui était à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE

Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que n'imposez point (2); et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE

Vous, ma sœur?

MARIANE

Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi (3) périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée;

(1) *Passant.* Grammaire.
(2) *Vous n'imposez point.* Grammaire. *Pronom.*
(3) *Aussi.* Grammaire. *Négation.*

et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante (1).

ANSELME

O Ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE

Vous êtes notre père?

MARIANE

C'est vous que ma mère a tant pleuré (2)?

ANSELME

Oui, ma fille, oui, mon fils; je suis Dom Thomas d'Albarcy que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait (3), et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué (4) ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner (5) les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON

C'est là votre fils?

ANSELME

Oui.

(1) Ces reconnaissances romanesques nous paraissent aujourd'hui tout à fait impossibles. Mais, d'une part, la tradition du théâtre espagnol et du théâtre italien y avait accoutumé les spectateurs; d'autre part, la réalité en offrait de fréquents exemples. (Cf. *El captivo*, de Cervantès, et la *Provençale*, de Regnard.)

(2) On n'a pas fait assez d'attention à ce mot, dont Marivaux eût pu envier la délicatesse.

(3) Ici Harpagon doit commencer à dresser l'oreille.

(4) *Habitué*. Lex.

(5) *M'éloigner*. Grammaire. *Pronom.*

HARPAGON

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME

Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON

Lui-même.

VALÈRE

Qui vous dit cela ?

HARPAGON

Maître Jacques.

VALÈRE, *à maître Jacques.*

C'est toi qui le dis ?

MAÎTRE JACQUES

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON

Oui. Voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

HARPAGON

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI

CLÉANTE, VALÈRE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE, HARPAGON, ANSELME, MAITRE JACQUES, LA FLÈCHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉANTE

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON

Où est-il ?

CLÉANTE

Ne vous en mettez point en peine : il est en lieu (1) dont

(1) *En lieu.* Grammaire. *Article.*

je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON

N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME

Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARPAGON

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants (1).

ANSELME

Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

(1) Ce refus de dot est imité de l'*Aululaire*. Mais il prend ici, étant donnée la richesse d'Harpagon, une tout autre signification.

HARPAGON

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME

Oui. Je m'y oblige : êtes-vous satisfait ?

HARPAGON

Oui pourvu que pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente

LE COMMISSAIRE

Holà ! Messieurs, holà ! tout doucement, s'il vous plaît : qui me payera mes écritures (1) ?

HARPAGON

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE

Oui ! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, *montrant maître Jacques.*

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES

Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON

Vous payerez donc le Commissaire ?

ANSELME

Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON

Et moi, voir ma chère cassette.

(1) *Mes écritures.* Le commissaire a écrit les dépositions d'Harpagon et de maître Jacques, et l'interrogatoire de Valère.

TROISIÈME PARTIE

Molière à Paris (1658-1673)

(*Suite*).

4e PÉRIODE : DE LA REPRÉSENTATION DÉFINITIVE DE « TARTUFFE (5 FÉVRIER 1669) A LA MORT DE MOLIÈRE (15 FÉVRIER 1673)

Avant « Tartuffe ». — Pendant les six mois qui séparent l'*Avare* de la représentation définitive de *Tartuffe*, une grande activité règne dans la troupe du Palais-Royal. On y joue, outre l'*Avare*, *George Dandin*, le *Médecin malgré lui*, l'*École des maris*, et quelques pièces nouvelles. Molière est appelé à Saint-Germain, au début de novembre, pour la Saint-Hubert. Il semble avoir repris courage ; et il obtient du Parlement que la *Satire des Satires* de Boursault, un de ses irréconciliables ennemis, soit interdite.

Ne quittons pas cette année 1668 sans y signaler quelques *synchronismes* importants : La Fontaine publie chez Denis Thierry ses six premiers livres de *Fables*, Racine donne *les Plaideurs*, à l'Hôtel de Bourgogne, tandis que Molière fait jouer sur son théâtre *La critique d'Andromaque ou la Folle querelle*, de Subligny; Bossuet prêche l'*Avent* à Versailles; Mlle du Parc, qui venait de créer le rôle d'Andromaque, meurt.

« Tartuffe » autorisé. — Nous arrivons à l'année 1669, et nous pouvons nous demander si quelque événement nouveau avait à ce point agi sur Louis XIV et sur l'esprit public, que la représentation de *Tartuffe*, jusqu'alors interdite par l'État et par l'Église, ait pu paraître moins dangereuse. Peut-être le bref de Clément IX, qui avait amené la *paix*

de l'Eglise, mit-il réellement fin à une certaine irritation entre les partis; ce bref, reçu en France le 8 octobre 1668, fut promulgué le 19 janvier 1669. La permission de jouer *Tartuffe* est du 5 février suivant. Peut-être aussi, les changements, les *adoucissements* apportés par Molière au texte de 1667, furent-ils jugés suffisants par l'autorité ecclésiastique, et l'archevêque de Paris rapporta-t-il son mandement du 11 août précédent, seul obstacle à l'autorisation que désirait donner Louis XIV.

Nous avons dit plus haut pourquoi nous placions *Tartuffe* à la date de 1669, et non à la date de 1664 ou de 1667. C'est, nous le répétons, et on en aura la preuve, parce que nous ne possédons, tels qu'ils ont été représentés, ni le *Tartuffe* de 64, ni celui de 67. L'édition de 1682, dirigée par La Grange, met *Tartuffe* après l'*Avare*, en 1669; c'est bien parce que La Grange, *qui avait connu les deux textes précédents*, jugeait que celui de la représentation définitive ne s'était réellement *cristallisé* qu'à cette dernière date.

TARTUFFE

ou

l'Imposteur

(5 février 1669.)

Les questions que soulève *Tartuffe* sont si nombreuses et si graves que nous ne nous flattons pas, non seulement de les résoudre, mais même de les *poser* toutes. Mais c'est surtout à les *poser nettement* que nous travaillons. Ici, plus que jamais, la critique doit être d'abord *historique*, avant de passer à la discussion. Le seul nom de *Tartuffe* provoque des polémiques. C'est bien le moins qu'avant de s'y jeter, on s'assure des dates et des faits.

1° **Les représentations.** — Voici la note imprimée par les soins de La Grange et Vivot, au verso du titre de *Tartuffe*, dans l'édition de 1682 Nous tenons à la citer ici une seconde fois, pour rassembler les principales dates :

« Les trois premiers actes de cette comédie ont été représentés à Versailles, pour le Roi, le 12e jour du mois de mai 1664.

« Les mêmes trois premiers actes de cette comédie ont été représentés, la deuxième fois, à Villers-Cotterets, pour S. A. R. Monsieur, frère unique du Roi, qui régalait Leurs Majestés et toute la cour, le 25e septembre de la même année 1664.

« Cette comédie, parfaite, entière et achevée en cinq actes, a été représentée, la première et la seconde fois, au château du Raincy, près Paris, pour S. A. S. Monseigneur le Prince, les 29e novembre 1664 et 8e novembre de l'année suivante 1665 et depuis encore au château de Chantilly, le 2e novembre 1668.

« La première représentation en a été donnée au public dans la salle du Palais-Royal, le 5e août 1667, et le lendemain 6e elle fut défendue par M. le premier président du Parlement jusques à nouvel ordre de Sa Majesté.

« La permission de représenter cette comédie en public sans interruption a été accordée le 5e février 1669, et dès ce même jour la pièce fut représentée par la troupe du Roi. »

Nous avons déjà dit quelques mots, aux dates respectives, des représentations de 1664 et de 1667. Celle du 5 février 1669 fut vraiment triomphale; elle fut suivie, jusqu'à la clôture de Pâques (9 avril) de 27 autres, consécutives; et il faut y intercaler cinq représentations *en visite*. *Tartuffe* est repris le 5 mai et fournit encore cette même année 22 représentations : soit, au total pour 1669, cinquante, et avec de magnifiques recettes. On rejoue *Tartuffe* 18 fois en 1670, 9 fois en 1671, 5 fois en 1672. Après la mort de Molière, c'est une des pièces qui, sous tous les régimes, eut le plus grand nombre de représentations.

Les acteurs qui créèrent les rôles furent : Molière *(Orgon)*, Armande Béjart *(Elmire)*, Mlle de Brie *(Mariane)*, La Grange *(Valère)*, du Croisy *(Tartuffe)*, La Thorillière *(Cléante)*.

2° **Les trois « Tartuffes ».** — Le *Tartuffe* de 1669 n'est, nous l'avons dit, ni celui de 1664, ni celui de 1667. Si cette question pouvait être entièrement précisée, bien des obscurités et bien des malentendus s'éclairciraient. Mais, en l'absence de tout manuscrit de Molière, nous en sommes réduits comme documents : 1° au deuxième *placet* (1667); 2° *à la lettre sur l'Imposteur* (1667); 3° à quelques traditions assez vagues recueillies au XVIII[e] siècle.

Supposons que le lecteur de cette discussion critique a bien lu le texte définitif de *Tartuffe* (1669), et établissons les points suivants :

A) En 1664, la pièce est représentée *en trois actes*, aux fêtes de Versailles. Etait-elle ainsi achevée? On a voulu l'affirmer; mais rien ne le prouve, et ce n'est pas un argument sérieux de dire que Molière ne pouvait donner devant la cour une pièce inachevée. Dans ces mêmes fêtes, quelques jours auparavant, il avait fait jouer la *Princesse d'Elide*, dont deux actes sont en vers et dont les trois autres sont en prose. Louis XIV consentit à voir la pièce en cet état, car il tenait avant tout à être servi promptement. Il dut demander à Molière s'il n'avait pas quelque autre comédie toute prête, et Molière lui répondit sans doute qu'il avait trois actes de *Tartuffe*... Et Louis XIV accepta. Trois actes sont donc représentés à Versailles, le 12 mai 1664; et le 29 novembre de la même année, les cinq actes sont joués au Raincy, chez le prince de Condé. Molière eût-il, en si peu de temps, changé l'*économie* de sa pièce? et cela, pour une représentation privée? On sait, d'autre part, que, pour une autre représentation donnée au Raincy en novembre 1665, le prince de Condé faisait demander à Molière *si le quatrième acte était fait*... Et l'on s'est étonné que les cinq actes ayant été joués, selon La Grange, un an auparavant devant le même Condé, celui-ci ait pu poser une pareille question? Alors, on a conjecturé qu'il s'agissait d'un nouveau quatrième acte, le prince ayant lui-même demandé des retouches. Voilà bien des difficultés, et qui prouvent que, déjà, avant la représentation publique de 1667, Molière avait fait subir plusieurs changements à son premier texte.

Quoi qu'il en soit, comment déterminer ce qu'était ce *Tartuffe* de 1664 et de 1665? Le plus simple est de supposer que les trois actes représentés à Versailles n'étaient pas, tout en ne formant pas une pièce complète, analogues à ce que sont les actes I, II, III du texte définitif. Il est plus que probable que Tartuffe y apparaissait plus tôt, lui dont l'*entrée* a été plus tard seulement reculée à l'acte III, Molière, ayant senti la nécessité de *préparer* le plus minutieusement possible le contact du personnage avec le public. — Quant à la pièce complète en 5 actes, ses différences avec celle de 1667 nous sont indiquées par le *deuxième placet;* nous avons déjà cité plus haut ce document, mais il faut en rappeler ici les passages suivants : « Ma comédie, Sire, n'a pu jouir ici des bontés de Votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'*Imposteur*, et *déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde;* j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles sur tout l'habit... » Dans la version primitive, Tartuffe n'était donc pas un *homme du monde?* Non, ce n'était pas un homme *vivant dans le monde;* mais ce ne pouvait être non plus, comme quelques-uns l'ont prétendu, un *ecclésiastique*, liberté qui n'eût pu être tolérée par

Louis XIV. C'était un *directeur laïque* (nous verrons tout à l'heure de quelle nature), tout de noir vêtu, avec un grand chapeau, des cheveux courts, un petit rabat uni ; et qui devient, en 1667, un « homme du monde » par le costume seulement.

B) En 1667, donc, on joue la seconde version de *Tartuffe*, sous le titre de l'*Imposteur*. Tartuffe est devenu Panulphe (le nom seul de Tartuffe soulevant des colères, parce qu'il commençait à désigner un type). La *Lettre sur l'Imposteur* trop (longue pour que nous puissions l'insérer en entier ici, mais dont nous citons les conclusions à la page 541), nous donne de cette version une analyse détaillée. Nous signalons, au fur et à mesure, dans le texte de la pièce publiée ci-après, et qui est celui de 69, les différences principales. On verra que ces modifications portent, d'une part, sur le rôle de Cléante, personnage chargé d'exprimer, comme *raisonneur*, la saine morale, celle de l'auteur ; d'autre part, sur plusieurs passages où le manège de Tartuffe et de ses pareils est défini et censuré : ainsi à la scène 2 de l'acte Ier, d'après la *Lettre*, on commençait à « raffiner le caractère du saint personnage, en montrant, par l'exemple de cette affaire domestique, comment les dévots ne s'arrêtent pas simplement à ce qui est de leur métier, qui est de critiquer et de mordre, passent au-delà, sous des prétextes plausibles, à s'ingérer dans les affaires les plus secrètes et les plus séculières des familles ». A l'acte III, Panulphe développait davantage sa déclaration à Elmire (v. 1012), et à l'acte IV, le passage sur les *accommodements avec le Ciel* et sur la *direction d'intention* était plus explicite qu'en 69 : la *Lettre* nous dit que Panulphe faisait « une longue déduction des adresses des directeurs modernes ». Enfin, à propos du couplet de l'Exempt (Acte V, sc. 6), la *Lettre* rappelle que celui-ci affirmait : « Nous vivons sous un règne où... l'hypocrisie est autant en horreur *dans l'esprit du prince*, qu'elle est accréditée parmi ses sujets ». — On trouvera encore quelques variantes de détail, indiquées à leur place. — Au premier abord, ces changements ne sont pas bien profonds ; rien n'a trait à l'*économie* générale de la pièce. Mais on ne remarque pas assez, quand on n'a pas une grande habitude des représentations dramatiques, à quel point un vers, une phrase, un mot, suffisent pour scandaliser, et à quel point aussi une correction correspondante suffit à éviter ce scandale. Nous avons tous pu en faire l'expérience pour des pièces contemporaines. Disons donc que Molière, après avoir constaté l'insuffisance des modifications sans doute plus profondes faites entre 1664 et 1667, sut, avec son admirable flair d'homme de théâtre, y donner le dernier « coup de pouce » en 1669 ; ce n'était rien, semble-t-il ; c'était pourtant la « mise au point ».

C) En effet, le *Tartuffe* de 69, ainsi présenté, ne fut pas interdit. Et pourtant rien, en somme, n'était changé dans le royaume ; et le roi ne voulait « rompre en visière », ni à l'archevêque de Paris, ni à M. de Lamoignon. Il avait donc suffi de ces derniers changements pour que la pièce, toujours redoutable, ne parût plus dépasser les limites d'une liberté alors beaucoup plus étendue que l'on ne se l'imagine. L'ancien régime a toléré au théâtre des pièces qui, sous le rapport de la morale et de la politique, eussent été interdites par la censure des gouvernements plus récents. — C'est donc ce texte de 1669 que nous donnons ci après.

3° **Les Sources de « Tartuffe ».** — Aucune pièce ancienne ni moderne n'a fourni à Molière le fonds ni l'intrigue de sa pièce; aucun de ses devanciers n'a tracé les caractères de Tartuffe ni d'Orgon. *Tartuffe* est une des pièces les plus originales de Molière, qui semble l'avoir tirée de son expérience et de son génie, puis y avoir ajouté des traits empruntés à différents auteurs. — Pour signaler d'abord quelques détails peu importants, il est certain que la *Macette* de Régnier (Satire VII), l'*Ipocrito* de l'Arétin, une nouvelle de Boccace (3e journée, 8e nouvelle), ont inspiré Molière quand il fait dire à Tartuffe : « Le péché que l'on cache est à demi pardonné », quand il représente son héros comme un goinfre, et enfin dans la scène de la déclaration à Elmire. — Mais son emprunt le plus important est celui qu'il fait à une nouvelle de Scarron, *les Hypocrites*, parue en 1661, dans un volume dont Molière avait déjà profité pour son *École des Femmes*. Le Montufar de Scarron, démasqué par un gentilhomme qui reconnaît en lui un scélérat, joue la même comédie que Tartuffe s'humiliant aux genoux d'Orgon, quand il est dénoncé par Damis.

On prétend aussi que Molière aurait voulu, dans le personnage de Tartuffe, faire le portrait de tel ou tel de ses contemporains. Les uns ont dit : Tartuffe, c'est le prince de Conti; selon les autres, c'est l'abbé Roquette, qui devint évêque d'Autun en 1667. Il est peu probable que Molière ait copié plus particulièrement l'abbé Roquette; mais il est certain que les contemporains, entre autres Mme de Sévigné, Saint-Simon et La Bruyère le désignent comme l'original de Tartuffe. D'après Tallemant des Réaux, cet original serait au contraire l'abbé de Pons. Qu'en conclure? sinon que Molière a si bien observé son temps, et qu'il a si bien saisi les traits caractéristiques de l'hypocrisie, qu'on a pu retrouver chez plusieurs de ses contemporains des ressemblances avec le *type*.

3° **Pourquoi Molière a-t-il écrit « Tartuffe », et quelle en était, pour lui, la véritable portée ?**

A) Le *faux dévot*, l'*hypocrite*, et aussi le *dévot niais* qui se laisse duper par l'hypocrite, sont des types qu'un poète *contemplateur* et *moraliste*, peut légitimement se croire en droit de ridiculiser. « Si l'emploi de la comédie, écrit Molière dans la *Préface* de *Tartuffe*, est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés ». Molière, en écrivant sa pièce, est donc dans son rôle d'auteur dramatique, de poète qui se propose un but et qui se croit une mission.

B) Mais Molière, à ces raisons générales, qui seraient vraies en tout temps de tout *peintre* de génie, en ajoute de personnelles et qu'il n'avoue pas, mais qui ne sont pas les moins intéressantes. Et c'est ici un des nœuds de la question. — Au moment où Molière monte, à Paris, l'*Illustre Théâtre* (1643), il se heurte à un mouvement d'idées religieuses auquel il attribue ses premiers échecs. Sous l'impulsion de grands réformateurs catholiques comme saint Vincent de Paul, le cardinal de Bérulle, l'abbé Olier, on voit se créer des congrégations nouvelles, à côté des anciennes qui se transforment et qui s'adaptent à des besoins nouveaux. Les laïques suivent ce mouvement. Dès 1627 s'était organisée la *Compagnie du Saint-Sacrement*, dont les membres se proposaient non seulement de mener une vie conforme aux vrais pré-

ceptes du christianisme, mais encore de poursuivre dans la société tout entière la même réformation. Le public appela bientôt du nom de « *Cabale des dévots* » les divers groupements qui s'étaient formés pour atteindre ce but, à la Cour, à Paris et dans les provinces. Or, parmi les objets que cette *cabale* poursuivait avec le plus d'ardeur, il y avait le théâtre. N'oublions pas, de grâce, ce qu'il fallait entendre par *théâtre*, dans cette première moitié du XVII[e] siècle. Si l'on en excepte les chefs-d'œuvre de Corneille, de Rotrou, et en général la tragédie, le théâtre comique était d'une licence révoltante ; et nous avons peine à comprendre que des *chrétiens* aient pu se presser aux représentations des bouffons italiens, des farceurs de l'Hôtel de Bourgogne et des différents théâtres de Paris et de province. Nous en appelons à Molière lui-même, dont un des mérites les plus intéressants pour notre thèse est d'avoir, à partir de 1659, purifié la comédie. Il n'en est pas moins vrai que, jeune comédien et jeune chef de troupe, soit à Paris, soit en province, Molière, qui promenait alors un répertoire fort libre, eut très certainement à souffrir de l'opposition très vive que le clergé et les laïques affiliés à la Congrégation du Saint-Sacrement ne cessèrent de lui faire. L'évêque d'Aleth, Pavillon, se signala particulièrement dans cette *poursuite* de Molière, à Narbonne, à Béziers, à Carcassonne. Et c'est ce même Pavillon qui provoqua, en 1655, la conversion du prince de Conti, jusqu'alors protecteur de Molière. Un des premiers actes de Conti fut de défendre à Molière de s'autoriser de son nom ;,puis il écrivit un *Traité contre la comédie*, où Molière n'était pas oublié. De ce « grand seigneur méchant homme » devenu *dévot*, l'auteur de *Don Juan* sut se souvenir.

Ainsi, l'opposition que le parti religieux faisait à Molière dut profondément blesser en lui à la fois le directeur de troupe et l'auteur, pendant ses tournées de province.

C) Revenu à Paris, Molière se trouva en présence d'une société très complexe. Le parti du jeune Roi ne demandait qu'à s'amuser franchement, à l'exemple du monarque, non sans accorder à la religion une déférence qui n'entraînait aucune réforme des mœurs. Mais, sans parler des *libertins* ou *libres-penseurs* qui ne se montraient guère, un autre parti ne laissait pas d'être puissant : celui de la Reine mère, qui encourageait à la cour la réforme de M. Vincent et de M. Olier. Dans la *Critique de l'École des femmes*, Molière se défend vivement contre ce parti, et il croit faire un coup de maître en dédiant sa *Critique* à Anne d'Autriche (Cf. p. 144). Mais en même temps il a l'idée de ruiner, non plus par quelques pointes ou allusions, mais par un « coup droit », ces *dévots* qui en veulent au théâtre. Alors, il écrit son *Tartuffe*, en 1664. On n'a pas assez remarqué, selon nous, que le *Tartuffe* est ainsi conçu par Molière en pleine « querelle de l'*École des Femmes* ». Certains passages du quatrième acte de cette comédie, et notamment le sermon d'Arnolphe à Agnès avaient soulevé les colères du parti dévot, et Molière en avait éprouvé une vive irritation. Fort de l'appui du Roi, il travaille à exécuter ses ennemis; c'est, nous y insistons, dans cet état de fièvre que Molière a l'idée première du *Tartuffe*, et le *contemplateur* se double d'un *pamphlétaire*.

D) Ainsi *Tartuffe* est une riposte ou une *défense* de Molière. Mais, d'autre part, quelle compétence et quelle clairvoyance pouvait avoir

Molière en matière religieuse? Élève du philosophe Gassendi, ami de Cyrano et de Chapelle; lié de bonne heure avec des comédiens dont il partage pendant quatorze ans la libre vie en courant les provinces; presque exclusivement nourri de la lecture de farces italiennes, de contes, de comédies, où il cherche des sujets pour son propre répertoire; continuellement irrité contre le clergé auquel il se heurte à chaque étape, Molière doit nécessairement manquer du tact délicat qu'exigeait une telle discussion.

E) Enfin, ajoutons que les remaniements successifs imposés à Molière, de 1664 à 67, et de 67 à 69, ont pu ôter à sa comédie telle qu'il l'avait d'abord construite un peu de sa clarté. Molière n'a certainement pas pu laisser à son *Tartuffe* de 69 toute l'âpreté de la première version, et l'on peut supposer que le texte définitif ne représente sa pensée qu'atténuée et incomplète.

Telle est la question par rapport a Molière : ses rancunes ; la nécessité de défendre le genre dont il vit et qui est battu en brèche par les dévots ; les tendances générales de sa philosophie, fortifiées par sa libre vie de comédien, voilà bien des points qui *expliquent historiquement* le *Tartuffe*, lequel peut très bien avoir été de sa part une attaque *contre les seuls hypocrites*, mais une attaque *passionnée* et *incompétente*.

4° **Quel est, pour nous, le sens du « Tartuffe »?** — Nous venons d'établir, autant que possible, dans quelles circonstances et dans quel état d'esprit, Molière a écrit *Tartuffe*, mais il convient de nous demander quelle est la portée de l'œuvre, prise en elle-même.

A) Constatons d'abord un point : c'est que *Tartuffe*, qui aurait dû, en jetant le discrédit sur les hypocrites et sur les benêts, faire la joie des vrais et sincères dévots, a obtenu de tout temps un succès absolument contraire. Ce sont, au XVIIe siècle, à de très rares exceptions près (Boileau, par exemple) les *libertins* au double sens du mot, et, plus tard, ce sont les libres-penseurs, voltairiens, anticléricaux, etc., qui ont applaudi et prôné *Tartuffe*. Sans doute Molière eut contre lui tous les *faux dévots* qui se sentaient désignés et démasqués ; mais on trouve aussi, parmi les ennemis du *Tartuffe* des gens honorables et dont le christianisme n'était suspect d'aucune hypocrisie. Ce n'est pas qu'ils aient voulu protéger les hypocrites dont les *vrais dévots* seront toujours les adversaires déclarés ; mais c'est qu'ils ont pensé, comme le dit Bourdaloue, que la comédie ne doit pas toucher aux choses de la religion, et « qu'en voulant arracher le masque elle risque d'égratigner le visage ». Et peut-être bien des chrétiens sincères pourront-ils, à la lecture, louer Molière d'avoir vengé la vraie dévotion de la bêtise et de l'hypocrisie ; mais ceux-là changeront quelque peu de sentiment, s'ils voient jouer la pièce. Car ils seront bien vite convaincus que la satire de la religion y prend, au théâtre, un extraordinaire relief, et que le rôle d'Orgon, surchargé par les acteurs de sacrilèges parodies, est troublant pour une piété délicate. Ainsi Molière, qu'il le veuille ou non, plaît surtout, dans *Tartuffe*, aux ennemis de toute religion.

B) Un second point est plus inquiétant encore dans *Tartuffe*. Si Tartuffe est bien un hypocrite, c'est-à-dire un homme qui *affecte* des

croyances et des pratiques, dans sa rencontre avec Dorine (acte III, sc. 2) et dans les déclarations si humbles qu'il fait aux genoux d'Orgon (acte III, scène 6), ne nous apparaît-il pas, d'autre part, dans les deux scènes avec Elmire (acte III, scène 4, et acte IV, scène 4), comme un *dévot* d'une certaine espèce très dangereuse, casuiste abominable expliquant à son profit, avec des « directions d'intention » et des « restrictions mentales », des principes qu'il tire de la religion elle-même? Où donc est l'*hypocrite* dans ces deux scènes? Il sait qu'Elmire a une religion fort modérée, analogue à celle de Cléante. Alors, quel besoin d'employer avec elle ce jargon mystique dont il devrait prévoir que l'effet sera désastreux sur cet esprit clair et loyal? Et pourtant Tartuffe l'emploie. C'est dire qu'il en est imbu, et qu'il ne saurait parler autrement, et qu'il ne sort pas de sa nature ni de ses habitudes en faisant servir sa religion à sa passion. Donc il semble bien que Tartuffe représente, en face de la dévotion étriquée d'Orgon, une autre sorte de dévotion effrontée, cynique et monstrueuse, s'autorisant de la religion même pour pécher, comme le fanatique s'en autorise pour tuer. On a remarqué fort justement que le spectateur n'est jamais mis dans le *secret* de Tartuffe, ni par un monologue où l'*imposteur* se découvrirait (à la façon d'un Narcisse) ni par un dialogue avec un complice (à la façon d'un Mathan). Et pourquoi Molière, s'il prétend nous représenter l'*hypocrite,* ne lui fait-il pas tenir, comme à Don Juan *converti* (acte V, sc. 2), un de ces discours qui ne laissent au spectateur aucun doute sur son manège? Rien n'était plus facile que de faire apparaître ce Laurent qui reste dans la coulisse, et de faire dialoguer les deux compères. Molière s'en est abstenu. Pourquoi?

D'autre part, lisez le portrait d'Onuphre par La Bruyère. Onuphre, voilà l'*hypocrite.* Et l'on répond que Tartuffe est aussi l'hypocrite, mais celui du théâtre, et que c'est par des raisons d'*optique dramatique* que Molière a fait agir et parler ainsi son *Tartuffe.* Arguments de *littérateurs!* Un Onuphre, en son genre, serait tout aussi dramatique qu'un Tartuffe. La vérité c'est que, au *théâtre,* Tartuffe n'apparaît pas, en définitive, comme un *hypocrite,* mais comme un dévot dangereux, qui fait un puissant contraste avec Orgon. Ses maladresses, ses violences, ses appétits, Molière ne les lui a pas donnés pour l'*optique de la scène,* mais parce qu'il a voulu sans doute incarner en lui une forme odieuse de la dévotion.

C) Alors, on voit la morale qui se dégage de *Tartuffe :* la religion, poussée à bout ou mal comprise, fait des benêts comme Orgon et des monstres comme Tartuffe.

Mais il est une troisième façon de l'entendre, la religion : c'est de la réduire à une conviction intérieure, à une règle de vie morale; c'est de lui faire sa part, importante, puisqu'on lui donne le gouvernement du cœur, mais enfin limitée; c'est, en un mot, de la définir et de la pratiquer comme Cléante. Molière, en Cléante, présente aux spectateurs un homme à la fois chrétien et sensé, religieux et raisonnable. Et cela suffit pour que des chrétiens puissent ne pas considérer Molière comme un ennemi systématique de leur religion. Sans doute, le christianisme de Cléante est un peu *neutre;* Cléante semble trop se désintéresser de l'*action,* comme l'Ariste de l'*Ecole des maris,* dont il est fort proche parent. Son christianisme sage et tolérant est près, dit-on,

de glisser dans l'indifférence ? Molière ne nous entraînerait-il pas ainsi au scepticisme des *honnêtes gens* ? Je ne suis pas de cet avis. Cléante est évidemment un homme d'âge plus que mûr, de tempérament fort tranquille, très clairvoyant et très indulgent. Il a son *caractère*, ne l'oublions pas. *Tous* les personnages de Molière, même les raisonneurs, même les *petits garçons* qui apportent un siège, même ceux-qu'on ne voit pas et qui sont seulement nommés, tous ont leur caractère, c'est-à-dire sont vivants; et parce qu'ils sont vivants, ils sont complexes et incomplets, ils sont bornés, ils sont faibles par un endroit; et, raisonneurs, ils ont beau raisonner, ce n'est pas un *idéal* qu'ils définissent, c'est leur façon à eux de comprendre ceci ou cela. Or, je le répète, Cléante est homme; et, lui aussi, tout comme Orgon, tout comme Tartuffe, tout comme vous ou moi, il a sa façon humaine de comprendre la religion. Molière ne nous la donne pas pour une religion-programme. Il a observé que, dans le monde, il y avait bien des façons d'être chrétien, et il présente ces diverses façons en les faisant ressortir par le contraste. Mais son secret, à lui, il ne nous le livre pas, satisfait qu'il est de nous faire connaître les hommes et de nous donner à choisir entre diverses conceptions vivantes de la vie.

Ainsi, pour nous résumer, il nous semble que *Tartuffe* nous présente quatre façons d'entendre la religion : — Tartuffe, à lui seul, en incarne deux : il est à la fois un abominable casuiste interprétant au profit de ses appétits une religion à laquelle il croit, et un hypocrite; Orgon représente la dévotion étroite et niaise d'un esprit faible; Cléante (et Elmire avec lui) est le chrétien à qui sa foi très sincère ne fait pas abdiquer sa raison et qui, sans se mêler de réformer les autres, cherche surtout dans sa religion une règle divine de sa vie intérieure.

Évidemment, Molière n'a pas écrit un pamphlet sacrilège; cette pièce est une excellente leçon à l'égard des Orgons guettés par les Tartuffes. Mais il reste toujours qu'un chrétien éprouve quelque gêne, au théâtre, devant la façon dont les acteurs interprètent *Tartuffe* et dont le public l'applaudit (1).

(1) Il y a, sur *Tartuffe*, toute « une littérature critique ». Nous ne signalerons que quelques ouvrages : E. Rigal : *Molière*, t. I, p. 221, (Hachette); Abel Lefranc : *Revue des cours et conférences* (1906-1907); F. Brunetière : *La philosophie de Molière* (Études critiques, t. IV); E. Faguet : *Propos de théâtre*, 1re série, 1903; J. Lemaître, *Impressions de théâtre*, t. IV, et *Les contemporains*, t. VII. Ces différents ouvrages ou articles renvoient aux travaux antérieurs, — Sous ce titre : *Tartuffe, sa portée morale et religieuse*, M. J. Calvet a écrit deux articles remarquables par la sûreté de l'information et la logique du raisonnement dans la *Revue de la jeune fille* (15 avril et 1er mai 1909).

TARTUFFE [1]

(5 février 1669.)

PRÉFACE DU « TARTUFFE » [2]

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les Marquis, les Précieuses et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait présentés, et ils ont fait semblant de se devêtir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et *le Tartuffe*, dans leur bouche (3), est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes même y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit (4) ou à gauche, y cachent des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis et à la censure de tout le monde : les corrections que j'y ai pu faire, le jugement du roi et de la reine (5), qui l'ont vue, l'approbation des grands princes (6) et de Messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de

(1) Toutes les éditions antérieures à 1734, y compris celle publiée en mars 1669, portent pour titre l'*Imposteur;* et c'est ce titre qu'ont adopté MM. Despois et Mesnard dans la *Collection des grands Écrivains.* (*Molière,* tome IV, p. 399.)

(2) Cette *Préface* fut écrite par Molière pour la première édition de l'*Imposteur* (mars 1669).

(3) *Dans leur bouche.* A les en croire.

(3) *A droit.* Lex.

(4) *La Reine.* Il s'agit ici de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. La reine mère, Anne d'Autriche, à qui Molière avait dédié *la Critique de l'Ecole des femmes* (1663), n'était pas favorable à *Tartuffe*, dont elle vit jouer trois actes aux fêtes de Versailles, en 1664; et, d'ailleurs, elle était morte le 20 janvier 1666.

(6) Molière fait surtout allusion à Condé.

bien, qui l'ont trouvée profitable (1), tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et tous les jours encore ils font crier en public des zélés indiscrets qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'était l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à (2) recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux (3) vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandait la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du vrai Dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que pour réponse ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et sans doute il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion et faisait partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne (4), que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne (5); et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre

(1) Allusion au légat du pape, le cardinal Chigi, qui entendit lire la pièce à Fontainebleau, le 4 août 1664.

(2) *Faciles à*. Grammaire. *Préposition.*

(3) *Aux vrais dévots*. Grammaire. *Préposition.*

(4) *La confrérie de la Passion*, constituée en 1402, joua des *mystères* à l'hôpital de la Trinité. Quand elle s'installa à l'hôtel de Bourgogne, en 1548, le Parlement lui fit défense de représenter des pièces religieuses.

(5) Il s'agit ici de Jehan Michel, auteur d'un *Mystère de la Passion* (1486) en 65,000 vers. Voir notre *Littérature*, p. 114.

temps, des pièces saintes de M. Corneille (1), qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'Etat, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Et pouvais-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite (2)? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse? Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre (3). Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Église qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi, l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption et confondue avec tous

(1) *Polyeucte* (1643) et *Théodore* (1645). Tout ce paragraphe est une série de sophismes.

(2) *Tartuffe*, sur ce point justement, peut blesser les croyants, qui souffrent de voir des « termes de piété » profanés sur le théâtre; sans compter que les comédiens y ajoutent souvent des jeux de scène qui sont la parodie des gestes les plus respectables de la vraie piété.

(3) Allusion à l'ouvrage posthume du prince de Conti : *Traité de la comédie et des spectacles, selon la tradition de l'Eglise tirée des conciles et des saints Pères* (1666). La même année, Nicole, dans sa première lettre à l'auteur des *Visionnaires*, avait dit : « Un poète de théâtre est un empoisonneur public, non des corps, mais des âmes des fidèles... » On sait comment Racine lui avait répondu.

ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude (1).

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots et que la plupart des contrariétés viennent de ne pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice. Et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle; elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies (2); elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel : elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire;

(1) Expression employée par Corneille dans l'Épître qu'il a placée avant *Théodore;* elle est traduite de saint Augustin : « ...*caveæ turpitudinum* ». (*De consensu evangelistarum*, I, 51.)

(2) Nous avons, sous le nom d'Aristote, une *Poétique*, qui, depuis le XVI^e^ siècle, a été commentée et discutée par tous les critiques et auteurs dramatiques. On en a tiré la célèbre règle des *trois unités*, qui n'y est pas, du moins sous la forme complète et absolue qu'elle a prise chez Scaliger et chez l'abbé d'Aubignac.

on n'enveloppe point, dans une fausse conséquence, la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs ; on sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art ; et comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome (1), ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes (2), on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici ; elle s'est enfermée dans ce qu'elle a pu voir ; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées ; elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom ; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts sans doute feraient un grand désordre dans le monde. Il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné ; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations (3). Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête ; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine ; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre ; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince (4) sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la

(1) *Pline*. Hist. nat., livre XXIX.

(2) Allusion à la mort de Socrate.

(3) Théorie de Port-Royal (Cf. PASCAL, *Pensées*, éd. Havet, XXIV, 64), qui devait être reprise par J.-J. Rousseau, dans sa *Lettre sur les spectacles*

(4) Condé.

cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite* (1); et le Roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche*. » A quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le Ciel et la religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes : c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

La Lettre sur l' « Imposteur ».

Quelques jours après la représentation de 1667 avait paru une *Lettre* signée *C* (Chapelle?) et sans doute inspirée par Molière. Nous ne pouvons nous dispenser d'en donner quelques fragments, car elle a été certainement inspirée par Molière et présente sa *défense*.

L'auteur, après avoir fait une longue analyse de la comédie telle qu'elle fut jouée en 1667, ajoute :

« Voilà, monsieur, quelle est la pièce qu'on a défendue; il se peut faire qu'on ne voit pas le venin parmi les fleurs, et que les yeux des puissances sont plus épurés que ceux du vulgaire : si cela est, il semble qu'il est encore de la charité des religieux persécuteurs du misérable Panulphe de faire discerner le poison que les autres avalent faute de le connaître; à cela près, je ne me mêle point de juger des choses de cette délicatesse, je crains trop de me faire des affaires comme vous savez : c'est pourquoi je me contenterai de vous communiquer deux réflexions qui me sont venues dans l'esprit, qui ont peut-être été faites par peu de gens, et qui, ne touchant point le fond de la question, peuvent être proposées sans manquer au respect que tous les gens de bien doivent avoir pour les jugements des puissances légitimes.

« La première est sur l'étrange disposition d'esprit, touchant cette comédie, de certaines gens qui, supposant ou croyant de bonne foi qu'il ne s'y fait ni dit rien qui puisse en particulier faire aucun méchant effet, ce qui est le point de la question, la condamnent toutefois en général, à cause seulement qu'il y est parlé de religion, et que le théâtre, disent-ils, n'est pas un lieu où il faille enseigner.

« Il faut être bien enragé contre Molière pour tomber dans un égarement si visible; et il n'est point de si chétif lieu commun où l'ardeur de critiquer et de mordre ne se puisse retrancher, après avoir osé faire son fort d'une si misérable et si ridicule défense. Quoi! si on produit la vérité avec toute la dignité qui doit l'accompagner partout; si on a prévu et évité jusqu'aux effets les moins fâcheux qui pouvaient arriver, même par accident, de la peinture du vice, si on a

(1) *Scaramouche ermite* fut joué au Théâtre-Italien le 16 août 1667; — le 5 du même mois avait eu lieu une première représentation publique de *Tartuffe*, suivie, le 6, d'une interdiction. (Cf. p. 562.)

pris, contre la corruption des esprits du siècle, toutes les précautions qu'une connoissance parfaite de la saine antiquité, une vénération solide pour la religion, une méditation profonde de la nature de l'âme, une expérience de plusieurs années et un travail effroyable ont pu fournir, il se trouvera après cela des gens capables d'un contre-sens si horrible, que de proscrire un ouvrage qui est le résultat de tant d'excellents préparatifs, par cette seule raison qu'il est nouveau de voir exposer la religion dans une salle de comédie, pour bien, pour dignement, pour discrètement, nécessairement et utilement qu'on le fasse! Je ne feins pas de vous avouer que ce sentiment me paraît un des plus considérables effets de la corruption du siècle où nous vivons : c'est par ce principe de fausse bienséance qu'on relègue la raison et la vérité dans des pays barbares et peu fréquentés, qu'on les borne dans les écoles et dans les églises, où leur puissante vertu est presque inutile, parce qu'elles n'y sont recherchées que de ceux qui les aiment et qui les connaissent, et que, comme si on se défiait de leur force et de leur autorité, on n'ose les commettre où elles peuvent rencontrer leurs ennemis. C'est pourtant là qu'elles doivent paraître; c'est dans les lieux les plus profanes, dans les places publiques, les tribunaux, les palais des grands seulement, que se trouve la matière de leur triomphe : et comme elles ne sont, à proprement parler, vérité et raison que quand elles convainquent les esprits, et qu'elles en chassent les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance par leur lumière toute divine, on peut dire que leur essence consiste dans leur action; que ces lieux où leur opération est le plus nécessaire sont leurs lieux naturels; et qu'ainsi c'est les détruire en quelque façon que les réduire à ne paraître que parmi leurs adorateurs. Mais passons plus avant.

« Il est certain que la religion n'est que la perfection de la raison, du moins pour la morale; qu'elle la purifie, qu'elle l'élève, et qu'elle dissipe seulement les ténèbres que le péché d'origine a répandues dans le lieu de sa demeure; enfin que la religion n'est qu'une raison plus parfaite. Ce seroit être dans le plus déplorable aveuglement des païens, que de douter de cette vérité. Cela étant, et puisque les philosophes les plus sensuels n'ont jamais douté que la raison ne nous fût donnée par la nature pour nous conduire en toutes choses par ses lumières ; puisqu'elle doit être partout aussi présente à notre âme que l'œil à notre corps, et qu'il n'y a point d'acceptions de personnes, de temps ni de lieux auprès d'elle; qui peut douter qu'il n'en soit de même de la religion, que cette lumière divine, infinie comme elle est par essence, ne doive faire briller partout sa clarté ; et qu'ainsi que Dieu remplit tout de lui-même, sans aucune distinction, et ne dédaigne pas d'être aussi présent dans les lieux du monde les plus infâmes que dans les lieux augustes et les plus sacrés, aussi les vérités saintes qu'il lui a plu de manifester aux hommes ne puissent être publiées dans tous les temps et dans tous les lieux où il se trouve des oreilles pour les entendre et des cœurs pour recevoir la grâce qui les fait chérir?

« Loin donc, loin d'une âme vraiment chrétienne ces indignes ménagements et ces cruelles bienséances qui voudraient nous empêcher de travailler à la sanctification de nos frères partout où nous le pouvons! la charité ne souffre point de borne; tous lieux, tous temps lui sont

bons pour agir et faire du bien ; elle n'a point d'égard à sa dignité, quand il y va de son intérêt ; et comment pourrait-elle en avoir, puisque, cet intérêt consistant, comme il fait, à convertir les méchants, il faut qu'elle les cherche pour les combattre, et qu'elle ne peut les trouver pour l'ordinaire que dans des lieux indignes d'elle ?

« Il ne faut pas donc qu'elle dédaigne de paraître dans ces lieux et qu'elle ait si mauvaise opinion d'elle-même que de penser qu'elle puisse être avilie en s'humiliant. Les grands du monde peuvent avoir ces basses considérations, eux de qui toute la dignité est empruntée et relative, et qui ne doivent être vus que de loin et dans toute leur parure pour conserver leur autorité, de peur qu'étant vus de près et à nu, on ne découvre leurs taches, et qu'on ne reconnoisse leur petitesse naturelle. Qu'ils ménagent avec avarice le foible caractère de grandeur qu'ils peuvent avoir ; qu'ils choisissent scrupuleusement les jours qui le font davantage briller, qu'ils se gardent bien de se commettre jamais en des lieux qui ne contribuent pas à les faire paraître élevés et parfaits ; à la bonne heure : mais que la charité redoute les mêmes inconvénients ; que cette souveraine des âmes chrétiennes appréhende de voir sa dignité diminuée en quelque lieu qu'il lui plaise de se montrer, c'est ce qui ne se peut penser sans crime ; et comme on a dit autrefois que plutôt que Caton fût vicieux, l'ivrognerie seroit une vertu, on peut dire avec bien plus de raison que les lieux les plus infâmes seroient dignes de la présence de cette reine, plutôt que sa présence dans ces lieux pût porter aucune atteinte à sa dignité.

« En effet, monsieur, car ne croyez pas que j'avance ici des paradoxes, c'est elle qui les rend dignes d'elle, ces lieux si indignes en eux-mêmes : elle fait, quand il lui plaît, un temple d'un palais, un sanctuaire d'un théâtre. Il n'est rien de si profane qu'elle ne sanctifie, de si corrompu qu'elle ne purifie, de si méchant qu'elle ne rectifie, rien de si extraordinaire, de si inusité et de si nouveau qu'elle ne justifie. Tel est le privilège de la vérité produite par cette vertu, le fondement de toutes les autres vertus.

« Je sais que le principe que je prétends établir a ses modifications comme tous les autres ; mais je soutiens qu'il est toujours vrai et constant, quand il ne s'agit que de parler comme ici. La religion a ses lieux et ses temps affectés pour ses sacrifices, ses cérémonies et ses autres mystères ; on ne peut les transporter ailleurs sans crime ; mais ses vérités, qui se produisent par la parole, sont de tous temps et de tous lieux ; parce que le parler étant nécessaire en tout et partout, il est toujours plus utile et plus saint de l'employer à publier la vérité et à prêcher la vertu, qu'à quelque autre sujet que ce soit.

« L'antiquité, si sage en toutes choses, ne l'a pas été moins dans celle-ci que dans les autres ; et les païens, qui n'avaient pas moins de respect pour leur religion que nous en avons pour la nôtre, n'ont pas craint de la produire sur leurs théâtres ; au contraire, connaissant de quelle importance il étoit de l'imprimer dans l'esprit du peuple, ils ont cru sagement ne pouvoir mieux lui en persuader la vérité que par les spectacles qui lui sont si agréables. C'est pour cela que leurs dieux paraissent si souvent sur la scène ; que les dénoûments, qui sont les endroits les plus importants de poème, ne se faisaient presque jamais de leur temps que par quelques divinité ; et qu'il n'y avait point de pièce qui ne fût plus agréable leçon, et une

preuve exemplaire de la clémence ou de la justice du ciel envers les hommes. Je sais bien qu'on me répondra que notre religion a des occasions affectées pour cet effet, et que la leur n'en avait point; mais, outre qu'on ne saurait écouter la vérité trop souvent et en trop de lieux, l'agréable manière de l'insinuer au théâtre est un avantage si grand par-dessus les lieux où elle paraît avec toute son austérité, qu'il n'y a pas lieu de douter, naturellement parlant, dans lequel des deux elle fait plus d'impression.

« Ce fut pour toutes ces raisons que nos pères, dont la simplicité avait autant de rapport avec l'Évangile que notre raffinement en est éloigné, voulant profiter à l'édification du peuple de son inclination naturelle pour les spectacles, instituèrent premièrement la comédie, pour représenter la passion du Sauveur du monde, et semblables sujets pieux. Que si la corruption qui s'est glissée dans les mœurs depuis ce temps heureux a passé jusqu'au théâtre et l'a rendu aussi profane qu'il devait être sacré; pourquoi, si nous sommes assez heureux pour que le ciel ait fait naître dans nos temps quelque génie capable de lui rendre sa première sainteté, pourquoi l'empêcherons-nous, et ne permettrons-nous pas une chose que nous procurerions avec ardeur si la charité régnait dans nos âmes, et s'il n'y avait pas tant de besoin qu'il y en a aujourd'hui parmi nous, de décrier l'hypocrisie, et de prêcher la véritable dévotion? »

Tartuffe.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Mme Pernelle, mère d'Orgon	Béjart.
Orgon, mari d'Elmire	Molière.
Elmire, femme d'Orgon	Mlle Molière.
Damis, fils d'Orgon	Hubert.
Mariane, fille d'Orgon et amante de Valère	Mlle de Brie.
Valère, amant de Mariane	La Grange.
Cléante, beau-frère d'Orgon	La Thorillière.
Tartuffe, faux dévot	Du Croisy.
Dorine, suivante de Mariane	Mlle Béjart.
M. Loyal, sergent	De Brie.
Un exempt	?
Flipote, servante de Mme Pernelle	?

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MADAME PERNELLE, FLIPOTE, ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE

MADAME PERNELLE

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE

Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes (1) façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci (2),
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,

(1) *Toutes*, autant de.
(2) *Ménage*. Lex.

On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut (1).

DORINE

Si..

MADAME PERNELLE

Vous êtes, mamie (2), une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS

Mais,..

MADAME PERNELLE

Vous êtes un sot en trois lettres (3), mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE

Je crois...

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, ma sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ; (4)
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez sous chape (5) un train que je hais fort.

ELMIRE

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux (6),
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.

(1) *La cour du roi Pétaut.* Un endroit où chacun commande à tort et à travers. — Le roi Pétaut ou *Pétaud* (cf. pétaudière) était le roi des mendiants (peut-être l'étymologie est-elle le mot latin *peto*, je demande, je mendie).

(2) *Mamie* pour *m'amie, ma amie.*

(3) *En trois lettres* : façon d'insister sur le mot, en le décomposant lettre par lettre.

(4) *Doucette.* Lex.

(5) *Chape.* Lex.

(6) *Aux yeux.* Grammaire. *Préposition.*

Vous êtes dépensière; et cet état (1) me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement (2).

CLÉANTE

Mais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE

Pour vous, Monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère;
Mais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre (3).
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS

Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute...

MADAME PERNELLE

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS

Quoi? je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique (4)
Vienne usurper céans (5) un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

(1) *Etat.* Lex.
(2) *Ajustement.* Lex.
(3) *Ne se doivent point suivre.* Grammaire. *Verbe.*
(4) *Un cagot de critique*, construction analogue à : *un saint homme de chat.* Sur *cagot*, cf. Lex.
(5) *Céans.* Lex.

MADAME PERNELLE

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire (1).

DAMIS

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte;
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat (2)
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE

Certes c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise (3),
Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE

Hé ! merci de ma vie (4) ! il en irait bien mieux,
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE

Il passe pour un saint dans votre fantaisie (5) :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE

Voyez la langue !

DORINE

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.

(1) *Induire.* Lex.
(2) *Pied-plat.* Lex.
(3) *Impatronise.* Lex.
(4) *Merci de ma vie !* Lex.
(5) *Fantaisie.* Lex.

Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE

Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante (1) céans ?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE

Hé ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où (2) l'on peut être mis,
Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE

Daphné, notre voisine, et son petit époux
Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?

(1) *Hante*. Lex.
(2) *Où*. Grammaire. *Pronom*.

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie (1):
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs (2),
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire :
Tous ses soins vont au Ciel; et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train (3) qui vient céans.

DORINE

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude (4) à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants (5) baisser,
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps.
Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;

(1) Vers lourd, mais très clair.
(2) *Couleurs*. Lex.
(3) *Train*. Lex.
(4) *Prude*. Lex.
(5) *Brillants*. Lex.

Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs (1)
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire,
Car Madame à jaser tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour :
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi (2) ce dévot personnage;
Que le Ciel au besoin (3) l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que pour votre salut vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuses paroles :
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles (4);
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone (5),

(1) Cette tirade, depuis le vers 125, était prononcée par Cléante, dans la version de 1667; nous le savons par la *Lettre sur l'Imposteur*. Le style est plus approprié à la *condition du raisonneur* qu'à celle de la *servante*, mais le *rôle* prend plus d'autorité quand on retranche ces *bavardages* qui conviennent mieux à la servante.

(2) *Chez soi.* Grammaire. *Pronom.*

(3) *Au besoin.* Lex.

(4) *Fariboles.* Lex.

(5) Mme Pernelle devrait dire la *tour de Babel*; mais elle change *Babel* en *Babylone* pour faire un calembour avec *babille*.

Car chacun y babille, et tout du long de l'aune (1);
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
(Montrant Cléante.)
Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà!
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans... Adieu, ma bru : je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(Donnant un soufflet à Filipote.)
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles (2).
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe (3), marchons.

SCÈNE II

CLÉANTE, DORINE

CLÉANTE

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt (4) encor me quereller,
Que cette bonne femme (5)...

DORINE

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouït (6) tenir un tel langage :
Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée!

DORINE

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils :
Et si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis! »

(1) *Aune.* Mesure de longueur équivalente à 1m 88. — *Tout le long de l'aune :* c'est la mesure complète.
(2) *Bayez.* Lex.
(3) *Gaupe.* Lex.
(4) *Vînt.* Grammaire. *Verbe.*
(5) *Bonne femme.* Lex.
(6) *Ne vous ouït.* Grammaire. *Négation.*

Nos troubles (1) l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage ;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait (2) mère, fils, fille, et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent ;
Il le choie, il l'embrasse, et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse ;
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède ;
Et, s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide ! »
(C'est une servante qui parle.) (3)
Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connaît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme (4) en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat (5) qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon (6) ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains

(1) *Nos troubles.* La Fronde. Molière veut préparer par cette fidélité d'Orgon envers *son prince* l'intervention du Roi au dénouement.

(2) *Fait.* Lex.

(3) Cette indication est ainsi placée dans les éditions du XVII[e] siècle. Elle est bien de Molière lui-même, qui, sans doute, a voulu prévenir le reproche de grossièreté. D'ailleurs, d'après l'édition de 1682, on coupait au théâtre les vers 191-194.

(4) *Cagotisme.* Lex.

(5) *Fat.* Lex.

(6) *Faire leçon.* Grammaire. *Article*

Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleur des Saints* (1),
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable (2).

SCÈNE III

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE

ELMIRE

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari : comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement (3) ;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DAMIS

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet (4) s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère ;
Et s'il fallait...

DORINE

Il entre.

SCÈNE IV

ORGON, CLÉANTE, DORINE

ORGON

Ah ! mon frère, bonjour.

CLÉANTE

Je sortais, et j'ai joie (5) à vous voir de retour.

(1) *Fleur des Saints*, livre de piété dont le titre complet est : *Les fleurs des vies des Saints et des fêtes de toute l'année*, par le jésuite espagnol Ribadeneira.

(2) Dans le *Tartuffe* de 1667 (voir la *Lettre sur l'Imposteur*), cette tirade de Dorine était suivie immédiatement de l'entrée d'Orgon.

(3) *Amusement*. Lex.

(4) *Effet*. Lex.

(5) *J'ai joie*. Grammaire. *Article*.

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON

Dorine... Mon beau frère, attendez, je vous prie :
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? comme (1) est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE

Madame eut avant-hier (2) la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Tartuffe ? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille (3).

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle !

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement (4) il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

(1) *Comme.* Lex.

(2) *Hier* ne compte ici que pour une syllabe. Cf. p. 337, note 3.

(3) Tel était l'acteur Du Croisy qui créa le rôle de Tartuffe.

(4) Par cet adverbe, Dorine veut attirer malignement l'attention d'Orgon sur la singulière façon dont Tartuffe comprend la dévotion.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON

Le pauvre homme!

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe?

DORINE

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

ORGON

Le pauvre homme (1)!

DORINE

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein (2) de vous mettre en courroux,

(1) *Le pauvre homme!* Cette exclamation doit être prononcée, chaque fois, sur un ton différent. — On prétend que Louis XIV, en 1662, se faisant raconter un dîner de son ancien précepteur, l'évêque de Rodez (Hardouin de Péréfixe), s'écriait, à chaque plat : « *Le pauvre homme!* » Molière aurait, dit-on, entendu la scène et retenu le mot.

(2) *Avoir dessein.* Grammaire. *Article.*

Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme (1) aujourd'hui
A (2) vous faire oublier toutes choses pour lui,
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...?

ORGON

Alte-là (3), mon beau-frère :
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme... qui... ha!... un homme... un homme enfin (4)
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde (5).
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiés (6) il détache mon âme ;

(1) *Charme.* Lex.

(2) *A vous faire oublier.* Grammaire. *Préposition.*

(3) *Alte.* D'après Vaugelas, telle est la seule orthographe raisonnable. L'étymologie (*altum*) l'impose. Mais on écrit *haut* qui vient aussi de *altum ?*

(4) D'après la *Lettre sur l'Imposteur*, la répétition du mot *homme* et l'expression *un homme enfin* semblent plutôt prouver l'embarras d'Orgon à définir Tartuffe que constituer un éloge emphatique, « Il suivrait de là, dit Despois, que ces mots, loin d'être dits avec fermeté, devraient être prononcés avec une sorte de béatitude niaise, et en même temps d'embarras. »

(5) L'expression est parodiée d'un passage de *l'Imitation*. Et voilà un vers qui peut légitimement scandaliser les vrais dévots. Toute la tirade qui suit est du même ton et cause la même gêne. Sans doute Molière peut dire qu'il fait parler ici un chrétien inintelligent, qui oublie que sa religion lui impose avant tout les devoirs de son état, qui confond des préceptes réservés aux mystiques avec ceux qui obligent les fidèles vivant dans le monde, et, encore, qui s'attachant à la *lettre*, méconnaît l'*esprit* de ces textes religieux ; il n'en est pas moins vrai que la comédie dépasse peut-être ici ses limites et ses droits.

(6) Grammaire. *Article.*

Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON

Ha ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au Ciel il poussait (1) sa prière :
Il faisait des soupirs, de grands élancements (2),
Et baisait humblement la terre à tous moments ;
Et lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller (3) à la porte offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais avec modestie (4),
Il me voulait toujours en rendre une partie.
« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié ;
Je ne mérite pas de vous faire pitié ; »
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser

(1) *Poussais.* Lex.
(2) *Elancements.* Lex.
(3) *M'allez.* Grammaire. *Pronom.*
(4) *Modestie.* Lex.

D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que (1) tout ce badinage...

ORGON

Mon frère, ce discours sent le libertinage (2) :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché (3) ;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux,
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur :
Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers (4) on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi ? vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,

(1) *Et que prétendez-vous que...* Et comment pouvez-vous prétendre que...

(2) *Libertinage.* Lex.

(3) *Entiché.* Lex.

(4) *Façonniers.* Lex.

Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne?
Les hommes la plupart sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais;
La raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractère ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère (1).

ORGON

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré (2),
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place (3),

(1) Comparer cette *philosophie* de Cléante à celle de Philinte dans le *Misanthrope*.

(2) Les vers 382-404 de cette tirade étaient placés, en 1667 (voir la *Lettre sur l'Imposteur*), à la scène première de cet acte I. C'est bien Cléante qui les prononçait, mais il les adressait à Mme Pernelle, « pour aller au-devant des jugements malicieux ou libertins ».

(3) *Devots de place* a été interprété de deux façons. M. Ch. Louandre, auquel se rallie M. Paul Mesnard, écrit : « Au moyen âge et dans le XVIIe siècle encore, les domestiques allaient sur les places publiques attendre qu'on vînt engager leurs services. Les dévots de place, comme les valets de place, sont donc ceux qui s'affichent à tous les regards. » Cette explication s'accorderait bien avec la façon dont Orgon a rencontré Tartuffe (cf. v. 281-298). Mais M. Livet dit de son côté : « Nous sommes ici en présence d'une locution espagnole prise ironiquement : *Hombre de plaça*, homme d'importance... »

De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré (1),
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de (2) faux clins d'yeux et d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune.
Qui, brûlants et priants (3), demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier (4) ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à vos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux :
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu (5);
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu (6);
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable;
Ils ne censurent point toutes nos actions :
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,

(1) Grammaire. *Superlatif.*
(2) *A prix de.* Grammaire. *Article.*
(3) *Brûlants et priants.* Grammaire. *Participe*
(4) *Fier.* Lex.
(5) *Débattu.* Lex.
(6) Grammaire. *Article.*

C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre (1);
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il faut en user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle ;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE

Oui.

ORGON

(*Il veut s'en aller.*)

Je suis votre valet.

CLÉANTE

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
Pour être votre gendre a parole de vous (2) ?

ORGON

Oui.

CLÉANTE

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON

Il est vrai.

CLÉANTE

Pourquoi donc en différer la fête ?

ORGON

Je ne sais.

(1) Ils n'ont point l'esprit de cabale et ne s'attachent à suivre aucune intrigue.

(2) *A parole de vous.* Grammaire. *Article.*

CLÉANTE

Auriez-vous autre pensée en tête ?

ORGON

Peut-être.

CLÉANTE

Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE

Nul obstacle, je crois (1)
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON

Selon (2).

CLÉANTE

Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON

Le Ciel en soit loué !

CLÉANTE

Mais que lui reporter ?

ORGON

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi : la tiendrez-vous, ou non ?

ORGON

Adieu.

CLÉANTE, *seul.*

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe (3).

(1) *Je crois.* Grammaire. *Verbe.*

(2) *Selon.* « Ce sera selon les circonstances. »

(3) Ce fragment de conversation sur le mariage de Valère et de Mariane est destiné à compléter l'*exposition* et à nouer l'*intrigue*.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ORGON, MARIANE

ORGON

Mariane.

MARIANE

Mon père.

ORGON

Approchez, j'ai de quoi
Vous parler en secret.

MARIANE

Que cherchez-vous ?

ORGON (*Il regarde dans un petit cabinet*).

Je voi (1)
Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre (2).
Or sus (3), nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON

C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE

C'est ou je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?

MARIANE

Qui, moi ?

ORGON

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

(1) *Je voi.* Grammaire. *Verbe.*

(2) Ce jeu de scène n'est pas inutile, car c'est de ce *petit endroit* que Damis (acte III) écoutera la conversation de Tartuffe et d'Elmire.

(3) *Sus.* Lex.

MARIANE

Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

ORGON

C'est parler sagement (1). Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Eh ?

(*Mariane se recule avec surprise.*)

MARIANE

Eh ?

ORGON

Qu'est-ce ?

MARIANE

Plaît-il ?

ORGON

Quoi ?

MARIANE

Me suis-je méprise ?

ORGON

Comment ?

MARIANE

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux ?

ORGON

Tartuffe.

MARIANE

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture ?

ORGON

Mais je veux que cela soit une vérité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE

Quoi ? vous voulez, mon père ?...

ORGON

Oui, je prétends, ma fille,

(1) Ici, l'édition de 1734 met : *scène 2*, à cause de l'arrivée de Dorine « *entrant doucement et se tenant derrière Orgon sans être vue* ».

Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela;
Et comme sur vos vœux je...

SCÈNE II

DORINE, ORGON, MARIANE

ORGON

Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie (1), à (2) nous venir écouter de la sorte.

DORINE

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard (3);
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON

Quoi donc ? la chose est-elle incroyable ?

DORINE

A tel point
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE

Chansons (4) !

ORGON

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu (5)

(1) *Mamie.* Cf. la note du v. 15.
(2) *A.* Grammaire. *Préposition.*
(3) P. Mesnard explique ainsi ce vers : « Je ne sais si l'origine de ce bruit est une conjecture, ou, moins encore, quelque parole lancée tout à fait au hasard. »
(4) *Chansons.* Lex.
(5) Grammaire. *Article.*

DORINE

Allez, ne croyez point à Monsieur votre père :
Il raille.

ORGON

Je vous dis...

DORINE

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON

A la fin mon courroux...

DORINE

Hé bien ! on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.
Quoi ? se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage(1),
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir... ?

ORGON

Écoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point, je vous le dis, mamie.

DORINE

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet (2) aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux ?...

ORGON

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute (3) une honnête misère ;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,

(1) Grammaire. *Article.*
(2) *A quel sujet.* Quel motif avez-vous de...
(3) *Sans doute.* Lex.

Et sa puissante attache (1) aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens:
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme (2).

DORINE

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance,
Et l'humble procédé (3) de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse:
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui (4),
D'une fille comme elle un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu,
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

(1) *Attache.* Lex.

(2) Nous savons, par la *Lettre sur l'Imposteur*, que, dans le texte de 1667, Orgon parlait à Cléante de la noblesse de Tartuffe, dans la scène 5 du Ier acte. Il y revenait à l'acte IV, sc. 3, et là se trouvait, dans la bouche de Cléante, la présente réplique de Dorine.

(3) *Procédé.* Lex.

(4) *Ennui.* Lex.

DORINE

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons :
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avais donné pour vous ma parole à Valère ;
Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin (1) :
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus ?

ORGON

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde (2).
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit (3) en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles :
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE

Elle ? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON

Ouais ! quel discours !

DORINE

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant (4), Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

(1) *Libertin.* Lex.

(2) Nous avons déjà signalé plusieurs fois cet hémistiche de remplissage *à nulle autre seconde.* Cf. Boileau, Sat. II, 37.

(3) *Confit.* Lex.

(4) *Ascendant.* Lex.

DORINE

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

(*Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille.*)

ORGON

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE

Si l'on ne vous aimait...

ORGON

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON

Ah !

DORINE

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards (1) d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON

Vous ne vous tairez point ?

DORINE

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...?

DORINE

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez?

ORGON

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

DORINE

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON

Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins
(*Se retournant vers sa fille.*)
A ne m'en point parler, ou... suffit... Comme sage (2),
J'ai pesé mûrement toutes choses.

(1) *Brocards.* Lex.

(2) *Comme sage.* En sage que je suis.

DORINE

J'enrage
De ne pouvoir parler.

(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.)

ORGON

Sans être damoiseau (1),
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE

Oui, c'est un beau museau.

ORGON

Que quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

(Orgon se tourne devant elle, et la regarde les bras croisés.)

DORINE

La voilà bien lotie !
Si j'étais en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément ;
Et je lui ferais voir bientôt après la fête
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON, *à Dorine.*

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas ?

DORINE

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE

Je me parle à moi-même.

ORGON, *à part.*

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers (2) de ma main.

(Il se met en posture de lui donner un soufflet ; et Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire (3)...

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu ?

(1) *Damoiseau.* Lex.
(2) *Un revers.* Un soufflet avec le revers de la main.
(3) *Élire.* Lex.

DORINE

Je n'ai rien à me dire.

ORGON

Encore un petit mot.

DORINE

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON

Certes, je t'y guettais.

DORINE

Quelle sotte, ma foi !

ORGON

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me moquerais (1) fort de prendre un tel époux.

ORGNON (*Il veut lui donner un soufflet et la manque.*)

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre :
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

SCÈNE III

DORINE, MARIANE

DORINE

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE

Quoi ?

DORINE

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui,

(1) *Se moquer de.* Lex.

Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser (1) sans nul empêchement.

MARIANE

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas (2) :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE

Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas (3) là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

MARIANE

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE

Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE

Et selon l'apparence il vous aime de même ?

MARIANE

Je le crois.

DORINE

Et tous deux brûlez également.
De vous voir mariés ensemble ?

(1) Grammaire. *Pronom.*
(2) *Pas.* Lex.
(3) *T'ai-je pas...* Grammaire. *Négation.*

MARIANE

Assurément.

DORINE

Sur cette autre union, quelle est donc votre attente?

MARIANE

De me donner la mort si l'on me violente.

DORINE

Fort bien. C'est un recours où (1) je ne songeais pas;
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras;
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends (2)!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE

Je ne compatis point à qui dit des sornettes
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité.

DORINE

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE

Mais quoi? si votre père est un bourru fieffé (3),
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé (4).
Il manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE

Mais par un haut refus et d'éclatants mépris
Ferai-je dans mon choix voir un cœur trop épris?

(1) *Où.* Grammaire. *Pronom.* — *Recours.* Lex.
(2) *Tu te rends.* Lex.
(3) *Fieffé.* Lex.
(4) *Coiffé.* Lex.

Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...?

DORINE

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe; et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à (1) combattre vos vœux?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied (2),
Et ce n'est pas peu d'heur (3) que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui (4), bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri (5) :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE

Mon Dieu!...

DORINE

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE

Ha! cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous?

(1) *A.* Grammaire. *Préposition.*

(2) Génin propose cette explication : « Se moucher du pied était un tour d'agilité des saltimbanques. De là cette expression ironiquement familière en parlant d'un homme grave et considérable : Il ne se mouche pas du pied! »

(3) *Heur.* Lex.

(4) *Chez lui.* Dans son pays.

(5) *Il a l'oreille rouge...* Cf. v. 234

Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir;
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la Baillive et Madame l'Élue (1),
Qui d'un siège pliant (2) vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande (3), à savoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin (4) et les marionnettes,
Si pourtant votre époux...

MARIANE

Ah! tu me fais mourir,
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE

Je suis votre servante.

MARIANE

Eh! Dorine de grâce...

DORINE

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE

Ma pauvre fille!

DORINE

Non.

MARIANE

Si mes vœux déclarés...

DORINE

Point : Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

(1) *Baillive*, la femme du bailli; le bailli était un *officier* nommé par le roi et qui rendait la justice dans une région appelée *bailliage* (du verbe *bailler*, donner, rendre, accorder); — l'*élue*, la femme de l'*élu*, magistrat jadis élu par les États-Généraux, mais alors nommé par le roi, et qui jugeait en première instance certaines affaires d'impôts.

(2) *Siège pliant.* Aux personnes de qualité, on offrait un fauteuil ou une chaise.

(3) *La grand'bande.* On donnait ce nom aux vingt-quatre violons du roi. Une *grand'bande* composée de deux musettes, c'est donc une plaisanterie.

(4) *Fagotin,* singe célèbre qui faisait des tours chez Brioché, montreur de marionnettes sur le Pont-Neuf. La Fontaine a parlé, lui aussi, des *tours de Fagotin.*

MARIANE

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi..

DORINE

Non, vous serez, ma foi, tartuffiée (1),

MARIANE

Hé bien ! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(*Elle veut s'en aller.*)

DORINE

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV

VALÈRE, MARIANE, DORINE

VALÈRE (2)

On vient de débiter, Madame, une nouvelle
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE

Quoi ?

VALÈRE

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

(1) Cf. dans *Amphitryon* : « Et l'on me *dé-sosie* enfin, Comme on vous *dés-amphitryonne.* »

(2) Comparer à cette scène de brouille et de réconciliation les scènes analogues du *Dépit amoureux* et du *Bourgeois gentilhomme.*

VALÈRE

Votre père, Madame...

MARIANE

A changé de visée :
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE

Quoi ? sérieusement ?

MARIANE

Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE

Et quel est le dessein où (1) votre âme s'arrête, Madame ?

MARIANE

Je ne sais (2).

VALÈRE

La réponse est honnête.
Vous ne savez ?

MARIANE

Non.

VALÈRE

Non ?

MARIANE

Que me conseillez-vous ?

VALÈRE

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE

Vous me le conseillez ?

VALÈRE

Oui.

MARIANE

Tout de bon ?

VALÈRE

Sans doute.
Le choix est glorieux et vaut bien qu'on l'écoute (3).

(1) *Où.* Grammaire. *Pronom.*

(2) Mariane est piquée par la question de Valère ; dès lors commence le malentendu qui ira s'aggravant de réplique en réplique.

(3) *Écoute.* Lex.

MARIANE

Hé bien ! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE

Pas plus qu'à le donner n'en a souffert votre âme.

VALÈRE

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE

Voyons ce qui pourra de ceci réussir (1).

VALÈRE

C'est donc ainsi qu'on aime ? Et c'était tromperie
Quand vous...

MARIANE

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter (2) :
Et je déclare, moi, que je pretends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions ;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE

Sans doute ; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE

Hélas ! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée

(1) *Réussir*. Lex.
(2) Grammaire. *Pronom.*

Vous préviendra peut-être en un pareil dessein ;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE

Ah ! je n'en doute point ; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE

Mon Dieu ! laissons là le mérite :
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés (1) qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE

La perte n'est pas grande ; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire (2),
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins :
Si l'on n'en vient à bout, on doit le feindre au moins ;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne (3).

MARIANE

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE

Fort bien ; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi ? vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE

Au contraire : pour moi, c'est ce que je souhaite ;
Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

(1) *J'espère aux.* Grammaire. *Préposition.*

(2) *Gloire.* Lex.

(3) Cette tirade de Valère, ainsi que la suivante, est dans le style traditionnel de la *tragédie* ou de la *comédie héroïque.*

VALÈRE

Vous le voudriez ?

MARIANE

Oui.

VALÈRE

C'est assez m'insulter,
Madame ; et, de ce pas, je vais vous contenter.
(Il fait un pas pour s'en aller et revient toujours.)

MARIANE

Fort bien.

VALÈRE

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE

Oui.

VALÈRE

Et que le dessein que mon ame conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE

A mon exemple, soit.

VALÈRE

Suffit : vous allez être à point nommé servie.

MARIANE

Tant mieux.

VALÈRE

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE

A la bonne heure.

VALÈRE

Euh ?
(Il s'en va ; et lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.)

MARIANE

Quoi ?

VALÈRE

Ne m'appelez-vous pas ?

MARIANE

Moi ? Vous rêvez.

VALÈRE

Hé bien ! je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MARIANE

Adieu, Monsieur.

DORINE

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance ;
Et je vous ai laissé (1) tout du long quereller (2)
Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
Holà ! seigneur Valère.

(*Elle va l'arrêter par le bras, et lui fait mine de grande résistance.*)

VALÈRE

Hé ! que veux-tu, Dorine ?

DORINE

Venez ici.

VALÈRE

Non, non. Je dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE

Arrêtez.

VALÈRE

Non, vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE

Ah !

MARIANE

Il souffre à me voir, ma présence le chasse,
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE (*Elle quitte Valère et court a Mariane.*)

A l'autre ! Où courez-vous ?

MARIANE

Laisse.

DORINE

Il faut revenir.

MARIANE

Non, non, Dorine ; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

(1) *Laissé*. Grammaire. *Participe*.
(2) *Quereller*. Lex.

DORINE (*Elle quitte Mariane et court après Valère.*)
Encor? Diantre soit fait de vous si je le veux (1)!
Cessez ce badinage, et venez ça tous deux.
(*Elle les tire l'un et l'autre.*)

VALÈRE
Mais quel est ton dessein?

MARIANE
Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE
Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.
Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE
N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE
Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE
N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE
Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE
Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE
Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE
Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.
Allons, vous.

VALÈRE, *en donnant sa main à Dorine.*
A quoi bon ma main?

DORINE
Ah! Çà, la vôtre,

MARIANE, *en donnant aussi sa main.*
De quoi sert tout cela?

(1) Le sens est : « Diantre soit fait de vous (que le diable vous emporte), si je consens à ce que vous partiez. » Mais l'édition de 1734 ponctue : « *Diantre soit fait de vous! Si... je le veux.* »

DORINE

Mon Dieu ! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALÈRE

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane tourne l'œil sur Valère et fait un petit sourire.)

DORINE

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous !

VALÈRE

Ho çà ! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire a me dire une chose affligeante ?

MARIANE

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat... ?

DORINE

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer (1) ce fâcheux mariage.

MARIANE

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Votre père se moque, et ce sont des chansons ;
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout à coup et voudra des délais ;
Tantôt vous payerez de présages mauvais :
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse.
Enfin, le bon de tout (2), c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne peut vous lier, que vous ne disiez « oui ».

(1) *Parer*. Lex.
(2) *Le bon de tout*, le meilleur de l'affaire.

Mais pour mieux réussi, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.
(*A Valère.*)
Sortez, et sans tarder employez vos amis,
Pour vous faire tenir (1) ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère (2).
Adieu.

VALÈRE, *à Mariane.*

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, *à Valère.*

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père ;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE

Que vous me comblez d'aise! Et, quoi que puisse oser...

DORINE

Ah ! jamais les amants ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE (*Il fait un pas et revient.*)

Enfin...

DORINE

Quel caquet est le vôtre!
Tirez (3) de cette part, et vous, tirez de l'autre.
(*Elle les pousse chacun par l'épaule* (4).

(1) *Tenir.* Lex.

(2) *La belle-mère.* Elmire, la seconde femme d'Orgon.

(3) *Tirez.* Lex.

(4) Nous savons par la *Lettre sur l'Imposteur* que le *Tartuffe* de 1667 contenait une scène supplémentaire à la fin du second acte, scène qui se passait entre Dorine, Elmire et Cléante : « Tous ensemble, parlant de ce beau mariage, et ne sachant quelle autre voie prendre pour le rompre, se résolvant d'en faire parler à Panulphe même par la dame... et par là finit l'acte. »

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

DAMIS, DORINE

DAMIS

Que la foudre sur l'heure achève mes destins.
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête !

DORINE

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS

Il faut que de ce fat (1) j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE

Ha ! tout doux ! Envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit ;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai ! la chose serait belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander (2) :
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connaître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir (3).
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir ;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

(1) *Fat.* Lex.
(2) *L'oblige à le mander*, c'est-à-dire oblige Elmire à mander Tartuffe.
(3) *Ce dessein*, c'est le projet d'Orgon de marier Tartuffe avec Mariane.

DAMIS

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS

Je ne lui dirai rien.

DORINE

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS

Non : je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous (1).

SCÈNE II

TARTUFFE, LAURENT, DORINE

TARTUFFE, *apercevant Dorine* (2).

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline (3),
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE

Que d'affectation et de forfanterie !

(1) L'édition de 1734 indique ici que « *Damis va se cacher dans le cabinet qui est au fond du théâtre* ».

(2) Sur cette entrée de Tartuffe, voir la *Préface* de Molière (p. 536), et la *Lettre sur l'Imposteur* (p. 541). D'après cette lettre, nous constatons que, dès 1667, l'entrée de Tartuffe n'avait lieu qu'au 3e acte. Mais, d'après la *Préface*, il semble que, dans le premier *Tartuffe* (1664), le héros apparaissait plus tôt, et que cette longue préparation fut un des *adoucissements* apportés par Molière en 1667.

(3) *Haire*. « Petite chemise de crin ou de poil de chèvre portée sur la peau par esprit de mortification et de pénitence. » (Littré.) D'un mot allemand signifiant *poil*. — *Discipline*. « Instrument de flagellation, fouet fait de cordelettes ou de petites chaînes dont les religieux et aussi les personnes laïques se servent pour se mortifier ou pour châtier ceux qui sont sous leur conduite. » (Littré.)

DORINE

Vous dire...

TARTUFFE, (*Il tire un mouchoir de sa poche.*)

Ah ! mon Dieu, je vous prie.
Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE

Comment ?

TARTUFFE

Couvrez ce sein que je ne saurais voir :
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression ?
Certes je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte,
Et je vous verrais nu, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter (1) la partie.

DORINE

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE

Hélas ! très volontiers.

DORINE, *en soi-même.*

Comme il se radoucit !
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

(1) *Quitter.* Lex.

SCÈNE III

ELMIRE, TARTUFFE

TARTUFFE

Que le Ciel à jamais par sa toute-bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, *assis.*

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE, *assise*

Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise (1).

TARTUFFE

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut ;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE

On ne peut trop chérir votre chère santé,
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELMIRE

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire (2).

TARTUFFE

J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,

(1) Cf. acte I, sc. 4.
(2) *Eclaire.* Lex.

Madame, de me voir seul à seul avec vous :
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien (1).

TARTUFFE

Et je ne veux aussi pour grâce singulière (2)
Que montrer à vos yeux mon âme toute entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas (3) envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE (*Il lui serre le bout des doigts.*)

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

ELMIRE

Ouf! Vous me serrez trop.

TARTUFFE

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal (4) je n'eus jamais dessein,
Et j'aurais bien plutôt...

(*Il lui met la main sur le genou.*)

ELMIRE

Que fait là votre main?

TARTUFFE

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

(1) « Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet où il s'était retiré pour entendre la conversation. » (Ed. 1734.)

(2) *Singulière.* Lex.

(3) *Pas.* Grammaire. *Négation.*

(4) La première édition (1669) porte ici *autre mal*, corrigé dès la deuxième édition (parue la même année) en *aucun mal.*

ELMIRE

Ah ! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(*Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienne.*)

TARTUFFE

Mon Dieu ! que de ce point l'ouvrage est merveilleux (1) !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux (2) ;
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que (3) mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi ?

TARTUFFE

Il m'en a dit deux mots : mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi (4) je soupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent vous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles ;
Nos sens facilement peuvent être charmés (5)
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis (6) brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés,

(1) *Ce point*, cette dentelle.
(2) *Air*. Lex.
(3) *On tient que*. Lex. (*tenir*).
(4) *Après quoi*. Grammaire. *Relatif*.
(5) *Charmés*. Lex.
(6) *Ses attraits réfléchis*... Un reflet des attraits du ciel.

Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au (1) plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite (2);
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster (3) avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité;
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,
De vous dépend ma peine ou ma béatitude (4),
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux si vous voulez, malheureux s'il vous plaît.

ELMIRE

La déclaration est tout à fait galante,
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme (5);
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre et ne raisonne pas.

(1) *Au*... Grammaire. *Préposition.*
(2) *Adroite.* On prononçait *adraite.*
(3) *Ajuster.* Lex.
(4) *Infirmité, quiétude, béatitude,* sont des termes de langage mystique.
(5) Peut-être faut-il voir ici une réminiscence, sinon une parodie, de ce vers de Corneille : « Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme. » (*Sertorius*, VI, 1.).

Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange ;
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange ;
Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants (1) attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine (2) ;
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinait mon cœur ;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne
Les tribulations de votre esclave indigne (3),
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler (4),
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles,
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui (5) pour toujours on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée,

(1) *Charmants.* Lex.

(2) *Intérieur... souveraine...* Expressions du langage mystique.

(3) *Bénigne* et *tribulations* sont encore des termes du langage mystique.

(4) Tartuffe, dans toute cette scène, fait un usage sacrilège des expressions employées au sens figuré dans les prières de l'Église, et auxquelles il donne leur sens propre et humain en une circonstance particulièrement profane.

(5) *Avec qui.* Grammaire. *Pronom.*

Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur (1),
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

ELMIRE

Je vous écoute dire, et votre rhétorique (2)
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte (3) ?

TARTUFFE

Je sais que vous avez trop de bénignité (4),
Et que vous ferez grâce à ma témérité,
Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être ;
Mais ma discrétion se veut faire paraître (5).
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
C'est de presser tout franc et sans nulle chicane
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir (6),
Et...

(1) *Acceptant.* Grammaire. *Participe.*

(2) *Rhétorique.* Art de parler.

(3) *Ne pût.* Grammaire. *Subjonctif.*

(4) *Bénignité.* Cf. la note du v. 983. D'après la *Lettre sur l'Imposteur*, ce couplet était beaucoup plus développé dans le *Tartuffe* de 1667.

(5) *Se veut faire paraître...* Grammaire. *Pronom.*

(6) C'est-à-dire... : « de renoncer à abuser du pouvoir (d'Orgon) qui veut injustement vous faire espérer que vous vous enrichirez du bien d'un autre. »

SCÈNE IV

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE

DAMIS, *sortant du petit cabinet où il s'était retiré.*

Non, madame, non : ceci doit se répandre.
J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance (1)
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE

Non, Damis : il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage (2).
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats :
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS

Vous avez vos raisons pour en user ainsi,
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie ;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie (3)
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père,
Et desservi mes feux avec ceux de Valère (4).
Il faut que du perfide il soit désabusé,
Et le Ciel pour cela m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et pour la négliger, elle est trop favorable :

(1) *La vengeance.* Grammaire. *Article.*

(2) *Tâche à...* Lex. et Grammaire. *Préposition.* — *Où*, Grammaire. *Relatif.*

(3) *Cagoterie.* Cf. au vers 201 : *cagotisme.* Lex.

(4) C'est le seul passage où l'on apprenne que Tartuffe a *desservi les feux* de Damis. Il est possible que Molière ait songé un moment à *doubler* son intrigue.

Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE

Damis...

DAMIS

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie (1).
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider d'affaire (2);
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE

DAMIS

Nous allons régaler, mon père, votre abord (3)
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et Monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là qui faisait à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Voulait à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flatter (4) une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser (5) le repos.

(1) Expliquez : *Il faut que je m'en rapporte à moi seul.*
(2) *Vider d'affaire.* Lex.
(3) *Abord.* Lex.
(4) *Flatter.* Lex.
(5) *Traverser.* Lex.

Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre :
Ce sont mes sentiments; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI

ORGON, DAMIS, TARTUFFE

ORGON

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! est-il croyable (1) ?

TARTUFFE

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable (2),
Un malheureux pécheur tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été;
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous :
Je ne saurais avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, *à son fils.*

Ah ! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS

Quoi ? la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir ?...

ORGON

Tais-toi, peste maudite.

(1) En 1667 (*Lettre sur l'Imposteur*), la scène avait un début différent. C'est Orgon qui reprochait à Damis et à Elmire de calomnier Tartuffe.

(2) Cette manœuvre inattendue de *Tartuffe* a été inspirée à Molière par une scène des *Hypocrites* de Scarron, où Montufar, un coquin qui se fait passer à Séville pour un saint religieux, affecte de s'humilier devant un gentilhomme qui l'a reconnu et démasqué.

TARTUFFE

Ah! laissez-le parler : vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur ?
Et, pour tout ce qu'on voit (1), me croyez-vous meilleur ?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense ;
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.
(S'adressant à Damis.)
Oui, mon cher fils, parlez : traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide ;
Accablez-moi de noms encor plus détestés :
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON

(A Tartuffe.) *(A son fils.)*
Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître ?

DAMIS

Quoi ? ses discours vous séduiront au point...

ORGON

(A Tartuffe.)
Tais-toi, pendard ! Mon frère. eh ! levez-vous de grâce !
(A son fils.)
Infâme !

DAMIS

Il peut...

ORGON

Tais-toi.

DAMIS

J'enrage ! Quoi ? je passe...

(1) *Pour tout ce qu'on voit.* « à cause des dehors que je montre » (*P. Mesnard.*)

ORGON

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure (1).

ORGON, *à son fils.*

Ingrat !

TARTUFFE

Laissez-le (2) en paix. S'il faut à deux genoux,
Vous demander sa grâce...

ORGON, *à Tartuffe.*

Hélas ! vous moquez-vous (3) ?

(*A son fils.*)

Coquin ! vois sa bonté !

DAMIS

Donc...

ORGON

Paix !

DAMIS

Quoi ? je...

ORGON

Paix, dis-je,
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige :
Vous le haïssez tous ; et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets déchaînés contre lui ;
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage.
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir ;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

(1) *Qu'il eût reçu...* Grammaire. *Subjonctif.*

(2) *Laissez-le en paix. Le* s'élide. Cf. *Misanthrope*, vers 433.

(3) L'édition de 1734 porte ici l'indication suivante : « *Orgon, se jetant aussi à genoux et embrassant Tartuffe* ». — On sait que Racine, allant se réconcilier avec Arnauld, se jeta à genoux au seuil de sa porte ; Arnauld, de son côté, fit de même ; et tous deux, dans cette posture, s'embrassèrent. Mais l'entrevue d'Arnauld et de Racine eut lieu en 1677, quatre ans après la mort de Molière.

DAMIS

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connaître
Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS

Qui, moi? de ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?
(A Tartuffe.)
Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas.
(A son fils.)
Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS

Oui, je sortirai ; mais...

ORGON

Vite quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction (1).

SCÈNE VII

ORGON, TARTUFFE

ORGON

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne (2).

(1) Cf. l'*Avare*. Acte IV, scène 6.

(2) Ce vers aurait été, en 1664, si nous en croyons l'abbé d'Allainval (1730), ainsi rédigé : « O Ciel, pardonne-lui comme je lui pardonne! », et d'après Voltaire : « O Ciel, pardonne-moi comme je lui pardonne. » Il y avait là une parodie d'une phrase du *Pater*, et Molière fut obligé d'*adoucir* l'expression.

(*A Orgon.*)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à (1) me noircir...

ORGON

Hélas !

TARTUFFE

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON (*Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*)
Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON

Comment ? vous moquez-vous?

TARTUFFE

On m'y hait, et j'y voi (2)
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON

Qu'importe ? voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFFE

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE

Ah ! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON

Non, non.

(1) *Tâche à* Grammaire, *Préposition*, et Lex.
(2) *Voi.* Grammaire. *Verbe.*

TARTUFFE

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON

Non, vous demeurerez : il y va de ma vie.

TARTUFFE

Hé bien ! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON

Ah !

TARTUFFE

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...

ORGON

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous,
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON

Le pauvre homme (1) ! Allons vite en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit (2) !

(1) *Le pauvre homme !* Le rappel de cette expression témoigne de la joie d'Orgon.

(2) *Et que puisse...* Grammaire. *Subjonctif.*

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

CLÉANTE, TARTUFFE

CLÉANTE

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat (1) que fait ce bruit n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose ;
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE

Hélas! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur :
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrais (2) le servir du meilleur de mon âme (3);
Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir,
Et s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,

(1) *Éclat.* Lex.
(2) *Et voudrais.* Grammaire. *Pronom.*
(3) *Du meilleur de mon âme.* Cf. *Misanthrope*, v. 1214.

Le commerce entre nous porterait (1) du scandale :
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait !
A pure politique on me l'imputerait ;
Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable,
Que mon cœur l'appréhende et veut le ménager
Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉANTE

Vous nous payez ici d'excuses colorées (2),
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées (3).
Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances ;
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi? le faible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non : faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons (4) l'esprit.

TARTUFFE

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et, c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ;
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien (5)?

(1) *Porterait.* Lex.
(2) *Colorées.* Lex.
(3) *Tirées.* Lex.
(4) *Brouillons.* Lex.
(5) *Rien.* Lex.

TARTUFFE

Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains,
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein (1),
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes;
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que sans confusion
Vous en ayez souffert la proposition;
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie (2),
Monsieur...

TARTUFFE

Il est, Monsieur, trois heures et demie :

(1) *J'ai dessein*. Grammaire. *Article*.
(2) *Prud'homie*. Lex.

Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt (1).

CLÉANTE

Ah!

SCÈNE II

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLEANTE

DORINE

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle ;
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait, à tous moments, entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie (2),
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE

ORGON

Ha! je me réjouis de vous voir assemblés.
(A Mariane.)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, *à genoux*

Mon père, au nom du Ciel qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance (3),
Et dispensez mes vœux de cette obéissance ;
Ne me réduisez point par cette dure loi

(1) On sait par la *Lettre sur l'Imposteur* que ce trait était dans le *Tartuffe* de 1667. Sinon on pourrait accuser Molière d'avoir voulu parodier la réponse que lui fit le président de Lamoignon quand il alla, accompagné de Boileau, lui demander de lever l'interdiction prononcée contre *Tartuffe*. « Monsieur, vous voyez qu'il est près de midi : je manquerais la messe si je m'arrêtais plus longtemps. »

(2) *D'industrie*, par des procédés habiles. Grammaire. *Préposition.*

(3) Des droits que *ma naissance* (c'est-à-dire votre qualité de *père*) vous donne sur moi.

Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi (1),
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir (2).

ORGON, *se sentant attendrir.*

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

MARIANE

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien.
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien (3):
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne;
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un convent (4), dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés,

ORGON

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses!
Debout! Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter :
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE

Mais quoi... ?

ORGON

Taisez-vous, vous; parlez à votre écot (5):
Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

(1) *Doi.* Grammaire. *Verbe.*

(2) Encore un couplet de *style tragique.* Cf. la prière d'Iphigénie dans Racine (1674).

(3) Mariane, étant issue d'un premier mariage de son père, doit avoir, en effet, un *bien* qui lui vient de sa mère.

(4) *Convent.* Lex.

(5) *Écot.* Lex.

CLÉANTE

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, *à son mari.*

A voir (1) ce que je vois, je ne sais plus que dire,
Et votre aveuglement fait que je vous admire :
C'est être bien coiffé (2), bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON

Je suis votre valet, et crois les apparences (3) :
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer ;
Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue (4).

ELMIRE

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme (5) si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement ;
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes (6) sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager (7) les gens :

(1) *A voir.* Grammaire. *Préposition.*

(2) *Coiffé.* Lex.

(3) C'est-à-dire : « Je suis bien un homme à me laisser tromper par les apparences ! » Trait fort comique ; Orgon croit faire de l'ironie et dit vrai.

(4) *D'autre manière.* Grammaire. *Article.*

(5) *Se gendarme.* Lex.

(6) *Prudes.* Lex.

(7) *Dévisager.* Lex.

Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse (1),
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur (2).

ORGON

Enfin je sais l'affaire et ne prends point le change.

ELMIRE

J'admire, encor un coup, cette faiblesse étrange.
Mais que me répondrait votre incrédulité,
Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité (3) ?

ORGON

Voir ?

ELMIRE

Oui.

ORGON

Chansons.

ELMIRE

Mais quoi ? si je trouvais manière (4)
De vous le faire voir avec pleine lumière ?

ORGON

Contes en l'air.

ELMIRE

Quel homme ! au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien ?

ORGON

En ce cas, je dirais que... Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture (5).

(1) *Diablesse.* Lex.
(2) *A rebuter.* Grammaire. *Préposition.*
(3) *On vous dit vérité.* Grammaire. *Article.*
(4) *Je trouvais manière.* Grammaire. *Article.*
(5) *Condamner de.* Lex.

Il faut que par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON

Soit : je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE, *à Dorine.*

Faites-le-moi venir.

DORINE, *à Elmire.*

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE

Non : on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
Faites-le-moi descendre. (*Parlant à Cléante et à Mariane.*) Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV

ELMIRE, ORGON

ELMIRE

Approchons cette table, et vous mettez dessous (1).

ORGON

Comment ?

ELMIRE

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON

Pourquoi sous cette table ?

ELMIRE

Ah, mon Dieu ! laissez faire :
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; et quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

(1) *Et vous mettez.* Grammaire. *Pronom.*

ELMIRE

Vous n'aurez, que je crois (1), rien à me repartir.

(A son mart, qui est sous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière :
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il (2) doit m'être permis,
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser :
Ce sont vos intérêts; vous en serez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paraître (3).

SCÈNE V

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON

TARTUFFE

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler (4).

ELMIRE

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout, de crainte de surprise.

(Tartuffe va fermer la porte et revient.)

(1) *Que je crois.* Grammaire. *Pronom.*

(2) *Il*, neutre : *cela.*

(3) Elmire, par cette longue tirade, dont le style semble trahir son émotion, tient à bien dégager sa responsabilité pour la scène délicate qui va suivre.

(4) *Vous me vouliez parler.* Grammaire. *Pronom.*

Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même (1);
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême,
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont en plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage.
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments:
Et c'est par où (2) je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
Lorsque si faiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces moments
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte;
On s'en défend d'abord; mais de l'air (3) qu'on s'y prend,
On fait connaître assez que notre cœur se rend,
Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.

(1) *De même.* Semblable à celle-là.
(2) *Par où.* Grammaire. *Pronom.*
(3) *Air.* Lex.

C'est vous faire sans doute un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu;
Mais puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serais-je attachée,
Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur
Écouté tout au long l'offre de votre cœur,
Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu (1) faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance (2) a dû vous faire entendre,
Que (3) l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout (4)?

TARTUFFE

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime :
Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'(5)un peu de vos faveurs, après quoi (6) je soupire,

(1) *On m'a vu faire.* Grammaire. *Participe.*
(2) *Instance.* Lex.
(3) *Que...* Grammaire. *Conjonction.*
(4) L'embarras de ces quatre derniers vers ne doit pas être considéré comme une faiblesse de style; Elmire est gênée par le silence de Tartuffe, qui semble vouloir la laisser s'engager à fond. Elle comptait sans doute sur une autre attitude. Mais comme, par cette défiance, l'*imposteur* est bien dans son caractère!
(5) *Qu'un peu...* Grammaire. *Conjonction.*
(6) *Quoi.* Grammaire. *Pronom.*

Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes (1) bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE (*Elle tousse pour avertir son mari.*)

Quoi ? vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux ;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

TARTUFFE

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer (2).
On soupçonne (3) aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités ;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !
Que sur les cœurs il prend un furieux (4) empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
Quoi ? de votre poursuite on ne peut se parer (5),
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans quartier (6) les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi par vos efforts pressants
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens ?

(1) *Charmantes.* Lex.
(2) *Assurer.* Lex.
(3) *Soupçonne.* Lex.
(4) *Furieux.* Lex.
(5) *Se parer.* Lex.
(6) *Sans quartier.* Lex.

TARTUFFE

Mais si d'un œil bénin (1) vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi (2) peu de chose,
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur !

TARTUFFE

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;
(C'est un scélérat qui parle.)
Mais on trouve avec lui des accommodements ;
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention (3).
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à (4) vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi :
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.
(Elmire tousse plus fort.)
Vous toussez fort, Madame ?

ELMIRE

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE, *présentant à Elmire un cornet de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

(1) *Bénin.* Lex.

(2) *A moi...* Grammaire. *Préposition.*

(3) C'est la doctrine discutée par Pascal dans la VII[e] *Provinciale*, sur la « direction d'intention ».

(4) *Vous n'avez seulement qu'à...* Grammaire. *Négation*

ELMIRE

C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE

Cela certe est fâcheux.

ELMIRE

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE

Enfin votre scrupule est facile à détruire :
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait ;
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence (1).

ELMIRE, *après avoir encore toussé.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on (2) puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins (3) qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE

Oui, Madame, on s'en charge ; et la chose de soi...

ELMIRE

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

(1) Cf. ce vers de Régnier (Sat. VII, *Macette*) : *Le péché que l'on cache est demi pardonné.* D'après la *Lettre sur l'Imposteur,* le couplet de 1667 était beaucoup plus long et plus hardi.

(2) Ce *on*, que Tartuffe prend pour lui, désigne en réalité Orgon, qui ne bouge toujours pas. De même, aux vers 1513, 1514, 1515.

(3) *Témoins.* Lex.

TARTUFFE

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour (1) faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire (2).

ELMIRE

Il n'importe : sortez, je vous prie, un moment,
Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI

ORGON, ELMIRE

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE

Quoi ? vous sortez sitôt ? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps ;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE

Mon Dieu ! l'on ne doit point croire trop de léger (3).
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.

(*Elle fait mettre son mari derrière elle.*)

(1) *Il est pour...* Cf. *Misanthrope*, v. 60.

(2) Voilà enfin l'argument qui touche Orgon : sa vanité est mise en cause. L'auteur de la *Lettre sur l'Imposteur* écrit à ce sujet : « ... Excellente adresse du poète, qui a appris d'Aristote qu'il n'est rien de plus sensible que d'être méprisé par ceux qu'on estime, et qu'ainsi c'était la dernière corde qu'il fallait faire jouer, jugeant bien que le bonhomme souffrirait plus impatiemment d'être traité de ridicule et de fat par le saint frère, que de lui voir cajoler sa femme. » Cf. dans *Britannicus* (acte IV, scène 3) la gradation des arguments employés par Narcisse pour décider Néron au meurtre de son frère.

(3) *De léger.* Lex.

SCÈNE VII

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON

TARTUFFE, *sans voir Orgon.*

Tout conspire, Madame, à mon contentement :
J'ai visité de l'œil tout cet appartement ;
Personne ne s'y trouve ; et mon âme ravie...

ORGON, *en l'arrêtant.*

Tout doux ! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'en voulez donner (1) !
Comme aux tentations s'abandonne votre âme !
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme !
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton (2) ;
Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE

Quoi ? vous croyez... ?

ORGON

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans (3), et sans cérémonie.

TARTUFFE

Mon dessein...

ORGON

Ces discours ne sont plus de saison :
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

(1) *Donner.* Lex.

(2) Orgon veut expliquer par là sa longue attente. Il avait une telle confiance en Tartuffe qu'il s'imaginait que c'était une sorte de *jeu*, et que Tartuffe parlerait enfin *sérieusement.*

(3) *Céans.* Lex.

TARTUFFE

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître (1) :
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE

Comment ?

ORGON

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE

La donation...

ORGON

Oui. C'est une affaire faite.
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE

Et quoi ?

ORGON

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là-haut.

(1) Ce coup de théâtre est précédé d'un jeu de scène traditionnel, qui doit remonter à Molière. Tartuffe, d'abord, garde le silence ; puis il va chercher son manteau, qu'il avait déposé sur une chaise, met son chapeau et se dirige vers la porte. Là, il se retourne et regardant Orgon bien en face, il lance d'une voix mordante : « C'est à vous d'en sortir... ! »

TARTUFFE, acte IV, sc. VII. (Gravure de Lepautre.)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE

Où voulez-vous courir ?

ORGON

Las ! que sais-je ?

CLÉANTE

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter (1) ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON

Cette cassette-là me trouble entièrement ;
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE

Cette cassette est donc un important mystère ?

(1) *Consulter.* Lex.

ORGON

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains :
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où (1) sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON

Ce fut par un motif de cas de conscience :
J'allai droit à mon traître en faire confidence;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête (2),
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité (3).

CLÉANTE

Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais (4) plus doux.

ORGON

Quoi ? sous un beau semblant (5) de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi qui l'ai reçu gueusant (6) et n'ayant rien !...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien :

(1) *Où.* Grammaire. *Pronom.*
(2) Nous dirions : *pour que je pusse, à la faveur d'un faux-fuyant, nier...*
(3) Cf. IX^e *Provinciale*, où Pascal attaque la doctrine des « restrictions mentales ».
(4) *Biais* compte ici pour deux syllabes ; il est monosyllabe au vers 1351 du *Misanthrope* : *Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air...*
(5) *Semblant.* Lex.
(6) *Gueusant.* Lex.

J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE

Hé bien ! ne voilà pas (1) de vos emportements !
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments ;
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu (2)
Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
Quoi ? parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace (3),
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui ?
Laissez aux libertins (4) ces sottes conséquences ;
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut :
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure ;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II

DAMIS, ORGON, CLÉANTE

DAMIS

Quoi ? mon père, est-ce vrai qu'un coquin vous menace ?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

(1) *Ne voilà pas.* Grammaire. *Pronom.*
(2) *Connu.* Lex.
(3) *Grimace.* Lex.
(4) *Libertins.* Lex.

ORGON

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nompareilles.

DAMIS

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles :
Contre son insolence on ne doit point gauchir (1);
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir,
Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants (2) :
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE, DAMIS, ORGON, CLÉANTE

MADAME PERNELLE

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
Je le loge et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé (3);
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai ;
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme,
Et non content encor de ses lâches essais (4),
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine (5), user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,

(1) *Gauchir.* Lex.
(2) *Eclatants.* Lex.
(3) *Chargé.* Lex.
(4) *Essais.* Lex.
(5) *A ma ruine.* Grammaire. *Préposition.*

Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré (1),
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE

Le pauvre homme!

MADAME PERNELLE

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON

Comment?

MADAME PERNELLE

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

MADAME PERNELLE

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu dans le monde est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

MADAME PERNELLE

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di (2)
Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

(1) *Transféré.* Lex.
(2) *Di.* Grammaire. *Verbe.*

MADAME PERNELLE

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce que l'on appelle vu : faut-il vous le rebattre (1)
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre?

MADAME PERNELLE

Mon Dieu, le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON

J'enrage

MADAME PERNELLE

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme?

MADAME PERNELLE

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir (2) sûr des choses.

ORGON

Hé, diantre! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

(1) *Rebattre.* Lex.
(2) *A vous voir.* Grammaire. *Préposition.*

DORINE, *à Orgon.*

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE

Nous perdons des moments en bagatelles pures,
Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS

Quoi? son effronterie irait jusqu'à ce point?

ELMIRE

Pour moi, je ne crois pas cette instance (1) possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE

Ne vous y fiez pas : il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON

Il est vrai, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître (2),
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE

Je voudrais, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE

Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,
Et mes...

ORGON, *à Dorine.*

Que veut cet homme? Allez tôt (3) le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

(1) *Instance.* Lex.
(2) *A l'orgueil...* Grammaire. *Préposition.*
(3) *Tôt.* Lex.

SCÈNE IV

M. LOYAL, MADAME PERNELLE, ORGON, DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLÉANTE

M. LOYAL

Bonjour, ma chère sœur (1) ; faites je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord (2) n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE

Votre nom?

M. LOYAL

Dites-lui seulement que je vîen (3)
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, *à Orgon.*

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître ?

CLÉANTE

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

(1) « Cette salutation cénobitique et l'air de douceur hypocrite qui doit l'accompagner annoncent tout de suite que M. Loyal est un huissier digne d'*occuper*, comme on dit, pour le bon monsieur Tartuffe. » (Note d'Auger, citée par Despois.)

(2) *Abord.* Lex.

(3) *Vien.* Grammaire. Verbe.

M. LOYAL

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étais serviteur de Monsieur votre père.

ORGON

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom.

M. LOYAL

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge (1), en dépit de l'envie.
J'ai, depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence (2),
Signifier l'exploit de certaine ordonnance...

ORGON

Quoi ? vous êtes ici ?...

M. LOYAL

Monsieur, sans passion :
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vuider (3) d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors (4), et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est...

ORGON

Moi, sortir de céans (5)?

M. LOYAL

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
La maison à présent, comme savez (6) de reste,

(1) *Verge*, bâton que portait alors l'huissier, et qui était le signe de sa charge.
(2) *Licence*. Lex.
(3) *Vuider*. Lex.
(4) *Hors*. Lex.
(5) *Céans*. Lex.
(6) *Comme savez*. Grammaire. *Pronom*.

Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel (1) je suis porteur :
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS

Certes cette impudence est grande, et je l'admire.

M. LOYAL

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous ;
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON

Mais...

M. LOYAL

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon (2),
Monsieur l'huissier à verge attirer le bâton.

M. LOYAL

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurais regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal !

M. LOYAL

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu (3), Monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

(1) *Duquel.* Grammaire. *Pronom.*
(2) *Jupon.* Juste-au-corps à longues basques.
(3) *Et ne me suis voulu.* Grammaire. *Pronom* et *verbe.*

ORGON

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL

On vous donne du temps,
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin (1), il vous faut être habile
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile :
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts,
Pour vous faire service et tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense ;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû (2) de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, *à part.*

Du meilleur de mon cœur je donnerais sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle asséner
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéraient pas mal.

(1) *Du matin.* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Dû.* Lex.

M. LOYAL

On pourrait bien punir ces paroles infâmes,
Mamie (1), et l'on décrète (2) aussi contre les femmes.

CLÉANTE

Finissons tout cela, Monsieur : c'en est assez ;
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

M. LOYAL

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie !

ORGON

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE, MARIANE
ELMIRE, MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS

ORGON

Hé bien, vous le voyez, ma mère, si j'ai droit,
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit :
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE

Je suis toute ébaubie (3), et je tombe des nues !

DORINE, *à Orgon.*

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés :
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme (4) ;
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON

Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE, *à Orgon.*

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire (5).

ELMIRE

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.

(1) *Mamie.* Lex.
(2) *Décrète.* Lex.
(3) *Ébaubie.* Lex.
(4) *Se consomme.* Lex.
(5) *Élire.* Lex.

Ce procédé détruit la vertu du contrat ;
Et sa déloyauté va paraître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCÈNE VI

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE, MARIANE
MADAME PERNELLE, DAMIS, DORINE

VALÈRE

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
Depuis une heure au Prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne (1) ;
Mais un ordre est donné contre votre personne ;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE

Voilà ses droits armés ; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend (2) cherche à se rendre maître.

ORGON

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal !

VALÈRE

Le moindre amusement (3) vous peut être fatal.

(1) *Donne.* Lex.
(2) *Prétend.* Lex
(3) *Amusement.* Lex.

J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite (1),
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON

Las (2)! que ne dois-je point à vos soins obligeants!
Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps;
Et je demande au Ciel de m'être assez propice,
Pour reconnaître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE

Allez tôt (3) :
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALÈRE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, MADAME PERNELLE, DORINE, CLÉANTE

TARTUFFE

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,
Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies (4),
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE

Vos injures n'ont rien à (5) me pouvoir aigrir,
Et je suis pour le Ciel appris (6) à tout souffrir.

(1) *Pour conduite,* pour vous conduire.
(2) *Las !* Lex.
(3) *Tôt.* Lex.
(4) *Expédies.* Lex.
(5) *A me pouvoir...* Grammaire. *Préposition.*
(6) *Et je suis appris.* Lex.

CLÉANTE

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE

Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre (1),
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE

Un emploi ne saurait être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir;
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnaissance,
Et je sacrifierais à de si puissants nœuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELMIRE

L'imposteur!

DORINE

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?

(1) *Prétendre*. Lez.

Je ne vous parle point, pour devoir en distraire (1),
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire ;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien (2) prendre de lui ?

TARTUFFE, *à l'Exempt.*

Délivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT

Oui, c'est trop demeurer (3), sans doute, à l'accomplir :
Votre bouche à propos m'invite à le remplir ;
Et pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE

Qui ? moi, Monsieur ?

L'EXEMPT

Oui, vous.

TARTUFFE

Pourquoi donc la prison ?

L'EXEMPT

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(*A Orgon.*)
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude (4).
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue ;
Chez elle jamais rien ne surprend (5) trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle ;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,

(1) *Distraire.* Lex. et Grammaire. *Ellipse.*

(2) *Rien.* Lex.

(3) *Demeurer.* Lex.

(4) Ce couplet de l'Exempt était dès 1682 (d'après l'édition de La Grange) allégé d'une vingtaine de vers : 1909-1916, 1919-1926, 1929-1932. — Mais, d'autre part, d'après la *Lettre sur l'Imposteur*, le texte de 1667 devait contenir, après le vers 1916, un passage sur le crédit des faux dévots.

(5) *Surprend.* Lex.

Et l'amour pour les vrais (1) ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'était pas pour (2) le pouvoir surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il (3) s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême (4),
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il était informé ;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourrait former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers (5) vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
A ses autres horreurs il a joint cette suite (6),
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite (7)
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire par lui faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits (8),

(1) *Pour les vrais.* Les vrais gens de bien.

(2) *N'était pas pour...* Cf. *Misanthrope*, v. 60.

(3) *Il*, qui, au vers 1919, désignait Louis XIV, désigne maintenant Tartuffe ; au vers 1924, *il* représente de nouveau Louis XIV. Avouons qu'il y a quelque embarras et quelque obscurité dans cet emploi de *il*.

(4) *L'équité suprême* désigne ici la justice divine.

(5) *Vers.* Lex. Cette phrase contient une très forte inversion. Despois explique : « A détesté l'ingratitude et la déloyauté dont il s'est rendu coupable envers vous. »

(6) *Joint cette suite.* « Le monarque a voulu qu'une dernière horreur s'ajoutât aux autres ». (*Despois.*)

(7) *Soumis à sa conduite*, « Mis à ses ordres. » (*Despois.*)

(8) Cf. vers 181-182.

Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense,
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE

Que le Ciel soit loué !

Mme PERNELLE

Maintenant je respire.

ELMIRE

Favorable succès (1) !

MARIANE

Qui l'aurait osé dire ?

ORGON, *à Tartuffe.*

Hé bien ! te voilà, traître...

CLÉANTE

Ah ! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités ;
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable :
Souhaitez bien plutôt que son cœur en ce jour
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice
Et puisse du grand prince adoucir la justice (2),
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON

Oui, c'est bien dit : allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins (3) d'un autre il nous faudra pourvoir,

(1) *Succès.* Lex.

(2) On lit dans la *Lettre sur l'Imposteur :* « Conclusion digne d'un ouvrage si saint qui, n'étant qu'une instruction très chrétienne de la véritable dévotion, ne devait finir autrement que par l'exemple le plus parfait qu'on ait peut-être jamais proposé de la plus sublime de toutes les vertus évangéliques, qui est le pardon des ennemis. »

(3) *Soins.* Lex.

Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère (1).

La joie et la reconnaissance de Molière éclatent dans le **Troisième Placet**, présenté au Roi le jour même où *Tartuffe* était définitivement autorisé. D'ailleurs, cette fois, c'est pour un autre que Molière, dont la faveur est ainsi confirmée, sollicite quelque chose. Il demande au Roi un canonicat pour le fils de M. de Mauvillain, son médecin. « Voilà donc votre médecin ? avait dit un jour Louis XIV à Molière, en lui montrant M. de Mauvillain. Que vous fait-il ? — Sire, aurait répondu Molière, nous raisonnons ensemble ; il m'ordonne des remèdes ; je ne les fais point et je guéris. » Une tradition assez discutable, mais curieuse à connaître, veut que M. de Mauvillain ait fourni à Molière des renseignements et des plaisanteries professionnelles pour la cérémonie du *Malade imaginaire*.

Voici le texte de ce court placet ; il est probable, puisque Molière l'a publié, que sa requête lui a été accordée par le Roi :

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI LE 5 FÉVRIER 1669

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de VOTRE MAJESTÉ. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserais-je demander encore cette grâce à VOTRE MAJESTÉ le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés ? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots ; et je le serais, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi sans doute trop de grâces à la fois ; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour VOTRE MAJESTÉ, et

(1) *Sincère*. Appuyer sur ce dernier mot, qui fait contraste avec le titre : *l'Imposteur*.

j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

Mort de Poquelin pere. — *Tartuffe* était en plein succès quand Molière perdit son père, Jean Poquelin, à l'âge de soixante-treize ans, le 25 février 1669. Depuis que la gloire et la fortune étaient venues à ce fils prodigue, Poquelin s'était réconcilié avec lui et n'en avait reçu que des bienfaits. En 1668, Molière avait indirectement prêté à son père une somme de 10,000 livres pour la reconstruction de la maison achetée par lui en 1633 sous les piliers des Halles. L'inventaire fait après le décès du vieillard prouve que celui-ci n'avait plus rien du luxe ni même de l'aisance dont s'enorgueillissait jadis le tapissier du Roi (1).

Il est peut-être exagéré de rechercher l'influence de Jean Poquelin sur la manière dont Molière a représenté les pères en général dans ses comédies. On pourra lire sur ce point les ingénieuses réflexions de Larroumet (2).

Tartuffe fut immédiatement imprimé et même contrefait. La première édition est du 23 mars 1669; la deuxième du 6 juin.

La Gloire du Val-de-Grâce. — En même temps que la première édition de *Tartuffe*, Molière publiait *La Gloire du Val-de-Grâce*, poème inspiré par les peintures de Mignard sous la coupole de cette église. De belles estampes de F. Chauveau, d'après les peintures de Mignard, accompagnaient le poème.

Les relations de Molière et de Mignard dataient de leur rencontre à Avignon, en 1657. Depuis cette époque, le peintre et le poète restèrent amis intimes. C'est ainsi qu'en 1664, Mignard signe au contrat de Geneviève Béjart, — et qu'en 1672, Madeleine Béjart le choisit pour un de ses exécuteurs testamentaires. — Or Mignard avait peint les fresques du Val-de-Grâce en 1663; mais il semble ne leur avoir donné la dernière main qu'en 1666. On se demande si c'est la seule amitié qui engagea Molière à composer ce poème de trois cent soixante-six vers, dans un genre si différent de celui où il travaillait d'ordinaire. Ch. Perrault venait de publier, en 1668,

(1) Cf. Larroumet. *La Comédie de Molière*, pp. 45-47.
(2) Cf. Larroumet. *La Comédie de Molière*, pp. 47-50.

un poème intitulé *La Peinture*, tout à la louange exclusive de Le Brun. Mignard, fort en délicatesse avec le peintre officiel du Roi, fit de son côté publier une édition posthume d'un poème latin de son collaborateur du Fresnoy : *De Arte graphica*. Et presque en même temps, Molière donnait sa *Gloire du Val-de-Grâce* en une édition accompagnée de gravures faites sur les dessins mêmes de Mignard, comme le poème de Perrault était accompagné de gravures d'après les dessins de Le Brun. On peut donc croire que les vers de Molière en l'honneur de Mignard étaient une réplique aux vers de Perrault en l'honneur de Le Brun.

De *La Gloire du Val-de-Grâce*, dont nous jugeons la poésie un peu lourde, et qui pourrait sans trop de regrets manquer à l'œuvre de Molière, nous citerons seulement un passage resté célèbre, parce que, en définissant la peinture *à la fresque* (1), Molière semble avoir défini sa propre manière d'écrire. — Molière félicite Mignard d'avoir introduit en France

Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
La fresque, dont la grâce, à l'autre préférée,
Se conserve un éclat d'éternelle durée,
Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés !

De l'autre, qu'on connaît, la traitable méthode
Aux faiblesses d'un peintre aisément s'accommode ;
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur :
Elle sait secourir, par le temps qu'elle donne,
Le faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et sur cette peinture on peut, pour faire mieux,
Revenir, quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage
Aux peintres chancelants est un grand avantage ;
Et ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.

(1) *Fresque*. « Manière de peindre qui consiste à enduire la muraille de mortier et à peindre sur cette surface encore fraîche avec des couleurs à l'eau qui ne restent pas à la surface, mais qui pénètrent dans la muraille même ; de là l'expression de la peinture à frais (ital. *al fresco*). » Littré.

Mais la fresque est pressante, et veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience.
La traite à sa manière, et d'un travail soudain
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main :
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce.
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter ;
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connaissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,
Une main prompte à suivre un beau feu qui le guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.

L'année 1669, si importante dans la vie de Molière, puisque, par la représentation définitive de *Tartuffe*, il semble être sorti de ses plus graves ennuis et encouragé à produire librement de nouveaux chefs-d'œuvre, offre aussi quelques synchronismes littéraires intéressants.

C'est en avril 1669 que le P. Bourdaloue commence à prêcher dans la chapelle des jésuites de la rue Saint-Antoine. Et peut-être faut-il fixer à cette année-là le célèbre *Sermon sur l'hypocrisie*, où les allusions à *Tartuffe* sont de la plus évidente actualité.

C'est le 16 novembre que Bossuet, nommé évêque de Condom, et à la veille de devenir précepteur du Dauphin, prononce l'oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre.

C'est le 13 décembre que l'Hôtel de Bourgogne donne la première représentation du *Britannicus* de Racine.

Quatre scènes de *M. de Pourceaugnac*, par Lepautre (f° 163 du tome V de son œuvre, à la Bibliothèque Nationale).

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

(6 octobre 1669).

C'est à Chambord, en octobre 1669, que Molière donna *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie-ballet, musique de Lulli. Jouée avec grand succès devant la Cour, cette pièce fut représentée à Paris le 15 novembre, et fit de fortes recettes jusqu'à la fin de l'année. Molière jouait le rôle de Pourceaugnac : Lulli, celui d'un des deux *médecins grotesques*.

On s'est demandé gravement si M. de Pourceaugnac n'était pas le portrait authentique d'un gentilhomme limousin dont Molière aurait eu à se plaindre (1). — On pense avec plus de vraisemblance aux souvenirs que Molière aurait conservés d'un séjour à Limoges, quand il promenait sa troupe par les provinces. Il semble en effet bien connaître la ville, dont il nomme les quartiers et les monuments. Cependant rien ne lui était plus facile que d'avoir ces détails de la bouche d'un de ses amis, ou de les prendre dans quelque livre.

Si d'ailleurs il a choisi pour victime de ces mystifications joyeuses un pareil héros, c'est que depuis longtemps, à tort ou à raison, les Limousins étaient devenus des types conventionnels de *béotiens*. Rabelais (II, 6) ridiculise un écolier limousin qui écorche le latin et auquel Pantagruel dit : « Tu es Limousin pour tout potaige, et tu veulx ici contrefaire le Parisian ». Dans les lettres que La Fontaine écrit à sa femme, en 1663, pendant le voyage qu'il fait à Limoges avec son cousin Jannart, nous pouvons lire quelques phrases ironiques à l'égard des Limousins. Aussi Molière, au moment où il imagine de représenter les tribulations d'un provincial à Paris, s'empare-t-il, avec sa sûreté habituelle dans le choix de ses personnages, d'un type dont la *provenance* est déjà pour le public une sorte de garantie. Ajoutons que le nom lui-même est burlesque ; si la désinence est plutôt gasconne que limousine, la principale partie du mot désigne le pauvre gentilhomme aux quolibets des spectateurs.

L'idée d'exposer un provincial aux bons tours des habitants d'une capitale, et d'employer des ruses à la Sbrigani pour faire rompre un mariage qui désespère la jeune fille, est aussi vieille que la comédie elle-même ; et la farce italienne, la comédie espagnole, le répertoire de Molière en province, devaient en contenir bien des développements variés.

Ce qui appartient en propre à Molière, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, c'est la satire de la médecine. Il y revient, pour la quatrième fois. D'une part, il en tire des effets burlesques : rien de plus désopilant que la course des apothicaires. D'autre part, il attaque le pédantisme et le formalisme des médecins de son temps, et les *préventions* des aliénistes de tous les temps.

(1) Cf. *Molière*, éd. Despois-Ménard, VII, p. 215.

M. de Pourceaugnac

PERSONNAGES ET ACTEURS

M. de Pourceaugnac	MOLIÈRE.
Oronte, père de Julie	BÉJART
Julie, fille d'Oronte	Mlle MOLIÈRE.
Nérine, femme d'intrigue, feinte Picarde	?
Lucette, feinte Gasconne	Mlle DE BRIE?
Éraste, amant de Julie	LA GRANGE.
Sbrigani, Napolitain, homme d'intrigue	DU CROISY?

Premier médecin. Second médecin. L'apothicaire. Premier Suisse. Second Suisse. Un exempt. Deux médecins grotesques. Matassins (1), etc...

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER

La pièce commence par une *Ouverture* : Éraste amène sur le théâtre des musiciens et des chanteurs, pour une sérénade qu'il donne a Julie ; il lui jure fidélité malgré l'opposition de ses parents.

A la scène I, Julie et Éraste se demandent comment ils pourront se débarrasser du Limousin que Oronte fait venir pour épouser sa fille. Nérine et Sbrigani (scène 2) promettent de dresser contre Pourceaugnac de telles batteries que celui-ci n'y tiendra pas et regagnera Limoges. — A la scène 3 apparaît M. de Pourceaugnac, poursuivi par les badauds qui le huent. Sbrigani le rassure et se présente à lui comme un ami : Pourceaugnac, tout heureux de cet accueil flatteur, se livre entièrement à Sbrigani. — A la scène 4 arrive Éraste, à qui Sbrigani a fait la leçon.

SCÈNE IV

ÉRASTE, SBRIGANI, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

ÉRASTE

Ah ! qu'est-ce ci ? que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! Monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ? il semble que vous ayez peine à me reconnaître !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Monsieur, je suis votre serviteur.

(1) *Matassin.* « Nom qu'on donnait autrefois à certains danseurs, qui portaient des corselets, des morions dorés, des sonnettes aux jambes, et l'épée à la main avec un bouclier. » Littré. Dans *M. de Pourceaugnac*, les matassins ne sont *armés* que de seringues.

ÉRASTE

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire ? et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pardonnez-moi. (*Bas à Sbrigani.*) Ma foi ! je ne sais qui il est.

ÉRASTE

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse, depuis le plus grand jusques au plus petit ; je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est moi qui l'ai reçu (1), monsieur.

ÉRASTE

Vous ne vous remettez point mon visage ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Si fait. (*A Sbrigani.*) Je ne le connais point.

ÉRASTE

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Excusez-moi. (*A Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Petit-Jean ?

ÉRASTE

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le cimetière des Arènes ?

ÉRASTE

Justement : c'est où je passais de si douces heures à

(1) Qui *l'ai reçu*. Ce *le* représente le mot *honneur*.

jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Excusez-moi, je me le remets. (*A Sbrigani.*) Diable emporte si je m'en souviens!

SBRIGANI, *bas, à M. de Pourceaugnac.*

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté: comment se porte Monsieur votre... là... qui est si honnête homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon frère le consul (1)?

ÉRASTE

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE

Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? là... Monsieur votre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon cousin l'assesseur (2)?

ÉRASTE

Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Toujours gai et gaillard.

(1) *Le consul.* Les consuls faisaient partie soit de l'*Hôtel au Corps-de-Ville*, et ils étaient alors assimilables à nos conseillers municipaux, — soit de la *juridiction consulaire*, analogue à notre tribunal de commerce.

(2) *L'assesseur.* Les assesseurs près les tribunaux remplissaient à peu près la place de nos juges suppléants.

ÉRASTE

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? le...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non, rien qu'une tante.

ÉRASTE

C'est ce que je voulais dire, Madame votre tante : comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE

Hélas ! la pauvre femme ! Elle était si bonne personne.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE

Quel dommage ç'aurait été !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le connaissez-vous aussi ?

ÉRASTE

Vraiment, si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pas des plus grands.

ÉRASTE

Non, mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Eh ! oui.

ÉRASTE

Qui est votre neveu...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui.

ÉRASTE

Fils de votre frère ou de votre sœur...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Justement.

ÉRASTE

Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De Saint-Étienne (1).

ÉRASTE

Le voilà, je ne connais autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Il dit toute la parenté.

SBRIGANI

Il vous connaît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?

ÉRASTE

Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu (2) fit tenir son enfant à Monsieur notre gouverneur?

ÉRASTE

Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Cela fut galant (3).

ÉRASTE

Très galant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'était un repas bien troussé.

ÉRASTE

Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin?

ÉRASTE

Oui.

(1) *Saint-Étienne*, église cathédrale de Limoges.
(2) *L'élu*. Cf. *Tartuffe*, v. 662
(3) *Galant*. Lex.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Parbleu! Il trouva à qui parler.

ÉRASTE

Ah, ah!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai garde de...

ÉRASTE

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce serait vous...

ÉRASTE

Non : le diable m'emporte! vous logerez chez moi.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.*

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE

Où sont vos hardes (1)?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE

Envoyons-les quérir (2) par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non : je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE

On voit les gens d'esprit en tout.

(1) *Hardes.* Lex.
(2) *Quérir.* Lex.

SBRIGANI

Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE

Oui, je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE, *à M. de Pourceaugnac*

Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.*

Voilà une connaissance où (1) je ne m'attendais point

SBRIGANI

Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, *seul.*

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes façons; les choses sont préparées et je n'ai qu'à frapper.

Éraste va trouver deux médecins à qui il annonce qu'il va remettre entre leurs mains un de ses parents qui est fou. M. de Pourceaugnac en voyant le premier médecin le prend pour le maître d'hôtel d'Éraste; celui-ci, prétextant une affaire, abandonne le gentilhomme limousin aux deux aliénistes.

SCÈNE VIII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, L'APOTHICAIRE

PREMIER MÉDECIN

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons (2)

(1) *Où.* Grammaire. *Pronom.*

(2) Déjà dans la scène précédente, ce mot *traiter* crée une équivoque. Pourceaugnac croit qu'il s'agit d'arrêter le menu du repas.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN

Allons, des sièges.

(*Des laquais entrent et donnent des sièges.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN

Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur. (*Les deux médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *s'asseyant.*

Votre très humble valet. (*Les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.*) Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN

Mangez-vous bien, Monsieur ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN

Tant pis : cette grande appétition du froid et de l'humidité est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au-dedans. Dormez-vous fort ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN

Faites-vous des songes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN

De quelle nature sont-ils ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?

PREMIER MÉDECIN

... Un peu de patience, nous allons raisonner sur votre

affaire devant vous, et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MÉDECIN

Comme ainsi soit qu'on ne puisse (1) guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques (2), vous me permettrez, Monsieur notre ancien (3), d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique (4), et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle (5). Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque (6), espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape (7) comme vous, consommé dans notre art, vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement à son ordinaire trois espèces de cette maladie que nous

(1) *Comme ainsi soit qu'on ne puisse...* Grammaire. *Subjonctif.*

(2) Signes *diagnostiques :* ceux par lesquels le médecin *reconnaît* et établit la nature d'une maladie; — *prognostiques,* ceux par lesquels il *annonce* l'issue de la maladie.

(3) *Monsieur notre ancien.* Dans une consultation, le plus jeune confrère parlait le premier.

(4) *Thérapeutique* (d'un mot grec signifiant art de *guérir*) : la partie de la médecine qui prescrit le traitement et les remèdes.

(5) *Icelle.* Grammaire. *Pronom.*

(6) *Mélancolie hypocondriaque.* La mélancolie (étymologiquement *noire bile*) ne se dit plus aujourd'hui d'une maladie, mais d'une disposition du caractère.

(7) Esculape est, dans la mythologie grecque, fils d'Apollon et le fondateur de la médecine.

nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première, qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire (1) ; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines (2) épaisses et crasses (3) dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse (4), et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit (5), pour diagnostic incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques (6) et individuels de cette maladie, si bien marqués chez le divin vieillard Hippocrate (7) ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude (8) du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres ; laquelle maladie, par laps de temps naturalisée, envieillie, habituée, et, ayant pris droit de bourgeoisie (9) chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie (10), ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine (11) frénésie et fureur. Tout

(1) *Atrabilaire*, étymologiquement : rendu *noir* par la *bile*.
(2) *Fuligines*, étymologiquement : *fumées*.
(3) *Crasse*. Lex.
(4) *Faculté princesse*, latin *facultas princeps : l'intelligence*, par opposition à la faculté *motrice* et à la faculté *sensitive*.
(5) *Qu'ainsi ne soit...* Grammaire. *Subjonctif*.
(6) *Pathognomoniques*, de deux mots grecs signifiant *maladie* et *connaître : « signes qui caractérisent chaque maladie »* (Littré.)
(7) *Hippocrate*, célèbre médecin grec (460-380 av. J. C.).
(8) *Habitude*. Lex.
(9) *Bourgeoisie*. Lex.
(10) *Manie*. Lex.
(11) *Fine* Lex.

ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi* (1), il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante (2), et à cette cacochymie (3) luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé (4) libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique (5) ; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et en même temps de le purger, désopiler (6), et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues (7), mélanogogues (8), *et cœtera;* et comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse (9) et féculente (10), ou une vapeur noire et grossière qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier par l'eau la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir

(1) « Il n'est nul moyen de guérir un mal inconnu. »

(2) *Pléthore :* abondance excessive; *obturante,* qui *obture,* qui bouche.

(3) *Cacochymie :* vice des humeurs. « Selon Galien, toute maladie provient d'une surabondance d'humeurs... Ces humeurs peuvent pécher par quantité et par qualité : s'il y a simplement excès, c'est alors la pléthore; si les humeurs sont viciées, il y a cacochymie; d'où cette règle générale qui dominait la thérapeutique de l'École : que la pléthore se combat par la saignée, et la cacochymie par la purgation. » M. Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière* (p. 179). Cité par P. Mesnard, VII, 274.

(4) *Phlébotomisé,* saigné. Le *phlébotome* (de deux mots grecs, *veine* et *couper*) est la lancette dont se sert le chirurgien pour ouvrir une veine.

(5) *Basilique* (royale), veine qui passe à la partie interne du bras; la *céphalique* (qui a rapport à la tête), autre veine du bras, dont la saignée agissait, dit-on, sur la tête.

(6) *Désopiler.* Lex.

(7) *Cholagogues.* « Qui purge la bile et qui agit sur l'appareil biliaire. » (Littré.)

(8) *Mélanogogue,* littéralement : qui entraîne, qui chasse le *noir* (la bile noire, l'atrabile).

(9) *Crasse.* Lex.

(10) *Féculente,* épaisse comme un liquide où l'on aurait mêlé de la fécule. (Cf. plus bas : *féculence.*)

par le lait clair la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie (1). Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi* (2).

SECOND MÉDECIN

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, et mélancolique hypocondriaque; et quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti* (3), tout ce qui appartient à cette maladie : il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie (4); et il ne me reste rien ici que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou pour

(1) Par cette phrase, le médecin prépare l'emploi des *ballets* dans la pièce.

(2) *Dixi*, j'ai dit. Formule par laquelle on concluait un exposé, un argument, dans une discussion scolastique.

(3) *Graphiquement*, par le dessin; c'est-à-dire en mettant les choses sous les yeux, comme avec des figures de géométrie. *Graphice depinxisti* : Tu as dépeint graphiquement.

(4) Cf. les notes 2 et 4 de la page 686.

éprouver l'efficace (1) et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés, Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam* (2). Tout ce que je voudrais, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair : *numero deus impare gaudet* (3) ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau (4) où il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits : *album est disgregativum visus* (5) ; et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie ?

PREMIER MÉDECIN

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que tout ceci ? et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises.

PREMIER MÉDECIN

Bon ! Dire des injures. Voilà un diagnostic qui nous

(1) *L'efficace.* Lex.

(2) *Manibus et pedibus descendo in tuam sententiam.* « Des mains et des pieds je descends dans ton avis. » Cette phrase est une parodie de la formule employée par les Romains : *Pedibus ire in sententiam alicujus...* « Se ranger à l'avis de quelqu'un », parce que, dans certains votes, on quittait sa place pour aller auprès de celui dont on adoptait l'avis.

(3) *Numero deus impare gaudet.* « Le nombre impair est agréable au dieu. » (Virgile. Eglogue VII, v. 75.)

(4) *Fronteau.* Bandeau qui s'applique sur le front. On dit aussi *frontal.* Cf. Littré, à ces deux mots.

(5) *Album est disgregativum visus.* « Le blanc produit la *disgrégation* (propriété d'écarter les rayons visuels) de la vue. »

manquait pour la confirmation de son mal, et ceci pourrait bien tourner en manie (1).

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici? (*Il crache deux ou trois fois.*)

PREMIER MÉDECIN

Autre diagnostic : la sputation (2) fréquente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? et que me voulez-vous?

PREMIER MÉDECIN

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Me guérir?

PREMIER MÉDECIN

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Parbleu! je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez, et nous sommes médecins, qui voyons clair dans votre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous; et je me moque de la médecine.

(1) *Manie.* Lex.

(2) *Sputation.* Action de cracher (latin *sputare*). On dit plutôt aujourd'hui *expectoration*.

PREMIER MÉDECIN

Hon, hon : voici un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. (*Au second médecin.*) Allons, procédons à la curation (1), et, par la douceur exhilarante (2) de l'harmonie, adoucissons, lénifions, et accoisons (3) l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE IX

MONSIER DE POURCEAUGNAC

Que diable est-ce là? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

SCÈNE X

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS GROTESQUES

(*Ils s'asseyent d'abord tous trois ; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer M. de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.*)

LES DEUX MÉDECINS

Bon di, bon di, bon di :
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico.
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico;
Sol' per guarirvi
Siamo venuti qui.
Bon di, bon di, bon di, bon di.

(1) *Curation*. Action de guérir. Aujourd'hui : *cure*.
(2) *Exhilarante*. Qui produit la gaîté. Seul exemple de ce mot.
(3) *Accoisons*. Lex.

PREMIER MÉDECIN

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato
Se vol pigliar un poco d'allegria ;
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MÉDECIN

Sù, cantate, ballate, ridete ;
E se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, monsu de Pourceaugnac (1).

SCÈNE XI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS

ENTRÉE DE BALLET

Danse des matassins autour de M. de Pourceaugnac.

SCÈNE XII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE *tenant une seringue.*

L'APOTHICAIRE

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comment ? Je n'ai que faire de cela.

(1) « Bonjour, bonjour, bonjour : ne vous laissez pas mourir du mal mélancolique. Nous vous ferons rire avec notre chant harmonieux. Ce n'est que pour vous guérir que nous sommes venus. Bonjour, bonjour, bonjour.

« La folie n'est que mélancolie. Le malade n'est pas désespéré s'il veut prendre un peu de divertissement. La folie n'est que mélancolie.

« Allons, chantez, dansez, riez ; et si vous voulez mieux faire, quand vous sentez approcher le délire, prenez du vin, et parfois un peu de tabac. Allons, gai, monsieur de Pourceaugnac. » (Trad. P. Mesnard, VII, 280-282.)

L'APOTHICAIRE

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah ! que de bruit !

L'APOTHICAIRE

Prenez-le, monsieur, prenez-le : il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah !

L'APOTHICAIRE

C'est un petit clystère, un petit clystère, bénin, bénin ; il est bénin, bénin ; là, prenez, prenez, Monsieur : c'est pour déterger, pour déterger, déterger (1)...

SCÈNE XIII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, L'APOTHICAIRE, LES DEUX MÉDECINS GROTESQUES ET LES MATASSINS, *avec des seringues.*

LES DEUX MÉDECINS

Piglia-lo sù ;
Signor Monsu,
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù,
Che non ti farà male,
Piglia-lo sù questo serviziale ;
Piglia-lo sù,
Signor Monsu ;
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù (2).

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Allez-vous-en au diable !

(*M. de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux médecins et par les matassins ; il passe par derrière le théâtre et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendait ; les deux médecins et les matassins rentrent aussi.*)

(1) *Déterger.* Lex.

(2) « Prends-le vite, seigneur Monsieur, prends-le, prends-le, prends-le vite, il ne te fera pas de mal, prends-le vite, ce remède ; prends-le vite, seigneur Monsieur, prends-le, prends-le, prends-le vite. »

LES DEUX MÉDECINS

Piglia-lo sù,
Signor Monsu;
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù,
Che non ti farà male,
Piglia-lo sù questo serviziale;
Piglia-lo sù,
Signor Monsu;
Piglia-lo, piglia-lo, piglia-lo sù.

(*M. de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise; l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les matassins le suivent aussi* (1).)

Acte II. — Oronte, le père de Julie, apprend que M. de Pourceaugnac est entre les mains des médecins : ceux-ci sont furieux parce que leur malade s'est échappé. — Sbrigani, continuant ses fourberies, arrive, déguisé en marchand flamand, et persuade à Oronte que son futur gendre doit beaucoup d'argent à dix ou douze de ses compères. — Cependant Pourceaugnac se plaint à Sbrigani, qui a quitté son déguisement, et celui-ci fait entendre à Pourceaugnac que Julie est une jeune fille dont la coquetterie est inquiétante. Précisément, Julie, d'accord avec Sbrigani, vient faire à Pourceaugnac des démonstrations qui révoltent le gentilhomme limousin. — Puis survient une prétendue Languedocienne, jouée par Lucette : elle se dit la femme de Pourceaugnac, qui l'a abandonnée; à Lucette vient se joindre Nérine, contrefaisant la Picarde, et réclamant aussi Pourceaugnac pour son époux. Une bande d'enfants se précipitent sur la scène et assiègent le Limousin, qu'ils appellent *mon papa !* — Pourceaugnac, accusé de polygamie, est menacé d'être pendu.

Acte III. — Pourceaugnac veut s'enfuir; il est déguisé en femme et se laisse conduire par Sbrigani. Il est arrêté par des Suisses, reconnu par un exempt... On fait croire à Oronte que Pourceaugnac lui enlevait sa fille et qu'Éraste l'a délivrée. Aussi le père accorde-t-il à Éraste la main de Julie.

Un ballet d'Égyptiens et d'Égyptiennes termine la pièce.

(1) C'est ici la *Course des apothicaires*. M. de Pourceaugnac traverse plusieurs fois le théâtre, passe dans la salle, disparaît par le trou du souffleur, etc... Il y a là des *traditions* qui datent de Molière et de Lulli mais les acteurs y ont beaucoup ajouté.

Élomire hypocondre. — Malgré la faveur dont jouissait Molière auprès de Louis XIV, ses ennemis ne désarmaient pas. Et c'est le 4 janvier 1670, pendant que Molière donnait au Palais-Royal une suite de brillantes et fructueuses représentations de *Pourceaugnac*, que Le Boulanger de Chalussay publiait le plus célèbre des pamphlets dirigés contre l'homme, l'auteur et l'acteur : *Élomire hypocondre*.

Élomire est l'anagramme de Molière, qui joue le principal rôle dans cette pièce. La malveillance la plus évidente a inspiré Chalussay. Mais sa comédie est précieuse, parce que nous y apprenons bon nombre de détails exacts. C'est ainsi que Élomire donne de curieux renseignements sur sa famille, sur le quartier où il est né, sur son goût pour la comédie ; à ce propos, Chalussay accuse Molière de s'être mis au service d'un opérateur-charlatan du Pont-Neuf, et Armande Béjart traite alors son mari de « mangeur de vipères ». Nous apprenons aussi quelles difficultés il éprouva pour recruter la troupe de l'*Illustre théâtre*, et ses embarras financiers, et son passage d'un quartier à un autre, et son départ pour la province. Puis ce sont ses débuts à Paris : Molière avoue son échec complet dans la tragédie et se vante d'avoir émerveillé le public dans l'*Étourdi* et le *Dépit amoureux*. Les calomnies contre Armande tiennent aussi leur place dans la pièce. Enfin, et surtout, il y est question des rapports de Molière avec les médecins et des raisons pour lesquelles il a écrit contre eux. Il y a, dans *Élomire hypocondre*, de fréquentes anecdotes sur l'*Amour médecin* et sur les démêlés d'Armande avec la femme d'un médecin, sa propriétaire. Bref, ce n'est pas un document à dédaigner. Les recherches faites sur la vie de Molière confirment l'exactitude des *faits*, tout en établissant la perfidie des interprétations.

L'année 1670 commence, dans la chronologie moliéresque, par la mort de Marie Hervé, veuve de Joseph Béjart, mère de Madeleine, de Geneviève, de Louis et d'Armande. Elle était âgée de soixante-treize ans, et fut inhumée à l'église Saint-Paul.

Le 30 janvier, la troupe du Palais-Royal est mandée par le Roi à Saint-Germain pour vingt jours. C'est alors que Molière compose le livret du *Divertissement royal*, où il insère les *Amants magnifiques*.

Les Amants magnifiques. (4 février 1670).

Molière, chargé par le Roi de composer un *Divertissement* pour la cour, réunie à Saint-Germain, supplantait Benserade qui, jusqu'alors, avait imaginé l'ensemble de ces vastes *livrets* où les comédies de Molière étaient insérées. Dans l'*Avant-propos* du *Divertissement royal*, Molière écrit : « Le Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir; et pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser. »

Les Amants *magnifiques* (c'est-à-dire *généreux*, cf. Laurent *le magnifique*) sont les princes Iphicrate et Timoclès. La princesse qu'ils « régalent à l'envi » est Ériphile, fille d'Aristiane. Mais Ériphile aime en secret le général Sostrate, de naissance obscure, et elle en est aimée.

Le « fou de cour » Clitidas (rôle joué par Molière) découvre l'amour des deux jeunes gens et le leur fait avouer, dans des scènes de *fausses confidences* qui pourraient être de l'excellent Marivaux. On en jugera par cette citation, la seule que nous ayons la place de faire ici :

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE II

ÉRIPHILE, CLITIDAS

CLITIDAS, *en chantant.*

La, la, la, la. (*Faisant l'étonné, en voyant Ériphile.*) Ah !

ÉRIPHILE, *à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas.

CLITIDAS

Je ne vous avais pas vue là, Madame.

ÉRIPHILE

Approche. D'où viens-tu ?

CLITIDAS

De laisser la Princesse votre mère, qui s'en allait vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde ?

CLITIDAS

Assurément. Les princes, vos amants, y étaient.

ÉRIPHILE

Le fleuve Pénée (1) fait ici d'agréables détours

CLITIDAS

Fort agréables. Sostrate y était aussi.

ÉRIPHILE

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régales (2). Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et je lui ai dit nettement que je n'avais pas le loisir de l'entendre.

ÉRIPHILE

Tu as eu tort de lui dire cela, et tu devais l'écouter.

CLITIDAS

Je lui ai dit d'abord que je n'avais pas le loisir de l'entendre; mais après je lui ai donné audience (3).

ÉRIPHILE

Tu as bien fait.

CLITIDAS

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits : ne prenant point des manières bruyantes et des tons de voix assommants; sage et posé en toutes choses; ne parlant jamais que bien à propos; point prompt à décider; point du tout exagérateur (4) incommode; et, quelques beaux vers que nos poètes lui aient récités, je ne lui ai jamais ouï dire : « Voilà qui est plus beau que tout ce qu'a jamais fait Homère. » Enfin c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; et si j'étais princesse, il ne serait pas malheureux.

(1) *Pénée.* Fleuve qui arrose la vallée de Tempé, en Thessalie, entre les monts Ossa et Olympe.

(2) *Régales.* Lex.

(3) *Audience.* Lex.

(4) *Exagérateur.* Lex.

ÉRIPHILE

C'est un homme d'un grand mérite, assurément; mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régale (1) que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs, qui disaient plus qu'il ne voulait. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie, dont toute la cour s'aperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il était amoureux.

ÉRIPHILE

Comment amoureux! quelle témérité est la sienne! c'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS

De quoi vous plaignez-vous, Madame?

ÉRIPHILE

Avoir l'audace de m'aimer, et de plus avoir l'audace de le dire?

CLITIDAS

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ÉRIPHILE

Ce n'est pas moi?

CLITIDAS

Non, Madame : il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

ÉRIPHILE

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS

D'une de vos filles (2), la jeune Arsinoé.

ÉRIPHILE

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

(1) *Régale.* Lex.

(2) *D'une de vos filles*, entendez : *Filles d'honneur*.

CLITIDAS

Il l'aime éperdument, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ÉRIPHILE

Moi ?

CLITIDAS

Non, non, Madame : je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour, et pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperdument.

ÉRIPHILE

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentiments. Allons, sortez d'ici; vous vous mêlez de vouloir lire dans les âmes, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse. Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voye jamais. Clitidas...

CLITIDAS

Madame ?...

ÉRIPHILE

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS

Trop de bonté, Madame.

ÉRIPHILE

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS

Il suffit.

ÉRIPHILE

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimait ?

CLITIDAS

Non, Madame : il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir; il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; et bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on saurait faire, de ne vous en rien révéler,

et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPHILE

Tant mieux : c'est par son seul respect qu'il peut me plaire; et s'il était si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais et ma présence et mon estime.

CLITIDAS

Ne craignez point, Madame...

ÉRIPHILE

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS

Cela est fait, Madame : il ne faut pas être courtisan indiscret.

Cependant Sostrate a été chargé par Aristione de savoir d'Ériphile elle-même quel était celui de ses deux *magnifiques amants* qu'elle préférait. A la scène 3 de l'acte II, il s'acquitte de cette commission en homme qui trahit malgré lui ses propres sentiments ; le dialogue est interrompu par l'arrivée d'Aristione. — Au troisième acte, les amants, qui ne peuvent obtenir une décision de la princesse, décident de consulter l'astrologue Anaxarque. — A l'acte IV, Vénus apparaît et déclare à Aristione que celui qui *sauvera ses jours* devra devenir l'époux de sa fille. Ériphile fait venir Sostrate et lui avoue franchement qu'elle l'aime, mais que son rang lui défend de l'épouser. — Enfin, à l'acte V, on apprend que Sostrate a sauvé Aristione de la fureur d'un sanglier ; et pour accomplir l'ordre de Vénus, c'est lui qui épouse Ériphile.

Chacun de ces actes est court, d'un style vif, souvent charmant par sa finesse. Les *divertissements* sont nombreux et longs ; le dernier représente la solennité des jeux Pythiens.

— Molière quitte Saint-Germain le 18 février 1670 ; mais y revient le 26, et il y donne deux nouvelles représentations des *Amants magnifiques* et une de *Monsieur de Pourceaugnac*.

La mort subite d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, une des protectrices de Molière, cause une relâche de douze jours en juillet.

En octobre, la troupe, par ordre du roi, part pour Chambord, où Molière va faire jouer *le Bourgeois gentilhomme*, sa vingt-cinquième pièce.

Frontispice du *Bourgeois Gentilhomme*, tome V de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart.

La cérémonie turque : au centre, Molière, dans le rôle de Monsieur Jourdain à droite, Lulli dans le rôle du Mufti.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

14 octobre 1670.

Les représentations. — C'est à Chambord, où la troupe passa le mois d'octobre presque tout entier, que fut représenté pour la première fois *le Bourgeois gentilhomme*. On a cru longtemps et répété, d'après Grimarest, que le Roi, ayant d'abord gardé un silence qui ressemblait à du mécontentement, les courtisans daubèrent la pièce et Molière lui-même; mais que, cinq jours après, le Roi ayant dit à Molière : « En vérité, vous n'avez rien fait qui m'ait plus diverti, et votre pièce est excellente », toute la cour se rangea à l'avis du monarque. D'après le témoignage des contemporains, *le Bourgeois gentilhomme*, joué quatre fois en huit jours, donna, dès la première représentation, grande satisfaction à toute la cour.

Le 11 ou le 13 novembre suivant, *le Bourgeois gentilhomme* est encore joué devant la cour, à Saint-Germain. Et c'est le 23 de ce même mois que la pièce parut *à la ville*, sur le théâtre du Palais-Royal ; elle fut jouée huit fois en 1670, vingt-huit fois en 1671, et huit fois en 1672, toujours avec grand succès. Depuis cette époque, toutes les reprises du *Bourgeois gentilhomme*, avec ou sans la cérémonie turque, ont attiré la foule.

Molière joua le rôle de M. Jourdain. Lulli ne se contenta pas d'écrire la musique. Incomparable bouffon, nous l'avons déjà vu à l'occasion de *Monsieur de Pourceaugnac*, il se chargea de représenter le Mufti, et s'en acquitta de la façon la plus comique.

Les sources de la pièce. — Personne ne s'est avisé de contester à Molière l'originalité du *Bourgeois gentilhomme* pris dans son ensemble. S'il est une pièce où d'une part les souvenirs du milieu commerçant et bourgeois de son enfance, et où d'autre part la *contemplation* de la ville et de la cour se fassent fortement sentir, c'est bien celle-là. M. Jourdain, Mme Jourdain, la servante Nicole, le gentilhomme emprunteur, sont des types que Molière a copiés d'après nature. De même l'intrigue, dans sa partie sérieuse, comme dans ses bouffonneries, lui appartient : un père égoïste veut marier sa fille selon son goût à lui, et sa femme s'y oppose ; de là brouille, machinations, invention d'un moyen plus ou moins vraisemblable pour forcer la volonté du père : on peut dire que c'est là l'intrigue moliéresque par définition.

Mais, comme toujours, Molière ne s'est pas privé de renforcer ses caractères et son intrigue par des emprunts de toutes sortes. Il s'est souvenu, en faisant causer M. Jourdain avec le maître de philosophie, du dialogue de Strépsiade avec Socrate, dans *les Nuées*, d'Aristophane. Peut-être la conversation de Sancho Pança, infatué de grandeurs, avec sa bonne femme Thérèse, au sujet du mariage de leur fille (*Don Quichotte*, 2e partie, ch. V), a-t-elle inspiré à Molière les réflexions si sensées et si dures de Mme Jourdain et de Nicole, lorsque M. Jourdain parle de marier Lucie à un gentilhomme. Enfin du faux turc que parlent

Covielle et Cléante, Molière trouvait déjà un modèle dans *la Sœur*, de Rotrou, qui faisait partie de son répertoire.

La cérémonie turque. — Les *turqueries* du *Bourgeois gentilhomme* furent inspirées à Molière par une actualité. Le 1er novembre 1669 était arrivé, à la cour de France, un envoyé de la Sublime Porte, Soliman Muta Feraca (1). Ce Soliman, reçu en audience solennelle par le Roi, à Saint-Germain, aurait, dit-on, manifesté une dédaigneuse indifférence pour les splendeurs de la cour de France. Pour se venger de son dédain, Colbert, ou Louis XIV lui-même, auraient donné à Molière l'idée de la cérémonie turque. — Le chevalier Laurent d'Arvieux, qui, ayant longtemps séjourné en Orient, avait servi d'interprète pour l'audience accordée à Soliman, et qui souvent amusait la cour par le récit de ses *impressions turques*, fut, si nous l'en croyons, adjoint à Molière et à Lulli pour la mise au point de ce badinage. « Sa Majesté, dit-il dans ses *Mémoires*, m'ordonna de me joindre à MM. Molière et de Lulli pour composer une pièce de théâtre où l'on pût faire entrer quelque chose des habillements et des manières des Turcs. Je me rendis pour cet effet au village d'Auteuil, où M. de Molière avait une maison fort jolie. Ce fut là que nous travaillâmes à cette pièce de théâtre que l'on voit dans les œuvres de Molière sous le titre de *Bourgeois gentilhomme*, qui se fait Turc pour épouser la fille du Grand Seigneur (2). Je fus chargé de tout ce qui regardait les habillements et les manières des Turcs. La pièce achevée, on la présenta au Roi, qui l'agréa, et je demeurai huit jours chez Baraillon, maître tailleur, pour faire faire les habits et les turbans à la turque. Tout fut transporté à Chambord, et la pièce fut représentée dans le mois de septembre (3), avec un succès qui satisfit le Roi et toute la cour. »

On prétend que l'ambassadeur de la Porte fut convié à la représentation du *Bourgeois gentilhomme* et de la cérémonie turque, et qu'il se borna pour toute réflexion à celle-ci : c'est qu'il fallait donner à M. Jourdain la bastonnade non sur le dos, ce qui était contraire aux usages turcs, mais sur la plante des pieds. L'anecdote est peu vraisemblable, l'ambassadeur dont nous parlons plus haut ayant quitté la France au mois de mai.

Aujourd'hui, la cérémonie turque sert de prétexte et de cadre à un défilé de tous les artistes de la Comédie-Française.

(1) *Muta Feraca*, ou plutôt *muta ferraca* ou *mute ferriquat*, n'est pas un nom propre, mais désigne une fonction à la cour du Grand Seigneur.

(2) Erreur, puisque c'est sa fille Lucile que M. Jourdain veut faire épouser au fils du Grand Turc.

(3) La représentation eut lieu en octobre.

Le Bourgeois gentilhomme.

PERSONNAGES ET ACTEURS

M. Jourdain, bourgeois	MOLIÈRE.
Mme Jourdain, sa femme	HUBERT.
Lucile, fille de M. Jourdain	Mlle MOLIÈRE.
Nicole, servante	Mlle BEAUVAL.
Cléante, amoureux de Lucile	LA GRANGE.
Covielle, valet de Cléante	?
Dorante, comte, amant de Dorimène	LA THORILLIÈRE ?
Dorimène, marquise	Mlle DE BRIE.
Maître de musique	?
Élève du maître de musique	?
Maître à danser	?
Maître d'armes	DE BRIE.
Maître de philosophie	DU CROISY.
Maître tailleur	?

Garçon tailleur. Deux laquais. Plusieurs musiciens, musiciennes, joueurs d'instruments, danseurs, cuisiniers, garçons tailleurs, et autres personnages des intermèdes et du ballet.

(La scène est à Paris.)

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments ; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose sur une table un air que le Bourgeois a demandé pour une sérénade.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MAÎTRE DE MUSIQUE, ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS, QUATRE DANSEURS.

MAÎTRE DE MUSIQUE, *parlant à ses musiciens.*

Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

MAÎTRE A DANSER, *parlant aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

MAÎTRE DE MUSIQUE, *a l'élève.*

Est-ce fait ?

L'ÉLÈVE

Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Voyons... Voilà qui est bien.

MAÎTRE A DANSER

Est-ce quelque chose de nouveau?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

MAÎTRE A DANSER

Peut-on voir ce que c'est?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous l'allez entendre (1), avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAÎTRE A DANSER

Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie (2) qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAÎTRE A DANSER

Non pas entièrement; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAÎTRE A DANSER

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire; les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des com-

(1) *Vous l'allez entendre.* Grammaire. *Pronom.*
(2) *Galanterie.* Lex.

positions la barbarie d'un stupide (1). Il y a plaisir, ne m'en parlez point (2), à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes (3) approbations vous régaler (4) de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées (5).

MAÎTRE DE MUSIQUE

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que (6) les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre; des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains (7). C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contresens ; mais son argent redresse les jugements de son esprit ; il a du discernement dans sa bourse ; ses louanges sont monnayées ; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAÎTRE A DANSER

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'ar-

(1) *Stupide.* Lex.

(2) *Ne m'en parlez point.* Inutile de m'en parler, d'en discuter avec moi ; cela va de soi.

(3) *Chatouillantes.* Lex.

(4) *Régaler.* Lex.

(5) On a remarqué fort justement que celui de ces deux *maîtres* qui exerce l'art le plus frivole est aussi le plus prétentieux. Notre vanité est en raison inverse de notre mérite.

(6) *Davantage que.* Grammaire. *Adverbe.*

(7) *Louer avec les mains.* Ici, un geste pour démontrer qu'il s'agit de *payer.*

gent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un homme montre pour lui de l'attachement.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAÎTRE A DANSER

Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAÎTRE A DANSER

Le voilà qui vient.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, VIOLONS ET MUSICIENS, DANSEURS.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé bien, Messieurs? qu'est-ce? me ferez-vous voir votre petite drôlerie (1)?

MAÎTRE A DANSER

Comment? quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN

Eh la... Comment appelez-vous cela? votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

MAÎTRE A DANSER

Ah, ah!

(1) Molière, nous l'avons déjà observé, fait toujours *entrer* ses personnages sur un trait de caractère. Dès les premiers mots, M. Jourdain se montre ignorant et impertinent. Ajoutons qu'il se présente en *robe de chambre* et le bonnet sur la tête, comme devant des gens sans conséquence, des *fournisseurs*.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité (1); et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé (2) ne mettre jamais.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir (3).

MAÎTRE A DANSER

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN

Je me suis fait faire cette indienne-ci (4).

MAÎTRE A DANSER

Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN

Laquais! holà, mes deux laquais!

(1) *Les gens de qualité.* Cette expression reviendra fréquemment dans la bouche de M. Jourdain. Cf. Lex. à *qualité.*

(2) *Pensé.* Lex.

(3) *Vous me puissiez voir.* Grammaire. *Pronom.*

(4) *Cette indienne-ci. Indienne,* étoffe importée de l'Inde. Cf. *damas, calicot, perse,* etc.

PREMIER LAQUAIS

Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Aux deux Maîtres.*) Que dites-vous de mes livrées?

MAÎTRE A DANSER

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN (*Il entr'ouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.*)

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Il est galant (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Laquais!

PREMIER LAQUAIS

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

MAÎTRE A DANSER

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN

Voyons un peu votre affaire

MAÎTRE DE MUSIQUE

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

(1) *Galant.* Lex.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse (1). Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non ; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, *chantant.*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... La... Comment est-ce qu'il dit ?

MAÎTRE A DANSER

Par ma foi ! je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a du mouton dedans.

MAÎTRE A DANSER

Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui. Ah !

(Il chante.)

Je croyais Janneton
Aussi douce que belle,

(1) Le maître de musique prend en effet le mot *écolier* dans le sens de *disciple*. M. Jourdain ne connaît, en fait d'*écoliers*, que les enfants qui vont à l'*école*.

Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton :
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Le plus joli du monde.

MAÎTRE A DANSER

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est sans avoir appris la musique (1).

MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites (2) la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAÎTRE A DANSER

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrais prendre; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté (3) encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE

La philosophie est quelque chose; mais la musique, Monsieur, la musique...

(1) Cette réflexion prouve que M. Jourdain se croit déjà un homme de qualité; car, comme le dit Mascarille : « Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris. » *Précieuses*, sc. 10.

(2) *Comme vous faites*. Lex. à *faire*.

(3) *Arrêté*. Nouvelle impertinence de bourgeois parvenu. Il a *arrêté* un maître de philosophie, comme on *arrête* un domestique.

MAÎTRE A DANSER

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

MAÎTRE A DANSER

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Sans la musique, un État ne peut subsister.

MAÎTRE A DANSER

Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour (1) n'apprendre pas la musique.

MAÎTRE A DANSER

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements (2) des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment cela?

MAÎTRE DE MUSIQUE

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

MONSIEUR JOURDAIN

Cela est vrai.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble et de voir dans le monde la paix universelle?

MONSIEUR JOURDAIN

Vous avez raison.

(1) *Pour.* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Manquements.* Lex.

MAÎTRE A DANSER

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux (1) affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ? »

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, on dit cela.

MAÎTRE A DANSER

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

MONSIEUR JOURDAIN

Cela est vrai, vous avez raison tous deux.

MAÎTRE A DANSER

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique (2).

MONSIEUR JOURDAIN

Je comprends cela à cette heure.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE, *aux musiciens.*

Allons, avancez. (*A M. Jourdain.*) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

(1) *Aux...* Grammaire. *Préposition.*

(2) M. Paul Mesnard (*Molière*, tome VIII, p. 58) fait observer que ces prétentions des deux *maîtres* pouvaient alors paraître moins ridicules, si l'on se rappelle que Charles IX, dans les *Lettres patentes* par lesquelles il établissait l'*Académie de musique*, et Louis XIV, en instituant l'*Académie royale de danse*, avaient employé des termes presque aussi hyperboliques.

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela partout.

MAÎTRE A DANSER

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Passe, passe. Voyons.

(*Une musicienne et deux musiciens chantent un trio.*)

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce tout?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je trouve cela bien troussé, et il y a là dedans de petits dictons assez jolis.

MAÎTRE A DANSER

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN

Sont-ce encore des bergers?

MAÎTRE A DANSER

C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre Danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande; et cette danse fait le premier intermède (2).

(1) Faut-il voir ici une épigramme contre le genre *pastoral* qui, venu d'Italie, avait envahi tous les arts? ou bien un conseil aux auteurs d'opéras, comme le comprend Castil-Blaze, dans son *Molière musicien*.

(2) Il n'y a pas d'autre *entr'acte* que ce *divertissement*, et malgré la rubrique *Acte II*, c'est la même scène qui continue.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est pour tantôt au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans (1).

MAÎTRE A DANSER

Tout est prêt.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez : il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique (2), et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Sans doute. Il vous faudra trois voix un dessus, une

(1) *Céans.* Lex.
(2) *Magnifique.* Lex.

haute-contre (1) et une basse, qui seront accompagnés d'une basse de viole, d'un théorbe et d'un clavecin (2) pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritornelles (3).

MONSIEUR JOURDAIN

Il y faudra mettre aussi une trompette marine (4). La trompette marine est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN

Au moins n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais, surtout, que le ballet soit beau.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

(1) Les voix que nous appelons *ténor* et *soprano* se nommaient alors *dessus* et *haute-contre*.

(2) *La basse de viole* tenait alors, dans le quatuor à cordes, la place de notre violoncelle ; mais elle avait sept cordes, dont on jouait d'ailleurs avec l'archet. — Le *théorbe*, sorte de luth à dix cordes, que l'on pinçait. — Le *clavecin* est l'instrument qui a précédé le piano. — Ces instruments à cordes servaient pour les *basses continues*, c'est-à-dire pour accompagner les voix.

(3) *Ritornelle*. Orthographe conforme à l'étymologie italienne, *ritornella*.

(4) *Trompette marine*. On peut citer ce mot (Cf. le *cabinet* du *Misanthrope*) comme un exemple du déplacement des effets au théâtre. Les spectateurs d'aujourd'hui ne doutent pas un seul instant que la *trompette marine* ne désigne un instrument à vent, en cuivre, énorme et tonitruant. Or c'est un instrument composé d'un manche très long sur lequel est tendue une grosse corde de boyau montée sur un chevalet. Cette corde frottée avec l'archet rend un son strident et bruyant. Il y avait trois *trompettes marines* dans l'orchestre du Roi.

MAÎTRE A DANSER

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît. La, la, la ; La, la, la, La, la, la ; La, la, la, *bis ;* La, la, la ; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la ; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Euh ?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise, j'en aurai besoin tantôt.

MAÎTRE A DANSER

Une révérence pour saluer une marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui : une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAÎTRE A DANSER

Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN

Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

MAÎTRE A DANSER

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN

Faites un peu. Bon.

PREMIER LAQUAIS

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

(1) Cf. la leçon de danse au 2e acte de *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset.

SCÈNE II

MAÎTRE D'ARMES, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS

MAITRE D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main.*

Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée (1). La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

(*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant :* « *En garde* ».)

MONSIEUR JOURDAIN

Euh ?

MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous faites des merveilles.

MAÎTRE D'ARMES

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir; et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps : ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet ou en dedans, ou en dehors.

(1) *Quartée*, c'est-à-dire dans la position, aussi effacée que possible, que doit avoir l'épaule quand le fer est engagé en *quarte*.

MONSIEUR JOURDAIN

De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué (1)?

MAÎTRE D'ARMES

Sans doute; n'en vîtes-vous pas la démonstration?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui.

MAÎTRE D'ARMES

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAÎTRE A DANSER

Tout beau, Monsieur le tireur d'armes : ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAÎTRE D'ARMES

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

MAÎTRE DE MUSIQUE

Voyez un peu l'homme d'importance!

MAÎTRE A DANSER

Voilà un plaisant animal avec son plastron!

MAÎTRE D'ARMES

Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière (2).

(1) *De n'être point tué.* « C'est bien la réflexion d'un bourgeois ignorant et poltron, qui ne voit dans l'art de l'escrime qu'un secret de tuer son homme, sans avoir besoin de courage. Le charlatanisme du maître n'est pas moins comique que la couardise du bourgeois. Il répond à M. Jourdain : *Sans doute; n'en vîtes-vous pas la démonstration?* comme si la simple démonstration donnait la faculté d'exécuter une chose qui dépend à la fois de la présence d'esprit, de la vivacité du coup d'œil, de la légèreté de la main, et de l'agilité unie à l'adresse. » (Geoffroy.)

(2) *Ferais...* Le conditionnel, donné par les premières éditions, suppose une fin de phrase comme : *si je le voulais.*

MAÎTRE A DANSER

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au Maître à danser.*

Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

MAÎTRE A DANSER

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN

Tout doux, vous dis-je.

MAÎTRE D'ARMES

Comment ? petit impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN

Eh ! mon Maître à danser.

MAÎTRE A DANSER

Comment ? grand cheval de carrosse.

MONSIEUR JOURDAIN

Eh ! mon Maître d'armes.

MAÎTRE D'ARMES

Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN

Doucement.

MAÎTRE A DANSER

Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN

Tout beau.

MAÎTRE D'ARMES

Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN

De grâce !

MAÎTRE A DANSER

Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous prie.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon Dieu ! arrêtez-vous.

SCÈNE III

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, MAÎTRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN

Holà, Monsieur le Philosophe (1), vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il, Messieurs ?

MONSIEUR JOURDAIN

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et vouloir en venir aux mains.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Hé quoi ? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère (2) ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

MAÎTRE A DANSER

Comment ? Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on peut lui dire ; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

(1) *Monsieur le philosophe.* Grimarest a prétendu, mais à tort, que Molière avait voulu, dans ce philosophe, ridiculiser Rohaut, son ami.

(2) *Sénèque.* célèbre philosophe latin (2-65 ap. J.-C.), a composé un traité *de la colère*, un traité *de la clémence* (d'où Corneille a tiré *Cinna*), etc... Regnard, dans le *Joueur*, fait lire par le valet Hector un passage de son traité *des richesses*.

MAÎTRE D'ARMES

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAÎTRE A DANSER

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAÎTRE D'ARMES

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin !

MAÎTRE D'ARMES

Allez, philosophe de chien.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Allez, bélître (1) de pédant.

MAÎTRE A DANSER

Allez, cuistre fieffé.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Comment ? marauds que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

(1) *Bélître.* Lex.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Infâmes ! coquins ! insolents !

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe.

MAÎTRE D'ARMES

La peste, l'animal !

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Impudents !

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe.

MAÎTRE A DANSER

Diantre soit de l'âne bâté !

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Scélérats !

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe.

MAÎTRE DE MUSIQUE

Au diable l'impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Fripons ! gueux ! traîtres ! imposteurs !

(*Ils sortent en se battant.*)

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe. Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE IV

MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet.*

Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal (1), qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Cela veut dire que *Sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN

Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

(1) *Juvénal* (42-120? ap. J.-C.) est, avec Horace, le plus célèbre des satiriques latins. Le philosophe peut le prendre pour modèle de la satire violente, puisque selon Boileau, « Juvénal, élevé dans les cris de l'école, poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole ».

MONSIEUR JOURDAIN

Oh ! oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La première, la seconde et la troisième (1). La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux (2). La seconde de bien juger, par le moyen des catégories (3) ; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton* (4), etc.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN

La morale ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle dit cette morale ?

(1) La *conception* ou *perception*, le *jugement* et le *raisonnement*.

(2) Les *universaux* sont : 1° Le genre ; 2° l'espèce ; 3° la différence ; 4° le propre ; 5° l'accident. Cf. p. 14, note 3.

(3) Les *catégories*, d'après Aristote, sont : 1° la substance ; 2° la quantité ; 3° la relation ; 4° la qualité ; 5° l'action ; 6° la passion ; 7° le lieu ; 8° le temps ; 9° la situation, 10° la manière d'être ou de posséder.

(4) On désignait par les *voyelles* qui entrent dans ces mots artificiels les dix-neu modes de syllogisme.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl (1), quand il m'en prend envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Est-ce la physique que vous voulez apprendre (2) ?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle chante cette physique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux-volants (3), les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN

Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

(1) *Soûl*. Lex. *Saoul*.

(2) La *physique*. Chez les anciens et encore au XVII^e^ siècle, chaque philosophe avait sa *physique*, c'est-à-dire sa théorie sur la formation et sur les lois naturelles du monde.

(3) *Feux-volants*, feux-follets.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN

J'entends tout cela.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A (1).

MONSIEUR JOURDAIN

A, A. Oui.

(1) Toutes les explications du maître de philosophie se trouvent dans un ouvrage de Cordemoy, de l'Académie française, intitulé *Discours physique de la parole* et publié en 1668, deux ans avant la représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

« Si, par exemple, on ouvre la bouche autant qu'on la peut ouvrir en criant, on ne saurait former qu'une voix en A.

« Que si l'on ouvre un peu moins la bouche, *en avançant la mâchoire d'en bas vers celle d'en haut*, on formera une autre voix terminée en E.

« *Et si l'on approche encore un peu davantage les mâchoires l'une de l'autre*, sans toutefois que les dents se touchent, on formera une troisième voix en I.

« Mais si, au contraire, on vient à ouvrir les mâchoires et à *rapprocher en même temps les lèvres par les deux coins*, sans néanmoins les fermer tout à fait, on formera une voix en O.

« Enfin, *si l'on rapproche les dents sans les joindre entièrement*, et si, en même instant, *on allonge les deux lèvres, sans les joindre tout à fait*, on formera une voix en U.

« Le D se prononce *en approchant le bout de la langue au-dessus des dents d'en haut*.

« La lettre F se prononce *quand on joint la lèvre de dessous aux dents de dessus*.

« *Et la lettre R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de manière qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient souvent au même endroit.* »

« Il est impossible, en faisant cette comparaison, de ne pas s'étonner de la singulière originalité de ce génie, qui, dans les pages lourdes

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E, I, i, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN

O. O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I. O, I, O.

et fastidieuses d'un traité scolastique, sut découvrir les éléments d'une des scènes les plus plaisantes de notre théâtre. Les spectateurs, ajoute-t-il encore, reconnaissaient dans ce fatras les études de leur jeunesse; car, il faut bien le remarquer, la critique de Molière ne porte pas seulement sur le livre de Cordemoy, mais encore sur l'enseignement général des écoles, qui perpétuait l'étude puérile de ce premier bégaiement de la science. Les divers passages du livre de Cordemoy sont traduits littéralement d'un traité célèbre du XVe siècle, dont voici le titre : *Galeoti Martii Narniensis de homine libri duo, cum annotationibus Georgii Merulæ* (cap. *de Litteris*, p. 57). — Molière paraît même avoir emprunté à Galeotus plusieurs traits qui ne se trouvent pas dans Cordemoy; tel est celui-ci : « *O rotundiore spiritu comparatur, forma per se patet, nec declaratione indiget. Circulus enim est forma capacissima : unde ore rotundo loqui dicuntur hi qui multa paucis exprimunt* (p. 60). Le son de l'O est produit par un mouvement arrondi de la bouche : on le lit sur les lèvres qui le prononcent. Le cercle est de toutes les figures celle qui renferme le plus d'espace ; et c'est pour cela qu'on dit de ceux qui expriment beaucoup de choses en peu de mots qu'ils parlent avec une bouche arrondie. » — Telles étaient les niaiseries que la routine perpétuait dans nos écoles, et dont la scène de Molière fit enfin justice. Galeotus professait à Bologne; Louis XI le fit venir en France, où il mourut en 1478. — Quant à l'ouvrage de Cordemoy, il était dédié à Louis XIV ; circonstance qui dut contribuer aux plaisirs de la cour et du roi, à qui sans doute on ne laissa pas ignorer la source où Molière avait puisé. » (Aimé Martin.)

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Demain, nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN

DA, DA. Oui ! Ah ! les belles choses ! les belles choses !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal (1)!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

MONSIEUR JOURDAIN

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps : R, R, R, RA,

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités (2).

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce sera galant, oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non, point de vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

(1) M. Jourdain en veut à ses parents de ne lui avoir pas fait étudier ces belles choses quand il était enfant.

(2) *Curiosités*. Lex.

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Non, Monsieur (1) : tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Quoi ? quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, » c'est de la prose?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien (2), et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur

(1) On attendait plutôt : *Oui,* que *non.* Mais la phrase interrogative de M. Jourdain équivaut à : *Il n'y a donc pas autre chose que la prose et les vers ?* A quoi le *philosophe* répond logiquement : *non.*

(2) Mme de Sévigné. (Lettre du 12 juin 1680) : « Comment, ma fille ? j'ai donc fait un sermon sans y penser? J'en suis aussi étonnée que M. le comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisait de la prose. » Molière aurait donc pris ce trait dans la réalité, à moins que cette *naïveté* n'ait été prêtée au comte de Soissons (mort en 1672), d'après Molière.

en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non, non, je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour* (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Je n'y manquerai pas.

(1) Le maître de philosophie, très *philosophe*, voit qu'il a affaire à un sot ; il ne discute pas ; il ne cherche pas à avoir raison contre lui ; il lui en donne pour son esprit et pour son argent.

MONSIEUR JOURDAIN, *à son laquais.*

Comment ? mon habit n'est point encore arrivé ?

LE LAQUAIS

Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine (1) puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE V

MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de M. Jourdain,* MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! vous voilà ! je m'allais mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAÎTRE TAILLEUR

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAÎTRE TAILLEUR

Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment, point du tout ?

(1) *Fièvre quartaine,* ou *quarte,* qui revient tous les quatre jours.

MAÎTRE TAILLEUR

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR

Vous vous imaginez cela (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison !

MAÎTRE TAILLEUR

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en enbas (2).

MAÎTRE TAILLEUR

Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il faut dire cela?

MAÎTRE TAILLEUR

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN

Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas?

MAÎTRE TAILLEUR

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! voilà qui est donc bien.

MAÎTRE TAILLEUR

Si vous voulez, je les mettrai en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non.

(1) On ne saurait trop admirer la sûreté avec laquelle Molière a saisi les arguments typiques des *fournisseurs* qui suggestionnent leur client. Ces arguments n'ont pas changé.

(2) *Enbas.* Les.

MAÎTRE TAILLEUR

Vous n'avez qu'à dire (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

MAÎTRE TAILLEUR

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste (2). J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave (3), est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN

La perruque, et les plumes sont-elles comme il faut?

MAÎTRE TAILLEUR

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur.*

Ah! ah! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR

C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi (4).

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAÎTRE TAILLEUR

Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, donnez-moi.

MAÎTRE TAILLEUR

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des

(1) Peut-être le tailleur dupe-t-il M. Jourdain, et lui fait-il accepter un ouvrage maladroitement exécuté en lui persuadant que les gens de qualité s'habillent ainsi. Ici encore la *psychologie* du tailleur est saisie sur le vif, et toujours d'actualité.

(2) *Juste.* Lex.

(3) *Rhingrave.* Cf., p. 116, note 1.

(4) *Lever.* Lex. A cette époque, le tailleur ne fournissait pas le drap; il était artisan et non *marchand.*

gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

(*Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres la camisole; puis ils lui mettent son habit neuf; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie.*)

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

« Mon gentilhomme! » Voilà ce que c'est de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous vous sommes obligés.

MONSIEUR JOURDAIN

« Monseigneur », oh, oh! « Monseigneur! » Attendez, mon ami : « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur. » Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous allons boire à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN

« Votre Grandeur! » Oh, oh, oh! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur! » (*Bas à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN

Il a bien fait : je lui allais tout donner.

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent par une danse, qui fait le second intermède (1).

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout ayez soin, tous deux, de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS

Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN

Nicole !

NICOLE

Plaît-il ?

MONSIEUR JOURDAIN

Écoutez.

NICOLE

Hi, hi, hi, hi, hi,

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'as-tu à rire ?

(1) Comme après le premier acte, il n'y a pas d'autre entr'acte que l'*intermède*.

NICOLE

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment donc ?

NICOLE

Ah, ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE

Nenni, Monsieur. j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Je te baillerai (1) sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE

Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais voyez quelle insolence !

NICOLE

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Je te...

NICOLE

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

(1) *Baillerai*. Lex.

NICOLE

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN

Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoyes...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Encore !

NICOLE

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl (1), cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

J'enrage.

NICOLE

De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Si je te prends...

NICOLE

Monsieur... eur, je créverai... ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là ? qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

(1) *Soûl.* Lex. *Saoûl.*

MONSIEUR JOURDAIN

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE

Ah, par ma foi! je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordres céans (1), que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN

Ah, ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN

Vraiment on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que

(1) *Céans*. Lex.

notre maison : on dirait qu'il est céans carême-prenant (1) tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE

Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux (2) maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pieds, ébranler toute la maison et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes ignorantes l'une et

(1) *Carême-prenant*, le mardi gras, jour où l'on portait des déguisements et des masques. Étymologie probable : le jour où le carême *commence, prend*.

(2) *Biaux*. Forme de dialecte des environs de Paris et de la Picardie. Cf. le langage de Martine dans les *Femmes savantes*. — Cf. plus loin *carriaux* pour *carreaux*.

l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN

Vous devriez bien plutôt songer à votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN

Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE

J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage (1), un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien : je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens (2).

MADAME JOURDAIN

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir (3) ce qu'on apprend au collège!

NICOLE

Oui, ma foi! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite (4).

MONSIEUR JOURDAIN

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

(1) *Potage.* Nicole parle en cuisinière. Un *renfort de potage*, c'est un plat destiné à accompagner sur la table le *potage*. Ce dernier mot, d'ailleurs, ne désignait pas seulement comme aujourd'hui une sorte de soupe. *Cf.* Boileau. Sat. III, v. 45..

(2) *Honnêtes gens.* Lex.

(3) *Plût à Dieu l'avoir... et savoir...* Grammaire. *Verbe.*

(4) Dicton populaire. On dit aussi . *cela vous ferait une belle jambe,*

MONSIEUR JOURDAIN

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (*A Madame Jourdain.*) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MADAME JOURDAIN

Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici !

MADAME JOURDAIN

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MADAME JOURDAIN

Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé non ! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure !

MADAME JOURDAIN

Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN

Comment est-ce que cela s'appelle ?

MADAME JOURDAIN

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN

De la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose (1). Heu,

(1) M. Jourdain s'embrouille dans sa citation, comme Harpagon (*L'Avare*, acte III, sc. 1.)

voilà ce que c'est que d'étudier. (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE

Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN

Dis un peu, U, pour voir.

NICOLE

Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui; mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN

O l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas: U, vois-tu? Je fais la moue: U.

NICOLE

Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN

Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA et FA, FA.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-là?

NICOLE

De quoi est-ce que tout cela guérit?

MONSIEUR JOURDAIN

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN

Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leur fariboles.

NICOLE

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre (1) tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais, ce maître d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence (2) tout à l'heure. (*Il fait apporter des fleurets, et en donne un à Nicole.*) Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE

Hé bien, quoi? (*Nicole lui pousse plusieurs coups.*)

MONSIEUR JOURDAIN

Tout beau, holà, oh! doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais tu me pousses en tierce, avant que je pousse en quarte, et tu n'as pas la patience (3) que je pare.

MADAME JOURDAIN

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN

Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN

Çamon (4) vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter

(1) *Poudre.* Lex.
(2) *Impertinence.* Lex. *Impertinent*
(3) *La patience que...* Grammaire. *Ellipse.*
(4) *Çamon.* Lex.

vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Paix ! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez. quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami et me traite comme si j'étais son égal ? Il a pour moi des bontés que l'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

MADAME JOURDAIN

Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

MONSIEUR JOURDAIN

Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

MADAME JOURDAIN

Et quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN

Baste (2), je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN

Oui, attendez-vous à cela.

(1) *Embéguiné.* Lex.
(2) *Baste.* Lex.

MONSIEUR JOURDAIN

Assurément : ne me l'a-t-il pas dit ?

MADAME JOURDAIN

Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN

Chansons.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous : le voici.

MADAME JOURDAIN

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE

Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous (2) ?

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

(1) *Faillir*. Lex.

(2) Dorante *entre* justement en prononçant ces mots : *mon cher ami*, dont M. Jourdain vient de se déclarer si flatté.

DORANTE

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE

Comment, Monsieur Jourdain ? vous voilà le plus propre (1) du monde !

MONSIEUR JOURDAIN

Vous voyez.

DORANTE

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN

Hay, hay.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Il le gratte par où il se démange (2).

DORANTE

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant (3).

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Oui, aussi sot par derrière que par devant,

DORANTE

Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (*A Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi !

DORANTE

Allons, mettez (4)...

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

(1) *Propre.* Lex.
(2) *Démange.* Lex.
(3) *Galant.* Lex.
(4) *Mettez.* Lex.

DORANTE

Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous. je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur....

DORANTE

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, *à part.*

Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE

Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Hé bien ! vous voyez votre impertinence (1), femme.

(1) *Impertinence.* Lex. *Impertinent*

DORANTE

Je suis homme (1) qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Je vous le disais bien.

DORANTE

Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

MONSIEUR JOURDAIN

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné une fois à vous deux cents louis.

DORANTE

Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN

Une autre fois, six vingts (2).

DORANTE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE

Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE

Le compte est fort bon (3). Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

(1) *Je suis homme qui...* Grammaire. *Article.*

(2) *Six vingts,* c'est-à-dire six fois vingt, soit 120. — Nous disons encore quatre-vingts (pour *octante*) et les *Quinze-Vingts.*

(3) Le compte est bon, en effet, si l'on sait que le *louis* valait alors onze livres.

DORANTE

Justement.

MONSIEUR JOURDAIN

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE

Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand (1).

DORANTE

Fort bien. Douze sols huit deniers : le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

MONSIEUR JOURDAIN

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE

Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles (2) que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Hé bien ! ne l'avais-je pas bien deviné ?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Paix !

DORANTE

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

MONSIEUR JOURDAIN

Eh non !

(1) *Marchand,* sans autre désignation, se disait du marchand d'étoffes. Du jour où les tailleurs ont fourni le drap, ils se sont fait appeler *marchands tailleurs.*

(2) La *pistole* est ici l'équivalent du *louis* et vaut onze livres.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Taisez-vous !

DORANTE

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE

Vous n'avez qu'à me dire, si cela vous embarrasse

MONSIEUR JOURDAIN

Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

C'est un vrai enjôleux (1).

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Mme Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE

J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, *bas, à Monsieur Jourdain.*

Quoi ? Vous allez encore lui donner cela ?

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Madame Jourdain.*

Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de

(1) *Enjôleux.* Lex.

cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

MADAME JOURDAIN, *bas, à Monsieur Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE

Vous me semblez toute mélancolique; qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

MADAME JOURDAIN

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si (1), elle n'est pas enflée.

DORANTE

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point (2) ?

MADAME JOURDAIN

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE

Comment se porte-elle ?

MADAME JOURDAIN

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir, avec elle, le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi ?

MADAME JOURDAIN

Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants (3), dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

(1) *Si.* Lex.
(2) *Qu'i je ne la vois...* Grammaire. *Conjonction*
(3) *An ants.* Lex.

MADAME JOURDAIN

Tredame (1), Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille(2)-t-elle déjà ?

DORANTE

Ah, ma foi ! Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous étiez jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous suis trop obligé.

DORANTE

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle (3).

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas, à Monsieur Jourdain.*

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau (4) que vous lui voulez donner.

(1) *Tredame.* Lex.

(2) *Grouille.* Lex.

(3) Nous ne sentons plus actuellement toute l'impertinence de cette proposition. Quelques rares gentilshommes seulement, en dehors des princes, étaient admis à ces sortes de spectacles.

(4) *Cadeau.* Lex.

MONSIEUR JOURDAIN

Tirons-nous (1) un peu plus loin, pour causer.

DORANTE

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE

Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

Plût au Ciel!

MADAME JOURDAIN, *à Nicole.*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

MONSIEUR JOURDAIN

Ho! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole.*

Que sa présence me pèse sur les épaules!

(1) *Tirons-nous.* Lex.

DORANTE

Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce (1), vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN

Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, *à Nicole.*

Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur : les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma

(1) *Commerce.* Lax.

femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE

Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet (1). Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet.*

Ouais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE

NICOLE

Ma foi ! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche (2), et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhai-

(1) Il s'agit du *ballet des nations*, auquel il est fait dans la suite plusieurs autres allusions et qui se donne à la fin de la pièce.

(2) *Recherche*. LEX.

terais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN

Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE

J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais recevoir de commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE

Ah ! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE

Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE

Est-ce ainsi que vous recevez ...?

CLÉONTE

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE

Quel vertigo (1) est-ce donc là ? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE

Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE

Quoi ? tu me viens aussi...

COVIELLE

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

(1) *Vertigo*. Lex.

NICOLE

Ouais ! Quelle mouche les a piqués tous deux ? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse (1).

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE

CLÉONTE

Quoi ? traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants ?

COVIELLE

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux (2).

CLÉONTE

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle : et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon cœur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidèle détourne de moi tous ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu !

COVIELLE

Je dis les mêmes choses que vous.

(1) Dans le *Dépit amoureux*, les scènes de brouille et de réconciliation s'engagent de la même façon. Marinette, mal reçue par Éraste, s'écrie : « Quelle mouche le pique ? »

(2) Molière avait déjà, dans le *Dépit*, « doublé » le maître par le valet. Mais ici la symétrie est *continue*. Cléonte et Covielle restent en parallèle et en contraste dans les deux scènes.

CLÉONTE

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

COVIELLE

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

CLÉONTE

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

COVIELLE

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle !

CLÉONTE

Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même !

COVIELLE

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place !

CLÉONTE

Elle me fuit avec mépris !

COVIELLE

Elle me tourne le dos avec effronterie !

CLÉONTE

C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE

Moi, Monsieur ! Dieu m'en garde !

CLÉONTE

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE

N'ayez pas peur.

CLÉONTE

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE

Qui songe à cela ?

CLÉONTE

Je veux contre elle conserver mon ressentiment et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE

J'y consens.

CLÉONTE

Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue ; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à (1) la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE

C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentiments.

CLÉONTE

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable ; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE

Elle, Monsieur ! voilà une belle mijaurée (2), une pimpesouée (3) bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trou-

(1) *A*. Grammaire. *Préposition.*
(2) *Mijaurée*. Lex.
(3) *Pimpesouée*. Lex.

verez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits (1).

CLÉONTE

Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE

Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE

Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions...

CLÉONTE

Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE

Pour de l'esprit...

CLÉONTE

Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE

Sa conversation...

CLÉONTE

Sa conversation est charmante.

(1) Ce portrait de Lucile est, d'après une tradition fort autorisée, celui d'Armande Béjart. Et ce dialogue nous représente deux *états* dans les sentiments de Molière : tantôt, souffrant des coquetteries de sa femme, il voyait ses défauts ; tantôt, plus amoureux que jamais, il transformait en charmes jusqu'à ses imperfections. C'est le propre d'un grand artiste que de savoir ainsi se *connaître* et *s'exploiter* tout entier.

COVIELLE

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE

Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

CLÉONTE

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur : à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE, *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, *à Coviele.*

Je ne veux pas seulement lui parler,

COVIELLE

Je veux vous imiter.

LUCILE

Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

NICOLE

Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE

Quel chagrin vous possède ?

NICOLE

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE

Êtes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLÉONTE

Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE

Que cela est Judas (1) !

LUCILE

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, *à Covielle.*

Ah ! ah ! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre (2).

COVIELLE, *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouure (3).

LUCILE

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de

(1) *Judas*, synonyme de *traître*. La phrase équivaut à : « Que cela est digne de Judas ! »

(2) *Prendre la chèvre*. Lex. *Chèvre*.

(3) *L'enclouure*. Lex.

me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, *à Nicole.*

Queussi, queumi (1).

LUCILE

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE *fait semblant de s'en aller et tourne autour du théâtre*

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE, *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suit Cléante.*

Sachez que ce matin...

CLÉONTE

Non, vous dis-je.

NICOLE *suit Covielle,*

Apprends que...

COVIELLE

Non, traîtresse.

LUCILE

Écoutez.

CLÉONTE

Point d'affaire.

NICOLE

Laisse-moi dire.

COVIELLE

Je suis sourd.

LUCILE

Cléonte.

CLÉONTE

Non.

(1) *Queussi, queumi.* « Locution familière, signifiant *tout à fait de même* Etymologie : *queu*, quel, si, soi ; et *queu*, quel, *mi*, moi. » (Littré.)

NICOLE

Covielle.

COVIELLE

Point.

LUCILE

Arrêtez.

CLÉONTE

Chansons.

NICOLE

Entends-moi.

COVIELLE

Bagatelles.

LUCILE

Un moment.

CLÉONTE

Point du tout.

NICOLE

Un peu de patience.

COVIELLE

Tarare (1).

LUCILE

Deux paroles.

CLEONTE

Non, c'en est fait.

NICOLE

Un mot.

COVIELLE

Plus de commerce (2).

LUCILE, *s'arrêtant.*

Hé bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, *se retournant vers Lucile.*

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

(1) *Tarare,* sorte d'onomatopée pour imiter le bruit de la trompette. Se dit pour témoigner l'indifférence.

(2) *Commerce.* Lex.

COVIELLE, *se retournant vers Nicole.*

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, *s'en allant à son tour pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE

Dites-moi...

LUCILE

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE

Conte-moi...

NICOLE

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE

De grâce.

LUCILE

Non, vous dis-je.

COVIELLE

Par charité.

NICOLE

Point d'affaire.

CLÉONTE

Je vous en prie.

LUCILE

Laissez-moi.

COVIELLE

Je t'en conjure.

NICOLE

Ote-toi de là.

CLEONTE

Lucile !

LUCILE

Non.

COVIELLE

Nicole !

NICOLE

Point.

CLÉONTE

Au nom des Dieux !

LUCILE

Je ne veux pas.

COVIELLE

Parle-moi.

NICOLE

Point du tout.

CLÉONTE

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE

Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE

Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, *à Nicole.*

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, *à Cléonte, qui veut sortir.*

Cléonte.

NICOLE, *à Coviele qui suit son maître.*

Covielle.

CLÉONTE, *s'arrêtant.*

Eh ?

COVIELLE, *s'arrêtant aussi.*

Plaît-il ?

LUCILE

Où allez-vous ?

CLÉONTE

Où je vous ai dit.

COVIELLE

Nous allons mourir.

LUCILE

Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE

Moi, je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE

Oui, vous le voulez.

LUCILE

Qui vous le dit ?

CLÉONTE, *s'approchant de Lucile.*

N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LUCILE

Est-ce ma faute ? et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre et nous figure (1) tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir ?

NICOLE, *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE

Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE, *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE, *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, *à Covielle.*

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela ?

CLÉONTE

Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur ! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

COVIELLE

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là (2) !

(1) *Figure.* Lex.

(2) Cf. *Ecole des Femmes,* acte V, sc. 4, v. 1572.

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

MADAME JOURDAIN

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE

Ah! Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant? une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

CLÉONTE

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE

Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats : je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce

qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Touchez là, Monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire avec gentilhomme ? est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis (1) ?

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, ma femme : je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN

Descendons-nous tous deux que de la bonne bourgeoisie (2) ?

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà pas le coup de langue ?

MADAME JOURDAIN

Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien ?

MONSIEUR JOURDAIN

Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

(1) *De la côte de Saint-Louis*, comme Ève était de la côte d'Adam ; pour dire : d'ancienne noblesse.

(2) *Que de...* Grammaire. *Conjonction.*

MADAME JOURDAIN

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre (1), et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne (2) et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise (3).

MADAME JOURDAIN

Marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN

Hélas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand-maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-Dame, et qu'elle manquât par mégarde à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses

(1) *Propre.* Lex.
(2) *Malitorne.* Lex.
(3) C'est ce que fera M. Poirier dans la comédie d'Émile Augier, *le Gendre de Monsieur Poirier.*

deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent (1). Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà bien des sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

(*Il sort.*)

MADAME JOURDAIN

Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père, que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIII

CLÉONTE, COVIELLE

COVIELLE

Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE

Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE

Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire

(1) *La porte Saint-Innocent,* probablement la porte du cimetière des Saints-Innocents, dans le quartier des Halles.

ses preuves de noblesse pour être gendre de M. Jourdain.

COVIELLE, *riant.*

Ah, ah, ah!

CLÉONTE

De quoi ris-tu?

COVIELLE

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE

Comment?

COVIELLE

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE

Quoi donc?

COVIELLE

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle (1) que je veux faire à notre ridicule (2). Tout cela sent un peu sa comédie; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts : laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE

Mais apprends-moi...

COVIELLE

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous, le voilà qui revient.

(1) *Bourle.* Lex.
(2) *Ridicule.* Lex.

SCÈNE XIV

Monsieur JOURDAIN, Laquais

MONSIEUR JOURDAIN

Que diable est-ce là ? ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher ; et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

LE LAQUAIS

Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV

DORIMÈNE, DORANTE, Laquais

LE LAQUAIS

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE

Voilà qui est bien.

DORIMÈNE

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler (1), puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMÈNE

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous

(1) *Régaler*. Lex.

fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux (1), que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez (2) mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE

Ma foi! Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE

Enfin j'en reviens toujours là: les dépenses que je vous vois faire m'inquiètent par deux raisons: l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez (3); et je ne veux point cela.

DORANTE

Ah! Madame, ce sont là des bagatelles; et ce n'est pas par là...

(1) *Cadeaux.* Lex.
(2) *Gagnez.* Lex.
(3) *Que vous ne..* Grammaire. *Conjonction.*

DORIMÈNE

Je sais ce que je dis ; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE

Eh ! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous ; et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE

Quoi donc ?

MONSIEUR JOURDAIN

Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE

Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence ; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE

Monsieur Jourdain, en voilà assez : Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (*Bas, à Dorimène.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, *bas, à Dorante.*

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE

Madame, voilà le meilleur de mes amis

MONSIEUR JOURDAIN

C'est trop d'honneur que vous me faites

DORANTE

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN

Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE

Comment ? gardez-vous en bien : cela serait vilain (1) à vous ; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. M. Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi !

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

(1) *Vilain.* Lex.

DORIMÈNE

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, c'est vous qui faites les grâces ; et...

DORANTE

Songeons à manger.

LE LAQUAIS

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble et font le troisième intermède ; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS

DORIMÈNE

Comment, Dorante ? voilà un repas tout à fait magnifique !

MONSIEUR JOURDAIN

Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert.

(Tous se mettent à table.)

DORANTE

M. Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas, sur cette matière, les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en

était mêlé, tout serait dans les règles ; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive (1) à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à sève veloutée, armé (2) d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé (3) de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et, pour son opéra (4), d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonné (5) de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMÈNE

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMÈNE

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN

Moi, Madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE

Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous avez trop de bonté...

(1) *Pain de rive.* Pain qui a été cuit sur le bord (la *rive*) du four.
(2) *Armé.* Lex.
(3) *Gourmandé.* Lex.
(4) *Opéra.* Lex.
(5) *Cantonné.* Lex.

DORANTE

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces Messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère que d'y mêler la musique ; et je me vois ici admirablement régalée (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, ce n'est pas..

DORANTE

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs ; ce qu'ils nous feront entendre vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire et sont soutenus de toute la symphonie.

DORIMÈNE

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE

Ouais ! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE

Comment, Madame ? pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN

Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMÈNE

Encore !

DORANTE, *à Dorimène.*

Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN

Elle me connaîtra quand il lui plaira.

(1) *Régalée.* Lex.

DORIMÈNE

Oh ! je le quitte (1).

DORANTE

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN

Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS

MADAME JOURDAIN

Ah, ah ! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un théâtre là-bas (2), et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez (3) les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener ?

DORANTE

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale (4) à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa

(1) *Quitte.* Lex.

(2) Ce théâtre a été dressé pour le *Ballet des Nations* qui, aux fêtes de Chambord, suivait le cinquième acte du *Bourgeois gentilhomme.* La *comédie* se jouait dans un décor représentant une chambre ; le fond de ce décor s'ouvrait pour le *ballet.*

(3) *Festinez.* Lex.

(4) *Régale.* Lex.

maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN

Ce sont des chansons que cela : je sais ce que je sais.

DORANTE

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair ; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grand-Dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, *suivant Dorimène qui sort.*

Madame, holà ! Madame, où courez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN

Madame ! Monsieur le Comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener. Ah ! impertinente que vous êtes ! voilà de vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN

Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne sais qui me tient (1), maudite, que je vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(On ôte la table.)

MADAME JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCÈNE III

COVIELLE, *déguisé,* MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, Monsieur.

COVIELLE

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela (2).

MONSIEUR JOURDAIN

Moi ?

COVIELLE

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN

Pour me baiser !

COVIELLE

Oui. J'étais grand ami de feu Monsieur votre père.

(1) *Tient.* Lex.

(2) *Cela.* Ici un geste de Covielle qui se baisse, et indique avec la main la taille d'un petit enfant.

MONSIEUR JOURDAIN

De feu Monsieur mon père !

COVIELLE

Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment dites-vous ?

COVIELLE

Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon père !

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN

Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE

Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN

Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE

Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE

Depuis avoir connu (1) feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Par tout le monde !

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle ?

COVIELLE

Vous savez que le fils du Grand Turc (2) est ici ?

MONSIEUR JOURDAIN

Moi ? non.

COVIELLE

Comment ? il a un train (3) tout à fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi ! je ne savais pas cela.

COVIELLE

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc ?

(1) *Depuis avoir connu.* Grammaire. *Conjonction.*

(2) *Grand Turc.* On appelait alors familièrement *Grand Turc* ou *Grand Seigneur* le sultan de Turquie.

(3) *Train.* Lex.

COVIELLE

Oui ; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon gendre, le fils du Grand Turc !

COVIELLE

Le fils du Grand Turc, votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla mouslaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath* (1), c'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? »

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc dit cela de moi ?

COVIELLE

Oui. Comme je lui eus répondu (2) que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : « *Ah !* me dit-il, *marababa sahem*, » c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! »

MONSIEUR JOURDAIN

Marababa sahem veut dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle » ?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi ! vous faites bien de me le dire, car pour moi je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! » Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen ?*

(1) La plupart de ces mots prétendus turcs ont été empruntés par Molière à *La Sœur* de Rotrou (1645). Quelques-uns, cependant, ont une vague ressemblance avec des mots authentiques de la langue turque. Par exemple, *Salamaléqui*, pour Salam aleïk « le salut sur toi ! » ; *yoc* pour *yak*, « non ».

(2) *Comme*. Grammaire. *Coniunctim*

MONSIEUR JOURDAIN

Cacaracamouchen? Non.

COVIELLE

C'est-à-dire : « Ma chère âme. »

MONSIEUR JOURDAIN

Cacaracamouchen veut dire « Ma chère âme »?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen,* « Ma chère âme ». Dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi,* qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi?

COVIELLE

Oui, *Mamamouchi;* c'est-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE

Comment? le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN

Il va venir ici?

COVIELLE

Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir : le voilà.

SCÈNE IV

CLÉONTE, *en Turc, avec trois pages portant sa veste* (1).
MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, *dégutsé.*

CLÉONTE

Ambousahim oqui boraf, Iordina salamalequi.

COVIELLE

C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. » Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN

Je suis très humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

(1) *Portant sa veste*, c'est-à-dire les pans de sa longue veste à l'orientale.

COVIELLE

Il dit : « Que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents ! »

MONSIEUR JOURDAIN

Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE

Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLÉONTE

Bel-men.

COVIELLE

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE

Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V

DORANTE, COVIELLE

COVIELLE

Ha, ha, ha. Ma foi ! cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah, ah ! Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE

Ah, ah. Covielle, qui t'aurait reconnu ? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE

Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE

De quoi ris-tu ?

COVIELLE

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE

Comment?

COVIELLE

Je vous le donnerais en bien des fois, Monsieur, à deviner, le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE

Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE

Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE

Prenez la peine de vous tirer (1) un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

Cérémonie turque.

La cérémonie turque pour ennoblir le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.

Le Mufti (2), quatre Dervis, six Turcs dansants, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre Dervis; après on lui amène le Bourgeois, vêtu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

LE MUFTI

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star mufti:
Ti qui star ti?
Non intendir :
Tazir, tazir (3).

(1) *Tirer*. Lex.

(2) Le rôle du Mufti était tenu par Lulli. Voir la notice de la pièce.

(3) Dans ces deux couplets, ce n'est plus du turc de fantaisie, mais de la langue *franque*, langue qui se parle sur les rivages africains et asiatiques

Le Mufti demande, en même langue, aux Turcs assistants de quelle religion est le bourgeois, et ils assurent qu'il est mahométan. Le Mufti invoque Mahomet en langue franque et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Mahametta per Giourdina,
Mi pregar sera é mattina :
Voler far un Paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.
Dar turbanta, é dar scarcina,
Con galera é brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahametta..., etc. (1).

Le Mufti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUFTI

Star bon Turca Giourdina (2)?

LES TURCS

Hi Valla (3).

Le Mufti danse et chante ces mots :

LE MUFTI

Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da (4).

Les Turcs répondent les mêmes vers.

Le Mufti propose de donner le turban au Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Ti non star furba?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Non star furfanta?

de la Méditerranée. C'est un mélange d'espagnol, de portugais, d'italien, etc. Voici la traduction, d'après Mesnard (VIII, 180) : « Si toi savoir, toi répondre ; si non savoir, te taire, te taire. Moi être Mufti ; toi qui être, toi ? Pas entendre (comprendre) : te taire, te taire. »

(1) « Mahomet, pour Jourdain, moi prier soir et matin, vouloir faire un paladin de Jourdain, de Jourdain. Donner turban et donner cimeterre, avec galère et brigantine, pour défendre Palestine. »

(2) « Être bon Turc, Jourdain ? »

(3) « Je l'affirme, par Dieu ! »

(4) Dans ces syllabes presque incohérentes, il faut peut-être retrouver des mots turcs : *Allah, bala, hou,.. Dieu, mon père, Dieu...* etc... ?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Donar turbanta, donar turbanta (1).

Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le turban au Bourgeois. Le Mufti et les Dervis se coiffent avec des turbans de cérémonie, et l'on présente au Mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste de Turcs assistants ; après son invocation, il donne au Bourgeois l'épée, et chante ces paroles :

LE MUFTI

Ti star nobilé, é non star fabbola.
Pigliar schiabbola (2).

Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

Le Mufti commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI

Dara, dara.
Bastonnara, bastonnara (3).

Les Turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.

Le Mufti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

LE MUFTI

Non tener honta
Questa star ultima affronta (4).

Les Turcs répètent les mêmes vers, le Mufti recommence une invocation et se retire après la cérémonie avec tous les Turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turquesque (5).

(1) « Toi pas être fourbe ? — Non, non, non. — Pas être fripon? — Non, non, non. — Donner turban, donner turban. »

(2) « Toi être noble, et (ce-si) pas être fable. Prendre sabre. »

(3) « Donner, donner, bâtonner, bâtonner. »

(4) « Ne pas avoir honte : celui-ci être le dernier affront. »

(5) La cérémonie turque, que nous venons de donner d'après l'édition de 1671, est beaucoup plus développée dans l'édition de 1682 ; et c'est ce dernier texte que l'on suit aujourd'hui à la Comédie-Française. On peut le lire dans l'édition Despois-Mesnard (tome VIII p. 183).

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MADAME JOURDAIN

Ah mon Dieu ! miséricorde ! Qu'est-ce donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon (1) que vous allez porter ; et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

MONSIEUR JOURDAIN

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi !*

MADAME JOURDAIN

Comment donc ?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi ?*

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN

Quelle bête est-ce là ?

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

MADAME JOURDAIN

Baladin (2) ! Êtes-vous en âge de danser dans les ballets ?

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle ignorante ! Je dis Paladin c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

(1) *Momon.* Lex.

(2) *Baladin*, danseur, sauteur. (Cf. bal, baller, ballade). Madame Jourdain, avec une naïveté qui n'est pas sans malice, substitue à *paladin* (chevalier), qu'elle ignore, le mot *baladin* qu'elle connaît. Et ce simple jeu de mots est toute une définition de M. Jourdain ; on y sent le contraste comique entre ses prétentions et la réalité.

MADAME JOURDAIN

Quelle cérémonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN

Mahametta per Iordina.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN

Iordina, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN

Hé bien ! quoi, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN

Voler far un Paladina de Iordina.

MADAME JOURDAIN

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce à dire, cela ?

MONSIEUR JOURDAIN

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN

Dara dara bastonnara.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN

Non tener honta : questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN, *chantant et dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

MADAME JOURDAIN

Hélas ! mon Dieu ! mon mari est devenu fou !

MONSIEUR JOURDAIN

Paix ! insolente. Portez respect à Monsieur le *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN, *seule*.

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. (*Apercevant Dorimène et Dorante.*) Ah, ah ! voici justement le reste de notre écu (1). Je ne vois que chagrin de tous côtés.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

DORANTE, DORIMÈNE

DORANTE

Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui (2).

DORIMÈNE

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions (3) : et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour

(1) *Le reste de notre écu.* Expression bourgeoise et commerciale : ce qui complète une différence sur le change d'une monnaie.

(2) *S'intéresse pour...* Grammaire. *Préposition.*

(3) *Vous empêcher vos profusions* Grammaire. *Pronom.*

moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret ; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE

Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMÈNE

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou (1).

DORANTE

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme ; la figure en est admirable.

SCÈNE III

Monsieur JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE

DORANTE

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, *après avoir fait les révérences a la turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions (2).

(1) Dorante comptait sans doute sur la fortune de Dorimène pour payer ses dettes. Peut-être n'a-t-il fait tant de dépenses et emprunté tant d'argent que pour arriver à lui plaire. Mais Dorante n'en reste pas moins un personnage assez louche. La satire contre la noblesse n'est pas ici moins hardie que dans *Don Juan*.

(2) M. Jourdain *renverse les termes* de cette comparaison, avec une inconscience dont il a déjà donné la preuve dans sa discussion avec Nicole et Mme Jourdain, sur la prose et les vers.

DORIMÈNE

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre cœur lui doit être précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN

La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE

C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE

Où est donc Son Altesse Turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN

Le (1) voilà qui vient; et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

(1) *Le* et non *la*, par syllepse.

SCÈNE IV

CLÉONTE, *habillé en Turc,* COVIELLE, *déguisé,* MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE, *à Cléonte.*

Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN

Où est le truchement (1), pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore;* et Madame, une *granda Dama, granda Dama.* (*Voyant qu'il ne se fait point entendre.*) *Ahi,* Monsieur, lui, *Mamamouchi* français, et Madame *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. (*A Covielle qui entre.*) Où allez vous donc? nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (*A Dorimène et à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN

Voyez-vous ?

COVIELLE

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille !

(1) *Truchement.* Lex.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE

Cela est admirable.

SCÈNE V

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE.

MONSIEUR JOURDAIN

Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE

Comment, mon père, comme vous voilà fait. Est-ce une comédie que vous jouez ?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non ce n'est pas une comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE

A moi, mon père !

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, à vous : allons, touchez-lui la main, et rendez grâces au Ciel de votre bonheur.

LUCILE

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE

Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE

Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémi-

tés que de... (*Reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VI

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE

MADAME JOURDAIN

Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? on dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant (1).

MONSIEUR JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage (2)?

MONSIEUR JOURDAIN

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN

Avec le fils du Grand Turc!

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même à son nez qu'il n'aura point ma fille.

(1) *Carême-prenant.* On a vu plus haut (Acte III, sc. 3) le sens de ce mot équivalent à *Mardi gras.* Par extension il se dit, comme ici, des masques qui se promènent ce jour-là.

(2) *Assemblage.* LEX.

MONSIEUR JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE

Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

MADAME JOURDAIN

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages (1).

MADAME JOURDAIN

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père

MADAME JOURDAIN

Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Elle peut oublier Cléonte ?

DORANTE

Que ne fait-on pas pour être grand-Dame ?

MADAME JOURDAIN

Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage se fera.

MADAME JOURDAIN

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

(1) *Avantages.* Lex.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! que de bruit !

LUCILE

Ma mère !

MADAME JOURDAIN

Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN, *à Madame Jourdain.*

Quoi ? vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

MADAME JOURDAIN

Oui ; elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, *à Madame Jourdain.*

Madame.

MADAME JOURDAIN

Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE

Un mot.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à Monsieur Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN

Je n'y consentirai point.

COVIELLE

Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN

Non.

MONSIEUR JOURDAIN

Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN

Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il du mal, de l'entendre ?

COVIELLE

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN

Hé bien ! quoi ?

COVIELLE, *à part.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc ?

MADAME JOURDAIN

Ah, ah.

COVIELLE

Et moi Covielle qui suis le truchement ?

MADAME JOURDAIN

Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE

Ne faites pas semblant de rien (1).

MADAME JOURDAIN, *haut.*

Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah ! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

DORANTE

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

MADAME JOURDAIN

Je consens aussi à cela.

(1) *Rien.* Lex., et Grammaire, *négation.*

MONSIEUR JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN

Bon, bon. (*Haut.*) Qu'on aille vite quérir le notaire.

DORANTE

Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est fort bien avisé : allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN

Et Nicole ?

MONSIEUR JOURDAIN

Je la donne au truchement ; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE

Monsieur, je vous remercie. (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.

Après le « Bourgeois gentilhomme ». — Pendant la représentation de cette pièce à Paris, Molière avait monté une pièce de Corneille, *Tite et Bérénice*, dont la *première* fut donnée le 28 novembre. La *Bérénice* de Racine venait d'être jouée huit jours auparavant à l'Hôtel de Bourgogne. Dans la tragédie de Corneille, Molière ne s'était attribué aucun rôle ; Baron jouait celui de Domitian, La Thorillière celui de Tite ; Mlle Molière, Bérénice.

En cette même année 1670, il faut noter la première traduction en allemand de cinq pièces de Molière et une adaptation anglaise de *Tartuffe*, avec ce sous-titre *or the French puritan.*

En 1670 paraît la première édition des *Pensées* de Pascal, et Bossuet est nommé précepteur du Dauphin.

Le 17 janvier 1671, on représente, aux Tuileries, *Psyché.*

PSYCHÉ

Tragédie-ballet

17 janv. 1671.

Les sources. — La fable de Psyché est racontée par Apulée dans ses *Métamorphoses* (1). Psyché est une jeune fille d'une telle beauté que Vénus en est jalouse, et qu'elle ordonne à l'Amour de lui inspirer de la passion pour le plus laid des hommes. L'Amour lui-même s'éprend de Psyché et l'épouse ; mais il lui cache son nom, et disparaît chaque matin pour revenir chaque soir. Excitée par ses sœurs, jalouses de son bonheur, Psyché veut voir et connaître son mystérieux époux. Une nuit, elle se lève et, une lampe à la main, elle se penche sur l'Amour endormi. Une goutte d'huile brûlante tombe sur l'Amour qui se réveille et s'enfuit ; Psyché est précipitée aux enfers. Mais, à la prière de son fils, Vénus s'apaise, et Psyché est mise au rang des divinités. — Cette fable symbolique (où Psyché représente l'âme, dont la science fait le tourment et qui ne trouve son bonheur que dans l'amour), fut très célèbre dans l'antiquité. — Au XVII^e^ siècle, elle fut mise en ballet par Benserade (1656), et La Fontaine en fit (1669) un roman, dont quelques épisodes, et en particulier le *Prologue* du livre I, sont restés célèbres. — On prétend que le désir d'utiliser un beau décor de l'enfer, existant dans les magasins du garde-meuble royal, fit proposer ce sujet à Molière.

Les représentations. — C'est sur le théâtre des Tuileries, théâtre *à machines*, que fut jouée *Psyché*, avec un luxe de mise en scène, de décors, de ballets, qui émerveilla la Cour.

Le 24 juillet de cette même année, *Psyché* fut transportée sur le théâtre du Palais-Royal, aménagé à grands frais pour ce genre de spectacle. En 1671, 72 et 73, la pièce eut, à la ville, quatre-vingt-deux représentations, avec une recette totale de 77,119 livres : c'est dire quel succès elle obtint.

Le rôle de l'Amour fut tenu par le jeune Baron qui, nous l'avons vu plus haut, avait brusquement quitté la troupe de Molière, mais qu'une lettre de cachet y avait fait rentrer ; — celui de Psyché, par Armande Béjart ; — Vénus, par M^lle^ de Brie ; — Jupiter, par Du Croisy, etc... — Quant à Molière, il s'était réservé le rôle de Zéphire, qu'il abandonna l'année suivante à la fille de Du Croisy, âgée de quatorze ans.

Les collaborateurs. — Molière avait, dès 1670, arrêté tout le plan de *Psyché*. Mais, pressé encore une fois par les ordres de Louis XIV, il fit appel à Corneille et à Quinault pour l'achèvement de la pièce. A Molière reviennent seulement le Prologue, le premier acte en entier, la première scène de l'acte II et la première scène de l'acte III. — Le reste du *dialogue* est de Corneille. Quant aux *couplets* destinés à être chantés, sur la musique de Lulli, ils sont de Quinault.

(1) Apulée est un écrivain latin du II^e^ siècle de notre ère. Les *Métamorphoses* ou l'*Ane d'Or* sont une sorte de conte au cadre très libre, dans lequel Apulée fait la satire des mœurs de son temps.

Frontispice de *Psyché*, au tome VI de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Cette gravure représente la scène III de l'acte IV : l'Amour, que Psyché a forcé à lui révéler son nom, disparaît à ses yeux. L'acte IV a été écrit par Corneille.

Psyché.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Jupiter	Du Croisy.
Vénus	Mlle de Brie.
L'Amour	Baron.
Zéphire	Molière.
Le Roi, père de Psyché	La Thorillière
Psyché	Mlle Molière.
Aglaure, *Cidippe*, sœurs de Psyché	Mlle Beaupré. Mlle Beauval.
Cléomène, *Agénor*, princes, amants de Psyché	Hubert. La Grange.
Lycas, capitaine des gardes	Chateauneuf.

Le théâtre représente : au Prologue, *un lieu champêtre ;* à l'acte I, *une ville avec deux palais ;* à l'acte II, *des rochers affreux ;* à l'acte III, *le Palais de l'Amour ;* à l'acte IV, un autre palais ; à l'acte V, *les Enfers*.

Après un *prologue*, où Vénus ordonne à l'Amour de la venger de Psyché, dont on vante trop la beauté, le *premier acte* nous fait voir d'abord les deux sœurs de Psyché, Aglaure et Cidippe, qui sont jalouses de leur sœur. Arrivent deux princes, Cléomène et Agénor, tous deux amoureux de Psyché. Celle-ci paraît : les princes lui font la cour, au vif dépit d'Aglaure et de Cidippe ; mais Lycas survient, annonçant que le Roi demande Psyché, et qu'un grand malheur la menace.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente des rochers affreux. Un chœur y déplore le sort de Psyché qu'un oracle a ordonné d'exposer dans ce désert, où elle sera dévorée par un monstre.

Accompagnée par son père, Psyché arrive. — Cette scène est d'un style ému et pathétique, nous la citons de préférence à toute autre, pour prouver que Molière était capable de réussir dans le *genre sérieux*.

SCÈNE I

PSYCHÉ, LE ROI

PSYCHÉ

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère ;
Mais c'est trop aux bontés (1) que vous avez pour moi
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand roi.

(1) *C'est trop aux bontés... que de laisser.* C'est trop céder à la bonté... que.

Ce qu'on vous voit ici donner à la nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les puissantes faveurs :
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui dans le cœur d'un roi montrent de la faiblesse.

LE ROI

Ah ! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts ;
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême ;
Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même (1).
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point dans cette adversité
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui (2) qui me touche ;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté ;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

PSYCHÉ

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance

(1) Ces quatre vers et les vers 588-591 figurent dans un sonnet adressé par Molière à La Motte-le-Vayer, en 1664, à l'occasion de la mort de son fils.

(2) *Ennui*. Lex.

Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi ? faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience ?

LE ROI

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine ;
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères
Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables ;
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ

Seigneur, une douceur ici vous est offerte :
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux,
Et, par une faveur ouverte (1).
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,

(1) *Ouverte.* Lex.

Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs ;
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI

Ah ! de mes maux soulagement frivole !
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console ;
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds
Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres,
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire ;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire :
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre (1).
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux ;
Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI

Ah ! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente,

(1) *Nous étendre.* Grammaire *Pronom.*

Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et dans le procédé des Dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante (1)
Ne paraît-elle pas aux yeux ?
Vois l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné :
Tu connaîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandait pas ;
J'y trouvais alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joie accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude :
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux ;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus ;
En lui j'ai renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse ;
A lui j'ai de mon âme attaché la tendresse ;
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ?
Ah ! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur :

(1) *Assassinante.* Lex.

Pour m'ôter leur présent, leur fallait-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?
Ou plutôt, s'ils avaient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien (1) ?

PSYCHÉ

Seigneur, redoutez la colère
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI

Après ce coup, que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ

Ah ! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr...

LE ROI

Ah ! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes :
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir ;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner (2) la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne saurait se contraindre ;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ

Ah ! de grâce, Seigneur, épargnez ma faiblesse :
J'ai besoin de constance en l'état où je suis ;

(1) On pourra étudier, dans cet admirable couplet, le *lyrisme* de Molière.

(2) *Gêner*. Lex. *Gêne*.

Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis (1)
Des larmes de votre tendresse;
Seuls, ils sont assez forts, et c'est trop pour mon cœur
De mon destin et de votre douleur.

LE ROI

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu; je vais... Adieu.

Le reste de la pièce est de Corneille (sauf la première scène de l'acte III). — Au lieu du monstre qui doit dévorer Psyché arrive l'Amour dont la *déclaration* est un des plus exquis morceaux de Corneille, et Psyché est transportée dans un magnifique palais. Mais, au troisième acte, comme elle a fait venir ses sœurs, celles-ci lui persuadent d'exiger que cet époux inconnu lui dise son nom. Psyché suit ce fatal conseil. L'Amour se nomme, disparaît, et Psyché est précipitée aux Enfers. Cependant, sur la prière de l'Amour, Vénus se laisse apaiser, et Psyché, mise au rang des divinités, est réunie à son époux.

Aucun événement important de la biographie de Molière ni de l'histoire du théâtre à cette époque ne se produit entre la représentation de *Psyché* à la cour et *les Fourberies de Scapin*.

(1) *Ennuis*. Lex.

LES FOURBERIES DE SCAPIN

24 mai 1671.

Molière préparait les représentations de *Psyché* au Palais-Royal. Mais, pour ne pas laisser trop longtemps sans *nouveauté* un public auquel il n'avait offert, depuis plus d'un an, que des pièces dont la cour avait eu la primeur, il donna *directement* à ses Parisiens les *Fourberies de Scapin*.

Les sources. — Rien de plus composite que ces trois actes. Scapin nous ramène à la comédie et à la farce italiennes ; il est un héritier direct du Mascarille de l'*Etourdi*. D'autre part, Molière puise dans la farce française la plus populaire, dans le répertoire de Tabarin, la *scène du sac*. Par le *Registre* de La Grange nous savons qu'un *Gorgibus dans le sac* fut joué par la troupe de Molière, en 1661, 62 et 64, et c'était peut-être, comme le *Docteur amoureux*, comme la *Jalousie du Barbouillé* et le *Médecin volant*, une œuvre originale de Molière, que celui-ci aurait reprise et agrandie pour en faire les *Fourberies*. Au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, pièce qu'il avait dû représenter souvent en province, Molière prend la « scène de la galère », et le récit impertinent fait par Zerbinette à Géronte. Mais c'est à un ancien, à Térence, que Molière emprunte la donnée générale de son intrigue.

Dans son *Phormion*, le poète latin avait adapté une comédie grecque fort ingénieuse. En l'absence de son père, un jeune homme devient amoureux d'une jeune fille, de naissance inconnue et sans fortune, et veut absolument l'épouser. Pour que son père soit forcé d'approuver ce mariage conclu sans son autorisation, il s'avise d'un stratagème juridique : d'après la loi athénienne, une jeune fille restée orpheline devait épouser son plus proche parent non marié ; et si celui-ci se dérobait à cette obligation, les tribunaux l'y contraignaient. Le jeune homme se fait citer devant les juges par un compère, le parasite Phormion, et il est *condamné* à épouser celle qu'il aime. Quand le père revient, il se trouve en présence d'une situation créée par la loi elle-même ; il n'en cherche pas moins les moyens de faire rompre le mariage, et c'est alors que Phormion et l'esclave Géta, pour tirer de lui de l'argent, lui font croire qu'en versant une forte somme, il pourra y parvenir... Le dénouement se fait par une *reconnaissance* qui arrange tout. Molière ne pouvait se servir du stratagème fondé sur une loi trop locale, mais il a emprunté tout ce qu'il a pu en le transformant *à la française*.

Les représentations. — Les *Fourberies de Scapin* furent jouées, dans leur nouveauté, dix-huit fois ; puis cédèrent la place à *Psyché*. Après la mort de Molière, de 1673 à 1715, cette pièce eut 187 représentations. Elle est toujours restée au répertoire courant.

Le jugement de Boileau. (*Art poétique*, III, 399.) — On ne saurait parler des *Fourberies de Scapin* sans rappeler les vers de *l'Art*

poétique, où Boileau juge sévèrement l'auteur de cette *farce*. Après avoir dit que le bon poète comique est celui qui connaît la cour et la ville, il ajoute :

C'est par là que Molière illustrant ses écrits
Peut-être de son art eût remporté le prix
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'avait fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

Ce jugement célèbre a été discuté partout ; et ce n'est pas le lieu de nous demander si les *farces* de Molière ne sont pas souvent aussi profondes que ses grandes comédies. Il faut avouer cependant que les *Fourberies de Scapin* ne valent guère que par l'intrigue et par la vivacité du style, et que Boileau n'eût peut-être pas aussi dédaigneusement parlé du *Médecin malgré lui* ni du *Malade imaginaire*. Nous devons signaler la variante ingénieuse proposée on ne sait par qui, mais déjà connue de Brossette : *dans ce sac ridicule où Scapin l'enveloppe...* On a fait remarquer, en effet, que ce n'est pas Scapin qui s'enveloppe dans le sac, mais qu'il y fait entrer Géronte. Sans doute; mais Géronte n'ayant pas été joué par Molière, la variante ne rectifie rien.

Les Fourberies de Scapin.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Argante, père d'Octave et de Zerbinette	Hubert ?
Géronte, père de Léandre et de Hyacinte.	Du Croisy. ?
Octave, fils d'Argante et amant d'Hyacinte	Baron.
Léandre, fils de Géronte et amant de Zerbinette .	La Grange.
Zerbinette, crue Égyptienne, et reconnue fille d'Argante, et amante de Léandre	Mlle Beauval.
Hyacinte, fille de Géronte et amante d'Octave. . .	Mlle Molière.
Scapin, valet de Léandre et fourbe.	Molière.
Silvestre, valet d'Octave	La Thorillière.
Nérine, nourrice de Hyacinte	De Brie.
Carle, fourbe	?

Deux porteurs.

(La scène est à Naples.)

Acte I. — Octave apprend du valet Silvestre le retour de son père Argante, qui a l'intention de le marier avec une fille de Géronte. Or Octave est marié depuis trois jours, à l'insu de son père, avec la jeune Hyacinte, de naissance inconnue. Scapin promet de le tirer d'affaire, ainsi que son cousin Léandre, fils de Géronte, qui, de son côté, aime Zerbinette et a besoin d'argent pour l'arracher aux Egyp-

tiens qui l'ont enlevée. — A la scène 4, Argante arrive; il a appris l'histoire; Scapin essaye en vain de l'apaiser.

Acte II. — Géronte s'entretient avec Argante, et celui-ci lui révèle les fredaines de Léandre, qu'il a apprises par Scapin. Quand Léandre vient embrasser son père, celui-ci lui fait de vifs reproches. Cependant Scapin a imaginé un moyen de duper les deux vieillards; il commence par Argante :

SCÈNE V

SCAPIN, ARGANTE

SCAPIN, *à part.*

Le voilà qui rumine.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Avoir si peu de conduite et de considération (1) ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah, ah, jeunesse impertinente (2) !

SCAPIN

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE

Bonjour, Scapin.

SCAPIN

Vous rêvez à l'affaire de votre fils?

ARGANTE

Je t'avoue que cela me donne un furieux (3) chagrin.

SCAPIN

Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien (4) que j'ai toujours retenue.

ARGANTE

Quoi ?

SCAPIN

Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa

(1) *Considération.* Lex.
(2) *Impertinente.* Lex.
(3) *Furieux.* Lex.
(4) Térence, *Phormion*, II, 1 (231-246).

maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié...; et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie ; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux bastonnades, aux étrivières ; et ce qui a manqué à (1) m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon bon destin.

ARGANTE

Voilà qui est bien. Mais ce mariage impertinent (2) qui trouble celui que nous voulons faire est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN

Ma foi! Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE

Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie?

SCAPIN

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants que cela ne m'émeuve; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE

Je te suis obligé.

SCAPIN

J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves (3) de profession, de ces

(1) *Manqué à*. Grammaire. *Préposition*.
(2) *Impertinent*. Lex.
(3) *Braves*. Lex.

gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence (1) pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donnerait (2) auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN

Oh ! d'abord, des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE

Et quoi ?

SCAPIN

Des choses extravagantes.

ARGANTE

Mais encore ?

SCAPIN

Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles (3).

ARGANTE

Cinq ou six cents fièvres quartaines (4) qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs dis-

(1) « L'argument que l'on peut tirer, devant la justice, de la violence faite à votre fils... »

(2) *Donnerait.* Grammaire. *Accord.*

(3) *Cinq ou six cents pistoles.* Si l'on met la *pistole* seulement à 10 livres, ce sont 5 ou 6,000 francs.

(4) *Fièvre quartaine,* qui revient tous les quatre jours.

cours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à m'équiper (1), et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles. »

ARGANTE

Hé bien ! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN

« Il faudra le harnois et les pistolets ; et cela ira bien a vingt pistoles encore. »

ARGANTE

Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts.

SCAPIN

Justement.

ARGANTE

C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN

« Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles. »

ARGANTE

Comment, diantre ! Qu'il se promène ! il n'aura rien du tout.

SCAPIN

Monsieur...

ARGANTE

Non, c'est un impertinent.

SCAPIN

Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARGANTE

Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN

Mon Dieu ! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

(1) *Après à...* Grammaire. *Préposition.*

ARGANTE

Hé bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN

« Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet, pour porter... »

ARGANTE

Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAPIN

De grâce, Monsieur...

ARGANTE

Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE

Je ne lui donnerais seulement pas un âne.

SCAPIN

Considérez...

ARGANTE

Non ! J'aime mieux plaider.

SCAPIN

Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer (1), sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera (2) de faux exploits, sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie (3), et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné

(1) *Griffes*... Souvenir des Chats-fourrés de Rabelais. (Livre V, ch. 11.)
(2) *Baillera*. Lex.
(3) *Partie*. Lex.

de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace (1) des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE

Deux cents pistoles ?

SCAPIN

Oui.

ARGANTE, *se promenant en colère le long du théâtre.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN

Faites réflexion...

ARGANTE

Je plaiderai.

SCAPIN

Ne vous allez point jeter...

ARGANTE

Je veux plaider.

SCAPIN

Mais pour plaider il vous faudra de l'argent : il vous

(1) *Contumace* (du latin *contumax*, révolté, entêté) ; se dit du criminel ou du plaideur qui ne se présente pas devant la justice. Nous disons aussi *par défaut*.

en faudra pour l'exploit; il vous en faudra pour le contrôle (1); il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation (2), les conseils (3), productions (4), et journées du procureur; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac (5), et pour les grosses (6) d'écritures; il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion (7), pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement (8), sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE

Comment, deux cents pistoles ?

SCAPIN

Oui : vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul en moi-même de tous les frais de la justice; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas, et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARGANTE

Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

(1) *Contrôle*, aujourd'hui *enregistrement*.

(2) *Présentation*, aujourd'hui *constitution d'avoué*.

(3) *Conseils*, honoraires dus au procureur, pour les consultations.

(4) *Productions*, autres honoraires du procureur.

(5) *Retirer le sac*, quand le procès est fini, on retire les pièces.

(6) *Grosses d'écritures*. Copies de la minute; celle-ci était en caractères *menus;* la copie est en *grosse* écriture.

(7) *Les épices de conclusion*. Les présents que le gagnant fait aux juges.

(8) *Appointement*, jugement provisoire qui fixe la date de l'affaire.

SCAPIN

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étais que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE

Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN

Voici l'homme dont il s'agit.

SCÈNE VI

SCAPIN, ARGANTE, SILVESTRE

SILVESTRE, *déguisé en spadassin.*

Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

SCAPIN

Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, e faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN

Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SILVESTRE

Par la mort! par la tête! par le ventre! si je le trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif.

(*Argante, pour n'être point vu, se tient, en tremblant, derrière Scapin.*)

SCAPIN

Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craint-il point.

SILVESTRE

Lui? lui? Par le sang! par la tête! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (*Apercevant Argante.*) Qui est cet homme-là?

SCAPIN

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN

Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

SILVESTRE

Son ennemi capital ?

SCAPIN

Oui.

SILVESTRE

Ah ! parbleu, j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce coquin d'Argante, eh ?

SCAPIN

Oui, oui ; je vous en réponds.

SILVESTRE *lui prend rudement la main.*

Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SILVESTRE

Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN

Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parents, des amis, et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILVESTRE

C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (*Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.*) Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ? Allons, morbleu ! tue, point de quartier (1). Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil.

(1) *Quartier.* Lex.

Ah ! coquins, ah ! canaille, vous en voulez par là ; je vous en ferai tâter votre soul (1). Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez? Pied ferme, morbleu ! pied ferme.

SCAPIN

Eh, eh, eh ! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à (2) moi.

(*Il sort.*)

SCAPIN

Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus ! je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin !

SCAPIN

Plaît-il ?

ARGANTE

Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN

J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE

Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN

Est-ce que vous vous défiez de moi ?

(1) *Soul.* Lex. *Saoul.*
(2) *Jouer à moi.* Grammaire. *Préposition.*

ARGANTE

Non pas; mais...

SCAPIN

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis un honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous vouliez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE

Tiens, donc.

SCAPIN

Non, Monsieur, ne me confiez pas votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE

Mon Dieu ! tiens.

SCAPIN

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE

Tiens, te dis-je; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN

Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN

Je ne manquerai pas d'y aller. (*Seul.*) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ! ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE VII (1)

SCAPIN, GÉRONTE

SCAPIN, *faisant semblant de ne pas voir Géronte.*

O Ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu ?

GÉRONTE

Que dit-il de moi avec ce visage affligé ?

SCAPIN

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Géronte ?

GÉRONTE

Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAPIN

Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE

Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE

Me voici.

SCAPIN

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse deviner (2).

GÉRONTE, *arrêtant Scapin.*

Holà ! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN

Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE

Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

(1) Cette scène, nous l'avons dit plus haut, est imitée du *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac. Il faudra lire la scène du *Pédant* citée dans le *Théâtre choisi des auteurs comiques* des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, de Parigot (Delagrave).

(2) Procédé comique souvent employé par Plaute et par Térence, et par Molière dans l'*Amour médecin*, I, 6, et dans *Pourceaugnac*, III, 6.

SCAPIN

Monsieur...

GÉRONTE

Quoi ?

SCAPIN

Monsieur, votre fils...

GÉRONTE

Hé bien ! mon fils...

SCAPIN

Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE

Et quelle ?

SCAPIN

Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos ; et cherchant à divertir (1) cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé ; il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela ?

SCAPIN

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger (2).

GÉRONTE

Comment, diantre ! cinq cents écus ?

(1) *Divertir.* Lex.

(2) *En Alger.* Grammaire. *Préposition.*

SCAPIN

Oui, Monsieur ; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE

Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

SCAPIN

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN

Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE

Va-t'en, Scapin, va-t'en dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN

La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GÉRONTE

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN

Quoi, Monsieur ?

GÉRONTE

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN

Eh ! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites, et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE

Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN

Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN

Cinq cents écus.

GÉRONTE

Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

SCAPIN

Vraiment oui, de la conscience à un Turc.

GÉRONTE

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

SCAPIN

Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE

Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval (1) ?

SCAPIN

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE

Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN

Il est vrai ; mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.

GÉRONTE

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN

Bon.

GÉRONTE

Tu l'ouvriras.

SCAPIN

Fort bien.

(1) *Dans le pas d'un cheval.* Proverbe qui signifie : « ...ne se trouve pas sur le grand chemin ».

GÉRONTE

Tu trouveras une grosse clef du côte gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN

Oui.

GÉRONTE

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.*

Eh ! Monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE

Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN

Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle, on t'emmène esclave en Alger ! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi ce que j'ai pu ; et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE

Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme

SCAPIN

Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN

Non : cinq cents écus.

GÉRONTE

Cinq cents écus ?

SCAPIN

Oui.

GÉRONTE

Que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN

Vous avez raison, mais hâtez-vous.

GÉRONTE

N'y avait-il point d'autre promenade ?

SCAPIN

Cela est vrai. Mais faites promptement.

GÉRONTE

Ah, maudite galère !

SCAPIN, *à part.*

Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE

Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. Tiens, va-t'en racheter mon fils.

(*Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller ; et dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien, pour avoir sa bourse.*)

SCAPIN, *tendant la main.*

Oui, Monsieur.

GÉRONTE

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN

Oui.

GÉRONTE

Un infâme.

SCAPIN

Oui.

GÉRONTE

Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN

Laissez-moi faire.

GÉRONTE

Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN

Oui

GÉRONTE

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie.

SCAPIN

Fort bien.

GÉRONTE

Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN

Oui.

GÉRONTE *remet la bourse dans sa poche et s'en va.*

Va, va vite requérir (1) mon fils.

SCAPIN, *allant après lui.*

Holà ! Monsieur.

GÉRONTE

Quoi ?

SCAPIN

Où est donc cet argent ?

GÉRONTE

Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN

Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE

Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN

Je le vois bien.

GÉRONTE

Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc à tous les diables !

SCAPIN, *seul.*

Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

(1) *Requérir*, au sens de *quérir*. Lex.

A *l'acte III*, Scapin veut tirer une vengeance personnelle de Géronte, père d'Octave. — C'est la *scène du sac*.

SCÈNE II

GÉRONTE, SCAPIN

GÉRONTE

Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN

Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE

Comment donc ?

SCAPIN

A l'heure que je vous parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE

Moi ?

SCAPIN

Oui.

GÉRONTE

Et qui ?

SCAPIN

Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas, ni à droit (1), ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

(1) *Droit*. Lex.

GÉRONTE

Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN

Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez.

(Il se retourne et fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE, *en tremblant.*

Eh ?

SCAPIN, *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE

Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN

J'en imagine bien un ; mais je courrais risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE

Eh ! Scapin, montre-toi serviteur zélé : ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE

Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN

Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un.*

Ah !

SCAPIN

Non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans

votre maison, où quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader et envoyer quérir (1) main-forte contre la violence.

GÉRONTE

L'invention est bonne.

SCAPIN

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part.*) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE

Eh?

SCAPIN

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE

Laisse-moi faire. Je saurai me tenir...

SCAPIN

Cachez-vous : voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) « Quoi? jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est? » (*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) « Cadédis (2)! jé lé trouberai, sé cachât-il au centre de la terre. » (*A Géronte, avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.*) « Oh! l'homme au sac! » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et m'enseigne où put être Géronte. » Vous cherchez le Seigneur Géronte? « Oui, mordi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. » Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui; et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui, cé fat (3) dé Géronte, cé maraud, cé vélître? » Le Seigneur Géronte, Monsieur,

(1) *Quérir*. Lex.

(2) *Cadédis*, juron provençal, mis dans la bouche d'un faux Gascon. S'explique par *Tête* (cap.) *de Dieu*.

(3) *Fat*. Lex.

n'est ni fat, ni maraud, ni bélître ; et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi (1), avec cette hauteur ? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte ? » Oui, Monsieur, j'en suis. « Ah ! cadédis, tu es dé ses amis : à la vonne hure. » (*Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.*) « Tiens. Voilà cé qué jé té vaille pour lui. » (*Criant comme s'il recevait des coups de bâton.*) Ah, ah, ah ! Monsieur ! Ah ! ah ! Monsieur ! tout beau. Ah ! doucement. Ah, ah, ah ! « Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias. » Ah ! diable soit le Gascon ! Ah !

(*Il se plaint et remue le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton.*)

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac.*

Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN

Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE

Comment ? c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN

Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

GÉRONTE

Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN

Non, vous dis-je ; ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE

Tu devais donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner...

SCAPIN, *lui remet la tête dans le sac.*

Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. (*Cet endroit, est de même que celui du Gascon, pour le changement de langage et le jeu de théâtre.*) « Parti (2), moi

(1) *A moi.* En parlant à moi.
(2) *Parti*, pour *pardi*. Ici c'est un Suisse qui est censé parler.

courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, Monsir l'homme, s'il ve plaît, fous safoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair? » Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi le fous frenchemente ; moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour lui donnair une petite régale sur le dos d'une douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, Monsieur. « Li est assurément quelque histoire là tetans. » Point du tout, Monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac. » Ah! Monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu, fous, ce que c'estre là. » Tout beau, Monsieur! « Quement? tout beau? » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ah! que de badinemente! » Ce sont hardes (1) qui m'appartiennent. « Montre-moi fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien? » Non. « Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah! toi faire le trôle. (*Il donne des coups de bâton sur le sac.*) Ahi, ahi, ahi! Ah, Monsieur! ah, ah, ah, ah! « Jusqu'au refoir : l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente. » Ah! peste soit du baragouineux! Ah!

GÉRONTE, *sortant sa tête du sac.*

Ah! je suis roué.

SCAPIN

Ah! je suis mort.

GÉRONTE

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN, *lui remettant la tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi-douzaine de soldats tout

(1) *Hardes.* Lex.

ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble.*) « Allons tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. « (*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Eh! Messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. « Eh! Messieurs, doucement. (*Géronte met doucement la tête hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin.*) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton (1). » J'aime mieux souffrir toute chose que de découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu. » Je ne trahirai point mon maître. « Ah! tu en veux tâter? Voilà... » Oh! (*Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.*)

GÉRONTE

Ah, infâme! ah, traître! ah, scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines!

Géronte est à peine remis de ses coups de bâton qu'il rencontre Zerbinette. Celle-ci vient d'apprendre de Silvestre la bonne histoire de la *galere;* elle en rit aux larmes, et elle la raconte à Géronte lui-même. — Tout tournerait fort mal pour elle et pour Scapin, si Géronte ne retrouvait dans Nérine la nourrice de la fille qu'il recherche, et sa fille dans Hyacinte, femme d'Octave. Zerbinette est elle-même reconnue comme fille d'Argante. Quant à Scapin, pour se faire pardonner, il feint d'avoir eu la tête fracassée par un marteau tombé du haut d'un bâtiment. Il se fait apporter, mourant, sur la scene ; Argante et Géronte se décident à lui pardonner, et Scapin, redevenu tout gaillard, demande qu'on le mette au bout de la table du festin des noces, en attendant qu'il meure.

— **La comtesse d'Escarbagnas** (1671). — Après les *Fourberies*, Molière est encore repris par les plaisirs de la cour. Le mariage du duc d'Orléans, frère de Louis XIV, avec

(1) Cf. *Amphitryon*, v. 342 : « Je fais pleuvoir sur toi un orage de coups. »

la princesse Charlotte de Bavière, fut l'occasion de nouveaux divertissements, et c'est à Molière que le Roi fit appel. Il exprima le désir de voir figurer dans une représentation, donnée à Saint-Germain, tout ce qui avait le plus amusé la cour dans les ballets des dernières années : ce fut le *Ballet des ballets*, dont Molière lia les fragments au moyen d'une petite comédie nouvelle : *La Comtesse d'Escarbagnas*, et d'une *Pastorale* (non publiée).

La première représentation du *Ballet des ballets* eut lieu le 2 décembre 1671 ; la deuxième, le 5 décembre. — Puis la cour quitta Saint-Germain, pour y revenir le 9 janvier 1672, et assister le 10 à une reprise du même spectacle. On attendit jusqu'au 8 juillet 1672 pour jouer, à Paris, la *Comtesse d'Escarbagnas*, qui fut, pendant quatorze représentations, accompagnée du *Mariage forcé*.

Cette petite pièce ne se prête guère à l'analyse. Molière met en scène une ridicule comtesse d'Angoulême qui, déjà vieille, s'imagine (comme Bélise) que tout le monde lui fait la cour. Elle est, en effet, recherchée à cause de sa fortune par M. Thibaudier, conseiller, et par M. Harpin, receveur des tailles. Dans ces deux personnages, nous avons une première esquisse du Turcaret de Le Sage. Une *pastorale* était intercalée après la scène 7 ; cette *pastorale* est perdue. A la fin de la pièce, la comtesse se décide à épouser M. Thibaudier, et toute la compagnie assiste à un divertissement composé avec le dernier intermède de *Psyché*.

Mort de Madeleine Béjart (1672). — Le 17 février 1672 mourut Madeleine Béjart qui, par son testament daté du 9 janvier, instituait sa sœur Armande sa légataire universelle. Elle s'était mise en règle avec l'Église, en renonçant solennellement à la profession de comédienne. Aussi la sépulture ecclésiastique lui fut-elle accordée sans difficultés. Le convoi eut lieu le 19, à Saint-Germain-l'Auxerrois ; et le corps fut inhumé en l'église Saint-Paul.

Par une singulière coïncidence, Molière devait suivre dans la tombe, exactement à une année d'intervalle, le 17 février 1673, celle qui avait sans doute déterminé sa vocation de comédien.

Cependant, le 11 mars 1672, Molière faisait représenter au Palais-Royal *les Femmes savantes*.

LES FEMMES SAVANTES

(11 mars 1672).

Les représentations. — Molière devait travailler depuis plusieurs années à cette comédie, une des plus achevées qu'il nous ait laissées. La pièce fut reçue avec une très grande faveur, puisqu'elle fut jouée sans interruption jusqu'à la clôture de Pâques, reprise à la réouverture, et jouée jusqu'en février 1673, date du *Malade imaginaire*. — On a souvent répété, d'après Grimarest, que les *Femmes savantes*, jouées d'abord devant la cour, à Saint-Cloud, n'eurent point de succès à la première représentation, le Roi n'en ayant témoigné aucune satisfaction. « ... Mais, à la seconde..., Sa Majesté dit à Molière que la première fois elle avait dans l'esprit autre chose qui l'avait empêché d'observer sa pièce; mais qu'elle était très bonne et qu'elle lui avait fait beaucoup de plaisir... » Il est certain que *les Femmes savantes* furent jouées, à une tout autre date que celle donnée par Grimarest, à Paris, au Palais-Royal, et non devant la cour.

Après la mort de Molière, la pièce fut de celles qui eurent jusqu'à nos jours un grand nombre de représentations, un peu moins que *Tartuffe*, et un peu plus que le *Misanthrope*.

Les sources. — Molière, tout d'abord, transformait en un *tableau* l'esquisse des *Précieuses ridicules*. La comparaison s'impose entre la *farce* de 1659 et la comédie en vers de 1672. Il ajoutait aux *Précieuses* l'expérience de treize années de *contemplation* et de *métier*, et particulièrement celle des persécutions ou des résistances auxquelles il s'était heurté, pendant cette longue lutte contre le *bel-esprit*, la *pruderie* et la jalousie des auteurs. Nous examinerons à part les *personnalités*.

Les autres sources des *Femmes savantes* sont très nombreuses. On signale en particulier : 1° Une pièce de l'Espagnol Calderon, imprimée en 1637, *On ne badine pas avec l'amour*, où deux sœurs, Léonore et Béatrix, ne sont pas sans quelque ressemblance avec Henriette et Armande. Le rôle du père contient quelques détails qui ont pu inspirer Molière pour celui de Chrysale. — 2° Le *Roman bourgeois* de Furetière, paru en 1666, a fourni à Molière le trait sur « le gros Plutarque à mettre les rabats ». — 3° *L'Académie des femmes*, de Chappuzeau, jouée en 1661 : là, encore, Molière a pu prendre l'idée de quelques scènes (le renvoi de Martine, la discussion philosophique avec Trissotin). — 4° La *Comédie des académistes* de Saint-Évremond (1644), où se trouve une dispute entre Colletet et Godeau, qui peut avoir servi à Molière pour la querelle de Vadius avec Trissotin. — 5° *Les Visionnaires* de Desmarets de Saint-Sorlin (1637). Là, on voyait trois sœurs, Mélisse, Cestiane et Hespérie, dont chacune est « visionnaire » à sa façon. La première est amoureuse d'Alexandre le Grand, la seconde est folle de la comédie, la troisième « croit que chacun l'aime ». Sans aucun doute, Molière s'est souvenu de cette Hespérie en traçant le portrait de sa Bélise.

Les personnalités. — Molière s'était vivement défendu, dans l'*Impromptu de Versailles*, de faire des portraits *réels*. Il était, en parlant ainsi, dans la vraie tradition de la comédie moderne. Mais, contrairement à ses principes, il semble s'être autorisé d'Aristophane, celui des *Chevaliers* et des *Nuées*, en incarnant dans son Trissotin l'abbé Cotin, et dans Vadius l'excellent Ménage.

L'abbé Cotin avait alors soixante ans. C'était un honnête homme, ecclésiastique estimé, prédicateur passable, quoi qu'en ait dit Boileau, mais auteur de vers précieux d'un goût généralement détestable, bien qu'on paraisse les avoir goûtés chez l'incomparable Arthénice. Pour que l'on ne se méprît pas sur ses intentions, Molière eut soin d'emprunter aux œuvres mêmes de l'abbé le sonnet et le madrigal que Trissotin lit aux femmes savantes. Il aurait même voulu tout d'abord appeler son personnage Tricotin, et l'on va jusqu'à dire qu'il acheta d'un fripier une défroque de Cotin pour la faire porter à l'acteur. Quelles raisons avaient pu pousser Molière à cette exécution? On pense d'abord que les conseils de Boileau n'y furent pas étrangers. Et puis; Molière avait à se plaindre de passages qui le visaient plus ou moins directement dans la *Critique désintéressée sur les satires du temps*, et dans la *Satire des satires*. Molière a donc quelques circonstances atténuantes; mais il a eu le tort très grave de représenter Cotin dans un personnage qui n'est pas seulement poète ridicule, mais une sorte d'escroc.

Vadius, de son côté, le pédant « qui sait du grec autant qu'homme de France » et « qui parle d'un ton doux », est Ménage. Molière a pour lui la griffe moins acérée. Vadius est un sot, mais non un malhonnête homme.

On dit que la querelle des deux poètes (inspirée, peut-être, nous l'avons dit, par les *Académistes* de Saint-Évremond), avait eu lieu réellement, sous les yeux mêmes de Gilles Boileau, frère de Despréaux; et c'est ce dernier qui l'aurait donnée à Molière.

La question de l'éducation des femmes. — Nous signalons seulement l'importance de cette question soulevée par la comédie de Molière. Sans la traiter à notre tour, nous appelons l'attention sur quelques points : 1° Nécessité de se renseigner exactement sur ce que pouvait être, en général, l'éducation des femmes en 1672; 2° Ne pas oublier que le personnage qui représente vraisemblablement l'opinion de Molière, ce n'est pas Chrysale, c'est Clitandre; 3° Philaminte et ses filles sont des *bourgeoises* et non des personnes de qualité, si bien que Molière raille surtout ici, comme dans les *Précieuses*, l'*incompétence* des femmes qui, mal préparées par leur éducation et par leur hérédité, confondent la sottise avec le bel esprit; 4° La vraie *moralité* de la pièce semble être celle-ci : en prétendant à un degré de science qui est réservé aux hommes, les femmes perdent leurs qualités naturelles et se détournent de leur devoir social.

Les Femmes savantes.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Chrysale, bon bourgeois.	MOLIÈRE.
Philaminte, femme de Chrysale	HUBERT.
Armande, *Henriette,* filles de Chrysale et de Philaminte .	Mlle DE BRIE. Mlle MOLIÈRE.
Ariste, frère de Chrysale.	BARON.
Bélise, sœur de Chrysale.	Mlle VILLEAUBRUN
Clitandre, amant d'Henriette.	LA GRANGE.
Trissotin, bel esprit	LA THORILLIÈRE.
Vadius, savant	DU CROISY.
Martine, servante de cuisine.	?
L'Epine, laquais.	?
Julien, valet de Vadius.	?
Le Notaire	

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARMANDE, HENRIETTE

ARMANDE

Quoi ? le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête (1) ?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête ?

HENRIETTE

Oui, ma sœur.

ARMANDE

Ah ! ce « oui » se peut-il supporter,
Et sans un mal de cœur saurait-on (2) l'écouter ?

HENRIETTE

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur...?

ARMANDE

Ah ! mon Dieu ! fi !

(1) Faire *fête.* Lex. On comparera toutes les déclarations d'Armande dans cette scène à celles que Cathos adresse à son père (*Précieuses*).

(2) *Saurait-on.* Lex. à *Savoir.*

HENRIETTE

Comment ?

ARMANDE

Ah, fi ! vous-dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot, à l'esprit, offre de dégoûtant ?
De quelle étrange image on est par lui blessée ?
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée et fasse frissonner.

ARMANDE

De tels attachements (1), ô Ciel ! sont pour vous plaire ?

HENRIETTE

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous,
Et de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce nœud, bien assorti, n'a-t-il pas des appas ?

ARMANDE

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage (2) bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'un idole (3) d'époux et des marmots d'enfants !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires ;
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs

(1) *Attachements.* Lex.
(2) *Etage.* Lex.
(3) *Idole.* Grammaire. *Nom.*

Et traitant de mépris (1) les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous toute entière (2).
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés (3) qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs;
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie (4),
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements,
Qui doivent de la vie occuper les moments;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux (5) des pauvretés horribles.

HENRIETTE

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible (6) se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes règlements,
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.

(1) *Traitant de mépris...* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Toute entière.* Grammaire. *Pronom.*
(3) *Clartés.* Lex.
(4) *Mariez-vous... à la philosophie.* C'est la ressource qui lui reste à elle-même; et sa mère le lui rappelle, avec une inconsciente dureté, dans la dernière scène.
(5) *Aux yeux.* Grammaire. *Préposition.*
(6) *Faible.* Lex.

Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie (1),
Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux (2) productions d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler (3),
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés :
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie (4)
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté (5) ;
Et ne supprimez point, voulant (6) qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui peut venir au monde.

ARMANDE

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais sachons, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre :
Votre visée au moins n'est pas mise (7) à Clitandre ?

(1) *Génie.* Lex.
(2) *Aux.* Grammaire. *Préposition.*
(3) *Il lui faut ressembler.* Grammaire. *Pronom.*
(4) *Génie.* Lex.
(5) *Clarté.* Lex.
(6) *Voulant.* Grammaire. *Participe.*
(7) *Mise.* Lex.

HENRIETTE

Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? Est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE

Non ; mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'est point un fait dans le monde ignoré
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE

Oui ; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE

Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens (1),
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?

HENRIETTE

Il me le dit, ma sœur, et, pour moi, je le croi (2).

ARMANDE

Ne croyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi,

(1) *Encens.* Lex.
(2) *Croi.* Grammaire. *Verbe.*

Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENRIETTE

Je ne sais; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir :
Je l'aperçois qui vient; et sur cette matière
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE

HENRIETTE

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur;
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE

Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication;
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face (1).

CLITANDRE

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu;
Dans aucun embarras un tel pas (2) ne me jette,
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
Mon amour et mes vœux, sont tout de ce côté (3).
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte :
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avaient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle;
Mais vos yeux n'ont point cru leur conquête assez belle.

(1) Cf. *Misanthrope*, vers 1629-32.
(2) *Pas.* Lex.
(3) *Montrant Henriette* (éd. 1734).

J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents.
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans,
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes (1).
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
D'un regard pitoyable (2) ils ont séché mes larmes
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes (3) ;
De si rares bontés m'ont si bien su toucher
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE

Eh ! qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer (4).

HENRIETTE

Eh ! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE

Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De (5) répondre à l'amour que l'on vous fait paraître
Sans le congé (6) de ceux qui vous ont donné l'être?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

(1) Ces 8 vers sont du style tragique et dans le jargon galant. Le ton de Clitandre doit leur donner un sens ironique.
(2) *Pitoyable.* Lex.
(3) *Le rebut de vos charmes*, celui que vos charmes ont rebuté.
(4) Cf. la réplique d'Arsinoé à Alceste. (*Misanthrope*, acte V, sc. 4).
(5) *De.* Grammaire. *Préposition.*
(6) *Congé.* Lex.

HENRIETTE

Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir
De m'enseigner si bien les choses du devoir ;
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour ;
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE

J'y vais de tous mes soins travailler hautement,
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

ARMANDE

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A (1) vous imaginer que cela me chagrine.

HENRIETTE

Moi, ma sœur, point du tout : Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants ;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'un tel chagrin (2), je croi (3)
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et de votre suffrage
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite ; et, pour y travailler...

ARMANDE

Votre petit esprit se mêle de railler ;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère ;
Et si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

(1) *A...* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Chagrin.* Lex.
(3) *Croi.* Grammaire. *Verbe.*

ARMANDE

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE

C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III

CLITANDRE, HENRIETTE

HENRIETTE

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE

Elle mérite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame...

HENRIETTE

Le plus sûr est de gagner ma mère:
Mon père est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux (1) choses qu'il résout;
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'âme
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme;
C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle, et pour ma tante,
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions (2) du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur flatter leur caractère,
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés (3) de tout;

(1) *Aux.* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Visions.* Lex.
(3) *Clartés.* Lex.

Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache (1),
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer (2) de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mère ;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère (3),
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux (4) encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt (5) dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux (6) papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux ;
Mais comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire (7).

CLITANDRE

Oui vous avez raison ; mais Monsieur Trissotin

(1) Les *allitérations* de ces six vers sont certainement des plus heureuses que jamais poète ait employées.

(2) *Clouer*. Lex.

(3) *Chimère*. Lex.

(4) *Aux*. Grammaire. *Préposition*.

(5) *Benêt*. Lex.

(6) *Officieux*. Lex. — Boileau répète à satiété cette plaisanterie (Satires III, IX, etc.)

(7) Cf. Plaute, *Asinaire*, v. 168-170.

M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin (1).
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connaissais avant que (2) l'avoir vu.
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne :
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE

Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poète ;
Et j'en avais si bien deviné tous les traits
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais (3),
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure était bonne.

HENRIETTE

Quel conte !

CLITANDRE

Non ; je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

(1) *Chagrin.* Lex. *Dominant.* Lex.

(2) *Avant que.* Grammaire. *Conjonction.*

(3) *Le Palais*, le Palais de Justice, où se trouvaient les boutiques des principaux libraires. (Cf. *La Galerie du Palais*, comédie de Corneille (1634) et Boileau : *Satires* et *Lutrin*).

SCÈNE IV

BÉLISE, CLITANDRE

CLITANDRE

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme... (1)

BÉLISE

Ah! tout beau (2), gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements (3),
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des désirs qui chez moi passent pour un outrage;
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas :
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme :
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE

Ah! certes le détour est d'esprit, je l'avoue :
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue,
Et dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux (4).

CLITANDRE

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.

(1) Molière sent bien que jusqu'ici sa comédie n'est pas très comique. L'exposition en est toute psychologique. Il veut du moins terminer son 1er acte sur une scène gaie.

(2) *Tout beau.* Lex., à *Beau.*

(3) *Truchements.* Lex.

(4) Cf. le langage de Cathos et de Madelon. (*Précieuses,* sc. 11).

Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire :
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE

Je vois ou doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende;
La figure (1) est adroite, et, pour n'en point sortir
Aux (2) choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE

Eh! Madame, à quoi bon un pareil embarras,
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BÉLISE

Mon Dieu! point de façons; cessez de vous défendre :
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre :
Il suffit que l'on est (3) contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE

Mais...

BÉLISE

Adieu : pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLITANDRE

Mais votre erreur...

BÉLISE

Laissez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

(1) *Figure.* Lex.
(2) *Aux.* Grammaire. *Préposition.*
(3) *Il suffit que l'on est.* Grammaire. *Verbe.*

CLITANDRE

Je veux être pendu si je vous aime, et sage... (1)

BÉLISE

Non, non, je ne veux rien entendre davantage,

(*Elle sort.*)

CLITANDRE

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ces préventions?
Allons commettre (2) un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

ARISTE (3)

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt,
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!
Jamais...

SCÈNE II

CHRYSALE, ARISTE

ARISTE

Ah! Dieu vous gard' (4), mon frère.

CHRYSALE

Et vous aussi.
Mon frère.

ARISTE

Savez-vous ce qui m'amène ici?

(1) *Et sage...* La phrase doit sans doute s'achever : *et sage vous seriez si vous abandonniez cette opinion.*

(2) *Commettre.* Lex.

(3) Pendant l'entr'acte, Clitandre a rendu visite à Ariste ; celui-ci est venu tout aussitôt chez son frère, accompagné de Clitandre; il le laisse à la porte et lui parle à la *cantonade.*

(4) *Dieu vous gard'.* Molière adopte ici, pour le besoin du vers, une orthographe qui correspond à la prononciation courante de son temps.

CHRYSALE

Non ; mais si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE

Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre ?

CHRYSALE

Sans doute, et je le vois qui fréquente (1) chez nous.

ARISTE

En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous ?

CHRYSALE

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite (2) ;
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE

Certain désir qu'il a conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE

Je connus feu son père à mon voyage à Rome.

ARISTE

Fort bien.

CHRYSALE

C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE

On le dit.

CHRYSALE

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi ! tous deux de verts galants (3).

ARISTE

Je le crois.

CHRYSALE

Nous donnions (4) chez les dames romaines,
Et tout le monde là parlait de nos fredaines :
Nous faisions des jaloux.

ARISTE

Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

(1) *Fréquente.* Lex.
(2) *Conduite.* Lex.
(3) *Galants.* Lex.
(4) *Donnions.* Lex.

SCÈNE III

BÉLISE, CHRYSALE, ARISTE

ARISTE

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE

Quoi, de ma fille?

ARISTE

Oui, Clitandre en est charmé.
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, *à Ariste.*

Non, non : je vous entends (1), vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE

Comment, ma sœur?

BÉLISE

Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BÉLISE

Non; j'en suis assurée.

ARISTE

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE

Eh, oui!

ARISTE

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE

Fort bien.

ARISTE

Et son amour même m'a fait instance (2)
De presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.

(1) *Entends.* Lex.

(2) *Fait instance,* pour *fait une prière instante de.*

Henriette, entre nous, est un amusement (1).
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux, dont je sais le mystère ;
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE

Vous le voulez savoir ?

ARISTE

Oui. Quoi ?

BÉLISE

Moi.

ARISTE

Vous ?

BÉLISE

Moi-même.

ARISTE

Hay, ma sœur !

BÉLISE

Qu'est-ce donc que veut dire ce « hay »,
Et qu'a de surprenant le discours que je fai (2) ?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire (3) ;
Et Dorante, Damis, Cléonte, et Lycidas
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE

Ces gens vous aiment ?

BELISE

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE

Ils vous l'ont dit ?

BELISE

Aucun n'a pris cette licence :
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour ;

(1) *Amusement.* Lex.
(2) *Fai.* Grammaire. *Verbe.*
(3) *Pour un cœur.* Seulement un cœur. Lex. à *pour.*

Mais pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchements (1) ont tous fait leur office.

ARISTE

On ne voit presque point céans (2) venir Damis.

BÉLISE

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE

De mots piquants partout Dorante vous outrage.

BÉLISE

Ce sont emportements d'une jalouse rage.

ARISTE

Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE

Ma foi? ma chère sœur, vision toute claire.

CHRYSALE

De ces chimères-là (3) vous devez vous défaire.

BÉLISE

Ah! chimères! ce sont des chimères, dit-on!
Chimères, moi! Vraiment chimères est fort bon!
Je me réjouis fort de chimères, mes frères,
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

SCÈNE IV

CHRYSALE, ARISTE

CHRYSALE

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE

Cela croît tous les jours.
Mais encore une fois reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme:
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

(1) *Truchements.* Lex.
(2) *Céans.* Lex.
(3) *Chimères.* Lex.

CHRYSALE

Faut-il le demander ? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRYSALE

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors,
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

ARISTE

Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable...

CHRYSALE

Il suffit : je l'accepte pour gendre.

ARISTE

Oui ; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément ;
Allons...

CHRYSALE

Vous moquez-vous ? Il n'est pas nécessaire :
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE

Mais...

CHRYSALE

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas :
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

CHRYSALE

C'est une affaire faite,
Et je vais à ma femme en parler sans délai (1).

(1) On croirait, à entendre Chrysale dans ces premières scènes, qu'il est vraiment maître absolu chez lui. Mais si Molière le fait ainsi parler, ce n'est pas pour créer un contraste plaisant avec les scènes suivantes : il n'a fait que se conformer à la nature.

SCÈNE V

MARTINE, CHRYSALE

MARTINE

Me voilà bien chanceuse (1) ! Hélas ! l'an (2) dit bien vrai :
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un héritage (3).

CHRYSALE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE

Ce que j'ai ?

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, Monsieur.

CHRYSALE

Votre congé !

MARTINE

Oui, Madame me chasse.

CHRYSALE

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler (4) cent coups.

CHRYSALE

Non, vous demeurerez : je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude,
Et je ne veux pas, moi...

(1) *Chanceuse.* Lex.
(2) *An.* Lex.
(3) *Héritage.* Lex.
(4) *Bailler.* Lex.

Frontispice des *Femmes savantes*, au tome VI de l'édition de La Grange et Vivot (1682), par Brissart. — Acte II, scène VI, le renvoi de Martine. A gauche, Martine et Chrysale; à droite, Philaminte et Bélise.

SCÈNE VI

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE

PHILAMINTE

Quoi? je vous vois, maraude?
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE

Tout doux.

PHILAMINTE

Non, c'en est fait.

CHRYSALE

Eh!

PHILAMINTE

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...

PHILAMINTE

Quoi? vous la soutenez?

CHRYSALE

En aucune façon.

PHILAMINTE

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE

Mon Dieu! non;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE

Suis-je pour (1) la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans (2).

CHRYSALE

Hé bien! oui : vous dit-on quelque chose là-contre?

(1) *Suis-je pour...* Lex. à *pour*.
(2) *Céans*. Lex.

PHILAMINTE

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE

D'accord.

PHILAMINTE

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre (1) mon courroux.

CHRYSALE

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRYSALE, *bas.*

Ma foi ! je ne sais pas,

PHILAMINTE

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine (2) ?

PHILAMINTE

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose (3) on se mette en courroux ?

CHRYSALE

Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRYSALE

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent (4) ?

PHILAMINTE

Cela ne serait rien.

(1) *Prendre.* Lex.

(2) Chrysale cherche à s'expliquer la grande colère de sa femme par une de ces maladresses ordinaires aux domestiques.

(3) *Si peu de chose.* Cette expression trahit le caractère de Philaminte, qui est fort *au-dessus* de ces bagatelles.

(4) *Aiguière.* Vase pour mettre de l'eau (*aigue*, dans Aigues-Mortes, Chaudesaigues.)

CHRYSALE

Oh, oh! peste, la belle!
Quoi? l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE

Pis que tout cela?

PHILAMINTE

Pis.

CHRYSALE

Comment, diantre, friponne! Euh? a-t-elle commis...

PHILAMINTE

Elle a, d'une (1) insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas (2).

CHRYSALE

Est-ce là...

PHILAMINTE

Quoi? toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait la main haute (3) obéir à ses lois!

CHRYSALE

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE

Quoi? vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE

Si fait.

PHILAMINTE

Je voudrais bien que vous l'excusassiez (4).

(1) *D'une.* Grammaire. *Préposition.*

(2) *Vaugelas* (1585-1650) avait publié en 1647 ses *Remarques sur la langue française.* Il était encore et devait longtemps rester la grande autorité grammaticale.

(3) *La main haute.* Expression tirée de l'équitation. Le cavalier tient la *main haute* au cheval qu'il veut obliger à redresser la tête et à qui il fait mieux sentir le mors.

(4) Philaminte ne fait qu'appliquer correctement la règle de la concordance des temps; mais Molière a mis dans cet imparfait du subjonctif toute la vanité grammaticale de la pédante.

CHRYSALE

Je n'ai garde.

BÉLISE

Il est vrai que ce sont des pitiés :
Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE

Tout ce que vous prêchez (1) est, je crois, bel et bon,
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE

L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage (2) !

MARTINE

Quand on se fait entendre (3), on parle toujours bien,
Et tous vos biaux (4) dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE

Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment (5),
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive (6).
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative

MARTINE

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

(1) *Préchez.* Pour Martine, le mot a une singulière propriété : il fait allusion au ton doctoral de ses maîtresses.

(2) *Le bel usage.* Vaugelas le définit ainsi : « La façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. »

(3) *Entendre.* Lex.

(4) *Biaux,* pour *beaux,* prononciation de la Picardie et aussi des paysans de la région du nord de l'Ile de France.

(5) *Incessamment.* Lex.

(6) Ce vers peut avoir deux sens : 1° tu fais *double emploi* avec *pas* et *rien ;* 2° tu retombes dans une faute déjà faite. — *Trop d'une négative :* il y a dans ta phrase une négative de trop.

PHILAMINTE

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE

Quel solécisme horrible (1) !

PHILAMINTE

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père (2) ?

PHILAMINTE

O Ciel !

BÉLISE

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE

Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE

Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE

Quel martyre !

BÉLISE

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

(1) *Solécisme ;* c'est proprement une faute contre une règle de la grammaire. Bélise va expliquer à Martine ce solécisme.

(2) Cette plaisanterie disparaît aujourd'hui, parce que les acteurs prononcent *gram-maire*. Il faut prononcer, comme c'est encore l'usage dans une partie du Centre et du Midi : *granmaire*. Alors le calembour s'explique.

MARTINE

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe ?

PHILAMINTE, *à sa sœur.*

Eh, mon Dieu ! finissez un discours de la sorte.
(A son mari.)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYSALE

Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point : retire-toi, Martine.

PHILAMINTE

Comment ? vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant ?

CHRYSALE

(D'un ton ferme.) *(Bas.)*
Moi ? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE

CHRYSALE

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie ;
Mais je n'approuve point une telle sortie (1) :
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE

Vous voulez que toujours je l'aye à mon service
Pour mettre incessamment (2) mon oreille au supplice ?
Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison (3) ;
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles ?

BÉLISE

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours :
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;

(1) *Sortie* : façon de sortir.
(2) *Incessamment*. Lex.
(3) *Oraison*. Lex.

Et les moindres défauts de ce grossier génie (1)
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie (2).

CHRYSALE

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas.
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande, ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être auraient été des sots.

PHILAMINTE

Que ce discours grossier terriblement assomme !
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYSALE

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin :
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

BÉLISE

Le corps avec l'esprit fait figure (3), mon frère ;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant (4) ;
Et notre plus grand soin, notre première instance (5)
Doit être à le nourrir du suc de la science.

(1) *Génie.* Lex.

(2) *Pléonasme,* faute qui consiste à employer un mot *de trop* (ex. : *monter en haut*) ; *cacophonie* : réunion de sons peu harmonieux.

(3) *Figure.* Lex.

(4) *Le pas.* Lex.

(5) *Instance.* Lex.

CHRYSALE

Ma foi ! si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande (1) bien creuse, à ce que chacun dit,
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude
Pour...

PHILAMINTE

Ah ! *sollicitude* (2) à mon oreille est rude :
Il put (3) étrangement son ancienneté.

BÉLISE

Il est vrai que le mot est bien collet monté (4).

CHRYSALE

Voulez-vous que je dise ? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate :
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...

PHILAMINTE

Comment donc ?

CHRYSALE, *à Bélise.*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant (5) vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite (6),
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats (7),
Vous devriez brûler tout ce meuble (8) inutile
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;

(1) *Viande.* Lex.

(2) *Sollicitude* n'était guère employé que par les théologiens. Le *bel usage* ne l'avait pas encore admis.

(3) *Put.* 3e p. s. du verbe *puir* (latin *putire*). Philaminte emploie elle-même une forme archaïque, au moment où elle reproche à Chrysale le mot *sollicitude.*

(4) *Collet monté.* Sous Louis XIII, les femmes portaient des collets de dentelle ou de lingerie, soutenus par du carton et du fil de fer. Ici le mot signifie *archaïque.* Il peut avoir aussi la signification de *dédaigneux.*

(5) *En parlant.* Grammaire. *Participe.*

(6) Chrysale continue à jouer sur les mots. Il sait que *solécisme* veut dire faute, incorrection.

(7) *Un gros Plutarque.* Rabelais, IV, 52, et Furetière (*Roman bourgeois*, 1666) avaient déjà plaisanté sur cet usage des livres. Dans *Tartuffe*, Molière parle d'un *mouchoir* trouvé dans une *Fleur des saints.* Ici le gros Plutarque doit être l'édition de la traduction d'Amyot.

(8) *Meuble.* Lex.

M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans (1)
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions (2) dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie (3),
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens (4) bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse (5)
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs:
Elles veulent écrire, et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde:
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir;
On y sait comme (6) vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.

(1) *Céans*. Lex.
(2) *Brimborions*. Lex.
(3) *Economie*. Lex.
(4) *Étaient gens*. Grammaire. *Article*.
(5) *Connaître* a ici le sens de *distinguer*. Le *pourpoint* est la veste (du verbe *poindre*, piquer); le *haut-de-chausse*, la culotte. Cette réflexion se trouve dans Montaigne. *Essais*, I, 24.
(6) *Comme*. Grammaire. *Conjonction*.

Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison :
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire.
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas (1).
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse
(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse),
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin :
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées (2);
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées (3);
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois, pour moi, le timbre (4) un peu fêlé.

PHILAMINTE

Quelle bassesse, ô Ciel! et d'âme et de langage!

BÉLISE

Est-il de petits corps (5) un plus lourd assemblage!
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois (6)!
Et de ce même sang se peut-il que je sois!
Je me veux mal de mort d'être de votre race.
Et de confusion, j'abandonne la place

(1) *Parler Vaugelas.* Lex. à *parler.*
(2) *Tympanisées.* Lex.
(3) *Billevesées.* Lex.
(4) *Timbre.* Lex.
(5) *Petit corps.* Les atomes dans le système d'Épicure
(6) *Bourgeois.* Lex.

SCÈNE VIII

PHILAMINTE, CHRYSALE

PHILAMINTE

Avez-vous à lâcher encore quelque trait ?

CHRYSALE

Moi ? Non. Ne parlons plus de querelle : c'est fait.
Discourons d'autre affaire (1). A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hymenée :
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien,
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien.
Mais de toute autre humeur se trouve la cadette,
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

PHILAMINTE

C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir (2) l'intention que j'ai.
Ce Monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut :
La contestation est ici superflue (3),
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux :
Je veux à votre fille en parler avant vous ;
J'ai des raisons à faire (4) approuver ma conduite,
Et je connaîtrai bien si vous l'aurez instruite (5).

SCÈNE IX

ARISTE, CHRYSALE

ARISTE

Hé bien ? la femme sort, mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

(1) *D'autre affaire.* Grammaire. *Article.*
(2) *Ouvrir.* Lex.
(3) Ce vers répond à un geste de Chrysale.
(4) *A faire...* Grammaire. *Préposition.*
(5) *Si vous l'aurez instruite.* Grammaire. *Verbe.*

CHRYSALE

Oui.

ARISTE

Quel est le succès (1)? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

CHRYSALE

Pas tout à fait encor.

ARISTE

Refuse-t-elle?

CHRYSALE

Non.

ARISTE

Est-ce qu'elle balance?

CHRYSALE

En aucune façon.

ARISTE

Quoi donc?

CHRYSALE

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE

Un autre homme pour gendre!

CHRYSALE

Un autre.

ARISTE

Qui se nomme?

CHRYSALE

Monsieur Trissotin.

ARISTE

Quoi? ce Monsieur Trissotin...

CHRYSALE

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE

Vous l'avez accepté?

CHRYSALE

Moi, point, à Dieu ne plaise!

ARISTE

Qu'avez-vous répondu?

(1) *Succès.* Lex.

CHRYSALE

Rien ; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre?

CHRYSALE

Non; car, comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre (1),
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point.

ARISTE

Certes, votre prudence est rare au dernier point !
N'avez-vous point de honte avec votre mollesse ?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu ?

CHRYSALE

Mon Dieu, vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix, et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère ;
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère ;
Et sa morale, faite à mépriser le bien (2),
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien.
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton ;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon (3) ;
Et cependant, avec toute sa diablerie (4),
Il faut que je l'appelle et « mon cœur et ma mie (5) ».

(1) *D'autre gendre.* Grammaire. *Article.*
(2) *Le bien*, la fortune. Cf. le dénouement de la pièce.
(3) *Dragon.* Lex.
(4) *Diablerie.* Lex.
(5) *Ma mie.* Lex.

ARISTE

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est par vos lâchetés souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse,
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi? vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme (1),
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme?
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un « Je le veux »?
Vous laisserez sans honte immoler votre fille
Aux folles visions (2) qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut,
Un pédant qu'à tous coups votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,
D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela?
Allez encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE

C'est bien dit.

CHRYSALE

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE

Fort bien.

CHRYSALE

De ma douceur elle a trop profité.

(1) *Voyant comme on vous nomme*, voyant comme on vous méprise.
(2) *Visions*. Lex.

ARISTE

Il est vrai.

CHRYSALE

Trop joui de ma facilité.

ARISTE

Sans doute.

CHRYSALE

Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure :
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE

C'est souffrir trop longtemps,
Et je m'en vais être homme à la barbe (1) des gens.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE

PHILAMINTE

Ah ! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE

Je brûle de les voir.

BÉLISE

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Ce sont charmes (2) pour moi que ce qui part de vous

(1) *A la barbe de,* à la face de.
(2) *Ce sont charmes.* Grammaire. *Article.*

ARMANDE

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE

Ce sont repas friands (1) qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE

Ne faites point languir de si pressants désirs.

ARMANDE

Dépêchez.

BÉLISE

Faites tôt et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Hélas ! c'est un enfant tout nouveau-né, Madame.
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher

PHILAMINTE

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE

Qu'il a d'esprit !

SCÈNE II

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LÉPINE

PHILAMINTE, *à Henriette, qui veut se retirer.*

Holà ! pourquoi donc fuyez-vous (2) ?

HENRIETTE

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE

Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

(1) *Friands.* Lex. — Repas... oreilles. Pour une précieuse, Bélise fait des métaphores un peu incohérentes.

(2) Henriette vient d'ouvrir la porte. En apercevant les préparatifs de cette séance, et surtout la silhouette de M. Trissotin, elle veut s'échapper.

HENRIETTE

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE

Il n'importe : aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite (1).

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer (2),
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE

Aussi peu l'un que l'autre, et je n'ai nulle envie...

BÉLISE

Ah ! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, *à Lépine.*

Allons, petit garçon (3), vite de quoi s'asseoir.

(*Le laquais tombe avec la chaise.*)

Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BÉLISE

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appelons centre de gravité ?

LÉPINE

Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE, *à Lépine, qui sort.*

Le lourdaud !

TRISSOTIN

Bien lui prend de n'être pas de verre (4).

ARMANDE

Ah ! de l'esprit partout !

(1) Henriette ne sait pas encore que sa mère veut la marier à Trissotin. Mais elle est trop fine pour ne pas en avoir au moins l'appréhension.

(2) *Qui vous puisse...* Grammaire. *Pronom.*

(3) Cf. *la Critique de l'École des femmes*, et *la Comtesse d'Escarbagnas.*

(4) Cette réflexion pourrait être faite, par exemple, d'un gobelet de métal ou de bois. On dirait, s'il tombe : Heureusement que ce n'est pas du verre ! — Mais un homme peut-il être en verre ?

BÉLISE

Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet, qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût (1).

ARMANDE

Ah ! je n'en doute point.

PHILAMINTE

Donnons vite audience (2).

BÉLISE. (*A chaque fois qu'il veut lire, elle l'interrompt.*)

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE

Si nous parlons toujours il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN

So...

BÉLISE, à *Henriette.*

Silence ! ma nièce.

TRISSOTIN

SONNET A LA PRINCESSE URANIE, SUR SA FIÈVRE (3)

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

(1) Trissotin est une sorte de jongleur, de virtuose en mots et en figures. On lui jette le mot *repas :* il le *développe.*

(2) *Audience.* Lex.

(3) Sonnet emprunté aux *Œuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin* (1663). Le morceau datait de 1659. Uranie est Mlle de Longueville.

BÉLISE

Ah ! le joli début !

ARMANDE

Qu'il a le tour galant (1) !

PHILAMINTE

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE

J'aime *superbement* et *magnifiquement :*
Ces deux adverbes joints font admirablement !

BÉLISE

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE

Prudence endormie !

BÉLISE

Loger son ennemie !

PHILAMINTE

Superbement et *magnifiquement !*

TRISSOTIN

Faites-la sortir, quoi qu'on die (2),
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE

Ah ! tout doux, laissez-moi, de grâce, respirer.

(1) Tout ce qui suit est (Cf. *les Précieuses*) un admirable exemple, par l'absurde, de la manière dont *il ne faut pas* faire un commentaire. — D'autre part, on remarquera que les trois pédantes louent de préférence tout ce qui est *cheville, remplissage* ou *impropriété*.

(2) *Die*. Grammaire. *Verbe*.

ARMANDE

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.
Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable.
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable (1).

ARMANDE

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux

ARMANDE

Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE

Mais en comprend-on bien comme moi la finesse?

ARMANDE et BÉLISE

Oh, oh!

PHILAMINTE

Faites-la sortir, quoi qu'on die :
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts :
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets,
Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Quoi qu'on die, quoi qu'on die,
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

(1) *Impayable.* Lex.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die,*
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN

Hay, hay.

ARMANDE

J'ai fort aussi *l'ingrate* dans la tête:
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets (1), je vous prie.

ARMANDE

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN

Faites-la sortir qu'on die.

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN

De votre riche appartement.

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE

Riche appartement!

TRISSOTIN

Où cette ingrate insolemment.

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE

Cette *ingrate* de fièvre!

TRISSOTIN

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE

Votre belle vie!

ARMANDE et BÉLISE

Ah!

TRISSOTIN

Quoi? sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang.

(1) *Tiercet* ou *tercet*; on appelle ainsi, dans un sonnet, les deux couplets de trois vers

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE

Ah !

TRISSOTIN

Et nuit et jour vous fait outrage !

Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE

On n'en peut plus.

BÉLISE

On pâme (1).

ARMANDE

On se meurt de plaisir

PHILAMINTE

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE

Noyez-la de vos propres mains :
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

(1) *On pâme.* Lex.

BÉLISE, *à Henriette.*

Quoi ? sans émotion pendant cette lecture ?
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure !

HENRIETTE

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante ; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut (1).

TRISSOTIN

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE

Point : je n'écoute pas.

PHILAMINTE

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE DONNÉ A UNE DAME DE SES AMIES (2).

PHILAMINTE

Les titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN

L'amour si chèrement m'a vendu son lien

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE

Ah !

TRISSOTIN

Qu'il m'en coûte (3) *déjà la moitié de mon bien :*
Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs (4)...

PHILAMINTE

Ah ! *ma Laïs !* voilà de l'érudition.

(1) *Il.* Grammaire. *Pronom.*

(2) Cette épigramme est également tirée des œuvres de Cotin.

(3) *Qu'il m'en coûte.* Dans le texte original de Cotin, on lit : « *qu'il me coûte.* »

(4) *Laïs.* Femme corinthienne, célèbre par sa beauté Elle vivait au IV^e^ siècle avant notre ère.

BÉLISE

L'enveloppe (1) est jolie, et vaut un million.

TRISSOTIN

Et quand tu vois ce beau carrosse.
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Lais,
Ne dis plus qu'il est amarante;
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE

Oh, oh, oh ! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE

Ne dis plus qu'il est amarante :
Dis plutôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si sur votre sujet j'ai l'esprit prévenu,
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE

Je n'ai rien fait en vers (2), mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité (3),

(1) *L'enveloppe.* Lex.

(2) *Je n'ai rien fait* en vers. Philaminte veut dire sans doute qu'elle n'a rien de récemment composé qu'elle puisse lire. Car plus loin (acte IV, sc. 2) Armande parle des vers de Philaminte.

(3) *La République* de Platon est un ouvrage en dix livres. Le philosophe grec y soutient l'égalité de l'homme et de la femme; c'est de cette théorie que veut s'autoriser Philaminte.

Mais à l'effet entier je veux pousser (1) l'idée,
Que j'ai sur le papier en prose accommodée.
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit,
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner (2) nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés (3).

ARMANDE

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe et de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau (4)

BÉLISE

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page (5).

TRISSOTIN

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillants (6) de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières:
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées (7);
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs,
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,

(1) *Pousser*. Lex.
(2) *De borner*. Grammaire. *Préposition*.
(3) *Clartés*. Lex.
(4) *Un point*, une dentelle. On dit du *point d'Alençon*, du *point d'Angleterre*, etc... — *Brocard*, pour *brocat* (ital. *brocats*) : étoffe *brochée*.
(5) *Page*. Lex.
(6) *Brillants*. Lex.
(7) *Meublées*. Lex.

Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et sur les questions qu'on pourra proposer
Faire entrer chaque secte et n'en point épouser (1).

TRISSOTIN

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme (2).

PHILAMINTE

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE

Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps (3);
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile (4).

TRISSOTIN

Descartes pour l'aimant donne (5) fort dans mon sens.

ARMANDE

J'aime ses tourbillons (6).

PHILAMINTE

Moi, ses mondes tombants (7)

ARMANDE

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

(1) *Épouser.* Lex.

(2) *Péripatétisme.* Doctrine d'Aristote (d'un verbe grec qui signifie *se promener*, parce que Aristote donnait ses leçons dans les jardins du Lycée).

(3) *Les petits corps.* Les atomes ; cf. plus haut, v. 616.

(4) *La matière subtile.* Selon Descartes, c'est un élément fluide qui remplit les interstices des corps.

(5) *Donne.* Lex.

(6) *Tourbillons.* Principe essentiel de la physique de Descartes, qui soutenait que la matière obéissait, dans ses mouvements, à des *tourbillons*. « Descartes considère les comètes comme des astres qui ne diffèrent des planètes que par leur grosseur, et qui s'en vont voyageant de cieux en cieux, de tourbillons en tourbillons, bien au-dessus de Saturne. En raison de leur grosseur, les comètes peuvent passer d'un tourbillon dans un autre, tandis que les planètes moins massives demeurent toujours dans le même, » (*Fr. Bouillier*, cité par P. Mesnard, VIII, p. 136). — La théorie de Descartes sur les *tourbillons* a été ruinée par l'hypothèse de Newton sur l'*attraction*.

(7) *Les mondes tombants.* Les étoiles filantes et les comètes.

TRISSOTIN

On en attend beaucoup de vos vives clartés (1),
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je croi (2);
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous voi.

ARMANDE

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits ;
Mais aux Stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage (3).

ARMANDE

Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remuements (4).
Par une antipathie ou juste, ou naturelle,
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons ;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers (5),

PHILAMINTE

Mais le plus beau projet de notre académie,

(1) *Clartés.* Lex.

(2) *Croi.* Grammaire. *Verbe.*

(3) *Leur sage.* Les stoïciens se faisaient un idéal du *sage.* On en trouve la définition dans Sénèque.

(4) *Remuements.* Lex.

(5) Allusion au travail que les *Précieuses* et l'*Académie* avaient déjà fait subir à la langue. Comme plus tard La Bruyère et Fénelon, Molière regrette quelques-uns de ces mots que le purisme a bannis.

Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales,
Ces jouets éternels des sots de tous les temps,
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants,
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes (1).

TRISSOTIN

Voilà certainement d'admirables projets !

BÉLISE

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous (2) faits.

TRISSOTIN

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE

Nous serons par nos lois les juges des ouvrages ;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis ;
Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis ;
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sache bien écrire (3).

SCÈNE III

LÉPINE TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS

LÉPINE

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous (4);
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux (5).

(1) Cf. *Critique de l'École des femmes*, rôle de Climène, et *Comtesse d'Escarbagnas*.

(2) *Tous*. Grammaire. *Pronom*.

(3) *Que nous qui sache...* Grammaire. *Verbe*.

(4) *Parler à vous*. Grammaire. *Préposition*.

(5) *Un ton doux*. Si Vadius est Ménage, ce trait lui convient, paraît-il, très bien.

TRISSOTIN

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance (1)
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

PHILAMINTE

Pour le faire venir vous avez tout crédit.
(*A Armande et à Bélise.*)
Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.
(*A Henriette qui veut sortir.*)
Holà! Je vous ai dit en paroles bien claires
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE

Venez, on va dans peu vous les faire savoir,

TRISSOTIN, *présentant Vadius.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir.
En vous le produisant (2), je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame :
Il peut tenir son coin (3) parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France (4).

PHILAMINTE

Du grec, ô Ciel! du grec! il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE

Ah, ma nièce, du grec!

ARMANDE

Du grec! quelle douceur!

(1) *Instance.* Lex.
(2) *Produisant.* Lex.
(3) *Coin.* Lex.
(4) *Autant qu'homme de France...* c'est-à-dire personne n'en sait plus que lui en France. A cette époque, l'étude du grec ne figurait ni sur les programmes de l'Université, ni sur ceux des Jésuites. A Port-Royal seulement on formait des hellénistes. Aussi s'explique-t-on l'enthousiasme qu'excite la science de Vadius.

PHILAMINTE

Quoi? Monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

(*Il les baise toutes, jusqu'à Henriette qui le refuse.*)

HENRIETTE

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec (1).

PHILAMINTE

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS

Je crains d'être fâcheux (2) par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage,
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS

Le défaut des auteurs dans leurs productions
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles (3), aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser (4) des encens,
Qui des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,

(1) Cette réplique n'est en aucune façon une impertinence, au sens étymologique du mot. Henriette énonce un *fait;* mais cet aveu de son ignorance est fort spirituel, parce que les autres non plus n'entendent pas le grec.

(2) *Fâcheux.* Lex.

(3) Le *Palais de Justice,* où se trouvait la *galerie* célèbre par ses libraires; *le Cours la Reine,* promenade à la mode ; sur *ruelles,* cf. p. 83, note 4.

(4) *Gueuser.* Lex.

Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages (1)
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi (2) je voudrais bien avoir vos sentiments (3).

TRISSOTIN

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos* (4).

TRISSOTIN

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile (5).

VADIUS

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

(1) On ne connaît pas d'auteur grec qui ait donné ce précepte. Vadius a peut-être un souvenir des derniers vers de l'*Art poétique* d'Horace; et pour justifier l'admiration de ses auditeurs, il affecte d'attribuer cette pensée à un *Grec*.

(2) *Sur quoi*. Grammaire. *Pronom.*

(3) La transition est brusque; ou plutôt, non seulement il n'y a pas de transition, mais il y a contradiction tellement imprévue entre la théorie et le geste, que les spectateurs en sont souvent fort surpris. Les commentateurs en chambre jugent le trait d'un comique parfait; les mêmes admireraient aussi complaisamment une suite de transitions lentes et savantes. Mais c'est au théâtre qu'il faut juger une pièce de théâtre; et, nous l'affirmons, ce trait paraît trop brusque.

(4) *Ithos* et *pathos*, termes empruntés à la rhétorique grecque. L'*ithos* désigne les *mœurs*, c'est-à-dire les dispositions ordinaires et permanentes d'un individu; le *pathos* désigne les *passions*, c'est-à-dire les états accidentels. Comme la passion use d'un langage vif, imagé, grandiloquent, on a dit le *pathos* dans le sens de l'*emphase*.

(5) Les *Poésies* de Ménage (1675) contiennent deux églogues et quatre idylles.

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petit rondeaux ?

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux ?

TRISSOTIN

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS

Et dans les bouts-rimés (1) je vous trouve adorable.

TRISSOTIN

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS

On verrait le public vous dresser des statues.
Hom ! C'est une ballade, et je veux que tout net,
Vous m'en...

TRISSOTIN

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie (2) ?

VADIUS

Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

(1) *Bouts-rimés.* Le poète ajuste des vers sur des rimes choisies à l'avance et qu'on lui impose. C'est un jeu de société, assez puéril ; et Vadius fait à Trissotin un compliment que tout autre que lui jugerait blessant.

(2) Il paraît que Cotin fit, en effet, lire un sonnet à Ménage, dans un salon ; celui-ci le trouva détestable : de là une querelle. (Cf. Pellisson, *Histoire de l'Académie*, II. 159.)

VADIUS

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS

Vous ?

TRISSOTIN

Moi.

VADIUS

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours et voyons ma ballade (1).

TRISSOTIN

La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'est plus à la mode ; elle sent son vieux temps.

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN

Elle a, pour les pédants, de merveilleux appas.

(1) On analysera la disposition symétrique de cette scène. Molière excelle à trouver des *rythmes dramatiques*. (Cf. *Tartuffe*, *Bourgeois gentilhomme*, *Malade imaginaire*.

VADIUS

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN

Vous donnez sottement vos qualités aux autres (1).

VADIUS

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN

Allez, petit grimaud (2), barbouilleur de papier.

VADIUS

Allez, rimeur de balle (3), opprobre du métier.

TRISSOTIN

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS

Allez, cuistre (4) ...

PHILAMINTE

Hé ! Messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins (5).

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN

Ma gloire est établie; en vain tu la déchires,

VADIUS

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires* (6).

(1) Ici tous les acteurs se lèvent. Trissotin et Vadius se poursuivent alternativement d'un bout du théâtre à l'autre.

(2) *Grimaud*. Lex.

(3) *Balle*. Lex.

(4) *Cuistre*. Lex

(5) Ménage passait pour un imitateur effronté des Grecs et des Latins.

(6) L'auteur des *Satires* Boileau.

TRISSOTIN

Je t'y renvoie aussi.

VADITS

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère (1)
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère ;
Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits (2).

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS

Je te défie en vers, prose, grec, et latin.

TRISSOTIN

Hé bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin (3).

(1) Boileau a raillé Ménage dans la satire II : *Si je pense parler d'un galant de notre âge, Ma plume pour rimer rencontrera Ménage.* Mais Boileau corrigea : il mit l'*abbé de Pure* et le fit rimer avec *figure*. Dans la satire IV, il s'applaudit que les vers de Chapelain *soient des moindres grimauds chez Ménage sifflés*. Et c'est tout.

(2) Boileau s'acharne en effet sur Cotin (satires 3, 8, 9, 10; Epître I, et dans plusieurs épigrammes). Si l'on s'explique que Boileau ait pu voir dans Chapelain une grande influence à détruire, on a quelque peine à comprendre qu'il ait, par ses attaques, donné tant d'importance à Cotin. Il y a là des motifs personnels, comme chez Molière.

(3) *Barbin*, célèbre libraire, dans la galerie du Palais. Voir le 5e chant du *Lutrin*.

SCÈNE IV

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE

TRISSOTIN

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE

A vous remettre bien je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire (1). Approchez, Henriette.
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète
De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire :
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire;
J'aime à vivre aisément (2), et, dans tout ce qu'on dit,
Il faut trop se peiner pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ai point en tête;
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE

Oui, mais j'y (3) suis blessée, et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme (4);
Mais celle de l'esprit est inhérente (5) et ferme.
J'ai donc cherché longtemps un biais de (6) vous donner
La beauté que les ans ne peuvent moissonner.

(1) *Parlons d'autre affaire.* Grammaire *Article.*
(2) *Aisément.* Lex.
(3) *Y.* Grammaire. *Adverbe.*
(4) *Epiderme,* Lex.
(5) *Inhérente.* Lex.
(6) *De.* Grammaire. *Préposition.*

De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connaissances ;
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit;
Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine (1)
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE

Moi, ma mère ?

PHILAMINTE

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉLISE, *à Trissotin.*

Je vous entends : vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède :
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,
Madame, et cet hymen dont je vois qu'on m'honore
Me met...

HENRIETTE

Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore :
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE

Comme vous répondez !
Savez-vous bien que si... Suffit, vous m'entendez.
(*A Trissotin.*)
Elle se rendra sage; allons, laissons-la faire.

SCÈNE V

HENRIETTE, ARMANDE

ARMANDE

On voit briller pour vous les soins de notre mère,
Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux...

HENRIETTE

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous ?

(1) *Détermine.* Lex.

ARMANDE

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE

Si l'hymen, comme à vous, me paraissait charmant,
J'accepterais votre offre avec ravissement.

HENRIETTE

Si j'avais, comme vous, les pédants dans la tête,
Je pourrais le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE

Cependant, bien qu'ici nos goûts soient différents,
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents :
Une mère a sur nous une entière puissance,
Et vous croyez en vain, par votre résistance...

SCÈNE VI

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE

CHRYSALE, *à Henriette, lui présentant Clitandre.*

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein :
Otez ce gant (1); touchez à Monsieur dans la main,
Et le considérez désormais dans votre âme
En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE

De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENRIETTE

Il nous faut obéir ma sœur, à nos parents :
Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE

Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE

Qu'est-ce à dire ?

(1) *Otez ce gant.* Pour *recevoir*, comme pour rendre visite, on était ganté. Pour tout geste de politesse, et, à plus juste raison, d'engagement, on devait se déganter.

ARMANDE

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord ;
Et c'est un autre époux...

CHRYSALE

Taisez-vous, péronnelle (1) !
Allez philosopher tout le soûl (2) avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles :
Allons vite.

ARISTE

Fort bien : vous faites des merveilles.

CLITANDRE

Quel transport ! quelle joie ! ah ! que mon sort est [doux !

CHRYSALE, *à Clitandre.*

Allons, prenez sa main, et passez devant nous,
Menez-la dans sa chambre. Ah, les douces caresses !
(*A Ariste.*)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses,
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

PHILAMINTE, ARMANDE

ARMANDE

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance (3) :
Elle a fait vanité de son obéissance.
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi,

(1) *Péronnelle.* Lex.
(2) *Soûl.* Lex.
(3) *Balance.* Lex.

Et semblait suivre moins les volontés d'un père,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père,
Ou l'esprit ou le corps, la forme (1) ou la matière.

ARMANDE

On vous en devait bien au moins un compliment (2);
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHILAMINTE

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours;
Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié (3) de lui rien lire.

SCÈNE II

CLITANDRE (4), ARMANDE, PHILAMINTE

ARMANDE

Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret :
Contre de pareils coups l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout.
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout :

(1) *Forme.* Lex.
(2) *Compliment.* Lex.
(3) *Il ne m'a prié.* Grammaire. *Participe.*
(4) *Clitandre* « entrant doucement, et écoutant sans se montrer » éd. 1734).

Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.
Jamais je n'ai connu, discourant (1) entre nous,
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE

Petit sot !

ARMANDE

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE

Le brutal !

ARMANDE

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvé (2) beaux.

PHILAMINTE

L'impertinent !

ARMANDE

Souvent nous en (3) étions aux prises,
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE

Eh ! doucement, de grâce : un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait ? et quelle est mon offense,
Pour armer contre moi toute votre éloquence ?
Pour vouloir me détruire (4), et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin ?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable ?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE

Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser :
Vous en seriez trop digne, et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,

(1) *Discourant.* Grammaire. *Participe.*
(2) *Trouvé.* Grammaire. *Participe.*
(3) *En.* Grammaire. *Pronom.*
(4) *Détruire.* Lex.

Qu'il faut perdre fortune (1), et renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour;
Au changement des vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE

Appelez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté (2)?
Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur :
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices.
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux.
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez : est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change (3), ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE

Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée?
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas?
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière?
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière?
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage, et tout ce qui s'ensuit.

(1) *Perdre fortune.* Grammaire. *Article.*
(2) *Fierté.* Lex
(3) *Change.* Lex.

Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs ;
Comme une chose indigne, il laisse là le reste.
C'est un feu pur et net comme le feu céleste ;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs ;
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose ;
On aime pour aimer, et non pour autre chose ;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme :
Je sens qu'il y tient trop, pour le laisser à part ;
De ces détachements je ne connais point l'art :
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées
Du commerce des sens si bien débarrassées.
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés ;
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez (1) ;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtiments ;
Et, sans faire de tort à vos bons sentiments,
Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir désiré (2) de me voir votre époux,

(1) *Comme vous m'accusez.* Grammaire. *Pronom.*
(2) *Pour avoir désiré.* Grammaire. *Verbe.*

Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée.

ARMANDE

Hé bien, Monsieur! hé bien! puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux veulent se contenter;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE

Il n'est plus temps, Madame : une autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurais mauvaise grâce
De maltraiter l'asile et blesser les bontés,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés (1).

PHILAMINTE

Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage?
Et dans vos visions savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

CLITANDRE

Eh, Madame! voyez votre choix, je vous prie :
Exposez-moi, de grâce, à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvait m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que pour le bel esprit
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit;
Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne :
Hors céans (2), on le prise en tous lieux ce qu'il vaut (3):
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,

(1) *Fiertés.* Lex.

(2) *Céans.* Lex.

(3) Voilà la véritable *moralité* de la pièce. De même que Cathos et Madgdelon prennent des valets pour des grands seigneurs, ainsi les *bourgeoises savantes* ne savent pas distinguer le bel esprit de la sottise.

C'est de vous voir au ciel élever des sornettes
Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCÈNE III

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE, CLITANDRE

TRISSOTIN

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle :
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu (1) tout au travers de notre tourbillon ;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux, comme verre (2).

PHILAMINTE

Remettons ce discours pour une autre saison :
Monsieur n'y trouverait ni rime, ni raison ;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr surtout l'esprit et la science.

CLITANDRE

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame ; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes ;
Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN

Pour moi, je ne tiens (3) pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour (4) gâter quelque chose.

CLITANDRE

Et c'est mon sentiment, qu'en faits, comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.

(1) *Chu.* Lex.
(2) *Comme verre.* Grammaire. *Article.*
(3) *Tiens.* Lex.
(4) *Soit pour.* Lex. *à pour.*

TRISSOTIN

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE

Sans être fort habile,
La preuve m'en serait, je pense, assez facile :
Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tous cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas.

TRISSOTIN

Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère.

CLITANDRE

Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE

Moi, je les vois si bien, qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN

J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance
Qui faisait les grands sots, et non pas la science.

CLITANDRE

Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant (1).

TRISSOTIN

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE

Si vous le voulez prendre aux usages (2) du mot,
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN

La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE

Et l'étude dans l'autre ajoute à la nature.

TRISSOTIN

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

CLITANDRE

Le savoir dans un fat devient impertinent (3).

(1) Cf. Montaigne, I, 34 (*Du Pédantisme*).
(2) *Aux usages.* Grammaire. *Préposition.*
(3) *Fat.* Lex. — *Impertinent.* Lex.

TRISSOTIN

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE

Si pour moi l'ignorance a des charmes bien grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN

Ces certains savants-là peuvent, à les connaître (1),
Valoir certaines gens que nous voyons paraître.

CLITANDRE

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants ;
Mais on n'en convient pas chez de certaines gens.

PHILAMINTE, *à Clitandre.*

Il me semble, Monsieur...

CLITANDRE

Eh, Madame ! de grâce :
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe.
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant,
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE

Autre second : je quitte la partie.

PHILAMINTE

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE

Eh, mon Dieu ! tout cela n'a rien dont il s'offense :
Il entend raillerie autant qu'homme de France ;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire (2) ait fait que s'en moquer.

(1) *A les connaître.* Grammaire. *Préposition.*
(2) *Gloire.* Lex.

TRISSOTIN

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie (1).
De voir prendre à Monsieur la thèse qu'il appuie.
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit :
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit ;
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour (2),
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès (3).
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux ;
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en tête ;
Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout ;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût ;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais ?

TRISSOTIN

Ce que je vois, Monsieur, c'est que pour la science
Rasius et Baldus (4) font honneur à la France,

(1) *Essuie.* Lex.

(2) *Cour.* Cf. le débat entre Dorante et Lysidas, dans la *Critique de l'École des femmes.*

(3) *Succès.* Lex.

(4) *Rasius.* Nom inventé par Molière ; *Baldus,* nom porté au XIV^e^ siècle par un jurisconsulte italien. Si l'on voulait donner l'équivalent français de ces noms latins, on dirait : *Raseur* et *Baudet.*

Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour (1).

CLITANDRE

Je vois votre chagrin, et que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État vos habiles héros?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire,
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.
Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés, et reliés en veau (2),
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres;
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

(1) Ici, ce n'est pas Cotin qui parle; car il touchait une pension.
(2) Les livres n'étaient mis en vente que reliés.

PHILAMINTE

Votre chaleur est grande, et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement :
C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

SCÈNE IV

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE
CLITANDRE, ARMANDE

JULIEN

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur de me voir le valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

JULIEN

Je noterai cela, Madame, dans mon livre (1).

PHILAMINTE *lit :*

Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage que vous n'ayez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés (2).

(1) Molière ne manque jamais de donner une individualité aux personnages secondaires et épisodiques.

(2) Nous avons vu, par l'*École des maris*, l'*École des femmes* et le *Misanthrope*, que dans les comédies en vers la prose est employée pour les *lettres* et les *billets*. On en aura un nouvel exemple au cinquième acte des *Femmes savantes*.

PHILAMINTE *poursuit :*

Voilà sur cet hymen que je me suis promis
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait,
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet (1).
(*A Julien.*)
Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
Et lui dites qu'afin de lui faire connaître
Quel grand état je fais de ses nobles avis
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
Dès ce soir à Monsieur je marierai ma fille.
(*A Clitandre.*)
Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien, de ma part, inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire (2),
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,
Et Monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir (3)
Et si je la saurai réduire à son devoir.

(*Elle s'en va.*)

ARMANDE

J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne sont pas tout à fait disposées.

CLITANDRE

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

(1) *L'effet.* Lex.
(2) *Envoyer au.* Grammaire. *Préposition.*
(3) *Plus de pouvoir.* Grammaire. *Article.*

ARMANDE

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE

Peut-être verrez-vous cette crainte déçue.

ARMANDE

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

SCÈNE V

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE

CLITANDRE

Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux :
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre ?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin ?

ARISTE

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE

Elle veut, dès ce soir, faire ce mariage.

CHRYSALE

Dès ce soir ?

CLITANDRE

Dès ce soir ?

CHRYSALE

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

CLITANDRE

Pour dresser le contrat, elle envoie au (1) Notaire.

(1) *Envoie au.* Grammaire. *Préposition.*

CHRYSALE

Et je vais le quérir (1) pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE

Et Madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE

Et moi, je lui commande avec pleine puissance
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah ! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
(*A Henriette.*)
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, *à Ariste.*

Hélas ! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer (2) de lui.

CLITANDRE

Je ne puis qu'être heureux, quand j'aurai son appui.

HENRIETTE

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne (3)
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

(1) *Quérir*. Lex.
(2) *Assurer*. Lex.
(3) *Une retraite*. Un couvent.

CLITANDRE

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour !

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

HENRIETTE, TRISSOTIN

HENRIETTE

C'est sur le mariage où (1) ma mère s'apprête
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parler tête à tête ;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrais vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable ;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas ;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous ;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grâce, et votre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses :
C'est de ces seuls trésors que je suis amoureux.

HENRIETTE

Je suis fort redevable à vos feux généreux :
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre (2).
Je vous estime autant qu'on saurait estimer ;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer :
Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître,

(1) *Où*. Grammaire. *Pronom.*

(2) Aujourd'hui, à la représentation, on coupe les vers 1478-1496. Le sens général de la scène n'en souffre pas.

Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchants (1) yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talents vous devriez me plaire;
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre
Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE

Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Le caprice y prend part, et quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimait, Monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme on ne veut rien devoir
A ce que des parents ont sur nous de pouvoir;
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir par son choix
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits;
Otez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher que le vôtre.

(1) *Méchants.* Lex.

TRISSOTIN

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que (1) vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...

HENRIETTE

Eh, Monsieur! laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes,
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.
D'elles on ne me voit amoureux qu'en poète;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE

Eh, de grâce, Monsieur...

TRISSOTIN

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à (2) cesser.
Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée;
Rien n'en peut arrêter les aimables transports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère;
Et pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE

Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense
A vouloir sur un cœur user de violence?
Qu'il ne fait pas bien sûr (3), à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait (4),

(1) *A moins que vous cessiez...* Grammaire. *Négation.*
(2) *Prête à.* Lex.
(3) *Il ne fait pas.* *Il* est neutre.
(4) *En dépit qu'elle en ait.* Cf. *Misanthrope*, v. 232

Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentiments que le mari doit craindre?

TRISSOTIN

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré (1) :
A tous événements le sage est préparé;
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensais pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est, d'instruire ainsi les gens
A porter constamment (2) de pareils accidents.
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière (3),
Mérite qu'on lui donne une illustre matière,
Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour ;
Et comme, à dire vrai, je n'oserais me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le (4) laisse à quelque autre, et vous jure entre nous
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire,
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE

CHRYSALE

Ah, ma fille! je suis bien aise de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,

(1) *Altéré.* Lex.
(2) *Constamment.* Lex.
(3) *Singulière.* Lex.
(4) *Le :* cela.

Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère,
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents (1),
Martine que j'amène, et rétablis céans.

HENRIETTE

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change (2);
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés (3);
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE

Comment? me prenez-vous ici pour un benêt? (4)

HENRIETTE

M'en préserve le Ciel!

CHRYSALE

Suis-je un fat (5), s'il vous plaît?

HENRIETTE

Je ne dis pas cela.

CHRYSALE

Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable?

HENRIETTE

Non, mon père.

CHRYSALE

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi (6),
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE

Si fait.

CHRYSALE

Et que j'aurais cette faiblesse d'âme,
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE

Eh! non, mon père.

(1) *Malgré ses dents,* malgré elle, malgré ses menaces.
(2) *Ne vous change,* ne change *en vous.*
(3) *A vos bontés.* Grammaire. *Préposition.*
(4) *Benêt.* Lex.
(5) *Fat.* Lex.
(6) *Voi.* Grammaire. *Verbe.*

CHRYSALE

Ouais ! Qu'est-ce donc que ceci ?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi.

HENRIETTE

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRYSALE

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE

Fort bien, mon père.

CHRYSALE

Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander.

HENRIETTE

Oui, vous avez raison.

CHRYSALE

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE

D'accord.

CHRYSALE

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE

Eh ! oui.

CHRYSALE

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE

Qui vous dit le contraire ?

CHRYSALE

Et pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENRIETTE

Hélas ! vous flattez là le plus doux de mes vœux.
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE

Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle...

CLITANDRE

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRYSALE

Secondez-moi bien tous.

MARTINE

Laissez-moi, j'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin (1).

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE

PHILAMINTE, *au Notaire.*

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit un beau langage (2)?

LE NOTAIRE

Notre style est très bon, et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE

Ah! quelle barbarie au milieu de la France!
Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents (3).
Et dater par les mots d'ides et de calendes (4).

LE NOTAIRE

Moi? Si j'allais, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons (5).

(1) *S'il en est de besoin.* Tour populaire, encore en usage.

(2) Philaminte n'a peut-être pas tort, en principe, de protester contre le jargon de la procédure. Mais son ridicule consiste à discuter ce point avec un notaire qui vient faire le contrat de sa fille.

(3) *Mines* et *talents.* Monnaies grecques. La *mine* est une ancienne monnaie grecque, en or, valant environ 90 francs. Le *talent* (monnaie de compte) valait 5,560 francs.

(4) *Ides* et *calendes :* termes du calendrier romain. Les *ides* tombaient dans le calendrier romain, suivant les mois, du 13 au 15. Les *calendes* étaient le premier jour de chaque mois.

(5) *Compagnons.* Lex. — Les « compagnons » du notaire auraient quelques raisons de trouver ridicule un acte où les dates seraient empruntées au calendrier *romain,* et la dot exprimée en monnaie *grecque.*

PHILAMINTE

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
Ah ! ah ! Cette impudente ose encor se produire (1) ?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi ?

CHRYSALE

Tantôt, avec loisir, on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE

Procédons au contrat. Où donc est la future ?

PHILAMINTE

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE

Bon.

CHRYSALE

Oui, la voilà, Monsieur ; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE

Fort bien. Et le futur ?

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne
Est Monsieur.

CHRYSALE, *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse est Monsieur.

LE NOTAIRE

Deux époux !
C'est trop pour la coutume (2).

PHILAMINTE

Où vous arrêtez-vous ?
Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE

Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE

Mettez-vous donc d'accord, et d'un jugement mûr
Voyez à convenir entre vous du futur.

(1) *Se produire.* Lex.
(2) *Coutume.* Lex.

PHILAMINTE

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux ?

PHILAMINTE, *à Chrysale.*

Quoi donc ? Vous combattez les choses que je veux ?

CHRYSALE

Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche (1) ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE

Vraiment, à votre bien on songe bien ici,
Et c'est là pour un sage un fort digne souci !

CHRYSALE

Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre :
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.

CHRYSALE

Ouais ! Vous le prenez là d'un ton bien absolu.

MARTINE

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes (2)
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE

C'est bien dit.

MARTINE

Mon congé cent fois me fût-il hoc (3),
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRYSALE

Sans doute.

MARTINE

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,

(1) *Cherche.* Lex.

(2) Je *sommes.* Grammaire. *Verbe.*

(3) *Hoc.* Démonstratif latin neutre, qui signifie ici ; *là, présent, assuré*

Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse (1).

CHRYSALE

Il est vrai.

MARTINE

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis;
Je ne l'aimerais point, s'il faisait le jocrisse;
Et si je contestais contre lui par caprice,
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE

C'est parler comme il faut.

MARTINE

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est,
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue (2)?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue;
Et ne voulant savoir le grais (3) ni le latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRYSALE

Fort bien.

PHILAMINTE

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise (4);
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.

(1) *Haut-de-chausse.* Culotte.
(2) *Épilogue.* Lex.
(3) *Grais.* Orthographe conforme à la prononciation populaire du mot *grec.*
(4) *Chaise.* Lex.

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les livres cadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne (1) B, n'en déplaise à Madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme (2).

PHILAMINTE, *à Chrysale.*

Est-ce fait? et sans trouble ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE

Et moi, pour trancher court toute cette dispute
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
(*Montrant Trissotin.*)
Henriette et Monsieur seront joints de ce pas (3);
Je l'ai dit, je le veux: ne me répliquez pas;
Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE

Voilà dans cette affaire un accommodement.
(*A Henriette et à Clitandre.*)
Voyez, y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE

Eh, mon père!

CLITANDRE, *à Chrysale.*

Eh, Monsieur!

BÉLISE

On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire;
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour:
La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue (4).

(1) *Ne.* Grammaire. *Négation.*
(2) Comparer les tirades de Dorine (*Tartuffe*), Nicole (*Bourgeois gentilhomme*), et Toinette (*Malade imaginaire*).
(3) *De ce pas.* Lex.
(4) *La substance étendue* est la *matière.*

SCÈNE IV

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE

J'ai regret de troubler un mystère (1) joyeux
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles :
(*A Philaminte.*)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur ;
(*A Chrysale.*)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourrait-on nous écrire ?

ARISTE

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE *lit :*

Madame, j'ai prié Monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été la cause que le clerc de votre rapporteur (2) *ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès, que vous deviez gagner.*

CHRYSALE, *à Philaminte.*

Votre procès perdu !

PHILAMINTE

Vous vous troublez beaucoup !
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paraître une âme moins commune,
A braver, comme moi, les traits de la fortune (3).

(1) *Mystère.* Lex.

(2) *Rapporteur.* Cf. *Fourberies de Scapin,* pp. 822-823.

(3) Philaminte montre, dit-on, beaucoup de grandeur d'âme. Nous ne sommes pas de cet avis. Ce n'est pas seulement sa fortune personnelle qui s'effondre, mais aussi la dot de ses filles. En mère prévoyante, elle pourrait s'inquiéter. Et nous ne voyons pas qu'il faille tant vanter son *stoïcisme,* là où elle ne témoigne même pas un regret d'avoir perdu, à faire des plans d'Académie, à chercher des hommes dans la lune, à écouter

Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus, et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamée par arrêt de la Cour. Condamnée! Ah! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels.

ARISTE

Il a tort, en effet,
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devait avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la Cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE

Voyons l'autre.

CHRYSALE *lit :*

Monsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien!

PHILAMINTE

Ah! quel honteux transport! Fi! tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste,
Et perdant toute chose, à soi-même (6) il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui :
Son bien (1) nous peut suffire et pour nous, et pour lui.

TRISSOTIN

Non, Madame : cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

les vers d'un Trissotin, le temps qu'elle devait consacrer au *bien de famille*. Philaminte est aussi orgueilleuse que sotte, voilà tout.

(1) *A soi-même*. Grammaire. *Pronom.*

(2) *Son bien*. Celui de Trissotin. Remarquer ici la différence entre Philaminte et Henriette. La mère, ruinée, ne voit aucun inconvénient à donner sa fille sans dot au *bel esprit* dont elle ignore certainement la vraie fortune; et nous allons voir Henriette refuser par délicatesse d'épouser Clitandre, alors que celui-ci, sans avoir *abondance de biens* (Cf. acte II, sc. 2), est capable de lui offrir cependant une vie sûre et honorable.

PHILAMINTE

Cette réflexion vous vient en peu de temps !
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez.
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'esssuie;
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas. (*Il sort.*)

PHILAMINTE

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire (1)!
Et que peu philosophe (2) est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE

Je ne me vante point de l'être, mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin,
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE

Non, ma mère : je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE

Quoi? vous vous opposez à ma félicité?
Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

(1) *Mercenaire.* Lex.
(2) *Philosophe* Lex.

HENRIETTE

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustait (1) vos affaires;
Mais lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE

Tout destin, avec vous, me peut être agréable;
Tout destin me serait, sans vous, insupportable.

HENRIETTE

L'amour dans son transport parle toujours ainsi.
Des retours (2) importuns évitons le souci :
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE, *à Henriette.*

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir,
Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.

ARISTE

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur, et lui faire connaître
Ce que son philosophe à l'essai (3) pouvait être.

CHRYSALE

Le Ciel en soit loué!

PHILAMINTE

J'en ai la joie au cœur,

(1) *Ajustait.* Lex.
(2) *Retours.* Lex.
(3) *A l'essai.* Lex.

Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

CHRYSALE, *à Cléante.*

Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez (1).

ARMANDE, *à Philaminte.*

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

PHILAMINTE

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur (3).

BÉLISE

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur.
Par un prompt désespoir souvent on se marie, 1775
Qu'on se repent (2) après tout le temps de la vie.

CHRYSALE, *au notaire.*

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

(1) Chaque personnage va finir sur un trait de caractère, et le plus naturellement du monde.

(2) *Qu'on s'en repent.* Grammaire. *Conjonction.*

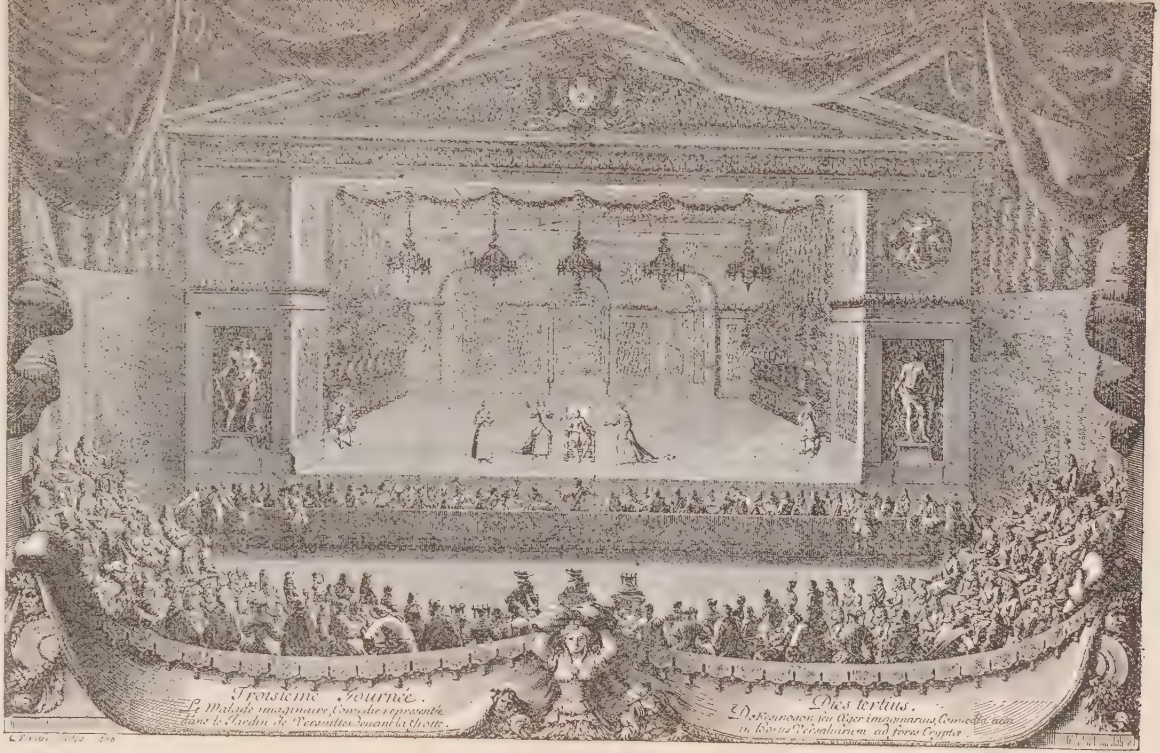
(3) On s'est demandé si Philaminte ne se montrait pas ironique, dans cette réponse cruelle à Armande. C'est peu probable. L'ironie n'appartient guère qu'aux gens d'esprit, et Philaminte, qui n'est pas inintelligente, n'est certes pas spirituelle. Mais elle exprime ici, avec inconscience, la *leçon* que le bon sens et la vie réservaient à Armande. — Le sens du vers 1771 a paru obscur. Mesnard (VIII, 204) explique : « Ce ne sera pas vous que je sacrifie en ce moment, que j'aurai sacrifiée à ce couple, mais moi-même, sous-entend-elle sans doute, en songeant à son plan rendu vain par la vile conduite de Trissotin, et à tout ce qu'elle s'en promettait. Et pour vous, ayant l'appui de la philosophie, vous vous estimerez heureuse d'être restée à vous-même, de pouvoir aspirer encore à une plus spirituelle union. » Mesnard ajoute qu'on pourrait expliquer encore : « Ce n'est point vous que je leur sacrifie, mais, trop justement, le lâche déserteur. » Ces ingénieux commentaires nous paraissent bien compliqués. Le sens est, selon nous, beaucoup plus simple : Armande vient de dire : *Vous me sacrifiez?* et Philaminte répond : « *Vous! sacrifiée?* une personne comme *vous* n'est pas *sacrifiée*, sous prétexte qu'elle manque un mariage. Que signifie pareille expression dans votre bouche? Oubliez-vous que vous avez l'*appui de la philosophie*... etc. ? » Bref, Philaminte est comme humiliée d'entendre cette plainte chez Armande, une fille qu'elle a formée à son image. Et en prononçant ce vers, il faut appuyer sur le mot *vous*. — Mais avouons que le tour grammatical pourrait être plus clair.

Molière et Lulli (1676). — Depuis longtemps, la faveur de Louis XIV se partageait également entre ceux que Robinet, dans sa *Gazette*, appelle « les deux grands Baptistes ». Lulli avait fait la musique de tous les « divertissements » demandés à Molière par le Roi. De plus, il avait *joué son rôle* dans *Monsieur de Pourceaugnac*, en 1669, et dans le *Bourgeois gentilhomme*, en 1670. Molière l'invitait à sa maison d'Auteuil et lui prêtait de l'argent. Mais le Florentin, comme l'appelle La Fontaine, avait une ambition démesurée et n'était pas scrupuleux sur le choix des moyens. Il arracha à Louis XIV le privilège de l'*Académie royale de musique*, déjà concédé, en 1669, à l'abbé Perrin ; et une des conséquences de ce privilège, tel qu'il fut rédigé pour Lulli, était de réduire à six musiciens et à douze violons l'*orchestre* du théâtre de Molière. Or celui-ci avait dans son répertoire bon nombre de pièces où la musique tenait une place importante. Irrité contre le Florentin, Molière demanda au musicien Charpentier une nouvelle partition pour une reprise du *Mariage forcé* ; et c'est ce même Charpentier qu'il devait charger d'écrire, l'année suivante, la musique du *Malade imaginaire*. La question n'aurait qu'une importance secondaire, si la faveur croissante et indiscrète de Lulli n'avait amené un refroidissement de Louis XIV envers Molière. C'est pour le Roi, en effet, et pour le carnaval de 1673, où l'on devait célébrer les conquêtes de la guerre de Hollande, que Molière préparait son *Malade imaginaire* ; et l'on verra que cette comédie-ballet ne fut point représentée devant la cour.

Molière perd son second fils (10 oct. 1672). — Molière avait perdu, en 1664, son premier fils, âgé de neuf mois. Depuis cette date, il avait eu une fille, Esprit-Madeleine, qui, seule, devait lui survivre. Le 15 septembre 1672, un autre fils lui naissait, Pierre-Jean-Baptiste-Armand. On le baptisa, le 1er octobre, à Saint-Eustache ; et la marraine fut Catherine Mignard, fille du célèbre peintre, dont Molière était l'ami depuis vingt ans. Mais l'enfant mourut le 10 du même mois. Molière en ressentit une vive douleur, et le théâtre fit relâche pendant quatre jours. C'est à cette époque qu'il alla s'établir dans la maison de la rue de Richelieu, où il devait mourir. Il s'était alors, si l'on en croit les témoignages du temps, tout à fait réconcilié avec sa femme.

Avant le « Malade imaginaire ». — Molière préparait sa dernière pièce, qu'une fructueuse reprise de *Psyché* lui permettait de faire répéter à loisir : *Psyché* se joua presque sans interruption du 11 novembre 1672 au 22 janvier 1673. Molière donna ensuite une comédie de Donneau de Visé, puis *Le Cid*, l'*Ecole des Maris*, les *Femmes savantes* ; sa troupe allait fréquemment *en visite*. Bref, une grande activité régnait au Palais-Royal. Et pourtant Molière était gravement atteint; il toussait ; il se sentait épuisé. Sans nul doute, les railleries amères qu'il lançait, dans sa nouvelle pièce, contre la médecine étaient d'un véritable malade qui se révolte et qui fait le fanfaron.

Le 10 février 1673, le Palais-Royal représente le *Malade imaginaire*.



Une représentation du *Malade imaginaire*, à Versailles, le 19 juillet 1674, pendant les fêtes données par le Roi

LE MALADE IMAGINAIRE

10 février 1673.

Les représentations. — Nous l'avons dit, Molière destinait le *Malade imaginaire* aux fêtes de la Cour. La preuve en est dans le *Prologue* imprimé après sa mort, dans lequel il disait que « le projet de cette comédie avait été fait pour délasser l'auguste monarque de ses glorieux travaux ». Mais, prévenu sans doute par Lulli, qui avait obligé Charpentier à réduire sa partition, Louis XIV ne demanda pas la pièce, et Molière la donna sur son propre théâtre, le 10 février 1673. Le dimanche 12 et le mardi 14, 2e et 3e représentations. Le vendredi 17, 4e représentation : nous en reparlerons plus loin. Le succès fut très vif; et les recettes élevées faisaient espérer à la troupe qu'on ne perdrait rien à avoir produit à la ville cette nouveauté d'abord destinée à la Cour.

Les sources. — On ne connaît guère, pour le *Malade imaginaire*, que des emprunts de détail, sans grand intérêt. Cependant, signalons la *Farce de Maître Mimin* (xve siècle), où Molière aurait trouvé un type approchant de Thomas Diafoirus. On voit aussi dans son répertoire une comédie intitulée *le Grand benêt de fils aussi sot que son père*, où il est possible que le type du père et du fils Diafoirus aient été esquissés. Molière s'est plutôt ici joué lui-même, en même temps qu'il jouait, une fois encore et une dernière fois, la Faculté. On prétend même que son propre médecin, Mauvillain, lui aurait fourni des renseignements pour la *cérémonie*. Peut-être aussi Molière voulait-il répondre à la comédie satirique de Le Boulanger de Chalussay, *Elomire hypocondre*.

Nous avons traité plus haut la question de la médecine au temps de Molière : nous n'y reviendrons pas ici.

Le Malade imaginaire.

PERSONNAGES ET ACTEURS

Argan, malade imaginaire.	MOLIÈRE.
Béline, seconde femme d'Argan	Mlle DE BRIE.
Angélique, fille d'Argan et amante de Cléante. . .	Mlle MOLIÈRE.
Louison, petite-fille d'Argan et sœur d'Angélique.	La petite BEAUVAL.
Béralde, frère d'Argan.	?
Cléante, amant d'Angélique	LA GRANGE.
Monsieur Diafoirus, médecin	HUBERT.
Thomas Diafoirus, son fils et amant d'Angélique.	BEAUVAL.
Monsieur Purgon, médecin d'Argan	?
Monsieur Fleurant, apothicaire	?
Monsieur Bonnefoy, notaire	DU CROISY.
Toinette, servante	Mlle BEAUVAL.

(La scène est à Paris.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

ARGAN, *seul dans sa chambre, assis, une table devant lui, compte avec des jetons des parties d'apothicaire. Il fait, parlant à lui-même, les dialogues suivants :*

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Trois et deux font cinq. « Plus, du vingt-quatrième (1), un petit clystère insinuatif (2), préparatif et rémollient, pour amollir, humecter et rafraîchir les entrailles de Monsieur... » Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties (3) sont toujours fort civiles : « les entrailles de Monsieur, trente sols. » Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement : Je suis votre serviteur, je vous l'ai déjà dit. Vous ne me les avez mis dans les autres parties, qu'à vingt sols, et vingt sols, en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols ; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif (4), composé avec catholicon (5) double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver, et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, du dit jour, le soir, un julep hépatique (6), soporatif, et somnifère, composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et cor-

(1) *Du vingt-quatrième.* Il s'agit du 24 d'un mois quelconque. Au moment où le rideau se lève, Argan a déjà vérifié une partie de son mémoire mensuel.

(2) *Insinuatif.* Propre à faire pénétrer.

(3) *Parties.* Lex.

(4) *Détersif.* Propre à nettoyer.

(5) *Catholicon,* d'un mot grec qui signifie *universel.* « Électuaire de séné et de rhubarbe qu'on croyait propre à toutes les maladies. » Littré.

(6) *Hépatique,* qui a rapport au foie.

roborative (1), composée de casse récente avec séné levantin, et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. » Ah ! Monsieur Fleurant, c'est se moquer; il faut vivre avec les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols (2). « Plus, dudit jour, une potion anodine (3), et astringente, pour faire reposer Monsieur, trente sols. » Bon, dix et quinze sols. « Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif (4), pour chasser les vents de Monsieur, trente sols. » Dix sols, Monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de Monsieur réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine composée pour hâter d'aller, et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols : je suis bien aise que vous soyez raisonnable. « Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié, et édulcoré, pour adoucir, lénifier, tempérer, et rafraîchir le sang de Monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus, une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard (5), sirops de limon et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah ! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs. Vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols, six deniers. Si bien donc que de ce

(1) *Corroborative.* Propre à fortifier.

(2) Non seulement Argan réduit à trois livres ce que M. Fleurant a marqué sur sa facture, mais encore il n'en porte à son crédit, comme plus haut, que la moitié. De même, pour trente-cinq sols, il annonce dix-sept sols, six deniers.

(3) *Anodine.* Lex.

(4) *Carminatif,* propre à expulser les gaz.

(5) *Bézoard.* « Concrétions calculeuses qui se forment dans l'estomac des quadrupèdes. » Littré.

mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit médecines; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements; et l'autre mois il y avait douze médecines, et vingt lavements. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.*) Il n'y a personne : j'ai beau dire, on me laisse toujours seul; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*Il sonne une sonnette pour faire venir ses gens.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin : point d'affaire. Drelin, drelin, drelin : ils sont sourds. Toinette! Drelin, drelin, drelin : tout comme si je ne sonnais point. Chienne, coquine! Drelin, drelin, drelin : j'enrage. (*Il ne sonne plus, mais il crie.*) Drelin, drelin, drelin : carogne, à tous les diables! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul? Drelin, drelin, drelin : voilà qui est pitoyable (1)! Drelin, drelin, drelin : ah, mon Dieu! ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

Scène 2. Toinette arrive, et feint de s'être cognée la tête; aux reproches d'Argan elle oppose des gémissements. — *Scène 3.* Argan appelle sa fille Angélique, mais il la laisse d'abord avec Toinette, le dernier remède de M. Fleurant l'obligeant à une prompte retraite. — *Scène 4.* Nous apprenons par un entretien d'Angélique avec Toinette, que la jeune fille aime Cléante. — Aussi, lorsqu'à la scène 5, Argan parle de mariage à sa fille, celle-ci s'imagine-t-elle qu'il s'agit de Cléante, tandis que Argan entend la marier avec Thomas Diafoirus, fils du médecin Diafoirus, et bientôt médecin lui-même. Toinette le querelle sur ce dessein (comparer la discussion entre Orgon et Dorine, dans *Tartuffe*). — Dans les scènes suivantes, Bélise, la seconde femme d'Argan, lui fait des protestations hypocrites; le notaire, Me Bonnefoy, indique à Argan le moyen d'avantager sa femme au détriment de ses enfants. — Le *premier intermède* est fait par Polichinelle et les archers.

Acte II. — A la scène 1, Cléante se présente; il feint de venir remplacer le maître de musique d'Angélique (stratagème repris par Beaumarchais dans le *Barbier de Séville*). — Argan fait venir sa fille pour prendre devant lui sa leçon de musique. Mais Angélique est à peine arrivée qu'on annonce la visite de MM. Diafoirus père et fils.

(1) *Pitoyable.* Lex.

SCÈNE V

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE

ARGAN, *mettant la main à son bonnet sans l'ôter.*

Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

ARGAN. (*Ils parlent tous deux en même temps, s'interrompent et confondent.*)

Je reçois, Monsieur,...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Nous venons ici, Monsieur,...

ARGAN

Avec beaucoup de joie,...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Mon fils Thomas, et moi,...

ARGAN

L'honneur que vous me faites,...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Vous témoigner, Monsieur,...

ARGAN

Et j'aurais souhaité...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Le ravissement où nous sommes,...

ARGAN

De pouvoir aller chez vous...

MONSIEUR DIAFOIRUS

De la grâce que vous nous faites...

ARGAN

Pour vous en assurer...

MONSIEUR DIAFOIRUS

De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN

Mais vous savez, Monsieur,...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Dans l'honneur, Monsieur,...

ARGAN

Ce que c'est qu'un pauvre malade...

MONSIEUR DIAFOIRUS

De votre alliance,...

ARGAN

Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Et vous assurer...

ARGAN

Que de vous dire ici...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Que, dans les choses qui dépendront de notre métier,...

ARGAN

Qu'il cherchera toutes les occasions...

MONSIEUR DIAFOIRUS

De même qu'en toute autre,...

ARGAN

De vous faire connaître, Monsieur,...

MONSIEUR DIAFOIRUS

Nous serons toujours prêts, Monsieur,...

ARGAN

Qu'il est tout à votre service,...

MONSIEUR DIAFOIRUS

A vous témoigner notre zèle. (*Il se retourne vers son fils et lui dit :*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments.

THOMAS DIAFOIRUS (1)

N'est-ce pas par le père qu'il convient de commencer ?

MONSIEUR DIAFOIRUS

Oui.

(1) L'édition de 1682 porte ici cette mention : « Thomas Diafoirus est un grand benêt, nouvellement sorti des écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce et à contre-temps. »

THOMAS DIAFOIRUS

Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir, et révérer en vous un second père ; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps ; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté (1) ; et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très respectueux hommages.

TOINETTE

Vivent les collèges, d'où l'on sort si habile homme !

THOMAS DIAFOIRUS

Cela a-t-il bien été, mon père ?

MONSIEUR DIAFOIRUS

Optimè (2).

ARGAN, *à Angélique.*

Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS

Baiserai-je ?

MONSIEUR DIAFOIRUS

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique.*

Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on...

ARGAN

Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS

Où donc est-elle ?

ARGAN

Elle va venir.

(1) Cf. dans la *Cérémonie* (p. 967) le remerciement latin d'Argan.

(2) *Optimè*, très bien Formule employée dans les collèges et dans les examens de la Faculté, pour noter un élève.

THOMAS DIAFOIRUS

Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue?

MONSIEUR DIAFOIRUS

Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS

Mademoiselle, ne plus ne moins (1) que la statue de Memnon rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil (2) : tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. Et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant (3) tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire, que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur, et mari.

TOINETTE, *en le raillant.*

Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

ARGAN, *à Cléante.*

Eh! que dites-vous de cela?

CLÉANTE

Que Monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

TOINETTE

Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

(1) *Ne.* Grammaire. *Négation.*

(2) Cf. dans l'édition Despois-Mesnard, tome IX, p. 151, la longue liste des auteurs qui ont employé cette comparaison avant Molière. C'est donc une élégance usée et scolaire que Thomas Diafoirus déploie dans son compliment.

(3) *Dores-en-avant,* forme archaïque à cette époque, et dont l'usage prouve encore que Thomas sort du collège. Cette orthographe est plus rapprochée que la nôtre de l'étymologie (*d'or, en avant*).

ARGAN

Allons vite ma chaise, et des sièges à tout le monde. Mettez-vous là, ma fille. (*A M. Diafoirus.*) Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils, et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire (1), qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre (2) et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible, et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire, et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. « Bon, disais-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits; on grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps, et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. » Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents (3) se louaient toujours à moi de son assiduité, et de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; et je puis dire sans vanité que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu

(1) *Judiciaire.* Lex.
(2) *Mièvre.* Lex.
(3) *Régents.* Lex.

redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine (1).

THOMAS DIAFOIRUS. *Il tire de sa poche une grande thèse roulée qu'il présente à Angélique.*

J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission (*saluant Argan*) de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGÉLIQUE

Monsieur, c'est pour moi un meuble (2) inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE

Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image ; cela servira à parer notre chambre (3).

THOMAS DIAFOIRUS

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme (4), sur quoi je dois raisonner (5).

(1) La circulation du sang, découverte par Harvey depuis 1619, avait rencontré à la Faculté de Paris une vive opposition. Mais précisément à l'époque où Molière écrit, la plupart des médecins s'y étaient ralliés et c'était devenu un *ridicule* que de s'élever contre les *circulateurs*.

(2) *Meuble*. Lex.

(3) Les *thèses*, qui ne contenaient, selon l'étymologie grecque, que la *position* des questions, étaient imprimées sur étoffe, souvent sur soie, et avec une vignette. — Cf. Boileau, Sat. X.

(4) Cf. Dandin disant à Isabelle (*Plaideurs*, III, 4) : « N'avez-vous jamais vu donner la question ? »

(5) *Sur quoi*. Grammaire. *Pronom.*

TOINETTE

Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

ARGAN

N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

MONSIEUR DIAFOIRUS

A vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne ; et, pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE

Cela est plaisant ; et ils sont bien impertinents (1) de vouloir que vous autres, Messieurs, vous les guérissiez : vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS

Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Argan demande à Cléante de faire chanter sa fille. Cléante en profite pour déclarer, en musique, sa passion ; et Angélique répond de même. — A la scène 6 arrive Béline, à laquelle Thomas veut faire son compliment ; mais il est interrompu et reste court. — Argan annonce à sa fille qu'elle va épouser Thomas : Angélique refuse net, a une discussion très aigre avec sa belle-mère, et sort. Les deux Diafoirus tâtent le pouls d'Argan, qui leur demande combien il faut mettre de grains de sel dans un œuf. — Cependant, à la scène 7, Béline revient annoncer à Argan qu'elle a aperçu Cléante avec d'Angélique. Argan

(1) *Impertinents*. Les.

fait venir la petite Louison, sa fille, et lui fait avouer la vérité. — Là-dessus, il reçoit la visite de son frère Béralde, qui lui annonce le *Second Intermède*, fait par des Égyptiens et Égyptiennes.

Acte III. — Après l'intermède, Argan ressent de nouveau l'effet des remèdes de M. Fleurant. Toinette suggère à Béralde l'idée de faire passer Cléante pour médecin. Argan revient ; et le dialogue suivant contient *peut-être* les idées personnelles de Molière sur la médecine.

SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE

BÉRALDE

Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne point vous échauffer l'esprit dans notre conversation.

ARGAN

Voilà qui est fait.

BÉRALDE

De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

ARGAN

Oui.

BÉRALDE

Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN

Mon Dieu ! oui. Voilà bien du préambule.

BÉRALDE

D'ou vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

ARGAN

D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble ?

BÉRALDE

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire de vos deux filles, et je ne doute point que par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN

Oh çà ! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu : c'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉRALDE

Non, mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

ARGAN

Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE

Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN

Oui, mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE

Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous (1) ?

ARGAN

Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE

Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ?

ARGAN

Pourquoi non ?

BÉRALDE

Est-il possible que vous serez (2) toujours embéguiné (3)

(1) Telle est la question qui se pose dans la plupart des comédies de Molière ; en particulier dans *Tartuffe* et dans les *Femmes savantes*.
(2) *Est-il possible que vous serez...* Grammaire. *Verbe*.
(3) *Embéguiné*. Lex.

de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature ?

ARGAN

Comment l'entendez-vous, mon frère ?

BÉRALDE

J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé (1), c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN

Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve, et que Monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

BÉRALDE

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soins de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN

Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

BÉRALDE

Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN

Quoi? vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ?

BÉRALDE

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes ; et à regarder les choses en philosophe, je ne

(1) *Composé.* Lex.

vois point de plus plaisante momerie (1), je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

BÉRALDE

Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

ARGAN

Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

BÉRALDE

Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités (2), savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN

Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE

Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose ; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN

Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE

C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas la vérité de leur art.

(1) *Momerie.* Lex.
(2) *Humanités.* Lex.

ARGAN

Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE

C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse : c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds ; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner (1) ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance (2) aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

ARGAN

C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui (3). Mais enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade ?

BÉRALDE

Rien, mon frère.

ARGAN

Rien ?

BÉRALDE

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous

(1) Nous dirions : « Qui croirait qu'il y a du crime à... »

(2) *Balance.* Lex.

(3) *Avoir une dent de lait contre...* une haine qui remonte très loin, à l'enfance.

les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN

Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE

Mon Dieu ! mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire parce qu'elles nous flattent et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années : il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN

C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête, et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

BÉRALDE

Dans les discours et dans les choses (1), ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Entendez-les parler : les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire : les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN

Hay ! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois,

(1) *Dans les discours et dans les choses...* C'est-à-dire selon que vous considérez leurs discours ou leur actes..

et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs, pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE

Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

ARGAN

C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE

Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN

C'est bien à lui à faire (1) de se mêler de contrôler la médecine; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là !

BÉRALDE

Que voulez-vous qu'il y mette, que (2) les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN

Par la mort non de diable (3) ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence; et, quand il

(1) *C'est bien à lui à faire...* nous disons aujourd'hui : *c'est bien à faire à lui...*

(2) *Que...* Grammaire. *Conjonction.*

(3) *Par la mort non de diable...* « Par la mort de Dieu, non, de diable. »

sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais : « Crève, crève ! cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la Faculté (1). »

BÉRALDE

Vous voilà bien en colère contre lui.

ARGAN

Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE

Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN

Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉRALDE

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN

Les sottes raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE

Je le veux bien, mon frère ; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination

(1) Ce passage prit, à cause de la mort de Molière, un sens trop douloureux. Dans le texte publié en 1675, et qui était conforme aux représentations données à partir du 3 mars 1673, ce n'est plus contre Molière que s'emporte Argan, mais contre les comédiens. (Cf. éd. *Despois-Mesnard*, IX, pp. 403 et 463.)

d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV

MONSIEUR FLEURANT, *une seringue à la main ;*
ARGAN, BÉRALDE

ARGAN

Ah ! mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE

Comment ? que voulez-vous faire ?

ARGAN

Prendre ce petit lavement-là ; ce sera bientôt fait.

BÉRALDE

Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine ? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN

Monsieur Fleurant, à ce soir ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, *à Béralde.*

De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère ? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là !

BÉRALDE

Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

MONSIEUR FLEURANT

On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à Monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez... (*Il sort.*)

ARGAN

Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE

Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que

Monsieur Purgon a ordonné. Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enseveli dans leurs remèdes ?

ARGAN

Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais, si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine quand on est en pleine santé.

BÉRALDE

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN

Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah ! voici Monsieur Purgon.

SCÈNE V

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

MONSIEUR PURGON

Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN

Monsieur, ce n'est pas...

MONSIEUR PURGON

Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE

Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON

Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN

Ce n'est pas moi...

MONSIEUR PURGON

Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE

Il a tort.

MONSIEUR PURGON

Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN

Mon frère?

MONSIEUR PURGON

Le renvoyer avec mépris!

ARGAN

C'est lui...

MONSIEUR PURGON

C'est une action exorbitante.

TOINETTE

Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON

Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN

Il est cause...

MONSIEUR PURGON

Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE

Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN

C'est mon frère...

MONSIEUR PURGON

Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE

Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON

Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage (1).

(1) Ici, d'après l'édition de 1734, M. Purgon « *déchire la donation et en jette les morceaux avec fureur* ».

ARGAN

C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON

Mépriser mon clystère !

ARGAN

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON

Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu

TOINETTE

Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON

J'allais nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN

Ah, mon frère !

MONSIEUR PURGON

Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

TOINETTE

Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON

Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN

Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON

Puisque vous vous êtes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin,

TOINETTE

Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON

Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais,

ARGAN

Hé ! point du tout.

MONSIEUR PURGON

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie (1) de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile et à la féculence (2) de vos humeurs.

TOINETTE

C'est fort bien fait.

ARGAN

Mon Dieu !

MONSIEUR PURGON

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN

Ah ! miséricorde !

MONSIEUR PURGON

Que vous tombiez dans la bradypepsie (3),

ARGAN

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON

De la bradypepsie dans la dyspepsie (4),

ARGAN

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON

De la dyspepsie dans l'apepsie (5),

ARGAN

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON

De l'apepsie dans la lienterie (6),

(1) *Intempérie*. Lex.
(2) *Féculence*. Lex.
(3) *Bradypepsie*. « Digestion lente et difficile. » Littré.
(4) *Dyspepsie*. « Difficulté à digérer. » Littré.
(5) *Apepsie*. « Mauvaise digestion ; défaut de digestion » Littré.
(6) *Lienterie*. Sorte de diarrhée.

ARGAN

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON

De la lienterie dans la dyssenterie,

ARGAN

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON

De la dyssenterie dans l'hydropisie.

ARGAN

Monsieur Purgon.

MONSIEUR PURGON

Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

Cependant, pour faire trêve au désespoir d'Argan, Toinette se déguise en médecin et vient lui rendre visite. Il y a ici une reprise du *Médecin volant :* Toinette, comme Sganarelle, se présente tantôt en médecin et tantôt en servante. Mais dans cette bouffonnerie de 73, Molière poursuit sa thèse et ne se contente plus des plaisanteries traditionnelles de la farce italienne.

Le Malade imaginaire, « faisant le mort pour éprouver l'amitié de sa femme » (acte III, sc. 12), par LEPAUTRE. (Bibliothèque nationale, tome VII.)

Enfin, Béralde engage son frère à tenter une épreuve pour voir quelle est l'affection de sa femme : il se fera passer pour mort. A peine Argan s'est-il étendu, sans mouvement, sur sa *chaise*, que Béline arrive. Elle se réjouit de cette délivrance et célèbre son heureux veuvage, quand le prétendu mort saute sur ses pieds. Beline terrifiée s'enfuit. — Même épreuve sur Angélique, qui déplore la mort de son père ; celui-ci ressuscite pour la remercier et pour lui accorder Cléante. Enfin, on suggère à Argan l'idée de se faire recevoir médecin : ce qui donne lieu à la *Cérémonie* suivante. — Nous citons *in extenso* la réception d'Argan : Ce latin burlesque n'a pas besoin d'être expliqué à des lecteurs qui ont fait ou qui font du latin ; et pour ceux qui l'ignorent, ce serait un commentaire indéfini. — Aujourd'hui, à la Comédie-Française, cette *Cérémonie* sert de cadre à un défilé de tous les sociétaires et pensionnaires, acteurs et actrices. Chaque artiste vient à son tour saluer le public, qui dose ses applaudissements selon ses goûts et ses préférences.

La Cérémonie du Malade imaginaire.

Entrée de ballet.

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence ; ensuite de quoi toute l'assemblée (composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants et deux chantants) entre, et prend ses places, selon les rangs.

PRAESES

Sçavantissimi doctores,
Medicinae professores,
Qui hic assemblati esti,
Et vos, altri Messiores,
Sententiarum Facultatis
Fideles executores
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi,
Salus, honor, et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti Confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio
Est medici professio,
Quam bella chosa est, et bene trovata,
Medecina illa benedicta,
Quae suo nomine solo,
Surprenanti miraculo.
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus,
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut Deos ;
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Donque il est nostrae sapientiae
Boni sensus atque prudentiae,
De fortement travaillare
A nos bene conservare
In tali credito, voga et honore,
Et prandere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas ramplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici
In sçavanti homine que voici,
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandum
Vostris capacitatibus.

PRIMUS DOCTOR

Si mihi licentiam dat Dominus Praeses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres,
Très sçavanti Bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS

Mihi a docto Doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire:
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere,
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

SECUNDUS DOCTOR

Cum permissione Domini Praesidis,
Doctissimae Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiae assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quae sunt remedia
Quae in maladia
Ditte hydropisia
Convenit facere.

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere, etc...

TERTIUS DOCTOR

Si bonum semblatur Domino Praesidi,
Doctissimae Facultati,
Et companiae presenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quae remedia eticis,
Pulmonicis, atque asmaticis,
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS

Clysterium donare.
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene respondere, etc.

QUARTUS DOCTOR

Super illas maladias
Doctus Bachelierus dixit maravillas :
Mais si non ennuyo Dominum Praesidem.
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem,
Faciam illi unam quaestionem.
De hiero maladus unus
Tombavit in meas manus :
Habet grandam fievram cum redoublamentia
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au costé,
Cum granda difficultate
Et pena de respirare.
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

QUINTUS DOCTOR

Mais si maladia
Opiniatria
Non vult se garire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, etc...

PRAESES

Juras gardare statuta
Per Facultatem praescripta
Cum sensu et jugeamento.

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

Essere in omnibus
Consultationibus,
Ancieni aviso,
Aut bono,
Aut mauvaiso?

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

De non jamais te servire
De remediis aucunis
Quam de ceux seulement doctae Facultatis,
Maladus dust-il crevare,
Et mori de suo malo.

BACHELIERUS

Juro.

PRAESES

Ego, cum isto boneto
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

Entrée de ballet : Tous les Chirurgiens et Apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS

Grandes doctores doctrinae
De la rhubarbe et du séné,
Ce serait sans douta à moi chosa fólla,
Inepta et ridicula,
Si j'allaibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenaibam adjoutare
Des lumieras au soleillo,

Et des estoilas au cielo,
Des ondas à l'Oceano,
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Rendam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturae et qu'à patri meo :
Natura et pater meus
Hominem me habent factum :
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum medicum,
Honor, favor, et gratia
Qui, in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in saecula.

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

Entrée de ballet : Tous les Chirurgiens et les Apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers d'apothicaires.

CHIRURGUS

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias
Omnium chirurgorum
Et apothiquarum
Remplire boutiquas !

CHORUS

Vivat, vivat !... etc...

CHIRURGUS

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, verolas,
Fievras, pluresias,
Fluxus de sang, et dyssenterias !

CHORUS

Vivat, vivat !... etc...

Derniere entree de ballet : Pendant que le dernier chœur se chante, les Médecins, les Chirurgiens et les Apothicaires sortent tous selon leur rang.

LA MORT DE MOLIÈRE

(17 février 1673.)

Selon Grimarest, le jour même où Molière allait donner sa dernière représentation, il aurait, devant sa femme et devant Baron, prononcé ces paroles où il semblait pressentir sa mort prochaine : « Tant que ma vie a été mêlée également de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il me faut quitter la partie; je ne puis plus tenir contre les douleurs et les déplaisirs qui ne me donnent pas un instant de relâche. Mais, ajouta-t-il en réfléchissant, qu'un homme souffre avant de mourir! Cependant, je sens bien que je finis (1). »

A ces mots, qui les touchèrent profondément, Baron et Armande auraient supplié Molière de ne pas jouer ce jour-là et de prendre un peu de repos. « Comment voulez-vous que je fasse ? aurait-il répondu. Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre : que feront-ils si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument (2). »

Molière joua donc, le vendredi 17 février, pour la quatrième fois, le *Malade imaginaire*. Au moment où, pendant la cérémonie, il prononçait le mot *Juro*, il lui prit une convulsion qu'il dissimula sous une grimace. Rentré chez lui, il se mit au lit; une toux très violente lui fit cracher le sang. Pendant qu'on allait en hâte chercher sa femme, il rendit le dernier soupir entre les bras de deux religieuses auxquelles il donnait alors l'hospitalité. — La Grange, à la date du 17, écrit sur son *Registre* : « Ce même jour, après la comédie, sur les dix heures du soir, Monsieur de Molière

(1) Grimarest. *La vie de M. de Molière*, p. 284.
(2) *Id.*, p. 286.

Pièce
Nécessaire
et dernière
de 28 Sols
Molière

Vendredy 10me 9bre Représentation de malade
Imaginaire 1992: 71 14s
part 55
Dimanche 12 Malade Imag. 1459:
part 80
Mardy 14me mal. Imag . 1879: 10s
part 39
Du Vendredy 17 . . . . . 1219:
part 39

Ce même Jour après la Comédie sur les 10 heures du Soir
Monsieur de Molière mourut dans sa maison Rue de Richelieu, après avoir joué le rôle dud. malade Imaginaire fort Gaiement et de bon Humeur et plusieurs réflections sur la propriété qui luy faisoit faire grande coup de force que dans les grands Efforts qu'il fit pour cracher il se rompit une veyne dans le corps et ne vesquit pas demye heure ou trois quarts d'heure après la dte veyne Rompue. Il fut enterré a St Joseph Aide de la paroisse St Eustache. Il y a une tombe élevée d'un pied hors de terre.

Dans le desordre qu'a produit cette perte irreparable le Roy eut dessein de joindre les acteurs qui la composoient aux Comédiens de l'Hostel de Bourgogne
Cependant après avoir Resté le dimanche 19 et mardy 21 sans jouer
En attendant les ordres du Roy on recommencea

mourut dans sa maison, rue de Richelieu, ayant joué le rôle dudit *Malade imaginaire*, fort incommodé d'un rhume et fluxion sur la poitrine qui lui causait une grande toux, de sorte que dans les grands efforts qu'il fit pour cracher, il se rompit une veine dans le corps, et ne vécut pas demi-heure ou trois quarts d'heure depuis ladite veine rompue. »

Les funérailles. — On sait que les comédiens, au XVII^e^ siècle, étaient considérés comme excommuniés, et que la sépulture en terre sainte leur était refusée, à moins qu'ils n'eussent expressément renoncé à leur profession. La veuve de Molière avait demandé que son mari fût inhumé dans le cimetière de l'église Saint-Eustache, sa paroisse. Le curé refusa la permission nécessaire. C'est alors que « M^lle^ Molière » adressa à l'archevêque de Paris une *Requête*, où elle rappelait que son mari avait reçu les sacrements à Saint-Germain-l'Auxerrois, à Pâques de 1672, et que, se sentant mourir, il avait fait demander instamment un prêtre à Saint-Eustache; qu'aucun ne se décidait à venir; et qu'enfin celui qu'on avait amené était arrivé trop tard. — L'archevêque avait ordonné une enquête sur ces faits. — Pendant ce temps, la veuve de Molière s'était rendue à Saint-Germain, accompagnée du curé d'Auteuil. Elle supplia le Roi d'accorder la sépulture à son mari; et Louis XIV, sans vouloir empiéter sur la juridiction ecclésiastique, manda à l'archevêque « qu'il fît en sorte d'éviter l'éclat et le scandale ». L'archevêque permit la sépulture religieuse dans le cimetière de Saint-Eustache « sans aucune pompe, hors des heures de jour, avec deux prêtres seulement ».

Le mardi 21 février, à 9 heures du soir, le cercueil qui contenait les restes de Molière, recouvert du *poêle* des tapissiers, suivi de tous ses amis portant des flambeaux, fut transporté au cimetière Saint-Joseph, qui servait d'annexe au cimetière Saint-Eustache. Sa veuve avait redouté une sorte d'émeute populaire, le soir des funérailles : quatre mille pauvres s'étaient massés devant la maison mortuaire. Armande leur fit distribuer douze cents livres, en leur demandant de prier pour le défunt.

Molière fut, dit-on, enterré au pied de la croix; et la veuve fit placer sur la tombe une large pierre : sur cette pierre, trois ans après, elle fit, pendant l'hiver qui était très rigoureux,

brûler cent « voies de bois », pour chauffer les pauvres du quartier; et la pierre, sous l'action de la chaleur, se fendit. Au XVIII[e] siècle, on a prétendu que le corps de Molière ne reposait pas à cette place, mais qu'il avait été déposé dans une partie plus éloignée du cimetière, réservée aux criminels et aux excommuniés. Le 6 juillet 1792, on entreprit des fouilles au cimetière Saint-Joseph et l'on exhuma, dit-on, les restes de Molière. Mais il est peu probable que les ossements déterrés « près d'une petite maison située à l'extrémité du cimetière », et transportés, en 1817, au Père-Lachaise, soient vraiment ceux du poète.

La troupe de Molière après sa mort. Fondation de la Comédie-Française. — On rouvrit le théâtre du Palais-Royal le 24 février 1673, avec le *Misanthrope*. Le 3 mars, la troupe reprit *le Malade imaginaire*. Il fallait en effet que les comédiens du Palais-Royal affirmassent leur existence : fermer le théâtre trop longtemps, c'eût été la dissolution et la ruine. Et déjà la mort de Molière marquait une sorte de désagrégation de cette société si étroitement unie : à Pâques, deux des principaux comédiens, La Thorillière et Baron, quittèrent le Palais-Royal pour entrer à l'Hôtel de Bourgogne. Mais le coup qui semblait devoir tuer cette société fut encore porté par *le Florentin :* Lulli obtint de Louis XIV la salle du Palais-Royal pour y installer son Académie de musique.

Alors la veuve de Molière acheta une salle récemment construite rue des Fossés-de-Nesle (Mazarine), en face de la rue Guénégaud. Le 23 juin 1673, une ordonnance réunissait la troupe du Marais à celle de la rue Guénégaud, et l'*ouverture* se fit le 9 juillet, avec le *Tartuffe*.

En 1679, la célèbre actrice tragique de l'Hôtel de Bourgogne, La Champmeslé, passa dans la troupe de la rue Guénégaud, avec tout le répertoire de Racine.

Enfin, le 18 août 1680, le Roi ordonnait la réunion des deux troupes en une seule : la Comédie-Française était fondée. On continue à l'appeler la *maison de Molière*, pour bien montrer que si Molière lui a laissé comme poète des chefs-d'œuvre, il y a également établi, comme directeur et comme acteur, des traditions qui la distinguent de tout autre théâtre.

La fille et la femme de Molière. — Molière, nous l'avons dit, avait perdu ses deux fils en bas âge. Sa fille,

Esprit-Madeleine, avait sept ans à la mort de son père. Elle épousa, à l'âge de quarante ans, le 5 août 1705, M. de Montalant, et elle mourut en 1723, sans laisser d'enfant. — Quant à Armande, veuve de Molière, elle avait épousé, en 1677, son camarade du théâtre Guénégaud, Guérin d'Estriché, dont elle eut un fils. Elle continua à jouer avec succès les rôles écrits pour elle par Molière et en créa un grand nombre d'autres. Elle quitta le théâtre en 1694 et mourut en 1700.

Le tombeau de Molière, au Père-Lachaise.

GRAMMAIRE

Nous avons voulu seulement grouper, sous un certain nombre de titres, des *faits grammaticaux* qui pourraient embarrasser les élèves. On ne trouvera pas ici la citation de tous les passages qui, au cours du texte, portent un renvoi à la grammaire : mais les élèves sauront bien placer eux-mêmes l'exception dans sa catégorie. — Afin de prouver que Molière suit l'usage de son temps et n'a pas une grammaire à lui, nous citons, aussi souvent que possible, des exemples tirés d'autres écrivains contemporains (1).

Pour établir cette grammaire, nous avons consulté particulièrement les ouvrages suivants : Édition DESPOIS-MESNARD (Hachette), tome XIII, *Introduction grammaticale* au Lexique de la langue de Molière; — F. BRUNOT, *Histoire de la Langue française* (Colin), tomes III et IV; — A. HAASE, *Syntaxe française du XVII^e siècle*, trad. Obert (Picard).

I. — ARTICLE

1° **Omission de l'article défini.** — Le XVII^e siècle a gardé du XVI^e siècle une certaine liberté dans l'usage de l'article défini ; il l'omet fréquemment là où, depuis le XVIII^e siècle, il est devenu obligatoire. Mais, chez Molière, cette suppression ne se constate qu'avec des noms *abstraits*, et, le plus souvent, *dans des expressions toutes faites* où le nom est étroitement lié au verbe :

Cette foule de gens dont vous *souffrez visite* (*Mis.*, 889).

De *toutes amitiés* il détache mon âme (*Tart.*, 277).

A dire vérité... (*Mis.*, 1187). — *Il a permission* d'être franc scélérat (*Mis.*, 1532). — *J'aurai droit* de pester... (*Mis.*, 1548). — Nous *faire leçon* (*Tart.*, 204). — J'*ai joie* à vous voir... (*Tart.*, 224). Sans *avoir dessein* (*Tart.*, 260), etc., etc.

2° **Omission de l'article indéfini.** — *Un* ou *des* est souvent omis devant des noms abstraits ou indéterminés :

... Je vois ces défauts... *Comme vices* unis à l'humaine nature (*Mis.*, 174).

Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ? (*Mis.*, 223).

Penchait *d'autre côté*... (*Mis.*, 1395). — Ce ne sont point... *fanfarons de vertu* (*Tart.*, 388). — *Ce n'est point jeu* (*Tart.*, 468). — ... On parlait *d'autre gendre* (*F. sav.*, 623). — Brisée... *comme verre* (*Id.*, 1270). — Cf. LA FONTAINE : « *Mauvaise graine* est tôt venue. » (*Fables*, I, 8). — LA ROCHEFOUCAULD : « La confiance des grands ne vient le plus souvent *que de vanité* (*Max.* I, 128). — DESCARTES : « Je pris un jour *résolution*... (*Méth.* I).

(1) Voir, pour le *style* de Molière, notre *Histoire de la littérature française*, p. 505.

3° Parfois l'article défini ou indéfini est exprimé là où nous le supprimons ; parfois aussi il remplace le démonstratif :

Et si par *un malheur* j'en avais fait autant (*Mis.*, 27).
... Si l'on vous entendait parler *de la façon* (*Mis.*, 204).
Pour m'ouvrir une voie à *prendre la vengeance*
De son hypocrisie... (*Tart.*, 1625).

II. — NOM

1° **Genre.** — *Dot* est masculin dans deux passages : *Ec. des f.*, 1058, et *Av.*, II, 6 ; féminin, *F. sav.*, 1608 (Cf., p. 491, note 3).

— *Idole* est masculin : *F. sav.*, 30 (Cf., p. 846, note 3).

— *Amour*, au XVII^e^ siècle, est souvent féminin au singulier : Brûler *d'une honnête amour* (*Mis.*, 1007) ; Et *d'une ardente amour* sentir mon cœur atteint (*Tart.*, 943). Souvent aussi il est masculin, seul genre admis aujourd'hui au singulier. — Au pluriel, il est toujours féminin.

— *Epiderme* est masculin : *F. sav.*, 1065 (Cf., p. 901, note 4).

2° **Nombres.** — *a*) On trouve au *singulier* au lieu du pluriel usité aujourd'hui : Son *étude* (*F. sav.*, 223) ; tout *ce meuble* inutile (*F. sav.*, 563) ; riche *en vertu* (*F. sav.*, 405).

b) Le *pluriel* pour le singulier : *Par intervalles* (*F. sav.*, 520) ; Vous ne l'épousez qu'*aux conditions*... (*Av.*, III, 4) ; presser *les moments* d'une telle alliance (*F. sav.*, 364) ; Je souhaiterais fort *vos ardeurs* mieux placées (*Mis.*, 1102) ; Tenir la bride *aux grands empressements*... (*Mis.*, 347) ; *Les bruits* que j'ai faits Des visites... (*Tart.*, 907), etc.

3° **Formes.** — A signaler les formes : *dîné* (*Fâch.*, 8 ; *Av.*, II, 5) ; *couché* (*Mis.*, 739) et *coucher* (*Pr. rid.*, sc. 7) ; *levé* (*Mis.*, 567) et *lever* (*Rem. au R.*, 4) ; *Soupé* (*Av.*, II, 5). [Les formes *couché* et *levé* ne sont employées qu'à la rime.]

III. — ADJECTIF

1° **Adjectifs employés substantivement au sens neutre.** — La syntaxe du XVI^e^ siècle, depuis Ronsard, permettait un emploi très libre de l'adjectif substantivé, par imitation de la syntaxe grecque. Molière use encore fréquemment de ce tour, qui devait être familier dans le langage précieux et mondain :

« J'ai un furieux *tendre* pour les hommes d'épée » (*Pr. rid.*, sc. 11) ; « Nous n'avons garde... de donner de notre *sérieux* dans le *doux* de votre flatterie » (*Id.*, sc. 9) ; « Le *doux*, le *tendre* et le *passionné* » (*Id.*, sc. 4) ; « ... Dans les petits soins son *faible* se resserre » (*F. sav.*, 60) ; « Je la trouve... du dernier *détestable* » (*Crit.*, sc. 6).

2° **Noms pris adjectivement.** — « Ce chagrin *philosophe* est un peu trop sauvage » (*Mis.*, 977) ; cf. *F. sav.*, 1728 : « Il ne se peut rien de plus *marchand* que ce procédé » (*Préc. rid.*, sc. 4) ; « Ce début n'est pas *mal* » (*Mis.*, 583).

3° **Degrés de comparaison.** — Molière forge les plaisants superlatifs *fourbissime* (*Et.*, 612) et *ignorantissime* (*Mar. forcé*, sc. 4) ; ces formes en *issime* sont fréquentes dans la poésie du XVI^e^ siècle, surtout chez Du Bartas.

Il ne répète pas toujours *plus* devant un second superlatif :

« ... De ce qu'ont les mortels de *plus saint* et *sacré* » (*Tart.*, 364). Cf. BOILEAU : « ... Tu posas l'énorme fondement De *la plus dangereuse* et *terrible* morale » (*Satire* XII).

IV. — PRONOMS

I. — PRONOM PERSONNEL.

1° **Ellipse du pronom sujet.** — Au XVI[e] siècle, on omettait fréquemment les pronoms *je, il, nous*, sujets d'un verbe. Molière, comme La Fontaine, donne encore au XVII[e] siècle des exemples nombreux de cette suppression :

« Je suis sotte *et veux* mal à ma simplicité... » (*Mis.*, 1411) ; « ... *Et ne le veux* trahir lui ni la vérité » (*Mis.*, 1512) ; « *Non ferai*, de par tous les diables ! » (*Av.*, V, 3) ; « Mangez-vous bien, Monsieur? — Oui, *et bois* mieux encore » (*Pourc.*, I, 8) ; « La maison à présent, *comme savez* de reste, Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste » (*Tart.*, 1753). — Cf. La Fontaine : « L'âne un jour pourtant s'en moqua : *Et* ne *sais* comme il y manqua » (*Fables*, VIII, 17). [En général, cette ellipse ne se rencontre que lorsqu'un second verbe est lié par *et* à un premier verbe dont le sujet est exprimé.]

2° **Ellipse du pronom complément.** — *Le, la, les*, et les neutres *le* et *en* sont souvent omis : « Moi? et comment *lui* aurais-je dit? » (*G. D.*, I, 6). « A le bien prendre au fond elle n'est pas si bête Que vous autres, Messieurs, *vous vous mettez en tête* » (*F. sav.*, 1341) ; « Aussi fais-je » (*Id.*, 443). — Je suis un peu grossier, *comme vous m'accusez* (*F. sav.*, 1224). — Cf. Racine : « Le Pape envoya le Formulaire, tel qu'on *lui* demandait » (*Port-Royal* IV).

3° **Il explétif.** — « Bel esprit, *il* ne l'est pas qui veut » (*F. sav.*, 822).

4° **Emploi de SOI.** — Nous employons *lui* lorsque le sujet est un nom de personne, ou quand il est pris dans un sens déterminé ; au XVII[e] siècle, *lui, elle, eux, elles* étaient souvent remplacés par *soi* : « Mon fils n'a rien fait de plus sage Qu'en recueillant chez *soi* ce dévot personnage. » (*Tart.*, 146) ; « Et perdant toute chose à *soi*-même il se reste. » (*F. sav.*, 1708). — Cf. Racine : « Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après *soi*. » *Andr.*, V, 5) ; La Bruyère : « Gnathon ne vit que pour *soi*. » (*Caractères*, ch. II).

5° *Me, nous, vous* sont employés comme cas indirect pour le pronom précédé d'une préposition : « Une chose qui *m*'est d'importance. » (*Jal. d. B.*, sc. 2) ; « ... *Vous* empêcher vos profusions. » (*Bourg. gent.*, V, 2) ; « ... Des grâces que leur main ne veut plus *nous étendre*. » (*Ps.*, 656).

6° **Emploi de EN.** — *En* remplace plus fréquemment au XVII[e] siècle qu'aujourd'hui le pronom de la 3[e] personne construit avec *de*, se rapportant soit à une idée générale précédemment exprimée, soit à une personne. « Et pour n'*en* point mentir, n'êtes-vous pas méchante ? » (*Tart.*, 789) ; « Non, j'ai résolu de n'*en* pas faire un pas. » (*Mis.*, 191) ; « nous *en* étions aux prises. » (*F. sav.*, 1157) ; « Monsieur, je suis ravi que votre fille ait besoin de *moi;* et je souhaiterais de tout mon cœur que vous *en* eussiez besoin aussi. » (*Méd. m. l.*, II, 2). — Cf. Racine : « ... En secret contre vous déclarée, J'ai voulu par des mers *en* être séparée (*Phèdre*, II, 5).

7° **Emploi de Y.** — *Y* s'emploie fréquemment au XVII[e] siècle à la place des pronoms de la 1re, 2e et 3e personne : « Oui, oui, je te renvoie à l'*auteur des* Satires. — Je t'*y* renvoie aussi. » (*F. sav.*, 1027) ; « Ils comptent les défauts pour des perfections Et savent *y* donner de favorables noms. »

(*Mis.*, 716); « Je n'*y* recule point. » (*Av.*, IV, 5); « J'*y* romps pour jamais. » (*Et.*, 1320). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Rien ne peut me distraire de penser à *vous*, j'*y* rapporte toutes choses. »

II. — PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

1° **CE explétif.** — *Ce* neutre s'emploie comme sujet et comme complément au XVIIe siècle dans un grand nombre de locutions : « Sortons, *ce m'a-t-il dit*, le monde est écoulé (*Fâch.*, I, 1). — Cf. LA FONTAINE : « ... Raton n'était pas content, *ce dit-on.* » (*Fables*, IX, 17).

2° **Ellipse de CE neutre.** — On supprimait souvent *ce* dans des locutions où nous le jugeons obligatoire : Molière emploie deux fois : *me semble* pour *ce* me semble. (*Ec. d. f.*, 264; *Fâch.*, 327); « Ce que je vous dis là ne *sont* pas des chansons. » *Ec. d. f.*, 729).

3° **IL = CELA.** — « *Il* se peut faire » (*Mar. forcé*, sc. 5); « Voulons-nous nous asseoir? — *Il* n'est pas nécessaire » (*Mis.* 878). — « Mais de vous rencontrer *il* n'est pas bien facile. » (*Fâch.*, 619). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « J'essayerai d'aller demain voir Mlle de Méri; pour aujourd'hui, *il* ne m'était pas possible. » (16 nov. 1680). [Cet emploi de *il* neutre était plus étendu au XVIIe siècle que celui de *ce* et de *cela;* nous ne l'avons conservé que dans : *il est vrai*, il s'en *faut*, et autres incises.]

III. — PRONOMS RELATIFS.

1° **Emploi de OU.** — Il faut signaler en première ligne l'usage très fréquent de *où*, dans des phrases où nous emploierions un relatif accompagné d'une préposition; il peut se rapporter à des personnes et à des choses : « La personne *où* son penchant l'incline. » (*Mis.*, 1174). « Le véritable Amphitryon Est l'Amphitryon *où* l'on dîne. » (*Amph.*, 1704); « Voilà une connaissance *où* je ne m'attendais guère. » (*Pourc.*, I, 3); « C'est... une grimace *où* je veux me contraindre. » (*D. Juan*, V, 2); « Une faiblesse... *Où* le vice du temps porte votre jeunesse. » (*Mis.*, 1760); « ... Pour les sots discours *où* l'on peut être mis » (*Tart.*, 95); « C'est *où* j'attache toute mon ambition. » (*Av.*, III, 7). — Cf. RACINE : « Il ne reste que moi *Où* l'on découvre encor les vestiges d'un roi » (*Alexandre*, II, 2); PASCAL : « Les occupations *où* l'on est attaché. » (*Pensées*, I, 63).

2° **Emploi de QUI** — *a*) *Qui* construit avec une préposition peut se rapporter, au XVIIe siècle, à un nom de chose : « D'un trait *à qui* mon cœur ne saurait prêter foi. » (*Mis.*, 1676); « ... Brûlant d'un feu discret *Avec qui* pour toujours on est sûr du secret. » (*Tart.*, 996); « Des bassesses *à qui* vous devez la clarté. » (*F. sav.*, 82); « Donner est un mot *pour qui* il a tant d'aversion. » (*Av.*, II, 4). — Cf. BOSSUET : « ... Ces châteaux enchantés *de qui* nous entretiennent les poètes. » (*Médit., Félicité des Saints*, 1648).

b) *Qui* sans antécédent équivaut à *si l'on, si quelqu'un :* « Veux-tu, marquis... que nous tombions d'accord... Que *qui* pourra montrer une marque certaine D'avoir... » (*Mis.*, 841). — Cf. LA FONTAINE : « *Qui* n'aurait que vingt ou trente ans Ce serait un voyage à faire. » (*Contes*, IV, 6.) [Ce tour était très fréquent en ancien français, et se conserve dans certains proverbes : « Tout vient à point, *qui* sait attendre]. »

c) *Qui* peut être séparé de son antécédent; cette construction ne serait plus admise : « Je disais qu'il est bien heureux *qui* a dix mille écus... »

(*Av.*, I, 4) ; « Célimène l'amuse *De qui* l'humeur coquette... » (*Mis.*, 219). — Cf. CORNEILLE : « Et le fils dégénère *Qui* survit un moment à l'honneur de son père. » (*Cid*, II, 2).

d) Dans les phrases commençant par *c'est*, on emploie souvent au XVII^e^ siècle un relatif accompagné d'une préposition là où nous écrivons *que* : « ... C'est à sa table *à qui* l'on rend visite. » (*Mis.*, 626). — Ou bien *à* se trouve devant *qui*, dans des cas où nous le placerions devant le pronom antécédent, suivi de *que* : « Ce n'est pas vous *à qui* j'en veux rendre raison. » (*Tart.*, 1904). — Cf. BOILEAU : « C'est à vous, mon esprit, *à qui* je veux parler. » (*Satire* IX). [On employait de même *dont* : FÉNELON : « Ce n'est pas de ma captivité ni de ma blessure *dont* je suis en peine. » (*Dialogues des morts*, 62).

3° Emploi de QUOI. — *a*) *Quoi* construit avec une préposition peut se rapporter à des noms de choses abstraites : « Ce n'est pas le bonheur *après quoi* je soupire. » (*Tart.*, 926) ; Cf. *Id.*, 1449 ; « Voici de petits vers pour de jeunes amants *Sur quoi* je voudrais bien avoir vos sentiments. » (*F. sav.*, 968). — Cf. RACINE : « Les charges *à quoi* elles sont tenues. » (*Port-Royal*, IV).

b) *De quoi* (de quelle chose) se trouve là où nous emploierions *d'où* : « *De quoi* connaissez-vous monsieur ? » (*Am. méd.*, II, 2).

4° Emploi de DONT. — *Dont* peut se mettre, au XVII^e^ siècle, pour *ce dont* : « Il veut avoir trop d'esprit, *dont* j'enrage. » (*Mis.*, 634). — L'emploi de *dont* est beaucoup plus étendu que de nos jours ; on le trouve pour : *d'où, à l'aide de quoi, avec lequel, laquelle, au sujet de quoi* : « L'ardeur *dont* au Ciel il poussait sa prière. » (*Tart.*, 286) ; « Voici une comédie *dont* on a fait beaucoup de bruit. » (*Tart.*, Préface). — Cf. BOSSUET : « Le corps retourne à la terre *dont* il a été tiré. » (*Or. funèbre d'Henriette d'Angleterre*).

IV. — PRONOM INDÉFINI.

1° *Aucun* (latin *aliquem unum*) a par étymologie le sens positif, sens qu'on lui donne encore fréquemment au XVII^e^ siècle : « Ne saurait-il souffrir qu'*aucun* entre céans ? » (*Tart.*, 80) ; « J'aurais regret d'en épargner *aucune*. » (*Dép. am.*, 135). — Cf. LA BRUYÈRE : « ... Une loi qui défendait à *aucun* philosophe d'enseigner dans les écoles. » (*Caractères*, ch. I). [On trouve également, dans des textes de Molière non cités dans ce recueil : *aucuns, aucunes*, d'*aucuns*, pour *quelques*...]

2° *Un chacun*, expression dans laquelle *un* redouble le sens indéfini de *chacun* (*unus quisque unus*) : « Un cerf qu'*un chacun* nous disait cerf dix-cors. » (*Fâch.*, 494) ; « Coudoyez *un chacun*, point du tout de quartier. » (*Rem. au roi*, 51).

3° *Rien*, au sens positif de *quelque chose*. (Cf. LEXIQUE).

4° *Tout*. Au XVII^e^ siècle, *tout* placé devant l'adjectif restait lui-même adjectif et s'accordait en genre et en nombre avec le nom : « A l'esprit comme nous donnez-vous *toute* entière » (*F. sav.*, 36) ; « Vous verrez nos statuts quand ils seront *tous* faits. » (*F. sav.*, 920) ; « *Il* faut tenir mes chevaux *tous* prêts, pour... » (*Av.* III, 1) ; Nos pères, *tous* grossiers, l'avaient beaucoup meilleur. » (*Mis.*, 390). — Cf. LA ROCHEFOUCAULD : « La fortune changea bientôt ces paroles en des effets *tous* contraires. » (*Mémoires*, II, 134). [Aujourd'hui *tout* devant un adjectif reste invariable, sauf, par raison d'euphonie, devant les adjectifs commençant par une consonne.]

V. — PRONOM INTERROGATIF.

Comme est employé souvent, au sens de *comment*, dans des interrogations directes ou indirectes : « Qu'est-ce qu'on fait céans? *Comme* est-ce qu'on s'y porte? » (*Tart.*, 230); « Attendez, *comme* est-ce qu'il s'appelle? » (*Mis.*, 1462); « A peine pouvez-vous dire *comme* il se nomme ». (*Mis.*, 22); « Apprenez-moi *comme* il faut faire une révérence. » (*Bourg. gent.*, II, 1), etc. — Cf. RACINE : « Voilà *comme* je crus étouffer ma tendresse. » (*Andr.*, acte I, sc. 1.)

VI. — CONSTRUCTION DU PRONOM, COMPLÉMENT D'UN INFINITIF DÉPENDANT D'UN AUTRE VERBE.

En ce cas, on considère, au XVII^e^ siècle, le verbe à un mode personnel comme une sorte d'auxiliaire inséparable de l'infinitif, et le pronom complément se place devant le verbe à un mode personnel; aujourd'hui, on enclave le pronom entre les deux verbes. — « Je *me* veux guérir. (*Dép. am.*, 1295); « Tout homme d'honneur s'en doit scandaliser. » (*Mis.*, sc. 16) ; « Je *m'*irais pendre. » (*Mis.*, 28) ; « *Me* voit-on mêler de rien... » (*Av.*, II, 5). — [Les exemples seraient innombrables chez Molière et chez les autres écrivains du XVII^e^ siècle.]

V. — PRÉPOSITION ET ADVERBE

I. — **A.** L'emploi de la préposition *à* s'étend, au XVII^e^ siècle, à beaucoup de phrases qui se construisent aujourd'hui avec d'autres prépositions.

Nous ne signalerons ici que les principaux cas :

1° *A* marque un rapport de *lieu* (au propre et au figuré) là où nous mettrions *dans, chez :* « Nous nous mettons quelque chose *à* la tête » (*Ec. d. f.*, 151); « L'amitié doit surtout éclater *aux* choses... » (*Mis.*, 880); « Je trouve en votre personne de quoi avoir raison *aux* choses que je fis... » (*Av.*, I, 1) ; « Mais j'espère *aux* bontés qu'une autre aura pour moi » (*Tart.*, 724); « Vous, *aux* productions d'esprit et de lumière, Moi, *dans* celles... » (*F. sav.*, 71) ; « *Aux* encens qu'elle donne à son héros d'esprit » (*F. sav.*, 230). « . . Elle veut *aux* mortels trop de perfection » (*Mis.*, 155), etc.

2° *A* remplace *auprès de, devant, envers :* « C'est *aux* vrais dévots que je veux partout me justifier... » (*Tart.*, Préf.) ; « Mais ce n'est peut-être pas assez pour le justifier *aux* autres » (*Av.*, I. 1).

2° *A* marque un rapport de *cause :* « *A* l'orgueil de ce traître De mes ressentiments je n'ai pas été maître » (*Tart.*, 1704) ; « Ces certains savants-là peuvent, *à* les connaître » (*F. sav.*, 1309), etc.

4° A remplace *pour :* « Il ne faut que ce faible *à* décrier un homme » (*Mis.*, 354) ; « Je fais tout mon possible *à* rompre... » (*Mis.*, 517) ; « Voyons.. Comment vous vous prendrez *à* soutenir ceci » (*Mis.*, 1684), etc., etc.

5° *A* marque le *but, l'effet,* avec un certain nombre de verbes que nous construisons avec une autre préposition : « Je *tâche* à contenter ses vœux » (*Ec. d. m.*, 191) ; « ... Objets *à* m'échauffer la bile » (*Mis.*, 90) ; « Nous *feignons à* vous aborder » (*Av.*, I, 3) ; « ... Ait un charme aujourd'hui *A* vous faire oublier... » (*Tart.*, 264) ; « Je vois qu'envers mon père on *tâche à* me noircir » (*Tart.*, 1144) ; « *Envoyer au* notaire. » *F. sav.*, 1409, 1437).

6° *A* est mis pour : *de manière à :* « . En eussez-tu fait une *à* te

casser le nez » (*Mis.*, 335) ; « J'en vois qui sont faites *A* pouvoir inspirer de tendres sentiments » (*Mis.*, 1011).

7° *A* mis pour *par* : « Se laisser éblouir *à* la qualité » (*Bourg. gent.*, II, 9). « Et ne vous laissez point séduire *à* vos bontés » (*F. sav.*, 1572), etc., etc.

8° *A* pour *avec* : « Et sa demande ici s'accorde *à* mon désir » (*Mis.*, 1604).

II. **De.** — 1° *De* s'emploie dans certaines locutions comparatives : « Je ne suis plus le *même d'*hier au soir » (*D. Juan*, V, 1). « Il vaut beaucoup mieux pour vous *de* prendre un vieux mari » (*Av.* III, 4).

2° *De*, *du*, marque un point de départ, et remplace *dès*. « Mais demain, *du matin*... » (*Tart.*, 1789).

3° *De* = *sur*. « En m'apprenant les bruits que *de* moi l'on publie » (*Mis.*, 99).

4° *De*, au sens causal : « C'est un étrange fait *du* soin que vous prenez... » (*Ec. d. m.*, 56) ; « C'est trop condamner ma bouche *d'*imposture » (*Tart.*, 1350) ; « Que son bonheur est extrême *De ce* que je suis poltron » (*Amph.*, 403) ; « Il me vaudrait bien mieux *d'*être au diable que d'être à lui » (*D. Juan*, I, 1) ; « Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, *de* travailler beaucoup, et *de* manger de même » (*Av.*, III, 1) ; « Il ne fait pas bien sûr à vous le trancher net *D'*épouser une fille en dépit qu'elle en ait » (*F. sav.*, 1540). [On trouve cette construction avec *prétendre*, *croire*, *s'imaginer*, *se figurer*, *s'accoutumer*, *aimer*, *exhorter*, *prêt*, *se préparer*, *enseigner*, etc., etc.]

5° *De* sert souvent à lier le complément au verbe passif : « Faut-il que je sois né Pour être *de* fâcheux toujours assassiné ? » (*Fâch.*, 12).

6° *De* se construit avec un adjectif ou un nom pour former une locution adverbiale : « Mon Dieu ! l'on ne doit point croire trop *de* léger » (*Tart.*, 1536). « *Devrai* » (*Tart.*, 1487 ; *D. Juan* I, 1). « *De* besoin » (*F. sav.* 1600).

7° *De* partitif est souvent supprimé : « Il n'est *rien si commun*... » (*Fâch.*, 644) ; « Je ne demande au ciel *autre bonheur*... » (*Princ. d'El.*, II, 4) ; « Oui, je vois ces défauts... *Comme vices*... » (*Mis.*, 174).

8° *De* pour *des* devant certains mots qui forment un groupe : « On voit qu'il se travaille à dire *de* bons mots » (*Mis.*, 636) ; « Il peut tenir son coin parmi *de* beaux esprits » (*F. sav.*, 939).

III. — *Parmi* s'emploie au sens local, propre et figuré, de *au milieu de* : « Il faut *parmi le monde* une vertu traitable » (*Mis.*, 149). — « *Parmi* ce bonheur suprême... » (*Psy.*, 1498). — Cf. La Rochefoucauld : « *Parmi* la joie que toute la terre fait paraître à Votre Altesse... » (*Lettr.*, III, 24). « Bossuet : « *Parmi* tant de fragilité... » (*Sermon sur l'Ambition*, 1661, 1). [Sens étymologique ; latin : *per medium*.]

IV. — *Dans*, s'emploie souvent où nous mettrions *à* ou *avec*. « *Dans* l'événement mon âme s'intéresse... » (*Ec. d. f.*, 857) ; « Ne l'examinons point *dans* la grande rigueur » (*Mis.*, 147). — Cf. Bossuet : « Il oublie sa dignité *dans* la vue de celle des pauvres. (*Serm. sur la Dignité des pauvres*, 2) ; Id. : « Cependant, *dans* ce grand amour de la pauvreté... » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, III, 6).

V. — *Pour* : 1° dans le sens de *à* : « Cette oreille-ci est destinée *pour* les langues scientifiques... » (*Mar. forcé*, sc. 6). Cf. Corneille : « Ce prince est destiné *pour* régner après vous » (*Héraclius*, I, 1).

2° Dans la locution *ne pas avoir pour* qui signifie *avoir plus de* : « On

n'a pas pour un cœur soumis à son empire » (*F. sav.*, 376). — Cf. La Fontaine : « Nous *avons* des coquettes, *non pas pour* une, Dieu merci » (*Contes*, IV, 8). [Cette locution s'explique par *pour* indiquant la proportion ou la comparaison, et est restée en ce sens dans : « *Pour* deux que l'on cherchait en eût présenté mille » (Racine, *Britannicus*, I, 2).]

VI. — **Négation.** — 1° *Non* se joint parfois seul au verbe (en général l'auxiliaire ou *faire*) dans les réponses : « *Non ferai*, de par tous les diables » (*Av.*, V, 3). — Cf. La Fontaine : « ... *Non sera*, sur mon âme » (*Contes*, II, 8).

2° On emploie *ne... non plus... que*, dans le sens actuel de *ne.. pas plus* : « Voilà de ces damoiseaux flouets, qui *n'*ont *non plus* de vigueur *que* des poules » (*Av.*, I, 4). Cf. Racine : « Je ne *me* suis senti *non plus* fatigué *que* si... » (*Lettr.*, VI).

3° Ellipse de *pas* : Au XVII^e^ siècle, *ne* suffit à marquer la négation, sans qu'il soit besoin d'exprimer *pas, point, rien* : « Il *n'a* presque bougé de chez vous, je vous jure » (*Ec. d. f.*, 476). « *Ne* bougez » (*Crit. Ec. d. f.*, I, sc. 5 ; *Av.*, I, 1) ; « C'est dommage Qu'elle *ne* vous ouït tenir un tel langage » (*Tart.*, 174). — Cf. La Fontaine : « Et *ne* sais comme il y manqua » (*Fables* VIII, 17). « Le chien *ne* bouge... » *Id.*, id.).

4° Ellipse de *ne* : « Crois-tu pas... » (*Imp. d. V.*) ; « N'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur » (*Tart.*, 603) ; « *A moins* que vous cessiez, Madame, d'être aimable » (*F. sav.*, 1517). — Cf. La Fontaine : « Avais-je *pas* raison ? » (*Fables* VI, 10) ; Racine : « Les yeux peuvent-ils *pas* aisément se méprendre? » (*Mithr.*, V, 5).

5° *Pas* et *point* explétifs. Dans certaines constructions où *ne* suffit aujourd'hui, le XVII^e^ siècle renforce la négative par *pas* ou *point* : « ... Les bruits que j'ai faits Des visites qu'ici reçoivent vos attraits *Ne* sont *pas* envers vous l'effet d'*aucune* haine » (*Tart.*, 909) ; « Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas A ce qu'on *ne* dit *point qu'*après de grands combats? » (*Mis.*, 1408) ; « Cela *n'*est *pas* capable *ni* de convaincre mon esprit *ni* d'ébranler mon âme » (*D. Juan*, V, 2). — Cf. Bossuet : « Elle *ne* trouve *point* de consolation *que* de dire continuellement à son Dieu... » (*Panég. de S^te^ Thérèse*, 3). — Balzac : « Je *ne* dépends *pas* sénilement de leur esprit, *ni* ne suis *pas* né leur sujet » *Lettr.*, III, 10).

6° *Ne* est souvent supprimé après les verbes exprimant la crainte : « *J'ai peur* qu'on vous surprenne ici » (*G. D.*, II, 8). — Cf. Corneille : « ... Et surtout *garde* bien qu'on te *voie* » (*Cid*, III, 4). [Aujourd'hui, on exprime toujours la négation.]

7° *Ne*, forme archaïque et populaire pour *ni* : « Qui ne sache a *ne* b... » (*F. sav.*, 1669).

(Pour les autres prépositions et adverbes, voir le Lexique.)

VI. — CONJONCTION

I. — **Que.** 1° Dans des phrases comparatives, où nous mettrions *que si*, ou *plutôt que de*... etc... « J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure *Qu'*il eût reçu pour moi la moindre égratignure » (*Tart.*, 1114). « Puis-je former *que* des souhaits » (*Av.*, IV, 1). — Cf. M^me^ de Sévigné : « J'aimerais mieux mourir *qu'*un autre que moi vous eût mandé » (VII, 499. ;

2° *Que* s'emploie souvent sans l'antécédent *tel* ou *tellement* : « Je suis dans une colère *que* je ne me sens pas » (*Mar. forcé*, sc. 4). — Cf. La

ROCHEFOUCAULD : « J'aime mes amis... d'une façon *que* je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs... » (*Lettr.*, I. 10);

3° *Que* remplace souvent la locution *alors que*, ou *puisque* : « Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse *qu'ils* ne peuvent pas se traîner eux-mêmes? » (*Av.*, III, 1) ; « Qu'est-ce que vous avez fait à ces Messieurs, *que* je les vois sortir... » (*Pr. rid.*, sc. 4) ;

4° *Que* de s'emploie où nous mettrions simplement *de* : « Où me réduisez-vous *que de* me renvoyer... » (*Av.*, IV, 1). — Cf. LA FONTAINE : « Obligez-moi de me faire la grâce *Que d'en* porter chacun un quart » (*Fables*, V, 12) ;

5° *Que* se trouve souvent devant le subjonctif, dans les phrases optatives, là où nous l'omettons : « Et *que* puisse l'envie en crever de dépit. » (*Tart.*, 1184).

II. — Comme. 1° *En qualité de* : « ... *Comme* sage » (*Tart.*, 557) ; « Je vous le cède en tout *comme* à ma sœur aînée. » (*F. sav.*, 1090).

2° *Lorsque*. « *Comme* je le fus voir, et *que* j'entends parfaitement sa langue... » (*Bourg. gent.*, IV, 3).

3° *Comme ainsi soit que*... construction archaïque employée avec intention. (*Pourc.*, I, 8). (Cf. *Subjonctif.*)

III. — Si. Dans la locution *et si* (et pourtant), où *si* vient du latin *sic*, et non du latin *si* : « J'ai la tête plus grosse que le poing, *et si* elle n'est pas enflée » (*Bourg. gent.*, III, 5). On trouve *Si faut-il*... (*Pr. d'El.*, III, 5 ; *Sgan.*, 573).

IV. — Aussi, construit avec une proposition négative, a le sens de *non plus* : « Mais on n'a pas *aussi*, perdant ces avantages, Le chagrin... » (*Mis.*, 1903). — Cf. FÉNELON : « ... Mais il n'est pas juste *aussi*... » (*Télémaque*, IX).

V. — *Depuis* se construit souvent au XVII^e^ siècle avec l'infinitif, au sens de *après* : « *Depuis avoir connu* feu monsieur votre père... » (*Bourg. gent.*, IV, 3). — Cf. S^t^ SIMON : « Villacerf ne remit pas le pied à la cour, *depuis s'être démis* des bâtiments. » (Cf. *Infinitif.*)

VII. — VERBE

I. — Formes. 1° *Orthographe de la 1re personne du singulier du présent de l'indicatif.* Molière emploie, toujours à la rime, les formes sans *s* : *je frémi* (*Et.*, 571,) *je croi* (*Et.*, 649 ; *Ec. d. f.*, 125 ; *Mis.*, 803 et 1191 ; *F. sav.*, 113), *je ne sai* (*Ec. d. m.*, 214), *je reçoi* (*Mis.*, 264), *je voi* (*Mis.*, 1733 ; *Tart.*, 1155 ; *F. sav.*, 1579) ; *je fai* (*F. sav.*, 374).

[Aujourd'hui encore, on permet, en poésie, la suppression de *s* à la 1re p. des verbes en *oir* ; mais on a tort d'y voir une *licence poétique*. En ancien français, les désinences verbales étaient conformes à celles du latin : On avait *j'aime, tu aimes, il aimet* (*amo, amas, amat*) ; *je voi, tu vois, il voit* (*video, vides, videt*). On a supprimé le *t* de la 3^e^ p. du sing. dans la conjugaison en *er*. Ce *t* subsiste dans la construction interrogative : *Aime-t-il*, qui devrait s'écrire : *aimet-il, at-il*, etc... et l'on a ajouté *s* à la 1re personne des autres verbes, par analogie avec la 2^e^ personne (?)]

2° *Treuve* est employé par Molière (*Pr. rid.*, sc. 4).

3° *Je sommes*, par imitation du langage populaire (*F. sav.*, 1641) ;

4° *Die* : « *Quoi qu'on die* » (*F. sav.*, 775), est la forme logique du

subjonctif; *dise* est une forme analogique (Le latin *dicat* donnait *diet*). « Ce n'est pas la forme du verbe, très usitée de son temps, que raille Molière, mais l'admiration niaise de ces savantes, pour cette formule insignifiante : « *Quoi qu'on die !* » Vaugelas employait toujours *die* » (Note de L. CLÉMENT, Lexique de La Fontaine, éd. Colin) ;

5° *Put* : « Il *put* étrangement son ancienneté » (*F. sav.*, 553), 3e pers. sing., ind. prés. de l'ancien verbe *puir*. A cette époque, *puir* et *puer* échangeaient leurs formes : *je pus, tu pus, il put, nous puons, vous puez, ils puent*. Les formes de *puer* sont aujourd'hui seules en usage (Voir la note de la page 873).

II. — **Voix.** 1° Plusieurs verbes aujourd'hui intransitifs étaient *transitifs* au XVIIe siècle : « *Je suis* pour le ciel *appris* à tout souffrir » (*Tart.*, 1868) ; « ... On doit commencer par *consulter* ensemble *les choses...* » (*Tart.*, 1575. Cf. LEX.) ; « Un hérétique qui ne *croit* ni Ciel, ni Enfer... » (*D. Juan*, I, 1).

Cf. au Lexique *Prétendre, Songer*.

2° Plusieurs verbes, aujourd'hui transitifs, étaient *réfléchis* au XVIIe siècle. « Il se gratte par où il *se démange* » (*Bourg. gent.*, III, 4) ;

3° Certains verbes pronominaux, tout en gardant leur sens actuel, souffrent au XVIIe siècle l'omission du pronom : « Autant qu'il vous plaira vous pouvez *arrêter* » (*Mis.*, 1031). — Cf. LA FONTAINE : « Car pour moi j'ai certaine affaire Qui ne me permet pas d'*arrêter* en chemin » (*Fables*, III, 5). — « Mon Dieu, Eraste, *gardons* d'être surpris » *Pourc.*, I, 1). Cf. RACINE : « *Gardez* qu'avant le coup votre dessein n'éclate » (*Andromaque*, III, 1). — « Nous mènerions *promener* ces dames hors des portes » (*Pr. rid.*, 2).

III. — TEMPS ET MODES.

1° On rencontre l'*indicatif*, au lieu du subjonctif, après *comme si* : « *Comme si...* La vieillesse *devait* ne songer qu'à mourir, Et d'assez de laideur n'*est* pas accompagnée... » (*Ec. d. m.*, 63) ;

2° L'*indicatif* pour le subjonctif après *il se peut, il est possible, il suffit que* : « *Est-il possible* que vous *serez* toujours embéguiné de vos apothicaires?... » (*Mal. imag.*, III, 3) ; « *Il suffit que* l'on *est* contente du détour ! » (*F. sav.*, 313) ;

3° Le *conditionnel* s'emploie logiquement après *si*, dans des phrases où nous mettrions *s'il est vrai que* : « J'ai à vous dire... que *si* vous *auriez* de la répugnance à me voir votre belle-mère... » (*Av*, III, 7). — Cf. RACINE « ... Ou si d'un sang trop vil ta main *serait* trempée. » (*Phèdre*, II, 5) ;

4° **Subjonctif.** — *A*) Le subjonctif *optatif* s'emploie souvent sans *que* (Cf. Emploi de *Que*).

B) Les verbes de *supposition* (présumer, penser...) veulent logiquement, au XVIIe siècle, le subjonctif : « Le supplice où vous croyez que je *puisse* être condamné... » (*Av.*, V, 5). — Cf. RACINE : « Vous croyez qu'un amant *vienne* vous insulter (*Andromaque*, II, 1).

C) Avec la locution *comme ainsi soit*, déjà archaïque au XVIIe siècle, et employée seulement par Molière dans la consultation des médecins de M. de Pourceaugnac : « *Comme ainsi soit qu'on* ne *puisse* guérir une maladie Qu'on ne la connaisse parfaitement... » (*Pourc.*, I, 8).

IV. — ACCORD.

Dans la syntaxe du XVIIe siècle, on trouve souvent, par imitation de la

syntaxe latine, et surtout dans le style courant de la conversation, un verbe au *singulier* avec plusieurs sujets coordonnés : « ... Célimène l'amuse De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant *Semble* si fort donner dans les mœurs d'à présent » (*Mis.*, 220); « Je... lui ai fait voir... l'appui que vous *donnerait* auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis » (*Fourb. d. Scap.*, II, 5).

V. — CONCORDANCE DES TEMPS.

L'usage du XVII^e^ siècle est beaucoup plus large, et parfois plus logique que notre règle actuelle.

1° Pour insister sur le caractère hypothétique ou irréel de la pensée, on employait souvent l'*imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif* dans la proposition subordonnée, alors que le verbe de la principale était au *présent de l'indicatif* ou au *futur* ; « Il n'*est* rien que je ne *fisse* pour vous. » (*D. Juan*, IV, 3). [L'édition de 1734 corrige *fisse* en *fasse*]; « Je n'y *veux* point aller De peur qu'elle ne *vînt* encor me quereller. » (*Tart.*, 172); Cf. *Id.*, 1006. — Cf. RACINE : « Abner, quoiqu'on se *pût* assurer sur sa foi, Ne *sait* pas même encor si nous avons un roi. » (*Athalie*, I, 2). [En réalité, cet imparfait du subjonctif est un *conditionnel* : c'est ainsi qu'il faut l'analyser.]

2° Quand le verbe de la proposition principale est au *conditionnel*, le verbe de la proposition complétive introduite par *que* se met également au *conditionnel* : « J'*aurais* assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce *serait* une personne riche ; qu'elle *serait* éperdûment amoureuse de lui. » (*Av.*, IV, 1). — Cf. PASCAL : « Quand on *prétendrait* que nous *serions* simplement corporels. » (*Pensées*, I, 35).

3° La même concordance se trouve pour les temps du passé : « Je *n'ai pas empêché* qu'à vos perfections Il *n'ait* continué ses adorations » (*F. sav.*, I, 1); « Vous avez voulu que nous *soyons* entrés. » (*Pr. rid.*, sc. 7). — Cf. RACINE : « Les dieux *n'ont pas voulu* qu'il vous *ait rencontrée*. » (*Iphigénie*, IV, 4).

V. — INFINITIF.

1° L'infinitif, au XVII^e^ siècle, se construit parfois avec la préposition *depuis* : « *Depuis avoir connu* feu monsieur votre père... j'ai voyagé par tout le monde. » (*Bourg. gent.*, IV, 3). — Cf. LA ROCHEFOUCAULD : « *Depuis* vous *avoir écrit* tantôt... » (*Lettres*, III, 154).

2° L'infinitif se trouve avec *il convient*, sans préposition. C'est un archaïsme usité dans le langage de la Faculté, et adopté par Molière avec une intention plaisante : « N'est-ce pas par le père qu'*il convient commencer*. » (*Mal. imag.*, II, 5); « Avant que de toucher... aux remèdes qu'*il nous conviendra faire* pour la parfaite curation d'icelle. » (*Pourc.*, I, 8).

3° L'infinitif peut se construire avec *avant que*, sans la préposition *de* : « *Avant que* nous *lier*, il faut nous mieux connaître. » (*Mis.*, 282). — Cf. RACINE : « Vous êtes son tyran *avant qu'être* son roi. » (*Thébaïde*, IV, 3). — De même avec *ne faire que* : « *Il ne fait que sortir* d'une maladie... » (*Pr. rid.*, sc. 11).

VI. — PARTICIPE.

1° *Accord du participe présent ou actif.* — Jusque vers la fin du XVIII^e^ siècle le participe présent pouvait s'accorder, comme un adjectif, avec le nom auquel il se rapportait : « Ces petits pourpoints sous les bras se *perdants*. » (*Ec. d. m.*, 30); « Qui *brûlants* et *priants* demandent

chaque jour. » (*Tart.*, 871). [Aujourd'hui, nous distinguons le participe actif, sans accord, de l'adjectif verbal, qui suit la règle d'accord de l'adjectif.]

2° Le participe présent formait des propositions subordonnées ou absolues, et servait à marquer différents rapports de temps, de manière, de cause, comme en latin le gérondif ou l'ablatif absolu ; on n'exprimait pas toujours en ce cas le sujet du participe : « J'observe comme vous cent choses tous les jours Qui pourraient mieux aller *suivant* un autre cours. » (*Mis.*, 160) = si elles suivaient ; « On détruirait par là *traitant* de bonne foi... » (*Mis.*, 966) = si l'on traitait ; « Et c'est en nous qu'on trouve, *acceptant* notre cœur... » (*Tart.*, 909) = quand on accepte ; « Je voudrais... Que le ciel *en naissant* ne vous eût donné rien » (*Mis.*, 1477) = quand vous êtes née. « Le moindre solécisme, *en parlant*, vous irrite » (*F. sav.*, 559) = quand on parle. — Cf. CORNEILLE : « Mes péchés, *en mourant*, me la pouvaient ôter (la grâce) » (*Polyeucte*, II, 4).

3° *Participe passé.* — *a*) La règle actuelle du participe passé avec le verbe *avoir* n'est pas rigoureusement observée au XVII^e^ siècle. On pourra remarquer d'ailleurs que dans bien des cas les poètes négligent l'accord pour la versification.

L'accord avec le régime direct précédant l'auxiliaire n'a pas lieu quand le participe est *suivi d'un infinitif sans préposition* : « Aurais-je pris la chose ainsi qu'on *m'a vu* faire? » (*Tart.*, 1429 ; c'est Elmire qui parle : nous écririons *vue*) ; « Et jamais il ne *m'a prié* de lui rien lire » (*F. sav.*, 1138 ; c'est Philaminte qui parle) ; « Et *je vous ai laissé* (Mariane et Valère) tout du long quereller. » (*Tart.*, 755) ; « L'air dont je *vous ai vu* lui jeter cette pierre. » (*Ec. d. f.*, 652 ; *vous* désigne Agnès). — Cf. RACINE : « Tantôt à son aspect je *l'ai vu* (Athalie) s'émouvoir » (*Athalie*, V, 2).

b) Le participe des verbes pronominaux s'accorde le plus souvent avec le sujet, même si le premier complément est au datif : « *Ils se sont donnés* l'un et l'autre une promesse de mariage. » (*Av.*, V, 5). — Cf. CORNEILLE : « *Nous nous sommes rendus* tant de preuves d'amour » (*Toison d'or*, V, 6).

VIII. — ELLIPSE.

L'*ellipse* est la suppression, dans une phrase, d'un mot qui grammaticalement devait être exprimé, ou l'emploi d'un tour rapide, difficile à analyser logiquement, mais très clair. Molière en use sans cesse, parce qu'il reproduit le langage de la conversation courante, mondaine ou populaire. Il est inutile d'établir ici une liste des passages *elliptiques* de Molière. On se reportera plus haut à *Article, Pronom, Préposition*, où nous en avons cité quelques exemples.

Nous voulons seulement signaler encore quelques phrases d'un tour hardi : « TRISSOTIN. Les sciences n'ont rien qui vous puissent charmer. Et vous ne vous piquez que de savoir aimer. — HENRIETTE. *Aussi peu l'un que l'autre...* » (*F. sav.*, 735) ; « Ah ! voilà justement de nos religieuses ! » (*Tart.*, 1902) ; « Soupçonnez-moi de tout. Elise, *plutôt que de manquer* à ce que je vous dois » (*Av.*, I, 1) = plutôt que *de* me soupçonner de manquer ; « Je veux... Un beau pourpoint bien long et fermé comme il faut, Qui, *pour bien digérer*, tienne l'estomac chaud » (*Ec. d. m.*, 70) = pour que je digère bien ; « De cette occasion je lui suis redevable, Et *pour la négliger* elle est trop favorable » (*Tart.*, 1046).

LEXIQUE

A

Abord. Action d'arriver, présence : « Nous allons régaler, mon père, votre *abord*. D'un incident tout frais » (*Tart.*, v. 1055 ; Cf. *Tart.*, v. 1721). — Cf. CORNEILLE : « ... Mon *abord* en ces lieux Me fit voir Polyeucte « (*Polyeucte*, I, 3).

Abord (d'). Au sens de *tout d'abord* : « Ceux qui possèdent Horace et Aristote voient *d'abord*, Madame... » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6 ; Cf. *Don Juan*, IV, 2; *Méd. m. l.*, II, 4, etc ..) — *Dès le premier abord*, de *prime abord* : « Partout il porte un air qui saute aux yeux *d'abord* » (*Mis.*, II, 4).

Ces deux sens sont très fréquents chez tous les écrivains du XVII^e^ siècle.

Accoiser. Rendre coi, apaiser. « *Accoisons* l'aigreur de ses esprits... » (*Pourc.*, I, 8). — Cf. BOSSUET : « *Accoisez* tous les mouvements de votre intérieur pour écouter cette parole... » (*Méditat. sur l'Evang.*, 74^e^ jour.)

Accommoder (s') *de.* Accepter. « Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable *se* pût *accommoder* de leur personne ? » (*Pr. rid.*, sc. 5).

Accommodé. 1° *Arrangé* au sens de *composé, écrit* : « ... L'idée que j'ai sur le papier en prose *accommodée* » (*F. sav.*, 850). 2° Se dit absolument en sous-entendant une expression comme *biens, fortune*, au sens de *riche* : « J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort *accommodées* » (*Av.*, I, 2 ; *Av.*, I, 7). — Cf. SCARRON : « Mon père était des plus anciens et des plus *accommodés* de son village » (*Roman comique*, I, 13).

Accuser. *Signaler, rendre manifeste* : « La renommée *accuse* juste en contant ce que vous valez » (*Pr. rid.*, sc. 9). — Cf. RACINE : « ... Son silence même, *accusant* sa noblesse » (*Iphig.*, I, 2). [C'est dans ce sens qu'on dit encore : *accuser réception d'un envoi, des traits accusés.*]

Acoquiné. (De *à* et *coquin*), dans le sens vulgaire d'*attaché à*... « Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis *acoquiné* » (*Dép. am.*, v. 1455). — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ. « Je ne sais ce que l'Académie dira du mot *acoquiné*, mais j'en sens, moi, toute l'énergie avec vous » (*Lettr.*, 8 nov. 1741).

Action. Démarche, gestes. « Je vois qu'il a de moi taille, mine, *action* (*Amph.*, v. 473). — Cf. FURETIÈRE : « On prenait aussi un grand plaisir à examiner son *action* et ses habits qui n'étaient pas trop mal assortis avec le reste » (*Rom. bourgeois*, II, 52).

Affaire. 1° « Avoir affaire », dans le sens de : « *avoir besoin.* » Et des livres qu'ils font la cour *a bien affaire !* » (*F. sav.*, 1337). — 2° Dans le sens de *bien, ce qui appartient à quelqu'un.* « ... Je veux ravoir *mon affaire* (ma cassette) » (*Av.*, V, 3).

Agissant. Au sens où nous emploierions plutôt *actif* : « Notre maître Simon... homme *agissant* et plein de zèle. » (*Av.*, II, 1) ; cf. *Av.*, IV, 1. — Cf. BOURDALOUE : « Les fruits d'une foi vive et *agissante* » (*Pensées*).

Agréer. Plaire, au sens neutre : « Un amant qui vous *agrée* » (*Pourc.*, I, 1). — « Elle a eu le bonheur d'*agréer* aux augustes personnes à qui je m'efforce de plaire » (*Impr.*, sc. 5).

Air. Manière de se comporter, de se conduire : « L'*air* dont vous vivez.., » (*Mis.*, v. 900). « Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du *bel air*... » (*Crit. Ec. des f.*, sc. 5). « Je pense que je vis d'un *air* dans le monde... » (*Id.*, sc. 6). — De là *physionomie* : « Ce Monsieur Loyal porte un *air* bien déloyal » (*Tart.*,

1772) ; Même en parlant des choses : « Juger de..... l'*air* d'un manteau » (*F. s.*, 836).

Aisément. Au sens de tranquillement : « J'aime à vivre *aisément* » (*F. sav.*, 1055).

Ajustement. Toilette, parure. « Pour moi, je tiens que la braverie, que l'*ajustement* est la chose qui réjouit le plus les filles... » (*Am. méd.*, I, 1). « Quiconque à son mari veut plaire seulement, Ma bru, n'a pas besoin de tant d'*ajustement* » (*Tart.*, 32). — Cf. La Bruyère : « Théognis est recherché dans son *ajustement* » (IX).

Ajuster. 1° Au sens propre de : *arranger :* « Le petit ballet que nous avons *ajusté* pour vous » (*Bourg. gent.*, II, 1) ; « Voyons comme mes canons et mes rubans en sont *ajustés* » (*Crit. Ec. d. f.*, 4). — 2° Au sens figuré : « J'ai vu que mon hymen *ajustait* vos affaires » (*F. sav.*, 1743) ; « *Ajustez*, pour courir au manquement de foi, Ce que je m'en vais lire » (*Mis.*, 1355) ; « ... Que je puis l'*ajuster* avecque la pudeur » (*Tart.*, 951) « Vous l'avez voulu, George Dandin, et vous voilà *ajusté* comme il faut » (*G. Dand.*, I, 7). — Cf. La Bruyère : « Il n'est pas hors de la maison, qu'il a déjà *ajusté* ses yeux et son visage » (IX).

Altéré. *Troublé :* « Un tel discours n'a rien dont je sois *altéré* » (*F. sav.*, 1543). — Cf. Boileau : « Quel sujet inconnu vous trouble et vous *altère ?* » (*Sat.*, III, 1).

Amant. Désigne presque toujours, au XVII^e^ siècle, celui qui aime et qui est aimé, par opposition à *amoureux*, celui qui aime sans être aimé. Chez Molière, *amant* se dit donc, selon l'usage, du prétendant que la jeune fille agrée. Cependant, *amants* signifie parfois, d'une façon plus générale, ceux qui font la cour à une femme. « Vous avez trop d'*amants* qu'on voit vous obséder », dit Alceste à Célimène (*Mis.*, 460) ; et le titre de la pièce les *Amants magnifiques* s'applique à deux princes qui ne sont aimés ni l'un ni l'autre.

Ambages. Détours, ambiguïtés. « Point d'*ambages*, de circonlocution » (*Mar. forcé*, sc. 4). — [On dit plutôt aujourd'hui : *sans ambages.*]

Ambigu. Molière le prend souvent comme adjectif au sens actuel de *équivoque :* « ... Que d'un mot *ambigu* peut avoir l'innocence » (*Mis.*, 930) ; — et aussi comme nom, dans le sens de *mélange :* « ... C'est un *ambigu* de précieuse et de coquette que leur personne » (*Pr. rid.*, sc. 1).

[Un *ambigu* se disait d'un repas froid où l'on servait à la fois les viandes et le dessert ; *Ambigu-comique*, qui ne désigne plus aujourd'hui qu'un des théâtres de Paris, s'appliquait à un genre dramatique où le sérieux et le comique étaient mêlés.]

Amour. Molière emploie ce mot le plus souvent au masculin ; parfois encore, selon l'usage de son temps, il le laisse au féminin, mais presque toujours dans des pièces en vers, où le choix entre les deux genres pouvait être commode. Cependant, on en trouve un exemple en prose : « ... Ces témoignages trop ardents d'*une innocente amour* » (*Av.*, I, 1).

[*Amour*, jusqu'au XVI^e^ siècle, était féminin. Alors, on le fit masculin, conformément à l'étymologie latine ; mais Vaugelas autorisait encore les deux genres ; et l'Académie n'impose le genre masculin que dans son édition de 1718. — Au pluriel, il est resté féminin.]

Amusement. 1° A souvent le sens de *retard, temps perdu :* « ... Ah ! que d'*amusement !* » dit Alceste à son valet Du Bois dont les explications traînent en longueur (*Mis.*, 1440) ; « Moi, je l'attends ici pour moins d'*amusement* » (pour perdre moins de temps) (*Tart.*, v. 216) ; « Le moindre *amusement* (retard) peut vous être fatal » (*Tart.*, 1848). — 2° Il signifie aussi : façon d'*amuser*, de *donner le change :* « Henriette, entre nous, est un *amusement* », dit Bélise, en parlant de l'amour de Clitandre pour Henriette (*F. sav.*, 366). — Ce sens s'étend jusqu'à *tromperie :* « Conserver tout le monde est votre grande étude. Mais plus d'*amuse-*

ment, et plus d'incertitude » (*Mis.*, 1642).

Amuser. Au sens de *duper* : « Cependant à leurs vœux votre âme se refuse. Tandis qu'en ses liens Célimène l'*amuse* » (*Mis.*, 217-218) ; « Retire-toi, perfide, et ne me viens pas *amuser* avec tes traîtresses paroles » (*Bourg. gentil.*, III, 8). — Cf. LA FONTAINE : « *Amusez* les rois par des songes », VIII, 14.

An. Forme populaire pour *on* : « Hélas ! l'*an* dit bien vrai... » (*F. sav.*, 418).

[Selon Génin (*Lexique de Molière*), cette forme *an* pour *on* était encore en usage à la cour au XVI^e^ siècle.]

Anodin. Au sens de *calmant* : « ... de petits remèdes *anodins* ». (*Am. méd.*, II, 5) ; « Une potion *anodine*... pour faire reposer monsieur » (*Mal. imag.*, I, 1).

[Ce sens est conforme à l'étymologie grecque ; dès le XVII^e^ siècle, on voit *anodin* employé dans son sens actuel d'*inoffensif*. — M^me^ DE SÉVIGNÉ : « Dans l'état où sont les choses, il ne faut pas des remèdes *anodins*. » 197.]

Appas. Molière emploie toujours la forme *appas*, au singulier comme au pluriel, au sens propre comme au sens figuré : « L'*appas* flatteur de quelque récompense » (*Ec. d. m.*, 343) ; « Et puisque la franchise a pour vous tant d'*appas* » (*Mis.*, 104) ; « Je sais que vos *appas* vous suivent en tous lieux » (*Mis.*, 467).

[L'usage établi aujourd'hui est d'écrire, au sens propre de pâture destinée à attirer et à prendre le gibier ou le poisson : *appât*, *appâts* ; et, au sens figuré de *ce qui séduit, ce qui charme* : les *appas*.]

Appliquer. Pris activement, au sens figuré, de *faire une application de quelque chose à quelqu'un* : « ... Pourquoi vouloir, je vous prie, *appliquer* tous ses gestes et toutes ses paroles » (*Impr.*, sc. 4). [S'emploie plus souvent chez Molière avec un pronom et un complément direct.]

Appui. Au sens de *crédit* : « L'apparence du mal a chez eux peu d'*appui* » (*Tart.*, 395). [Partout ailleurs, Molière lui donne le sens actuel.]

Arcane. Secret. Employé comme adjectif : « Les secrets les plus *arcanes* de nos individus » (*Mar. f.*, sc. 4).

[*Arcane* ne s'emploie plus que substantivement : les *arcanes* de la science.]

Ardez = regardez. Abréviation pour *agardez*, de l'ancien français *agar*. « ... *Ardez* le beau museau » (*Dép. am.*, 1419) ; « ... *Ardez* un peu » (*Don Juan*, II, 1).

Armé. Au sens figuré de *garni de, pourvu de* : « Un vin à sève veloutée, *armé* d'un vert qui n'est point trop commandant. » (*Bourg. gent.*, IV, 1). [P. Mesnard explique (VIII, 158) : « Un vin où sous la force adoucie se fait encore sentir, mais sans trop commander l'attention du palais, un piquant, un bouquet de jeunesse. »]

Arrêter. Intransitif, au sens de s'*arrêter*, *demeurer* : « Autant qu'il vous plaira vous pouvez *arrêter* » (*Mis.*, 1031). — Cf. LA FONTAINE, VII, 6 : « ... Je ne puis *arrêter* Qu'un temps fort court. »

Ascendant. Au sens astrologique d'*horoscope* : « ... Son *ascendant*, monsieur, l'emportera... » (*Tart.*, 539). — Cf. ROTROU : « Par un sort dépendant Plus de votre vertu que de votre *ascendant* » (*Venceslas*, I, 1).

Assassiner. Employé très fréquemment au sens figuré : « Percé du coup mortel dont vous m'*assassinez* » (*Mis.*, 1311) ; « Ne m'*assassinez* point par les sensibles coups d'un soupçon outrageux » (*Av.*, I, 1) ; « Une rigueur *assassinante* » (*Psyché*, 671). [Ce mot faisait partie du vocabulaire des précieuses et de la jeune cour.]

Assemblage. 1° Action de rassembler : « L'ouverture se fait par un grand *assemblage* d'instruments. » (*Bourg. gent.*, I, 1, jeu de scène). — 2° *union, mariage* : « Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet *assemblage* ? » *Bourg. gent.*, V, 6). [Molière emploie plus souvent le mot au sens actuel qui in-

dique le résultat de l'action de rassembler : « Est-il de petits corps un plus lourd *assemblage.* » (*F. sav.*, 617).]

Assemblée. Au sens de *bal, réunion mondaine :* « Nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre *assemblée* » (*Préc. rid.*, sc. 12) ; « J'aime le jeu, les visites, les *assemblées* » (*Mar. forcé*, sc. 2). — Cf. *Tartuffe*, 158. [Dans certaines provinces, on appelle encore *assemblée* une fête locale.]

Assoupir. Sens figuré : « Et l'on veut *assoupir* la chose en sa naissance » (*Mis.*, 757). — Cf. Mme de Sévigné : « Ne vaudrait-il pas mieux *assoupir* et accommoder cette affaire ? »

Assurer (s'). 1° Avec *sur*, au sens d'*établir une conviction :* « Nos vœux sur des discours ont peine à *s'assurer* » (*Tart.*, 1460); Cf. *Mis.*, 1407. — 2° Avec *de*, au sens de *compter sur :* « Pour mon cœur, vous pouvez vous *assurer* de lui » (*F. sav.*, 1451). — Cf. Corneille : « Madame, *assurez-vous sur* ma fidélité » (*Rodogune*, I, 5) ; Racine : « Ne vous *assurez* point *sur* ce cœur inconstant » (*Phèdre*, V, 3); *Id.* : « Madame, *assurez-vous de* mon obéissance » (*Mithridate*, I, 2).

Attache. Sentiment qui nous unit à quelque chose ou à quelqu'un : « ... Sa puissante *attache* aux choses éternelles » (*Tart.*, 490). — Cf. Bossuet : « Cette *attache* prodigieuse que nous avons à nous-mêmes » (*Concupiscence*, 24); Racine : « D'ailleurs pour cet enfant leur *attache* est visible » (*Athalie*, III, 3).

Attachement. Dans le sens précédent d'*attache* (au sing. et au pluriel). « Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible A rompre de ce cœur l'*attachement* terrible » (*Mis.*, 518) ; Cf. *F. sav.*, 49.

Atteint. Au sens absolu, pour épris : « ... Un cœur bien *atteint* veut qu'on soit tout à lui » (*Mis.*, 240).

[Molière emploie souvent *atteint de* et un nom ; *Atteint d'un peu d'amour* (*Méd.*, 26).]

Audience. *Attention accordée à celui qui parle :* « Donnons vite *audience* » (*F. sav.*, 755) ; « Je lui ai donné *audience*... » (*Am. mag.*, II, 2). — Cf. Bossuet : « Je n'ignore pas combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son *audience* » (*Providence*, 2).

Austère. Dans un sens péjoratif et ironique : « La manière *austère* dont il vit avec ses enfants » (*Av.*, I, 1) ; « N'en déplaise à votre *austère* honneur » (*Mis.*, 75).

Avantage. Au sens d'*intérêt :* « C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos *avantages* » (*Bourg. gent.*, V, 6).

[Ce sens vient sans doute du vocabulaire du droit.]

Aviser. 1° A parfois le sens de *voir :* « Je les ai le premier *avisés*... » (*Don Juan*, II, 1). — 2° Au sens de *prendre une décision*, soit avec *à*, soit absolument : « C'est à vous... d'*aviser* promptement *aux* moyens... » (*Fourb. d. Scap.*, II, 7); « Une consultation... pour *aviser*, et voir ce qu'il aurait fallu faire » (*Mal. imag.*, III, 10) ; « C'est fort bien *avisé* » (*Pr. rid.*, sc. 11). — 3° Au sens de *prévenir, avertir :* « Va le faire *aviser* que je suis ici » (*Princ. d'El.*, III, 3); « Certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens et les faire *aviser* de boire » (*Av.*, III, 1).

B

Badinage. *Sottise* (et non pas *jeu*) : « Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi ? Et que prétendez-vous que tout ce *badinage ?* » (*Tart.*, 313); « Cessez ce *badinage*, et venez çà tous deux » (*Id.*, 768). [Ce sens dérive de celui de *badin*, qui signifie *sot, ridicule* : dans les farces du XVe siècle, le *badin* est le niais. Molière emploie *badin* comme adjectif : *contes badins* (*Et.*, 62).]

Bailler. Donner, au sens propre et au sens figuré. « Je m'en vais te *bailler* une comparaison » (*Ec. d. f.*, 430); « On me menace de me *bailler* cent coups » (*F. sav.*, 425).

[Ne pas confondre *bailler*, du

latin *bajulare* (porter), avec *bâiller* et *bayer*, dérivés du bas-latin *badare* (être béant).]

Balance. Forme, au sens figuré, de nombreuses locutions. « ... A tout *mettre* en de justes *balances* » (*Mis.*, 821); « Il faut parler et *lâcher la balance* » (*Mis.*, 1665); « Rien n'a *retenu* son esprit en *balance* » (*F. sav.*, 1121).

Balancer. Pris activement, au sens d'*examiner* : « C'est un homme... qui... ne *balance* aucune chose » (*Mal. imag.*, III, 3).

Balle. Les marchandises de *balle* sont celles que les colporteurs enveloppent dans une toile et qui forment un ballot; de là, marchandises de *pacotille*.

De balle, se dit, par figure, de ce qui ne vaut rien. « Allez, rimeur *de balle*, opprobre du métier » (*F. sav.*, 1016). — Cf. SCARRON : « ... maçon *de bal.* » (*Virgile travesti*, 6).

Barbouiller (se). Se rendre ridicule par ses manières et son langage : « Dans le monde, à vrai dire il *se barbouille* fort » (*Mis.*, 571). — Molière prend aussi le mot dans un sens plus voisin du sens propre : « ... A *se* bien *barbouiller* de grec et de latin. » (*F. sav.*, 1375).

[On trouve fréquemment au XVII^e^ siècle : *barbouiller quelqu'un* pour s'en moquer, en médire.]

Baste. *Baste* est la 3^e^ p. s. du subj. du verbe *baster*, suffire : « *Baste*, laissons-là ce chapitre » (*Méd. m. l.*, I, 1); « *Baste*, je ne puis pas m'expliquer » (*Bourg. gent.*, III, 3).

[Saint-Simon emploie encore le verbe *baster* dans le sens de *donner satisfaction, réussir* : « Cette même affaire leur bâtait mal à Rome » (II, 386).

Bayer (voir *bâiller*). « Allons, vous, vous rêvez, et *bayez aux corneilles* » (*Tart.*, 169).

Beau. Pris souvent au sens ironique : « Ce *beau* monsieur-là... » (*Tart.*, 48); « En *beaux* raisonnements vous abondez toujours » (*Mis.*, 1571); « Nous l'avons, en dormant, madame, échappé *belle !* » (*F. sav.*, 1266). — Cf. *Esprit*. — L'expression **Tout beau** n'a rien de vulgaire, au vers 276 des *Femmes savantes*, où elle est employée par Bélise: mais en ce sens, elle était déjà archaïque. — Cf. CORNEILLE : « *Tout beau*, Pauline, il (*Dieu*) entend vos paroles » (*Polyeucte*, IV, 3).

Béjaune ou **bec-jaune.** Niaiserie, ignorance : « C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre et de leur montrer leur *béjaune* » (*Am. méd.*, II, 3).

[Montrer à quelqu'un son *béjaune* = prouver à quelqu'un qu'il est sans aucune expérience, comme le petit oiseau dont le bec est encore jaune.]

Bélitre. Signifiait primitivement : *mendiant, gueux*. Se dit par extension d'un homme sans valeur : « Allez, *bélitre* de pédant » (*Bourg. gent.*, II, 3).

Bénéfice. Au sens d'*office ecclésiastique* comportant un revenu : « Et l'on ne donne emploi, charge, ni *bénéfice*... » (*Mis.*, 621).

Benêt. « Un grand *benêt* de fils aussi sot que son père » (*Fâch.*, 504); « Thomas Diafoirus est un grand *benêt*, nouvellement sorti des écoles... » (*Mal. imag.*, II, 5).

[Du latin *benedictus*, qui donne *benoît*, et, en normand, *beneit, benet*. Signifie proprement un béni de Dieu. La malice populaire, interprétant à contre-sens le passage de l'Evangile : Bienheureux les pauvres d'esprit (ce qui signifie : ceux qui, riches de fait, savent se dégager *en esprit* de leurs richesses), a jugé que les niais, les sots, devaient être particulièrement bénis de Dieu.]

Bénin, bénigne, bénignité. 1^o^ Au sens propre de *doux*. « Un petit clystère *bénin, bénin...* » (*Pourc.*, I, 11). — 2^o^ Au sens mystique : « Que si vous contemplez d'une âme un peu *bénigne* Les tribulations de votre esclave indigne » (*Tart.*, 981, cf. 1477); « Je sais que vous avez trop de *bénignité*... » (*Tart.*, 1007). — 3^o^ Au sens ironique : « Les maris les plus *bénins* du monde » (*Ec. d. f.*, 296). — Cf. BOSSUET : « O Seigneur, vous qui donnez aux juges

ces regards *bénins...* » (*Le Tellier*).

Besoin. *Au besoin,* dans le besoin, dans la nécessité : « ... Encor vaut-il mieux s'en remettre, *au besoin,* A ceux à qui le Ciel en a commis le soin » (*Mis.*, 955) ; « ... Le Ciel, *au besoin,* l'a céans envoyé... » (*Tart.*, 147). — Cf. CORNEILLE : « Ainsi donc, *au besoin,* ton courage s'abat! » (*Cid*, V, 1).

Biais. Moyen détourné, habile : « Voyons, voyons un peu par quel *biais,* de quel air, Vous voulez soutenir un mensonge si clair « (*Mis.*, 1351); « On cherchera des *biais* pour le rompre [ce mariage] » (*Av.*, I, 5). — Cf. BOURDALOUE : « [L'intérêt] fait prendre à nos consciences tel *biais* et tel pli qu'il nous plaît de leur donner » (*Fausse conscience*, I).

[Molière compte *biais* tantôt pour une syllabe (*Mis.*, 1351 ; *F. sav.*, 1067), et tantôt pour deux syllabes (*Tart.*, 1600).]

Bienséance. Convenance morale et sociale : « Serait-il à propos et de la *bienséance* De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense? » (*Mis.*, 77).

[Signalons le sens de l'expression : *être à* ou *en la bienséance de quelqu'un,* pour *être à la disposition de quelqu'un,* dans un passage de l'*Étourdi* non cité dans ce volume : « Cette maison meublée *est à ma bienséance ;* je puis en disposer avec grande licence » (*Et.*, 1703).

Billevesée. Sottise, chose creuse : « Tous les propos qu'il tient sont des *billevesées* » (*F. sav.*, 612).

[Vient de *billeveze,* cornemuse, qui signifie au propre balle gonflée de vent.]

Bon. 1° Au sens de *courageux :* « J'ai le cœur trop *bon...* » (*Av.*, V, 5). — 2° Sens de *vrai, naturel :* « Ce style figuré... Sort du *bon* caractère et de la vérité » (*Mis.*, 386). — 3° Sens ironique : « Le voilà *bon* avec son habit d'empereur romain » (*D. Juan*, III, 5) ; « Timante encor, madame, est un *bon* caractère » (*Mis.*, 585). — 4° Dans l'expression *bonne femme* (*Tart.*, 173), *bon* est l'équivalent de *vieille.* Cf. *Av.*, I, 2.

Bouche. Nourriture. « Élevée dans une grande épargne de *bouche* » (*Av.*, II, 5).

[On disait dans ce sens *la bouche du Roi,* pour *les officiers de la Bouche,* chargés de la nourriture du Roi.]

Bourgeois. 1° Dans les listes de *personnages,* l'expression *bon bourgeois* signifie : *homme de bonne bourgeoisie.* — 2° La même expression paraît ironique, et dans le sens actuel, lorsque Dorante dit de M. Jourdain : « C'est un *bon bourgeois* assez ridicule, comme vous voyez... » (*Bourg. gent.*, III, 16). — 3° *Bourgeois,* adj., signifie, dans le langage précieux, *grossier* et *vulgaire :* « Ce que vous dites là est *du dernier bourgeois* » (*Pr. rid.*, sc. 4) ; « Un esprit composé d'atomes plus *bourgeois* » (*F. sav.*, 617). — *Droit de bourgeoisie,* au figuré : « Laquelle maladie ayant pris *droit de bourgeoisie* chez lui... » (*Pourc.*, I, 8). — Cf. BOILEAU « Ils nous traitent de *bourgeois* et disent que nous ne sommes pas galants » *(Dialog. des Héros de romans).*

Bourle. Mystification : « ... Une *bourle* que je veux faire à notre ridicule » (*Bourg. gent.*, III, 3).

[*Bourle* vient de l'ital. *burla,* comme *burlesque.*]

Bouter. *Mettre,* au sens propre et au sens figuré ; terme vieilli dès le XVII[e] siècle et que Molière place toujours dans la bouche des paysans ou des valets : « Monsieur, *boutez* dessus (s.-e. votre chapeau) » (*Méd. m. l.*, I, 5) ; « Tu ne dois pas te *bouter* en colère » (*D. Juan*, II. 3).

Branle. Impulsion, au sens figuré : « Ce sont eux qui donnent le *branle* à la réputation dans Paris » (*Pr. rid.*, sc. 9). — Cf. BOSSUET : « Luther donne le *branle* à ces mouvements » (*Variations*, I).

Brave. 1° Au sens d'*honnête,* ironiquement : « Que si vous aviez, en *brave* père, bien morigéné votre fils » (*Fourb. d. Scap.*, II, 1). — 2° Nom, au sens de *courageux,* ironique : « C'est un de ces *braves*

de profession » (*Id.*, II, 5). Cf. l'italien *bravo, bravi.* — 3° Pour désigner celui ou celle qui a de beaux habits, de la parure, etc... « Ta forte passion est d'être *brave* et leste » (*Ec. d. f.*, 1592). — Cf. LA FONTAINE : « Ce ne fut pas une petite joie pour Psyché de se voir si *brave*, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet était plein » (*Psyché*, 1); et Mme DE SÉVIGNÉ : « Mme de La Fayette me mande comme elle se fait *brave* pour la noce de son fils » (27 nov. 89).

Bravement. Sens ironique *bel et bien :* « Le malade mourut *bravement* pendant la consultation » (*Am. méd.*, II, 3). — Cf. LA FONTAINE : « ... Oui, reprit le lion, c'est *bravement* crié » (II, 29). Molière et La Fontaine jouent sur le double sens du mot.

Braverie. Luxe des habits, parure : « ... Adieu, notre *braverie* » (*Pr. rid.*, sc. 15); « La *braverie* et l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles » (*Am. méd.*, I, 1).

Brillant. Nom, *éclat :* « Voyant de ses yeux tous les *brillants* baisser » (*Tart.*, 127); « Et si je rends hommage aux *brillants* de leurs yeux » (*F. sav.*, 864); « Tous ces faux *brillants* où chacun se récrie » (*Mis.*, 416). — Cf. BOSSUET : « Un *brillant* et un feu d'esprit qui égayent » (*Parole de Dieu*, I).

Brimborions. Se dit de menus objets sans valeur : « Je ne vois partout que blancs d'œufs... et mille autres *brimborions* » (*Pr. rid.*, sc. 3); « ... Et cent *brimborions* dont l'aspect importune » (*F. sav.*, 567).

[L'étymologie paraît venir d'une déformation de *breviarium*, bréviaire, sous l'influence de bribe.]

Brisées. Cf. la note de la page 435.

Brocards. Traits satiriques : « On nous jette de tous côtés cent *brocards* à votre sujet » (*Av.*, III, 1); « Je ne puis souffrir Qu'aux *brocards* d'un chacun vous alliez vous offrir » (*Tart.*, 548). — Cf. BOILEAU : « Vous n'entendez partout qu'injurieux *brocards* » (*Ep.* X).

[Vient du nom de Brocard ou Burchard, évêque de Worms, au XIe siècle, qui avait fait un gros livre de sentences.]

Brouiller. *Mêler :* « Que nous *brouilles*-tu ici de ma fille » (*Av.*, V, 1).

Brouiller (Se). S'embarrasser de : « Et d'aucun autre soin ne *nous brouillons* l'esprit » (*Tart.*, 1228).

Bruit. 1° Réputation : « Et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous *donner bruit* de connaisseuse » (*Pr. rid.*, sc. 9) ; « Souviens-toi de ton livre et de son peu de *bruit* » (*F. sav.*, 1023). [Dans cet exemple, on voit le passage du sens propre au sens figuré de *réputation.*] « Vous avez dans le monde un *bruit* De n'être pas si renchérie » (*Amph.*, 138). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « C'est un petit garçon (le chevalier de Grignan) qui a bien le meilleur *bruit* qu'on puisse jamais souhaiter » (13 oct. 1675). — 2° Au sens de *nouvelle, propos :* « En m'apprenant les *bruits* que sur moi l'on publie » (*Mis.*, 918; « ... Faire courir le *bruit* que j'ai chez moi de l'argent caché » (*Av.*, I, 3).

Bureau. Au sens de *centre, lieu où se réunissent...* « Paris est le grand *bureau* des merveilles... » (*Pr. rid.*, sc. 9).

[L'étymologie est *bureau* (*bure*), étoffe de laine; ce sens s'est étendu à la table recouverte d'un tapis de *bureau*, puis à la pièce dans laquelle est placée cette table, puis à l'ensemble des personnes qui se réunissent autour de la table.]

But. De *but en blanc* (*Pr. rid.*, sc. 4), sans préparation, du premier coup.

[Vient du *blanc* de la cible : tirer droit au *blanc.*]

Buter à. Tendre à, viser à : « Toutes nos volontés ne *butent* qu'à vous plaire » (*Et.*, 1748).

C

Cabale. Molière désigne par ce mot : 1° L'action de *cabaler* contre quelqu'un : « Point de *cabale* entre eux, point d'intrigues

à suivre » (*Tart.*, 397; cf. *Mis.*, 155); 2° Plus souvent, réunion de gens qui *cabalent;* et plus particulièrement *cabale* de dévots : « Je verrai prendre mes intérêts à toute la *cabale* » (*D. Juan*, V, 2); « La *cabale* s'est réveillée... » (*Tart.*, 2e placet); « ... Le poids d'une *cabale* Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale » (*Tart.*, 1705).

Cabinet. 1° *Meuble à tiroir,* analogue à notre secrétaire : Alceste dit du sonnet d'Oronte : « Franchement, il est bon à mettre au *cabinet* (à garder dans un tiroir) » (*Mis.*, 376); 2° Pièce retirée d'un appartement : « Damis, sortant du petit *cabinet* où il s'était retiré... » (*Tart.*, IV, *jeu de scène*, 1021); 3° Pièce où l'on place le meuble appelé *cabinet*, lequel contient des objets rares et précieux; on disait le *cabinet du Roi*, pour désigner l'appartement où étaient renfermées les collections royales. « Quand ce coffret serait dans un *cabinet* curieux » (*Jal. d. B.*, 2).

[Pour la série des différents sens, cf. le mot *Bureau*.]

Cache. Endroit où l'on cache quelque chose : « On n'est pas peu embarrassé de trouver dans toute une maison une *cache* fidèle... » (*Av.*, I, 4). — Cf. LARIVEY : « Je suis venu devant pour voir la *cache* où repose ma bourse... » (*Les Esprits*, III, 2). — Molière a dû emprunter le mot à Larivey.

[Aujourd'hui, on emploie plutôt *cachette*.]

Cadeau. Repas ou divertissement offert à des dames : « Nous mènerions promener ces dames hors des portes et leur donnerions un *cadeau* » (*Pr. rid.*, sc. 11); « Les damoiseaux... qui joueront et donneront *cadeaux* » (*Éc. d. m.*, 223); « Les sérénades et les *cadeaux* que les présents ont suivis » (*Bourg. gent.*, III, 15). — Cf. LA FONTAINE : « Dieu me garde de feu et d'eau, De mauvais vin dans un *cadeau*... » (*Lettres*, 15). Dans *le Menteur*, de Corneille, la fête nautique que Dorante prétend avoir offerte à Clarice est appelée *cadeau*.

[Ne se dit plus que d'un *objet* que l'on offre comme présent, à l'occasion d'une fête, d'un anniversaire, etc... L'étymologie est *catena* (it. *catella*), petite chaîne . paraphe ou ornement dans l'écriture; puis *futilité, amusement*, etc.]

Cagot. Au sens d'hypocrite : « Un *cagot* de critique... » (*Tart.*, 45).

[Le sens primitif est *lépreux*, en béarnais.]

Çamon ou **Ça mon.** Expression adverbiale affirmative, vieillie à cette époque, et que Molière ne prête qu'à la bourgeoise Mme Jourdain et à la servante Toinette : « *Çamon vraiment !* il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles » (*Bourg. gent.*, III, 3); « *Çamon*, ma foi...! » (*Mal. imag.*, I, 2).

[Corneille écrit *c'est mon*, et l'on trouve, au XVIe siècle, *ce fait mon* et *assavoir mon*. Furetière veut expliquer cette expression par un mot sous-entendu : *c'est mon* (avis). D'après Henri Estienne, *mon* est l'équivalent de *mout, moult*, (latin *multum*, beaucoup).]

Cantonné. *Flanqué de...* « Un jeune gros dindon *cantonné* de pigeonneaux. » (*Bourg. gent.*, IV, 1).

[C'est un terme de blason. On appelait pièces *cantonnées* celles qui étaient accompagnées, dans le canton de l'écu, de quelques autres signes. L'Académie (1694) donne pour exemple : « *Croix cantonnée de quatre étoiles. Il porte une croix d'or et une étoile à chaque canton.* »]

Cape. Manteau ; au figuré : Ce sont de ces mérites qui n'ont que la *cape* et l'épée » (*Mis.*, *Lettre de Célimène*).

[Cette expression se disait, au propre, d'un cadet de famille, sans aucune fortune.]

Cas. Importance. « Ce que de plus que vous on en (d'âge) pourrait avoir. N'est pas d'un si grand *cas*... » (*Mis.*, 988); « Elle est d'humeur encor à n'en faire aucun *cas* » (*F. sav.*, 446).

Cavalier, ère. Opposé à pédant : « Tout ce que je fais a l'air *cavalier;* cela ne sent pas le pédant » (*Pr. rid.*, sc. 9); « ... C'est *à la cavalière* » (*Id.*, sc. 9).

[L'expression signifie : à la ma-

nière d'un gentilhomme; elle a passé, ainsi que l'adverbe *cavalièrement*, au sens de : *d'une manière impertinente, insolente.* — Cf. BOSSUET : « J'ai ouï parler... d'une manière plaisante et fort *à la cavalière* » (*Silence*, 2).]

Céans. Très usité jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle : *ici dedans*, (latin *ecce intus*), *à la maison, chez nous* : « Je n'aime point *céans* tous vos gens à latin » (*F. sav.*, 609); « Et s'il rentre *céans*, c'est à moi d'en sortir » (*Tart.*, 1208). — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ : « M^me^ Scarron vous aime; elle passe ici le carême ; et *céans* presque tous les soirs » (16 mars 72).

Chagrin. 1° A ordinairement, au XVII^e^ siècle, un sens plus fort que de nos jours (cf. *déplaisir, ennui, gêne, douleur*) : » Ce fils est le *chagrin* et le supplice de cette vie dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation » (*D. Juan*, IV, 4). — 2° Au sens de *mauvaise humeur* : « Ce *chagrin* philosophe est un peu trop sauvage » (*Mis.*, 97); « Monsieur Trissotin m'inspire au fond de l'âme un dominant *chagrin* » (*F. sav.*, 246); « Dans vos brusques *chagrins* je ne puis vous comprendre » (*Mis.*, 6). — 3° L'adjectif *chagrin, ine* a les mêmes sens : « Je ne vois pas... Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme *chagrine* » (*Mis.*, 782). — Cf. BOSSUET : « Il permet à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines, et de répandre partout un *chagrin* superbe... » (*Henriette de France*) ; BOILEAU : « Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passés » (*Ep.* 5).

Chaise. Outre le sens de siège, désigne dans Molière : 1° *La chaise à porteurs* : « Il y fait un peu crotté (à Paris) ; mais nous avons la *chaise* » (*Pr. rid.*, sc. 9); « Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise, Une heure au grand soleil tenu hors de ma *chaise* » (*Mis.*, 578) ; 2° *Chaire* : « Les savants ne sont bons que pour prêcher en *chaise* » (*F. sav.*, 1662). — Cf. FURETIÈRE : « A l'exemple de ceux qui ont fondé des *chaises* de théologie, de médecine ». (*Roman bourgeois*, I, 45.)

[*Chaire* et *chaise* viennent tous deux de *cathedra ;* il n'y a entre les deux mots qu'une différence de prononciation.]

Chanceux. Qui a de la chance, au sens ironique : « Me voilà bien *chanceuse !* » (*F. sav.*, 418).

[*Chance,* du latin *cadentia* dérivé de *cadere*, tomber, indique d'abord, au jeu, la chute des dés, et ne prend que tardivement, au figuré, un sens favorable. Cf. *Succès.*]

Change. Au sens de *changement* : « Mon cœur court-il au *change* ou si vous l'y poussez? » (*F. sav.*, 1187). — Cf. CORNEILLE : « ... Et vous m'osez pousser à la honte du *change* » (*Cid*, III, 5).

Chansons. Sens figuré de *bagatelle* : « Ne nous amusons point, ma fille, à ces *chansons* » (*Tart.*, 520) ; « Ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est? — Des *chansons !* » (*Bourg. gent.*, III, 3). — S'emploie fréquemment sous la forme exclamation : *Chansons !* (*Tart.*, 468 ; *Bourg. gent.*, III, 3).

Chanter. *Faire chanter*, au sens de forcer quelqu'un à faire quelque chose : « ... Et vous, mon petit musicien, je vous ferai *chanter* de la belle manière » (*Bourg. gent.*, II, 2).

[Ici Molière joue sur le mot.]

Chape. Autre forme de *cape*, manteau : « ... Vous menez *sous chape* un train que je hais fort » (*Tart.*, 24).

[*Chape chute* (manteau tombé) se disait d'une occasion imprévue. « ... Messer loup attendait *chape chute* à la porte » (LA FONTAINE, IV, 16).]

Chargé. Dans le sens de *comblé* : « De bienfaits chaque jour il est par moi *chargé* » *Tart.*, 1647).

Charme. 1° Pris au sens d'*influence magique*, dans : « ... Se peut-il qu'un homme ait un *charme* aujourd'hui A vous faire oublier toutes choses pour lui » (*Tart.*, 263). — 2° Au sens d'*appas* : « Après tant de sacrifices... que j'ai faits à ses *charmes* » (*Bourg. gent.*, III, 9); « Et sa douceur... Achève sur

les cœurs l'ouvrage de vos *charmes* » (*Mis.*, 470).

Chatouillant. Qui fait plaisir : « De *chatouillantes* approbations » (*Bourg. gent.*, I, 1).

Chercher. Pour *rechercher en mariage* : « Je ne saurais souffrir qu'on ne *cherche* ma fille Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille » (*F. sav.*, 1633).

Chère. Au sens de *repas* : « De la *chère*, ai-je fait, la dose est trop peu forte, Pour oser y prier des gens de votre sorte » (*Fâch.*, 83). Cf. *Pourc.*, I, 4.

[*Chère*, du bas latin *cara*, signifie proprement *visage*. Faire bonne *chère* = bien accueillir, et, de là, donner un bon repas.]

Chevir. Venir à bout d'obtenir quelque chose de quelqu'un : « Et votre petit chien Brusquet...? mord-il toujours bien aux jambes...? — Plus que jamais, et nous ne saurions en *chevir* » (*D. Juan*, IV, 3).

[*Chevir* se rattache à *chef* (du latin *caput*) pris dans le sens de *but* ou *achèvement* : cf. *Mener à chef, de rechef, achever*.]

Chèvre. Prendre la chèvre (*Bourg. gent.*, III, 10) : se fâcher, se piquer tout à coup, et pour un rien, par allusion aux mouvements brusques et capricieux de la chèvre.

Chimères. Dans le sens de *visions ridicules* : « Ne voyez-vous pas qu'il est fou? Et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses *chimères?* » (*Bourg. gent.*, III, 13; cf. *F. sav.*, 228, 392).

Choir. Tomber. « Un monde... Est *chu* tout au travers de notre tourbillon » (*F. sav.*, 1268).

[Déjà vieilli à cette époque.]

Clarté. 1° Lumière du jour, vie : « De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté, Des bassesses à qui vous devez la *clarté* » (*F. sav.*, 82). — 2° Connaissance, intelligence, lumières : « Je consens qu'une femme ait des *clartés* de tout » (*F. sav.*, 218; cf. *id.*, 40, 856, 887). — Cf. CORNEILLE : « Eternelles *clartés !* » (*Polyeucte*, IV, 3).

Clouer. Au sens figuré : « ... Et *clouer* de l'esprit à ses moindres propos » (*F. sav.*, 226).

[L'image est très heureuse; elle rend sensible ce qu'il y a d'artificiel, de superficiel, dans cet *esprit* que l'on *cloue* sur un sujet, et qui devrait plutôt sortir du sujet lui-même.]

Cœur. Courage. « Et le *cœur* est digne de blâme Contre les gens qui n'en ont pas » (*Amph.*, 377); « Et prendre assez de *cœur* pour dire un : je le veux » (*F. sav.*, 686).

Coiffer (se). 1° S'enticher de quelqu'un : « Si votre père est un bourru fieffé, Qui s'est de son Tartuffe entièrement *coiffé* » (*Tart.*, 628; cf. *Tart.*, 1315). — 2° S'enivrer : « Dis-nous un peu quel est le cabaret honnête Où tu t'es coiffé le cerveau » (*Amph.*, 1540).

Coin. *Place* : « Il peut tenir son *coin* parmi de beaux esprits « (*F. sav.*, 939).

[Sens propre : se dit, au jeu de paume, du joueur qui sait bien renvoyer les balles lancées de son côté.]

Colifichets. Bagatelles, ornements de pacotille : « ... Que ces *colifichets* dont le bon sens murmure « (*Mis.*, 404). — Cf. FÉNELON : « *Colifichets* dont certaines femmes sont si passionnées » (*Ed. d. f.*, 11).

[Etymologie incertaine. Le sens propre est : découpure de papier ou de carton.]

Collation. Au sens de *goûter* : « ... Je n'ai pas songé à vous donner un peu de *collation* avant que de partir » (*Av.*, III, 7); « Il nous a donné la *collation* où nous avons mangé des fruits... » (*Fourb. d. Scap.*, II, 7).

[Le sens propre de *collation* est *conférence*. Dans les couvents, la conférence du soir était suivie d'un repas léger auquel on a donné le nom de *collation*.]

Collet. Outre le sens propre (un grand *collet*, une épée et des dentelles, 2e *placet* pour *Tartuffe*), Molière emploie le sens figuré : « Je vous prêterai le *collet* en tout genre d'érudition » (*Am. méd.*, II, 4).

[*Prêter le collet* signifie : lutter corps à corps contre quelqu'un, mais s'emploie presque exclusivement au figuré.]

Coloré. Colorer, au sens figuré, signifie : *couvrir d'une apparence spécieuse.* « Vous nous payez, Monsieur, d'excuses *colorées* » (*Tart.*, 1217). — Cf. RACINE : « L'ingrat d'un faux respect *colorant* son injure » (*Britannicus*, I, 1).

Comblé. S'emploie habituellement avec un nom abstrait : *combler* d'aise, de joie, d'allégresse..., etc. Molière l'emploie une seule fois avec un nom concret : « Un carrosse fait de superbe manière, Et *comblé* de laquais et devant et derrière » (*Fâch.*, 96).

Comédie. Désigne au XVII^e^ siècle : 1° le genre spécial que nous appelons *comédie* par opposition à *tragédie*; — 2° toute espèce de genre dramatique ou de représentation. Dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, Molière emploie le premier sens; partout ailleurs, il emploie le second : « Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la *comédie*, si vous voulez... » (*Pr. rid.*, sc. 9). [C'est dans ce second sens qu'il faut entendre le titre de *Comédie-Française*.] — 3° Scène réelle qui amuse ceux qui en sont témoins : « Je vous dirai tout franc que cette maladie Partout où vous allez donne la *comédie* » (*Mis.*, 106).

Commerce. Relations mondaines, échange de sentiments, de lettres, etc. : « Dans le brillant *commerce* il se mêle sans cesse... » (*Mis.*, 597); Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout *commerce.* » (*Bourg. gent.*, III, 9); « On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis *commerces* de prose et de vers... » (*Pr. rid.*, sc. 9). — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ : « Je quitte Paris... voilà tous mes *commerces* dérangés... » (9 sept. 1675).

Commettre. 1° Au sens de *préposer à* : « Je vous *commets* au soin de nettoyer partout. » (*Av.*, III, 1). — 2° *S'exposer à, se compromettre* : « On ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses où je n'ai garde de *me commettre* » (*Av.* IV. 3); « Tout autre en votre place se serait bien gardé de *se commettre* comme vous faites » (*Imp. de V.*, 1).

[On emploie fréquemment, au XVII^e^ siècle, *commettre* transitif, dans le sens de *confier*, d'*exposer*, de *compromettre* : RACINE : « C'est un trésor trop cher pour oser le *commettre.* » (*Phèdre*, III, 3).

Compagnon. Dans le sens de *confrère* : « Moi ? si j'allais, madame, accorder vos demandes, Je me ferais siffler de tous mes *compagnons* » (*F. sav.*, 1611).

Complexion. Constitution, tempérament d'un individu : 1° Au sens propre : « Elle est d'une *complexion* trop délicate... » (*Am. méd.*, I, 1). 2° Au sens moral : « ...Nous pourrions avoir telles *complexions* Que tous deux du marché nous nous repentirions » (*Mis.*, 284).

Compliment. Sens très particulier dans ce vers : « On vous en devait bien au moins un *compliment* », dit Armande à sa mère en lui annonçant que Clitandre, sans l'avoir consultée, a demandé la main d'Henriette. (*F. sav.*, 1131). MM. Desfeuilles (*Lexique de Molière*, Hachette) expliquent : « On devait au moins, ne fût-ce que pour la forme, par simple politesse, vous en entretenir. »

Composé. Dans le sens du latin *Compositus*, bien agencé, bien construit : « Une grande marque que vous avez un corps parfaitement *composé*, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament » (*Mal. imag.*, III, 3).

Concerté. Arrangé, disposé, d'accord : « Une aventure, par le Ciel *concertée*, me fit voir la charmante Elise. » (*Av.*, V, 5); « Je me vois, ma cousine, ici persécutée Par des gens dont l'humeur y paraît *concertée* » (*Mis.*, 1653).

Condamner de. Déclarer quelqu'un coupable de quelque chose. « Et c'est trop *condamner* ma bouche d'imposture » (*Tart.*, 1350). — Cf. RACINE : « Il *me condamne*

encor *de* trop de cruauté » (*Mithridate*, IV. 5).

Conduite. *Conseil, direction.* « Il nous est enjoint de n'en disposer que par leur *conduite* » (*Av.*, I, 2). — Cf. RACINE : « .... Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa *conduite* » (*Britannicus*, IV, 2).

Confit. Au sens figuré de *tout pénétré de...* (comme le fruit imprégné de la liqueur et du sucre où il séjourne) « Cet hymen de tous biens comblera vos désirs, Il sera tout *confit* en douceurs et plaisirs » (*Tart.*, 532). — Cf. RÉGNIER : « Compagnons de Minerve et *confits* en science » (*Sat.*, I).

Congé. 1° Permission, autorisation : « Nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le *congé* de Messieurs les experts » (*Crit. Ec. d. f.* sc. 6); « Je lui donne à présent *congé* d'être Sosie... » (*Amph.* 1882). — 2° Action de quitter quelqu'un : « Et j'aurais pris déjà le *congé* qu'il faut prendre... » (*Mis.*, 1029); ou de le renvoyer : « L'on me donne aujourd'hui mon *congé*... » (*F. sav.*, 422).

Congruant. Qui s'accorde bien avec... « Que vous semble de ma petite oie? La trouvez-vous *congruante* à l'habit ?... (*Pr. rid.*, sc. 9).

[Terme du vocabulaire précieux. Cf. SOMAIZE au mot *Garniture*.]

Congrûment. *Correctement*, d'une façon qui soit *congruante* avec le bon usage : « Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment, On ne te puisse apprendre à parler *congrûment* ? (*F. sav.*, 482).

Connaître. Dans le sens de *reconnaître* : « Vous voyez votre erreur, et vous avez *connu* Que par un zèle feint vous étiez prévenu » (*Tart.*, 1611). — Cf. RACINE : « Et qui t'aurait *connu* déguisé de la sorte ? » (*Plaideurs*, II, 2). — LA FONTAINE : « A l'œuvre on *connaît* l'artisan » (*Fables*, I, 21).

Conseil. Direction que l'on reçoit de quelqu'un : « ... J'ai pour tout *conseil* ma volonté à suivre » (*Ec. d. m.*, 7). — Cf. CORNEILLE : « Je ne prendrai *conseil* que de mon désespoir » (*Polyeucte*, III, 2).

Consentir que... Dans le sens *d'admettre* : « Mais je veux *consentir qu'*elle soit pour un autre » (*Mis.*, 1341) : « Je *consens qu'*une femme ait des clartés de tout » (*F. sav.*, 218).

Considérable. Digne d'être pris en considération : « Le bien n'est pas *considérable* lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne » (*Av.*, I, 4); « C'est pour moi une épargne *considérable* » (*Av.*, I, 5); « Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc *considérable ?* » (*F. sav.*, 451). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Il n'y a rien que je trouve si *considérable* que la santé » (23 avr. 1690).

Considération. 1° Prudence, circonspection : « Avoir si peu de conduite et de *considération !* » (*Fourb. d. Scap.*, II, 5). Cf. BOSSUET : « Les récompenses et les châtiments étaient ordonnés avec grande *considération* » (*Hist. univ.*, III, 6).

Consommer (se) *dans.* Arriver à la perfection de : « Dans l'amour du prochain sa vertu *se consomme* » (*Tart.*, 1817).

[Molière, comme plusieurs écrivains de son temps, a parfois confondu *consommer* avec *consumer* (*Dép. am.*, 1703) ; le part. *consommé* a conservé de nos jours le sens de *parfait*.]

Constamment. Avec constance, courage : « ... A porter *constamment* de pareils accidents » (*F. sav.*, 1552). — Cf. CORNEILLE : « Il vient : préparons-nous à montrer *constamment* Ce que doit une amante à la mort d'un amant » (*Horace*, IV, 4).

Constituer. Établir, préparer : « Je vous *constitue*, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles » (*Av.*, III, 1).

Constitution. Outre le sens actuel, signifie *établissement d'une rente* : « A vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne *constitution* » (*Av.* I, 4). — Cf. LA FONTAINE : « Du surplus, montant à sept mille livres, il m'a fait *constitution* » (*Lettres*, 14 fév. 1656).

Consulter. 1° Intransitif : « Nous allons *consulter* ensemble » (*Am. méd.*, II. 2). « Ils *consultent* en me regardant. Quel dessein auraient-ils ? » (*Méd. m. l.*, I, 5). — Cf. Mme de Sévigné : « Je *consulterai* avec le coadjuteur quel livre on pourrait vous envoyer » (25 juin 1677). — 2° Transitif : « ... L'on doit commencer par *consulter* ensemble Les choses qu'on peut faire en cet événement » (*Tart.*, 1574) ; « Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais *consulter* la manière dont nous vous traiterons » (*Pourc.*, I, 8).

Convent. On trouve *convent* pour *couvent* dans plusieurs passages de Molière (*Méd. m. l.*, III, 6 ; *Tart.*, 1299 ; *Mal. imag.*, I, 5, etc.). C'est une orthographe étymologique (latin *conventus*) ; on prononçait toujours *couvent*.

Coquin. Terme injurieux, employé le plus souvent par des maîtres qui s'adressent à des valets (latin *coquinus*, cuisinier) : « Parbleu, *coquins*, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche... » (*D. Juan*, IV, 7).

Couché ou coucher. Le *coucher* du Roi, auquel étaient admis certains personnages de la cour : « Venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre au petit *coucher* » (*Pr. rid.*, sc. 7) ; « Moi, pourvu que je puisse être au petit *couché* » (*Mis.*, 739).

Couler (se). Se glisser chez quelqu'un. « Voilà... un scélérat... qui *s'est coulé* chez moi sous le titre de domestique. » (*Av.*, V, 5). — Cf. Corneille : « Un faux bruit *s'y coula* touchant la mort du roi » (*Rodogune*, I, 1).

Couleur. Apparence, prétexte hypocrite... : « Ils ont l'art de donner de belles *couleurs* à leurs intentions » (*Tart.*, 2e *placet*) ; « Des actions d'autrui, teintes de leurs *couleurs*, Ils pensent dans le monde autoriser les leurs » (*Tart.*, 111). — Cf. Racine : « J'inventai des *couleurs*, j'armai la calomnie » (*Esther*, II, 1). — Cf. *Colorer*.

Courir et courre. Molière dit : « *Courir un cerf* » (*Pr. rid.*, sc. II, et *Fâch.*, 488) ; et « *courre* un cerf » (*Fâch.*, 582), « *courre* un lièvre » (*George Dandin*, I, 6).

[*Courre* est l'ancien infinitif régulier ; *courir* est une forme plus moderne. *Courre* est resté dans le vocabulaire de la vénerie : *chasse à courre, courre un cerf.* — On voit que Molière, même en vénerie, emploie l'une et l'autre forme ; c'est la preuve qu'on n'avait pas encore spécialisé *courre*.]

Coutume. Dans le sens juridique : « ... Deux époux ! c'est trop pour la *coutume* » (*F. sav.*, 1624) ; « La *coutume* y résiste... » (*Mal. imag.*, I, 7).

Crasse. Épaisse. « Une humeur *crasse* et féculente » (*Pourc.*, I, 8.)

[Comme adjectif, *crasse* s'emploie surtout aujourd'hui au sens figuré : ignorance *crasse*.]

Créance. Au sens de *conviction, persuasion* : « ... Si de cette *créance* il peut s'être flatté... » (*Mis.*, 1726). — Cf. La Rochefoucauld : « Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la *créance* que c'est nous qui les quittons » (*Maximes*, 192).

[*Créance* est le doublet de *croyance*. Ne se dit plus que d'une pièce établissant qu'une somme nous est due.]

Croupières. *Tailler des croupières* : mettre l'épée dans les reins : « Les ennemis pensent nous tailler des *croupières* » (*Amph.*, 252).

[La *croupière* est la partie du harnais qui fixe la selle à la queue du cheval ; l'expression est venue des coups que le cavalier poursuivi reçoit sur la croupe de son cheval.]

Cuistre. Domestique de collège, et, de là, *pédant* : « Allez, cuistre... » (*F. sav.*, 1018). — Cf. Sorel : « Hortensius commanda à son *cuistre* (au sens propre) d'aller prier à déjeuner un autre vieux pédant » (*Francion*, 131).

Curieux. — *Curieux de* : soucieux de : « Elle n'est *curieuse* que d'une propreté fort simple... » (*Av.*, II, 5) ; « Un tourneau... fort utile à ceux qui sont *curieux* de distiller » (*Av.*, II, 1). — Cf. La Bruyère : « Il y a des âmes...,

curieuses et avides *du* denier dix » (VI).

Curiosité. *Curiosités :* sciences dignes d'être connues : « *Le maître de philosophie :* Je vous expliquerai à fond toutes ces *curiosités* » (*Bourg. gent.*, II, 4).

D

Dam. Dommage : « A votre *dam*... » (*Et.*, 625). — Cf. La Fontaine : « Il y viendra, le drôle ! Il y vint à son *dam* » (XII, 23).

[Latin : *damnum*.]

Dame ! Exclamation. « Oh ! *dame*, interrompez-moi donc » (*D. Juan*, III, 1).

[*Dame*, en ce sens, vient du latin *dominum*, seigneur ! Cf. Dame-Dieu (Seigneur Dieu) et voyez dans ce Lexique l'article *Trédame*. — *Dame*, titre donné au XVII^e^ siècle à la femme noble, vient de *dominam*.]

Damoiseau. Au sens ironique de jeune homme mondain : « ... Sans être *damoiseau*, Tartuffe est fait de sorte... « (*Tart.*, 559); « Et chez vous iront les *damoiseaux* » (*Éc. d. m.*, 225).

[*Damoiseau*, au moyen âge, se disait du jeune homme qui n'était pas encore chevalier. C'est un diminutif de *dame*, seigneur; cf. *Vidame*, vice-seigneur.]

Dé (Tenir le). Au sens figuré de *prendre son tour, avoir son tour*, et de *tenir ou diriger la conversation :* « A vous le *dé*, Monsieur. » (*Mis.* V, 4); « ... Madame à jaser *tient le dé* tout le jour » (*Tart.*, 143).

[Métaphore tirée du jeu de trictrac.]

Débattre. Au sens de *contester :* « Ce titre par aucun ne leur est *débattu* » (*Tart.*, 387).

[Dérive des locutions : débattre le prix d'un objet avec un marchand; c'est une affaire à débattre.]

Décret. — Sens juridique; ordonnance du magistrat qui *décrète* la saisie des biens ou de la personne : « J'aurai un *décret* contre toi » (*Mar. forcé*, sc. 5).

Décréter. Rendre un *décret* contre quelqu'un : « ... Mamie, et j'en décrète aussi contre les femmes » (*Tart.*,, 1806). — Cf. Racine : « L'on décrète : on le prend » (*Plaideurs*, III, 3).

Défaite. Excuse ou explication mal fondée : « On ne s'aveugle point par de vaines *défaites* » (*Mis.*, 1009). — Cf. Bossuet : « Il ne reste qu'une *défaite* aux nouveaux mystiques » (*Etats d'oraison*, 3).

Démanger (Se). — « Il le gratte par où il *se démange* » (*Bourg. gent.*, III, 4).

[La forme régulière était, au XVII^e^ siècle : « ... par où il *lui* démange ». Mais, sans doute par analogie avec *se gratter*, on disait dans le peuple : *se démanger*. M^me^ Jourdain use donc d'une forme triviale et proverbiale.]

Démêler (s'en). Se tirer avantageusement de quelque entreprise : « Voici un acteur qui s'*en démêle* parfois » (*Imp. de V.*, sc. 1).

Demeurer. Tarder. » Oui, c'est trop *demeurer*, sans doute, à l'accomplir... » (*Tart.*, 1899); « ... Je n'ai *demeuré* qu'un quart d'heure à le faire » (*Mis.*, 313).

[Ce second exemple montre bien le passage du sens de *s'arrêter à*... au sens plus rare de *tarder*.]

Démon. 1° Au sens d'être supérieur, clairvoyant, spirituel : « Il a de l'esprit comme un *démon* » (*Pr. rid.*, sc. 11). — 2° Au sens d'être malfaisant : « ... Il faudrait pour le lire être pis que *démon* » (*Mis.*, 1451).

Dénicher. Partir vivement, comme un chien chassé de sa niche : « *Dénichons* de céans, et sans cérémonie » (*Tart.*, 1554).

Départir (se.) Renoncer à : « Tu ne t'es pas *départi* d'y prétendre? » (*Av.*, IV, 5).

[*Se départir* se construit plutôt avec un nom; cette construction avec un infinitif était déjà vieillie.]

Déplaisir. Sens beaucoup plus fort au XVII^e^ siècle que de nos jours : « Quelle peine à cacher mon *déplaisir* cuisant » (*Éc. d. f.*, 978); « Tu ne compatis point aux *déplaisirs* des gens » (*Tart.*, 620). — Cf. Corneille : « Chimène, je prends part à votre *déplaisir* » (*Cid*, II, 5).

Déportement. Manière de se

comporter. N'a pas en soi un sens défavorable et est souvent accompagné d'un qualificatif *bon* ou *mauvais*. « Les *mauvais déportements* des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs pères leur donnent » (*Fourb. d. Scap.*, II, 1). — « ... Si vous vouliez, tous vos *déportements* Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements » (*Mis.*, 903).

[Dans ce vers, il faut bien se garder de donner à *déportements* le sens actuel : ici, le mot signifie *manière d'agir*.]

Derechef. En reprenant les choses du *chef*, du commencement. Cf. l'article *Chevir*.

Désopiler. Au sens technique et médical de *déboucher* (*des-opilare*) : « ... En même temps de le purger, *désopiler* et évacuer par purgatifs... » (*Pourc.*, I, 8.)

[De l'expression *désopiler la rate* est venu le sens de *faire rire*.]

Déterger. Nettoyer, au sens médical : « Prenez, Monsieur... c'est pour *déterger* » (*Pourc.*, I, 11).

Déterminer. Au sens d'*ordonner* : « ... Cet homme est Monsieur que je vous *détermine* A voir comme l'époux que mon choix vous destine » (*F. sav.*, 1073).

Détruire. Ruiner quelqu'un, le perdre : « ... Vouloir me détruire » (*F. sav.*, 1163). Cf. RACINE : « ... Mithridate *détruit* » (*Mithridate*, III, sc. 1).

Devers. Pour *vers*.

[Molière n'emploie ce mot que six fois dans toute son œuvre. On ne le trouve dans aucune de ses grandes comédies, sauf dans l'*Ecole des femmes* (1401). Il était déjà vieilli, mais fort en usage : on le voit couramment dans Corneille, La Fontaine, Boileau.]

Devis. Propos, discours : « ... Tuez-vous donc vite : Ah ! que de longs devis? (*Et.*, 697). — Cf. LA FONTAINE : « Plaisants repas, menus devis » (Ep. 23).

[Vieilli au temps de Molière, qui ne l'emploie qu'une fois.]

Dévisager. Au sens étymologique d'abîmer le visage : « ... Ces prudes sauvages... dont l'honneur... veut au moindre mot *dévisager* les gens » (*Tart.*, 1332).

[Tout en conservant ce sens, *dévisager* signifie aussi aujourd'hui : regarder en face, d'une façon insolente.]

Diablerie. 1° Au sens de *magie* : *Et.*, 139. — 2° Au sens de *mauvais caractère* : « Et cependant, avec toute sa *diablerie*, Il faut que je l'appelle et « mon cœur » et « ma mie » (*F. sav.*, 675).

Diablesse. 1° Nom. fém. (*Ec. d. f.*, 1296). — 2° Adj. : « Je veux une vertu qui ne soit point *diablesse* » (*Tart.*, 1334).

Diantre. Diable ; s'emploie dans les mêmes locutions que *diable* : « Et qui *diantre* vous pousse à vous faire imprimer ? » (*Mis.*, 364) ; « Le *diantre* est d'en pouvoir trouver les moyens » (*Av.*, IV, 1) ; « *Diantre* ! (*Méd. m. l.*, I, 5, etc.).

[Selon Littré, *diantre* est un euphémisme pour *diable*, comme *bleu* pour *Dieu*, dans morbleu, corbleu, etc...]

Digérer. 1° Au sens de *disposer, arranger...* « Un discours mal *digéré*... » (*Jal. d. B.*, sc. 2). — 2° Au sens d'*admettre* : « Dites ce que vous voudrez, je ne saurais *digérer* cela » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6) ; « Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne saurais les *digérer* » (*Méd. m. l.*, I, 4). — Cf., pour le sens 1, BOSSUET : « [Moïse] meurt et laisse aux Israélites toute leur histoire, qu'il avait soigneusement *digérée* dès l'origine du monde... » (*Hist. univ.*, I, 4).

Discours. 1° Au sens général de *paroles* : « C'est à vous, s'il vous plaît, que ce *discours* s'adresse » (*Mis.*, 261). — 2° *Entretien* : « Remettons ce *discours* pour une autre saison » (*F. sav.*, 1271) ; « Reprenons le *discours* » (*Id.*, 398) ; « Sur vous des *discours* on tourna la matière » (*Mis.*, 886).

[*Discours*, du latin *discursus*, a le sens exact d'*exposé suivi sur un sujet* ; de là le titre de *Discours* donné à tant d'ouvrages qui n'ont rien d'oratoire, au XVII^e^ siècle et au XVIII^e^ siècle : *Discours de la méthode*, *Discours sur l'histoire universelle*, *Discours sur l'origine de l'inégalité*..., etc.

Discret. Au sens de *judicieux, prudent :* « ... Leur *discrète* conduite (leur judicieuse administration) a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir » (*Av.*, I, 2). — Cf. RACINE : » Cette sincérité sans doute est peu *discrète* » (*Britannicus*, II, 3).

Dispute et **disputer.** *Discussion, discuter :* « Laissez-moi, sans *dispute*, attendre Célimène « (*Mis.*, 1577) ; « ... Nous *disputons* qui est le marquis de la *Critique* de Molière » (*Imp. d. V.*, sc. 4).

[Sens venu de la *dispute* scolastique, dans les écoles du moyen âge.]

Distraire. *Détourner* de : « Vos soins ne m'en peuvent *distraire* » (*Mis.*, 330). — Cf. RACINE : « Les dieux de ce dessein puissent-ils le *distraire* » (*Britannicus*, IV, sc. 4).

Divertir. Au sens de *distraire*, avec un complément direct abstrait : « ... Cherchant à *divertir cette tristesse...* » (*Fourb. Scap.*, II, 5). — Cf. CORNEILLE : « Afin de *divertir* L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir » (*Rodogune*, V, 4).

Divertissement. Au sens de : *ce qui détourne des préoccupations...* « Je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des *divertissements* qui seront mieux de son humeur » (*Am. méd.*, I, 1) ; « Supposé... que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de *divertissements...* » (Préf. de *Tart.*). — Cf. PASCAL : « Ils ont un intérêt secret à chercher le *divertissement* et l'occupation au dehors » (*Pensées*, IV, 2).

Domestique. Qui fait partie de la *maison* (domus) ; se dit de l'intendant, et même, à la cour, des gentilshommes de service : « Cet ardent amour... qui vous a réduit... à vous revêtir de l'emploi de *domestique* de mon père » (*Av.*, I, 1) ; « Heureux qui peut avoir un *domestique* de la sorte ! » (*Id.*, I, 6). — Cf. RETZ : « La Rochepot, mon cousin germain et mon ami intime, était *domestique* de feu M. le duc d'Orléans » (Mémoires, 1639) ; FÉNELON : « *Marie de Médicis à Richelieu* : Jamais *domestique* n'a dû tant de bienfaits à sa maîtresse... » (*Dialogues des morts*).

Dominant. Qui résiste à tout, dont on ne peut triompher : « Monsieur Trissotin m'inspire au fond de l'âme un *dominant* chagrin » (*F. sav.*, 246).

Donner. 1° *Donner dans* ou *donner chez*, pour *payer de sa personne :* « ... Nous *donnions* chez les dames romaines » (*F. sav.*, 347). [C'est un terme emprunté au langage militaire ; il indique l'impétuosité d'une attaque.] — 2° *En donner* à quelqu'un ; le tromper. « Ah ! ah ! l'homme de bien, vous m'*en* vouliez *donner ?* » *Tart.*, 1544). [On dit dans le même sens : *en donner à garder.*]. Cf. CORNEILLE : « ... Le fourbe qu'il est *en* a trop *donné* » (*Menteur*, IV, 8).

Donzelle. Ironique, pour *demoiselle* : « Nos *donzelles* ridicules... » (*Pr. rid.*, sc. 1).

[Venu de l'ital. *donzella*, du latin *dominicellam.*]

Dor. Forme populaire pour *de l'or*, tirée du verbe *dorer.* « Il porte une jaquette à grand'basques plissées, Avec du *dor* dessus » (*Mis.*, 746). Cf. *Don Juan*, II, 1.

Dot. Molière fait ce mot tantôt masculin tantôt féminin : « C'est une raillerie que de vouloir me constituer *son dot* de toutes les dépenses qu'elle ne fera point (*Av.*, II, 5) ; « ... du tiers *du dot* (*Ec. d. f.*, 1058) ; — « Veuillez. Nous exprimer *la dot* en mines et talents » (*F. sav.*, 1608).

[Vaugelas fait *dot* masc. comme le latin *dotem* d'où il dérive. Furetière et l'Académie le font féminin ; ce dernier genre a prévalu, probablement à cause de la prononciation *dote.*]

Doux. Pris subst. « Pousser le *doux*, le tendre et le passionné » (*Pr. rid.*, sc. 9). « Nous n'avons garde de donner dans le *doux* de votre flatterie » (*Id.*, id.).

[Vocabulaire précieux.]

Doucette. Diminutif de *doux*, employé ironiquement : « ... Vous n'y touchez pas, tant vous semblez *doucette* » (*Tart.*, 21).

Doute (Sans). Au sens affirmatif de *sans aucun doute* : « Son air et ses manières? — Admirables, sans doute » (*Av.*, I, 4); Cf. *Pr. rid.*, sc. 12; *Av.*, III, 7).

Dragon. Désigne une femme acariâtre : « Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai *dragon* » (*F. sav.*, 674); « ... ces *dragons* de vertu » (*Ec. d. f.*, 1296). — Molière emploie aussi *dragonne* (*Mal. imag.*, 1re intermède).

[Expression simplifiée pour *dragon de vertu* : qui veille sur la vertu comme le *dragon* de Colchide veillait sur la toison d'or.]

Droit (à). Pour *à droite* : « M'attaquer *à droit* et à gauche » (*Pr. rid.*, sc. 9); « Vous ne sauriez faire un pas ni *à droit* ni à gauche que vous ne tombiez entre leurs mains » (*Fourb. d. Scap.*, III, 2).

Dû (faire le). Accomplir les obligations de... « Allons, Monsieur, faites le *dû* de votre charge » (*Av.*, V, 3); « ... Et qu'au *dû* de ma charge on ne me trouble en rien » (*Tart.*, 1794).

Dulcifié. Adouci. Molière l'emploie pour qualifier un sentiment : « Voilà tout mon courroux Déjà *dulcifié* (*Dép am.*, 1448).

E

Ebaubi. Interdit, surpris : « Je suis toute *ébaubie*, et je tombe des nues » (*Tart.*, 1814).

[Du latin *balbus*, bègue; se dit de quelqu'un que la surprise fait *balbutier*.]

Eblouir. Au sens de tromper par des raisons spécieuses : « ... Par cent dehors fardés à l'art de l'*éblouir* » (*Tart.*, 200). — Cf. CORNEILLE : « ... Mais n'espère non plus m'*éblouir* de parjures » (*Cinna*, IV, 5).

Echarpe. Avoir l'esprit en *écharpe* : avoir l'esprit brouillé (*Jal. d. B.*, sc. 2).

[C'est-à-dire *de travers*, par comparaison avec la position de l'écharpe, qui se porte en bandoulière.]

Eclairer. Au sens d'espionner : « J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire, Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous *éclaire* » (*Tart.*, 898). — Cf. RACINE : « Ceux même dont les yeux les devaient *éclairer*, Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer » (*Bajazet*, I, 3).

[Cf. le sens d'*éclaireur*.]

Eclat. 1° *Noblesse.* On trouve dans le *Mis.* (85) l'expression complète : *éclat de sa race*; mais dans *Amph.* (841) : « Un homme *sans éclat* ». — 2° Manifestation bruyante d'un sentiment : « ... Vos *éclats* de zèle » (*Mis.* 924). — 3° *Scandale* : « L'*éclat* que fait ce bruit n'est point à votre gloire » (*Tart.*, 1186). « Pour moi, de tels propos je me ris simplement, Et l'*éclat* là-dessus ne me plaît nullement » (*Tart.*, 1328).

Eclatant. Qui fait scandale : « Modérez, s'il vous plaît, ces transports *éclatants* » (*Tart.*, 1639).

Eclater. Au sens, assez faible, de se manifester : « A ne rien pardonner le pur amour *éclate* » (*Mis.*, 702).

Economie. Bonne administration (et non *épargne*) : « Régler la dépense avec *économie* » (*F. sav.*, 575).

[Sens étymologique.]

Ecot. Désigne, outre le prix que chacun paye pour sa dépense, la réunion de ceux qui mangent ensemble : « ... Parlez à votre *écot* » (*Tart.*, 1307) signifie : parlez à ceux qui sont avec vous, de votre parti. Se dit pour imposer silence à quelqu'un qui vous adresse inopinément la parole.

Ecouter. Recevoir favorablement, en prêtant une oreille complaisante : « Le choix est glorieux et vaut bien qu'on l'*écoute* » (*Tart.*, 698).

Ecrier (s'). Pousser des cris d'admiration : « Nous ferons notre devoir de nous *écrier* comme il faut sur tout ce qu'on dira » (*Pr. rid.*, sc. 9).

Effet. 1° Réalisation : « De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose, J'ai soupçon que Tartuffe à son *effet* s'oppose » (*Tart.*, 218); — « ... L'effort qu'elle fait De ce qu'elle veut rompre aura pressé *l'effet* » (*F. sav.*, 1400). — 2° Ce qui, d'une façon *effective*, représente l'avoir de quelqu'un; et

particulièrement titres, valeurs : « La maladie qu'on m'a donnée à guérir est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes *effets* » (*Pourc.*, II, 2) ; « ... En venant à vouloir voir clair aux *effets* de notre marquise » (*Av.*, IV, 1).

Efficace. Nom : « L'*efficace* et la douceur des remèdes que vous avez... proposés. » (*Pourc.*, I. 8). — Cf. CORNEILLE : « ... Mais sa grâce Ne descend pas toujours avec même *efficace* » (*Polyeucte*, I, 1); BOSSUET : « ... une telle *efficace* de séduction et d'erreur » (*H. des Variations*, I, 33).

Elancement. Mouvement de l'âme vers Dieu : « Il faisait des soupirs, de grands *élancements* » (*Tart.*, 287).

[Vocabulaire de la théologie mystique.]

Elire. Choisir : « Ici, Valère. Nous t'avons *élu* pour nous dire... » (*Av.*, I, 5); « Croyez que le mari que j'ai su vous *élire*... » (*Tart.*, 573); « Allons voir quel conseil on doit vous faire *élire*... » (*Id.*, 1822).

Eluder. Tromper quelqu'un : « J'*éludais* un chacun d'un œil si vraisemblable... » (*Et.*, 683).

[Ne s'emploie plus jamais avec un nom de personne.]

Embéguiner (s'). Comme *se coiffer* de quelqu'un : « Ce beau Monsieur le comte dont vous vous êtes *embéguiné*. » (*Bourg. gent.*, II, 3); cf. *Mal. imag.*, III, 2).

Empêché. Retenu par une affaire : « Dis-lui que je suis *empêché*, et qu'il revienne une autre fois » (*Av.*, III, 8).

Enbas, pour *en bas*. — Cette locution adverbiale a été prise pour un mot unique, et elle est précédée de *en* : « Vous avez mis les fleurs *en enbas*. (*Bourg. gent.*, II, 5); on trouve, dans le même passage, *en enhaut*.

Encanailler (s'). Se compromettre avec la *canaille* et en prendre les habitudes : « Il est vrai... que le siècle s'*encanaille* furieusement ». (*Crit. Ec. des f.*, sc. 6.)

[Le mot est du vocabulaire des précieuses.]

Encens. Au pluriel, dans le sens de témoignages d'admiration, compliments, inspirés par l'amour : « Cet empire qui tient la raison sur les sens Ne fait pas renoncer aux douceurs des *encens* » (*F. sav.*, 102); « ... Aux *encens* qu'elle donne à son héros d'esprit » (*Id.*, 230).

Enchanter. Au sens étymologique de charmer : « ... J'ai cru trouver quelque sincérité Dans les traîtres appas dont je fus *enchanté* » (*Mis.*, 1320). — Cf. BOSSUET : « ... Nos cœurs *enchantés* de l'amour du monde » (Or. fun. H. d'Angl.).

Enclouure. Difficulté ; point délicat ; secret : « De l'argent, dites-vous ? ah ! c'est donc l'*enclouure* » (*Et.*, 623); « On a deviné l'*enclouure* » (*Bourg. gent.*, III, 10).

[Signifie au propre : blessure d'un cheval qui a un clou dans le pied.]

Endroit. Au sens d'occasion, circonstance : « Il est bien des *endroits* où la pleine franchise Deviendrait ridicule... » (*Mis.*, 73).

Engager. S'attacher quelqu'un : « ... A quel prix aujourd'hui l'on peut les (les amants) *engager* » (*Mis.*, 1004).

Engager (s'). Au sens de s'endetter : « ... Il faut que maintenant je m'*engage* de tous côtés... » (*Av.*, I, 1).

Engendrer (s'). Prendre un gendre : « Ma foi, je m'*engendrais* d'une belle manière » (*Et.*, 656); cf. *Mal. imag.*, II, 4).

Enjôleux. Forme populaire pour enjôleur. (*Bourg. gent.*, II, 4).

Ennui. Sens beaucoup plus fort au XVII^e^ siècle que de nos jours : « D'où vient que vos rivaux vous causent de l'*ennui* » (*Mis.*, I, 239); « Ne fortifiez point l'excès de mes *ennuis* Des larmes de votre tendresse » (*Psyché*, 722). — Cf. RACINE : « ... Traîner de mers en mers ma chaîne et mes *ennuis*. » (*Andromaque*, I, 1); « Dans l'Orient désert quel devint mon *ennui* ! » (*Bérénice*, I, 4.)

Entendre. Au sens de comprendre : « Je n'*entends* point le latin » (*Pr. rid.*, sc. 6). « ... Je sais

sous ce nom ce qu'il faut que *j'entende* » (*F. sav.*, 304).

[Emploi très étendu chez Molière et chez tous les écrivains du XVII^e siècle.]

Entendement. Intelligence, au sens philosophique. (*Jal. du B.*, sc. 2).

Entiché. Envahi par, corrompu : « Mon frère, ce discours sent le libertinage. Vous en êtes un peu dans votre âme *entiché* » (*Tart.*, 315).

[Forme picarde de *entaché*.]

Entretenir. Entretenir quelqu'un, pour s'entretenir avec quelqu'un : « Il semble que le sort... Ait juré d'empêcher que je vous *entretienne* » (*Mis.*, 1478).

Enveloppe. Au sens de symbole, figure : « L'*enveloppe* est jolie et vaut un million » (*F. sav.*, 834).

Epiderme. Au féminin (*F. sav.*, 1065); est aujourd'hui du masculin.

[Le féminin est conforme à l'étymologie grecque.]

Epiloguer. Critiquer; « ... Un savant qui sans cesse *épilogue* » (*F. sav.*, 1657).

Epouser. Au sens figuré : « Sur les questions qu'on pourra proposer Faire entrer chaque secte et n'en point *épouser* » (*F. sav.*, 876).

Equipage. 1° Sens plus général qu'aujourd'hui; comprend la toilette, le train de maison : « ... Les entretiens Ne sont que de chevaux, d'*équipage* et de chiens » (*Mis.*, 600). — 2° Habillement, accoutrement : « Qu'est-ce donc, mon mari, que cet *équipage*-là » (*Bourg. gent.*, III, 3).

Escroc. Celui qui vole en dupant. « Et vous, mon brave *escroc*, vous ne tenez plus rien » (*Et.*, 653).

Espérer. Espérer à, au sens où nous mettrions : *espérer en* ou *dans* : « Mais *j'espère aux* bontés qu'une autre aura pour moi » (*Tart.*, 724). — Cf. MALHERBE : « *N'espérons* plus, mon âme, *aux* promesses du monde » (*Paraphrase* du ps. 145).

Esprit (bel). 1° Pour désigner le goût des lettres, presque toujours avec un sens ironique. « Et pour l'homme à la veste, qui s'est jeté dans le *bel esprit*... » (*Mis.*, V, Lettre de Célimène). — 3° Celui qui fait profession de ce goût : « Quel *bel esprit* est des vôtres ? » (*Pr. rid.*, sc. 9); « Il peut tenir son coin parmi de *beaux esprits* » (*F. sav.*, 939).

Essai. 1° Tentative : « Et non content encor de ces lâches *essais.* » (*Tart.*, 1651). — 2° *A l'essai* : à l'épreuve : « Ce que son philosophe à l'*essai* pouvait être » (*F. sav.*, 1764).

Essuyer. Supporter. « Je viens d'en *essuyer* un des plus fatigants » (*Mis.*, 576); « ... Au combat que *j'essuie* » (*F. sav.*, 1325).

Estime. « Être *dans l'estime* de quelqu'un ». « Je me vois *dans l'estime* autant qu'on y puisse être » (*Mis.*, 801); « En quelle *estime* est-il, mon frère, auprès de vous? » (*F. sav.*, 338).

Étage. Au sens de degré, rang. « Il tutoye en parlant ceux du plus haut *étage* » (*Mis.*, 26); « Mon Dieu, que votre esprit est d'un *étage* bas ! » (*F. sav.*, 26).

État. Dans le sens de tenue, toilette : « Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir *l'état* que vous portez » (*Av.*, I, 4); « Vous êtes dépensière; et cet *état* me blesse Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse » (*Tart.*, 29).

Étonner. Sens très fort au XVII^e siècle : frapper de stupéfaction ou de terreur : « Par cette question il faut que je l'*étonne* : c'est de quoi le confondre... « (*Amph.*, 494); « Je me représente à toute heure ce péril *etonnant*... » (*Av.*, I, 1). — Cf. RACINE : « Seigneur, avec raison je demeure *étonnée*... » (*Britannicus*, II, 2).

Evader (s'). Au sens figuré : « Je vois notre maison, et ma frayeur s'*évade* » (*Amph.*, 189).

Exagérateur. Qui exagère. « Un homme... point du tout *exagérateur* incommode » (*Am. magn.*, II, 2). — Littré cite un autre exemple de Balzac (*Aristippe*).

Expédier. Achever, tuer. « C'est le coup, scélérat, par où tu m'*expédies* » (*Tart.*, 1865).

F

Fâcheux. Importun. Employé comme nom et comme adjectif : La comédie des *Fâcheux* : « Que vous êtes *fâcheux !* Il vient. Retirez-vous » (*Tart.*, 852). — Cf. BOILEAU : « ... Quelquefois de *fâcheux* arrivent trois volées « *Epître* 6).

Façon. 1° Au sens d'apparence : « Ce ne sont plus que des idées ou des fantômes, des *façons* de chevaux » (*Av.*, III, 1). — 2° Manières affectées : « A force de *façons* il assomme le monde » (*Mis.*, 590).

Façonnier. Qui fait des façons, hypocrite. « La plus grande *façonnière* du monde » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 2) : « De tous vos *façonniers* on n'est point les esclaves » (*Tart.*, 325).

Factotон. Pour *factotum* (cf. *toton, rogaton*). Celui qui fait tout, ou qui veut se mêler de tout : « Aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le *factotон* » (*Av.*, III, 1).

Fadaises. Sottises, plaisanteries qui n'ont pas de sel : « ... les *fadaises* dont cette comédie est assaisonnée » (*Crit. Ec. de f.*, sc. 3).

Faible. Nom : 1° dans le sens de *faiblesse :* « Il ne faut que ce *faible* à décrier un homme « (*Mis.*, 354). — 2° Au sens d'inclination naturelle pour... « Ah ! traîtresse, mon *faible* est étrange pour vous » (*Mis.*, 1415). « ... Et dans les petits soins son *faible* se resserre » (*F. sav.*, 60).

Faillir. *Faillir à :* manquer à sa parole ; on joue sur l'expression dans la phrase suivante, qui est une sorte de proverbe : « Il ne manquera pas d'*y faillir* » (*Bourg. gent.*, III, 3).

Faire. 1° *Faire* s'emploie fréquemment au XVII^e^ siècle au sens d'un autre verbe déjà exprimé, et dont on veut éviter la répétition : « ... Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils *font* » (*Mis.*, 92) ; « Vous devriez l'apprendre [la musique], comme vous *faites* la danse » (*Bourg. gent.*, I, 2). — Cf. CORNEILLE : « ... Puisque par ce choix Albe montre, en effet, Qu'elle m'estime autant que Rome vous a *fait* » (*Horace*, II, 3). — 2° Au sens de rendre : « J'aurai soin qu'on soupe de bonne heure pour ne point vous *faire* malades » (*Av.*, II, 3. — 3° *Faire* exprime un mode d'action, avec un mot qui lui sert de complément : « ... Qui de civilités avec tous *font combat* » (*Mis.*, 47). Cf. les locutions : *faire loi, faire autorité*, etc.

Falloir (s'en). Manquer. « Vous ne les auriez pas, s'il *s'en fallait* un double » (*Méd. m. l.*, I, 5).

Fait. 1° Conduite, manière d'agir : « Tout son *fait*, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie » (*Tart.*, 70). — Cf. LA FONTAINE : « Son *fait* consistait en adresse » (*Fables*, VII, 15). — 2° Part que l'on reçoit, chose que l'on possède. « Bienheureux qui a tout son *fait* bien placé... » (*Av.*, I, 4). — Cf. LA FONTAINE : « Son *fait*, dit-on, consiste en des pierres de prix .. » (*Fables*, X, 9).

Fanfare. Fracas : « ... Ton demi-cent d'épingles de Paris, Que tu me donnas hier avec tant de *fanfare* » (*Dép. am.*, 1429).

Fantaisie. Imagination : « Il passe pour un saint dans votre *fantaisie* » (*Tart.*, 69). — Cf. BOILEAU : « Mais depuis le moment que cette frénésie De ses noires vapeurs trouble ma *fantaisie* » (*Satire 2*).

Faquin. Terme de mépris (d'après l'étymologie italienne *facchino*, portefaix) ; « ... Vous n'êtes qu'un *faquin* de cuisinier... » (*Av.*, III, 2) ; « Qu'on me traite partout du plus grand des *faquins* » (*Tart.*, 834).

Faribole. Plaisanterie, vain propos : « Ce sont propos oisifs, chansons et *fariboles* » (*Tart.*, 154).

[Parmi les étymologies proposées, on peut retenir *fari bullas*, dire des bulles, des choses vides.]

Faste. Au sens d'orgueil : « On ne voit point en eux ce *faste* insupportable » (*Tart.*, 379).

Fat. 1° Sot, imbécile : « Il n'est pas jusqu'au *fat* qui lui sert de garçon » (*Tart.*, 203) ; » ... Suis-je un *fat*, s'il vous plaît ? » (*F. sav.*, 1576). — 2° Le sens semble plus fort et

contient une nuance de *malhonnêteté* dans les exemples suivants : « Et traitent du même air l'honnête homme et le *fat* » (*Mis.*, 48) ; « Il faut que de ce *fat* j'arrête les complots » (*Tart.*, 831). — Cf. BOILEAU : « Je sors de chez un *fat* qui, pour m'empoisonner, Je pense, exprès chez lui m'a forcé à dîner » (*Satire 3*).

Féculence. Se dit d'un liquide épais : « Je vous abandonne... à la *féculence* de vos humeurs » (*Mal. im.*, III, 4).

Fausset. Voix de tête, aiguë et désagréable : « ... Sa façon de rire et son ton de *fausset* » (*Mis.*, 437). — Cf. BOILEAU : « Et l'autre l'appuyant de son aigre *fausset* » (*Satire 3*).

[*Fausset* désignait, dans la technique musicale, la voix de tête, sans aucun sens défavorable.]

Feindre à. Hésiter à... « Nous *feignions à* vous aborder, de peur de vous interrompre » (*Av.*, I, 4).

Fesse-mathieu. Avare. On a donné de cette expression les étymologies suivantes : 1° NOEL DU FAIL : « A Rennes, on l'eût appelé (cet usurier) fesse-mathieu, comme qui dirait batteur de saint Mathieu, qu'on croit avoir été changeur » (*Contes d'Eutrapel*, 1548) ; 2° LITTRÉ : « Il *fête* saint Mathieu, c'est-à-dire il reconnaît saint Mathieu, l'usurier, pour patron » ; 3° *id.* : *fesse* pour *face* : « il a une *face* de saint Mathieu, d'usurier ; 4° *Académie*, 1694) : « Il *fait* le saint Mathieu, ou ce que saint Mathieu faisait avant sa conversion, car on tient qu'il était alors usurier ».

Festiner. Verbe transitif : « C'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence » (*Bourg. gent.*, IV, 2).

Fête (faire). Se réjouir : « Et de vous marier vous osez *faire fête* » (*F. sav.*, 3).

Fieffé. Au figuré et ironiquement, qui possède *comme un fief*, un défaut, un ridicule : « ... Si votre père est un bourru *fieffé* « (*Tart.*, 627).

Fier. Farouche, cruel : « Ce *fier* animal [la mort]... » (*Et.*, 541) ; « ... Couvrant insolemment De l'intérêt du ciel leur *fier* ressentiment » (*Tart.*, 376). — Cf. BOILEAU : « L'animal le plus *fier* (féroce) qu'enfante la nature... » (*Satire 8*)

Fierté. Rigueur, dédain : « Appelez-vous, Madame, une infidélité Ce que m'a de votre âme ordonné la *fierté* ? « (*F. sav.*, 1476) ; Cf. *Id.* 1244.

Figure. 1° Dans l'expression *faire figure*, jouer son rôle : « Le corps avec l'esprit *fait figure*, mon frère » (*F. sav.*, 544) ; — 2° Image, métaphore : « La *figure* est adroite... » (*F. sav.*, 305).

Figurer. 1° Représenter : « Une vieille tante qui nous *figure* tous les hommes comme des diables » (*Bourg. gent.*, III, 9) ; — 2° *Figuré*, qui a pris une certaine figure : « Voici Monsieur Du Bois plaisamment *figuré* » (*Mis.*, 1435).

Figué. On trouve *Fique* (*D. Juan*, II, 1) et *figué* (*Méd. m. l.*, I, 5). Expression du langage des paysans : *fi* est pour *fos*, et les formes *fique*, *figué* sont des allongements.

Fine. *Complète, achevée :* « Laquelle maladie... pourrait bien dégénérer... en *fine* frénésie et fureur » (*Pourc.*, I, 8).

Flamme. Amour, sans aucun souvenir de sens propre : « Et je vous donne avis qu'on trahit votre *flamme* » (*Mis.*, 1110).

Flatter. Dans le sens de *témoigner de l'indulgence pour* : « Mais je ne puis *flatter* une telle impudence » (*Tart.*, 1065). — Cf. CORNEILLE : « Je *flattais* ta manie » (*Polyeucte*, V, 2).

Flegme. Sang-froid, au sens favorable : « Mon *flegme* est philosophe autant que votre bile » (*Mis.*, 166). — Cf. LA BRUYÈRE : « Un *flegme* tout prêt pour recevoir indifféremment les plus grands désastres « (*Caractères*, ch. XI).

Fleurer. Flairer : « Et soit des damoiseaux *fleurée* en liberté » (*Ec. d. m.*, 115).

Fleurette. Propos galants : « ... Et votre femme entendra les *fleurettes* « (*Ec. d. m.*, 227) ;

« Certes, pour un amant, la *fleurette* est mignonne » (*Mis.*, 509).

[Diminutif de *fleur*. De là est venu l'ancien verbe *fleureter*, conter fleurette. — Cf. l'anglais *flirt*.]

Flouet. Fluet. « Voilà de mes damoiseaux *flouets* qui n'ont plus de vigueur que des poules » (*Av.*, I, 4). — Cf. La Fontaine : « Dame belette, au corps long et *flouet* » (*Fables*, III, 17).

[Vient de *flou*, qui signifiait, au moyen âge, *délicat, tendre*, et qui n'est plus usité que comme terme d'art.]

Fluxion. 1° Au sens de afflux de sang dans un organe. « Un tel est mort d'une *fluxion* sur la poitrine » (*Am. méd.*, II, 1). — 2° Au sens de toux catarrhale : « Il n'y a que ma *fluxion* qui me prend de temps en temps... Votre *fluxion* ne vous sied pas mal, et vous avez grâce à tousser » (*Av.*, II, 5).

Forme. Au sens philosophique et aristotélicien de « manière d'être déterminée qui est l'essence d'un être » (D. et H.) et, par extension, esprit opposé à corps : « Que ton père a la *forme* enfoncée dans la matière » (*Pr. rid.*, sc. 5) ; « Et qui doit gouverner, ou sa mère ou son père, Ou l'esprit ou le corps, la *forme* ou la matière ? » (*F. sav.*, 1130). — Cf. Bossuet : « Dieu qui est la *forme* des *formes* et l'acte des actes » (*Elév.*, III, 2).

Fraime. Forme populaire pour *frime* : « Pourquoi toutes ces *fraimes*-là ? » (*Méd. m. lui.*, I, 5).

[On trouve dans la même pièce : *daigne, Jacquelaine, médeçaine, vaigne*. — *Frime* a le sens propre de *mine* : Pourquoi faire ces mines-là ? ces manières-là ?]

Franchise. Liberté : « Que craignez-vous ? — Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma *franchise* » (*Pr. rid.*, sc. 9). — Cf. Corneille : « Chers ennemis de ma *franchise*, Beaux yeux, mes aimables vainqueurs » (*Poésies diverses*, 2).

[Vocabulaire précieux.]

Franquette. Diminutif populaire de *franc* : « Confessez *à la franquette* que vous êtes médecin » (*Méd. m. l.*, I, 5).

[Ne s'emploie aujourd'hui que dans la locution : *à la bonne franquette*.]

Fréquenter chez. Construction vieillie pour : venir fréquemment chez quelqu'un : « Je le vois qui *fréquente chez* nous » (*F. sav.*, 337). — Cf. Boileau : « ... Les lieux *où fréquentait* l'auteur » (*Art. poét.*, II).

Friand. Au sens objectif : « Ce sont repas *friands* qu'on donne à mon oreille » (*F. sav.*, 716). — Cf. La Fontaine : « Il se réjouissait à l'odeur de la viande Mise en menus morceaux et qu'il croyait *friande* » (*Fables*, I, 18).

Friandise. Goût exagéré pour. « Leur *friandise* de louange » (*Cr. Ec. d. f.*, sc. 6).

[A remarquer que nous employons aujourd'hui *friand* au sens subjectif, et *friandise* au sens objectif.]

Fuligineux. Noirâtre : « Vapeur *fuligineuse* et mordicante » (*Am. méd.*, II, 5).

Furieux. A le plus souvent dans Molière un sens très atténué ; c'est un mot de jargon mondain et précieux : « Je vais vous montrer une *furieuse* plaie » (*Pr. rid.*, sc. 11) ; « J'ai un *furieux* tendre pour les hommes d'épée » (*Id., id.*) ; « N'est-il pas content du *furieux* intérêt qu'il exige...? » (*Av.*, II, 1).

[Cf. les emplois de *furieusement*.]

G

Gagner. Actif, au sens de *gagner quelque chose sur...* « Je me suis opposée à tout cela, mais... pied à pied vous *gagnez* mes résolutions » (*Bourg. gent.*, III, 15). — Cf. La Fontaine : « *Gagnant* toujours pays » (*Ragotin*, II, 10).

Galant. Adj. et nom. 1° Qui a rapport à l'amour : « Mettre sur le tapis une question *galante* » (*Pr. rid.*, sc. 4). — 2° Celui qui fait la cour à une femme : « Ce sont là les retours des coquettes du temps, Il leur est dur de voir déserter les *galants* » (*Tart.*, 132). — 3° Élégant, distingué, spirituel : « Vous allez faire pic, repic et capot, tout ce qu'il y a de *galant* dans Paris »

(*Pr. rid.*, sc. 9); « Ah! qu'en termes *galants* ces choses-là sont mises » (*Mis.*, 325); « La belle chose qu'un roi de taille *galante!* » (*Impr. d. V.*, sc. 9). 4° — *Galant* ou *galand*, ruban qu'on met sur l'habit ou au chapeau : « Ton beau *galand* de neige » (*Dép. am.*, 1425).

Galanterie. 1° Intrigues d'amour : « Votre *galanterie* et les bruits qu'elle excite » (*Mis.*, 890). 2° Elégance, distinction, parfois au sens ironique : « La *galanterie* en est grande » (*Remerc. au Roi*, 26); « Les visions de noblesse et de *galanterie* qu'il est allé se mettre en tête » (*Bourg. gent.*, I, 1); « ...Font *galanterie* de se déchirer » (*Imp. d. V.*, sc. 4).

Garant. Employé pour garantie (*Cf. témoin* pour *témoignage*) : « Auprès d'un tel *garant* sont-ils de quelque poids » (*Mis.*, 1399); « A lui, non plus qu'à son Laurent, Je ne me fierais, moi, que sur un bon *garant* » (*Tart.*, 72).

Garder que. Dans le sens de *prenez garde que...* « *Gardez qu'on* ne vous voie et qu'on ne vous entende » (*Tart.*, 1635); « *Gardez que* cette humeur, mon père, ne vous change » (*F. sav.*, 1348). — Cf. CORNEILLE : « ... Et surtout *garde* bien *qu'on* te voie (*Cid.*, III, 4.).

Gauchir. Mollir. « Contre son insolence on ne doit point *gauchir* » (*Tart.*, 1635). — Est pris au sens de se détourner, de dévier de... dans ce vers : « De ce qu'elle s'y met [dans la tête] rien ne la fait *gauchir* » (*Ec. d. f.*, 822). — Cf. CORNEILLE : « J'en ai déjà parlé, mais il a su *gauchir* » (*Pompée*, IV, 2).

Gaupe. Femme malpropre : Allons, *gaupe*, marchons » (*Tart.*, 171). — Cf. PERRAULT : « ... Plus vilaine encore et plus *gaupe* Que le plus sale marmiton » (*Peau d'Ane*).

Gendarmer (se). Se mettre sur la défensive, se scandaliser de... « Est-ce que... Il faut que votre honneur *se gendarme* si fort? » (*Tart.*, 1324); Cf. *Mis.*, 684).

Gêne. 1° Au sens propre d'instrument de torture : » Allons vite... des juges, des *gênes*, des potences, et des bourreaux » (*Av.*, IV, 7). — 2° Au sens abstrait, beaucoup plus fort qu'aujourd'hui : « Mais je souffre, à vrai dire, une *gêne* trop forte... » (*Mis.*, 1629). — Cf. CORNEILLE : « Puis-je vivre et traîner cette *gêne* éternelle » (*Rodogune*, V, 4).

Génie. Sens étymologique (*ingenium*), naturel, caractère, esprit... « Les moindres défauts de ce grossier *génie*... » (*F. sav.*, 623). — Cf. RACINE : « Enfin, Burrhus, Néron découvre son *génie*... » (*Britannicus*, III, 2). BOILEAU : « Je sens de jour en jour dépérir mon *génie* » (*Epître 8*).

Gloire. 1° Honneur, réputation : « Y va-t-il de sa *gloire* à ne pas bien écrire? » (*Mis.*, 1142); « C'est où je mets aussi ma *gloire* la plus haute » (*Tart.*, 437). — Cf. CORNEILLE : « ... Je veux guérir des miens, ils souilleraient ma *gloire* » (*Polyeucte*, II, 2). — 2° Vanité : « C'est à ces actions que la *gloire* les porte » (*Mis.*, 1518). — Cf. CORNEILLE : « Un homme... Se voyant méprisé, rabat bien de sa *gloire* » (*Suite du Menteur*, IV, 1).

[De là, le sens de *glorieux* : vaniteux.]

Godelureau. Jeune étourdi, qui fait le galant : « Ce sont de beaux morveux, de beaux *godelureaux* » (*Av.*, II, 5).

[Se rattache à *Goguelu* qui vient de *gogue*, raillerie. Le nom de *Goguelu* fut pris par un « farceur » de l'Hôtel de Bourgogne.]

Gourmandé. Lardé. « Un carré de mouton *gourmandé* de persil » (*Bourg. gent.*, IV, 1).

Gratter. Au sens de *flatter* : « ... Je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels... ne sont que pour vous *gratter* et vous faire sa cour » (*Av.*, III, 1).

[L'expression est à rapprocher du proverbe cité par Mme Jourdain : Il le *gratte* par où il se démange.]

Grimace. Manège, manières, hypocrisie : « Ma foi, nous ferons mieux de quitter la *grimace* » (*Dép. am.*, 1453); « Sous le pompeux éclat d'une austère *grimace* » (*Tart.*, 1618). Cf. *Id.*, v. 330.

Grimaud. Écolier, et par extension ignorant : « Allez, petit *grimaud*, barbouilleur de papier » (*F. sav.*, 1015). — Cf. BOILEAU : « Mais bien que ses des durs vers d'épithètes enflés Soient des moindres *grimauds* chez Ménage sifflés » (*Satire* 1).

Grouiller. Remuer, branler : « ... Elle *grouille* aussi peu qu'une pièce de bois » (*Mis.*, 616). « Est-ce que Madame Jourdain est décrépite et la tête lui *grouille*-t-elle déjà? » (*Bourg. gent.*, III, 5). On trouve *se grouiller* : *Don Juan*, II, 1, et *Comtesse d'Escarbagnas*, sc. 2).

Gueule. « Forte en *gueule*... » (*Tart.*, 14). L'expression était moins triviale qu'aujourd'hui. Cf. RACINE : « Quelle *gueule !* » (*Plaideurs*, I, 2).

Gueuser. Mendier, 1° au sens propre : Et moi qui l'ai reçu *gueusant* et n'ayant rien » (*Tart.*, 1603). — 2° Au figuré : « ... Un auteur qui partout va *gueusant* des encens » (*F. sav.*, 960). — Cf. RÉGNIER : « Puis les gueux en *gueusant* trouvent mille délices » (*Satire 2*).

Guigner. Guetter du coin de l'œil : « ... J'ai *guigné* ceci tout le jour « (*Av.*, IV, 6).

H

Habitude. 1° Manière d'être habituelle, complexion : « Cette *habitude* du corps, menue, grêle, noire et velue » (*Pourc.*, I, 8). — 2° Fréquentation, commerce : « Je vous avoue que je n'ai aucune *habitude* avec ces messieurs-là » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6). — Cf. CORNEILLE : « Vous avez *habitude* avec ce cavalier? » (*Suite du Menteur*, IV, 6).

Habituer (s'). Établir son domicile... « Je me suis *habitué* ici » (*Av.*, V, 5). — Cf. CORNEILLE : « Sion qui les voit tous s'*habituer* chez elle « (*Off. de la S^te Vierge*, ps. 86).

Hanter. Fréquenter, actif et neutre : « Je ne remarque point qu'il *hante* les églises » (*Tart.*, 525) ; — « Ne saurait-il souffrir qu'aucun *hante* céans ? » (*Id.*, 80).

[*Hantise*, fréquentation (*Éc. d. m.*, 259).]

Hardes. 1° Se disait de l' « équipage », des vêtements, sans aucun sens défavorable. » Avec vos brillantes *hardes*, et votre ajustement... » (*Rem. au Roi*, 29) ; « Où sont vos *hardes ?* » (*Pourc.*, I, 4). — Cf. RACINE : « Ma femme envoyera demain chez Jeanne une boîte où elle a mis les *hardes* les plus nécessaires pour Fanchon » (*Lettre*, 9 nov. 98). — 2° Sens plus étendu, meubles. « Il faut qu'il ait quelque part un ample magasin de *hardes*... » (*Av.*, II, 4).

Hasard. Danger : « Votre honneur avec moi ne court point de *hasard* » (*Tart.*, 987). — Cf. RACINE : « Ma vie et mon amour tous deux courent *hasard* » (*Mithridate*, I, 4).

Héritage. Au sens général de bien, possession durable : « Et service d'autrui n'est pas un *héritage* » (*F. sav.*, 420).

Heur. Bonheur, chance. « ... Votre Clitandre a l'*heur* de vous plaire si fort » (*Mis.*, 476) ; « Ce n'est pas peu d'*heur* que d'être sa moitié » (*Tart.*, 644). — Cf. CORNEILLE : — « Appui de ma vieillesse et comble de mon *heur* » (*Horace*, III, 6).

[Du latin *augurium*. Dès la seconde moitié du XVII^e siècle, on a dit : *bon-heur, mal-heur.*]

Honnête (homme). 1° Au sens actuel : « Je vois à sa mine qu'il est *honnête homme* » (*Av.*, V, 2) ; « Je ferais plus de cas du fils d'un crocheteur qui serait *honnête homme* que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous » (*D. Juan*, IV, 4). — 2° Homme du monde, galant homme : « Pour vous, vous faites un *honnête homme* de cour... » (*Imp. d. V.*, sc. 1) ; « Hors de Paris, il n'y a pas de salut pour les *honnêtes gens* » (*Pr. rid.*, sc, 9). « ... Le rang que dans la cour vous avez d'*honnête homme* » (*Mis.*, 370). [Ce second sens est le plus fréquent au XVII^e siècle : Cf. La Rochefoucauld, Pascal, La Fontaine, etc...] — Cf. le sens de *honnêteté* : *Mis.*, 905, 1511 ; *F. sav.*, 1160.

Honnêtement. A les mêmes acceptions et plus particulièrement celle de *honnête* (n° 2) « ... Il en use, ma foi, Le plus *honnête*-

ment du monde avecque moi » (*Mis.*, 292). — Cf. RACINE : « Je n'en vivrais, Monsieur, que trop *honnêtement* » (*Plaideurs*).

Hors. Pour *dehors*. « Mettre vos meubles *hors* et faire place à d'autres » (*Tart.*, 1750).

[Cette expression déjà archaïque appartenait au jargon de la procédure.]

Humain. Au sens de doux, tolérant : « Leur dévotion est *humaine* et traitable » (*Tart.*, 390); « Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout *humain* ? » (*Amph.*, 441).

Humanités. Études littéraires, appelées au XVII^e^ siècle *humanités* (latin *humaniores litterae*), comme les plus propres à former un « homme » : « [Les médecins] savent pour la plupart de fort belles *humanités*... » (*Mal. imag.*, III, 3).

Humeur. 1° Au sens médical : liquides renfermés dans le corps : « ... Une pourriture d'*humeurs* » (*Am. méd.*, II, 14); « *Humeurs* peccantes » (*Méd. m. l.*, III, 4). — 2° Caractère : « Enfin, c'est mon *humeur* « *Ec. d. m.*, 207; cf. 13); « ... De l'humeur dont le ciel a voulu le former. » (*Mis.*, 1171); Ce n'est pas mon *humeur* de faire des éclats » (*Tart.*, 1032). — Cf. BOILEAU : « Les climats font souvent les diverses *humeurs* » (*Art poétique*, II).

Hypocondre. Mélancolique, fou. « Cet objet qui le rend *hypocondre* » (*Ét.*, 509). [Molière emploie souvent ce mot dans le sens médical là où nous dirions *neurasthénique*.]

I

Impatroniser (s'). S'établir en maître, en patron : « ... De voir qu'un inconnu céans s'*impatronise* » (*Tart.*, 62).

Impayable. Qu'on ne saurait trop payer, au sens figuré : « C'est à mon sentiment un endroit *impayable* » (*F. sav.*, 783). — Le mot ne s'emploie plus qu'en un sens plaisant.

Impertinent. Qui agit, qui est contre la convenance ou contre le bon sens : « Vois-tu rien de plus *impertinent* que des femmes qui rient à tout propos » (*Bourg. gent.*, III, 9); « Vous êtes plus *impertinent* que celui qui a voulu me soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau » (*Mar. forcé*, sc. 4); « C'est un bon *impertinent* que votre Molière » (*Mal. imag.*, III, 3); « Le savoir dans un fat devient *impertinent* » (*F. sav.*, 1304). — Cf. LA BRUYÈRE : « Façon de parler à mon avis *impertinente* et pourtant en usage » (*Lettre 18*). — Même sens pour *Impertinence*.

Incartade. Façon d'agir irréfléchie, brusque et ridicule : « Non; tout de bon quittez toutes ces *incartades* » (*Mis.*, 102). — Cf. BOURDALOUE : « Ils vous rendent chagrin pour chagrin par leurs *incartades* et leurs brusqueries » (*Sermon pour le 5^e^ dimanche de l'Epiphanie*).

Incessamment. Sans cesse, continuellement : « Faut-il qu'avec les soins qu'on prend *incessamment*... » (*F. sav.*, 481); « Qui fait qu'à son mérite *incessamment* il rit » (*Id.*, 256). — Cf. BOILEAU : « La vieillesse chagrine *incessamment* amasse » (*Art poétique*, III).

Incongru. Qui n'est pas conforme aux usages du monde : « Des gens qui sont tout à fait *incongrus* en galanterie » (*Pr. rid.*, sc. 4).

Induire. Amener à : « ... Mon fils à l'aimer devrait tous vous *induire* » (*Tart.*, 54). — Cf. LA BRUYÈRE : « Je suis *induit* à ce sentiment par le succès de certaines gens » (Chap. II).

Industrie. Habileté, moyen habile, détourné : « Tâchons d'ébranler de force ou d'*industrie* Ce malheureux dessein » (*Tart.*, 1274); « Aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'*industrie* » (*Av.*, II, 4). — Cf. la locution *Chevalier d'industrie*.

Infirmité. Faiblesse, fragilité, au sens théologique : « Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté, Et rien des vains efforts de mon *infirmité* » (*Tart.* 956). — Cf. BOILEAU : « Faisons au moins l'aveu de notre *infirmité* » (*Epître 3*).

Inhérent. Pris absolument : ferme, indestructible : « La beauté du visage est un frêle ornement... Mais celle de l'esprit est *inhérente* et ferme » (*F. sav.*, 1066). — Cf. BOSSUET : « Le vice le plus *inhérent*, si je puis parler ainsi, et le plus inséparable des choses humaines, c'est leur propre caducité » (*Disc. sur l'hist. univ.*, 3e partie, chap. 5).

Insinuatif. Qui s'insinue facilement : « Un petit clystère *insinuatif*... » (*Mal. imag.*, I, 1). [Terme de médecine.]

Instance. 1° Demande instante, prière : « ... Je n'ai fait au Ciel nulle dévote *instance*... » (*Tart.*, 889); « Mon Dieu, que cette *instance* est là hors de saison » (*Mis.*, 1623). — 2° Au sens judiciaire de « différend pendant en justice », revendication : « Pour moi, je ne crois pas cette *instance* possible » (*Tart.*, 1701).

Intempérie. Mauvais état, mauvais fonctionnement : « Je vous abandonne... à l'*intempérie* de vos entrailles » (*Mal. imag.*, III, 5). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Voilà ce qui m'a fait craindre qu'il n'y eût quelque chose de plus que l'*intempérie* de votre sang » (16 fév. 1680).

Intérêt. Ce qui a rapport à... « *Intérêt* de belle-mère à part » (*Av.*, IV, 3). [Expliquer : Pour ce qui se rapporte à...] — Cf. RACINE : « Est-ce mon *intérêt* qui le rend criminel? » (*Andr.*, I, 4).

Interpréter à. Considérer comme... « Je dois *interpreter* à charitable soin... » (*Tart.*, 1683). — Cf. LA FONTAINE : « Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles, Craignit que quelque inquisiteur N'allât *interpréter à* cornes leur longueur » (*Fables*, V, 4).

J

Jeter. Laisser tomber, verser : « Je *jette* des larmes de joie » (*D. Juan*, V, 1).

Judiciaire. Faculté de juger, intelligence : « C'est par là que j'ai toujours bien augure de sa *judiciaire*... » (*Mal. imag.*, II, 5).

Judiciaire est un adjectif pris substantivement; on sous-entend *faculté*. Le mot est devenu vulgaire. J.-J. Rousseau l'emploie encore : *judiciaire* enfantine (*Emile*, II).]

Juste. 1° Au sens d'exact : « Somme totale et *juste* » (*Bourg. gent.*, III, 4); 2° Qui va bien : « Croyez-vous que l'habit m'aille? — Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus *juste* » (*Bourg. gent.*, II, 5).

L

Laisser. *Ne pas laisser de* avec l'infinitif : faire une chose en dépit d'un obstacle : « Il faut donc consentir à une chose qu'on *ne laisserait pas de* faire sans moi » (Préf. des *Précieuses*).

Lantiponer. Perdre le temps en vains discours : « Ne *lantiponez* point davantage... » (*Méd. m. l.*, I, 5). [Vient peut-être de l'adjectif *lente*, et du verbe *poner*, pondre.] — *Lantiponages* se trouve *Méd. m. l.*, II, 2.

Léger (de). Ellipse pour : *sur de légers indices*. « Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop *de léger* » (*Tart.*, 1536). — Cf. RÉGNIER : « Moi-même, qui ne croit *de léger* aux merveilles » (*Sat.*, XIII).

Leurre. Tromperie. « Et quand, ébloui de ce *leurre*, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche (*Av.*, IV, 1).

[Terme emprunté au vocabulaire de la fauconnerie.]

Levé ou Lever. Molière emploie l'une et l'autre forme, pour indiquer le *lever* du Roi : Cf. *coucher* et *couché*.

Lever. Où nous mettrions *prélever* : « L'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu *lever* un habit pour moi » (*Bourg. gent.*, II, 5). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Je fus hier *lever* pour bien de l'argent d'étoffes chez Gautier, pour me faire belle en Provence » (27 mai 1672).

Libertin. 1° Qui se donne toute licence, indépendant, fantaisiste : « ... Pour être *libertine* et prendre du bon temps » (*Ec. d. f.*, 698). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « ... Je n'aime pas moins ces lettres-là toutes *libertines* que celles où

vous faites réponse » (7 janv. 1689). — 2° Impie, libre penseur : « Je le soupçonne encor d'être un peu *libertin* : je ne remarque point qu'il *hante* les églises » (*Tart.*, 524); « Les *libertins* ne font jamais une bonne fin » (*D. Juan*, I, 2). — Cf. BOSSUET : « C'est contre cette autorité que les *libertins* se révoltent avec un air de mépris » (*Or. fun. d'Anne de Gonzague*).

Libertinage. Impiété : « Mon frère, ce discours sent le *libertinage* » (*Tart.*, 314). — Cf. LA BRUYÈRE : « ... Esclaves des grands dont ils ont épousé le *libertinage* » (ch. 16). [Le mot se prenait aussi au sens de *liberté*, avec un sens plaisant; on trouve chez Mme DE SÉVIGNÉ : « Le *libertinage* de ma plume » (5 janv. 1689).

Licence. 1° Permission : « Je vous en donne toute *licence* » (*Av.*, IV, 1). « ... Je vous viens, Monsieur, avec votre *licence*, Signifier l'exploit... » (*Tart.*, 1745). — 2° Au sens de liberté excessive : « Une *licence* épouvantable règne partout » (*Mar. f.*, sc. 4). — 3° Diplôme : « Il en est venu à avoir glorieusement ses *licences* » (*Mal. imag.*, II, 5).

Lotir. Qui a obtenu (comme un *lot*) : « La voilà bien *lotie* » (*Tart.*, 562). — Cf. LA FONTAINE : « Je ne voudrais pour aucune de vous Qui vous vantez d'être si bien *loties*... » (*Contes*, I, 7).

Loueur. Qui loue : « *Loueurs* impertinents ou censeurs téméraires » (V. 690). — Cf. LA FONTAINE : « ... En cela je crois être un *loueur* modeste » (*Lettre 12*).

Lueur. Soupçon, apparence : « L'apparente *lueur* du moindre attachement » (*Tart.*, 108). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Je prie Dieu que les *lueurs* d'espérance pour une de vos filles [un mariage] puissent réussir » (13 oct. 1675).

Lumières. Au sens figuré de *clartés, idées*. « Ouvre-nous des *lumières* » (*Av.*, IV, 1). Signifie aussi *intelligence, connaissances* : « Et comme votre esprit a de grandes *lumières* » (*Mis.*, 294).

Mâcher. Au sens figuré de : préparer, rendre moins pénible : « Et je ne *mâche* point ce que j'ai sur le cœur » (*Tart.*, 40).

Machine. 1° Le corps humain : « Les ressorts de notre *machine* sont des mystères » (*Mal. imag.*, III, 3). — 2° Moyen, intrigue : « On peut pour vous servir remuer des *machines* (*Mis.*, 1078). — Cf. BOSSUET : « C'est alors qu'il [le démon] fait ses plus grands efforts et qu'il remue ses *machines* les plus redoutables » (*2e Sermon sur les Démons*, 1).

Magnifique. Généreux : titre de la comédie les *Amants magnifiques;* « Une personne comme vous, qui êtes *magnifique*, et qui avez de l'inclination pour les belles choses » (*Bourg. gent.*, II. 1). — Cf. PASCAL : « L'on devient *magnifique* sans l'avoir jamais été » (*Disc. sur les Passions de l'amour*).

Mais. Dans la locution « n'en pouvoir mais », *mais* signifie davantage (latin *magis*) : « Et puis-je *mais* des soins qu'on ne va pas vous rendre » (*Mis.*, 994). — Cf. LA FONTAINE : « Le malheureux lion... Bat l'air qui n'en peut *mais* » (*Fables*, II, 9).

Maîtresse. Se dit ordinairement, dans la comédie du XVIIe siècle, de la jeune fille qui est aimée et qui aime; il est presque toujours l'équivalent de *fiancée*. Ce sens est forcé et devient grotesque, quand Harpagon dit : « ... Préparez-vous à bien recevoir *ma maîtresse* (Mariane), qui vous doit venir visiter... » (*Av.*, III, 1).

Malitorne. Mal tourné : « Le plus grand *malitorne* et le plus sot dadais que j'aie jamais vu » (*Bourg. gent.*, III, 12).

Manie. Fureur, folie : « Ceci pourrait bien tourner en *manie* » (*Pourc.*, I, 8). — Cf. RACINE : « Quelle étrange *manie* Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie ? » (*Iphigénie*, IV, 1).

Manquement. Sans compté-

ment : faute, défaillance : « ... Les *manquements* des grands capitaines (*Bourg. gent.*, I, 2). — Cf. LA ROCHEFOUCAULD : « Chaque parti s'est plus maintenu par les *manquements* de celui qui lui était opposé que par sa bonne conduite » (*Mém.*, 173).

Marchand. Adjectif ; digne d'un marchand, peu distingué : « Il ne se peut rien de plus *marchand* que ce procédé » (*Pr. rid.*, sc. 4).

Marchander. Hésiter à... « Nous *marchandons*, mon frère et moi, à qui parlera le premier » (*Av.*, I, 4). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Je ne suis pas seule à trouver que vous *marchandez* beaucoup à me faire ce plaisir » (21 oct. 1676).

Marri. Fâché : « De certaines choses dont nous serions *marris* » (*Méd. m. l.*, I, 5). — Cf. LA FONTAINE : « La dame de ces biens, quittant d'un œil *marri* Sa fortune ainsi répandue... » (*Fables*, VII, 10).

Méchant. Mauvais, qui est de mauvaise qualité : « Je les trouve *méchants* (ces vers) » (*Mis.*, 764) ; « ... J'ai de *méchants* yeux pour le choix d'un époux » (*F. sav.*, 1484). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Que je vous plains d'avoir eu un *méchant* prédicateur ! » (27 mars 1671).

Ménage. 1° Façon d'administrer une maison : « ... Elle a toute la mine de faire un bon *ménage* » (*Av.*, I, 4) [Elle administrera bien sa maison]. — 2° Se prend parfois au sens ironique et plus général : « C'est que je ne puis voir tout ce *ménage*-ci » (*Tart.*, 7). — Cf. LA FONTAINE : « L'aigle étant de retour et voyant ce *ménage*... » (*Fables*, II, 8).

Ménager. Préparer, réserver : « N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y *ménager* pour lui une charge de médecin ? » (*Mal. imag.*, II, 5). — **Se ménager.** Garder dans sa conduite des ménagements : « Ne se point *ménager*... » (*Mis.*, 1024).

Mercenaire. Adjectif, au sens d'intéressé : « Qu'il a bien découvert son âme *mercenaire !* » (*F. sav.*, 1727 ; Cf. *Méd. m. l.*, II, 4). — Cf. CORNEILLE : « Le véritable amour jamais n'est *mercenaire.* » (*Pertharite*, II, 1).

Merci. A son sens étymologique de *miséricorde, pitié*, dans l'expression : « Hé ! *merci* de ma vie ! » (*Tart.*, 67).

[La préposition *de* a ici sa valeur latine et signifie *au sujet de.*]

Mettre. 1° Dans l'expression *mettez*, s. e. votre chapeau. « Allons, *mettez*... Mon Dieu ! *mettez !* point de cérémonie entre nous » (*Bourg. gent.*, III, 4). [On dirait également *mettez dessus ; Cf. Boutier.*] — 2° *Mettre à* dans le sens d'*appliquer à :* « Votre idée au moins n'est pas *mise à* Clitandre » (*F. sav.*, 88).

Meuble. Sens plus général qu'aujourd'hui, objets : « Vous devriez brûler tout ce *meuble* inutile » (*F. sav.*, 563 ; Cf. *Mal. imag.*, II, 5). L'expression passe au sens figuré dans ce vers de BOILEAU : « La vertu sans argent n'est qu'un *meuble* inutile » (*Epître 5*).

Meubler. Orner, au figuré : « ... De science aussi les femmes sont *meublées* » *F. sav.*, 869). — Cf. St-SIMON : « Il me donne parole de le lire d'un bout à l'autre... pour s'en *meubler* la tête » (*Mém.*, 310, 53).

Mie. Dans l'expression *ma mie*, l'orthographe est fausse. On devrait écrire *m'amie* pour *ma amie*.

[C'est seulement à partir du XVIIe siècle qu'on a employé les formes *mon, ton, son* devant un nom féminin commençant par une voyelle. Au XVIe, on se servait encore des formes *ma, ta, sa*, qui s'élidaient.]

Mièvre. Vif, malicieux : « Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle *mièvre* et éveillé » (*Mal. imag.*, II, 5). — Cf. LORET : « Condé... N'est plus si vif, si dur, si *mièvre*, Car à présent il a la fièvre » (*Musée historique*, 27 sept. 52). DANCOURT : « Elle est un peu *mièvre* parce qu'elle est jeune » (*Vendanges de Suresnes*, sc. 11) [*Mièvre* a passé plus tard au sens de *gentil* avec affectation, prétén-

tieux ; il tend à désigner plutôt aujourd'hui un enfant délicat et maladif, c'est-à-dire tout le contraire de son véritable sens. Etymologie inconnue].

Mijaurée. Femme prétentieuse et affectée : Voilà une belle *mijaurée!* » (*Bourg. gent.*, III, 9) [Très usité au XVII[e] siècle ; étymologie inconnue].

Mine. Physionomie ; et de là : 1° Signe : « Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les *mines* » (*Mis.*, 1077). — 2° Semblant, grimace hypocrite : « Quelque *mine* qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir » (*Tart.*, 2e placet) ; « Les *mines* qu'elles affectèrent durant toute la pièce » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 3) ; « Vos *mines* et vos cris aux ombres d'indécence » (*Mis.*, 929). — Cf. LA ROCHEFOUCAULD : « Tout le monde n'est composé que de *mines*, et c'est inutilement que nous travaillons à y trouver rien de réel » (*Pensées*, 95).

Minuter. Projeter. « *Minutent* à tout coup quelque retraite honnête » (*Fâch.*, 72). — Cf. RÉGNIER : « *Minutant* me sauver » (*Satire 8*).

[*Minuter* se disait au propre pour rédiger le brouillon, la *minute* d'un acte ; il a passé de là au sens de *préparer, projeter*].

Modestie. Retenue, modération : « Mettez dans vos discours un peu de *modestie* « (*Tart.*, 869). — Cf. PASCAL : « ... Cette *modestie* des écrivains évangéliques » (*Pensées*, XIX, 2).

Moitié. Épouse : « Je crois... votre *moitié* fort sage » (*Ec. d. f.*, 83). « Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa *moitié* » (*Tart.*, 644). — Le mot, devenu vulgaire en ce sens, s'employait aussi dans le style tragique. Cf. CORNEILLE : « O d'un illustre époux digne et noble *moitié* « (*Pompée*, III, 4).

Momerie. Au sens de tromperie : « Je ne vois point de plus plaisante *momerie*... qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre » (*Mal. imag.*, III, 3).

Momon. Durant le carnaval, les masques allaient chez les particuliers proposer une partie de dé ; on appelait *momon* l'argent joué ainsi, sans revanche : « Est-ce un *momon* que vous allez porter ; et est-il temps d'aller en masque ? » (*Bourg. gent.*, V, 1). — Cf. ROTROU : « Dansez-vous un ballet ? Portez-vous un *momon* ? (*La Sœur*, III, 2).

[On disait *couvrir le momon* pour : accepter le défi des masques, et, au fig. tenir tête.]

Mondé. Purifié, épuré : « Orges *mondés* » (*Av.*, II, 5).

Moquer. « Se moquer de » pour « se soucier de... », « se garder de... » « ... La coquine me dit au nez qu'elle *se mogue* de le prendre » (*Av.*, I, 5) ; « *Je me moquerais* bien de prendre un tel époux » (*Tart.*, 579).

Mordicant. Qui a de l'âcreté, qui mord comme un acide : « Une vapeur fuligineuse et *mordicante* » (*Am. méd.*, II, 5). — Cf. BOSSUET : « L'humeur *mordicante* » (*Connais. de Dieu*, III, 6).

Morguer. Braver avec insolence : « Et de son large dos *morguant* les spectateurs... » (*Fâch.*, 34). — Cf. RÉGNIER : « *Morguant* la destinée » (*Satire 6*).

Morigéner. Former les mœurs par l'éducation : « Il faut que tu sois... bien mal *morigéné*... » (*Jal. du B.*, sc. 2). — Cf. REGNARD : « Vous avez là un grand garçon bien mal *morigéné* » (*Sérénades*, 8).

Mouchard. Espion : « Ne voilà pas de nos *mouchards* qui prennent garde à ce qu'on fait... » (*Av.*, I, 3). — Cf. LA FONTAINE : « Les *mouchards* sont pendus » (*Fables*, IV, 3).

Mouvement. Sentiment « C'est me montrer, Madame, un tendre *mouvement* » (*Mis.*, 1111). On trouve également dans Molière : *jaloux mouvements, soudains mouvements*, etc... Dans toutes ces expressions il faut sous-entendre : *de* ou *du cœur*.

Mystère. Réunion où l'on célèbre un mystère de la religion ; et de là toute réunion intime : « J'ai ré-

gret de troubler un *mystère joyeux* » (*F. sav.*, 1687).

[L'expression mystère *joyeux* vient de la récitation du chapelet appelé Rosaire, et qui se divise en mystères *joyeux*, mystères *douloureux*, mystères *glorieux*.]

N

Nécessaire. 1° Se dit d'un personnage qui *fait le nécessaire*, qui tranche et qui décide : « Monsieur l'Intendant fait bien le *nécessaire* » (*Av.*, III, 1). — 2° Dans le jargon précieux, désigne un valet : « Dites : Voilà un *nécessaire* qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles » (*Pr. rid.*, sc. 6).

Nier. Transitif, au sens de dénier, refuser : « ... D'obtenir ce qu'on *nie* à leur peu de mérite » (*Mis.*, 814). — Cf. PASCAL : « Il demeure libre d'octroyer la demande ou de la *nier* » (*Provinciales*, VIII).

Nourrir. 1° Elever : « Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins *nourris*, Ces deux frères... » (*Mis.*, 99). — Cf. DESCARTES : « J'ai été *nourri* aux lettres dès mon enfance » (*Discours de la Méthode*, 1). — 2° *Entretenir* : « Et l'on a tort ici de *nourrir* dans votre âme Ce grand attachement... » (*Mis.*, 693). — Cf. RACINE : « Et j'ai toujours été *nourri* par feu mon père Dans la crainte de Dieu, Monsieur, et des sergents » (*Plaideurs*, II, 4).

O

Obséder. Entourer avec insistance : « Vous avez trop d'amants qu'on voit vous *obséder* » (*Mis.*, 459) ; Cf. *Mis.*, acte V, billet de Célimène, et *Impr. de V.*, sc. 4). — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ : « Elle l'*obsédait* si entièrement qu'il ne connaissait qu'elle... » (31 janv. 1680).

Officieux. Complaisant : « Point de pitié *officieuse* ? point de secourable bonté ? » (*Av.*, IV, 1) ; « Un pédant dont on voit la plume libérale D'*officieux* papiers fournir toute la halle » (*F. sav.*, 236) [Dans cet exemple, l'adjectif tient la place d'un adverbe : fournit *officieusement, complaisamment*]. — Cf. RACINE : « ... La fameuse Locuste A redoublé pour moi ses soins *officieux* » (*Britannicus*, IV, 4).

Offusquer. Au sens propre de répandre de l'ombre sur... : « De ces blonds cheveux de qui la vaste enflure Des visages humains *offusque* la figure » (*Ec. d. m.*, 28). — Cf. BOSSUET : « Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout *offusquer* de son ombre » (*Or. fun. d'Henriette d'Angleterre*, 11).

Opéra. Au sens d'œuvre par excellence, chef-d'œuvre (*Bourg. gent.*, IV, 1). — Cf. BUSSY-RABUTIN : « Vous vous souvenez bien de la lettre que vous m'avez promise, dès que vous auriez appris que je serais grand-père ; je m'attends à un *opéra* » (3 janvier 1676). — A aussi le sens de chose difficile : BAYLE : « Ils sont en si grand nombre que ce serait un *opéra* que d'en vouloir dresser un mémoire » (*Lettres*).

Oraison. Au sens de la terminologie grammaticale, *parties d'oraison* (aujourd'hui parties de *discours*) : « ... Un barbare amas de vices d'*oraison* » (*F. sav.*, 518). *Vices d'oraison* = fautes de langage.

[Au XVII^e^ siècle, *oraison* conserve souvent son sens latin de *discours*. On disait : *les oraisons de Cicéron* et *oraison funèbre*.]

Ouïr. Entendre. Le mot était déjà archaïque du temps de Molière, sauf à l'infinitif *ouïr* et au participe *ouï*. Outre ces deux formes, on trouve chez Molière (qui reproduit le *langage courant* de son temps) les formes : *oyez, oyions, oyais*, oît. On n'y trouve pas les formes *orrai, orre, orrez*, employées par Corneille ; ni *oyant*, employé par La Fontaine.

Ouverture. Proposition, démarche officieuse : « ... J'en avais fait à sa mère quelque peu d'*ouverture* » (*Av.*, IV, 2) ; « S'il faut faire à la cour pour vous quelque *ouverture* » (*Mis.*, 289). — C. BOSSUET : « Le roi n'avait point donné d'*ou-*

verture ni de prétexte... » (*Or. fun. d'Henriette d'Angleterre*, II).

Ouvrir. Découvrir : « ... Et je veux vous *ouvrir* l'intention que j'ai » (*F. sav.*, 630). — Cf. CORNEILLE : « Sans y perdre de temps, *ouvrez* votre pensée » (*Sertorius*, II, 3).

P

Page. Dans l'expression *hors de page* (*F. sav.*, 862). Se disait au propre du jeune homme qui passait du rang de *page* à celui d'*écuyer;* au figuré : hors de toute dépendance.

Pâmer. Pour *se pâmer :* « On n'en peut plus. — On *pâme*... » (*F. sav.*, 810). On trouve *se pâmer* (*F. sav.*, 779). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Mon fils a ri à *pâmer* de votre Madame » (25 déc. 1670).

Panneau. Piège, au sens figuré : « Ils donnent hautement dans le *panneau* des grimaciers » (*D. Juan*, V, 2). — Cf. CORNEILLE : « Quoique bien averti j'étais dans le *panneau* » (*Menteur*, II, 6).

Parer (Se). Pour *se garantir.* « Quoi ? de votre poursuite on ne peut *se parer ?* » (*Tart.*, 1471). — Cf. RACINE : « De ce coup imprévu songeons à *nous parer* » (*Athalie*, V, 2).

Parler. Avec un complément : « ... *parler* Vaugelas » (*F. sav.*, 606) ; « Il faut *parler* chrétien, si vous voulez que je vous entende... » (*Pr. rid.*, 6).

[Ce sont des tours elliptiques pour : ... *comme parle* Vaugelas, ... *comme parle* un chrétien. Au contraire, on a bien un complément d'objet dans l'expression : *parler ce langage.*]

Partie. 1° Adversaire en justice : « Contre votre *partie* éclatez un peu moins » (*Mis.*, 183). — Cf. CORNEILLE : « Va, je suis ta *partie* et non pas ton bourreau » (*Le Cid*, III, 2). — 2° **Parties** : note « Argan... compte des *parties* d'apothicaire... » (*Mal. imag.*, I, 1, *Jeu de scène*) ; Ce qui me plaît de M. Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses *parties* sont toujours fort civiles... » (*Id.*, I, 1) [Se disait des articles détaillés d'un mémoire de fournisseur). — Cf. LA BRUYÈRE : « Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des *parties ;* mais il dit négligemment au valet de les calculer... » (*Théophraste. De l'orgueil*). — 3° L'expression *Quitter la partie* se construisait avec un complément indirect : « ... Ou je vais sur-le-champ *vous quitter la partie* » (*Tart.*, 870).

Pas. 1° *De ce pas :* tout de suite : « Henriette et Monsieur seront joints *de ce pas* » (*F. sav.*, 1675). — Cf. BOILEAU : « Il faut sur des sujets plus grands, plus curieux Attacher *de ce pas* ton esprit et tes veux » (*Satire 10*). — 2° *Pas :* démarche : « Valère a fait pour vous des *pas* » (*Tart.*, 529) ; « Un ami... A violé pour moi, par un *pas* délicat, Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat » (*Tart.*, 1831). — Cf. l'expression : faire un *pas* de clerc. — 3° Prendre le *pas devant ;* se disait au propre du rang de préséance ; au figuré : « L'esprit doit sur le corps prendre le *pas devant* » (*F. sav.*, 546). — Cf. CORNEILLE : « Aussi veux-je céder le *pas devant* à l'âge » (*Agésilas*, I, 1).

Passe. Être *en passe de*, être à même de passer, d'obtenir : « Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes *en passe* de l'être » (*Pr. rid.*, sc. 9) ; « ... Il est fort peu d'emplois dont je ne sois *en passe* » (*Mis.*, 786). [Expression tirée du jeu de billard et du jeu de mail, où *passe* « signifie cet archet ou porte par laquelle il faut faire passer sa bille ou sa boule » (*Acad.*, 1694). Le joueur était dit *en passe* quand, par la place de sa bille ou de sa boule, il était à même de passer par cette porte]. — Cf. PASCAL : « ... La qualité, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme *en passe*... » (*Pensées*, XV).

Passer (se). *Se passer de*, au sens de se contenter de : « ... Un homme qui *s'est passé*, durant sa vie, d'une assez simple demeure » (*D. Juan*, III, 5). — Cf. BOILEAU : « Mais j'ai des biens en foule, et je m'en puis *passer* [m'en contenter] » (*Satire 8*). FÉNELON : « La sa-

geasse, qui accoutume les hommes à *se passer* de peu et à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens » (*Fables*, 37).

Peccantes (*humeurs*). Terme de médecine, au XVII^e siècle. Du latin *peccare*, pécher; de là, être de mauvaise nature, être vicié (*Méd. m. l.*, II, 4).

Pecque. Sotte prétentieuse. « A-t-on jamais vu... deux *pecques* provinciales faire plus les renchéries? (*Pr. rid.*, sc. 1). — [Cf. *Pécore*, latin *pecus*].

Pédant. S'oppose à *cavalier*. « Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le *pédant* » (*Pr. rid.*, sc. 9).

Penser. Au sens de *croire*, ou *être sur le point de* : « ... Des bas de soie que j'ai *pensé* ne mettre jamais » (*Bourg. gent.*, I, 3); « Mon neveu le chanoine qui a *pensé* mourir de la petite vérole » (*Pourc.*, I, 4). — Cf. BOSSUET : « L'ambition et les jalousies qui se mirent parmi eux les *pensèrent* perdre » (*Disc. sur l'Histoire universelle*, II, 14).

Péronnelle. Raisonneuse et sotte : « Taisez-vous, *péronnelle* » (*F. sav.*, 1109).

[*Péronnelle* est un nom propre dérivé de Pierre, comme *Perrette*, *Pétronille*. Il est devenu synonyme de sotte, etc..., peut-être à cause du rôle que jouait une Péronnelle dans quelque farce célèbre ou dans quelque conte populaire.]

Petit (Un). Pour *un peu*. « Je commence à mon tour à le croire *un petit* » (*Amph.*, 471 et 732).

Philosophe. 1° Employé comme nom féminin : « C'est *une philosophe* enfin, je n'en dis rien » (*F. sav.*, 625). — 2° Employé comme adjectif : « Ce chagrin *philosophe* est un peu trop sauvage » (*Mis.*, 97); cf. *Mis.*, 166; « ... Et que peu *philosophe* est ce qu'il vient de faire! » (*F. sav.*, 1728. [*Philosophe* adjectif se trouve fréquemment au XVIII^e siècle : « Cette reine *philosophe* » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, 6); « Ce siècle *philosophe* » (D'ALEMBERT. *Lettre à J.-J. Rousseau*).]

Pièce. Au sens de chose concertée, mauvais tour : « ... Nous leur jouerons tous deux une *pièce* qui leur fera voir leur sottise » (*Pr. rid.*, sc. 1); « C'est une *pièce* sanglante qu'ils nous ont faite » (*Id.*, sc. 16). — Cf. CORNEILLE : « Clarisse m'a fait *pièce*... » (*Menteur*, V. 6).

Pied. 1° *Gagner au pied*, s'enfuir : « Ah! par ma foi, je m'en défie, et je m'en vais *gagner au pied*... » (*Pr. rid.*, sc. 9). — 2° *Pied-plat*, au sens de malhonnête homme « On sait que ce *pied-plat*, digne qu'on le confonde... » (*Mis.*, 129). [*Pied-plat* désignait les paysans et les gens du peuple qui portaient des souliers plats, tandis que les gentilshommes avaient de hauts talons qui leur faisaient cambrer le pied. Pour l'évolution du sens, cf. *Vilain*.]

Pimpesouée. Femme délicate et affectée : « Voilà... une *pimpesouée* bien bâtie » (*Bourg. gent.*, III, 9). — [De l'ancien verbe *pimper* qui a laissé *pimpante*, et *souef* (latin *suavis*) doux.]

Pitoyable. 1° Digne de pitié : « Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul?... voilà qui est *pitoyable* » (*Mal. im.*, I, 1). — 2° Qui témoigne de la pitié : « D'un regard *pitoyable* ils [ces yeux] ont séché mes larmes » (*F. sav.*, 147). — Cf. CORNEILLE : « J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables : J'en ai de violents, j'en ai de *pitoyables* » (*Polyeucte*, III, 5).

Plaiderie. Au sens de procès arrivé au moment où l'on plaide : « Je verrai dans cette *plaiderie* Si les hommes auront assez d'effronterie... » (*Mis.*, 197). [*Plaiderie* n'est pas synonyme de *plaidoirie*; il se trouve encore dans le dialecte du Berry avec le sens de *procès*. LITTRÉ.]

Plâtré. Hypocrite : « Le dehors *plâtré* d'un zèle spécieux » (*Tart.*, 360). — [Vient de *plâtre*, au sens de blanc dont *s'enfarinaient* les farceurs, ou dont se servaient les

femmes comme fard : BOILEAU : « Mettant la céruse et le *plâtre* en usage » (*Epître 9*).

Poids. Influence, autorité : « Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand *poids* » (*Mis.*, 1068); « Il faut mettre le *poids* d'une vie exemplaire Dans les corrections qu'aux autres on veut faire » (*Mis.*, 953); « Le *poids* de sa grimace... » (*Mis.*, 1497). — Cf. BOSSUET : « Elle savait de quel *poids* est la moindre parole des princes » (*Or. fun. d'Henriette de France*.

Politique. Habile, intéressé : « Châtiment *politique* » (*Av.*, III, 1). — Cf. PASCAL : « Les Dominicains sont très puissants, et la société des Jésuites est trop *politique* pour les choquer ouvertement » (*Provinciales*, 2).

Porter. 1° Au sens de comporter, entraîner : « Le commerce entre nous *porterait* du scandale » (*Tart.*, 1210); « Si ce consentement *porte* en soi quelque chose... » (*Tart.*, 1517). — 2° Le *porter haut* : le prendre de haut : « Détrompez-vous, de grâce, et *portez-le* moins *haut* » (*Mis.*, 1729). [Métaphore tirée de l'équitation.] — Cf. BOSSUET : « Dieu seul doit être imité en tout, autant que le *porte* la faiblesse humaine » (Sermon sur *l'Ambition*, 1662).

Portrait. Au sens de *description*. « Je dois aux yeux d'Alcmène un *portrait* militaire Du grand combat qui met nos ennemis à bas » (*Amph.*, 192).

Poudre. Poussière : « ... Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de *poudre* tout mon ménage » (*Bourg. gent.*, III, 3). — Cf. BOILEAU : « Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés, Furent en ce grand jour de la *poudre* tirés » (*Lutrin*, V).

Pousser. 1° Exprimer avec passion : « ... Par l'ardeur dont au ciel il *poussait* sa prière » (*Tart.*, 286); « ... *Pousser* le doux, le tendre et le passionné » (*Fr. sav.*, sc. 4). — Cf. l'expression : *Pousseuses* de tendresse et de beaux sentiments » (*Ec. d. f.*, 245). — 2° Mener vivement, achever : « Et l'on m'a vu *pousser* dans le monde une affaire... » (*Mis.*, 798); « ... A l'effet entier je veux *pousser* l'idée » (*F. sav.*, 849). — 3° Pris absolument au sens de continuer : « *Pousse*, mon cher marquis, *pousse* » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6); « Allons, ferme, *poussez*, mes bons amis de cour » (*Mis.*, 651).

Pratique. Fréquentation de la société : » Dans un petit couvent, loin de toute *pratique*, Je la fis élever » (*Ec. d. f.*, 136). — Cf. CORNEILLE : « Alidor à mes yeux sort de chez Angélique, Comme s'il y prenait encor quelque *pratique* » (*Place Royale*, 885-6).

Prendre. Adopter, faire sien : « Etre pour moi contre elle, et *prendre* mon courroux » (*F. sav.*, 442); « Loin d'être des premiers à *prendre* ma vengeance » (*Amph.*, 1648). — [Nous disons encore : *prendre* les intérêts de quelqu'un.]

Prêt à. S'emploie parfois où nous mettrions : *près de* : « Mon cœur [illegible] vous n'est pas *prêt à* cesser » (*F. sav.*, 1528). — Cf. LA FONTAINE : « L'oiseau, *prêt à* mourir, se plaint en son ramage » (*Fables*, III, 12); BOSSUET : « Rome, *prête à* succomber... » (*Disc. sur l'Histoire universelle*, III, 7).

Prétendre. 1° Transitif. Rechercher en mariage : « Il faut cesser toutes vos poursuites auprès d'une femme que je *prétends* pour moi » (*Av.*, IV, 3); « ... C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous *prétende* » (*Mis.*, 1594). — 2° Réclamer, obtenir : « Quoi ? si vous l'épousez elle pourra *prétendre* Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ? » (*Ec. d. m.*, 219); « Et ne pouvez *prétendre* » (*Mis.*, 266). — 3° *Prétendre sur*... Porter ses prétentions sur quelque chose : « Et *sur* quoi pourrais-je en rien *prétendre* ? » (*Mis.*, 1053).

Procédé. Manière d'agir, méthode : « ... Et l'humble *procédé* de la dévotion... » (*Tart.*, 499). — Cf. Mme DE SÉVIGNÉ : « Je ne vous parle guère de Mme de la Troche; c'est que les flots de la mer ne sont pas plus agités que son *procédé* avec moi » (16 av. 1672).

Produire. Présenter : « En vous le *produisant* (Vadius) je ne crains point le blâme D'avoir admis chez vous un profane, Madame » (*F. sav.*, 937). « ... C'est une peine extrême Lorsqu'il faut à quelqu'un *se produire* soi-même... » (*Fâch.*, III, 2). — Cf. CORNEILLE : « Les deux accusateurs que lui-même a *produits* » (*Nicomède*, III, 2). — **Se produire** : se présenter, se montrer : « Ah ! ah ! cette imprudente ose encor *se produire* » (*F. sav.*, 1614). Cet emploi se trouve encore au XVIII^e^ siècle chez MONTESQUIEU : « Les femmes qui s'étaient *produites* sur le théâtre » (*Esprit des lois*, XXV, 21).

Propre. 1° Convenable : « Il faut à votre fille un mari qui lui soit *propre* » (*Bourg. gent.*, III, 12); « ... Ce petit endroit est *propre* pour surprendre » (*Tart.*, 430). — Cf. LA BRUYÈRE : « Personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est *propre* » (*Caractères*, ch. XII). — 2° Élégant : « Comment, monsieur Jourdain, vous voilà le plus *propre* du monde ! » (*Bourg. gent.*, III, 4); « L'habit est *propre* et riche, et il fera du bruit » (*Pourc.*, I, 3). — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ : « ... Un petit dîner aussi bon, aussi délicat, aussi *propre* qu'il est possible » (7 mars 1685). — 3° *Mal propre* : peu apte à : « Monsieur, je suis *mal propre* à décider la chose » (*Mis.*, 298).

Proprement. Avec élégance : « Il a la mine de danser *proprement* » (*Pr. rid.*, sc. 12).

Propreté. Élégance : « Elle n'est curieuse que d'une *propreté* fort simple, et n'aime point les superbes bijoux... » (*Av.*, II, 5). — Cf. LA BRUYÈRE : « La richesse et la *propreté* des meubles (*Caractères*, ch. V).

Prou. Peut signifier *assez* ou *beaucoup*. Molière ne l'emploie que dans le premier sens : « ... J'ai *prou* de ma frayeur en cette conjecture » (*Et.*, 604). — [*Prou*, du latin *pro*, n'est guère resté en usage, dès le XVII^e^ siècle, que dans les locutions *peu ou prou*, *ni peu ni prou*].

Prude. Sage, vertueux : « Pour *prude* consommée en tous lieux elle passe... » (*Mis.*, 861). « ... Je ne suis point de ces *prudes* sauvages » (*Tart.*, 1330). — [Sans que le mot ait en lui-même un sens défavorable, dans les passages où Molière l'emploie, cependant, d'après le contexte, il a une tendance à indiquer plutôt l'affectation de la vertu que la vertu même]. — Cf. BOILEAU : « ... Ce marquis sage et *prude* » (*Satire 4*).

Prud'homie. Loyauté. « Nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur *prud'homie* » (*Pr. rid.*, sc. 9). — « Croyez-moi, c'est donner de votre *prud'homie*, Monsieur... » (*Tart.*, 1265). — Cf. BALZAC : « M. de Boistel, dont vous connaissez la sagesse et la *prud'homie*... » (*Liv.*, VI, *Lettres*, 8). — [Dérivé de *prud'homme* qui signifie homme sage, loyal, qui est composé de *preu(x)d'homme*. N'est plus employé que dans un sens ironique (M. *Joseph Prudhomme*, type créé par Henri Monnier), ou dans un sens technique : l'ouvrier ou le patron qui fait partie d'un *conseil* établi pour juger les différends...]

Purger. Au figuré, guérir, débarrasser : « ... Et sans doute ma flamme De ces vices du temps saura *purger* son âme » (*Mis.*, 234); « ... Tous les mots divers Dont nous voulons *purger* et la prose et les vers » (*F. sav.*, 908). — Se *purger* : se justifier : « Ce livre, Sire, a été présenté à Votre Majesté, et sans doute elle juge bien... Quel intérêt j'ai enfin à me *purger* de son imposture » (*Tart.*, 1^re^ placet). — Cf. CORNEILLE : « ... *Purge-toi* d'un forfait si honteux et si bas. — *M'en purger !* moi, Seigneur ! vous ne le croyez pas ! » (*Nicomède*, IV, 2).

Q

Quart. Le quatrième, dans l'expression le *tiers* et le *quart* : « L'on y fait médire et du tiers et du *quart*... » (*Tart.*, 156). — Cf. LA FONTAINE : « Un *quart* voleur survient... »

Quartier. 1° Sens de *quatrième partie :* « Je puis me vanter au moins qu'ils [mes canons] ont un grand *quartier* plus que tous ceux qu'on fait » (*Pr. rid.*, sc. 9). — 2° *Quartier*, grâce, délai : « Coudoyez un chacun, point du tout de *quartier*... » (*Rem. au Roi*, 51) ; — « ... Vouloir sans *quartier* les choses qu'on demande » (*Tart.*, 1474) [Ce dernier emploi doit venir de *quartier* pris dans le sens de *lieu où l'on se retire*, où l'on se met à *l'abri*, en *sûreté*].

Querelle. Plainte, et de là : cause du plaignant : « Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa *querelle* » (*Mis.*, 1719). — Cf. CORNEILLE : « Trois en ce même jour sont morts pour sa *querelle* » *Horace*, V, 3) ; RACINE : « Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta *querelle* » (*Athalie*, III, 7) [Ce sens est celui du latin *querela*, plainte, injure].

Quereller. 1° Où nous emploierions « se quereller ». — « ... Et je vous ai laissé tout du long *quereller* ». — 2° Actif ; adresser des reproches : « C'est pour me *quereller*... Que vous avez voulu me ramener chez moi » (*Mis.*, 455). — Cf. CORNEILLE : « ... *Quereller* ciel et terre » (*Horace*, II, 4).

Quitter. Renoncer à... « Ah ! je le *quitte !* » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6 ; et *Bourg. gent.*, IV, 1) [*Le*, dans cette expression, est neutre].

R

Ragoût. Ce qui flatte, ce qui réveille le goût : « ... Le *ragoût* d'un sonnet « (*F. sav.*, 751) ; — « ... Je voudrais bien savoir quel *ragoût* il y a à eux ? » (*Av.*, II, 5). — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ : « On est si lasse de louanger en face, qu'il y a du *ragoût* à pouvoir être assuré qu'on n'a pas eu dessein de vous faire plaisir » (19 juin 1675). [L'étymologie est *regoût*, ce qui redonne du goût ; le sens culinaire est dérivé et a fini par se substituer presque exclusivement au sens propre].

Raison. 1° *Faire raison :* expliquer : « Morbleu ! *faites-moi raison* de ce coup effroyable » (*Fâch.*, 331). — 2° *Faire raison :* tirer vengeance : « Ah ! *faites-moi raison*, Madame, d'une offense » (*Mis.*, 1217). « Une bonne potence me *fera raison* de ton audace... » (*Av.*, V, 4). — [Le second sens dérive du premier ; cf. la locution *Tirer raison de...*, où raison signifie : *compte*, et de là *vengeance :* « Mourir sans *tirer ma raison !* » (*Cid.*, I, 6).

Raisonnable. 1° Passable, suffisant, digne qu'on en tienne compte (*ratio*) : « ... Nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés *raisonnables* partout où nous avons passé » (*Imp. de V.*, sc. 1). — 2° Pour *raisonneur* : « Maître Jacques fait bien le *raisonnable* » (*Av.*, III, 1).

Ramasser. Réunir, concentrer : « ... Vous auriez plus lieu de vous en offenser, Si vous me la voyiez [ma complaisance] sur un seul *ramasser* » (*Mis.*, 500) ; « Que contre moi votre haine *ramasse* Tous ses traits les plus furieux » (*Amph.*, 1357). — Cf. BOSSUET : « Il ne faut pas s'étonner si la passion des richesses est si violente, puisqu'elle *ramasse* en elle toutes les autres » (*Profession de foi de M^lle^ de La Vallière*).

Rasseoir. 1° Rassurer : « C'est ce qui doit *rasseoir* votre âme effarouchée » (*Mis.*, 497). — 2° Calmer : « ... Je vais prendre l'air pour me *rasseoir* un peu » (*Tart.*, 584).

Rebattre. « ... Faut-il vous le *rebattre* Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ? » (*Tart.*, 1677).

[L'expression logique est : *rebattre* les oreilles à quelqu'un de quelque chose.]

Recevoir. Admettre : « Cela ne *reçoit* point de contradiction » (*Av.*, 5). — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ : « Il suffit qu'on soit toujours *reçu* à se haïr, Quand on y est autorisé » (28 nov. 1670).

Recherche. Demande en mariage : « C'est un homme qui me

revient, et je veux aider sa *recherche*, et lui donner Lucile, si je puis » (*Bourg. gent.*, III, 7) [Encore usité en ce sens au XVIII^e siècle, chez LESAGE (*Diable boiteux*, 4) et chez VOLTAIRE (*Scythes*, IV, 2)].

Rechigné. Qui grimace d'un air maussade : « ... Se tenir... malpropre et *rechignée* » (*Ec. d. m.*, 64). — Cf. LA FONTAINE : « De petits monstres, fort hideux, *rechignés*... » (*Fables*, V, 18).

Recours. Ce à quoi l'on recourt pour sortir d'embarras : « ... Enfin, notre dernier *recours*, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout » (*Av.*, I, 5) ; « Fort bien ; c'est un *recours* où je ne songeais pas » (*Tart.*, 615). — Cf. LA FONTAINE : « Le maître ne trouva de *recours* qu'à crier contre ses gens » (*Fables*, XI, 3).

Réfléchi. Qui est un reflet de : « Ses attraits *réfléchis* brillent dans vos pareilles » (*Tart.*, 937.) C'est-à-dire : « *Un reflet* des attraits célestes brille... » — Cf. BOSSUET : « [Jésus] se cache encore en lui-même, mais il se *réfléchit* sur S^t Jean » (*1^er sermon sur la Visitation*).

Réflexion. 1° Terme de physique : « Renvoi par une surface de ce qui la frappe ». Au figuré : indirectement, par ricochet : « Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs et ne frappent les personnes que *par réflexion* » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6). — 2° Action de l'intelligence, qui *réfléchit*. Dans le vocabulaire précieux est appliqué aux sens : « Attachez un peu sur ces gants la *réflexion* de votre odorat » (*Pr. rid.*, sc. 9).

Régal et régale. Divertissement, repas, présent : « ... Je suis obligé... de donner à souper au Seigneur Anselme ; et je serai bien aise qu'elle soit du *régale* » (*Av.*, II, 5). — Au sens figuré : « Et la plus glorieuse [estime] a des *régals* peu chers Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers » (*Mis.*, 55).

Régaler. 1° Bien recevoir quelqu'un, lui offrir un *régal*, au propre et au figuré : « Madame, quel lieu voulez-vous donc que mon amour choisisse pour vous *régaler ?* » (*Bourg. gent.*, III, 15) ; « Nous allons *régaler*, mon père, votre abord, D'un incident tout frais... » (*Tart.*, 1055). — Cf. CORNEILLE : « Celle que cette nuit sur l'eau j'ai *régalée*... » (*Le Menteur*, III, 1). — 2° Récompenser (dérivé de ÉGAL?) : « Des personnes... qui sachent... par de chatouillantes approbations vous *régaler* de votre travail » (*Bourg. gent.*, I, 1).

Regarder. Avoir en vue, viser : « ... Rien ne lui donnait du déplaisir comme d'être accusé de *regarder* quelqu'un dans les portraits qu'il fait » (*Impr. d. V.*, sc. 4). — Cf. BOSSUET : « Ne *regardez* point les personnes, dit le Seigneur » (*Polit. tirée de l'Ecriture Sainte*, VIII, v. 1).

Régent. Professeur de collège : « Ses *régents* se louaient toujours à moi de son assiduité » (*Mal. imag.*, II, 5). — Cf. RACINE : « On comprit dans le nombre de ceux qui seraient obligés de signer le Formulaire même les *régents* et les maîtres d'école » (*Port. Royal*, II) ; au figuré : BOILEAU : « Mais lui, qui fait ici le *régent* du Parnasse... » (*Satire 9*).

Remuement. Changement, révolution : « Pour la langue on verra dans peu nos règlements. Et nous y prétendons faire des *remuements* » (*F. sav.*, 900). — [Le mot est très fort : Cf. CORNEILLE : « ... Craignant des *remuements* (une révolution) » (*Pompée*, IV, 2).

Renchéri. Dédaigneux (qui se donne plus de prix, qui s'estime plus cher) : « A-t-on jamais vu... deux pecques provinciales faire plus les *renchéries* que celles-là ? » (*Pr. rid.*, sc. 1).

Rendre (Se). Avec un adjectif, un participe passé ou un complément : devenir. « Elle *se rendra* sage » (*F. sav.*, 1085) ; « Mon Dieu ! de quelle humeur, Dorine, tu *te rends !* » (*Tart.*, 619). — Cf.

CORNEILLE : « S'il *se rendait* d'une humeur trop sévère » (*Théodore*, I, 1); BOSSUET : « Plusieurs dans la crainte d'être trop faciles *se rendent* inflexibles à la raison » (*Or. funèbre d'Henriette d'Angleterre*, II).

Rengrégement. Augmentation, accroissement : « *Rengrégement* de mal!... » (*Av.*, V, 3). — [Se rattache au comparatif de grand *graindre, greigneur*, et au verbe *rengréger*, employé par LA FONTAINE : « Chacun sentit par là sa douleur *rengregée* » (*Contes*, V, 6).]

Replétion. Surabondance d'humeurs, terme de médecine : « Sa maladie est une pourriture d'humeurs, causée par une trop grande *réplétion* » (*Am. méd.*, II, 4). — Cf. LA BRUYÈRE : « Il ne plaint personne... ne connaît de maux que les siens, que sa *réplétion* et sa bile » (*Caractères*, ch. XI). — [Du latin *repletio*, même racine que *replere*, remplir.]

Requérir, pour *quérir*, chercher. « Va, va vite *requérir*, mon fils » (*Fourb. de Sc.*, II, 6).

Ressort. Motif, moyen, intrigue : « Mon cœur n'a point agi par les *ressorts* que vous pensez » (*Av.*, V, 3); « Je ne doute point, Sire, que les gens que je peins... ne remuent bien des *ressorts* auprès de Votre Majesté » (*Tart.*, 2e placet). — Cf. RACINE : « Pour vous perdre, il n'est point de *ressorts* qu'il n'invente » (*Athalie*, I, 1).

Retour. Revirement, et de là conversion, repentir : « Ce sont là les *retours* des coquettes du temps » (*Tart.*, 131); « Des *retours* importuns évitons le souci » (*F. sav.*, 1750). — Cf. LA FONTAINE : « Ces irrésolutions et ces *retours* vers la vie... » (*Psyché*, II).

Retrancher. Au sens de *réduire à*. « Je *retranche* mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner » (*Av.*, I, 1). C'est-à-dire : « Je réduis, je borne mon chagrin aux appréhensions du blâme, je ne veux plus garder de mon chagrin que la crainte du blâme » (P. Mesnard).

[En ce sens, on n'emploie plus que le réfléchi *se retrancher à*.]

Réussir. Résulter : « Voyons ce qui pourra de ceci *réussir* » (*Tart.*, 704). — Cf. CORNEILLE : « Il faut savoir ce qui *réussira* de cette conspiration (1er *discours du Poème dramatique*).

Ridicule. 1° Nom : « ... Une bourle que je veux faire à notre *ridicule* » (*Bourg. gent.*, III, 13); « Un si grand courroux contre les mœurs du temps Vous tourne en *ridicule* auprès de bien des gens » (*Mis.*, 108). — 2° Nom neutre : « Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le *ridicule* de la médecine » (*Mal. imag.*, III, 3). — Cf. LA BRUYÈRE : « Le sot ne se tire jamais du *ridicule*... » (*Caractères*, ch. XII).

Rien. Quelque chose, sans négation (latin *rem*) : « Si... vous alliez me trahir et me déguiser *rien* » (*Mis.*, 303); « Pourquoi consentiez-vous à *rien* prendre de lui? » (*Tart.*, 1896).

Rogaton. Chose sans valeur : « ... Sans vouloir m'obliger à prendre... les vieux *rogatons* qu'il ramasse » (*Av.*, II, 1). — [L'étymologie est le latin *rogatum*, prononcé *rogaton* (cf. *factotum, factoton*), qui signifie ce qui est ramassé, obtenu par la prière ou la mendicité.]

S

Savoir. Pouvoir, dans un grand nombre de locutions : « ... Sans un mal de cœur *saurait-on* l'écouter » (*F. sav.*, 6); « Bon, voici l'interprète... Nous ne *saurions* rien dire sans vous » (*Bourg. gent.*, V, 4).

Sangbleu. Juron atténué, où *bleu* remplace *Dieu* = par le sang de Dieu. Cf. *Parbleu, Morbleu, Corbleu*.

Saoul ou Soul. Nom, dans

les expressions *tout son saoul, tout son soul.* « Je me veux mettre en colère *tout mon soul* » (*Bourg. gent.*, II, 4), c'est-à-dire de manière à rassasier complètement mon envie.

Scandaliser. Faire un affront, diffamer : « Je suis homme à ne vous point *scandaliser* « (*Av.*, V, 2). — Cf. REGNARD : « Vous ne seriez pas la première à *scandaliser* votre nièce et à la décrier... » (*Retour imprévu*, sc. 1).

Sèche. Désagréable, non préparé, dans la locution : *la donner sèche* : « Et sortis de ce lieu me la donnent plus *sèche* » (*Fâch.*, 75). — [L'Académie explique par : « Donner une bourde, une cassade », et « faire une proposition désagréable... donner quelque alarme sans précaution ».]

Sein. Au sens de *cœur* : « Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre *sein* » (*Tart.*, 963). — Cf. RACINE : « Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre *sein* » (*Britannicus*, IV, 3).

Seing. Signature (et non *cachet*) : « Le désavouerez-vous pour n'avoir pas de *seing ?* ». — Cf. RACINE : De son auguste *seing* reconnaissez les traits » (*Bajazet*, V, 11).

Semblant. Apparence trompeuse. « Quoi ? sous un beau *semblant* de ferveur si touchante Cacher un cœur si double !... » (*Tart.*, 1601). — Cf. CORNEILLE : « ... D'un faux *semblant* mon esprit abusé » (*Cinna*, III, 4).

Semondre. Engager, inviter : « De peur que cet objet... A faire un vilain coup ne me l'allât *semondre* » (*Et.*, 510). — Cf. LA FONTAINE : « Son hôte n'eut pas la peine De le *semondre* deux fois » (*Fables*, V, 7). [Déjà vieilli à cette époque. Molière ne l'emploie qu'une fois, en 1655].

Serrer. 1° Dans la formule : « Que la fièvre te *serre...* » (*Av.*, II, 5; *Fâch.*, 148). — 2° *Serré*, avare : « Le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus *serré* » (*Av.*, II, 4).

Si. Dans le sens de *pourtant*. « J'ai la tête plus grosse que le poing, et *si* elle n'est pas enflée » (*Bourg. gent.*, III, 5). — Cf. PASCAL : « Vous avez beau faire : *si* faut-il croire ou douter » (*Pensées*, XXV, 49).

Singulier. 1° Qui est propre à quelqu'un, qui distingue quelqu'un. « Cette fermeté d'âme à vous si *singulière...* » (*F. sav.*, 1553). — 2° Qui est d'un degré élevé, rare, précieux : « Et je ne veux aussi, pour grâce *singulière*, Que montrer à vos yeux mon âme tout entière » (*Tart.*, 905) ; « Hier j'étais chez des gens de vertu *singulière* » (*Mis.*, 885).

Soin. 1° Style précieux : respects, hommages : « Vos *soins* ne m'en peuvent distraire ». (*Mis.*, sonnet d'Oronte). [Expliquez : les soins *que je vous rends*]. — 2° Sollicitude, inquiétude : « Pareille ardeur me presse et même *soin* m'amène » (*Mis.*, 1605). — Cf. BOILEAU : « Mon cœur exempt de *soins*, libre de passions... » (*Satire* 2) ; LA FONTAINE : « N'en soyez point en *soin* : je vous porterai tous » (*Fables*, X, 3).

Soucier. Transitif. Donner de l'inquiétude à quelqu'un : « Et je crois que cela faiblement vous *soucie* » (*Dép. am.*, 1389). — Cf. LA FONTAINE : « Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi Me fasse peur ni *me soucie ?* » (*Fables*, II, 9).

Souffrir à. Permettre à : « *Souffrez à* mon amour De vous revoir, madame, avant la fin du jour » (*Mis.*, 1479). — Cf. CORNEILLE : « C'est tout ce que des ans *me* peut *souffrir* la glace » (*Poésies diverses*, 68).

Soupçonner. Au sens de *se défier de* : « On *soupçonne* aisément un sort tout plein de gloire » (*Tart.*, 1460).

[Cette locution se comprend clairement, quand on traduit *soupçon-*

ner par *éprouver des inquiétudes* au sujet de quelque chose.]

Stupide. Qui est comme frappé de stupeur, immobile, indifférent : « En vain pour attaquer son *stupide* silence... » (*Mis.*, 609); « Se produire à des sots... essuyer... la barbarie d'un *stupide* » (*Bourg. gent.*, I, 1). — Cf. LA BRUYÈRE : « Les douleurs muettes et *stupides* sont hors d'usage : on pleure, on récite, on répète » (*Caractères*, ch. III).

Subtil. Au sens propre : « Pour épaissir votre sang qui est trop *subtil* » (*Mal. imag.*, III, 10); « Et je goûte bien mieux la matière *subtile* » (*F. sav.*, 882). [Cette expression est tirée de la physique de Descartes.]

Succès. Résultat, sans nuance favorable : « Vous vous tromperez. — Soit, j'en veux voir le *succès* » (*Mis.*, 195). « ... N'accusez que lui seul de vos méchants *succès* » (*F. sav.*, 1336). — Cf. LA FONTAINE : « Que le *succès* en soit funeste ou favorable » (*Elégie 3*).

Support. Protection : « Elle n'a ni parent, ni *support*, ni richesse » (*Ec. d. f.*, 996); — « Mon pauvre argent... Puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon *support*, ma consolation, a joie » (*Av.*, IV, 7). — Cf. BOSSUET : « ... La gloire du nom romain ne laissait pas d'être un grand *support* au peuple affligé » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, I, 9).

Surprendre. Au sens de *prendre* : « Chez elle, jamais rien ne *surprend* trop d'accès » (*Tart.*, 1911).

Sus. Vite, sur-le-champ : « *Sus*, que de ma maison on sorte de ce pas » (*Tart.*, 1136). — *Or sus* : Maintenant allons ! « *Or sus*, commençons » (*Impr. de V.*, sc. 3). — Cf. CORNEILLE : « *Sus* donc, qui de vous deux me prêtera la main » (*Héraclius*, V, 5). — [Du latin *sursum*, debout, devenu *susum*.]

T

Tâcher. On trouve chez Molière *tâcher à* et *tâcher de*, avec l'infinitif, au sens de *s'efforcer de...* : « Que votre esprit un peu *tâche à* se rappeler » (*Mis.*, 1224. Cf. *Tart.*, 1030); « Oronte... *tâche* méchamment d'appuyer l'imposture » (*Mis.*, 1506).

Taxer. Blâmer. « Ce que j'en dis n'est point pour *taxer* votre office » (*Ec. d. m.*, 936); « C'est *se taxer* hautement d'un défaut que se scandaliser qu'on le reprenne » (*Crit. de l'Ec. d. f.*, sc. 6). — Cf. BOSSUET : « ... Ces grands hommes qu'ils voulaient *taxer* étaient les auteurs de la Réforme... » (*Hist. des Variations*, XIV, 12).

Témoin. Au sens de témoignage : « Ce billet découvert suffit pour vous confondre, Et contre ce *témoin* on n'a rien à répondre » (*Mis.*, 1326); « Mes yeux ont démenti leurs *témoins* les plus forts » (*Mis.*, 1679). — Cf. RACINE : « Et mon cœur, soulevant mille secrets *témoins*, M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins » (*Andromaque*, IV, 3) [*Témoin* a conservé ce sens de *témoignage*, qui est conforme à l'étymologie latine *testimonium*, dans l'expression « prendre quelqu'un à *témoin* ».]

Tempérament. Ménagement. « ... Vous ne gardez en rien les doux *tempéraments* » (*Tart.*, 1608). — Cf. LA FONTAINE : « Il est certain *tempérament* Que le maître de la nature Veut que l'on garde en tout » (*Fables*, IX, 11).

Temple. Eglise : « Premièrement, il doit voir au *temple* ou à la promenade la personne dont il devient amoureux » (*Pr. rid.*, sc. 4). — Cf. CORNEILLE : « Il est saison que nous allions au *temple* » (*Menteur*, IV, 9) [Dans les romans et dans la comédie, on évitait d'employer le mot *église*, que l'on trouve une seule fois chez Molière : *Tartuffe*, 525.]

Tenir. 1° Estimer : « Je *tiens* votre cœur incapable de m'abuser » (*Av.*, I, 1); « Pour moi, je ne *tiens* pas, quelque effet qu'on suppose, Que la science soit pour gâter quel-

que chose » (*F. sav.*, 1281. Cf. *Am. méd.*, I, 1). — 2° Etre attrapé, être dupe : « Ma foi, chevalier, tu en *tiens*, et te voilà payé de ta raillerie » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6). — Cf. CORNEILLE : « Que dis-tu de l'histoire et de mon artifice ? Le bonhomme en *tient*-il ?... » (*Menteur*, II, 6). — 3° Posséder : « D'où vient que, leur portant une haine mortelle, Vous pouvez bien souffrir ce qu'en *tient* cette belle » (*Mis.*, 222). — 4° Retenir : « ... Je ne sais qui me *tient* que je ne vous en fasse autant » (*Préc. rid.*, sc. 16 ; Cf. *Bourg. gent.*, IV, 2).

Tenter. Solliciter : « Quelque grand seigneur... dont j'aurais *tenté* la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie » (*Pr. rid.*, Préface) ; « Si... vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux, Tous les miens *tenteraient* la faveur éclatante... » (*Mis.*, 1209).

Têtebleu. Juron, où *bleu* remplace *Dieu*. — Cf. *Morbleu*, *Parbleu*, etc...

Timbre. Désigne familièrement l'intelligence : « Et je lui crois, pour moi, le *timbre* un peu fêlé » (*F. sav.*, 614). — Cf. RACINE : « Il a si bien veillé Et si bien fait qu'on dit que son *timbre* est brouillé » (*Plaideurs*, I, 1).

Tirer. 1° *Tiré*, au sens de *forcé* : « ... Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop *tirées* » (*Tart.*, 1218). — 2° Neutre : Partir, s'enfuir : « *Tirez* de cette part ; et vous, *tirez* de l'autre » (*Tart.*, 822). — Cf. SAINT-SIMON : « M. de Bouillon *tira* droit en Bourgogne » (*Mém.*, 200). — 3° *Se tirer* ; se retirer : « *Tirons-nous* de ce bois et de ce coupe-gorge » (*Mis.*, 1522) : « *Tirons-nous* un peu plus loin » (*Bourg. gent.*, III, 6 ; Cf. *Id.*, IV, 5). — Cf. LA FONTAINE : « Mais ce lieu m'est suspect, *tirons-nous* à l'écart » (*Eun.*, V, 3).

Tôt. Au sens de *vite* ; « ... Que veut cet homme ? Allez *tôt* le savoir » (*Tart.*, 1715) ; « Faites *tôt*, et hâtez nos plaisirs » (*F. sav.*, 718). — Cf. ROTROU : « Je suivrai vos avis ; mais *tôt*, le besoin presse » (*Antigone*, V, 5).

Toucher. 1° Terme de peinture ; toucher avec le pinceau, peindre : « [La fresque]... dont la promptitude et les brusques fiertés Veulent un grand génie à *toucher* ses beautés » (*Val-de-Grâce*, 242). — 2° Par extension, tracer, traiter : « Le caractère que j'avais à *toucher*... » (*Tart.*, 1er placet) ; « La tragédie sans doute est quelque chose de beau, quand elle est bien *touchée* » (*Crit. Ec. d. f.*, sc. 6) ; « Au moins je vais *toucher* une étrange matière » (*Tart.*, 1369). — Cf. LA BRUYÈRE : « ... S'il se connaît quelques-uns des défauts que je *touche*... » (Préf. des *Caractères*).

Tout à l'heure. Tout de suite : « Je dis que je veux de l'argent *tout à l'heure* » (*Pr. rid.*, sc. 7). — Cf. LA FONTAINE : « ... Nous l'allons montrer *tout à l'heure* » (*Fables*, I, 2).

Train. 1° Direction, marche, au figuré : « ... Et contre le prochain la conversation prend un assez bon *train* » (*Mis.*, 584). — 2° Manière d'agir, conduite : « Si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite et me jeter dans un *train* de vie exemplaire » (*D. Juan*, V, 2) ; « Vous menez sous chape un *train* que je hais fort » (*Tart.*, 24. Cf. *F. sav.*, 607). — 3° Train de maison, suite, luxe : « Il a un *train* tout à fait magnifique... comme un seigneur d'importance » (*Bourg. gent.*, IV, 3) ; « Je louerai, si l'on veut, son *train* et sa dépense » (*Mis.*, 1149).

Traîner. Entraîner : « L'endurcissement au péché *traîne* une mort funeste » (*D. Juan*, V, 6). — Cf. RACINE : « Charmant, jeune, *traînant* tous les cœurs après soi » (*Phèdre*, II, 5).

Traits. Ecriture. « Jetez ici les yeux, et connaissez vos *traits* » (*Mis.*, 1324 ; Cf. *Id.*, 1687). — Cf. LA FONTAINE : « Tu vois ces témoignages : De sa main propre ils sont tracés... Voici pourtant ses *traits*, peux-tu les reconnaître ? (*Astrée*, I, 2).

Traitable. Facile, doux : « Vous

devez faire voir des sentiments *traitables* (*Mis.*, 766); « ... Leur dévotion est humaine et *traitable* » (*Tart.*, 390).

Transférer. « En jurisprudence on dit qu'une vente, une donation *transfère* à un autre la propriété, la seigneurie d'un héritage » (Furetière). Mais on ne trouve que dans Molière la construction suivante : « Me chasser de mes biens *où* je l'ai *transféré* » (*Tart.*, 1655).

Transport. Agitation, mouvement d'indignation, élan : « O Ciel ! de mes *transports* puis-je être ici le maître? » (*Mis.*, 1277); « Vous vous moquez : on sait vos *transports* ordinaires »; « [L'effet]... d'un *transport* de zèle qui m'entraîne... » (*Tart.*, 910). — Cf. Racine : « Je me livre en aveugle au *transport* qui m'entraîne » (*Andromaque*, I, 1).

Traverser. Troubler. « ... Jamais de tous ces vains propos On ne doit d'un mari *traverser* le repos » (*Tart.*, 1068). — Cf. Racine : « Ainsi par le destin nos vœux sont *traversés* » (*Britannicus*, III, 8).

Trébuchant. En parlant des monnaies : qui a le bon poids : « En bons louis d'or et pistoles bien *trébuchantes* » (*Av.*, V, 1). — [Le *trébuchet* était une petite balance destinée à peser les monnaies. En frappant les monnaies on leur donnait un léger excès de poids qu'on appelait le *trébuchant*, afin que l'usure ne fasse que les ramener à leur poids exact. Une pistole *trébuchante* est celle qui a encore le *trébuchant*, et qui est neuve ou presque neuve.]

Trédame. Exclamation populaire. « *Trédame*, Monsieur, est-ce que Mme Jourdain est décrépite? » (*Bourg. gent.*, II, 5). — [Abréviation de *Notre-Dame*, Notre-Seigneur.]

Triste. Au sens de médiocre, sans éclat : « Et son *triste* mérite abandonné de tous, Contre le siècle aveugle est toujours en courroux » (*Mis.*, 859). — Cf. Boileau : « Et le *triste* orateur Demeure enfin muet aux yeux du spectateur » (*Lutrin*, VI).

Truchement. 1° Sens propre : interprète (drogman) : « Où est le *truchement* pour lui faire entendre ce que vous dites... » (*Bourg. gent.*, V, 4). — 2° Au figuré : ce qui explique, fait comprendre : « Contentez-vous des yeux pour vos seuls *truchements* » (*F. sav.*, 278. Cf. *Id.*, 384). — Cf. La Fontaine : « Ses regards, *truchements* de l'ardeur qui la touche » (*Adonis*).

Tutayer. Forme adoucie de *tutoyer* : « Il *tutaye* en parlant ceux du plus haut étage » (*Mis.*, 601). La forme *tutoyer* est dans les *Fâcheux*, 46. [Cf. *abayer* pour *aboyer*, *netteyer* pour *nettoyer*.]

Tympaniser. Décrier publiquement : « ... Gare qu'aux carrefours on ne vous *tympanise* » (*Ec. d. f.*, 72); « C'est lui qui dans des vers vous a *tympanisées* » (*F. sav.*, 611). [Sens propre : publier à son de *tympan*, de tambour. Trissotin a rendu publiquement ridicules les femmes savantes, en faisant imprimer des vers précédés de dédicaces où elles sont nommées par leur nom.]

U

User. En user, au sens d'agir : « ... Et dans tout il *en use*, ma foi, Le plus honnêtement du monde avecque moi » (*Mis.*, 291); « Ce petit monsieur *en use* étrangement... » (*F. sav.*, 1132). — Cf. Mme de Lafayette : « Le maréchal de Saint-André est un jeune audacieux qui n'*en use* pas mieux avec moi que les autres » (*Princesse de Clèves*).

V

Vers. Pour *envers*. « ... Sans demeurer confuse Du crime dont *vers* moi son style vous accuse » (*Mis.*, 1334). — « Ce monarque... a *vers* vous détesté Sa lâche ingratitude et sa déloyauté » (*Tart.*, 1927).

— Cf. CORNEILLE : « ... L'espoir de s'acquitter *vers* toi » (*Cid*, IV, 3).

Vertigo. Caprice : « Quel *vertigo* est-ce donc là...? Dis-moi un peu ce que cela veut dire » (*Bourg. gent.*, III, 8; Cf. *Pourc.*, II, 6). [C'est le mot latin *vertigo*, vertige, sous sa forme originale ; il est probable que *vertigo* était fréquemment employé dans le langage médical pour désigner une bizarrerie d'humeur, une idée folle...]

Viande. 1° Au sens général de *nourriture* : « C'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de *viandes* » (*Av.*, II, 1). — 2° Au figuré : « Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit, C'est de *viande* bien creuse à ce que chacun dit » (*F. sav.* 550).— [Latin *vivenda*, choses dont on vit.] — Cf. M^me^ DE SÉVIGNÉ : « Un ragoût, une salade de concombres, des cerneaux, et autres sortes de *viandes* » (9 août 1689).

Vilain. Au sens étymologique de *grossier*, digne d'un paysan, d'un *vilain* : « Comment? gardez-vous-en bien : cela serait *vilain* à vous; et pour agir en galant homme, il faut... » (*Bourg. gent.*, III, 16).

Vilanie. Pour *vilainie* ou *vilenie*, acte digne d'un *vilain* : « Il faut avouer que [votre père] animerait contre sa *vilanie* le plus posé homme du monde » (*Av.*, II, 1).

Visage. Aspect, tournure, au sens figuré : « Cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais *visage* » (*D. Juan*, IV, 4). — Cf. CORNEILLE : « Un moment donne au sort des *visages* divers... » (*Cid*, I, 1).

Vrai. Dans l'expression *de vrai*, pour : vraiment, il est vrai : « Le Ciel défend, *de vrai*, certains contentements » (*Tart.*, 1487). — Cf. CORNEILLE : « Il confesse *de vrai* qu'il a peu vu la ville » (*Suite du Menteur*, IV, 2).

Vuider. Forme archaïque, pour *vider*, au sens de quitter un lieu : « Un ordre de *vuider* d'ici, vous et les vôtres... » (*Tart.*, 1749). [Cette forme n'existait déjà plus que dans le jargon de la procédure.] — « *Vider* d'affaire » (*Tart.*, 1053) signifie *en finir*. Furetière écrit dans son *Dictionnaire* (1690) : « On dit *vuider d'affaires* pour dire travailler à en sortir promptement, à les terminer. »

Z

Zèle. Ferveur religieuse : « Là, votre prudérie et vos éclats de *zèle*... » (*Mis.*, 925) : « Le dehors plâtré d'un *zèle* spécieux » (*Tart.*, 358) ; « Enfin d'un trop pur *zèle* on voit son âme éprise » (*Tart.*, 1690). Cf. RACINE : « O filles de Lévi, troupe jeune et fidèle, Que déjà le Seigneur embrase de son *zèle* » (*Athalie*, I, 3).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION I
CHRONOLOGIE DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE MOLIÈRE V
BIBLIOGRAPHIE XVII

PREMIÈRE PARTIE

Années d'enfance et de jeunesse (1622-1645).

La maison natale de Molière 1
La famille Poquelin 2
Jean-Baptiste Poquelin au collège de Clermont (1636-1641) 3
La philosophie et le droit (1641-1642) 7
La fondation de l'Illustre Théâtre (1643) 8

DEUXIÈME PARTIE

Molière en province (1645-1658).

Les comédiens en province au XVII^e siècle 12
Principales étapes de Molière en province 13
Le répertoire de Molière en province 15
La Jalousie du Barbouillé 17
Le Médecin volant 23
L'Étourdi (1653 ou 1655) 27
Le Dépit amoureux (1656) 41

TROISIÈME PARTIE

Molière à Paris (1658-1673).

Première période : Des Précieuses *au premier* Tartuffe (1658-1664)

L'arrivée à Paris (1658) 51
Les Précieuses ridicules (1659) 53
Sganarelle (1660) 108
La troupe passe du Petit-Bourbon au Palais-Royal 108
Don Garcie (1661) 109
L'École des maris (1662) 112
Les Fâcheux (1661) 126
Le mariage de Molière (1662) 139
L'École des Femmes (1662) 143
Remerciement au Roi (1663) 158
La Critique de l'École des Femmes (1663) 163
La Guerre comique (1663). — Premières attaques contre Molière. 185
— — — La dédicace de la « Critique » . . . 185
— — — Boursault contre Molière 186
L'Impromptu de Versailles (1663) 188

Pages

La Guerre comique *(suite et fin)*. — Molière et Montfleury . . 20.
— — — Derniers pamphlets 205
Le Mariage forcé (1664)]. 207

TROISIÈME PARTIE (*suite*)

Deuxième période : Du Tartuffe *de 1664 au* Tartuffe *de 1669.*

Les fêtes de Versailles (mai 1664). 224
La Princesse d'Élide 224
La « première » de *Tartuffe* (mai 1664). 226
Premier placet présenté au Roi sur la comédie de *Tartuffe*. . . 229
Le *Tartuffe* de 1664 (*suite.*) 231
Don Juan ou le Festin de Pierre (1665) 232
Après *Don Juan* 262
L'Amour médecin (1665) 264
La « première » de *Tartuffe* en cinq actes, au Raincy (1665). . . 280
" Tartuffe " 280
Deux mois de relâche (déc. 1665-fév. 1666) 281
Le Misanthrope ou l'Atrabilaire amoureux (1666) . . . 283
Lettre de Donneau de Visé sur le *Misanthrope*. 378
Le Médecin malgré lui (1666) 384
Trois pièces pour les divertissements de la cour :
Mélicerte 406
La Pastorale comique. 407
Le Sicilien ou l'Amour peintre. 407
Tartuffe. — Représentation unique de 1667. 409
Second placet présenté au Roi. 410
Molière à Auteuil 411
Amphytrion (1668). 413
Sonnet au Roi sur la conquête de la Franche-Comté (1668). . . 436
George Dandin (1668) 438
L'Avare (1668) 441

TROISIÈME PARTIE (*suite*)

Troisième période : De la représentation définitive de Tartuffe (1669) *à la mort de Molière* (1673).

Avant *Tartuffe* 560
Tartuffe autorisé. 560
Tartuffe ou l'Imposteur (1669) 562
Troisième placet présenté au Roi 671
Mort de Poquelin, père (1669). 672
La Gloire du Val-de-Grâce (1669) 673
Monsieur de Pourceaugnac (1669). 677
Elomire hypocondre (1670) 696
Les Amants magnifiques (1670) 697
Le Bourgeois gentilhomme (1670). 703
Psyché (1671) 807
Les Fourberies de Scapin (1671) 816
La Comtesse d'Escarbagnas (1671). 841
Mort de Madeleine Béjart (1672) 842

Pages

Les Femmes savantes (1672). 843
Molière et Lulli 935
Molière perd son second fils. 935
Le Malade imaginaire (1673). 938
La mort de Molière 969
Les funérailles. 971
La troupe de Molière après sa mort. Fondation de la Comédie-Française 972
La fille et la femme de Molière. 972

Grammaire 974
Lexique 983

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure). — 1927.

LIBRAIRIE A. HATIER, 8, rue d'Assas, PARIS, VI^e.

COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS

d'après la Méthode historique

publiée sous la direction de

Ch.-M. DES GRANGES

Professeur de Première au lycée Charlemagne, Docteur ès lettres.

Éditions illustrées d'après les documents de l'époque, avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique.

Boileau, *Œuvres choisies,* par Ch.-M. DES GRANGES. In-16, XXII-708 pages, 116 gravures.

Bossuet, *Œuvres choisies,* par J. CALVET, agrégé des lettres. In-16, XVI-722 pages, 34 gravures.

Chateaubriand, *Œuvres choisies,* par Ch. FLORISOONE, professeur agrégé au lycée Janson-de-Sailly. In-16, XXIV-436 pages, 30 gravures.

Chefs-d'œuvre poétiques du seizième siècle : *Marot, du Bellay, Ronsard, d'Aubigne, Régnier,* par J. VIANEY, doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier. In-16, 31 gravures.

Corneille, *Théâtre choisi,* par S. ROCHEBLAVE, professeur à l'Université de Strasbourg, et Ch.-M. DES GRANGES. In-16, XVI-1.036 pages, 80 gravures.

Fénelon, *Œuvres choisies,* par A. CHÉREL, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. In-16, XVI-688 pages, 57 gravures.

La Bruyère, *Œuvres choisies,* par R. RADOUANT, professeur agrégé au lycée Henri-IV, docteur ès lettres. In-16, 760 pages, 77 gravures.

La Fontaine, *Œuvres choisies,* par G. LE BIDOIS, docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas. In-16, XII-548 pages, 43 gravures.

Lamartine, *Œuvres choisies,* par M. LEVAILLANT, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres. In-16, 1092 pages 68 gravures.

Molière, *Théâtre choisi,* par Ch.-M. DES GRANGES. In-16, XX-996 pages. 42 gravures.

Montaigne, *Œuvres choisies,* par R. RADOUANT. In-16, X-464 pages, 61 gravures.

Racine, *Œuvres choisies,* par M. FOURCASSIÉ, professeur agrégé des lettres au lycée de Toulouse. In-16, XXII 920 pages, 75 gravures.

Voltaire, *Œuvres choisies,* par L. FLANDRIN, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de première au lycée Louis-le-Grand. In-16, XXIV-1.016 pages, 125 gravures.

PQ 1823 D45X 1927
Moliere, 1622-1673
Theatre choisi
3 5125 00069146 3

PQ 1823 D45X 1927
Moliere, 1622-1673
Theatre choisi